Digitized by Google

BCU – Lausanne
1094944242
Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRES
POUR LA VIE
DE
FRANÇOIS PETRARQUE,

TIRÉS DE SES ŒUVRES
ET DES AUTEURS CONTEMPORAINS,
Avec des Notes ou Dissertations, & les Pieces justificatives.

TOME TROISIEME.

A AMSTERDAM,
Chez ARSKÉE & MERCUS.

M. DCC. LXVII.

Digitized by Google

Digitized by Google

Avis ſur la Vignette.

PLuſieurs perſonnes ayant deſiré que je fiſſe graver le marbre de Simon de Sienne, qui repréſente Pétrarque & Laure, trouvé à Florence par M. Bindo Peruzzi, j'ai cru devoir le donner ici pour Vignette. J'ai placé au haut de la Vignette l'inſcription qui eſt derriere la figure de Pétrarque. Derriere celle de Laure on trouve les quatre vers ſuivans :

Splendida luce in cui chiaro ſe vede
Il ben che può moſtrar nel mondo amore !
O vero exemplo del ſopran valore,
E d'ogni maraviglia in terra fede ! &c.

Ceux qui deſireront de plus grands éclairciſſemens ſur ce marbre & ſur celui à qui on l'attribue, les trouveront Tome I. Note XII.

Si Laure avoit été telle qu'elle eſt ici repréſentée, je doute qu'elle eût inſpiré une ſi grande paſſion à Pétrarque, & qu'il l'eût menée avec lui à l'immortalité.

MÉMOI-

Digitized by Google

MÉMOIRES

POUR LA VIE

DE

FRANÇOIS PÉTRARQUE.

LIVRE QUATRIEME.

ON a déjà remarqué dans le cours de la vie de Pétrarque, que la fortune, toujours acharnée contre lui, affectoit de le frapper à coups redoublés. Ses yeux étoient encore mouillés des larmes que la mort de Laure lui avoit fait répandre, lorsque la perte de l'homme à qui il étoit le plus attaché, lui en fit verser de nouvelles. La mort lui enleva son maître, son Protecteur, son ami. Le Cardinal Colonne mourut à Avignon le 3. Juillet de cette année. On croit qu'il fut une victime de la peste, qui *Alb. Argent.*

AN. DE J. C. 1348.

Digitized by Google

ne reſpecta pas la Pourpre Romaine, puiſque cinq
AN. DE J. C. 1348. Cardinaux en moururent ; mais un mot échappé à Pétrarque, nous donne lieu de croire qu'il fut *conſumé par la douleur* (*a*), que lui cauſerent ſans doute les déſaſtres de ſa famille.

Il perdit dans l'eſpace de cinq ans ſa mere & ſix de ſes freres. Quelque temps avant la mort tragique d'Etienne ſon frere aîné, il eut une converſation avec Pétrarque, dans laquelle il déploroit tant de pertes accumulées en ſi peu de temps. *Votre pere l'avoit prévu*, lui dit Pétrarque ; *je me rappelle ce qu'il me dit un jour à Rome dans le premier voyage que j'y fis.*

Le Cardinal exigea que Pétrarque lui rendît compte de cette prédiction ſinguliere, qu'on a lue dans ces
Voy. Tom. 1. fol. 332. Mémoires. Pétrarque s'en défendit long-temps, & fut enfin forcé d'obéir. Le Cardinal frappé de ce que ſon pere avoit prédit, qu'*il auroit le malheur de ſurvivre à tous ſes enfans*, dit en ſoupirant : *hélas ! je crains bien que mon pere ne ſoit un trop bon Prophete* (*b*).

La grande cataſtrophe, où ſon frere & ſon neveu périrent d'une maniere ſi cruelle, & où ſa famille fut preſqu'entiérement éteinte, fit ſur lui l'impreſſion la plus vive, on ne ſauroit en douter. La mort qui vint l'enlever mit le ſceau à la funeſte prophétie de ſon pere. Cet homme vénérable vivoit encore ; il avoit preſque atteint l'âge de cent ans. Pétrarque lui écrivit une lettre de condoléance, trop longue pour être rapportée toute entiere. En voici les principaux traits.

» Malheureux vieillard ! quel crime avez-vous com-

(*a*) Dolore confectus, ut arbitror. *Famil. l. 8. ep. 1.*
(*b*) Utinam genitor meus non tam veridicus vates eſſet ! *Ibid.*

Digitized by Google

» mis ? Comment avez-vous mérité que le ciel vous
» punît par le supplice d'une si longue vie ? On vous
» comparoit à Metellus, & l'on avoit raison ; il y
» a beaucoup de rapports entre lui & vous. Même
» patrie, naissance, richesses, figure, & autres qua-
» lités du corps & de l'ame ; femme illustre & fé-
» conde ; dignité consulaire ; commandement des ar-
» mées Romaines ; victoires & triomphes : enfin une
» grande vieillesse & une fortune soutenue presque
» jusqu'à la fin ; car il ne faut compter pour rien
» les petites amertumes qu'elle a répandues dans
» votre vie, puisqu'elles n'ont servi qu'à relever votre
» gloire.

An. de J. C. 1348.

» Metellus n'avoit point de frere. Vous en aviez
» cinq, plus illustres encor par leur vertu que par
» leur naissance. Il eut quatre fils, qui exercerent tous
» les charges de Préteurs, de Censeurs & de Con-
» suls, & qui jouirent des honneurs du triomphe :
» vous en avez eu sept : un Cardinal ; un autre qui
» auroit été plus loin que le Cardinal, s'il avoit vé-
» cu : trois Evêques ; deux Généraux d'armée, qui,
» pour tout dire en un mot, ont presque égalé la
» gloire de leur pere : six filles dignes des plus grands
» éloges. De cette famille si florissante & si nom-
» breuse est sortie encore une foule d'enfans & de
» petits-enfans, qui vous rend semblable aux anciens
» Patriarches.

» Par-tout où le nom Romain est connu, vous
» passiez pour le plus heureux de tous les hommes ;
» mais, comme dit Solon au Roi de Lydie, *il ne faut*
» *pas appeller un homme heureux avant sa mort.* La
» cendre & le tombeau sont les seuls témoins assu-

Digitized by Google

An. de J. C. 1348.

» rés du bonheur de cette vie. Plus on eſt élevé, » plus on doit craindre la chûte. Vous ſeriez le plus » grand exemple de félicité humaine qu'on pût citer, ſi la fin de votre vie avoit répondu à ſon » cours. Une longue vie reſſemble à une navigation » de pluſieurs jours. Le ciel n'eſt pas toujours le » même ; le vent change, il faut tourner le gouvernail & replier les voiles. Comme la mer, la » vie humaine eſt expoſée à des bouraſques fréquentes ; la fin du plus beau jour eſt ſouvent obſcure » & orageuſe. Le ſage dans ce monde doit dire ce » que dit dans Virgile Palinure, ce fameux Pilote, » en parlant de la mer : *moi! me fier à ce monſtre* ! * » Vous aviez enſeveli cinq freres, ſans que la chûte » de tant de Colonnes vous eut renverſé ; vous portâtes ſeul tout le poids de votre famille, ce qui » prouve votre force & votre courage. Une longue » ſuite de petits enfans eut bientôt remplacé vos freres ; mais vous perdites une épouſe chérie ; heureuſe comme la femme d'Evandre, en ce que la » mort lui épargna la douleur de voir périr ſes enfans. Vous perdites enſuite un fils aîné, ſur qui vous » aviez fondé de grandes eſpérances ; mais toutes ces » cicatrices étoient fermées : il vous reſtoit aſſez pour » vous conſoler de ce que vous aviez perdu ; vous » pouviez encore mourir heureux ; une longue vie » vous a rendu plus ſemblable à Priam qu'à Metellus. » Celui-ci fut enſeveli par ſes enfans ; l'autre vit mourir » les ſiens. Quelle différence !

» La fortune a voulu faire de vous un exemple » éclatant de ſon inconſtance. En vérité on ne ſait pas » ce qu'il faut craindre, & ce qu'on doit deſirer. Il

* Me ne huic confidere monſtro. Æneid. L. 5.

» est cruel de posséder des biens dont la perte cause
» tant de regrets. Vous avez trop vécu, je l'avoue ; AN. DE J. C. 1348.
» mais vous n'auriez pas bien connu la fortune, si
» vous ne l'aviez pas vue sous ses deux faces.

» Qu'attendez-vous de moi ? Que je vous dise d'es-
» pérer, ou de désespérer ? Ni l'un ni l'autre ; il y au-
» roit trop de présomption à l'un, trop de foiblesse
» à l'autre. Que pourriez-vous espérer ? d'autres en-
» fans ; il faudroit donc vous marier encore, & votre
» âge y repugne. Rien de plus ridicule qu'un vieillard
» qui se marie. La vieillesse est la saison des noces,
» comme l'hyver est celle des moissons. D'un autre
» côté, pourquoi vous désespérer ? parce que vous
» n'avez plus d'enfans ? Mais ne vous avez-vous pas
» vous-même, & n'est-ce pas assez ? Quelle jouissance
» plus agréable que celle de son ame ? On a connu des
» peres qui avoient plus de cent enfans. Herotime,
» Roi des Arabes en a eu sept cents. Rien de plus
» rare que des gens qui se possédent eux-mêmes. Vous
» avez perdu la conversation de vos enfans ; conver-
» sez avec vous-même. Dans une vie aussi longue,
» aussi glorieuse que la vôtre, combien de choses dont
» le souvenir doit être agréable & flatteur ? Tout le
» monde n'a pas à se retracer comme vous dans le
» cours de sa vie des sieges heureux, des victoires
» remportées sur terre & sur mer, de grandes ac-
» tions en tout genre.

» De tout ce qui vous est arrivé, il n'y a rien que
» vous n'ayez prévu. Rappellez-vous la conversation *Voy. Tom. 1. fol. 331.*
» que nous eumes ensemble, il y a environ dix ans,
» à Rome, dans ce carrefour de la rue qui mene de
» votre palais au Capitole. Vous me dites que, par

AN. DE J. C. 1348.

» un renverſement de l'ordre que vous ne pouviez » trop déplorer, vous hériteriez de vos enfans. Je fis » peu d'attention alors à cette prédiction, que je re- » gardois comme un propos échappé, ou comme la » faillie d'une ame échauffée par la colere. Lorſqu'elle » a été vérifiée par l'événement, j'en ai fait part à » mes amis ; la choſe a paru très-ſinguliere ; pour » moi j'en ai été frappé au-delà de toute expreſſion ; » elle ne m'eſt jamais ſortie de l'eſprit ; j'ai toujours » devant les yeux ce monument de marbre ancien, » qui eſt au coin du carrefour, ſur lequel nous avions » les coudes appuyés.

» Qu'eſt-ce qui afflige tant les peres, quand ils ont » le malheur de perdre leurs enfans ? Ce n'eſt pas » parce qu'ils payent un tribut à la nature dont per- » ſonne n'eſt exempt, mais parce que l'ordre de la » nature eſt renverſé. Vous l'aviez prédit vous-même » ce renverſement d'ordre ; ainſi il n'a pas du vous » frapper comme un coup imprévu ; & ſi vous n'avez » pu refuſer dans le temps quelques larmes à la na- » ture, la ſource doit en être tarie. Je n'ai qu'un con- » ſeil à vous donner ; raſſemblez toutes les forces de » votre ame, & ſoutenez avec courage cet aſſaut de » la fortune, vous la vaincrez enſuite aiſément. Elle » triomphe plus ſouvent par la terreur que par la force. » Vous avez appris par expérience que cette félicité, » après laquelle les hommes courent, n'eſt qu'une » ombre, une chimere. Vous avez perdu celle dont » vous jouiſſiez ; mais vous en avez trouvé une autre » plus réelle, plus ſolide, que perſonne ne peut vous » enlever. Quelle peut être, me direz-vous, cette » félicité au milieu de tant de chagrins qui me dé-

Digitized by Google

» vorent ? Elle consiste à vous contenter des biens de
» la nature, à démêler la vérité à travers les téné- AN. DE J. C. 1348.
» bres dont les préjugés l'offusquent, à savoir que
» les biens dont la fortune vous avoit comblé, n'é-
» toient pas à vous, & à ne pas craindre l'empire
» de cette aveugle déesse si redoutée du peuple. Elle
» a épuisé sur vous tous ses traits : plus elle vous a
» fait de mal, moins elle peut vous en faire : plus
» vous avez perdu, moins vous avez à perdre. Vous
» êtes entré dans ce monde nud, vous en sortirez
» de même.

Cette lettre est datée de Parme, le 8. Septembre. Elle a le défaut de toutes les lettres de condoléance de Pétrarque, où l'on trouve plus de bel esprit & d'érudition, que de douleur & de sentiment. J'ai insisté un peu plus sur celle-ci, parce qu'elle m'a paru plus philosophique que les autres, & parce qu'elle contient quelques détails sur une Maison, dont la gloire me touche.

Elle ne suffit pas à Pétrarque pour exhaler sa douleur : il crut devoir en laisser un monument à la postérité dans un sonnet, où s'adressant à la mort, il *Sonn. 2. P. M.* lui dit : « tu m'as enlevé mes deux trésors, qui faisoient ma joie & ma confiance ; cette belle Colonne » qui me servoit d'appui, & ce Laurier verd, à l'om- » bre duquel mon ame fatiguée se reposoit. Rien ne » peut me rendre ce que j'ai perdu. Que me reste-t-il » à faire que de pleurer toute ma vie cette perte ir- » réparable ? Notre vie n'est belle qu'en apparence ; » nous perdons dans un moment ce que nous avons » acquis en plusieurs années.

Le héros de Pétrarque eut à peine le temps de

Digitized by Google

recevoir sa lettre ; il succomba bientôt après sous le
An. de J. C. 1348. poids de l'âge ; ou peut-être la douleur que lui causoit l'extinction presque totale d'une famille florissante, hâta la fin de ses jours. Je n'ai pu découvrir ni l'époque précise, ni aucune circonstance de sa mort.

Celle du Cardinal Colonne fit une grande sensation à Avignon, où il laissoit un grand vuide. J'ai déjà dit que sa maison étoit le rendez-vous des beaux esprits & des gens de lettres. La plupart des Italiens qui composoient sa cour, ne purent plus supporter le séjour d'Avignon, quand ils eurent perdu leur Mécène. Ils se disperserent : il y en avoit trois sur-tout qui étoient extrêmement attachés à Pétrarque, & ne vouloient pas se séparer de lui. Socrate, Luc Chrétien & Mainard Accurse.

J'ai déjà fait connoître Socrate. La mort du Cardinal Colonne le jettoit dans le plus grand embarras : il sentoit qu'il lui étoit impossible de vivre sans Pétrarque, & il ne pouvoit pas se déterminer à quitter le séjour de France, pour aller s'établir en Italie. Aussi écrivoit-il sans cesse à Pétrarque les lettres les plus pressantes, pour l'engager à venir fixer son séjour dans le Comtat.

J'ai aussi parlé de Luc Chrétien : il étoit né à Rome de famille noble. Il avoit un bénéfice à Plaisance, & Pétrarque lui avoit donné un Canonicat de Modene. C'étoit un homme de bonne compagnie, & qui avoit l'esprit cultivé.

Mainard Accurse descendoit de ce grand Jurisconsulte de Florence, qu'on appelloit l'idole de la Jurisprudence. Il étoit Abbé de St. Antoine de Plaisance. C'étoit un homme illitéré ; mais il étoit plein de douceur,

Digitized by Google

douceur, de candeur & de générosité, & en général il avoit toutes les bonnes qualités qui contribuent à l'agrément de la société. AN. DE J. C. 1349.

Luc & Mainard prirent le parti d'aller en Italie trouver Pétrarque, pour s'arranger avec lui sur le genre de vie qu'ils meneroient, & le lieu où ils établiroient leur séjour. Ils partirent d'Avignon dans le mois de Mars 1349. & arriverent à Parme dans les premiers jours d'Avril. Ils n'y trouverent pas cet ami qu'ils étoient venus chercher avec tant d'empressement. Pétrarque étoit allé faire un petit voyage à Padoue & à Verone.

Luc & Mainard, après avoir passé un jour dans sa maison pour se reposer, laisserent dans sa bibliotheque une lettre, où ils lui disoient qu'ils avoient pris la route des Alpes, pour le venir voir à Parme; qu'ils étoient bien fâchés de ne l'y avoir pas trouvé; qu'ils alloient faire un tour dans leur patrie, pour arranger leurs affaires; qu'ensuite ils reviendroient le chercher à Parme, & concerter avec lui le parti qu'ils pourroient prendre pour vivre ensemble. Ils le prioient surtout de ne pas se laisser aller aux sollicitations de Socrate, qui vouloit, à quelque prix que ce fut, le ramener à Vaucluse.

Quelle fut la douleur de Pétrarque, lorsqu'il apprit en arrivant à Parme, le 5. Mai, ce que son absence lui avoit fait perdre! Il se hâta de témoigner à ses amis tout son regret. Les lettres qu'il écrivoit à Mainard dans cette occasion, contiennent des détails de sa façon de penser, qui m'ont paru mériter l'attention de tous ceux qui ont envie de le bien connoître. En voici quelques traits.

Digitized by Google

An. de J. C. 1349.

Fam. l. 8. ep. 3.

» Vous me paroiſſez fort inquiet ſur les mouvemens que ſe donne Socrate, pour me faire retourner à Vaucluſe, & ce n'eſt pas ſans raiſon. » Il eſt vrai, qu'ébranlé par les prieres réitérées » de cet ami, je lui avois fait eſpérer mon retour » dans ce pays-là, ſi ce que j'avois propoſé pouvoit » réuſſir; c'eſt-à-dire, ſi on m'y procuroit un établiſſement, qui me fournît un prétexte honnête » pour y reſter, & qui me donnât en même temps » les moyens d'y vivre avec mes amis, & de recevoir convenablement les gens de toute eſpece, qui » ſont dans l'uſage de venir me voir. Mais dans le » temps que je lui écrivois ſur ce ton, notre maître » vivoit encore : vous étiez à Avignon avec Luc, » Lélius, & ce petit nombre d'amis que la mort » m'avoit laiſſés; c'étoit autant d'aimans qui m'y attiroient. Les choſes ont bién changé de face depuis » ce temps-là; notre maître eſt mort; vous voilà tous » diſperſés. Le pauvre Socrate eſt reſté tout ſeul dans » cette ville. Une habitude invétérée l'y attache; il » n'eſt pas douteux qu'il voudroit nous y voir tous, » & moi plus que les autres; mais de quel front » oſeroit-il nous propoſer d'aller dans un pays, où » n'ayant plus le lien qui nous uniſſoit, nous ſerions » comme des étrangers ſans appui & ſans domicile?

» Si nous étions comme ces ames heureuſes, dégagées des liens de leur corps, qui habitent les » Champs Éliſées, à qui il ne faut que des bois ſombres, des lits de gazon au bord d'un Fleuve, des » prés arroſés par des ruiſſeaux, Vaucluſe nous les » fourniroit; mais il faut quelque choſe de plus à des » ames qui traînent des corps avec elles. Le peuple

Digitized by Google

» croit que les Poëtes & les Philoſophes ſont de
» pierre ; mais il ſe trompe en cela, comme en bien
» d'autres choſes ; ils ſont de chair. AN. DE J. C. 1349.

» Vaucluſe nous fourniroit, comme autrefois, une
» diverſion agréable, quand nous ſerions ennuyés du
» ſéjour de la ville ; mais nous n'y trouverions pas
» toutes les choſes néceſſaires pour un long ſéjour.
» Des gens ſages ne doivent pas ſeulement porter leurs
» regards au loin ; il faut encore voir la fin, pour
» éviter le reproche de Seneque, qui dit que *tout le*
» *monde prend la vie en détail, & perſonne en gros* (*a*).

» Le ſéjour de Vaucluſe eſt charmant, ſur-tout en
» été. Perſonne n'a été plus ſenſible que moi aux
» charmes de cette ſolitude ; je l'ai prouvé par un ſé-
» jour de dix ans. Si je ne craignois d'être taxé d'une
» vanité ridicule, je dirois qu'elle ne doit pas ſe
» repentir de m'avoir eu pour hôte, & que, malgré
» les merveilles de ſa fontaine, Vaucluſe eſt plus
» connu de bien des gens ſous mon nom que ſous le
» ſien propre. Je l'ai décoré le mieux que j'ai pu par
» les conſtructions que j'y ai faites, & illuſtré par
» mes vers, que je regarde comme un fondement
» plus ſolide pour ſa gloire que mes bâtimens (*b*).

» J'y ai commencé mon poëme de l'Afrique, qui
» me fait frémir, lorſque, revenant ſur mes pas, je
» conſidére la grandeur de cette entrepriſe. J'y ai écrit
» une grande partie de mes lettres en proſe ou en
» vers. J'y ai fait preſque toutes mes églogues en
» très-peu de jours ; mes deux traités de la Vie ſo-

(*a*) De partibus vitæ cogitant omnes ; nemo de totâ. *Seneca.*

(*b*) Pétrarque avoit raiſon ; ſes vers durent encore ; & il ne reſte pas le moindre veſtige de ſes bâtimens.

AN. DE J. C. 1349.

» litaire & du Loisir Religieux. J'y ai ébauché cette » esquisse des grands hommes de tous les pays & de » tous les siecles, dont j'ai entrepris de rassembler » les portraits. Enfin, j'ai plus écrit là que par-tout » ailleurs.

» Dès ma tendre jeunesse, cette fontaine m'avoit » paru propre à tempérer les feux dont j'ai brûlé » long-temps, comme vous savez ; je m'y refugiois » comme dans un port. Hélas ! je ne savois pas ce » que je faisois : il s'en falloit bien que j'y trouvasse » un remede qui me convînt. Je portois avec moi » les soucis qui me rongeoient. Seul, abandonné, » sans secours, sans ressource, j'y souffrois plus » cruellement qu'ailleurs ; toujours dévoré par une » flamme que toutes les eaux de la fontaine n'auroient » pu éteindre, je remplissois les beaux vallons qu'ar- » rose la Sorgue de mes gémissemens & de mes cris, » qui ont retenti par-tout, & dont on a trouvé les » sons agréables. Voilà la source de tous ces chants » en langue vulgaire, dont je rougis à présent, qui » excitent tous mes regrets ; mais qui plaisent à ceux » qui sont attaqués de la maladie que j'avois alors.

» Ces souvenirs me rendront cette solitude chere : » mais, si je ne me trompe, les mêmes choses ne » conviennent pas à la jeunesse & à un âge plus mur ; » je ne voyois rien de mieux alors. La foiblesse de » l'âge, l'aveuglement de l'amour, l'inexpérience, & » mon attachement pour notre maître, me faisoient » penser comme cela. J'aimois mieux dépendre de » ce bon maître, que de vivre libre loin de lui. Sans » lui la liberté & tous les plaisirs de la vie n'avoient » point de charmes pour moi.

Digitized by Google

» Mais hélas ! nous avons perdu par le même naufrage tout ce que nous avions de plus cher ; & » ce que je ne puis dire ſans ſoupirer, une tempête » imprévue a renverſé ce beau Laurier, qui me faiſoit préférer, non-ſeulement la Sorgue, mais même » la Durance au Teſin. Je n'ai plus devant les yeux » ce voile qui les couvroit, & m'empêchoit de voir » la différence qu'il y a entre les rochers de Vaucluſe » & ces beaux vallons, ces riches côteaux, ces villes » charmantes dont l'Italie eſt ornée. La Sorgue a ſes » agrémens, j'en conviens ; mais peut-on les mettre » en parallele avec ces fontaines pures, ces fleuves » majeſtueux, ces lacs vaſtes & poiſſonneux, enfin » avec ces deux mers qui embraſſent l'Italie de toute » part ? Je paſſe ſous ſilence tous les autres avantages » de ma patrie, ſur-tout l'eſprit & les mœurs de » ceux qui l'habitent. AN. DE J. C. 1349.

» Je connois à préſent tout cela, & cependant » (voyez qu'elle eſt la force de l'habitude ; l'amitié » que j'ai pour vous ne me permet pas de vous rien » cacher). Le ſentiment combat la raiſon ; je ſoupire en renonçant à Vaucluſe, & je ſens un attrait » intérieur qui m'y porte malgré moi. Le courier » me preſſe ; je n'ai pas le temps de vous dire tout » ce que je voudrois.

Il s'en falloit bien en effet que Pétrarque eut dit à Mainard tout ce qu'il avoit à lui dire. Comme il lui reſtoit encore mille choſes ſur le cœur dont il vouloit ſe ſoulager, il lui écrivit encore le lendemain & le jour ſuivant deux lettres, où après avoir épuiſé les lieux communs ſur l'incertitude de la mort, la briéveté de la vie, & le mauvais uſage que les hom-

Digitized by Google

mes font d'un temps court & précieux, il finit par
An. de J. C. 1349. lui dire :

Ep. IV. » Notre jeuneſſe eſt paſſée ; il ne faut pas nous
» faire illuſion : qui nous empêche de couler douce-
» ment dans la paix & l'étude le peu de jours qui
» nous reſtent ? Nous avons ſervi enſemble ſous le
» même maître, pourquoi ne jouirions-nous pas en-
» ſemble de la liberté que nous avons acquiſe ? Elle
» eſt venue trop tôt cette liberté, je le ſais bien ;
» plutôt que nous ne voulions. Nous avons perdu le
» meilleur, le plus aiſé de tous les maîtres ; il n'en
» avoit que le nom ; ah qu'il étoit doux de le ſervir !
» Des grands on peut eſpérer de la bienveillance ;
» mais il ne faut pas ſe flatter de lier avec eux une
» vraie ſociété : la diſparité des fortunes & la vanité,
» qui eſt le poiſon de l'amitié s'y oppoſent. Craignant
» toujours de s'avilir, ils veulent être adorés & non
» pas aimés (*a*). Notre maître vivoit avec nous comme
» avec ſes camarades & ſes amis : ſon ſervice n'a-
» voit rien d'amer, d'humiliant, de fâcheux ; nous le
» préférions à la liberté ; mais enfin nous voilà libres.
» Nous ne ſommes pas *Princes de la terre ou de la*
» *mer*, comme dit Ariſtote ; mais cela eſt-il néceſ-
» ſaire pour être heureux ? N'avons-nous pas tout ce
» qu'il faut à des eſprits modérés, qui reglent leurs
» deſirs ſur les beſoins de la nature ? Que ſeroit-ce
» ſi nous mettions en commun nos petites fortunes ?
» Nous vivrions certainement dans l'abondance, &
» nous aurions plus à redouter l'envie que la mi-

(*a*) Benevolentia fortaſſe aliqua, converſatio nulla eſt, obſtat enim mutuo convictui diſparitas fortunarum, & amicitiarum virus inſolentia. Vileſcere metuentes adorari expetunt, non amari. *Ep. IV.*

Digitized by Google

„ ſere. Qu'attendons-nous pour le faire? Pourquoi
„ ſommes-nous ſéparés les uns des autres par des AN. DE J. C. 1349.
„ fleuves, des mers, des montagnes? Pourquoi des
„ gens que l'amitié unit ſi étroitement, qui n'ont
„ qu'un cœur & qu'une ame, n'habitent-ils pas ſous
„ le même toit? Je ne vois pas ce qui peut vous
„ arrêter. Voulez-vous toujours courir après des om-
„ bres? Ne mettrez-vous jamais un frein à cette
„ paſſion que rien ne peut raſſaſier, & qui préſen-
„ tant ſans ceſſe des biens à venir, empêche de jouir
„ des biens préſens?

„ Pour moi il y a long-temps que j'ai fixé un
„ terme à mes deſirs: je l'ai bientôt atteint ce ter-
„ me, malgré les tempêtes que la fortune m'a ſuſ-
„ citées. Je ne crains pas que mon héritier me repro-
„ che mon indolence; c'eſt pour moi que je vis &
„ non pour lui: maître de mon bien, je ne me regarde
„ pas comme l'homme d'affaires d'une perſonne que
„ je ne connois pas encore bien.

„ Que peut-on ſe propoſer de plus heureux que de *Ep. V.* 21. *Mai.*
„ paſſer ſa vie avec des amis éprouvés & bien unis,
„ avec qui on penſe tout haut, qui n'ont qu'une ame,
„ qu'une volonté? Eſt-il rien de plus agréable que
„ des fronts toujours ſereins, des eſprits toujours
„ d'accord, des cœurs toujours ouverts? Quoi de plus
„ doux qu'une converſation où la vérité regne, ſans
„ gêne, ſans reſerve & ſans apprêt? Une vie, telle
„ que je viens d'en tracer l'image, eſt l'objet de
„ tous mes deſirs: ſi je puis y parvenir, je ne por-
„ terai envie à perſonne.

„ Qu'on ne diſe pas que je ſuis un homme avan-
„ tageux, qui veut attirer les autres à lui au lieu de

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1349.

„ les ſuivre ! C'eſt vous-même qui m'avez propoſé
„ de venir vous établir chez moi, & en vérité vous
„ ne pouviez pas choiſir une habitation plus ſaine,
„ plus agréable, plus retirée, & qui nous convienne
„ mieux à tous égards. La maiſon eſt aſſez grande
„ pour des amis auſſi unis que nous le ſommes ; &
„ ſi la rénommée du bonheur dont nous jouirons, en
„ attire d'autres, j'ai au milieu de la ville une mai-
„ ſon plus grande, que je n'habite pas, parce que
„ mon domeſtique, qui me paroît un monde à moi
„ qui aime à être ſeul, n'en rempliroit qu'une pe-
„ tite partie. C'eſt pour cela que je la reſerve ; mais
„ ne croyez pas que je veuille vous faire la loi ; je
„ ſuis prêt à vous ſuivre dans tout autre endroit que
„ vous préférerez.

„ Nous avons dans le voiſinage Bologne, où nous
„ avons paſſé dans l'étude des loix les plus belles
„ années de notre jeuneſſe. Nous trouverons une ſorte
„ de plaiſir à revoir des lieux que nous avons vus
„ dans l'âge des illuſions. A préſent que cet âge eſt
„ paſſé, nous pourrons en porter un jugement ſain,
„ & connoître le progrès de nos ames en rentrant
„ en nous-mêmes, & nous rappellant le paſſé.

„ Voulez-vous que nous formions notre établiſſe-
„ ment à Plaiſance dans votre maiſon de St. Antoine,
„ dont vous avez préféré l'Abbaye à des bénéfices
„ plus conſidérables, uniquement, diſiez-vous, pour
„ être dans mon voiſinage ? Aimez-vous mieux aller
„ plus loin ? Vous pouvez choiſir entre Milan &
„ Gênes. Le Milanois eſt plein de fleuves & de lacs ;
„ le lac de Come d'où ſort l'Adda ; le lac majeur
„ coupé par le Teſin ; & près de là le lac de Garde
d'où

» d'où part le Mincio ; le lac d'Iſeo qui donne naiſ- AN. DE J. C. 1349.
» ſance à l'Oglio. Les Alpes qui dominent ſur ces
» lacs, & touchent le ciel avec leurs têtes couvertes
» de neige, même au milieu de l'été, préſentent un
» ſpectacle fort agréable. A Gênes nous aurions l'A-
» pennin ſur nos têtes, la mer à nos pieds, les Tri-
» tons devant nos yeux ; à nos oreilles la voix de
» Neptune, les cris des Néréides, le bruit des flots
» qui vont ſe briſer contre les rochers.

» Quand nous ſerons las d'habiter cette contrée ;
» Padoue nous offrira un ſéjour tranquille & char-
» mant. Quel bonheur pour nous de vivre avec Jacques
» de Carrare, ſous qui cette ville reſpire à préſent
» après tant de calamités & de fleaux ? C'eſt le plus
» vertueux de tous les hommes. La vertu toujours
» aimable l'eſt bien plus dans dans notre ſiecle ; la
» rareté en augmente le prix.

» Nous ſerions près de Veniſe, la merveille des
» cités, ſelon moi qui ai vu les plus belles villes de
» l'Europe. Le Doge qui la gouverne eſt plus illuſtre André Dandolo.
» par ſes connoiſſances que par ſa dignité. Nous ne
» ſerions pas loin de Tarviſe, ville entourée de fon-
» taines & de fleuves, le centre de la joie & des
» plaiſirs. On dit que l'identité eſt la mere de l'ennui ;
» la variété en ſera le remede ; par le changement de
» lieu nous préviendrons le dégoût. J'ai fait mon de-
» voir, faites le vôtre ; raſſemblons-nous ſans perdre
» le temps : venez ici ſi cela vous convient ; ſinon,
» choiſiſſez un endroit, où nous puiſſions vivre &
» mourir tranquillement. Je ſuis prêt à vous ſuivre
» en tout lieu, même dans une ville barbare, ſi cela
» vous plaît ; je n'en recuſe aucune. Je renonce à mes

Digitized by Google

» goûts, prêt à prendre les vôtres, pourvu que je
AN. DE J. C. 1349. » fois avec vous, je me trouverai bien par-tout.

Tout ce qu'on vient de lire eſt le précis de pluſieurs lettres écrites dans l'eſpace de deux jours. Pétrarque y paroît fort occupé de cet établiſſement que ſes amis propoſoient de faire avec lui, & comme il étoit impatient de ſavoir le parti qu'ils prendroient, il voulut envoyer un de ſes domeſtiques porter ces lettres pour avoir plutôt réponſe. Il ne fut pas long-temps à chercher celui de ſes domeſtiques, dont il pouvoit le plus aiſément ſe paſſer. Son cuiſinier ſe préſenta le premier à ſa penſée. Ce qu'il dit ſur cela à ſon ami eſt aſſez plaiſant.

Ep. IV. » Le payſan le plus groſſier eſt en état de faire » ma cuiſine. Les mets les plus ſimples, les plus dé» nués d'art & d'apprêt, ſont ceux que je préfére. » Je penſe comme Epicure, qui ne faiſoit jamais » meilleure chere, que quand il mangeoit des legu» gumes dans ſes jardins. Je me ſuis toujours bien » trouvé d'un goût ſi conforme à la nature. Ce » n'eſt pas que je ſois fâché de faire quelquefois » un bon repas ; mais il faut que cela vienne de » loin en loin. Chez les Romains le cuiſinier étoit » le plus vil des eſclaves avant la conquête de l'Aſie. » Plût à Dieu qu'ils n'euſſent jamais conquis cette » partie du monde, qui les a ſubjugués par ſon luxe » & ſa molleſſe ! Ne croyez pas que je diſe cela pour » me donner un faux air de frugalité. Non ; mais je » crains que par une diſcrétion mal-entendue, vous » ne vous preſſiez de me renvoyer ce domeſtique » avant que d'avoir pris un parti, ce qui me déplai» roit beaucoup. Mon deſſein eſt que vous commu-

Digitized by Google

» niquiez cette lettre à nos amis, & que vous l'en-
» voyiez même à Socrate, ſi vous trouvez une oc-
» caſion pour Avignon.

An. de J. C. 1349.

Suppoſé que Luc ſe fut déjà ſéparé de Mainard pour aller à Rome ou à Theano, ſuivant ſes projets, le cuiſinier étoit chargé d'une lettre pour lui, qu'il avoit ordre de lui porter par-tout où il ſeroit.

Pétrarque attendant réponſe à ſes lettres, repaiſſoit ſon eſprit des idées d'un avenir délicieux; il faiſoit ce qu'on appelle des châteaux en Eſpagne, perſuadé que ces amis alloient venir vivre avec lui. Le 5. Juin, ſon cuiſinier arriva par une pluie affreuſe. Pétrarque, qui ne l'attendoit pas ſi-tôt, connut à ſon air qu'il portoit une mauvaiſe nouvelle: il fut ſaiſi tout-à-coup en le voyant: il écrivoit, la plume lui tomba des mains. Qu'eſt-ce que c'eſt, lui-dit-il, tout troublé & hors de lui? Quelle nouvelle me portez-vous? Hélas! de fort mauvaiſes, répondit le cuiſinier, d'une voix entrecoupée par les ſanglots. Vos deux amis ſur le haut de l'Apennin ſont tombés entre les mains des voleurs. = O Dieux! que leur eſt-il arrivé? = Mainard qui étoit reſté derriere pour quelque beſoin, a été enveloppé & aſſaſſiné. Luc ayant entendu ſes cris, eſt venu au galop, l'épée à la main: il s'eſt battu ſeul contre dix, & en a bleſſé pluſieurs; mais enfin il a reçu pluſieurs coups, dont il eſt tombé preſque mort. Les voleurs fuyoient avec leur proie; des payſans accourus au bruit, les ont pourſuivis, & les auroient attrapés infailliblement, ſi des Gentilhommes indignes de l'être n'avoient pas arrêté leurs pourſuites, & reçu les voleurs dans leurs châteaux. On a vu Luc au milieu des rochers,

Digitized by Google

l'épée à la main ; mais on ignore ce qu'il eſt devenu.

AN. DE J. C. 1349. Il ſeroit difficile de peindre l'état où ſe trouva Pétrarque, lorſqu'il apprit une nouvelle ſi accablante. Quelle douleur d'un côté, quelle inquiétude de l'autre ! un ami aſſaſſiné ; un autre laiſſé pour mort. Il envoya au plus vîte des couriers à Plaiſance, à Florence, à Rome, pour avoir quelques nouvelles de Luc.

Ces voleurs étoient des ſcélérats & des bannis de Florence, qui s'étoient cantonnés dans des endroits inacceſſibles, d'où ils commettoient toute ſorte de brigandages. Ils étoient épaulés par les Ubaldini, maiſon très-ancienne & très-puiſſante de Toſcane, qui avoit pluſieurs fortereſſes imprenables dans l'Apennin, près de la ville de Mugello, dont ils étoient Seigneurs. Voilà *ces Gentilshommes indignes de l'être*, dont parloit le cuiſinier de Pétrarque. Ils donnoient retraite aux bandits dans leurs châteaux, favoriſoient leurs voleries, & partageoient avec eux le butin.

Mathieu Villani, de qui j'ai tiré ce que je viens de dire, ajoute que *ces voleurs ayant appris que Mainard de Florence revenoit d'Avignon avec* 2000 *florins d'or, ils le guetterent, le tuerent & le volerent dans le Comté de Florence* (*a*).

Pétrarque crut devoir écrire à ceux qui gouvernoient la ville de Florence, pour les engager à pourſuivre juſques dans leurs retranchemens les ſcélérats qui avoient commis ce crime, & à mieux aſſurer leurs grands chemins. Elle eſt adreſſée aux Prieurs aux Gonfaloniers de juſtice, & au peuple.

(*a*) Tornando d'Avignone un certo Maghinardo da Firenze con 2000 fiorini d'oro, gli Ubaldini lo ſeguirono, e uccíſono, e rubarono in ſul Contado di Firenze. *Math. Vill. cap.* 22.

Digitized by Google

» Illuſtres Concitoyens ! j'ai été ſouvent tenté de » vous écrire ſuivant l'occurrence des cas, ou pour » déplorer avec vous la perte de votre liberté, ou pour » vous féliciter de l'avoir recouvrée, ou pour vous » témoigner la douleur que me cauſoient les orages » qui ont agité votre République ; ou pour vous faire » connoître ceux dont elle étoit menacée. Mon deſſein » étoit de vous prouver que j'aimois ma patrie, quoi- » que je n'euſſe pas le bonheur de l'habiter. Mais la » plume me tomboit des mains, quand je comparois » la frivolité de mes études avec l'importance des » ſoins qui vous occupent. Aujourd'hui une grande » douleur me met la plume à la main ; en m'arra- » chant des larmes, elle me force de rompre le ſilence.

AN. DE J. C. 1349.

Var. 40.

» Je viens d'apprendre que Mainard Accurſe, un » de vos plus chers concitoyens & de mes amis les » plus intimes, revenant de la Cour d'Avignon, & » allant à Florence, a été aſſaſſiné à la porte de cette » ville, dans le ſein de ſa mere, & pour ainſi dire, » au milieu de vous. Ce malheureux, après avoir » beaucoup ſouffert dans ſa jeuneſſe, & parcouru » preſque toute la terre, alloit paſſer tranquillement dans » ſa patrie les reſtes d'une vie laborieuſe & agitée. Il » ſe flattoit de mourir & d'être enſeveli dans cette terre » où il avoit reçu le jour. Des hommes barbares, ou » plutôt des bêtes féroces, lui ont envié cette conſo- » lation. O temps ! ô mœurs ! Qui auroit pu croire que » cet homme doux & innocent, après avoir voyagé » ſans accident au milieu de ces *nations cruelles qui ha-* » *bitent le bords du Rhône*, traverſé les déſerts de Pro- » vence, qui eſt la contrée du monde *la plus diſſolue & la plus déſolée* ; après avoir même paſſé la nuit au

Inter feras Rhodani gentes.

Nulla diſſolutior & deſolatior.

AN. DE J. C. 1349.

» milieu des Alpes, où l'on voit à préſent, je ne dis pas
» quelques voleurs qui ſe cachent comme autrefois,
» mais des armées entieres de bandits, ſeroit immolé
» en plein midi à la porte de Florence? Les voleurs
» ordinaires n'en veulent qu'à l'or ; ce métail ſuffit
» pour appaiſer leur faim : ceux-ci d'une eſpece in-
» connue en Italie juſqu'à préſent ne peuvent être
» raſſaſiés que par le ſang, qu'ils aiment à répan-
» dre. Car quel autre motif auroit pu les déterminer
» à plonger leurs épées dans le ſein d'un homme inno-
» cent, déſarmé, dépouillé, qui ne leur avoit point
» fait de mal, & qui ne pouvoit leur en faire ? Que
» peuvent-ils craindre dans ces fortereſſes imprena-
» bles, qui leur ſervent de cavernes & d'aſyles, d'où
» ils bravent Florence & le ciel même ?

» Illuſtres Concitoyens ! ce n'eſt pas ſeulement la
» mort d'un ami, qui me fait répandre des larmes
» dans votre ſein ; je ſuis encore plus touché de l'op-
» probre dont ma patrie va être couverte? Que dira
» le monde? Que penſera la poſtérité, lorſqu'elle ap-
» prendra qu'on aſſaſſine vos citoyens à la porte de
» votre ville, ſous les yeux de ce fameux Tribunal,
» ſi redouté autrefois des coupables, & qui étoit re-
» gardé comme le ſanctuaire de la juſtice ? Je me
» rappelle que dans mon enfance j'entendois dire ſou-
» vent que la vertu, qui diſtinguoit nos ancêtres,
» brilloit ſur-tout dans la diſtribution des peines &
» des récompenſes, qui ſuivant un ſage Légiſlateur,
» ſont les deux pivots ſur leſquels roule le gouver-
» nement d'une République.

» Cela rend vraiſemblable une ancienne tradition,
» qui donne à Florence une origine Romaine. Mar-

Digitized by Google

» chant sur les traces de leurs Auteurs, nos aïeux
» s'étoient acquis une si grande réputation, qu'ils tin- AN. DE J. C. 1349.
» rent pendant long-temps le premier rang parmi les
» Étrusques, sans aucun titre qui les distinguât. On
» ne disoit pas que notre ville étoit leur reine, mais
» leur appui & leur asyle. Ces titres plus modestes
» n'excitoient pas l'envie, & lui faisoient plus d'hon-
» neur. On la nomma Florence, parce que toutes les
» vertus y fleurissoient. Une cité si bien gouvernée
» étoit aimée, respectée, redoutée même dans toute
» la Toscane. Voilà le vrai principe de cette grandeur
» où elle est parvenue, ayant effacé en peu de temps
» les plus grandes villes de son voisinage par son
» éclat, &, à l'exemple de Rome sa mere, ayant
» répandu ses colonies dans tout le monde connu.

» A quelle autre cause pourroit-on attribuer les
» progrès rapides & incroyables d'une ville bâtie au
» milieu des rochers, sur un sol aride, sans port &
» sans fleuve ? A l'air ; quelle apparence ! Au génie
» *souple & industrieux* de son peuple, qui se ploie à
» tout ; c'est bien une des causes ; mais ce n'est pas
» la seule. La justice est la base de la grandeur &
» de la prospérité des villes. Vos ancêtres vous ont
» laissé une République florissante, établie sur ce
» fondement.

» Des assassins infames par une audace inouie ont
» osé commettre à vos yeux un forfait, dont ils n'au-
» roient pas même osé concevoir l'idée du temps de
» vos peres. Attendre au milieu du grand chemin un
» de vos meilleurs citoyens, & l'assassiner devant
» vous ! Quel attentat ! Si vous le laissez impuni,
» c'en est fait de votre gloire & de votre liberté ;

Digitized by Google

» votre République eſt perdue. Le fondement renver-
An. de J. C. 1349. » ſé, il faut néceſſairement qu'elle croule.

» Mais quelle ſera la cauſe de votre ruine ? Qui en » ſeront les auteurs ? Des hommes dénaturés, accou- » tumés à vivre ſur les montagnes & dans les bois » avec des bêtes féroces, dont ils ont pris les incli- » nations & les mœurs ; des ſcélérats, qui ne ſont » pas même dignes d'habiter vos priſons, ou de mou- » rir par vos mains. Des hommes ſi vils oſeroient-ils » attaquer la vie de vos citoyens, & ſe repaître de » leur ſang, ſi votre indolence, ſi les forteresſes où » ils ſe retranchent, ne leur donnoient pas cette con- » fiance ? Otez-leur cette reſſource, & vous ſerez à » l'abri de leurs brigandages.

» La fortune, il eſt vrai, vient de vous agiter ; » mais elle ne vous a pas terraſſés, ni même affoi- » blis au point que vous ſoyez obligés de ſouffrir une » troupe de voleurs ſi près de vous. La vraie vertu » ſort plus pure de l'adverſité, comme l'or du creuſet. » Si je vous connois bien, vous avez hérité des Ro- » mains ce courage, qui loin de s'abattre, croît & » s'éleve au milieu des revers.

» Je viens d'apprendre, que, pleins d'une juſte in- » dignation excitée par l'atrocité du crime, vous avez » pris les armes pour punir les coupables. Si cela eſt » vrai, rien ne pourra les ſouſtraire à la juſtice, & » détourner le coup qui les ménace. Mais je ſens que » la douleur m'emporte au-delà des bornes. Tout ce » que je pourrois dire, la lyre même d'Orphée ne » ſauroit me rendre l'ami que j'ai perdu. Je ne vous » propoſe pas de le reſſuſciter ; mais de ne pas enſe- » velir avec lui votre honneur.

A

» A Dieu ne plaise cependant que je veuille vous » exciter à la vengeance & à l'effusion de sang ! Cela AN. DE J. C 1349. » ne convient point à ma profession. Elle me permet » d'attendre en silence la punition des coupables ; mais » elle me défend de la poursuivre. Mon dessein en » vous écrivant n'a été que de répandre dans votre » sein mon cœur affligé ; de vous exhorter à con- » server votre gloire, à ne pas démentir cette grande » réputation de justice, dont vous jouissez depuis si » long-temps.

» Je vous demande sur toutes choses d'assurer les » chemins publics, qui menent à Rome & à Florence ; » de les purger de ces brigands qui les infestent, sur- » tout dans cette conjoncture, où le Jubilé va atti- » rer un grand concours. Rien de plus important que » de rendre le passage de l'Apennin libre ; c'est la » route que prennent la plupart de ceux qui vont à » Rome. Plut à Dieu que l'idée me fut venue plutôt » de vous le proposer ! Hélas ! peut-être je n'aurois » pas perdu mon ami, & sa mort tragique n'effraye- » roit pas tous ceux qui traversent l'Apennin. Ces » montagnes ont toujours été rudes, escarpées ; mais » autrefois on y passoit avec la plus grande sécurité. » Que sera-ce, si ceux que la nature en a rendus com- » me les gardiens, sont eux-mêmes des voleurs ? si » les chiens deviennent des loups ? La terreur se ré- » pandra dans les esprits ; l'Apennin sera plus désert, » plus inhabitable que l'Atlas ou le Caucase.

» Prévenez cette honte, illustres Citoyens ; voyez » ces rochers encore teints du sang de votre compa- » triote. Apprenez par ce triste spectacle, comment » vous devez pourvoir à votre salut. Quand on veut

AN. DE J. C. 1349.

» arracher un arbre, on attaque d'abord les racines; » de même ſi l'on veut exterminer des voleurs, il » faut aller les chercher au fond de leurs retraites. » Conſommez votre ouvrage ; achevez ce que vous » avez ſi bien commencé.

» Permettez-moi de vous faire une autre demande. » Luc Chrétien, homme reſpectable par ſa naiſſance » & par ſes vertus, étoit compagnon de voyage de » Mainard. Les bruits varient ſur ſon compte : les » uns diſent qu'il a échappé à la cruauté de ces bri- » gands : d'autres aſſûrent qu'il a eu le même ſort » que ſon ami. Je crains que ces derniers n'aient rai- » ſon, & je ne ceſſerai de le craindre, juſqu'à ce » que j'aie appris le contraire. Ayez la bonté de faire » quelques recherches ſur la vie d'un homme qui m'eſt » très-cher. La douleur dont je ſuis pénétré, doit vous » faire excuſer mon importunité & mon verbiage. Ces » deux amis s'étoient détournés du grand chemin, » pour venir me chercher à Parme. Hélas ! je ſuis la » cauſe innocente de leur déſaſtre. Dieu vous main- » tienne dans l'état le plus heureux.

Cette lettre fit l'effet qu'elle devoit produire. Les Florentins déjà irrités de longue main contre les Ubaldini, dont les forteresſes étoient le receptacle de tous les bandits de Toſcane, & qui commettoient eux-mêmes toutes ſortes de brigandages, envoyerent contr'eux une armée, qui prit en moins de deux mois une grande partie de leurs châteaux, & fit beaucoup de dégât dans leurs terres.

Math. Vill. l. 1. cap. 24. Le corps de Mainard ayant été trouvé, fut enterré avec pompe. Les Seigneurs des châteaux voiſins & les principaux de la ville accoururent, pour

Digitized by Google

honorer ſes obſeques, où il y eut beaucoup de larmes répandues. Tout le monde crioit vengeance. Foible conſolation pour Pétrarque, qui étoit à Parme, toujours affligé de la mort de Mainard, & inquiet du ſort de Luc, dont il attendoit avec impatience des nouvelles certaines ! Il regardoit de tous les côtés ſi quelqu'un venoit lui en donner, & trembloit au moindre bruit qu'il entendoit. AN. DE J. C. 1349.

Tandis qu'il étoit dans cette ſituation, paſſa dans ſa rue un noble Florentin, qui venoit de la Cour d'Avignon. Un des gens de Pétrarque ayant reconnu la patrie du voyageur à ſon accent, prit la liberté de lui demander s'il ne ſavoit rien des meurtres qui venoient de ſe commettre près de Florence. Le Florentin ayant répondu qu'il en étoit informé, le domeſtique le pria de vouloir bien deſcendre un moment de cheval, & entrer dans la maiſon de ſon maître, pour le tirer d'inquiétude. Le Florentin ne connoiſſoit pas Pétrarque perſonnellement ; mais dès qu'il eut entendu ſon nom, il ſe rendit avec empreſſement chez lui, ſuivi d'une foule de peuple que la curioſité attiroit.

Il lui dit qu'il croyoit Luc encore vivant ; du moins c'étoit le bruit public, confirmé par des lettres de Florence à Avignon. *Choſe ſinguliere*, s'écrie ſur cela Pétrarque ; *placé dans le centre de l'Italie, c'eſt toujours par Avignon que j'apprends ce qui s'y paſſe. Je ne ſaurois m'y accoutumer* (*a*).

La viſite du Florentin fit luire un petit rayon de lumiere & de joie au milieu des ténebres dont

(*a*) Ita ego, quod mirari non deſino, rumores italicos ignoro, donec ex Galliâ nuncientur.

AN. DE J. C. 1349.

ſon ame étoit offuſquée ; il ſe flattoit de n'avoir pas tout perdu. Le 19. Juin, ſur le ſoir, un vieux Prêtre attaché à lui, alla lui dire en pleurant ; je viens d'apprendre par un courier arrivant de Florence, que toutes les perſonnes qui étoient avec Mainard ont eu le même ſort que lui.

Pétrarque avoit perdu toute eſpérance, lorſqu'il vit entrer chez lui un marchand de Milan, qu'il connoiſſoit & qui lui dit : j'ai appris que vous étiez ici, & n'ai pas voulu paſſer ſans vous rendre mes devoirs. = Vous êtes bien poli, Monſieur ; oſerois-je vous demander d'où vous venez ? De Florence, répondit le marchand ; il y a quatre jours que j'en ſuis parti. = Eh bon Dieu ! Quel chemin avez-vous donc pris ? Ce n'eſt pas la grande route, dit le Marchand ; je m'en ſerois bien gardé ; j'ai pris un chemin détourné par les bois. Vous ſavez ſans doute le malheur arrivé à cet honnête citoyen de Florence ? Toute la ville eſt en armes pour venger ſa mort. L'armée eſt déjà campée ſur l'Apennin. Je le ſais, dit Pétrarque ; mais eſt-il vrai que les perſonnes qui accompagnoient ce Florentin ont péri avec lui ? Ce Prêtre vient de me l'aſſurer. Je n'ai entendu parler que d'une ſeule perſonne, répondit le marchand ; s'il y en avoit eu pluſieurs, je l'aurois entendu dire : après tout je ne ſais ſur cela que des bruits publics, & je ne puis rien affirmer.

Cette converſation fit encore renaître l'eſpérance dans le cœur de Pétrarque. Le 20. Juin il écrivit une longue lettre à Socrate, pour lui rendre compte de tout ce qui ſe paſſoit dans ſon ame à ce ſujet. Cette lettre, d'où j'ai tiré tout ce qu'on vient de lire, eſt une vraie

Digitized by Google

Jérémiade. Rien de plus énergique & de plus fort que la peinture que Pétrarque y trace de l'état où la peſte avoit réduit la terre, & les réflexions philoſophiques qu'il fait ſur cela. AN. DE J. C. 1349.

Après avoir rapporté ces vers de l'Énéide, où Énée peignant à Didon l'embraſement de Troye, dit qu'il voyoit par-tout la *déſolation*, *la terreur & l'image de la mort* (*a*), il ajoute :

» La poſtérité croira-t-elle que, ſans qu'on ait vu » deſcendre du ciel ou ſortir de la terre un feu dévo- » rant, ſans guerre, ſans aucune cauſe viſible de deſ- » truction, le monde ait été preſqu'entiérement dé- » peuplé? A-t-on jamais vu ou entendu dire, ou lu » dans quelques annales, que les villes aient été tout- » à coup privées de leurs habitans, les terres aban- » données, les champs couverts de cadavres; que la » terre, en un mot, ſoit devenue une vaſte ſolitude? » Queſtionnez les Hiſtoriens; ils ne diſent rien: con- » ſultez les Médecins; ils ſont étonnés, confondus, » muets: adreſſez-vous aux Philoſophes; ils ſerrent » les épaules, froncent le front, & mettent le doigt » ſur la bouche pour impoſer ſilence. *Fam. l. 8. ep. 7.*

» Nos neveux pourront-ils le croire, puiſque nous- » mêmes qui le voyons, avons peine à y ajouter foi? » Nous croirions rêver, ſi nos yeux n'étoient pas ou- » verts, & ſi après avoir parcouru des rues jonchées » de corps morts, qui reſſemblent plutôt à un cime- » tiere qu'à une cité, en rentrant dans nos maiſons, » nous ne les trouvions pas privées de ce que nous » avions de plus cher. Heureuſes les races futures,

(*a*) Crudelis ubique
Luctus, ubique pavor & plurima mortis imago. *Virg. Eneid. L. II.*

AN. DE J. C. 1349.

» qui regarderont peut-être comme un tissu de fables » la description de nos maux.

» Nous le méritons sans doute, & plus encore ; » mais nos ancêtres l'avoient mérité avant nous, & » Dieu veuille que nos neveux ne le méritent pas aussi ! » O vous qui êtes le plus juste des Juges ! pourquoi » appésantissez-vous par préférence sur nous ce bras » vengeur ? Nous avons des modeles de nos crimes, » pourquoi n'y a-t-il pas des exemples de nos peines ? » tous les hommes vous ont offensé, pourquoi som- » mes-nous les seuls punis ? Ah ! sans doute, déjà las » de la conduite de nos peres, vous n'avez pas pu » supporter la nôtre ; la mesure s'est trouvée comble. » Nous sommes punis de leurs péchés & des nôtres. » Oui, j'ose le dire, depuis cette Arche fameuse » qui portoit les restes du monde sur une mer in- » forme, qu'on compare les calamités de tous les » siecles avec ce que nous souffrons, on trouvera que » ce n'étoit qu'un jeu, qu'un badinage.

» Les guerres les plus sanglantes laissent quelque » ressource, du moins les hommes y meurent avec » honneur, & une belle mort est une grande consola- » tion. Il n'y a ici ni ressource ni consolation, &, ce » qui met le comble à nos maux, nous en ignorons » la cause & le principe. La peste elle-même n'est pas » plus odieuse que l'ignorance & la bavarderie de cer- » taines gens, qui croient tout savoir & ne savent rien. » Leurs langues, quoique si exercées au mensonge, » sont réduites au silence dans cette occasion : leurs » bouches, que l'impudence & l'effronterie tenoient » autrefois toujours ouvertes, sont fermées à présent » par l'étonnement & la confusion.

Digitized by Google

„ Seroit-il donc vrai ce que tant de Philoſophes ont
„ ſoupçonné que Dieu ne ſe mêle pas de ce qui ſe paſſe
„ ſur la terre ? Rejettons bien loin une opinion auſſi
„ inſenſée. S'il ne s'en méloit pas, le monde pourroit-
„ il ſubſiſter ? Il y a des Philoſophes qui donnent ce
„ ſoin à la nature ; Seneque les traite d'ingrats, parce
„ qu'ils veulent cacher ſous un nom emprunté les
„ bienfaits de l'Être ſuprême ; & par une chicane
„ impie tentent de ſe ſouſtraire à l'hommage qu'ils
„ lui doivent.

An de J. C. 1349.

„ Oui, grand Dieu, vous prenez ſoin de nous ;
„ nous ne ſaurions en douter ; mais que vos juge-
„ mens ſont impénétrables ! Si nous ſommes plus pu-
„ nis que les autres, ce n'eſt pas ſans raiſon. Peut-
„ être ſommes-nous plus coupables (je voudrois le
„ nier & je n'oſe) Peut-être voulez-vous nous éprou-
„ ver, nous purifier, nous rendre plus propres à
„ faire le bien ! Enfin que ſavons-nous ! Peut-être y
„ a-t-il quelque autre cauſe de nos maux, où notre
„ intelligence ne ſauroit atteindre ; mais ils ſont ex-
„ trêmes & ne reſſemblent à rien. Il falloit mourir
„ plutôt, mon cher Socrate ; nous avons trop vécu
„ de deux ans.

Toute la lettre eſt dans ce goût-là ; rien de plus noir & de plus lugubre ; mais cela ne reſſemble pas aux plaintes efféminées de l'amant de Laure. Si l'on veut bien jetter un coup d'œil ſur la ſituation de Pétrarque, on verra que ces grandes lamentations n'étoient pas ſans fondement, & qu'on doit lui pardonner les petits murmures qui lui échappent contre la Providence, adoucis par les correctifs que la religion ſuggére.

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1349.

Peu de temps après qu'il eut été couronné à Rome, il perdit preſque dans l'eſpace d'une année, l'homme du monde qu'il aimoit le mieux, & à qui il s'étoit donné (Jacques Colonne); un compagnon d'études avec qui il avoit formé la plus étroite liaiſon (Thomas de Meſſine); un directeur qui liſoit dans ſon ame, & qui en tenoit les rênes, pour ainſi dire, (le Pere Denis); un grand Prince qui l'aimoit beaucoup, & ſur qui il avoit fondé les plus grandes eſpérances. (le Roi Robert)

La peſte de 1348. lui avoit enlevé l'objet de cette grande paſſion, qui abſorboit toutes les facultés de ſon ame. Le maître qui l'avoit formé, à qui il devoit tout ce qu'il étoit, venoit de mourir. La maiſon Colonne, qui l'avoit adopté en quelque façon, où il comptoit autant d'amis qu'il y avoit de ſujets, étoit preſqu'entiérement éteinte. Ce jeune parent, pour qui il avoit tant de goût, & avec qui il avoit formé de grands projets pour l'avenir, étoit mort en chemin, dans le temps qu'il alloit le joindre. Ces deux amis qui étoient venus le chercher, pour paſſer leur vie avec lui, venoient de périr d'une mort cruelle. La peſte lui enleva encore cette année deux de ſes plus chers compatriotes, Robert de Bardi (*a*), dont j'ai parlé, qui avoit voulu le faire couronner à Paris, & Sennuccio Delbene, ce vieillard aimable, qu'il avoit pris pour confident de ſes amours (*b*). La contagion

(*a*) Robert de Bardi, Chancelier de l'Univerſité de Paris, mourut l'an 1349. *Du Boul. hiſt. de l'univ.*

(*b*) On ignore le temps précis de la mort de Sennuccio; mais il conſte par l'imprimé d'Ubaldini, que Pétrarque fit dans le mois de Novembre de cette année le ſonnet ſur ſa mort, où il le *prie de ſaluer Guiton, Cino, Dante, Franciſchin, &c. & de dire à Laure qu'il eſt devenu ſauvage à force de pleurer & de penſer à elle* Sonn. P. M. 19.

les

les attaqua tous les deux dans leur patrie, où ils s'étoient retirés, si je ne me trompe. AN. DE J. C. 1349.

Pétrarque voulant remplacer les vuides que la mort faisoit dans son cœur, s'étoit attaché à un homme de bonne compagnie, qu'il avoit trouvé à Parme ; Paganino Bezozzi, Podestat de cette ville. Comme leurs ames étoient à peu près de la même trempe, ils avoient formé en peu de temps une de ces unions, qui est ordinairement l'ouvrage de plusieurs années. Les circonstances du temps y avoient aussi un peu contribué ; le besoin serre les liens du cœur ; plus nous perdons, plus nous nous attachons à ce qui reste.

Cependant Pétrarque ne s'attacha à Paganino qu'après l'avoir éprouvé ; mais le noviciat ne fut pas long ; il le jugea bientôt digne de la confiance & de la familiarité la plus intime. *Nos fortunes étoient communes*, dit-il ; *nous n'avions point de secret l'un pour l'autre ; il étoit pour moi comme un autre Socrate* (*a*).

La mort lui envia encore cette consolation dans ses malheurs. Paganino fut frappé de la peste au commencement de cette année ; cela ne l'empêcha pas de souper avec ses amis. Après souper il s'entretint avec Pétrarque, comme il avoit coutume de faire. Il souffrit toute la nuit avec beaucoup de courage & d'intrépidité les douleurs les plus vives, & il expira avant le lever de l'aurore. En moins de trois jours toute sa famille fut enterrée avec lui.

Les pertes que faisoit Pétrarque, avoient toujours dans leurs circonstances des choses capables d'aug-

(*a*) Itaque jam hic mihi Socrates alter esse cœperat ; fides, familiaritasque prope eadem, quodque dulcissimum habet amicitia, participatio utriusque fortunæ. *Fam. l. 8. ep. 7.*

AN. DE J. C. 1349.

menter ſes regrets. Je ne parle point de tous les petits larcins que la mort lui fit dans le cours de ces deux années, comme par exemple Jean-André, ſon Profeſſeur de Bologne, qui mourut de la peſte, l'an 1348. Qu'eſt-ce que c'eſt que ces amitiés du ſecond & du troiſieme ordre, vis-à-vis de Laure & du Cardinal Colonne ?

Il ne lui reſtoit que trois de ſes anciens amis du premier ordre ; Gui Settimo, Lélius & Socrate. Gui Settimo étoit toujours à Avignon, ſuivant le barreau, & faiſant ſa cour pour parvenir. Lélius s'étoit retiré à Rome ſa patrie, quelque temps avant la mort du Cardinal Colonne.

Pétrarque étoit fort inquiet ſur le compte de Socrate. Il lui avoit écrit pluſieurs lettres de Padoue, de Verone, de Treviſe, qui avoient été remiſes à des perſonnes ſûres, & cependant il n'avoit point reçu de réponſe. D'ailleurs le bruit couroit que la peſte avoit repris du côté du Rhône, & cela redoubloit ſes inquiétudes.

A la fin de Septembre ſe trouvant à Carpi, où il étoit allé voir Mainfroy Pio (*a*), Seigneur de cette ville, qui étoit malade, il profita d'une occaſion qui ſe préſenta, pour écrire de nouveau à Socrate, dont il n'avoit pas encore reçu de nouvelle. Il écrivit auſſi

(*a*) La maiſon Pio eſt très-ancienne. Les Généalogiſtes la font remonter juſqu'à Conſtantin. Louis de Baviere donna la ſeigneurie de Modene à Gui & Mainfroy Pio, l'an 1329. Ils y furent confirmés l'an 1331 par Jean Roi de Boheme, à qui ils s'attacherent. L'an 1336. ils rendirent cette ville à la maiſon d'Eſt, qui leur laiſſa la ſeigneurie de Carpi, qui a été poſſédée par cette maiſon, juſqu'à ce que Charlesquint en dépoüilla Albert Pio. Mainfroy Pio ſe diſtingua dans les guerres d'Italie : il fut fait Chevalier par le Prince Charles, l'an 1332. après la victoire de St. Felix, à laquelle il contribua beaucoup. Il y a une lettre de Pétrarque à lui ſur ſa maladie, qui prouve qu'ils étoient amis. *Fam. l. 9. ep. 1. M. R.*

Digitized by Google

une longue lettre à ſon frere le Chartreux, & chargea Socrate de la lui faire tenir. Ces deux lettres ſont datées de Carpi, le 25. Septembre. Celle qui eſt adreſſée à Gerard, contient des anecdotes curieuſes de la jeuneſſe des deux freres, de leurs amours, de leur goût pour la parure, &c. J'en ai fait uſage dans le cours de ces Mémoires, lorſque l'occaſion s'eſt préſentée. On y voit auſſi que Gerard, ce jeune homme ſi galant & ſi libertin, avoit fait de grands progrès dans la ſpiritualité, depuis ſept ans qu'il étoit Chartreux. AN. DE J. C. 1349.

Ce mois fut encore l'époque d'un autre fleau, qui ſe fit ſentir, ſur-tout en Italie. Elle fut agitée par des mouvemens de terre extraordinaires & inouis, qui durerent pluſieurs jours en quelques endroits, s'il faut en croire Mathieu Villani, Auteur contemporain, digne de foi. Il prétend qu'*ils annonçoient de grandes révolutions connues des ſages* (*a*). Leurs violentes ſecouſſes cauſerent à Rome de grands ravages, qui firent ſur Pétrarque l'impreſſion la plus vive. Voici ce qu'il en dit dans une autre lettre à Socrate.

„ Je ne ſais quel doit être le premier ſujet de mes „ plaintes ou de ma frayeur. Je vois par-tout des raiſons de m'affliger ; chaque mal préſent eſt l'avant-„ coureur d'un plus grand mal avenir, quoique en „ vérité je ne voie pas ce qu'on pourroit craindre „ de pire. Le monde ravagé, dépeuplé par la rage „ des hommes ou la main d'un Dieu vengeur, eſt „ parvenu à un degré de calamités & de miſeres, „ qui ne laiſſe rien imaginer au-delà. La poſtérité [s'il *Fam. l. 11. ep. 7. M. R.*

(*a*) Per li quali tremuoti fi potea per li ſavi ſtimare le future novità erevoluzioni di qué paeſi. *Mat. Vill. l. 1. cap. 44.*

AN. DE J. C. 1349.

„ y en a une] ne voudra pas le croire, & nous „ ne le croirions pas nous-mêmes, ſi nous n'en étions „ pas les témoins.

„ Pour moi j'avoue que ce qui ſe paſſe à mes yeux „ me rend crédule ſur le paſſé. Il n'y a rien que nous „ n'ayons éprouvé. Je ne parle pas de ces inondations, „ ces tempêtes, ces incendies, qui ont fait périr des „ villes entieres, de ces guerres qui ont dévaſté toute „ l'Europe; de cette peſte inouie qui a rendu les villes „ déſertes, & privé les champs de cultivateurs. La „ nature ſemble elle-même par ſa face lugubre & lar- „ moyante déplorer ſon état. Vous ſavez que tous ces „ fleaux avoient été annoncés par le tremblement des „ Alpes, qui furent violemment ſécouées juſques dans „ leurs fondemens.

„ A préſent que nous croyions la juſtice divine ap- „ paiſée, la mort laſſe de nous frapper, & le petit „ nombre échappé du naufrage arrivé au port, Rome „ même vient d'eſſuyer encore une convulſion ſi vio- „ lente, que depuis plus de 2000 ans que cette ville „ eſt fondée, elle n'avoit rien éprouvé de pareil.

„ On y a vu tomber cette maſſe énorme d'édifices „ anciens, que les étrangers ne pouvoient voir ſans „ étonnement, & que les Romains daignoient à peine „ regarder. Cette fameuſe Tour Conti (*a*), qui n'a „ pas ſa pareille dans le monde, voit ſa tête à ſes „ pieds, & ménace ruine de toute part. Pluſieurs Egli- „ ſes ſont dans le même cas; la plus grande partie de „ celle de St. Paul eſt à bas; celle de St. Jean de

(*a*) *Torre di Conti*, parce qu'elle fut bâtie par le Pape Innocent III. qui étoit Conti. La moitié de cette tour prête à tomber, fut abbatue par ordre d'Urbain VIII. On en voit les reſtes au quartier *Monti*, près le *Pantano*, qui étoit autrefois un marais.

Digitized by Google

„ Latran a perdu ſon faîte. Celle de St. Pierre n'a „ pas été ſi maltraitée. AN. DE J. C. 1349.

„ Tout cela refroidit un peu l'ardeur du Jubilé. Si „ le tremblement des membres qui a précédé la peſte, „ annonçoit tant de calamités, que ne devons-nous „ pas craindre du tremblement de la tête ? Car, qu'on „ diſe tout ce qu'on voudra, Rome, quelque déplo- „ rable que ſoit ſon état, eſt toujours la capitale du „ monde ; il en conviendroit lui-même, s'il pouvoit „ parler ; & s'il n'en convenoit pas, il ſeroit facile de „ le convaincre par écrits & par témoins. Qu'on ne „ me reproche pas de vouloir exciter une terreur pa- „ nique ſur des préſages incertains. Pline avoit dit „ avant moi qu'*il n'arrivoit jamais à Rome un trem-* „ *blement de terre, qui n'annonçât quelque grand évé-* „ *nement* [*a*].

„ Je tremble pour l'état de la République. La fer- „ mentation que je vois dans les eſprits, contribue à „ cette crainte pour le moins autant que les mouve- „ mens intérieurs de la terre. Rome n'eſt pas le ſeul „ objet de mes frayeurs ; je crains pour l'Italie en- „ tiere. Je frémis, & mon ſang ſe glace, quand je me „ rappelle ces derniers mots de la prophétie de Ba- „ laam : *ils viendront d'Italie ſur des vaiſſeaux ; ils* „ *vaincront les Aſſyriens, & ravageront les Hébreux* [*b*]. „ On peut dire que cette prophétie a été accomplie „ dans la chûte de l'Empire Romain. Dieu veuille que „ ce tremblement de Rome ne nous annonce pas la

(*a*) Nec verò ſimplex malum aut in ipſo tantum motu periculum eſt, ſed par ut majus oſtentum. Nunquam urbs Roma tremuit, ut non futuri eventus alicujus id prænuntium eſſet. *Plin.*

(*b*) Venient in trieribus de Italiâ, ſuperabunt Aſſyrios, vaſtabunt Hebræos, *Numer.* 24.

Digitized by Google

„ perte de la paix & de la liberté (*a*) !

An. de J. C. 1349.

Il conſte par toutes ces lettres, que Pétrarque étoit encore en Italie dans le mois d'Octobre de cette année, & qu'il ne penſoit point du tout à retourner à Avignon, où il a plu à Mr. de la Baſtie de lui faire faire un voyage de *quatre ou cinq mois*, c'eſt-à-dire, depuis le mois de Septembre ou d'Octobre 1349. juſqu'au mois de Février 1350. On le verra bientôt à Padoue au commencement de 1350. Je ne puis pas m'empêcher de répéter encore que Mr. de la Baſtie n'eſt pas heureux dans ſes calculs ſur l'époque des événemens de la vie de Pétrarque (*b*).

Mém. de l'Acad. tom. 17. fol. 427.

Quand on veut aller de Parme à Verone ou à Padoue, on paſſe ordinairement à Mantoue. Il y a des vers latins de Pétrarque datés de cette ville, adreſſés à Virgile, qui me paroiſſent faits cette année. Peut-être y paſſa-t-il allant à Carpi, qui n'en eſt qu'à quelques lieues. Il étoit tout ſimple qu'il allât rendre ſes hommages à Louis de Gonzague, Seigneur de Mantoue, & lui marquer ſa reconnoiſſance de l'empreſſement qu'il avoit témoigné de le poſſéder dans ſa cour.

La maiſon de Gonzague, noble & ancienne, étoit originaire de cette ville; (on trouve ce nom parmi les vaſſaux de la Comteſſe Mathilde) (*c*); elle y dominoit depuis environ vingt ans. Louis de Gonzague

(*a*) Cette lettre, quoique datée dans le manuſcrit du Roi, de Plaiſance le 11. Juin, a été certainement écrite dans le mois de Septembre ou d'Octobre de cette année. L'époque du tremblement de terre fixe la date de la lettre qui reſta dans le porte-feuille de Pétrarque, faute d'occaſion, & ne fut envoyée que le 11. Juin de l'année ſuivante.

Placentiæ, 3. idus Junii.

(*b*) Dans une lettre écrite certainement l'an 1351. Pétrarque dit que ſes livres l'attendent depuis quatre ans: *jam me quadriennium expectarunt.* Fam. l. 11. ep. 6. M. R.

(*c*) Nobili antichi di Mantua ſi trovano regiſtrati trà vaſſalli della Comteſſa Mathilda. *Ann. d'Ital. di Murat.*

Digitized by Google

enleva * cette Seigneurie à Paſſerin Bonacoſſi, dont la famille en étoit en poſſeſſion depuis 1274. Il avoit épouſé en ſecondes noces une fille de Paſſerin : il avoit eu de ſa premiere femme trois garçons qui l'aiderent à dépouiller ſon beau-pere. C'étoit un homme d'une grande prudence. Il prit le titre de CAPITAINE GÉNÉRAL ET SEIGNEUR DE MANTOUE, VICAIRE PERPÉTUEL DE L'EMPIRE.

AN. DE J. C. 1349.

* L'an 1328. 16 Août. *Platina hiſt. Mant. Chron. Mutin. & Eſtenſe.*

Dès qu'il fut paiſible poſſeſſeur de cette Seigneurie, il aſſocia ſes enfans au gouvernement, en leur confiant les emplois pour leſquels ils avoient le plus de goût & de talens.

Gui l'aîné, homme libéral, magnifique, éclairé, aimant les lettres, fut chargé de tout ce qui concerne le gouvernement intérieur de la ville, & des négociations étrangeres.

Phelipon actif, inquiet, belliqueux, eut le département de la guerre. On l'a vu dans ces Mémoires faire le ſiege de Parme avec les troupes du Seigneur de Milan, dont il étoit Général, & les ſiennes. Il avoit ſuivi le Roi de Hongrie allant à Naples venger la mort de ſon frere, & il en étoit revenu depuis peu. Corio dit qu'il étoit *très-cruel & inſatiable de ſang humain, qu'il aimoit à répandre de ſes propres mains* (*a*). Cela me paroît un peu chargé.

Feltrin qui aimoit les arts, eut la direction des bâtimens, des fortifications, réparations de chemins, &c.

Louis de Gonzague accablé du poids des années [il avoit plus de quatre-vingt ans] avoit abandonné à ſes enfans les rênes du gouvernement. Ils firent voir

[*a*] Crudeliſſimo e con le proprie mani di ſangue humano inſatiabile.

Digitized by Google

de quoi ſont capables dans un petit état trois freres
An. de J. C. 1349. bien unis, qui concourent au bien commun.

Gui qui aimoit les lettres plus que ſes freres, & qui connoiſſoit depuis long-temps notre Poëte, lui fit un accueil plus diſtingué. On trouve dans le recueil des
Fam. l. 3. ep. 11. épîtres familieres de Pétrarque, une lettre adreſſée à ce Seigneur, qui me paroît écrite avant 1340. Voici quel en fut le ſujet.

Mrs. de Gonzague avoient envoyé à la Cour du Pape Jean d'Arezzo leur Chancelier, compatriote & ami de Pétrarque (*a*). Chargé de négocier des affaires importantes, il rendoit compte dans ſes dépêches du ſuccès de ſes négociations, & ne parloit pas de ſon ami. Gui lui en fit des reproches dans deux lettres. *Vous parlez de nos affaires*, lui diſoit-il ; *vous nous mandez ce qui ſe paſſe à la Cour Romaine, & vous ne dites rien de Pétrarque, qui eſt ce qui m'intéreſſe le plus.*

Jean d'Arezzo ne manqua pas de communiquer ces deux lettres à Pétrarque, qui en fut flatté, & crut devoir écrire pour marquer ſa reconnoiſſance. Dans ſa lettre, après avoir exalté le pouvoir de l'amour qui rapproche les extrêmes, & lie les hommes par des nœuds inviſibles, quelle que ſoit la diſtance qui les ſépare, il parle d'Auguſte qui aimoit Virgile, fils d'un laboureur de Mantoue, & Horace, fils d'un affranchi, & de la familiarité avec laquelle il leur écrivoit.

„ Si de pareils exemples, ajoute-t-il, rendent moins „ ſurprenant tout ce que vous faites pour moi, je n'en „ ſens pas moins combien il m'eſt glorieux d'être traité

Od. Rain. [a] Jean Aghinolfi, né à Arezzo, fut envoyé au Pape par les Seigneurs de Mantoue, pour obtenir l'abſolution des cenſures qu'ils avoient encourues en adhérant à Louis de Baviere. Je crois que c'eſt le même que ce Jean d'Arezzo, dont il s'agit ici.

comme

„ comme ces grands hommes, dont je n'ai pas le mérite.
„ L'un d'eux disoit : *ce n'est pas peu de chose de plaire* ÂN. DE J. C. 1349.
» *aux Princes.* * Pour moi qui me déplais à moi-même,
» je ne sais pas comment je puis plaire aux autres.

* Principibus placuisse viris non ultima laus est. *Horat ep. L. 1. ep.* 17.

Pétrarque profita du séjour qu'il fit à Mantoue, pour voir ce petit village, qui se glorifie d'avoir donné au monde le meilleur de tous les Poëtes. Il n'est qu'à une petite lieue de cette ville. On l'appelloit autrefois Andes ; il porte à présent le nom de Pietola. Pétrarque eut la curiosité de voir ce champ, qui avoit été enlevé à Virgile, & dont la position est si clairement désignée dans sa neuvieme Églogue (*a*). Il chercha avec empressement le tombeau de Bianor, & les autres lieux décrits dans cette Églogue, où il est vraisemblable que Virgile alloit quelquefois se promener. Sa verve s'échauffa dans ces recherches ; il fit des vers latins, dont j'ai cru devoir placer ici la traduction.

» Grand Poëte, l'honneur de Rome, & la seconde
» espérance des Muses Latines ! dites-moi où vous
» êtes à présent ? Dans quel cercle de l'Averne êtes-
» vous renfermé ? Ne seriez-vous pas plutôt sur le
» Parnasse avec Apollon & les neuf Sœurs, qui vous
» ravissent par leurs concerts ? Peut-être vous pro-
» menez-vous dans les bois ou dans les champs ély-
» siens avec Homere, à qui vous ressemblez tant,
» avec Orphée & les autres Poëtes du premier rang,
» excepté Lucain, Lucrece, & tous ceux qui comme
» eux se sont donné la mort ?

Petr. Epist. Lugd. 1601. *fol.* 417.

» Je voudrois apprendre avec qui vous vivez, quelle

(*a*) Qua se subducere colles
Incipiunt, mollique jugum demittere clivo
Usque ad aquam. *Eglog. IX.*

AN DE J. C. 1349.

» vie vous menez, combien vos rêves différent de la » vérité, & ce que c'eſt que cette porte d'yvoire (*a*), » par où vous faites paſſer votre Enée en ſortant de » l'enfer. Je croirois volontiers que vous habitez cette » région du ciel deſtinée aux ames bienheureuſes, de- » puis que le Roi du monde a ouvert les portes du » Tartare avec ſes mains *ſtigmatiſées*, & lui a enlevé » ſes dépouilles. Voilà ce que je voudrois ſavoir.

» Si quelque ombre a le bonheur de parvenir à l'en- » droit où vous êtes, vous apprendrez de moi quel eſt » le ſort des lieux qui vous furent chers, & la deſti- » née de vos ouvrages.

» Mantoue, qui ſe glorifie de vous avoir vu naître » dans ſon ſein, eſt agitée par des troubles voiſins ; » défendue par des Princes pleins de valeur, elle re- » fuſe de ſubir un joug étranger, & ne veut être gou- » vernée que par ſes enfans.

» C'eſt là que j'écris les vers que je vous adreſſe, » dans un lieu tranquille voiſin de votre champ. J'y » cherche avec empreſſement ces rochers où vous vous » retiriez quelquefois ; les prés où vous vous pro- » meniez ſur les bords du Mincio ; les arbres dont » vous recherchiez l'ombre ; les bois qui vous fourniſ- » ſoient un aſyle contre les chaleurs ; les gazons où » vous alliez vous aſſeoir au pied de quelque fontaine. » Tout cela me retrace votre image.

» L'infortunée ville de Naples, qui a le bonheur » de poſſéder vos cendres, gémit depuis qu'elle eſt » privée du grand Roi Robert. Un jour lui a ravi la

(*a*) Fiction d'Homere adoptée par Virgile, Horace, &c. Ils diſtinguent deux portes aux enfers ; l'une de corne par où ſortent les ſonges véritables ; l'autre d'yvoire par laquelle les ſonges faux ſont envoyés ſur la terre.

Digitized by Google

» prospérité de plusieurs années. Ce royaume est dans » un état chancellant & incertain ; un peuple inno- » cent est puni pour le crime de quelques coupables. AN. DE J. C 1349.

» Ne me demandez pas la destinée de Rome votre » mere : hélas ! il vaut mieux l'ignorer. Apprenez » plutôt le succès de vos productions. Le vieux Titire » charme tout le monde par les doux sons de son cha- » lumeau. Rien de plus beau que les champs cultivés » suivant les leçons que vous donnez dans vos Géor- » giques ; *votre Enée* (*a*) court le monde ; on l'aime, on » le chante par-tout. Sans la mort vous l'auriez élevé » jusqu'aux astres. Ce malheureux condamné par votre » bouche, alloit être brûlé une seconde fois, si la pi- » tié d'Auguste ne l'eût pas enlevé aux flammes. On » sait gré à ce Prince de n'avoir pas déféré à vos der- » nieres volontés. Adieu, vous me serez toujours cher. » Saluez de ma part Homere & Hesiode.

Pour entendre ce que dit Pétrarque de l'état où étoit alors Mantoue, il faut savoir que cette ville est placée entre Verone, Modene & les états de Milan ; que les Seigneurs de ces trois villes trouvoient Mantoue fort à leur bienséance, & avoient fait de vains efforts pour s'en rendre maîtres ; que Mastin de Lescale ne pouvoit pardonner à Mrs. de Gonzague d'avoir contribué à lui enlever la ville de Parme ; qu'Obizzon d'Est avoit toujours sur le cœur la mauvaise foi de Phelipon, qui l'avoit attaqué, lorsqu'il revenoit de Parme avec un sauf-conduit, en disant que le sauf-conduit étoit pour aller, & non pas pour revenir.

(*a*) Virgile parlant de son Eneide dans une lettre à Auguste, lui dit : *De Enea quidem meo, &c.*

An. de J. C. 1349.

Luchin Viſcomti jura la perte des Gonzagues, lorſqu'il apprit ce qui s'étoit paſſé entre Ugolin, fils de Gui, & Iſabelle de Fieſque ſa femme, dans ce fameux voyage de Veniſe qui fit tant de bruit; & en effet il envoya contr'eux une armée qui s'empara de quelques places dans le mois de Mai 1348. Les Seigneurs de Modene & de Verone profiterent de cette occaſion pour attaquer les Gonzagues. Une ligue ſi formidable, qui ſembloit devoir les écraſer, n'aboutit à rien. Leur courage & leur union les tirerent de ce mauvais pas. Les troupes de Luchin furent battues dans le mois de Septembre: Luchin mourut le 23 Janvier ſuivant, du poiſon que ſa femme lui avoit donné, à ce qu'on prétend (*a*). Phelipon de Gonzague alla bien vîte faire la paix avec Jean Viſcomti, frere & ſucceſſeur de Luchin. Les Seigneurs de Verone & de Modene abandonnés par celui de Milan, ne firent plus que de foibles attaques, & s'accommoderent bientôt.

Il n'eſt pas étonnant qu'Ugolin de Gonzague ait fait des impreſſions vives & promptes ſur une jolie femme naturellement portée à la galanterie & au plaiſir, dans un voyage qu'elle n'avoit entrepris que pour ſe dédommager de l'ennui que lui cauſoit un mari vieux, triſte & jaloux. On en ſera encore moins étonné quand on ſaura que cet Ugolin étoit l'homme d'Italie le plus beau, le mieux fait, & le plus aimable (*b*).

Gui ſon pere avoit de l'eſprit & aimoit à lire, ce qui contribua beaucoup à le lier avec Pétrarque; c'eſt

[*a*] C'eſt le ſentiment de preſque tous les auteurs contemporains. Jean de Baſano dit qu'il mourut de la peſte *Chron. Mutin*

[*b*] Iſabella moglie di Luchino Viſcomti innamorata del formoſiſſimo Ugolino Gonzaga ..... ſi conduſſe per il Po à Mantova ove ſu fama di eſſere ſtata da Ugolino nè venerei ſurti conoſciuta. *Comm. Mantov. fol.* 83.

Digitized by Google

à lui qu'il s'adreſſoit pour avoir des livres. Il lui demanda un jour un livre étranger en langue vulgaire ; Pétrarque lui envoya le roman de la Roſe avec des vers latins, dont voici le ſens. AN. DE J.C 1349.

» Je vous envoie un petit livre que la France éleve » juſqu'au ciel, & met à côté de ce qu'on a fait de » mieux. Il prouve, ce me ſemble, combien l'Italie » ſurpaſſe en éloquence toutes les autres nations, ex- » cepté la Grece, ſi l'on en croit le bruit public ; mais » Ciceron n'admet pas cette exception. *Carm. L. 3. ep. 30.*

» Un François raconte ſes rêves : ſon objet eſt de » faire connoître le pouvoir de l'amour, la force de la » jalouſie, les ruſes d'une vieille, les ſtratagêmes d'un » amant. Il met au jour les maux que l'amour en- » traîne ; les contraires qu'on éprouve dans ſa pour- » ſuite : travail & repos ; douleur & joie ; gémiſſe- » mens & ris ; il prouve que ſes plaiſirs ſont rares » & toujours inondés de larmes. Quel champ plus » vaſte & plus fécond ? Cependant l'Auteur ne fait » que rêver en racontant ſes rêves. On ne le pren- » droit jamais pour un homme qui veille. Ah que » votre concitoyen * rend bien plus vivement tout le » pathétique de l'amour dans l'épiſode de Didon, dont » la mort eſt peinte d'une maniere ſi naturelle & ſi » touchante ! Le Poëte de Verone *, celui d'Ombrie †, » celui de Sulmone §, ſi tendre, ſi fécond, traitent » bien mieux cette paſſion ; ſans parler d'Auteurs plus » anciens, & de quelques modernes que notre patrie » a produits. Cependant j'eſpére que vous ne dédai- » gnerez pas le préſent que je vous fais ; vous m'avez » demandé un livre étranger en langue vulgaire ; je » ne pouvois rien vous envoyer de meilleur, à moins

* Virgile.

* Catulle.
† Horace.
§ Ovide.

AN. DE J. C. 1349.

» que vous ne croyiez que toute la France, Paris » même sa capitale, sont dans l'erreur.

Ce que dit Pétrarque dans cette épître, ne peut convenir qu'au roman de la Rose, poëme en langue vulgaire, qui paroissoit depuis peu en France, & qui y faisoit beaucoup de bruit. Dans ce poëme l'amour est réduit en art; on y apprend la façon de réussir dans les entreprises galantes.

Guillaume de Lorris étoit jeune [a] & amoureux, lorsqu'il le commença vers le milieu du treizieme siecle : la mort le surprit avant qu'il eut le temps de l'achever. Environ quarante ans après, Jean de Meun, [b] dit Clopinel, parce qu'il boitoit, entreprit de le continuer, & le finit. Comme peu de gens sont à portée de le lire, quoiqu'on en ait beaucoup rajeuni le style, j'ai cru devoir en donner ici une légere idée.

Un jeune homme s'endort un jour de printemps, & songe qu'il se promene dans un jardin délicieux, où il voit une rose nouvelle, dont la beauté & l'éclat le séduisent. Il veut la cueillir; mille obstacles s'y opposent. Voilà le nœud de l'intrigue. Des êtres malfaisans, Fauxsemblant, Dangier, Malebouche, &c. mettent tout en œuvre pour l'empêcher de réussir dans son entreprise. D'un autre côté Belaccueil, Pitié, Franchise, &c. sont des divinités bienfaisantes qui le favorisent. Tout est personifié dans cet ouvrage; tout

(a) *Droit au vingtieme an de mon âge*
Je fis le roman de la Rose,
Où l'art d'amour est toute enclose.

[b] On a débité un grand nombre de fables sur Jean de Meun. On le fait Docteur en Théologie, Dominicain, &c. Il paroit que c'étoit un homme du monde badin, enjoué, un peu caustique, qui faisoit les délices de la cour de Philippe le Bel. On voit par son testament & son codicile qu'il voulut être enterré dans l'église des Jacobins de la rue St. Jacques, & qu'il avoit une maison dans un fauxbourg de Paris.

Digitized by Google

parle, tout agit; mais rien de plus froid & de plus mauſſade que ces êtres moraux employés par nos premiers Poëtes, au lieu des divinités de la Fable. Venus avec ſa ceinture; Hebé verſant le nectar à Jupiter; Apollon conduiſant le char du ſoleil, &c. Quelles images! Quelle différence! AN. DE J. C. 1349.

Enfin, après avoir ſauté des foſſés, eſcaladé des murs, forcé des châteaux, ſurmonté mille obſtacles, le jeune homme cueille la roſe, & le ſonge finit.

Ainſi eus la roſe vermeille,
A tant fut jour & je m'éveille.

Cet ouvrage eſt plein d'épiſodes, de digreſſions étrangeres au ſujet & de traits ſatyriques, qui portent ſur tous les états.

Les hypocrites y ſont pourſuivis avec vigueur; cela eſt tout ſimple; mais ce qui étonne beaucoup; dans des vers qui ne reſpirent que l'amour & la galanterie, les femmes ſont peintes avec les plus noires couleurs. Si l'on en croit Guillaume de Lorris, elles ſont inégales, capricieuſes, injuſtes, perfides, intéreſſées & libertines. Jean de Meun enchérit encore ſur lui: à ſon avis, il n'y a point d'honnêtes femmes.

Prudes femmes par ſaint Denis,
Autant en eſt que de phénix.

Lorſque cette eſpece de roman parut en France, on en porta les jugemens les plus oppoſés; les uns le décriant comme un livre fort dangereux; les autres au contraire le prônant comme un ouvrage plein

Digitized by Google

An. de J. C. 1350.

d'agrément & de ſavoir, propre à corriger les hommes de leurs ridicules & de leurs vices. Ils convenoient tous que c'étoit le meilleur poëme qui eut paru en langue vulgaire ; on le comparoit même à ce que les Anciens ont fait de mieux. Les Chymiſtes y trouvoient le grand œuvre ; les Caſuiſtes, une morale divine ; les Spéculatifs, *un roſier de béatifique viſion.*

Pétrarque n'y trouvoit que des rêves ; auſſi aimoit-il mieux la façon dont Virgile, Catulle, Horace & Ovide traitent l'amour ; & en vérité je crois que ſur cela il trouveroit peu de contradicteurs à préſent ; mais on ne lui paſſeroit pas ſi aiſément la préférence qu'il donne ſur le roman de la Roſe à *quelques Poëtes Italiens modernes.* Je crois qu'il vouloit parler du Dante, de Gui d'Arezzo, de Cavalcanti, Cino de Piſtoie, &c. qui étoient les meilleurs qui euſſent paru juſqu'alors.

Je ne ſais pas comment Gui de Gonzague trouva ce livre ; s'il eut beaucoup de plaiſir à le lire, & s'il fit grand uſage des leçons qu'on y donne ; mais il me paroît qu'un homme comme lui, qui avoit fait toute ſa vie ſa cour aux Dames avec ſuccès, n'avoit pas beſoin des leçons de Guillaume de Lorris & de Jean de Meun, pour apprendre à cueillir les roſes de l'amour.

De Mantoue Pétrarque alla à Verone, & de-là à Padoue, où Jacques de Carrare, pour le fixer auprès de lui, venoit de lui procurer un Canonicat, qu'il accepta, quoiqu'il fut Archidiacre & Chanoine de Parme. Dans ce temps-là on pouvoit réunir ſur ſa tête les bénéfices les plus incompatibles.

Il étoit certainement à Padoue au commencement de

de Février 1350. & il y vit arriver avec plaisir le Cardinal Gui de Boulogne, Légat du St. Siege, qui venoit d'Hongrie, où le Pape l'avoit envoyé. On verra bientôt Pétrarque fort attaché à ce Cardinal, ce qui m'oblige à le faire connoître. On ne sera pas fâché de trouver ici quelque chose de sa Légation d'Hongrie ; elle avoit pour objet les troubles de Naples, occasionnés par la mort tragique du Roi André. AN. DE J. C. 1350.

Gui de Bologne étoit fils de Robert VII. Comte d'Auvergne & de Boulogne sur mer (*a*), & de Marie de Flandres. A cette grande naissance il joignoit de l'esprit & des talens, qui lui firent faire ses études à Paris avec rapidité & avec succès. Il n'avoit pas plus de vingt ans, lorsqu'on lui donna l'Archevêché de Lyon, l'an 1340. Deux ans après Clement VI. le faisant Cardinal à la sollicitation de Philippe de Valois, écrivit à ce Prince : *le sujet que vous m'avez recommandé a l'esprit cultivé ; son caractere est doux ; ses mœurs honnêtes ; sa vie pure & décente. Dans les choses spirituelles, il est éclairé & plein de zele : dans les temporelles prudent & circonspect* (*b*).

Malgré sa grande jeunesse le Pape lui confia plusieurs affaires importantes, dans lesquelles il répondit à l'idée qu'on avoit conçue de lui, ce qui l'engagea à l'envoyer en Hongrie pour la négociation la plus délicate & la plus difficile.

On a vu dans ces Mémoires Louis, Roi de Hon- *Tom. 1. fol. 378.*

(*a*) L'ancienne maison de Boulogne, venue par femmes des Rois de la seconde race, fondit dans la maison d'Auvergne en la personne de Robert VI. Comte d'Auvergne, grand-pere du Cardinal.

(*b*) Virum litterarum scientia eruditum, insignitum elegantiâ morum, decorum honestate, vitæ munditiâ nitidum, in spiritualibus providum, in temporalibus circonspectum.

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1350.

grie, quitter ſes états l'an 1347. pour aller à Naples venger la mort de ſon frere, & s'emparer de ce royaume, qu'il prétendoit lui appartenir. Il prit à ſa ſolde ce Duc Warner, dont on a parlé, chef de la grande compagnie, le fleau de l'Italie, qui répandit des flots de ſang dans ce royaume. Le Roi de Hongrie en fut bientôt le maître; la Reine Jeanne, trop foible pour lui réſiſter, s'enfuit en Provence. Les Princes du ſang allerent trouver à Averſe le Roi leur couſin pour le reconnoître & lui rendre hommage.

Tom. 2. fol. 185.

Le Roi les reçut fort bien; enſuite il ſe fit mener par Charles de Duras à l'endroit où ſon frere avoit été étranglé, & là, en ſa préſence, il fit aſſaſſiner ce Prince, après lui avoir reproché d'avoir contribué à la mort de ſon frere. Il avoit toujours ſur le cœur le mariage que Charles avoit contracté avec Marie, ſœur de la Reine Jeanne, qui lui avoit été deſtinée par le Roi Robert. Les autres Princes du ſang, Louis & Robert de Duras, freres de Charles; Robert & Philippe de Tarente furent mis aux fers, & envoyés en Hongrie.

Après cette expédition, le Roi envoya des Ambaſſadeurs au Pape, pour juſtifier ſa conduite, ſolliciter l'inveſtiture du Royaume de Naples, & la punition de la Reine Jeanne. Il ſe plaignoit beaucoup du Cardinal de Taleirand, qu'il accuſoit d'avoir trempé dans le meurtre de ſon frere. Peu de temps après, la peſte l'obligea de quitter le Royaume de Naples, & de retourner en Hongrie.

Les Napolitains qu'il avoit traités avec trop de rigueur, rappellerent la Reine Jeanne & ſon mari Louis de Tarente, qui ayant débauché le Duc Warner,

Digitized by Google

faiſoient leurs efforts pour reconquérir leur Royaume, lorſque le Pape jugea à propos d'envoyer un Légat en Hongrie, pour traiter la paix entre les deux Princes. AN. DE J C. 1350.

On voit que la négociation étoit délicate. Le Roi de Hongrie pourſuivoit toujours avec chaleur la punition de la mort de ſon frere & l'inveſtiture du Royaume de Naples. Il ne vouloit point entendre parler d'accommodement. Clement VI. jugea avec raiſon que le Cardinal Gui de Boulogne, que les liens du ſang uniſſoient avec la maiſon de France (*a*), & qui avoit l'eſprit doux & liant, étoit ſeul capable de faire entendre raiſon à ce Prince, & de l'amener à une conciliation. D'ailleurs, ce Cardinal étoit parent & ami de l'Empereur Charles, dont le Roi de Hongrie avoit épouſé la fille. *

* Marguerite de Luxembourg.

Voilà ce qui détermina le Pape à envoyer en Hongrie le Cardinal de Boulogne, avec les pouvoirs les plus amples (*b*). Les lettres de ſa Légation ſont datées du 30. Novembre 1348. En voici les principaux objets. 1°. Traiter la paix entre le Roi de Hongrie & la Reine de Naples. 2°. Solliciter la libération des Princes du ſang. 3°. Demander l'envoi de la procédure, pour être à portée de juger la Reine Jeanne ſur le viricide dont on l'accuſoit. 4°. Juſtifier le Cardinal de Taleirand, que le Roi de Hongrie accuſoit d'être complice de ce crime. 5°. Engager l'Empereur Charles à appuyer la négociation de tout ſon crédit auprès de ſon gendre.

Od. Rain.

Le Cardinal Légat, malgré ſes talens pour la né-

(*a*) Jeanne d'Auvergne ſa niece, veuve de Philippe de Bourgogne, épouſa le Roi Jean, le 26. Septembre 1349.

(*b*) Tanto par oneri nemo alter inventus eſt.

Digitized by Google

gociation, & toutes les reſſources qu'il pouvoit tirer de ſa naiſſance & de ſes alliances avec les plus grands Princes de l'Europe, ne put obtenir qu'une trêve. Il avoit ordre en revenant de Hongrie, d'aller à Rome pour le Jubilé, & de faire ſes efforts pour donner la paix à l'Italie. Sa Légation s'étendoit ſur toute cette partie de l'Italie qui eſt entre les Alpes & l'Apennin. Il arriva à Padoue au commencement de Février, & y fut reçu avec des honneurs extraordinaires. Jacques de Carrare lui céda ſon palais, & le défraya avec toute ſa ſuite, qui étoit de trois cents chevaux. Il s'arrêta quelques jours dans cette ville, pour y faire la tranſlation du corps de St. Antoine (*a*), qu'on tira de ſon tombeau, pour le placer dans une égliſe qu'on lui avoit bâtie. Le Cardinal qui avoit éprouvé ſa protection dans une maladie mortelle, voulut lui en marquer ſa reconnoiſſance en faiſant lui-même cette cérémonie.

AN. DE J. C. 1350.

Il fut fort aiſe de trouver à Padoue Pétrarque, qu'il avoit connu à Avignon, & dans le ſéjour qu'il y fit, il ſaiſiſſoit avec empreſſement les occaſions de s'entretenir avec lui. Dans une des converſations qu'ils eurent enſemble, il lui fit voir une lettre qu'il venoit de recevoir d'un Prélat François attaché à lui, & ami de Pétrarque.

C'étoit Philippe de Vitri, *célebre par ſes écrits en françois & en latin, & par ſon habileté dans le chant*

Mém. de l'Acad. des Inſcr. Tom. 13. fol. 528.

(*a*) On l'appelloit alors St. Antoine le Mineur par oppoſition au grand St. Antoine, inſtituteur de l'Ordre Monaſtique dans le troiſieme ſiecle. On l'appelloit auſſi Antoine de Lisbonne ou de Portugal, parce qu'il étoit né à Lisbonne. Il eſt connu à préſent ſous le nom de St. Antoine de Padoue, parce qu'il habita long-temps cette ville, & y mourut le 13. Juin 1231. Son corps eſt ſous l'autel dans l'égliſe de ſon nom, où le Légat le plaça dans cette occaſion.

Digitized by Google

de l'église. Ce Prélat, dont je n'ai pu découvrir la naissance, étoit Chapelain du Pape & du Cardinal de Boulogne, Archidiacre de Brie dans l'église de Soissons. Il s'étoit appliqué à la poésie & à la musique, & il avoit réussi dans ces deux arts autant qu'on pouvoit y réussir dans ce temps-là. Cela n'avoit pas peu contribué à le lier avec Pétrarque, qui nous apprend qu'il avoit une curiosité extrême & un desir incroyable de tout savoir. AN. DE J. C. 1350.

Suivant une façon de penser qu'on a toujours reprochée aux François, & sur-tout aux Parisiens, Philippe de Vitri ne croyoit pas qu'on pût mener une vie agréable ailleurs que dans sa patrie, & il regardoit comme un exil tout voyage hors de France. Il avoit écrit sur ce ton-là au Cardinal, de Paris où il faisoit sa principale résidence, allant quelquefois à Avignon. Il le plaignoit du séjour qu'il avoit été obligé de faire en Hongrie, & donnoit le nom d'exil au voyage qu'il alloit faire en Italie, où le Pape l'avoit chargé de terminer plusieurs affaires, sur-tout à Rome, en Lombardie, & dans le Patriarchat d'Aquilée.

Le Cardinal ne sentit pas, sans doute, les conséquences de ce qu'il faisoit, quand il communiqua cette lettre à Pétrarque. Il suffit de connoître notre Poëte, pour concevoir quelle fut son indignation en la lisant. Le nom d'exil donné à un voyage en Italie, étoit un blasphême pour lui. Il prit la plume sur le champ, & écrivit à Philippe de Vitri la lettre suivante, qui est à mon gré une de ses meilleures lettres.

» Pourquoi n'oserois-je pas, mon cher Philippe, vous » dire de loin ce que je vous dirois de près ? Rien de » si libre que l'amitié. *Je ne l'aime pas si je crains de* Var. 42.

AN. DE J. C. 1350.

» *l'offenſer*, diſoit Seneque en parlant de ſon ami, & » comment, en diſant la vérité, pourrois-je offenſer » l'homme du monde qui l'aime le plus? Ne dois-je » pas plutôt eſpérer de plaire à un des grands Philo- » ſophes de notre ſiecle, en lui faiſant ſecouer les » préjugés du peuple, pour penſer d'une façon plus » mâle & plus philoſophique?

» Je ne vous reconnois plus, mon cher ami; votre » eſprit eſt vieilli. Je ſavois bien que tout ce qui ſe » leve ſe couche, que tout ce qui naît vieillit; mais » je croyois l'eſprit exempt de ce ſort commun des » choſes terreſtres, parce qu'étant formé d'une ſubſ- » tance éthérée, il s'éleve par ſes propres forces, &, » pour ainſi dire, ſur les aîles de la nature. Si l'eſ- » prit vieillit, il peut donc mourir; la vieilleſſe n'eſt- » elle pas la fin de la vie, & comme une deſcente » à la mort? Ah! ſi l'on nous ôtoit cette douce eſ- » pérance de vivre toujours par la plus noble partie » de nous-mêmes, qu'eſt-ce qui nous conſoleroit d'être » ſujets à la mort?

» Vous voudriez ſavoir où tend ce long préambule. » Que dis-je! Si je vous connois bien, vous le ſavez » déjà; vous devinez ce que je vais vous dire, & » votre conſcience n'eſt pas ſans remords.

» Nous avons ici notre illuſtre pere, notre maître » commun, le Cardinal Gui de Bologne, Légat du » St. Siege ..... Vous rougiſſez, je le vois. » Avouez que vous ne comptiez pas que je lirois la » lettre que vous lui avez écrite; & que ſi vous aviez » pu l'imaginer, vous ne lui auriez pas parlé ſur un » ton ſi foible, ſi mol, & qui ne convient qu'à une » femmelette? Vous auriez du moins reſpecté les

Digitized by Google

» Muſes qui habitent avec moi, & qui vous feroient » ſentir leur indignation, ſi le temps le permettoit. AN. DE J. C. 1350.

» Vous attaquez notre maître ; vous lui faites des » reproches ; vous déplorez ſon malheur d'être ſi » long-temps hors de ſa patrie. Que dis-je ? vous oſez » donner le nom d'exil à un voyage, dont les motifs » ne ſauroient être ni plus ſaints ni plus glorieux. » Voilà ce qui me fait dire que votre eſprit eſt vieilli ; » vous ne parliez pas ſur ce ton, quand j'ai com- » mencé à vous connoître. Qu'eſt devenue cette ar- » deur admirable, ce deſir de tout ſavoir, qui vous » diſtinguoit de tout le monde ? Vous vouliez arra- » cher à la nature le voile qui la couvre. Quels » mouvemens ne vous êtes-vous pas donnés pour » trouver la poſition de l'iſle de Thulé & de la Ta- » probane ? Que n'avez-vous pas fait pour découvrir » tout ce que l'Océan Oriental renferme de plus ca- » ché ? La terre même vous paroiſſoit alors trop pe- » tite. Vous éleviez juſqu'au ciel vos regards curieux ; » la route oblique du ſoleil ; les étoiles fixes & er- » rantes, rien n'échappoit à vos recherches infatiga- » bles : vous auriez même voulu connoître cette por- » tion du ciel que voient les Antipodes, s'il y en a.

» Eſt-il poſſible qu'un homme auſſi avide de connoiſ- » ſances en tout genre, donne le nom d'exil à un » voyage en Italie, hors de laquelle tout ſeroit exil, » ſi le monde n'étoit pas la patrie de tout homme » qui penſe ? Voulez-vous que je vous le diſe ? Le pe- » tit pont de Paris a fait trop d'impreſſion ſur vous ; » vos oreilles ſont trop flattées du murmure des eaux » de la Seine qui coulent ſous ſes arches. Vous avez » ſans doute oublié la réponſe de celui à qui on de-

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1350.

» mandoit d'où il étoit. *Je ſuis Coſmopolite*, répondit-
» il. Pour vous vous êtes François, on ne peut pas
» vous le diſputer, & tellement François que vous
» traitez d'exil tout voyage hors de France, quel
» qu'en puiſſe être le motif.

» Je ſais que nous avons tous un amour inné pour
» notre patrie, quelle a des attraits naturels auſquels
» les plus grands hommes ont été ſenſibles. N'eſt-
» ce pas l'amour de la patrie qui fit ſortir Camille de
» ſon exil d'Ardée, pour aller ſecourir Rome? Dio-
» mede ſe plaint dans Virgile de ce que les Dieux lui
» envient le bonheur d'être à Calydon? Ovide fait un
» livre entier pour déplorer ſon malheur de vivre loin
» de ſa patrie. Mais je ſais auſſi qu'il n'y a que les
» petits eſprits qui ne peuvent pas ſortir de ces en-
» traves. Combien de héros & de philoſophes ont paſſé
» toute leur vie à voyager. Platon quitte Athenes, où
» il étoit adoré comme un Dieu, pour aller parcou-
» rir l'Egypte & l'Italie. Les voyages de Démocrite
» ſont célebres; mais plus encore ceux de Pithagore,
» qui ne revit jamais ſa maiſon, plus enflammé par
» la recherche de la vérité que par l'amour de ſa patrie.
» après avoir parcouru l'Egypte, la Perſe, & même
» des contrées barbares, il paſſa quatre luſtres en
» Italie, & vous pleurez la perte que votre maître a
» faite d'une année dans ce pays-là.

» Reveillez-vous, mon cher ami, tirez votre eſ-
» prit de cette eſpece de léthargie où je le vois. Ele-
» vez votre ame qui rampe ſous des préjugés popu-
» laires, & qui attachée aux glebes de ſon champ,
» ne voit rien de beau, rien d'agréable hors de Paris.
» Rendez-moi cet ancien Philippe, dont la converſa-
tion

» tion avoit pour moi tant de charmes ; ce n'eſt pas » à lui que j'écris ; c'eſt à un de ſes ennemis ; ainſi » vous ne devez pas vous offenſer, ſi vous trouvez » dans cette lettre des choſes plus fortes que la mol- » leſſe du ſiecle ne comporte. An. de J. C. 1350.

» Je reviens à notre *exilé*. Je voudrois que vous » le viſſiez plus brillant que jamais, parcourant les » villes d'Italie avec un front radieux. Vous verriez » autour de lui un grand concours de monde ; des » Princes même empreſſés à lui rendre les plus grands » honneurs ; vous entendriez le murmure des applau- » diſſemens qu'on lui donne. Au lieu de l'appeller *exilé*, » vous le nommeriez *le reſtaurateur de la paix*, *le ſau- » veur de la République*.

» Le flambeau de la diſcorde allumé entre les royau- » mes de Hongrie & de Naples alloit embraſer toute » l'Europe. Notre Cardinal ſeul a été jugé capable d'ar- » rêter cet incendie ; & qui eſt-ce qui a porté ce ju- » gement ? le ſouverain Pontife, le ſacré College. » Voilà l'homme que vous appellez *malheureux*. Qui » trouvez-vous donc heureux dans ce monde ? Quel » loiſir, quel repos aſſez doux pour être préféré à de » ſi grandes affaires ? Quelles délices pourroit-on com- » parer à de pareils ſoucis ? Que les Epicuriens di- » ſent ce qu'ils voudront ! Je ne connois point de vo- » lupté qui mérite d'être plus recherchée que des tra- » vaux de cette eſpece.

» Ceſſez donc de déplorer le ſort de notre Prélat, » que vous aimez de tout votre cœur, je le ſais bien. » Regardez-vous vous-même plutôt comme exilé & » malheureux de ne pouvoir pas le voir dans ſa gloire. » Il eſt à la fleur de ſon âge ; ſon corps eſt robuſte,

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1350.

» ſon eſprit avide de ſavoir ; un ſang illuſtre coule » dans ſes veines ; voilà les aiguillons qui l'ont preſſé » de quitter les bords du Rhône & de la Seine. Ne » me dites pas qu'il n'y a que les Philoſophes qui » voyagent, & que cela ne convient pas à un homme » qui compte des Rois parmi ſes ancêtres. Je pour- » rois vous citer des Princes, des Héros, des Rois » mêmes, qui ont paſſé leur jeuneſſe à voyager, pour » revenir dans leur patrie plus ſages, plus inſtruits, » plus en état de la gouverner ou de la ſervir.

» C'eſt l'expérience qui fait les Artiſtes, ce ſont » les voyages qui forment les hommes. Que peuvent » apprendre ceux qui ne ſortent pas de la maiſon pa- » ternelle ? Comment peuvent-ils ſe former & s'éle- » ver à quelque choſe de grand ſans quitter leurs » foyers ? Homere, voulant donner aux Grecs un mo- » dele de ſageſſe, leur préſente un homme qui a par- » couru un grand nombre de villes, & obſervé plu- » ſieurs nations. Virgile a cru devoir l'imiter en pro- » menant par-tout ſon héros.

» Vous plaignez notre maître, parce qu'il eſt ſorti » de Paris. Eſt-il poſſible que vous ne compreniez » pas combien il doit être agréable pour lui de voir » ces hautes montagnes qui nous ſervent de barrieres, » applanies par le vinaigre Carthaginois, & ces champs » fertiles de la Gaule Ciſalpine ; la belle ville de Milan » bâtie par vos ancêtres ; Breſſe & Verone qu'ils ont » poſſédées ; Padoue l'ouvrage d'Antenor le Troyen ; » Veniſe la merveille des cités, que la mer environne ; » Tarviſe, dont les fleuves qui l'entourent font un » ſéjour délicieux dans l'été. C'eſt dans cette petite » ville que notre Légat a établi pendant quelque temps

Digitized by Google

» ſon ſéjour, moins pour ſon plaiſir que pour la com-
» modité de ceux qui avoient à faire à lui. An. de J. C. 1350.

» Enſuite ayant franchi les Alpes Noriques, pour
» aller appaiſer les troubles du Nord, il a parcouru
» toute la Germanie, juſqu'à ce fleuve ſemblable au
» Nil, qui ſervoit autrefois de limites à l'Empire Le Danube.
» Romain. Revenant enſuite plein de gloire, il s'eſt
» arrêté dans cette ville, pour transférer le corps du
» petit St. Antoine. Cette cérémonie s'eſt faite au-
» jourd'hui avec un grand concours. J'y ai aſſiſté, &
» j'ai admiré la gravité & la bonne grace de notre
» Prélat dans ſes fonctions.

„ Demain il reprendra ſa route. Après avoir tra-
„ verſé le Roi des fleuves, il arrivera à Ravenne, Le Pô.
„ la plus ancienne des villes ; de-là à Rimini, Fano,
„ Perouſe ; enfin il verra la capitale du monde : on
„ ne doït rien admirer quand on ne l'a pas vue. La
„ puiſſance du Peuple Romain rendoit autrefois cette
„ ville plus magnifique, plus brillante ; le Jubilé qui
„ y eſt ouvert, la rend aujourd'hui plus ſainte &
„ plus ſalutaire.

„ Appellez notre maître *exilé* tant qu'il vous plaira ;
„ pour moi je le regarde comme un voyageur fort
„ heureux. Il viſitera les égliſes des Apôtres, *limina*
„ *Apoſtolorum* ; il foulera cette terre ſainte arroſée
„ du ſang des Martyrs ; il verra les deux images de
„ Jeſus-Chriſt ; celle qui eſt empreinte ſur un linge de
„ femme (*a*), & celle qui eſt peinte miraculeuſement
„ ſur la muraille de la mere des égliſes ; l'endroit où

(*a*) On croit qu'une femme Juive jetta un mouchoir ſur le viſage de Jeſus-Chriſt, lorſqu'il portoit ſa croix au Calvaire, pour eſſuyer le ſang & la ſueur dont il étoit couvert, & que ſa figure demeura empreinte ſur ce mouchoir. On l'appelle le St. Suaire, & on le fait voir à Rome à St. Jean de Latran. Le nom de Véronique qu'on a donné à cette femme, vient de *vera icon*, vraie image.

Digitized by Google

AN DE J. C. 1350.

„ Jesus-Christ se présenta à St. Pierre fuyant, & la „ pierre où il grava la trace de ses pieds, qu'on ne „ cessera jamais d'adorer (*a*). Il entrera dans le *Sancta* „ *Sanctorum*, lieu sacré plein de la grace céleste (*b*); „ il parcourra le Vatican & les catacombes de Ca„ lixte (*c*) bâties, pour ainsi dire, des ossemens des „ Martyrs ; il verra la crêche & le prépuce du Sau„ veur (*d*), le vase plein du lait de sa mere, qui est „ d'une blancheur admirable ; l'anneau de Ste. Agnès, „ qui rappelle une ardeur éteinte par miracle (*e*) ; la „ tête de St. Jean-Baptiste, le gril de St. Laurent, le „ corps de St. Etienne venu de loin, & deux Saints „ contents d'occuper la même place (*f*), dont ils se „ font les honneurs.

„ Il verra l'endroit où le sang de St. Paul répandu „ fit couler des fontaines d'eau douce (*g*) ; celui où, „ à la naissance du Sauveur, une fontaine d'huile des-

(*a*) Hors la porte St. Sebastien près des ruines du temple de Mars, St. Pierre fuyant des prisons rencontra Jesus-Christ allant à Rome avec sa croix sur l'épaule, & lui dit : *Seigneur, où allez-vous ?* Jesus-Christ lui répondit : *je vais être crucifié une seconde fois*, & il disparut laissant la trace de ses pieds sur une pierre, qu'on voit encore à St. Sebastien. *Hegesip.*

(*b*) C'étoit autrefois la Chapelle domestique des Papes, à l'ancien palais de Latran, que Sixte V. fit abattre pour bâtir le nouveau. Il plaça cette Chapelle au haut de l'échelle sainte ; les femmes n'y entrent jamais. L'autel est dans un enfoncement obscur, qui imprime du respect aux plus indévots. Leon IV. mit sous l'autel une caisse de cyprès pleine de reliques, avec cette Inscription : *Sancta Sanctorum.*

(*c*) On prétend que Calixte I. Pape dans le troisieme siecle, fit bâtir ou rebâtir sur la voie Appia un cimetiere qui porte son nom, fameux dans les martyrologes. On dit qu'on y a enterré 174000 Martyrs & 46 Papes.

(*d*) Ces reliques précieuses furent envoyées à Rome par Ste. Helene, à ce qu'on prétend. Le Pape Libere les fit transporter d'une petite église où elles étoient, à Ste. Marie Majeure.

(*e*) Prudence dit que Ste. Agnès étoit une jeune Vierge, qui fut martyrisée à Rome ; que le Juge voyant que les tourmens ne l'ébranloient pas, la condamna à être exposée dans un lieu public ; mais que le premier qui l'attaqua, perdit la vue, & tomba presque mort. *Prud. L. de Cor. himn.* 14. On croit que le corps de Ste. Agnès est à Nomento, excepté sa tête, qui fut transportée, dit-on, à St. Jean de Latran par Honorius I.

(*f*) L'an 557. le corps de St. Etienne fut porté dans l'église de St. Laurent, près la porte Tiburtine, & placé à côté de celui de St. Laurent, qui se retira (dit-on) de lui-même, comme pour lui faire place ; ce qui lui a attiré le nom de *civil Espagnol* : on croit que St. Laurent étoit d'Espagne.

(*g*) On prétend que lorsque St. Paul eut la tête tranchée à Rome, des fources d'eau douce coulerent au lieu de sang.

Digitized by Google

„ cendit dans le Tibre (*a*); celui où furent jettés les „ fondemens d'un beau temple à l'indice d'une neige „ d'été [*b*], & où l'enfant d'une Vierge renverſa des „ temples très-forts. AN. DE J. C. 1350.

„ Il verra la pierre ſouillée du ſang de Simon (*c*); „ l'antre où St. Sylveſtre ſe cacha; l'endroit où Conſ- „ tantin eut une viſion; celui où il fut guéri d'une „ maladie incurable (*d*).

„ Quand il voudra bien deſcendre du ciel à la terre, „ il verra les ruines ſuperbes des palais des Em- „ pereurs Romains; les maiſons des Fabius & des „ Scipions; les ſept collines renfermées dans une „ enceinte de murailles; ces grandes rues qui étoient „ trop étroites pour le paſſage des captifs, que les „ vainqueurs Romains traînoient à leurs chars; ces „ arcs triomphaux chargés des trophées des Rois „ vaincus & des peuples ſubjugués; il montera au „ Capitole, qui eſt le chef & la citadelle du monde. „ On y voyoit autrefois le temple de Jupiter; c'eſt „ à préſent *l'autel du Ciel*, où Auguſte vit Jeſus- „ Chriſt enfant (*e*).

(*a*) Il y a un endroit à Rome au-delà du Tibre, où l'on dit qu'une fontaine d'huile ſortit de terre, & coula dans le Tibre, pour annoncer aux hommes l'avénément de Jeſus-Chriſt, qui eſt l'oint du Seigneur. Il y a une égliſe qu'on croit bâtie par le Pape Calixte.

(*b*) Vers le milieu du quatrieme ſiecle Jean Patrice & ſa femme eurent une viſion. On leur dit de bâtir une égliſe dans l'endroit qu'ils trouveroient le lendemain couvert de neige. Le Pape eut la même viſion; c'étoit en été: le lendemain matin on alla ſur le Mont Eſquilin, où l'on trouva de la neige, & on y bâtit l'égliſe de Ste. Marie Majeure.

(*c*) A Rome Simon le Magicien entreprit de voler; en effet il s'éleva en l'air emporté, dit-on, par les démons. Les Apôtres St. Pierre & St. Paul prierent, & il tomba ſur une pierre, où l'on voit encore les traces de ſa chûte.

(*d*) On croyoit autrefois que Conſtantin attaqué de la lepre eut une viſion des Apôtres St. Pierre & St. Paul, qui lui commanderent de faire chercher Sylveſtre caché dans une caverne du Mont Soracte; Sylveſtre le guérit & le baptiſa. Muratori dit que c'eſt une fable imaginée dans des ſiecles barbares. *Ann. d'Ital. tom.* 8. *fol.* 241.

(*e*) Près du Capitole eſt le couvent des Obſervantins, bâti ſur les ruines du temple de Jupiter Capitolin. A côté de ce couvent eſt l'égliſe de Ste. Marie, dite *in Ara-Celi*, parce que l'Empereur Auguſte y fit bâtir, dit-on, un autel au Fils de Dieu, ſous ce titre: *Ara primogeniti Dei.* On prétend qu'il avoit appris ſa naiſſance par le livre des Sibylles: d'autres diſent qu'une Sibylle la lui avoit révélée dans une apparition.

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1350.

„ Pour vous, mon cher Philippe, quand vous „ avez été des prés de St. Germain à la montagne „ de Ste. Génevieve, vous croyez avoir parcouru „ le Levant & le Couchant ; heureux dans votre „ façon de penſer, ſi le vrai bonheur peut être dans „ une erreur.

„ Notre maître, en partant de Rome, ſe propoſe „ de prendre une autre route, & de parcourir la „ Toſcane. Il verra Viterbe entourée de ſources chaudes & froides ; Orviette perchée ſur la cime d'un „ rocher ; Sienne fameuſe à l'imitation de Rome par „ une louve qui allaite & par ſes ſept collines ; Flo„ rence l'ouvrage des Généraux Romains, dont je „ ne vous dirai rien à préſent, de peur que vous „ ne me renvoyiez le reproche que je vous fais d'aimer trop votre patrie.

„ Enſuite, après avoir franchi l'Apennin, il paſſera „ à Bologne, la mere des études, & reviendra dans „ cette ville, où il doit tenir un Concile. De-là il „ reprendra la route de Milan, & après avoir tra„ verſé pour la troiſieme fois l'Apennin, il arrivera „ à Gênes, ville digne de ſa curioſité ; je n'en con„ nois point où il y ait plus de courage : ſi la con„ corde y régnoit, on pourroit l'appeller *la ville des* „ *Rois*. Enſuite il parcourra les belles campagnes de „ la Ligurie, des bois de cedres & de palmiers, un „ rivage parfumé de toute ſortes d'aromates, qui le „ menera ſur les confins de l'Italie & de la France.

„ Vous m'avouerez que cette maniere de voyager „ n'a point l'air d'un homme ennuyé & preſſé d'arri„ ver. Le Légat imite le Méandre dans ſes détours, „ pour répandre ſes bienfaits dans un plus grand nom-

Digitized by Google

„ bre de lieux, & réjouir ſon eſprit par la variété
„ d'un plus grand nombre d'objets. Ne ſera-ce pas
„ un grand plaiſir pour votre *exilé* d'avoir vu tant
„ & de ſi belles choſes, & d'avoir accru ſa répu-
„ tation par ſa préſence, qui eſt l'écueil ordinaire des
„ grands noms ? Quel bonheur pour l'Italie d'avoir
„ été éclairée par cet aſtre bienfaiſant, dans le temps
„ qu'elle étoit couverte de nuages, & d'avoir trouvé
„ un homme illuſtre qui chante ſes louanges, dans
„ un pays, où elle n'auroit pas été le chercher !

„ Il eſt temps de finir. Si vous pleurez l'abſence de
„ ce grand homme, cette eſpece de ſolitude où vous
„ vivez loin de lui, & la rouille que votre eſprit a
„ contractée par un ſéjour trop long dans le même
„ endroit, je vous plains. Mais ſi vous lui enviez le
„ plaiſir d'être avec nous, & à nous le bonheur de
„ le poſſéder, vous méritez une ſatyre, puiſque le
„ bonheur des autres vous afflige. Quel que ſoit vo-
„ tre état, conſolez-vous, il ne durera pas long-
„ temps. L'été prochain vous rendra ce que vous avez
„ perdu, & nous enlevera ce que nous poſſédons ;
„ mais rien ne pourra effacer de nos cœurs une image
„ qui y eſt profondement gravée. Vous le reverrez plus
„ content, plus inſtruit, plus aimable ; en un mot ſupé-
„ rieur à lui-même par le mélange de la gravité italienne
„ avec l'urbanité françoiſe. Votre éloquence ſe tour-
„ nera toute en applaudiſſemens ; vous rougirez de
„ ces plaintes efféminées, qu'une ſeule choſe peut
„ excuſer ; c'eſt qu'elles ſont écrites en langue vul-
„ gaire ; ce qui prouve que vous n'avez pas ſuivi vo-
„ tre façon de penſer, mais celle du peuple, dont
„ les jugemens ſont toujours aveugles & ignobles.

AN. DE J. C. 1350.

Digitized by Google

„ Adieu, portez-vous bien, & ne nous oubliez pas.
An. de JC 1350. „ Le Médecin Marc, compatriote de Virgile, vous
„ salue.

A Padoue, ce 14. Février.

Le Cardinal Légat fit le 14. Février la cérémonie de la tranſlation du corps de St. Antoine, après avoir célébré ſur ſon tombeau, en préſence du Patriarche d'Aquilée, de l'Archevêque de Jadra, des Évêques de Verone, de Padoue, &c. Il y eut un concours de peuple immenſe. Pétrarque, préſent à cette cérémonie, admire la façon dont le Légat s'en acquitta. Les Corthuſi, Auteurs contemporains très-véridiques, racontent pluſieurs miracles opérés dans cette occaſion. Ils parlent entr'autres d'un Polonois, qui ayant tourné le Saint en ridicule, fut frappé d'une paralyſie, dont il ne guérit qu'en l'invoquant. Il eſt fâcheux
Od. Rain. que Pétrarque ne diſe rien de ces miracles, dont il dût être témoin.

Le Cardinal de Bologne, & quelques perſonnes de mérite qui l'avoient ſuivi dans ſon voyage, eurent pluſieurs converſations avec Pétrarque, dans leſquelles ils lui peignirent l'état de l'Allemagne, & la ſituation de l'Empereur Charles. On verra bientôt l'intérêt que Pétrarque y prenoit, & il eſt néceſſaire d'en donner ici une idée.

On a vu la maniere dont ce Prince fut élu Roi des Romains par l'entremiſe & le crédit du Pape, à qui il s'étoit entiérement dévoué. Son élection fut conteſtée, & la plus grande partie de l'Allemagne continua de reconnoître pour Empereur Louis de Baviere juſqu'à ſa mort, qui arriva le 11. Octobre 1347. & le délivra d'un ennemi puiſſant. *La mort de Louis*

Digitized by Google

Louis fut la vie de Charles, dit Mr. Muratori. *

Les Electeurs, qui n'avoient pas consenti à l'élection de Charles, élurent d'abord Edouard, Roi d'Angleterre, qui refusa; ensuite Frederic, Marquis de Misnie, qui renonça à son droit pour dix mille marcs d'argent que Charles lui donna. Enfin leur choix tomba sur Gunther, Comte de Schwartsbourg en Thuringe, qui s'accommoda encore avec Charles, & mourut peu de temps après, empoisonné par son Médecin; de sorte que le Cardinal de Bologne arrivant en Allemagne, l'an 1349 trouva Charles paisible possesseur de l'Empire. La mort ou les traités l'avoient débarrassé de tous ses concurrens. Il avoit établi son séjour à Prague, ville agréablement située sur la Molde, capitale de son royaume de Boheme; c'est là que le Cardinal Légat alla traiter avec lui les affaires dont le Pape l'avoit chargé.

AN. DE J. C. 1350.

* La morte di Ludovico fu la vita di Carlo. *Ann. d'Ital.*

Clement VI. qui avoit lieu d'être content de la soumission de ce Prince & de ses bonnes dispositions envers le St. Siege, vouloit qu'il allât en Italie; son dessein étoit de l'opposer aux Viscomti, qui s'étoient mis à la tête du parti Gibelin, & donnoient beaucoup d'inquiétude aux Guelphes. Il lui avoit écrit pour l'y engager; mais sa situation ne lui permettoit pas alors de former cette entreprise. Il y avoit encore des troubles dans l'Allemagne, qu'il falloit dissiper; d'ailleurs ce Prince, épuisé par ses largesses pour se faire élire, n'avoit point d'argent. Les nouveaux péages & les impôts qu'il voulut établir pour s'en procurer souffrirent beaucoup de contradictions, & ne le tirerent pas de cet état de misere, dont on raconte un trait qui paroît incroyable.

Allgemeine Welthist. Part. II. L. IV.

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1350.

En sortant de Worms, il fut arrêté par le boucher qui avoit fourni la viande à sa maison pendant le séjour qu'il avoit fait dans cette ville. Le peuple prit fait & cause pour le boucher, & se mutina. Charles qui n'avoit qu'une petite suite, n'osant pas employer la force, eut recours à la négociation ; mais le boucher tint ferme, & voulut être payé : l'Empereur fut obligé de recourir à la bourse de l'Evêque, qui paya pour lui.

Il faut avouer qu'un Prince dans cet état, étoit peu capable d'aller subjuguer l'Italie, & y faire valoir ses droits. Cependant Pétrarque ne perdoit pas de vue sa chimere favorite ; le rétablissement de l'Empire Romain. On a vu que dans ses principes, Rome devoit toujours gouverner le monde. Peu s'en étoit fallu qu'elle n'eut repris sous Rienzi l'ascendant & la supériorité qu'elle avoit autrefois. Il y a lieu de croire qu'un peu plus de courage & de persévérance de la part du Tribun, moins de faste & de vanité, auroient opéré ce prodige ; mais il ne falloit plus y penser. La ville de Rome avoit détruit elle-même l'idole qu'elle avoit élevé. Il n'étoit plus question alors de Rienzi ; on verra bientôt ce qu'il devint après sa chûte.

Pétrarque obligé de tourner ses vues d'un autre côté, pour réaliser sa chimere, jugea l'Empereur Charles propre à l'accomplissement de ses grands desseins. Il faut avouer que les circonstances où se trouvoit alors l'Italie, se prêtoient assez aux idées de Pétrarque.

Charles, comme Empereur, étoit toujours le chef des Gibelins, & ses liaisons avec le Pape lui conci-

Digitized by Google

lioient le parti Guelphe. Les principales villes d'Italie, gémiſſant ſous le joug des tyrans qui les gouvernoient, deſiroient un chef ſuprême à qui elles puſſent recourir. Ces tyrans eux-mêmes, las de ſe faire la guerre les uns aux autres, ſe flattoient que l'Empereur, en prenant le timon de l'Italie, y rétabliroit la tranquillité. La ville de Rome retombée dans cet état affreux d'où Rienzi l'avoit tirée pour un moment, ne voyoit plus d'autre reſſource que le retour de ſes deux chefs, & deſiroit qu'ils vinſſent établir leur ſéjour dans cette capitale du monde. Florence même, cette République ſi jalouſe de ſa liberté, qui ne vouloit pas reconnoître les Empereurs dont elle avoit ſecoué le joug, ſollicitoit l'entrée de Charles en Italie, parce qu'elle vouloit l'oppoſer aux Viſcomti, Seigneurs de Milan, dont elle redoutoit la puiſſance, & qui menaçoient de l'envahir.

An. de J. C. 1350.

Pétrarque deſiroit auſſi ardemment de voir l'Empereur en Italie, qu'il avoit deſiré quelques années avant le ſuccès de l'entrepriſe de Rienzi. Il étoit tenté de lui écrire ; mais il n'oſoit pas, n'ayant pas l'honneur d'être connu de lui, quoiqu'il l'eût vu à Avignon, lorſque ce Prince y alla ſolliciter l'Empire.

Il ſentoit bien qu'il ne lui convenoit pas de s'immiſcer dans des affaires de cette nature. Il n'avoit ni miſſion ni caractere pour cela. Voici les raiſons qui le déterminerent à rompre le ſilence. On les trouve dans une lettre qu'il écrivit long-temps après au Pape Urbain V.

» Lorſqu'il s'agit d'un intérêt public & général, ſi » les plus grands ne ſont pas leur devoir, il vaut » mieux que les petits parlent, que ſi tout le monde *Sen. l. 7. ep. 1.*

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1350.

» gardoit le silence. Dans ce naufrage commun, où
» je voyois ma patrie exposée, consultant plutôt mon
» zele & mon amour que mon état & mes forces,
» j'ai pensé qu'il m'étoit permis, & même qu'il me
» convenoit d'élever la voix, parce que ceux qui de-
» voient le faire ne le faisoient pas. Si leur rang les
» met au dessus de moi, mon zele me donne l'a-
» vantage sur eux. J'ai cru devoir défendre au moins
» par mes cris & par mes larmes la République aban-
» donnée. Je disois : si Dieu daigne seconder mes
» bonnes intentions, je serai utile à ma patrie ; on
» a vu souvent une seule voix produire les plus grands
» effets. Quel que soit le succès de mon entreprise,
» j'aurai du moins soulagé ma douleur.

Cette idée le frappa au point, qu'il crut qu'il y alloit de son honneur d'exhorter l'Empereur à faire son devoir, & de le reprendre même s'il ne le faisoit pas : il redoutoit la postérité. *J'aime mieux*, disoit-il, *qu'elle lui reproche son indolence qu'à moi mon silence* (*a*). Voici la lettre qu'il lui écrivit de Padoue, peu de jours après le départ du Cardinal de Bologne.

Edit. Basil. fol. 531.

» Je frissonne en écrivant cette lettre, quand je
» pense d'où elle part & où elle va. Placé dans les
» ténebres, la splendeur de votre nom m'éblouit.
» N'importe, l'amour bannit la crainte ; cette lettre
» ira jusqu'à vous, & vous fera du moins connoître
» ma fidélité & mon zele. Lisez-la, je vous en con-
» jure ; vous n'y trouverez pas ces fades adulations,
» que je regarde comme la peste des Rois, & qui

(*a*) Elegi ut eum potius quam me, hoc est illius tarditatem, quam meum silentium posteritas accusaret. *Sen. l. 7. ep. 1.*

Digitized by Google

» vous ſont odieuſes ; je le ſais bien ; c'eſt un art qui m'eſt inconnu ; vous n'aurez de moi que des plaintes & des lamentations. Vous nous avez oublié, je dis plus, vous vous êtes oublié vous-même en négligeant l'Italie. Nous nous flattions que le ciel vous avoit envoyé pour nous rendre la liberté ; il ſemble que vous vous refuſiez à cette miſſion, & lorſqu'il faudroit agir, vous perdez le temps à délibérer. AN. DE J. C. 1350.

» Vous voyez, Céſar, avec quelle confiance vous parle un homme obſcur, *qui n'a pas même l'avantage d'être connu de vous.* Loin de blâmer la liberté que je prends, vous devez plutôt ſavoir gré à votre caractere & à votre façon de penſer, qui m'inſpire cette confiance. Je reviens à ce que je diſois. Pourquoi perdre le temps à conſulter ; il ſemble que vous ſoyez sûr de l'avenir ; ignorez-vous que le ſuccès des plus grandes affaires dépend quelquefois d'un inſtant ? Que ſouvent un jour ſuffit pour conſommer des entrepriſes, à qui il a fallu pluſieurs ſiecles pour mûrir ? Croyez-moi, votre gloire & le ſalut de la République ; vos affaires & les nôtres ne ſouffrent point de retardement. Vous êtes encore bien jeune ; mais le temps vole ; la vieilleſſe viendra vous ſurprendre dans le temps que vous y penſerez le moins. Craignez-vous de commencer trop tôt une entrepriſe, à laquelle la plus longue vie peut à peine ſuffire ?

» L'Empire Romain agité par mille tempêtes, trompé ſouvent par de fauſſes bonaces, met enfin toute ſon eſpérance en vous. Il reſpire un peu à l'ombre de votre nom ; mais l'eſpérance ſeule ne ſauroit le

An. de J. C. 1350.

» soutenir. Vous connoiſſez la grandeur de votre entrepriſe ; conſommez-la au plutôt. Que l'amour de » la patrie, le ſoin de vos états tranſalpins ne vous » retiennent pas ! En voyant l'Allemagne, ſongez à » l'Italie. Si l'une vous a vu naître, l'autre vous a » élevé. Si vous êtes Roi dans l'une, vous êtes Roi » & Empereur dans l'autre. Qu'il me ſoit permis de » le dire, ſans vouloir offenſer les autres nations ! » C'eſt ici qu'eſt le chef de votre Monarchie ; vous » ne trouverez par-tout ailleurs que les membres. » Quel plus beau projet que de réunir ces membres » à leur chef !

» Je ſais que toute nouveauté vous eſt ſuſpecte ; » mais ce que je vous propoſe n'eſt pas nouveau pour » vous. L'Italie vous eſt auſſi connue que l'Allemagne. Amené dès votre enfance par votre illuſtre » pere, vous avez appris de lui à connoître nos villes » & nos mœurs ; c'eſt là qu'il vous a donné les premieres leçons de la guerre. Choſe incroyable ! vous » y avez remporté à la fleur de votre âge de grandes victoires, heureux préſage de ce que vous deviez eſpérer pour l'avenir ! Pourriez-vous craindre » à préſent d'entrer dans un pays où vous avez triomphé dès l'enfance ?

» Jamais l'Italie n'a deſiré avec tant d'ardeur l'arrivée d'un Prince étranger ; vous êtes ſon unique » reſſource ; elle ne craint pas votre joug. Pourquoi » ne dirois-je pas ce que je penſe, perſuadé que vous » l'approuverez ? Par une faveur ſinguliere du ciel, » nous voilà rentrés dans notre ancien droit *d'être* » *gouvernés par un Prince de notre nation* *. Que l'Allemagne diſe tout ce qu'elle voudra ! l'Italie eſt

* Et civi ſervire ſuo.

» votre patrie. Hâtez-vous donc de vous rendre à ſes
» deſirs. Ne les laiſſez pas refroidir par une longue
» attente. Prenez pour modele Céſar, que vous ai-
» mez. Ce premier fondateur de l'Empire agiſſoit avec
» tant de célérité, qu'il prévenoit quelquefois lui-
» même les couriers qu'il envoyoit. N'envoyez per-
» ſonne ; c'eſt vous que nous voulons.

» Si vous aimez la vertu, ſi vous êtes avide de
» gloire, comme je ne puis en douter, (ainſi parloit
» Ciceron à Céſar) ne fuyez point le travail & la
» peine ; c'eſt la ſeule voie pour acquérir la vertu &
» arriver à la gloire. Hâtez-vous de venir rendre la
» paix à l'Italie ; vous n'avez point d'affaire plus
» grande, plus importante que celle-là ; point d'en-
» trepriſe qui vous convienne mieux, qui vous faſſe
» plus d'honneur, & dont vous ſoyez plus capable.
» Rien ne peut occuper plus dignement une ame com-
» me la vôtre. Au moins commencez par-là, quoique,
» l'Italie en paix, je ne vois pas ce qui vous reſte-
» roit à faire. Voyez Rome à vos pieds : cette vieille
» matrone pâle & défigurée, les cheveux épars, les
» habits déchirés, vous tient ce langage.

» Céſar, ne me mépriſez pas : j'ai eu autrefois un
» grand pouvoir. J'ai fait des loix ; j'ai diviſé l'année ;
» j'ai montré à faire la guerre. J'ai employé cinq
» ſiecles à conquérir l'Italie : dans les deux ſuivans
» j'ai ſubjugué l'Aſie, l'Afrique & l'Europe. Ce n'eſt
» qu'à force de vaincre & de répandre du ſang, que
» je ſuis venu à bout d'affermir les fondemens de
» mon empire naiſſant. (Ici une longue énumération
» des héros de Rome & de leurs exploits.)

» Parvenue enfin au comble de mes vœux, j'ai vu

AN. DE J. C. 1350.

AN. DE J. C. 1350.

» tout ſous mes pieds ; mais comme il n'y a rien de
» durable ſur la terre, une irruption de barbares m'a
» miſe dans l'état où vous me voyez ; le ciel vous
» envoie pour m'en tirer. Qu'attendez-vous ? Je n'ai
» jamais eu plus beſoin de ſecours ; perſonne n'eſt
» plus capable que vous de m'en donner : jamais les
» circonſtances n'ont été plus favorables pour cela. Sui-
» vez l'exemple de ces héros, qui ne différoient ja-
» mais les occaſions d'acquérir de la gloire. Alexandre
» à votre âge avoit déjà parcouru l'Orient, & faiſoit
» la conquête des Indes. Scipion l'Africain étoit auſſi
» jeune que vous, lorſqu'il alla porter la guerre à Car-
» thage, pour éloigner le péril qui me menaçoit. Vous
» n'avez point de mers à paſſer, point d'Annibal à
» combattre. Vous ne trouverez point d'obſtacles dans
» votre route ; votre préſence ſeule applanira tout ;
» les barrieres tomberont à votre aſpect. Quel champ
» de gloire s'ouvre pour vous ! Henri VII. votre aïeul
» d'éternelle mémoire vous contemple du haut du
» ciel ; il compte les jours & les heures ; il me ſemble
» l'entendre vous parler ainſi :

» Mon cher fils, puiſque vous vivez, je ne ſuis
» pas mort tout entier ; il y a encore de la reſſour-
» ce ; voyez Rome en pleurs ; rétabliſſez-la dans ſon
» premier état. Conſommez un projet que ma mort,
» plus funeſte au monde qu'à moi, m'a empêché d'e-
» xécuter. Que mon exemple vous ſerve de leçon ;
» n'attendez pas que la mort vous prévienne. Paſſez
» au plutôt les Alpes. Rome attend ſon époux ; l'I-
» talie ſon ſauveur ; les gens de bien ſoupirent après
» vous ; ils s'uniront pour combattre ſous vos éten-
» dars ; les ſcélérats tremblent. Dieu vous a réſervé
la

„ la gloire d'exécuter ce que j'avois entrepris.
A Padoue, ce 24. Février.

AN. DE J. C. 1350.

Cette lettre est belle ; il est impossible de rassembler avec plus d'art & de force tous les motifs qui devoient engager l'Empereur à entrer en Italie. On verra l'effet qu'elle produisit.

Peu de jours après l'avoir écrite, Pétrarque alla faire un tour à Verone, pour voir son fils & ses amis. C'est de cette ville qu'est datée une lettre qu'il écrivit à Socrate le 12. de Mars, dans laquelle après avoir fait le dénombrement des amis que la peste lui a laissés, il prouve qu'il ne peut pas se flatter de former une société avec eux ; en conséquence il le prie de venir le trouver en Italie, pour s'établir ensemble à Parme, à Padoue, ou par-tout ailleurs, si ces deux villes ne lui convenoient pas.

Ces amis qui lui restoient, se réduisent à Barbate de Sulmone, Lélius, Gui Settimo, François Rinucci & Jean Boccace.

Barbate étoit établi à Sulmone avec sa femme, & ne pouvoit pas la quitter. Lélius étoit à Rome, comme j'ai déjà dit, occupé au gouvernement de la République. Gui Settimo suivoit toujours la Cour à Avignon, où il attendoit sa fortune. François Rinucci & Jean Boccace étoient deux Florentins, avec qui il s'étoit lié depuis peu, & que je ferai bientôt connoître. Ils étoient si attachés à leur patrie, que rien n'auroit pu les en arracher. Socrate étoit donc toute sa ressource. Mais malgré l'amitié qu'il avoit pour Pétrarque, & cette habitude de vivre ensemble, contractée depuis plusieurs années, les instances les plus fortes souvent réitérées ne purent jamais le faire aller

Digitized by Google

en Italie. Il s'obſtina toujours à reſter à Avignon.

AN. DE J. C. 1350.

Pétrarque retourna quelque temps après à Padoue, pour y attendre le retour du Cardinal de Bologne, à qui il avoit promis de s'y retrouver avec lui. Le Légat arriva dans les derniers jours d'Avril. Il avoit convoqué un Concile des Evêques de ſa Légation, dont l'objet étoit de diſſiper les factions qui diviſoient l'Italie, & de rétablir la bonne intelligence entre le Patriarche d'Aquilée & le Comte de Gorice (*a*). Ce Concile ſe tint le 10. Mai, & n'aboutit à rien. Les guerres d'Italie continuerent, & le Comte de Gorice fit aſſaſſiner le Patriarche d'Aquilée, dans le temps qu'il revenoit de Padoue : ainſi l'utilité de ce Concile, convoqué avec tant d'appareil, ſe réduiſit à quelques Canons pour la réforme des mœurs eccléſiaſtiques & la ſplendeur du culte divin.

Le Cardinal, après avoir répandu à pleines mains les graces ſpirituelles & temporelles, prit la route de Milan & de Gênes pour retourner à Avignon. Les plus grands Seigneurs d'Italie l'accompagnerent ; il avoit à ſa ſuite un grand nombre de perſonnes diſtinguées de tous les états ; par-tout où il paſſoit, on lui rendoit les plus grands honneurs.

Pétrarque qui n'étoit pas courtiſan, accompagna le Prélat par attachement pour ſa perſonne, & par reconnoiſſance des marques de bonté dont il le combloit. Le Cardinal aimoit beaucoup à s'entretenir avec

(*a*) Bertrand de St. Geniés, Gentilhomme du Querci, grand Juriſconſulte & homme de bien. Il fut pendant long-temps Auditeur des cauſes du Palais à Avignon, Patriarche d'Aquilée, l'an 1334. Il s'attira l'inimitié du Comte de Gorice, pour avoir défendu avec trop de chaleur les droits de ſon égliſe. Les inſultes qu'on fit à ſon corps en le menant à la ſépulture, ſont inouies. On le mit ſur un char avec une courtiſanne à la tête, & l'autre aux pieds. *Ughelli Ital. Sacr.*

Digitized by Google

lui, & le badinoit quelquefois sur son enthousiasme pour sa patrie. AN. DE J. C. 1350.

Lorsqu'on fut arrivé dans le territoire de Verone, près du lac de Garde, frappé de la beauté du lieu il voulut s'y arrêter un moment ; c'est en effet une des plus belles situations de l'Italie. Il monta sur un tertre de gazon, d'où il considéra les divers objets qui s'offroient à ses regards ; les Alpes encore couvertes de neige dans le mois de Juin ; le lac de Garde sujet au flux & au reflux comme la mer ; de côté & d'autre de riches côteaux, des plaines fertiles & bien cultivées. *Il faut avouer*, dit le Légat, adressant la parole à Petrarque, *que votre pays est plus beau, & plus riche que le nôtre.* A ces mots la joie éclata sur le visage de Pétrarque : *mais il faut convenir aussi*, ajouta le Cardinal, peut-être pour tempérer un peu cette joie indiscrette, *que le nôtre est plus tranquille. Cela est vrai*, répondit Pétrarque, avec cette liberté dont il faisoit profession ; *mais nous aurons quand nous voudrons cette tranquillité dont vous jouissez, & il ne dépend pas de vous de vous procurer les beautés que la nature nous a prodiguées.*

Le Cardinal sourit & continua sa route. Pétrarque ayant pris congé de lui, retourna à Parme. En passant à Mantoue, il écrivit une autre lettre à Socrate datée du 28 Juin, pour lui recommander un jeune Abbé d'Auvergne, qu'il avoit vu à la suite du Cardinal de Bologne, & avec qui il s'étoit lié pendant son séjour à Padoue. C'étoit, je crois, Pierre de Rainzeville, Réligieux de St. Benoit, Abbé de St. Bénigne de Dijon. *Fam. l. 9. ep. 9. M. R. A Mantoue, le 28. Juin.* *Gall. Christ.*

Pétrarque le peint à Socrate, comme un homme

de mérite à tous égards, dont il regardoit l'amitié
An. de J. C. 1350. comme un tréſor qu'il vouloit partager avec lui, parce que dans ſes principes les biens de cette nature doivent être communs entre amis. *Allez-le voir*, lui dit-il, *il reconnoîtra d'abord ce Socrate, dont je lui ai ſi ſouvent parlé : pour vous vous ſerez charmé, & vous me ſaurez gré de vous avoir procuré la connoiſſance d'un homme tel que je n'en ai jamais trouvé de ſemblable, après avoir bien cherché. Je ſens quelle eſt mon imprudence d'unir deux hommes, qui en vivant enſemble, & admirant les vertus l'un de l'autre, doivent perdre la bonne opinion qu'ils peuvent avoir conçue de moi ; mais je m'en conſole par l'eſpérance que j'ai que leur amitié pour moi augmentera. Ce que je perdrai d'un côté, je le gagnerai de l'autre.*

Après avoir écrit cette lettre, Pétrarque partit de Mantoue ſur le ſoir, pour aller coucher à Luzara, qui n'en eſt qu'à cinq lieues près du Pô. Les Seigneurs de cette ville, qui étoient, je crois, des Gonzagues, l'attendoient à ſouper, & lui avoient envoyé un courier pour l'inviter à leur faire cet honneur. Il eut toutes les peines du monde à y arriver. Le vent du midi qui ſouffloit avoit fondu les neiges ; le Pô débordé avoit rempli les chemins d'un limon gras, d'où les chevaux ne pouvoient ſe tirer.

On lui fit une reception magnifique : le ſouper fut très-ſomptueux ; mets rares, vins étrangers, chere délicate, bon viſage d'hôte, beaucoup de gaieté. Il faut bien peu de choſe pour gâter la plus belle fête, & faire perdre le fruit d'une grande dépenſe. Le ſouper fut ſervi dans une ſalle baſſe & humide, dont les mouches & toute ſorte d'inſectes s'étoient emparés :

Digitized by Google

pour surcroit de malheurs, une armée de grenouilles, que l'odeur des mets sans doute avoit fait sortir de leurs trous, vinrent étourdir les convives par leurs croassemens importuns. Il n'y eut plus moyen d'y tenir ; il fallut sortir de table avant la fin du souper. AN. DE J. C. 1350

Pétrarque retiré dans sa chambre à minuit, mouroit d'envie de dormir ; mais quelqu'un, qui alloit à Rome gagner le Jubilé, lui demanda une lettre de recommandation pour son ami Lélius, qu'il écrivit avant de se coucher. C'est dans cette lettre datée de Luzara, le 20. Juin, que j'ai trouvé la description plaisante de ce souper, qui réussit si mal, malgré toute la bonne volonté de ceux qui le donnoient. *Fam. l. 9. ep. 10. M. R.* *Luciariæ, 4. cal. Julii nocte mediâ.*

Pétrarque partit le lendemain 29. de Luzara, pour aller à Parme, où il arriva le même jour ; il n'y a que huit lieues. On voit par les fragmens originaux de ses poésies, mis au jour par Ubaldini, qu'il s'occupa à les retoucher pendant l'été qu'il passa dans cette ville.

Il y attendit la fin des grandes chaleurs, pour aller à Rome gagner le Jubilé. Dans la vue de faire ce voyage avec moins d'ennui, il chercha des personnes avec qui il pût s'associer. Il écrivit à son ami Guillaume de Pastrengo, pour le lui proposer. Sa lettre est en vers latins, & contient les motifs les plus pressans. Cet ami ne demandoit pas mieux que d'aller à Rome avec Pétrarque dans une si belle occasion ; mais il étoit établi à Verone ; il avoit femme & enfans. Toute sa famille s'opposa à ce voyage ; il n'y eut pas moyen de vaincre cet obstacle. *Carm. l. 3. ep. 34.*

Au défaut de Guillaume de Pastrengo, Pétrarque s'associa un vieil Abbé, respectable par son âge & par

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1350.

sa dignité, & quelques personnes, qui par leur expérience dans les voyages pouvoient lui éviter beaucoup d'ennui & d'embarras.

Ils prirent leur route par la Toscane, & s'arrêterent à Florence. Pétrarque étoit empressé de revoir sa patrie, qu'il avoit quittée dans un âge si tendre, qu'il n'en avoit conservé que des idées très-confuses. Ses compatriotes, honteux de la façon dont son pere avoit été traité, étoient dans l'intention de lui restituer son bien de famille, qui avoit été injustement confisqué, comme on a vu; mais ils ne le faisoient pas. La chose avoit été plusieurs fois proposée, & toujours différée sous divers prétextes. Le parti Guelphe qui dominoit, trouvoit toujours le moyen d'éluder cette proposition.

Pétrarque avoit dans cette ville des amis, qui quoique de fraîche date, avoient déjà fait de grands progrès dans son cœur; en quoi la nécessité où il se voyoit de réparer les pertes qu'il venoit de faire, les avoit beaucoup aidés. Comme ces amis nouveaux joueront désormais un grand rôle dans la vie de Pétrarque, il est essentiel de les connoître. Les principaux sont Zanobi de Strata, François Nelli, & Jean de Certaldo.

Zanobi de Strata étoit né à Florence, où Jean son pere avoit enseigné la grammaire toute sa vie avec succès. Zanobi continua la profession de son pere, & le surpassa. Les talens que la nature lui avoient donnés pour l'éloquence & la poésie, lui firent prendre un autre essor, & le lierent avec tout ce qu'il y avoit alors de plus distingué en Toscane pour le rang & pour l'esprit. J'aurai occasion de parler souvent de lui dans ces Mémoires, & de le faire connoître.

Digitized by Google

François Nelli étoit de la maiſon Rinucci (bonne maiſon de Florence) Nicolas ſon pere & Nello ſon aïeul avoient été pluſieurs fois Prieurs & Gonfaloniers de juſtice, qui étoient alors les premieres Magiſtratures de cette ville. François avoit embraſſé l'état eccléſiaſtique : il fut d'abord Notaire, Juge & Secretaire de l'Evêque ſous François de Salveſtri. Ange Acciajoli le fit grand Vicaire. Il étoit Prieur-Curé de l'Egliſe des ſaints Apôtres, ancienne égliſe, qui avoit été autrefois Collégiale. Il paroît que c'étoit un homme ſavant, pieux, & fort eſtimé à Florence. J'ai trouvé dans la bibliotheque du Roi un manuſcrit, qui contient les lettres qu'il écrivit à Pétrarque, à qui il rendoit une eſpece de culte. Il s'en faut de beaucoup qu'il eût autant d'eſprit, de goût & de connoiſſances que lui, & qu'il écrivît auſſi bien. Son ſtyle eſt obſcur, affecté, embarraſſé.

An. de J. C. 1350.

Arch. general. di Fir. Notiz. del Can. Salv. Biſcioni Note ſopr le lett. di Bocc. fol. 382.

Pétrarque lui donna le nom de Simonide. L'Abbé Salvini prétend que c'eſt à cauſe de ſon grand amour pour les Muſes.

Salv. Not. ſopr. Senil.

Jean de Certaldo eſt plus connu maintenant ſous le nom de Boccace que je lui donnerai dans ces Mémoires. Certaldo eſt le nom d'un bourg à vingt milles de Florence, d'où ſa famille étoit originaire. On croit qu'il nâquit à Paris, l'an 1313. d'une fille avec qui ſon pere étoit en commerce. Il étudia la Grammaire ſous Jean de Strata, & le Droit Canon ſous Cino de Piſtoie. Le goût que la nature lui avoit donné pour la poéſie & les belles-lettres, l'emporta ſur tous les projets & les vues de fortune de ſon pere, qui vouloit qu'il s'adonnât au commerce ou à la Juriſprudence. Cependant on croit qu'il fut reçu Docteur en droit,

Digitized by Google

& il eſt certain qu'il prit d'abord le parti de l'Egliſe.
An. de J. C. 1350. Son pere l'envoya pour commercer à Naples, où le Roi Robert, qui démêla ſes talens, le reçut avec bonté ; il aimoit à s'entretenir avec lui. Ce Prince avoit une fille qui étoit l'unique fruit de la ſeule foibleſſe qu'on puiſſe lui reprocher. Les Hiſtoriens la nomment Marie d'Aragon. Boccace fut épris de ſes charmes ; c'eſt elle qu'il a célébrée dans ſon *Philocopo* & ſa *Fiammetta*.

Pendant ſon ſéjour à Naples, il entendit parler de Pétrarque d'une façon qui lui inſpira un grand deſir de le connoître. Il profita de la premiere occaſion qui ſe préſenta pour cela ; la liaiſon fut bientôt faite, & ne ſe démentit jamais. Pluſieurs rapports qu'ils avoient enſemble, contribuerent à en reſſerrer les nœuds : même avidité de ſavoir, goût pour la poéſie & les belles-lettres, antipathie pour le droit, averſion & mépris pour les hommes de leur ſiecle. Ils avoient l'un & l'autre beaucoup de franchiſe, de vérité, & le cœur fort tendre.

On a vu que Pétrarque devint amoureux de Laure dans l'Egliſe de Ste. Claire, à l'office de la Semaine ſainte : Boccace vit Marie & l'aima dans l'Egliſe des Cordeliers de Naples, le jour de Pâques.

J'ignore ſi c'eſt dans cette occaſion que Pétrarque & Boccace ſe virent pour la premiere fois, ou s'ils s'étoient déjà rencontrés quelque part ; mais il eſt certain que Boccace, fort empreſſé de ſe lier avec Pétrarque, lui avoit envoyé des vers latins, dans leſquels il ſe plaignoit de ce qu'il ne pouvoit pas avoir ſes poéſies, lui qui en étoit plus avide que perſonne ; & cependant elles couroient le monde. La réponſe que

Digitized by Google

que Pétrarque lui fit, eſt imprimée parmi ſes vers latins; mais elle étoit égarée, & Boccace ne la reçut que quelques mois après. AN. DE J. C. 1350.

Dans la ſuite de ces Mémoires, on verra Pétrarque en grand commerce de lettres avec ces trois Florentins, qui vont remplacer les amis que la mort lui avoit enlevés. Il partit de Florence vers le milieu d'Octobre, & prit la route de Rome. Entre Bolſena (*a*) & Viterbe, il lui arriva un malheur, qui faillit à avoir des ſuites fâcheuſes. Voici comme il le raconte lui-même dans une lettre à Boccace. *Fam. l. 11. ep. 1. M. R.*

» Le 15 Octobre nous ſortions de Bolſena, petite » ville peu connue à préſent; c'étoit autrefois une » des principales de l'Etrurie. Occupé du plaiſir que » me donnoit l'eſpérance de voir Rome dans cinq jours, » je réfléchiſſois ſur le changement que le cours des » années fait dans notre façon de penſer. Voici, di- » ſois-je, mon cinquieme voyage à Rome: j'y ſuis » venu, il y a quatorze ans pour la premiere fois, 1337. » attiré par la ſeule curioſité de voir les merveilles » de cette ville. Quelques années après le deſir un » peu trop précoce d'être couronné m'y a fait aller pour 1341. » la ſeconde fois. Le troiſieme & quatrieme voyage » n'ont eu d'autre motif que celui de rendre ſervice 1343, 1344. » à des amis malheureux & perſécutés. Celui-ci doit » être plus heureux, puiſque ſon unique objet eſt » mon ſalut éternel. Dans le temps que mon eſprit » étoit plein de ces idées, le cheval du vieil Abbé » qui marchoit à ma gauche, voulant frapper le mien, » détacha un coup de pied, qui porta ſur ma jambe

(*a*) *Volſinium* en latin. Cette ville fit long-temps la guerre aux Romains, & fut détruite par eux l'an de Rome, 488. Elle donna ſon nom à un lac où il y a deux Iſles.

Digitized by Google

AN DE J. C. 1350.

» au-dessous du genouil. Le coup fut si violent, qu'on » entendit un bruit comme d'os cassés : ce bruit attira » autour de moi des gens qui en étoient assez éloi- » gnés. Je sentis une douleur très-vive, qui me fit » d'abord prendre le parti de m'arrêter ; mais ensuite » effrayé par la position des lieux, & faisant de né- » cessité vertu, j'allai comme je pûs jusqu'à Viterbe, où » nous arrivâmes le 16 Octobre fort tard ; trois jours » après on me traîna à Rome avec assez de peine.

» Dès que j'y fus arrivé, je fis venir des Méde- » cins, qui ayant examiné ma plaie, trouverent l'os » découvert : la couleur donnoit lieu de craindre qu'il » ne fut cassé : le fer du cheval y avoit laissé son em- » preinte. L'odeur de cette plaie négligée étoit si forte, » que je ne pouvois me supporter moi-même ; quoique » cette espece de familiarité que nous contractons avec » notre corps nous rende supportables des choses que » nous ne pourrions pas souffrir dans les autres. Je n'ai » jamais mieux compris que dans cette occasion com- » bien l'homme est un animal vil & abject, s'il ne » rachete la bassesse de son corps par la noblesse de » son ame.

Quelque impatient que fut Pétrarque de gagner le Jubilé, & de voir encore une fois les beautés de Rome, dont il ne pouvoit pas se rassasier, il fut obligé de garder le lit plusieurs jours, qui lui parurent des années. Il y étoit encore le 2 Novembre lorsqu'il écrivit à Boccace le récit de son accident, que je viens de traduire. Voici la peinture qu'il lui fait de son état dans la même lettre.

» Le mouvement est nécessaire à ma santé ; le re- » pos m'est odieux. Mais hélas ! les tristes jours que

Digitized by Google

» je suis obligé de passer dans le lit, me paroissent » plus longs à Rome que par-tout ailleurs. Je ne » puis me lasser de voir les merveilles de cette ville » reine ; plus je les contemple, plus je crois aisé- » ment tout ce que l'histoire & la rénommée nous pu- » blient d'elle. Une réflexion me console dans mon » malheur, c'est que je regarde ce qui m'est arrivé, » comme une juste punition de Dieu, qui après avoir » affermi dans le bien mon ame chancellante, a voulu » que mon corps boîtât. Mon Confesseur m'avoit traité » avec trop de douceur ; j'avois besoin de cette mor- » tification pour y suppléer. Si mon accident vous » afflige, le courage avec lequel je l'ai souffert doit » vous consoler.

AN. DE J. C. 1350.

On voit dans cette lettre que Pétrarque étoit dans les dispositions les plus heureuses pour gagner le Jubilé, qu'il regardoit comme un bain sacré, où l'ame pouvoit déposer toutes ses souillures. La supériorité de son esprit & de ses lumieres ne l'empêchoit pas de reconnoître ce trésor de l'Eglise (*a*), dont les souverains Pontifes sont les dispensateurs ; ce que les esprits forts de notre siecle traitent de chimere & de préjugé populaire.

Romæ, 4. Non. Novembris.

Cette remission entiere de tous les péchés, que l'Eglise accorde aux fideles dans certains temps & à certaines conditions, & que Pétrarque fût si empressé d'obtenir, étoit encore de fraîche date : voici ce qui y donna occasion.

Au commencement de l'an 1300. il se répandit un bruit à Rome, que tous ceux qui visiteroient l'Eglise de

Od. Rain. Jacob. Card. de Jubil. Cap. IV.

(*a*) *Ce trésor est composé du sang que Jesus-Christ a répandu, dont la vertu est infinie, des mérites de la Vierge, mere de Dieu, & de tous les Saints.* C'est ainsi que s'exprime Clement VI. dans sa Bulle.

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1350.

St. Pierre gagneroient une indulgence pléniere, & que chaque centieme année avoit cette vertu, ce bruit attira dans cette Egliſe un concours de monde prodigieux.

Boniface VIII. fit chercher dans ſes livres anciens quelques traces de cet uſage ; on n'y trouva rien (*a*). Il interrogea un vieillard âgé de 107 ans, qui lui dit qu'il ſe ſouvenoit bien que l'an 1200 ſon pere laboureur alla à Rome gagner l'indulgence, & lui conſeilla de ſuivre ſon exemple cent ans après, s'il étoit encore en vie. En France deux vieillards du dioceſe de Beauvais, qui avoient paſſé cent ans, confirmoient cette tradition, de même que pluſieurs vieillards d'Italie.

Boniface, qui voyoit avec plaiſir cette dévotion s'établir, après avoir conſulté le ſacré College, publia une Bulle, où il dit : *Suivant le rapport fidele des anciens, il y a de grandes indulgences accordées à ceux qui viſitent l'Egliſe du Prince des Apôtres, chaque centieme année : nous les renouvellons & confirmons toutes, & nous accordons indulgence pléniere à tous ceux, qui confeſſés & repentans, viſiteront les Egliſes des Apôtres durant la préſente année* 1300. *& toutes les centiemes années ſuivantes.*

Voilà la véritable origine de cette indulgence, qu'on appelle à préſent Jubilé (*b*) ; mais qui ne commença à porterce nom, que lorſque le Pape Clement VI en eut réduit le terme à cinquante ans, à la priere des

(*a*) Il y a apparence que cet uſage venoit des jeux ſéculaires que les anciens Romains célébroient tous les cent ans. Après l'établiſſement du chriſtianiſme, le peuple attaché à ſes uſages, continua d'aller à Rome de tout côté, la premiere année de chaque ſiecle, & il faiſoit ſes dévotions ſur le tombeau des Apôtres. Il eſt étonnant qu'on l'ignorât alors, & plus vraiſemblable qu'on feignît de l'ignorer.

(*b*) Le Pere Brumoy s'eſt trompé, lorſqu'il a dit : *la comparaiſon que le Pape Boniface VIII. fait dans ſa Bulle de cette indulgence avec le Jubilé des Juifs, l'a fait depuis nommer du nom de Jubilé.* Conj. de Rienzi, t. 1. fol. 19. Il a confondu Boniface VIII. & Clement VI.

Digitized by Google

Romains (*a*). Ce terme rendoit la grace plus semblable au Jubilé des Juifs, qui se célébroit tous les cinquante ans. Les esclaves étoient mis en liberté ; les dettes éteintes ; chacun rentroit dans la possession de son bien & dans sa famille. La Bulle que le Pape publia pour cette réduction, est datée du 27 Janvier 1343. On la trouve dans le corps du Droit Canonique. AN. DE J. C. 1350. *Extr. comm. L.* 5.

S'il en faut croire un Auteur contemporain, qui nous a donné une vie de Clement VI *, ce Pape, toujours magnifique, & prodigue des trésors de l'Eglise comme des siens propres, les répandit dans cette occasion sans mesure & d'une façon fort singuliere. * *Pierre de Herentals. Bal. tom.* 1. *fol.* 311. *Alber. à Rosate dict.*

Ce Biographe rapporte une autre Bulle, par laquelle le souverain Pontife, *en vertu de l'autorité qu'il tient des Apôtres, rétablit les ames de ceux qui auront gagné l'indulgence dans l'état où elles étoient d'abord après le baptême, & il ordonne aux Anges de les introduire tout de suite dans le Paradis, sans les faire passer par le Purgatoire* (*b*). 28 Juin 1344.

Cette Bulle contient encore d'autres clauses fort singulieres, qui démontrent qu'elle est apocryphe, quoique quelques Auteurs assurent l'avoir vue en original & avec le plomb dans les Eglises de Vienne, de Poitiers, & de Limoges (*c*).

(*a*) Urbain VI. voulut qu'il fut renouvellé tous les 33 ans, en mémoire du temps que N. S. passa sur la terre. Paul II. ayant égard à la fragilité humaine, ordonna qu'il seroit ouvert de 25 à 25 ans.

(*b*) Mandamus Angelis Paradisi quatenus animam illius à Purgatorio penitus absolutam in Paradisi gloriam introducant.

(*c*) Wesel Gansfort & Corneille Agrippa, Auteurs Protestans, qui ne méritent pas d'être crus sur ce point ; ils assurent que l'Université de Paris condamna cette Bulle ; mais on ne trouve pas cette condamnation. Alberic Rosat autre Auteur contemporain, rapporte aussi la Bulle dans son dictionnaire, & même il en fait l'éloge ; mais il doute qu'elle ait été scellée & publiée. St. Antonin trouvoit qu'elle n'étoit pas dans le style de la Cour Romaine. Mr. Baluse a fort bien prouvé qu'elle étoit apocryphe & supposée, quoiqu'il en eut trouvé quelques exemplaires dans la bibliotheque Colbert, qui lui avoit été confiée. *Vit. Pap. Aven. Tom.* 1. *fol.* 916.

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1350.

Quelle apparence que Clement VI. homme éclairé, prudent, & qui avoit fait de bonnes études, eût ſouffert qu'on inſérât dans ſa Bulle des abſurdités palpables, qui l'auroient rendu la riſée de tout le monde? Si, par une négligence inexcuſable de ſa part, elles avoient échappé à ſa pénétration, Pétrarque, qui étoit attaché à lui & jaloux de ſa gloire, lui auroit fait remarquer ces inepties, & auroit empêché qu'on les publiât ſous ſon nom.

Le Jubilé fut ouvert le jour de Noël 1349. ou plutôt 1350. parce que l'année à Rome commençoit ce jour-là. Le concours des Pélerins fut prodigieux depuis Noël juſqu'à Pâques ; il y en eut toujours environ un million. Les rues étoient ſi pleines, qu'on étoit entraîné par la foule, ſoit à pied, ſoit à cheval. *On ne s'appercevoit pas*, dit Pétrarque, *que la peſte avoit dépeuplé le monde.* Le concours diminua un peu pendant l'été à cauſe des chaleurs & de la recolte ; mais il recommença à la fin de l'année : les gens de qualité vinrent les derniers, & ſur-tout les grandes Dames ultramontaines. La plupart prirent la route de la Marche d'Ancone, où Bernardin de Polenta, Seigneur de Ravenne, les attendoit au paſſage, & de façon ou d'autre il en faiſoit ce qu'il vouloit.

L'Auteur contemporain qui nous l'apprend, aſſûre que *cela ne leur ſeroit pas arrivé, ſi elles étoient reſtées dans leurs maiſons, parce qu'un vaiſſeau qui eſt toujours dans le port ne fait jamais naufrage.* Il ajoute que *les indulgences & les voyages ne conviennent pas aux jeunes perſonnes* (*a*).

(*a*) Indulgentia & iter potius pertinent ad ſenes quam ad juvenes; nam navis ſuo ſtans in portu & in alienos portus non deducta, nunquam ſentit naufragia. *P. Azar. Chron. fol.* 359.

Digitized by Google

Les étrangers qui venoient de tous les pays, ne sachant pour la plupart que leurs langues, furent fort embarrassés pour la confession. Ils prenoient des interpretes, qui souvent publioient ce qu'ils avoient entendu, & il falloit quelquefois acheter fort cher leur silence. C'est pour remédier à cet abus, qu'on a établi à Rome des Pénitenciers, qui savent les langues. An. de J. C. 1350.

Les Rois de Castille, d'Aragon, de Portugal & de Chypre auroient bien voulu gagner le Jubilé sans aller à Rome. Ils écrivirent au Pape, pour le prier de les dispenser de ce voyage; il étoit porté à leur accorder cette dispense; mais les Cardinaux s'y opposerent. Voici la réponse qu'il fit à ces Princes : *mes freres les Cardinaux considérant que cette indulgence est accordée non-seulement pour le salut des ames; mais encore pour l'honneur des Saints, n'ont pas voulu consentir qu'on dispensât de visiter leurs Eglises.* Le nombre des jours pour la visite des Eglises fut fixé à trente pour les Romains, quinze pour les Italiens, & dix pour les autres étrangers.

Le Pape crut devoir ajouter aux Eglises de St. Pierre & de St. Paul, celle de St. Jean de Latran, parce que, dit-il, *Constantin y fut baptisé & guéri de la lepre, & parce qu'après que le Pape St. Sylvestre en eut fait la dédicace, l'image de Jesus-Christ peinte y parut miraculeusement à la voûte.*

A la fin de l'année, on dispensa tous ceux qui se trouverent à Rome de ce qui leur manquoit de leurs stations. L'année suivante Clement VI. porta encore plus loin sa bonté & sa complaisance; car il étendit l'indulgence sur plusieurs personnes, qui, ayant formé *Od. Raya.* 1350. N. 2.

Digitized by Google

le projet d'aller la gagner, avoient été arrêtées par
An. de J. C. 1350. quelques obſtacles, à condition ſeulement qu'elles donneroient l'argent qu'elles auroient dépenſé dans le voyage.

Pétrarque dit qu'il eſt inconcevable, comment la
Ed. *Baſ. fol.* 823. ville de Rome, dont les champs étoient en friche, & dont les vignes avoient gélé l'année précédente, put nourrir pendant l'année cette affluence de monde, que les plus grandes villes auroient eu peine à nourrir un ſeul jour. Il aſſure que l'abondance y fut plus grande à la fin qu'au commencement.

La façon dont les habitans de Rome ſe comporterent dans cette occaſion, ne s'accorde pas avec l'idée que Pétrarque nous donne de leur déſintéreſſement.
Mat. Vill. L. 1. *cap.* 55. Mathieu Villani rapporte qu'ils devinrent tous hôteliers; qu'ils firent payer le gîte fort cher aux Pélerins, tant pour eux que pour leurs chevaux, & ce qui eſt plus odieux, qu'ils empêcherent les étrangers de porter les denrées à Rome, pour tenir toujours à un prix exorbitant celles qu'ils avoient à vendre. Enfin il les accuſe de toute ſorte de fraudes & de monopoles; ce qui joint à la fatigue & aux chaleurs cauſa une grande mortalité. Meyer aſſure que de tous ces Pélerins, il n'en revint pas la dixieme partie.

Dieu ne jugea pas à propos de renouveller dans le ſecond Jubilé le miracle qu'il avoit fait dans le premier. Un manuſcrit du Vatican cité par le Cardinal Baronius, rapporte qu'à Rome l'an 1300, *quoique la foule des Pélerins fut innombrable comme le ſable de la mer, cependant on ne manqua jamais de rien, & , ce qui eſt fort ſingulier, plus le nombre des Pélerins augmentoit, plus les denrées abondoient & diminuoient*

Digitized by Google

minuoient de prix (*a*) : auſſi l'Auteur attribue-t-il cela à un effet miraculeux de la grace. On voit que le contraire arriva dans le Jubilé de 1350. par l'avidité des Romains. AN. DE J. C. 1350.

La vexation monta au point, que le Cardinal de Ceccano, Légat, crut devoir y remédier par un grand nombre de diſpenſes, pour abrégér le temps des ſtations. Les Romains en furent ſi mécontens, qu'il y eut une eſpece d'émeute contre le Cardinal ; ſon palais fut inſulté ; quelques jours après, pendant qu'il paſſoit dans la rue, on tira ſur lui deux fleches d'une fenêtre grillée, dont l'une perça ſon chapeau. La peur le fit ſortir de Rome, & il mourut ſur le chemin de Naples, empoiſonné, à ce que l'on prétend (*b*). Le 17 Juillet. *Vita di Rienzi, fol. 167. Mat. Vill. L. 1. cap. 86.*

Pétrarque obligé de garder le lit, ne ſachant à quoi s'occuper, imagina d'écrire une lettre à Varron, le plus ſavant homme des Romains, de qui il nous reſte ſi peu de choſes. Voici comment elle eſt datée. *De Rome, la capitale du monde, qui fut votre patrie, & qui eſt devenue la mienne, aux Calendes de Novembre* 1350 (*c*). Pétrarque lui parle dans cette lettre de ſon traité *des choſes divines & humaines*, à qui il doit ſa grande réputation, & que nous avons perdu. Il aſſure l'avoir vu dans ſon enfance ; il ſoupçonnoit où il pouvoit être ; mais il ne paroît pas qu'il l'eut retrouvé. On n'avoit alors de cet Auteur, qui avoit tant

(*a*) Dei cooperante gratia, tanta fuit abundantia victualium, quod quanto magis populus multiplicabatur tanto alimentorum copia redundabat & vilius alimenta vendebantur. *Apud Od. Rain. ann.* 1300.

(*b*) Le Biographe de Rienzi dit qu'il mourut d'une indigeſtion de lait & de concombres, dont il mangea avec excès. C'eſt lui qui a fondé le couvent des Céleſtins de Gentilly, près du pont de Sorgue. Son exécuteur teſtamentaire les fit venir d'Italie, l'an 1356.

(*c*) In capite orbis Româ, quæ tua fuit, mea patria facta eſt calendis Novembris 1350. Dans les imprimés il y a *Octobris*. Dans le M. B. R. *Novembris*. Cela vaut mieux. Pétrarque n'étoit pas à Rome le 1er. Octobre.

An. de J. C. 1350.

écrit sur toute sorte de matieres, que quelques fragmens en fort mauvais état (*a*).

Je crois que c'est dans le même temps que Pétrarque fit ces vers saphiques adressés à Horace, où il passe toutes ses œuvres en revue, & en fait un grand éloge. On les trouve à la fin du recueil de ses lettres, imprimé à Lyon ou à Geneve, l'an 1601.

Dès qu'il fut permis à Pétrarque de sortir, il n'eut rien de plus pressé que d'aller faire la visite des Eglises, pour gagner le Jubilé. Il faut l'entendre raconter lui-même les bons effets qu'il fit sur son ame.

Après avoir parlé de son goût pour les femmes, il dit : *Dieu m'en a délivré tout-à-fait après le Jubilé. Quoique je fusse encore verd, cette peste m'abandonna tellement, que depuis ce temps-là je hais plus les femmes que je ne les ai jamais aimées ; & toutes les fois que je me rappelle cette infamie, je frissonne de honte & de douleur* [*b*].

Je ne sais s'il seroit à desirer que le Jubilé fît le même effet sur tous les hommes. A l'égard de Pétrarque, il est certain que depuis ce temps-là il n'eut plus de commerce avec le beau sexe, pour qui la nature lui avoit donné tant de penchant. On ne peut qu'admirer les pieuses dispositions avec lesquelles il entreprit ce saint pélerinage. *J'allois avec ferveur*, dit-il dans sa lettre à Boccace, *parce que je voulois mettre fin à ma vie pécheresse qui me couvroit de honte, & j'espére*

(*a*) On n'est pas plus riche à présent. On dit que Varron avoit écrit près de cinq cens volumes, de grammaire, d'histoire & de philosophie. Il mourut l'an de Rome 726, 28 ans avant Jesus-Christ.

(*b*) Post Jubilæum sic me, adhuc viridem, pestis illa deseruit, ut incomparabiliter magis odio mihi sit quam fuerit voluptati ; ita ut, quoties ea fœditas in animum redit, pudore & dolore percitus cohorrescam. *Sen. l.* 8. *ep.* 1.

Digitized by Google

que rien ne pourra changer les fermes réſolutions que j'ai priſes.

AN. DE J. C. 1350.

On ne trouve rien dans les Œuvres de Pétrarque, qui nous apprenne ce qu'il fit pendant ſon ſéjour à Rome. Il y a lieu de croire qu'il y vit ſouvent ſon ami Lélius, qui s'y étoit retiré depuis la mort du Cardinal Colonne, & qui étoit entré dans les affaires de la ville. Ce bon Gentilhomme avoit lieu de ſe plaindre de la Cour d'Avignon, & ſur-tout des Cardinaux; on le voit par une lettre que Pétrarque lui écrivit, lorſqu'il fût qu'il avoit pris le parti de retourner dans ſa patrie. La voici; j'ai cru qu'on la verroit avec plaiſir. Elle eſt imprimée ſans adreſſe & ſans date parmi les lettres *ſine titulo*. Mais il eſt évident qu'elle ne peut regarder que Lélius.

» Je voudrois que vous fuſſiez témoin de la joie » que me cauſe la nouvelle de votre retour dans votre » patrie. Je ne pouvois rien apprendre qui me fit plus » de plaiſir. Il convenoit à un homme comme vous de » quitter cette ſentine des vices; ces monſtres en- » graiſſés du ſang humain, ces Pêcheurs, qui au lieu » de pêcher des hommes, nagent dans les voluptés » & les richeſſes; pour retourner dans cette capitale » du monde, toujours illuſtre & vénérable, même au » milieu des ruines. Vous ne pouviez rien faire de » mieux que de ſortir de cette infame priſon, qui ne » méritoit pas de vous poſſéder, & de rendre à votre » patrie un citoyen digne d'elle. Vous voilà enfin hors » de cet horrible labyrinthe; on ne vous y verra » plus, ſi j'ai quelque crédit ſur vous; ſi vous aimez » votre tranquillité, votre liberté; ſi votre vie & » votre honneur vous ſont chers. *Epiſt. ſine tit.* 14.

AN. DE J. C. 1350.

» Abandonnez-vous à la Providence ; suivez la route » que vous avez prise, & vous arriverez au port, » malgré la difficulté des chemins & les efforts de » l'envie. On les verra sécher ces envieux, qui meu- » rent de faim & de soif comme Tantale au milieu » de leurs trésors mal acquis ; ils seront étonnés de » voir l'égalité de votre ame dans toute sorte d'état, » & ils comprendront à la fin que la fortune n'a point » de prise sur un homme plein de courage. Après avoir » passé une courte vie dans les ténebres, les horreurs » & le mépris, ils périront ; leurs noms seront en- » terrés avec eux ; ils seront livrés aux furies & aux » remords, qui, en les déchirant sans cesse, venge- » ront vous, tous les gens de bien, & le monde qu'ils » ont dépouillé. Si je puis prédire quelque chose, le » temps approche ; le Dieu des vengeances n'est pas » loin.

» Je me rappelle ce que je disois un jour à un hom- » me de cet ordre *, à qui vous étiez lié par le sang, » moi par le sentiment & le service : on peut dire » de lui qu'il étoit *le meilleur des hommes parmi les* » *plus méchans*. Je lui annonçois comme prochain le » jour fatal où cet ordre seroit détruit, ayant lassé » la patience de Dieu par son orgueil & par ses cri- » mes. Comme vous savez qu'il prenoit feu aisément, » il me répondit avec un rire mêlé de colere : j'ai- » merois mieux que vous fussiez aveugle comme Ti- » resias, que bon devin comme lui. Ignorez-vous ce » que Jesus-Christ dit à Pierre ? *Simon, j'ai prié pour* » *vous, afin que votre foi ne manque pas.* Je lui » répliquai : ce n'est pas la foi qui manquera ; mais les » ennemis de la foi ; c'est d'eux que je parle. Taisez-

* Le Cardinal Colonne.

Pessimorum optimus.

Simon, ora- vi pro te, ut non deficiat fides tua.

» vous, me dit-il, en prenant son sérieux ; si cela » arrive, du moins n'en soyons pas la cause. S'il étoit » étoit en vie à présent, il diroit que je suis Prophete. » Les choses en sont venues à leur dernier période. » Il y a assez long-temps qu'on se joue de Rome & » du genre humain, que la vérité & la vertu sont » foulées aux pieds. Les barbares ont assez régné ; » il est temps que cette comédie cesse, & que les » choses rentrent dans l'ordre. Puissai-je le voir, & » mourir !

An. de J. C. 1350.

Voilà des choses bien fortes contre la Cour d'Avignon, pour laquelle Pétrarque avoit conçu la plus grande horreur. Je ne sais sur quoi pouvoit être fondé ce préfage de sa destruction, qu'il annonçoit comme prochaine ? Il faut avouer qu'il y a un peu de fanatisme dans cette lettre, & beaucoup trop d'emportement.

Après avoir gagné le Jubilé, Pétrarque n'eut rien de plus pressé que de partir de Rome, pour retourner à Padoue. Il prit encore sa route par la Toscane, & s'arrêta à Arezzo, curieux de voir cette ville où il avoit reçu le jour. Leonard Aretin dit que *ses compatriotes, charmés de voir un homme qui faisoit tant d'honneur à sa patrie, allerent tous au devant de lui, & lui rendirent des honneurs extraordinaires, comme ils auroient pu faire à un Roi* (*a*). Ceci se passoit dans les premiers jours de Décembre.

Le 7 de ce mois il eut le bonheur de trouver dans cette ville les institutions oratoires de Quintilien, qui avoient échappé jusqu'alors à toutes ses recherches.

(*a*) Nel tornar da Roma fece la via d'Arezzo per vedere terra dove era nato, e sentendosi di sua venuta, tutti i cittadini gli uscirono incontro come se gli fusse venuto un Rè. *Leon. Aret.*

Digitized by Google

Le manuscrit étoit mutilé & en mauvais état ; mais
An. de J. C. 1350. la découverte étoit toujours fort intéressante pour lui (*a*). Le jour même qu'il la fit, il écrivit une lettre
Epist. ad Vir. Ill. 5. à Quintilien, dans laquelle, après lui avoir témoigné sa joie d'avoir trouvé ses institutions, & sa douleur de les avoir trouvées en si mauvais état, il le compare à la pierre qui aiguise les couteaux, & lui dit sans détour, qu'il étoit plus propre à former les grands Orateurs, qu'à tenir un rang distingué parmi eux. Il date sa lettre *dans les murs de sa patrie, entre l'Apennin & la droite de l'Arno, le 7 des ides de Décembre, jour de la découverte* (*b*).

Quelques jours après Pétrarque sortant d'Arezzo pour reprendre sa route, les principaux de la ville
Sen. l. 13. *ep.* 3. l'accompagnerent, comme pour lui faire honneur, & sans qu'il s'apperçût de la surprise, ils le firent passer dans le quartier de l'Orto, pour lui montrer la maison où il étoit né ; *petite maison*, dit Pétrarque, *& telle qu'il falloit à un exilé.* En la lui montrant, Ils lui dirent que le propriétaire avoit voulu plusieurs fois y faire des changemens ; mais que la ville s'y étoit toujours opposée, voulant que ce lieu, consacré par sa naissance, restât toujours dans l'état où il étoit, lorsqu'il vint au monde.

Pétrarque qui aimoit la gloire, dût être sensible à une distinction si flatteuse ; c'étoit le prendre par son foible. Il racontoit ce trait quatre ans avant sa mort à un jeune homme d'Arezzo, qui lui avoit écrit pour

(*a*) Ces institutions furent trouvées toutes entieres par le Pogge dans une vieille tour de l'Abbaye de St. Gal, & non pas, comme quelques Auteurs disent, dans la boutique d'un Epicier Allemand, ou à Basle chez un Chaircutier, comme dit le Menagiana.

(*b*) Apud superos inter dextrum Apennini latus & dexteram Arni ripam intra ipsos patriæ meæ muros, ubi primum mihi cœptus es nosci eoque ipso tempore 7 idus Decembris.

Digitized by Google

ſavoir de lui, s'il étoit vrai qu'il y fut né, comme on le prétendoit. *Arezzo*, lui dit-il, après avoir raconté le trait, *Arezzo a plus fait pour un étranger, que Florence pour un citoyen* (a) En effet, ſa famille étoit originaire de Florence, & c'étoit par hazard qu'il étoit né à Arezzo, comme on a vu. AN. DE J. C. 1350. *Ibid.*

Il alla de-là à Florence, où il fit peu de ſéjour (b). Je ſais ſeulement qu'il y eut une conférence avec ceux qui gouvernoient la ville. C'eſt lui-même qui nous l'apprend. Il y trouva ſes amis encore allarmés du péril qu'il avoit couru en allant à Rome, & dont il avoit fait part à Boccace. François, Prieur des Sts. Apôtres, lui avoit écrit ſur cela une lettre fort tendre (c), pleine d'invectives & d'imprécations contre le cheval inſolent qui avoit oſé le frapper : ils furent tous enchantés de voir leur maître, qui les quitta bientôt pour aller à Padoue, où il avoit fixé ſon ſéjour. *Var.* 4.

En approchant de cette ville, il vit tout le monde en deuil, une grande conſternation répandue par-tout. Il apprit bientôt la funeſte cataſtrophe, qui venoit d'enlever à Padoue le meilleur de tous les maîtres.

Jacques de Carrare avoit dans ſa maiſon un de ſes parens nommé Guillaume (bâtard de Jacques Ier. ſon couſin.) Quoique ce fût un aſſez mauvais ſujet, il le traitoit avec bonté, & le faiſoit manger à ſa table.

Le 21 Décembre jour de St. Thomas après dîner, Jacques de Carrare étant dans ſon palais, entouré de ſes amis, de ſes gens, de ſes gardes, Guillaume lui *Var.* 21.

(a) Plura advenæ præſtitit Aretium quam Florentia civi ſuo.

(b) Mr. Seraſſi, dans l'édition qu'il a donnée de Pétrarque à Bergame 1752, dit qu'il eſt ſingulier que le meilleur Poëte de Florence n'y ſoit pas né, & n'y ait jamais été. On voit qu'il ſe trompe.

(c) Cette lettre eſt la première dans le manuſcrit de la bibliotheque du Roi. Elle eſt datée de Florence, le 19 Novembre.

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1350.

plongea un poignard dans le ſein avec tant de célérité, que perſonne, de ceux même qui étoient le plus près de lui, ne fut à portée de parer le coup.

Conſternés d'un événement ſi tragique & ſi imprévu, les uns s'empreſſerent de relever leur Seigneur, qui étoit tombé, & qui expira ſur le champ entre leurs bras : les autres percerent de mille coups le monſtre qui venoit de commettre ce parricide (*a*). *Dans le même inſtant*, dit Pétrarque, *ſortirent de ce monde deux ames bien différentes, & qui prirent des routes fort oppoſées.* C'étoit d'un côté le plus doux, le plus vertueux de tous les hommes : de l'autre, un monſtre, une bête féroce. Il ne nous apprend pas le motif qui détermina Guillaume à commettre cet attentat. Mr. Muratori dit que Jacques lui avoit refuſé la permiſſion de ſortir : on le tenoit renfermé à cauſe de ſa mauvaiſe conduite.

Voici ce que Pétrarque écrivit à Boccace ſur cette mort. Sa lettre eſt datée de Padoue, le 7. Janvier.

Fam. l. 11. ep. 2. M. R.

» J'ai appris par un long uſage à me battre avec » la fortune ; je n'oppoſe plus à ſes coups, comme » autrefois, des gémiſſemens & des cris ; mais un » cœur dur & cuiraſſé. Ferme & intrépide je ne chan- » celle plus. Quand elle a vu que cette nuée de traits » qu'elle m'avoit lancés, n'avoit pu m'abattre, elle » en a pris un d'une trempe plus forte, & a choiſi » pour me le décocher le temps où mon corps étoit » à découvert par la perte de tous mes amis, qui for-

(*a*) Les hiſtoriens ne s'accordent pas ſur les circonſtances de cet événement. Odéric Rainaud dit que Guillaume tua Jacques au milieu du repas : *inter medias epulas cæſus eſt.* Mr. de la Baſtie, *comme il alloit ſe mettre à table.* Mr. Muratori dit qu'*il étoit ſeul avec lui dans une chambre.* Il me ſemble qu'ils devoient comme moi ſuivre la narration de Pétrarque, plus à portée que perſonne de ſavoir ce qui s'étoit paſſé, quoiqu'il ne fut pas préſent.

moient

» moient comme un espece de rempart autour de moi. AN. DE J. C. 1350.
» Par une mort subite, horrible & indigne, elle m'a
» enlevé le meilleur, le plus tendre de mes amis ; un
» homme qui faisoit ma consolation & ma gloire. De-
» puis que le monde a perdu le Roi Robert, je ne
» connoissois que lui qui aimât les lettres, qui les fa-
» vorisât, & qui fût en état de juger tout ce qui est
» du ressort de l'esprit. Plein de vertus & de gloire,
» il se distinguoit sur-tout par une douceur de mœurs
» singuliere ; il étoit le pere de son peuple, plutôt que
» son Seigneur & son maître. Je lui devois tout ; je
» m'étois donné entiérement à lui, & c'est sur lui que
» j'avois fondé toutes mes espérances. La fortune s'é-
» toit flattée de m'abattre en le renversant ; elle s'est
» trompée. Je suis affligé, il est vrai, mais ferme &
» immobile : je hais ce monstre, & ne le crains pas.
» Quel mal pourroit-il me faire à présent ? Tant que je
» vivrai, je ne perdrai jamais le souvenir de Jacques
» de Carrare ; je parlerai toujours de lui avec plaisir.
» Je voudrois le faire connoître à vous, à la postéri-
» té ; mais il est bien au-dessus de mes louanges.

Jean d'Arezzo l'exhorta à consacrer par quelque ouvrage la mémoire d'un homme de ce mérite, & qui lui étoit si cher. Voici ce qu'il lui répondit sur cela.

» Je crains que ma douleur s'étant exhalée avec *Var.* 21.
» trop d'abondance par un grand effort, mon esprit
» ne se refroidisse, & ne prenne plus autant de plaisir
» à se retracer l'idée de cet ami. Je trouve une si
» grande douceur à le pleurer, que je serois fâché
» d'épuiser la source de mes larmes. Il me semble que
» j'ai besoin d'observer une sorte d'économie dans ma

» douleur, pour avoir toujours quelque idée à me
AN. DE J. C. 1351. » rappeller, quelque chose à dire, quelque raison de
» pleurer.

Cela me paroît un peu alembiqué. Ceux qui parmi nous se plaisent à subtiliser leurs idées, & à faire de grandes dépenses d'esprit sur des sujets qui demanderoient à être traités simplement, verront qu'ils ne doivent pas trop s'applaudir de leurs succès dans ce genre, puisqu'on y réussissoit même dans les siecles les plus ténébreux. Pétrarque peut en fournir plusieurs preuves.

La mort de Jacques de Carrare donna à Pétrarque du dégoût pour le séjour de Padoue. L'idée de sa retraite de Vaucluse, à laquelle il avoit en quelque façon renoncé, se présenta à lui avec tous ses charmes, & fit renaître dans son cœur le desir d'y retourner; mais il ne se rendit pas d'abord. Il passa encore à Padoue tout l'hyver.

Ildebrandin Comti, Evêque de cette ville, étoit un homme d'une grande naissance & de beaucoup de mérite, que les Papes avoient employé dans les négociations les plus importantes. Pétrarque, qui l'avoit connu à Avignon, s'attacha à lui, sur-tout après la mort de Jacques de Carrare, & il lui donnoit tous les momens dont il pouvoit disposer.

Un jour qu'il s'étoit arrêté à souper chez lui, il y vit arriver deux Chartreux, dont l'un étoit Prieur de Valbonne en Dauphiné, sur la rive droite du Rhône; l'autre, Prieur des Chases, près d'Albengue, dans les états de Gênes.

Ildebrandin, qui aimoit leur Ordre, les reçut fort bien, & leur demanda quelle bonne affaire les avoit

Digitized by Google

amenés à Padoue. Nous allons, dirent-ils, à Treviſe ; notre Général nous y envoie, pour y établir un Monaſtere de notre Ordre, que l'Evêque de cette ville & quelques pieux habitans y veulent fonder. AN. DE J. C. 1351.

Ildebrandin, après pluſieurs queſtions, fit tomber inſenſiblement la converſation ſur le Pere Gerard, frere de Pétrarque ; il leur demanda s'il paroiſſoit content de ſon ſort. Les deux Prieurs, qui ne connoiſſoient pas Pétrarque, dirent des merveilles de ſon frere, & raconterent ce qu'il avoit fait dans le temps de la peſte.

« La contagion, qui ne reſpectoit rien, ayant gagné la Chartreuſe de Montrieu, le Prieur, homme d'une piété exemplaire, mais ſaiſi d'une terreur panique, dit à ſes Religieux, que la fuite étoit le ſeul parti qu'il y eut à prendre. Gerard lui répondit avec courage : allez où il vous plaira ; pour moi je reſterai dans le poſte où Dieu m'a placé. Le Prieur redoubla ſes inſtances pour le faire ſortir, & crut l'effrayer en lui diſant : quand vous ſerez mort, vous ne trouverez perſonne pour vous enſevelir. C'eſt le dernier de mes ſoins, répliqua Gerard, & plutôt l'affaire de ceux qui me ſurvivront, que la mienne. Le Prieur ſe refugia dans ſa patrie, où la mort le ſuivit & le frappa : Gerard reſta dans ſon couvent, où la peſte le reſpecta & le laiſſa ſeul, après avoir enlevé en peu de jours trente-quatre Religieux, qui étoient reſtés avec lui. Gerard leur rendit à tous juſqu'à la mort toute ſorte de ſervices, reçut leurs derniers ſoupirs, lava leurs corps, & les porta ſur ſes épaules, pour les mettre en terre, lorſque la mort eut enlevé ceux qui étoient prépoſés à ces fonctions.

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1351.

Gerard seul avec un chien veilloit toute la nuit pour garder la maison, après avoir donné dans le jour le temps nécessaire au repos. Les voleurs de nuit, dont ce pays est infesté, se présentoient quelquefois pour piller le Monastere ; Gerard par douceur ou par menaces, trouva toujours le secret de s'en défaire. Dès que l'été fut passé, il envoya à la Chartreuse la plus voisine, prier qu'on lui donnât un Religieux pour garder sa maison, & il alla à la grande Chartreuse, où il fut reçu avec une distinction singuliere parmi 83 Prieurs. Il obtint une grande grace ; on lui permit de choisir un Prieur & des Religieux dans les différens couvens de l'Ordre, pour renouveller sa maison, où il retourna triomphant. On peut dire qu'il l'a rétablie par ses soins, sa fidélité & sa prudence. »

Dans le temps que les deux Chartreux racontoient ainsi les merveilles du Pere Gerard, le saint Prélat jettoit de temps en temps des regards sur Pétrarque, en versant des larmes de joie & d'attendrissement. *Je ne sais si mes yeux étoient secs*, dit Pétrarque ; *mais mon cœur étoit vivement ému.* Les Chartreux, ayant jetté les yeux sur lui, n'eurent pas de peine à reconnoître le frere de Gerard, aux mouvemens de son ame, qui étoient peints sur son visage. Ils lui sauterent au col, en lui disant avec une sainte effusion de cœur : *ah ! que vous êtes heureux d'avoir un tel frere !* Pétrarque ne répondit à leurs embrassemens que par des larmes : il fut touché de cette scene au-delà de ce qu'on peut exprimer ; il la raconte dans une lettre qu'il écrivit à son frere quelque temps après, d'où je l'ai traduite mot à mot. Il n'en marque pas l'époque ; mais ce doit être au commencement de cette année.

Fam. l. 16. ep. 2. M.B.R.

Digitized by Google

C'eſt auſſi à peu près dans ce temps-ci que je crois devoir placer la revue qu'il fit de ſes papiers. Réfléchiſſant un jour ſur la briéveté de la vie, & ſe rappellant toutes les pertes qu'il avoit faites en peu de temps, il jugea à propos de mettre quelque ordre dans ſes affaires. Il fit comme ceux, qui, à la veille d'entreprendre un grand voyage, raſſemblent ce qu'ils veulent porter, brûlent les choſes inutiles, & donnent le reſte à leurs amis. AN. DE J. C. 1351. *Præf. ep. fam. Ed. Baſ. fol.* 571.

Il ouvrit de vieux coffres couverts de pouſſiere, pleins de papiers entaſſés confuſément, à demi rongés par les rats & par les vers. Son premier mouvement fut de les jetter tous dans le feu; enſuite l'envie lui prit de relire ces papiers, pour ſe retracer les événemens de ſa vie paſſée. Il y a une ſorte de plaiſir à ſe replier ſur ſoi, & à conſidérer la variété de ſes goûts & de ſes manieres de penſer dans les différentes époques de la vie. Pétrarque voulut goûter ce plaiſir, & c'eſt à cela que nous devons la conſervation d'une partie de ſes ouvrages.

Il y en avoit en proſe & en vers; quelques-uns en vers rimés pour le vulgaire. Il en trouva pluſieurs où il avoit de la peine à ſe reconnoître, tant ſa façon de penſer étoit changée. Il convient que cette recherche l'occupa pendant quelques jours fort agréablement. *L'amour propre*, dit-il, *nous rend cheres toutes les productions de notre eſprit.* Son premier mouvement fut de les corriger; mais il renonça bientôt à cette idée, en ſe rappellant qu'il avoit entrepris de grands ouvrages, ſouvent interrompus, que le public attendoit avec impatience, auxquels il convenoit de mettre au plutôt la derniere main, de peur que la

mort ne vint le ſurprendre. Quand il vit les fondemens qu'il avoit jettés de ces grands ouvrages, & tout ce qu'il falloit encore de travaux & de veilles pour les conſommer, il regarda comme une folie de former des entrepriſes de cette eſpece, dans un eſpace auſſi court que la vie humaine.

AN. DE J. C. 1351.

Cette réflexion lui fit jetter au feu plus de mille épîtres ou poëmes de toute eſpece. *Je chargeai*, dit-il, *Vulcain du ſoin de les corriger ; mais ce ne fut pas ſans pouſſer quelques ſoupirs ; pourquoi n'avouerai-je pas ma foibleſſe ? J'aurois trouvé une ſorte de plaiſir à faire moi-même cette correction ; mais la peine auroit paſſé le plaiſir.* Il fit comme un voyageur ſurpris par la tempête, qui jette dans la mer une partie de ſes ballots, pour ſauver le reſte.

Pendant que ces papiers étoient dévorés par la flamme, il en vit quelques-uns dans un coin, conſervés plutôt par hazard que par choix, dont la plupart avoient été copiés par ſes amis. *Si je fis grace à ceux-là*, dit-il, *ce n'eſt pas leur importance qui m'y engagea, mais ma pareſſe ; il n'y avoit preſque rien à y faire.* Il ſe rappella que ſon ami Socrate lui avoit demandé ſa proſe ; Barbate de Sulmone, ſes vers. Cela le détermina à faire alors la triaille de ce qui lui reſtoit.

Voilà ce qui nous a procurés les huit livres de ſes *choſes familieres* dédiées à Socrate, & les trois livres de ſes vers latins dédiés à Barbate, qu'on trouve imprimés dans l'édition de Bâle de 1581. qui eſt l'édition la plus complette que nous ayons des Œuvres de Pétrarque. Je penſe qu'on doit beaucoup regretter ce qu'il brûla. On y auroit trouvé ſans doute mille

De rebus familiaribus.

Digitized by Google

anecdotes intéreſſantes de ſa jeuneſſe.

Dans une épître, qui ſert comme de préface aux huit livres des *choſes familieres*, Pétrarque, après avoir raconté à Socrate ce qu'on vient de lire, lui parle ainſi : AN. DE J. C. 1351.

» Je ne m'aviſerai pas de dire à mes Lecteurs com- Ed. Baſ. fol. 572.
» me Apulée : *liſez-moi* ; *vous aurez du plaiſir*. D'où
» pourroit me venir cette confiance ? Mais je vous
» dirai à vous, mon cher Socrate, vous me lirez
» avec complaiſance, & peut-être avec plaiſir, par-
» ce que vous m'aimez : ſi mon ſtyle vous plaît, ce
» ſera un effet de votre amitié, & non pas de mon
» eſprit. Une femme, qui a ſon amant pour juge de
» ſa beauté, n'a pas beſoin de ſe mettre à ſa toi-
» lette.

» Ne vous attendez pas à trouver ici des figures
» de rhetorique, & les grands mouvemens de l'élo-
» quence : je ne ſuis pas éloquent, vous le ſavez ;
» d'ailleurs le genre épiſtolaire n'en eſt pas ſuſcep-
» tible. Le ſtyle de Ciceron dans ſes lettres eſt ſim-
» ple, égal, tempéré ; il reſervoit pour ſes plaidoyers
» ſes foudres & ſes torrens. Je ne me ſuis pas trouvé
» comme lui dans le cas de plaider ma cauſe, ni celle
» des autres ; de défendre la République, ni mes
» amis ; je n'ai exercé aucune charge ; ma réputa-
» tion a été attaquée par des murmures & des pro-
» pos obſcurs ; mais je n'ai pas été obligé de com-
» paroître devant les Juges pour me juſtifier. Je n'ai
» jamais fait le métier d'Avocat ; il étoit trop oppoſé
» à mon caractere. Je fais trop peu de cas de l'ar-
» gent pour pouvoir me déterminer à louer ma lan-
» gue ; n'aimant que la ſolitude & le ſilence, je n'au-

Digitized by Google

» rois pas pu m'accoutumer aux clameurs du Barreau.
An. de J. C. 1351. » Enfin il eſt heureux pour moi de n'avoir jamais été
» dans le cas de déployer l'éloquence, qui m'auroit
» peut-être manqué au beſoin.

» Voulez-vous me faire plaiſir, & me donner une
» marque de votre amitié ? Gardez pour vous ces
» bagatelles que vous m'avez demandées, & ne les
» faites voir à perſonne : tout le monde n'auroit pas
» pour moi la même indulgence que vous. Il faut
» avoir égard à ma poſition ; vous le ſavez ; j'ai mené
» une vie errante, preſque toujours en voyage, au mi-
» lieu des périls, n'ayant d'établiſſement fixe nulle
» part : ce genre de vie m'a procuré un grand nom-
» bre de connoiſſances ; d'amis, je ne ſais pas com-
» bien ; peut-être fort peu ; cela n'eſt pas aiſé à
» juger.

» De-là vient que j'ai été obligé d'écrire à des gens
« de tout pays, de tout âge, de tout état, ayant
« la plupart des caracteres & des façons de penſer
» fort oppoſées. On doit donc s'attendre à trouver
» ſouvent des contradictions dans mes lettres ; car en-
» fin la principale attention de celui qui écrit, doit
» être de bien connoître la perſonne à qui il écrit,
» ſon caractere, ſa façon de penſer, & la maniere
» dont elle eſt alors affectée. On n'écrit pas ſur le
» même ton à un homme brave & à un poltron ; à
» un jeune homme ſans expérience ou à un vieillard
» qui a paſſé par les charges ; à un homme heu-
» reux que la proſpérité enfle, ou à un malheureux
» abattu par l'adverſité ; à un homme de lettres & à
» un ignorant. Il y a parmi les hommes de variétés
» infinies, & les eſprits ne ſe reſſemblent pas plus
que

» que les visages. Quand on n'écriroit qu'à une seule » personne, comme Seneque, il faut quelquefois changer de ton & de style ; la monotonie ennuye à la » longue, ainsi que l'uniformité des mets. AN DE J. C 1351.

» Cela m'a mis dans le cas d'écrire bien des choses » qui pourroient donner prise à la critique ; voilà » ce qui m'engage à vous prier de tenir ces lettres cachées, & de n'y pas mettre mon nom. Si » vous ne pouvez pas vous dispenser de les faire voir » à ce petit nombre d'amis qui nous restent, priez-» les du moins de déchirer celles qu'ils peuvent avoir » entre les mains, afin qu'ils n'y trouvent pas une » bigarrure & des contradictions qui pourroient les » choquer.

» Quand j'écrivois ces lettres, destinées à aller dans » des parties du monde fort opposées, ce que je disois à l'un, je le répétois souvent à l'autre, quelquefois dans les mêmes termes, par paresse : je ne » faisois en cela, comme dit Terence, qu'user de mon » bien. Je ne prévoyois pas alors que vous m'obligeriez un jour à rassembler ces membres dispersés, » & à en faire un corps où tous les défauts paroîtroient. Cela m'a mis dans la nécessité de retrancher plusieurs choses, dont la répétition étoit ennuyeuse & choquante. J'ai cru devoir aussi supprimer de petits détails domestiques ou de société peu » intéressans pour d'autres que pour nous, & même » qui ne sont bons que dans certains temps. Seneque » blâme ces menus détails dans les lettres de Cicéron ; les siennes sont farcies de philosophie & de » morale. Pour moi je ne pense pas tout-à-fait comme » lui, & je préfére la maniere de Ciceron, qui ne

AN. DE J. C. 1351.

» parloit dans ſes lettres que de nouvelles, de bruits
» publics & de choſes familieres ; réſervant pour ſes
» livres tout ce qui étoit philoſophique & ſérieux. Per-
» mettez-moi de relever ici en paſſant l'inſolence d'un
* Sidoine Apollinaire. » Auteur *, qui a oſé condamner le ſtyle de Ciceron.
» Convenoit-il à un Auvergnat de critiquer l'oracle
» de Rome, & le Prince de l'éloquence ?

» Comme j'ai ſuivi la maniere de Ciceron, préfé-
» rablement à celle de Seneque, j'ai jugé à propos de
De rebus familiaribus. » donner à cette collection le titre *des choſes fami-*
» *lieres.* Le ſtyle en eſt preſque toujours familier,
» rarement plus élevé : vous y trouverez quelquefois
» des narrations, mais ſimples & ſans art : j'ai cru
» devoir y mêler de la morale comme Seneque ; mais
» en cela même j'ai ſuivi l'exemple de Ciceron. Don-
» nez à ces bagatelles un coin de votre cabinet, où
» elles reſtent cachées, & à l'abri de la dent mordante
» de ces cenſeurs oiſifs, qui, ne faiſant rien que les
» autres puiſſent juger, s'aviſent de ſoumettre à leur
» critique tout ce qui paroît. J'ai ébauché un portrait
» de moi, que je vous deſtine ; il ſera fait avec ſoin :
» ce ne ſera pas, comme dit Ciceron, *la Minerve*
» *de Phidias* ; mais quand j'y aurai mis la derniere
» main, vous pourrez le placer où il vous plaira : il
» ne craindra pas la critique.

» Il y a une choſe qui vous frappera dans ce re-
» cueil, que je voudrois dérober à tout le monde,
» parce que j'en rougis moi-même ; c'eſt la molleſſe
» de ma vie. Vous trouverez dans mes premieres
» lettres un ſtyle mâle & nerveux, que j'employois
» pour conſoler les autres, & me conſoler moi-mê-
» me ; preuve du bon état de l'ame. Enſuite un ſtyle

Digitized by Google

„ foible, efféminé, des plaintes, des lamentations. An. de J. C. 1351.
„ Voilà ce qu'il faudroit cacher. On dira que j'ai été
„ homme dans ma jeuneſſe, & enfant dans l'âge
„ viril. J'aurois voulu, mon cher Socrate, pouvoir
„ vous dérober à vous-même cette foibleſſe. Je vous
„ l'avouerai ; j'ai été tenté de changer du moins l'or-
„ dre des années, & mettre devant ce qui eſt après ;
„ mais à quoi cela m'auroit-il ſervi ? Ne ſavez-vous
„ pas auſſi bien que moi tout ce que j'ai fait, &
„ quand je l'ai fait. Il faut donc tâcher de me juſtifier.

„ J'ai réſiſté tant que j'ai pu aux attaques de la for-
„ tune ; à la fin elle m'a laſſé par un combat long
„ & opiniâtre ; le pied m'a gliſſé ; mon eſprit s'eſt
„ affoibli ; il a fallu changer de langage. Tant qu'elle
„ m'a laiſſé mes amis, je ne me ſuis jamais plaint
„ des maux qu'elle m'a faits ; on ne m'a pas entendu
„ gémir, comme Ciceron, de l'exil, d'une maladie,
„ d'un bien perdu, d'un payement différé, d'un ju-
„ gement injuſte, &c. Mais lorſque j'ai perdu mes
„ amis, pour ainſi dire, tous à la fois ; quand le
„ monde a été preſque anéanti, il y auroit eu plus
„ d'inhumanité que de force à ne pas le ſentir.

„ A préſent mon eſprit eſt changé ; j'ai éprouvé
„ ce que Seneque dit qui arrive aux ignorans : le
„ déſeſpoir m'a rendu plus ferme & plus tranquille ;
„ vous me verrez déſormais agir, parler & écrire
„ avec plus de vigueur. *Le monde même tombant m'é-*
„ *craſeroit ſans m'effrayer.* Cette lettre qui a com-
„ mencé avec le jour, finit avec lui ; j'ai prolongé
„ tant que j'ai pu cette eſpece de converſation que
„ j'avois avec vous, parce qu'elle m'étoit agréa-
„ ble, & parce qu'elle me rendoit en quelque façon

Si fractus illabatur orbis impavidum ferient ruinæ.

AN. DE J. C. 1351. „ votre image préſente ; malgré les montagnes & „ les mers qui nous ſéparent. Si je puis me procurer „ un établiſſement ſolide & tranquille, je travaillerai „ à quelque ouvrage plus conſidérable, qui vous ſera „ conſacré. Je voudrois pouvoir immortaliſer votre „ nom ; mais vous n'avez pas beſoin de moi pour „ cela. Adieu, vous êtes mon Idomenée, mon Atti- „ cus, mon Lucilius (*a*).

Pétrarque logeoit à Padoue dans le cloître de l'Abbaye de Ste. Juſtine, vis-à-vis l'égliſe de ce Monaſtere, qu'on dit bâtie ſur les ruines du temple de la Concorde, Divinité tutélaire de cette ville. Quelque temps avant
Vers 1340. que Pétrarque vint s'établir à Padoue, des ouvriers fouillant dans les environs de cette égliſe, trouverent une pierre, où étoit cette inſcription :

V. F.
T. LIVIUS
LIVIÆ T. F.
QUARTÆ L.
HALYS
CONCORDIALIS
PATAVI
SIBI ET SUIS
OMNIBUS.

Cette inſcription mal entendue fit croire à tout le monde, que dans l'endroit où l'on avoit trouvé la

(*a*) Ce ſont les noms des amis d'Epicure, de Ciceron & de Seneque, à qui leurs épitres ſont adreſſées.

Digitized by Google

pierre, devoit être un monument que Tite-Live l'historien avoit bâti pour lui, pour sa fille, Halys son gendre & toute sa famille. Cela étoit d'autant plus vraisemblable, qu'il passoit pour constant que Tite-Live étoit né & mort à Padoue. Les Religieux de Ste. Justine, qui étoient des Bénédictins, enchantés de cette découverte, après avoir fait quelques recherches, pour trouver le monument, qui n'aboutirent à rien, placerent la pierre dans le vestibule de leur église, & mirent au-dessus le portrait de Tite-Live. AN. DE J. C. 1351.

Pétrarque, partisan idolâtre de ce grand historien, se voyant si près de lui, imagina de lui adresser une lettre, comme il avoit déjà fait à Ciceron, Quintilien, Varron, &c. elle est courte; j'ai cru devoir la traduire.

„ Je voudrois avoir vécu dans votre siecle, ou plu- *Epist. ad Vir. Ill. 4.*
„ tôt que vous fussiez né dans le mien. Par votre
„ moyen mon siecle & moi nous vaudrions mieux.
„ Pour moi j'aurois été du nombre de ceux qui al-
„ lerent vous chercher à Rome (*a*). Le desir de vous
„ voir m'auroit fait aller jusqu'aux Indes. Je ne puis
„ vous voir que dans vos livres, & je ne vous y
„ vois pas tout entier. L'indolence de notre siecle vous
„ a fait périr en grande partie. De cent quarante-
„ deux livres de l'Histoire Romaine que vous aviez
„ faits, à peine en reste-t-il trente; & quels mouve-
„ mens n'a-t-il pas fallu se donner pour les rassem-
„ bler. Je ne puis y penser sans concevoir la plus
„ grande indignation contre les mœurs de mes con-

(*a*) Pline dit qu'un Espagnol de Seville ou de Gades, alla à Rome uniquement pour voir Tite-Live.

AN. DE J. C. 1351.

„ temporains, qui ne recherchent que l'or, l'argent „ & les plaisirs des sens.

„ Je vous ai une grande obligation ; c'est que vous „ me mettez en bonne compagnie. Quand je vous lis, „ je crois vivre avec les Brutus, les Curius, les „ Fabrices, les Camilles, les Fabius, les Regulus, „ les Decies, les Valeres, les Scipions, &c. & non „ pas avec ces bandits, au milieu de qui mon étoile „ malheureuse m'a fait naître. Saluez pour moi parmi „ les anciens Polybe, Quintus Claudius, & Valere „ Antias, que votre gloire offusque : parmi les mo- „ dernes Pline le jeune de Verone, votre voisin, & „ Crispe Sallustе votre rival. Apprenez-leur qu'ils n'ont „ pas été plus heureux que vous pour ce qui regarde „ la conservation de leurs ouvrages.

„ Dans cette partie de l'Italie, & dans cette ville „ où vous êtes né & enterré, dans le vestibule de Ste. „ Justine Vierge, & devant la pierre de votre mo- „ nument, le 8 des calendes de Mars, l'an 1351. * „ depuis la naissance de celui que vous auriez pu voir, „ si vous aviez vécu un peu plus [a].

* Dans les imprimés 1350. C'est une erreur.

On voit par cette lettre que Pétrarque croyoit, comme les Padouans, que la pierre où l'on avoit gravé l'inscription, étoit sur un tombeau que Tite-Live avoit fait bâtir pour lui & les siens. Mais un savant Antiquaire de Padoue * a fait voir que l'on avoit mal lu l'inscription, & qu'il falloit attribuer le monument à Lucius Halys, Prêtre de la Déesse Concorde, affranchi de Livie, quatrieme fille de Tite-Live.

* Sertorio Orsati. Marm. Ant. fol. 142.

(a) Suivant la chronique d'Eusebe, Tite-Live mourut à Padoue, l'an 770 de Rome, 17 ou 21 de l'ère vulgaire ; il auroit donc pu voir Jesus-Christ.

Digitized by Google

Sicco Polenton, Chancelier de Padoue, raconte que l'an 1413, dans le même endroit où l'on avoit levé cette pierre, on trouva un cercueil de plomb, long de ſix pieds, avec des oſſemens. On ne douta pas que ce ne fût le corps de Tite-Live, d'autant plus qu'on voyoit encore la place de la pierre, où étoit l'inſcription. AN. DE J. C. 1351.

L'an 1451 Alphonſe Roi d'Aragon, demanda & obtint un de ſes bras, qu'il fit tranſporter à Naples. Le cercueil eſt conſervé dans un mauſolée, qui eſt dans la grande ſalle du Palais, où l'on rend la juſtice à Padoue, avec l'inſcription & le portrait de Tite-Live.

Il eſt étonnant que le ſavant Pere Mabillon ne fût pas revenu de l'ancienne erreur ſur le tombeau de Tite-Live. Il dit dans ſon *Muſeum Italicum*, que *ſi les compatriotes de ce grand Hiſtorien avoient conſervé ſes ouvrages, comme ils avoient conſervé ſes cendres, nous aurions encore toutes ſes Décades.*

Padoue étoit trop près de Veniſe, pour que Pétrarque n'allât pas quelquefois dans cette ville, qu'il ne pouvoit voir ſans admiration, & qu'il appelloit *la merveille des Cités*. Il y fit connoiſſance avec André Dandolo, qui en fut fait Doge, l'an 1343, quoiqu'il n'eût que trente-ſix ans; choſe aſſez extraordinaire. Mais c'étoit un homme d'un grand mérite. Il joignoit aux talens néceſſaires pour le gouvernement les agrémens de la figure, & tout ce qui peut plaire aux femmes. On prétend qu'Iſabelle de Fieſque, femme de Luchin Viſcomti, l'avoit trouvé à ſon gré, lorſqu'elle fit ce fameux pélérinage à Veniſe, dont j'ai parlé, & qu'il partagea avec le charmant Ugolin de Gonza- *Muſ. Ital. fol.* 29.

Digitized by Google

gue les bonnes graces de la belle Souveraine de Milan.

An. de J. C. 1351. André Dandolo fit bientôt après une conquête, qui dût le flatter davantage ; celle de Pétrarque. Son esprit étoit cultivé ; il aimoit la poésie & les lettres. La lecture des ouvrages de notre Poëte lui avoient donné de lui la plus haute idée ; il fut charmé de le connoître, & lui fit toute sortes d'avances, auxquelles Pétrarque répondit par les sentimens d'estime & d'admiration, qu'il ne pouvoit refuser à un homme de ce mérite.

Le commerce des Vénitiens fit de grands progrès sous le gouvernement de ce Doge. Ce fut alors qu'ils commencerent à naviger en Egypte & dans la Syrie, d'où ils porterent de la soie, des perles, des aromates & autres marchandises d'Orient ; ce qui excita la jalousie de Gênes, qui étant en possession de ce commerce, ne pouvoit souffrir que sa rivale voulût le partager avec elle.

Lorsque les Vénitiens furent chassés de Constantinople avec les François par l'Empereur Michel Paléologue, ils conserverent quelques châteaux dans la Propontide, pour continuer leur commerce sur cette mer avec les Tartares, & aller à la foire de Tana. Les Génois, qui étoient maîtres de Pera *, auroient voulu, d'accord avec les Grecs, ôter aux Vénitiens tout ce qu'ils possédoient sur cette mer, & leur en interdire la navigation ; ce qui occasionna plusieurs contestations entre ces deux Républiques. Jusqu'en 1350 ce ne fut que des pirateries & des combats de corsaires ; mais cette année la chose devint plus sérieuse ; ce fut une guerre nationale.

* Fauxbourg de Constantinople, qui leur fut cédé par les Grecs.

Les Génois ayant trouvé quelques vaisseaux Vénitiens

tiens dans le port de Caffa, s'en emparerent. Veniſe envoya Marin Falier à Gênes, pour ſe plaindre de cette inſulte, & demander la reſtitution des vaiſſeaux, qui fut refuſée. Les Vénitiens ne reſpirant que vengeance, armerent ſur le champ trente ou quarante galeres, qui en ſurprirent quatorze Génoiſes dans le port de Cariſto, près de Negrepont, & s'en emparerent, à la réſerve de quatre qui trouverent moyen de ſe ſauver, pendant que le ſoldat Vénitien s'amuſoit au pillage. AN. DE J. C. 1351.

Cela ſe paſſa le 29 Août 1350, jour de la décollation de St. Jean-Baptiſte, qui eſt devenu une grande fête à Veniſe, en conſidération de cette victoire. Le Commandant de l'eſcadre Génoiſe fut pris avec 1400 hommes. Le Général Vénitien les laiſſa à Negrepont, & marcha tout de ſuite pour s'emparer de Pera.

Les quatre galeres Génoiſes qui s'étoient ſauvées, en rencontrerent ſix autres, commandées par Philippe Doria, qui venoit de Chypre. Ce Général, ayant appris que les Vénitiens avoient fait voile vers Conſtantinople, alla à Negrepont avec drapeau Vénitien; entrepriſe hardie qui lui réuſſit. Il s'empara de la ville qui fut mal défendue par le Gouverneur, & ramena à Gênes les priſonniers qu'il y trouva. Les Vénitiens de leur côté, ayant échoué à Pera, qu'ils trouverent en état de défenſe, retournerent à Veniſe chargés de butin, dans le mois de Novembre.

On paſſa l'hyver de part & d'autre à ſe mettre en état de faire une guerre offenſive & défenſive. Les Vénitiens envoyerent des Ambaſſadeurs au Roi d'Aragon, qui avoit quelques différens avec les Génois

Digitized by Google

ÀN. DE J. C. 1351.

sur l'Isle de Sardaigne, qu'ils avoient voulu envahir; & à l'Empereur de Constantinople, qui ne les voyoit pas avec plaisir maîtres de Pera. La ligue entre ces trois puissances fut bientôt conclue. Il ne s'agissoit pas de moins que de détruire la ville de Gênes. Les Vénitiens, pour assurer le succès de leurs entreprises, & les rendre plus secretes, en confierent l'exécution à un conseil de vingt-cinq Sénateurs, gens choisis & d'un âge mur. On prétend que l'idée en vint à André Dandolo.

Il étoit impossible qu'on ignorât à Padoue les grands mouvemens qu'on se donnoit à Venise, pour anéantir, s'il étoit possible, la République de Gênes. Pétrarque, toujours plein de zele pour le bien commun de l'Italie, vit avec douleur s'allumer une guerre qui ne pouvoit que lui être funeste. Il crut devoir ouvrir son cœur sur cela au Doge de Venise, qui lui avoit témoigné tant d'amitie.

Voici la lettre qu'il lui écrivit de Padoue, le 17 Mars.

Var. 1. » Mon amour pour ma patrie me force à rompre » le silence ; votre bonté m'encourage. Pourrois-je » me taire, lorsque j'entends gronder l'orage qui me- » nace cette chere patrie ? Deux peuples puissans cou- » rent aux armes ; deux villes florissantes sont dans » l'agitation d'une guerre prochaine. Ces villes sont » comme les deux yeux de l'Italie, placés par la » nature ; l'un au midi & au couchant ; l'autre au le- » vant & au nord, pour dominer sur les deux mers » qui l'environnent ; afin que, même après la des- » truction de l'Empire Romain, cette belle contrée » du monde en fut encore regardée comme la Reine.

Digitized by Google

» Des nations altieres oſent lui diſputer cet empire » ſur terre ; je le ſais bien ; mais qui oſeroit lui diſ- » puter l'empire ſur mer ? An. de J. C. 1351.

» Je frémis quand j'y penſe. Si Veniſe & Gênes tour- » nent l'une contre l'autre leurs armes victorieuſes, » c'en eſt fait ; nous perdons notre gloire, & l'em- » pire de la mer. Dans cette calamité nous aurons une » conſolation que nous avons toujours eue ; c'eſt que, » ſi nos ennemis ſe réjouiſſent de nos malheurs, ils » ne peuvent pas du moins s'en glorifier.

» Dans les grandes affaires, j'ai toujours craint » les conſeils des jeunes gens ; c'eſt par leur faute que » les plus grands empires ont péri. La jeuneſſe ignoran- » te & ſans expérience eſt ſujette aux illuſions : n'ayant » pas éprouvé les viciſſitudes de la fortune, elle ſe » flatte d'obtenir tout ce qu'elle deſire, & ſouvent l'é- » vénement ne répond pas à ſes deſirs. C'eſt ſur-tout » dans la guerre que la fortune étale ſes plus grands » caprices. J'ai appris avec plaiſir que vous aviez nom- » mé un conſeil de vieillards, à qui vous avez confié » la direction de cette affaire ; je n'en attendois pas » moins de votre prudence ; qui eſt fort au-deſſus » de votre âge.

» L'état de votre République m'inquiete ; que di- » rai-je du vôtre ? Je connois la différence qu'il y a » entre le tumulte des armes & la tranquillité du » Parnaſſe. Je ſais que les ſons de la lyre d'Apollon » s'accordent mal avec le bruit des trompettes de » Mars ; mais vous ne pouviez vous refuſer en temps » de guerre à une patrie qui vous a ſi bien traité » en temps de paix, & ſi vous avez abandonné le » Parnaſſe, c'eſt pour remplir tous les devoirs d'un

An. de J. C. 1351.

„ homme reconnoiſſant, d'un bon citoyen, & d'un „ chef vigilant. Je ſuis perſuadé cependant qu'au mi- „ lieu des armes vous penſez à la paix, que vous „ la regardez comme un triomphe pour vous, & le „ plus grand bien que vous puiſſiez procurer à votre „ patrie. Annibal lui-même ne diſoit-il pas *qu'une „ paix certaine valoit mieux qu'une victoire eſpérée.* * „ Si la vérité a arraché cet aveu de la bouche de „ l'homme le plus belliqueux qui fut jamais, n'eſt- „ il pas tout ſimple qu'un homme pacifique comme „ vous préfére la paix, même à une victoire cer- „ taine ? Qui eſt-ce qui ignore que la paix eſt le plus „ grand de tous les biens ; la guerre au contraire la „ ſource de tous les maux ?

* Melior tutiorque certa pax quam victoria ſperata. *Tit. L.*

„ Ne vous y trompez pas ; vous avez à faire à „ une nation très-âpre, qui ne ſait ce que c'eſt que „ d'être vaincue ; mais, ce qui me fâche le plus, ce „ ſont des Italiens que vous allez combattre. Ne vau- „ droit-il pas mieux porter la guerre à Damas, à „ Suſe, à Memphis ? Penſez que ceux que vous allez „ attaquer ſont vos freres. On a vu autrefois à „ Thebes des freres combattre pour ſe détruire. Faut- „ il que l'Italie renouvelle de nos jours un ſpectacle „ ſi atroce ?

„ Examinons quelle peut être la fin de cette guerre. „ Soit que vous ſoyez vainqueurs ou vaincus, il faut „ néceſſairement que l'un des deux yeux de l'Italie „ ſoit crevé, & l'autre fort affoibli ; car enfin ce ſe- „ roit une folie que de ſe flatter de vaincre un enne- „ mi ſi fort, ſans répandre beaucoup de ſang.

„ Hommes vaillans ! Peuples puiſſans ! (Je parle „ ici aux uns & aux autres.) Quel eſt votre but ?

Digitized by Google

„ Que prétendez-vous? Quel ſera le terme de vos diſſenſions? Ce n'eſt pas le ſang des Carthaginois ou des Numantins que vous allez répandre; » c'eſt un ſang italique; c'eſt le ſang d'un peuple » qui paroîtroit le premier prêt à le répandre, ſi » quelque nation barbare tentoit une nouvelle irruption ſur nous, dont les corps nous ſerviroient de » boucliers & de remparts à notre commune patrie, » ſi elle étoit attaquée; qui vivroit, mourroit, combattroit, triompheroit avec nous. Le plaiſir de » venger une légere offenſe, doit-il l'emporter ſur » le bien public & votre propre ſalut? La vengeance » n'eſt-elle pas un plaiſir de femmes? N'eſt-il pas plus » beau, plus glorieux pour des hommes d'oublier une » injure que de ſe venger, de pardonner à un ennemi que de le détruire? AN. DE J. C. 1351.

» Si ma foible voix peut ſe faire entendre de ces » hommes graves qui compoſent votre conſeil, je ſuis » perſuadé que non-ſeulement vous ne rejetterez pas „ la paix qui vient s'offrir à vous; mais que vous „ irez au devant d'elle, & que vous l'embraſſerez „ étroitement pour ne pas la laiſſer échapper. Conſul„ tez ces ſages vieillards qui aiment la République, „ & connoiſſent les jeux de la fortune; ils vous tien„ dront le même langage que moi. Je ne parle pas de „ ceux qui n'ont de la vieilleſſe que les rides, les che„ veux blancs & des membres tremblans: excluez ceux„ là de votre conſeil, & faites y entrer à leur place, „ ſi vous en trouvez, des hommes tels que vous, „ en qui la ſageſſe a dévancé les années, & qui „ comme des arbres précoces, portent des fruits dans „ la ſaiſon des fleurs.

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1351.

„ Vous, Seigneur, qui êtes à la tête de ce conſeil, „ & qui gouvernez votre République, ſongez que la „ gloire ou le honte des événemens tombera princi- „ palement ſur vous. Elevez-vous au-deſſus de vous „ même ; voyez, examinez tout avec attention ; com- „ parez les ſuccès de la guerre avec les malheurs „ qu'elle entraîne ; peſez dans une balance les biens „ & les maux, le pour & le contre, & ne perdez „ pas de vue ce que dit Annibal, *qu'une heure ſuffit „ pour détruire l'ouvrage de pluſieurs années.*

„ La rénommée de votre patrie eſt plus ancienne „ qu'on ne croit. Pluſieurs ſiecles avant que Veniſe „ fût bâtie, je trouve non-ſeulement le nom des Vé- „ nitiens fameux, mais même celui d'un de leurs „ Ducs. Voudriez-vous ſoumettre aux caprices de la „ fortune une gloire acquiſe depuis ſi long-temps & „ à ſi grands fraix ? Vous rendrez un grand ſervice „ à votre République, ſi, préférant ſon ſalut à la „ gloire, que des ſuccès militaires pourroient vous „ procurer, vous donnez à cette populace effrénée „ des conſeils utiles & prudens, au lieu de lui pré- „ ſenter des projets ſpécieux & brillans. Les ſages di- „ ſent qu'on ne ſauroit acheter la vertu plus cher „ qu'aux dépens de la gloire. Si vous prenez ce parti, „ il vous arrivera la même choſe qu'à ce Duc des „ Venetes, dont je parle ; tout le monde vous admi- „ rera & vous aimera.

„ Pour ne vous rien cacher, je vous avoue que „ j'ai appris avec douleur votre ligue avec le Roi d'A- „ ragon. Quoi ! des Italiens vont implorer le ſecours „ des Rois barbares pour détruire des Italiens ? Mal- „ heureuſe mere ! quelle ſera ta reſſource, ſi tes pro-

Digitized by Google

„ pres enfans empruntent des mains étrangeres pour
„ déchirer ton ſein ? Vous direz peut-être que vos en- AN. DE J. C. 1351.
„ nemis vous en ont donné l'exemple ; je vous répon-
„ drai qu'ils ſont également coupables. Veniſe, pour af-
„ ſouvir ſa rage, appelle à ſon ſecours les tyrans de
„ l'Occident ; Gênes ceux de l'Orient, à ce qu'on
„ dit. Voilà la ſource de toutes nos calamités, qui nous
„ ont fait verſer tant de larmes. Emportés par l'ad-
„ miration des choſes étrangeres, mépriſant, je ne ſais
„ pourquoi, ce que nous trouvons dans nos climats,
„ nous ſacrifions la bonne foi italique à la perfidie bar-
„ bareſque. Inſenſés que nous ſommes ! nous allons
„ chercher dans des ames vénales ce que nous pour-
„ rions trouver parmi nos freres.

„ La nature nous avoit donné pour barrieres les
„ Alpes & les deux mers. L'avarice, l'envie, l'or-
„ gueil ont ouvert ces barrieres aux Cimbres, aux
„ Huns, aux Teutons, aux Gaulois, aux Eſpagnols.
„ Combien de fois avons-nous récité en pleurant ces
„ vers de Virgile ?

Barbarus hæc tam culta novalia miles habebit.
Barbarus has ſegetes : en quò diſcordia cives
Perduxit miſeros (*a*).

„ Athenes & Lacédemone avoient entr'elles une eſ-
„ pece de rivalité ſemblable à la vôtre ; mais les for-
„ ces n'étoient pas auſſi égales à beaucoup près ; La-
„ cédemone avoit un avantage ſur Athenes, qui la
„ mit ſouvent à portée de la détruire, ſi elle avoit
„ voulu. *A Dieu ne plaiſe*, diſoit-elle, *que j'arrache*

(*a*) Un ſoldat étranger poſſédera ces champs cultivés avec tant de ſoin. Ces moiſſons feront la proie d'un barbare. Voilà où la diſcorde a réduit de malheureux citoyens. *Virg. Egl. I.*

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1351.

„ *un des deux yeux de la Grece* ! Belle réponſe ; „ digne de Sparte ! Si elle eſt ſortie de la bouche „ d'une nation, à qui Platon reprochoit l'avidité de „ vaincre & de dominer, que ne doit-on pas atten- „ dre du plus doux, du plus modeſte de tous les „ peuples ?

„ Au milieu des mouvemens qui vous agitent, il „ ne m'eſt pas poſſible de reſter tranquille. En voyant „ les uns traîner des arbres pour conſtruire des vaiſ- „ ſeaux, les autres aiguiſer leurs épées & leurs dards, „ je me croirois coupable, ſi je ne prenois pas ma „ plume qui eſt mon arme, non pour faire la guerre, „ mais pour conſeiller la paix. Je n'ignore pas avec „ quelle circonſpection on doit parler à ſes ſupérieurs ; „ mais l'amour de la patrie eſt ſupérieur à tout. S'il „ m'emporte au-delà des bornes, il me ſervira d'ex- „ cuſe auprès de vous, & vous obligera à me par- „ donner.

„ Proſterné aux pieds des chefs des deux nations „ qui vont ſe faire la guerre, je leur dis les yeux „ en pleurs : *jettez les armes ; donnez-vous le baiſer* „ *de paix ; uniſſez vos cœurs & vos drapeaux.* Par „ ce moyen l'Océan & le Pont Euxin vous ſeront ou- „ verts ; vos vaiſſeaux arriveront en ſûreté à la Tapro- „ bane, aux Iſles fortunées, à l'inconnue Thulé & juſ- „ qu'aux Poles. Les Rois & les peuples iront au de- „ vant de vous. L'Indien, l'Anglois, l'Ethiopien vous „ redouteront. Que la paix regne parmi vous, & „ vous n'aurez plus rien à craindre. Adieu le plus „ grand des Ducs & le meilleur des hommes.

Patavi 15. *cal. Aprilis.* *A Padoue, le* 18 *Mars* 1351.

Cette

Cette lettre ne fit aucun effet, quoiqu'elle réuniſſe les motifs les plus preſſans qui devoient engager les Vénitiens à la paix. Les eſprits étoient trop échauffés, & les préparatifs pour la guerre déjà faits. André Dandolo, dans ſa réponſe, qui eſt du 22 Mai, releve beaucoup les torts & les injuſtices de la République de Gênes envers celle de Veniſe, à qui elle vouloit même ôter la liberté d'uſer de ſon bien. Il ſe plaint de ce que les Génois ont provoqué les Vénitiens par mille affronts, & forcés malgré eux à prendre les armes. *Ce ne ſont pas des freres*, dit-il, *mais des ennemis domeſtiques, qui eſt tout ce qu'il y a de pire. Ils ont abuſé de notre patience : leur audace effrénée s'eſt portée à toute ſorte d'excès. Ils ont terni la gloire de l'Italie, ſali le diadême de cette Reine. Enfin ils ſe ſont rendus odieux à tout l'univers ſur terre & ſur mer ; & il n'eſt pas étonnant qu'ils ne puiſſent pas s'accorder avec les autres, puiſqu'ils ne peuvent pas s'accorder avec eux-mêmes.* Il finit par dire que les Vénitiens n'entreprennent la guerre que pour procurer une paix honorable à leur patrie, qui leur eſt plus chere que leur vie.

AN. DE J. C. 1351.

Var. 2.

Dans cette réponſe André Dandolo loue beaucoup l'éloquence de Pétrarque, & *la profondeur de ſon eſprit.* Il prétend que ſa lettre eſt *une compoſition mâle & ſainte, qui ne peut émaner que d'une ame inſpirée par l'eſprit divin. Vous nous êtes bien cher*, lui dit-il en finiſſant ; *mais vous le ſerez bien davantage, ſi vous nous regalez ſouvent de pareilles productions* (*a*).

Le 28 de ce mois de Mars, Pétrarque mit la der-

(*a*) Compoſitio tam virilis & ſancta non niſi e pectore ſacro defluxit . . . . . tibi perſuade nobis eſſe cariſſimum, ſed multo fore cariorem, ſi nos ſæpius recreare curaveris ſimillimis monimentis. *Var.* 2.

niere main à une chanſon ſur la mort de Laure, qu'il
An. de J. C. 1351. avoit commencée l'année précédente, & qui m'a paru digne de paroître dans ces Mémoires. Je traduirai en proſe, comme j'ai déjà fait pluſieurs fois, pour mieux conſerver le ſens de l'Auteur.

Cant. 2. P. M. » Amour, tu veux me remettre au joug, je le vois » bien; il faut pour cela me donner une preuve ſin- » guliere de ton pouvoir. On dit qu'il eſt ſi grand; » je le crois, & qui eſt-ce ne l'a pas éprouvé? Cher- » che dans la terre mon cher tréſor qu'on y a ca- » ché; cherches y ce cœur pur & chaſte, qui fai- » ſoit mon bonheur. Arrache à la mort ce qu'elle nous » a enlevé : replace ton enſeigne ſur ce beau viſage.

» Rallume cette vive lumiere qui me guidoit, cette » douce flamme qui me brûle encore, quoiqu'éteinte. » Non, jamais cerf altéré n'a cherché une fontaine » avec tant d'ardeur, que je cherche ce que j'ai per- » du. Je cours après un objet que je n'atraperai ja- » mais. Cette idée me déſeſpére, & me fait extrava- » guer. Je ne veux point aller où tu m'apelles : hors » de ton empire, tu n'as point de pouvoir.

» Fais-moi entendre cette voix touchante qui cal- » moit mes ſens, rendoit mon eſprit ſerein, & éle- » voit mon ſtyle au-deſſus de lui-même. J'entends en- » core au fond de l'ame les ſons de cette voix : fais » que mon eſpérance réponde à mes deſirs; rends à » mes yeux & à mes oreilles leur objet propre, ſans » lequel toutes leurs opérations ſont imparfaites. En- » vain tu eſſaye ſur moi ton pouvoir, tant que le » premier objet de mon amour ſera couvert de terre.

» Fais que je revoie ces regards, qui avoient fon- » du la glace de mon cœur. Prens tes armes, attens-

Digitized by Google

» moi à l'endroit où tu me surpris. Fais-moi entendre ces doux propos qui m'ont appris à te connoître. Remue cette langue, où étoient les appas qui m'ont pris. Fais flotter avec tes mains cette chevelure blonde; caches y tes pieges. C'est la seule façon de me reprendre & de me rendre heureux. AN. DE J. C. 1351.

» Qui pourroit me dépêtrer de ces filets d'or, négligés avec tant d'art, ou affoiblir l'impression toujours plus vive que ces beaux yeux avoient faite sur moi? Mais puisque la mort a osé rompre ce nœud qui m'étoit si cher, amour, tu ne trouveras nulle part de quoi en former un nouveau. Il est inutile de tendre tes pieges. Je ne te crains plus; tu as perdu tes armes.

» Ces armes étoient, des yeux d'où partoient des traits d'une flamme invisible. La raison n'y pouvoit rien, les hommes peuvent-ils résister aux Dieux? Un langage, un silence, un sourire, un badinage qui ne ressembloit à rien: un air si honnête, des manieres si polies, des propos qui auroient élevé l'ame la plus basse: une physionomie douce, modeste, qui charmoit tout le monde: une façon de s'asseoir & de marcher telle qu'on ne savoit à qui donner la préférence. Il n'y a point de cœur assez dur, pour résister à de telles armes. Amour! tu les a perdues; je ne te crains plus.

» Tu as mille nœuds différens pour lier les cœurs que le ciel a soumis à ton empire: il n'y en avoit qu'un pour moi: il est rompu ce nœud. Au lieu de jouir de ma liberté, je ne fais que pleurer & crier. Aimable pélerine! pourquoi êtes-vous partie avant moi? J'étois né avant vous. Dieu qui vous

Digitized by Google

» a si-tôt enlevée, semble n'avoir montré un si bel
An. de J. C. 1351. » ouvrage de ses mains que pour enflammer nos de-
» sirs. Amour, envain tu me menace ; ta force étoit
» attachée à ces beaux yeux : ils sont éteints ; je ne
» te crains plus.

» Oui, le mort a fait cesser ton empire sur moi,
» celle qui me lioit, est montée au ciel. Je suis li-
» bre & malheureux.

Dans le sonnet qui suit cette chanson, Pétrarque dit : « La mort a rompu le nœud, dont j'ai été lié
Sonn. 3. P. M. » pendant vingt & un an. Je ne crois pas qu'on meure
» de douleur, puisque je ne suis pas mort. L'amour
» m'a tendu une autre piege, dont j'ai eu beaucoup
» de peine à me tirer. La mort m'a délivré une se-
» conde fois.

La chanson & le sonnet donnent lieu de croire que Pétrarque avoit pris du goût pour une autre femme, que la mort lui enleva aussi. Je n'ai rien trouvé dans ses Œuvres, qui pût nous développer cette anecdote. Qui voudra bien examiner, trouvera un peu de contradictions entre la chanson & le sonnet.

Le 6 Avril de cette année, se rappellant que Laure étoit morte ce jour-là, il y avoit trois ans, il fit un autre sonnet, qui finit par cette exclamation. *Ah ! qu'il étoit beau de mourir, il y a trois ans !* Mais s'il étoit mort, il n'auroit pas joui d'un des plus grands plaisir qu'il ait eus dans le cours de sa vie.

Oh che bel morir era hoggi è terzo anno !

Le même jour qu'il fit ce sonnet, il vit arriver son ami Boccace, envoyé par la République de Florence, pour lui annoncer son rappel dans sa patrie, & la restitution de son bien de famille.

Il faut se rappeller ce que j'ai dit au commencement

Digitized by Google

du Ier. Livre de ces Mémoires ; que Petracco accusé injustement d'avoir fait un faux acte, fut condamné à une amende de mille livres, & à avoir la main coupée, s'il ne la payoit pas ; que n'ayant pas comparu, il fut condamné par contumace, & son bien confisqué ; qu'ensuite les Florentins ayant reconnu son innocence, lui permirent de revenir dans sa patrie se faire absoudre, & rentrer dans la possession de son bien ; que Petracco n'osant pas retourner dans une ville, où ses ennemis dominoient, aima mieux aller s'établir à Avignon : son bien fut vendu par ordre du Sénat. Les amis de Pétrarque avoient demandé plusieurs fois qu'on lui restituât ce bien injustement confisqué, puisque son pere n'étoit pas coupable. On en convenoit ; on reconnoissoit la justice de cette restitution ; mais comme le parti Guelphe dominoit toujours, elle avoit été éludée sous différens prétextes. AN. DE J. C. 1351.

Enfin les amis de Pétrarque l'emporterent dans le Sénat. Il fut décidé que son bien seroit racheté des deniers publics, qu'on le lui rendroit, & qu'on lui envoyeroit Boccace à Padoue, pour lui annoncer cette restitution, & le presser de revenir dans sa patrie. Boccace étoit porteur d'une lettre du Sénat, dont voici la traduction.

A RÉVÉREND SEIGNEUR FRANÇOIS PÉTRARQUE, CHANOINE DE PADOUE, POETE COURONNÉ, NOTRE TRÉS-CHER CONCITOYEN, LE PRIEUR DES ARTS, LE GONFALONIER DE JUSTICE DU PEUPLE DE FLORENCE. *Laur. Bibl. Plut. 90. inf. N. 14 fol. 106.*

» Illustre rejetton de notre patrie ! il y a long-» temps que votre rénommée a frappé nos oreilles, & remué nos ames. Les succès de vos études, &

An. de J. C. 1351.

» cet art admirable dans lequel vous excellez, vous » ont décoré de ce laurier, qui ceint votre front, » & vous rendent digne de servir de modele & d'en- » couragement à la postérité. Vous trouverez dans les » cœurs de vos compatriotes tous les sentimens d'es- » time & d'amitié que vous méritez ; mais afin qu'il » n'y ait rien dans votre patrie qui puisse blesser vos » yeux, de notre propre libéralité, & par un mou- » vement de la tendresse paternelle que nous avons » toujours eue pour vous, nous vous rendons sans » exception les champs de vos ancêtres, qui ont été » rachetés des deniers publics. Le don est petit en » lui-même, & peu proportionné à votre mérite ; » mais vous l'estimerez davantage, si vous avez égard » à nos loix, à nos usages, & si vous pensez à ceux » qui n'ont pu l'obtenir. Vous pourrez donc habiter, » quand il vous plaira, cette ville où vous êtes né. » Nous nous flattons que plein d'amour pour votre » patrie, vous n'irez pas chercher ailleurs les applau- » dissemens que vous méritez, & la tranquillité que » vous aimez.

» Nous lisons des choses admirables de Virgile & » de quelques autres Auteurs que l'antiquité, que no- » tre siecle même nous fait regretter. Vous ne trou- » verez pas parmi nous des Césars, des Mécénes ; » ces titres nous sont inconnus ; mais vous trouve- » rez des compatriotes zélés pour votre gloire, em- » pressés à publier vos louanges, à étendre votre » nom ; extrêmement sensibles à l'honneur qu'a no- » tre ville d'avoir produit un homme qui n'a pas » son pareil dans le monde. Oui, l'antiquité n'a pas » vu, & la postérité ne doit pas se flatter de voir

Digitized by Google

» quelqu'un qui lui reſſemble. Nous n'ignorons pas
» tout ce que le nom de Poëte a de brillant & de
» rare. Ennius n'avoit pas tort d'appeller les Poëtes
» ſaints, puiſqu'ils ſont en quelques façons inſpirés
» par l'eſprit divin ; c'eſt pour cela qu'on les couron-
» noit de lierre, de myrthe & de laurier comme les
» Céſars & les héros qui triomphent. Les uns s'im-
» mortaliſent par leurs actions ; les autres par leurs
» ouvrages. *Il eſt beau de bien faire pour la Républi-
que*, dit Salluſte ; *il ne l'eſt guere moins de bien dire.*
» C'eſt ainſi qu'on ſe rend illuſtre dans la guerre &
» dans la paix. Ceux qui font de belles actions &
» ceux qui les écrivent, méritent également d'être
» loués ; & *la rénommée*, comme dit Lucain, *met
» les uns & les autres à l'abri des outrages du temps.*

AN. DE J. C. 1351.

A quibus omne ævi ſenium ſua fama repellit. *Luc.*

» Si l'eſprit de Virgile, ſi l'ame éloquente de Cice-
» ron reparoiſſoient dans ce monde ſous l'enveloppe
» d'un corps mortel, nous n'aurions pas pour eux plus
» de vénération que pour vous. Pourquoi loue-t-on plus
» volontiers ce dont on entend parler, que ce qu'on a
» ſous les yeux ? Nous chantons vos louanges, & vous
» excitez notre admiration. Qui eſt-ce qui ne ſeroit pas
» étonné de trouver ſi peu de bons écrivains, & encore
» moins de Poëtes dans cette foule de bons eſprits par-
» mi nous, qui s'appliquent à tant de différentes étu-
» des ? Ciceron donne la raiſon de cette rareté ; c'eſt
» la grandeur de la choſe, & la difficulté d'y réuſſir.
» Il n'en étoit plus queſtion depuis long-temps ; vous
» y êtes parvenu par les forces de votre génie & par
» une grande application.

» Nous avons réſolu, après une mûre délibération,
» de relever notre ville, en y faiſant fleurir les ſcien-

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1351.

» ces & les arts, perſuadés qu'ils lui donneroient ; » comme à Rome notre mere, une eſpece d'empire » ſur tout le reſte de l'Italie. Ce que nous deſirons, » ce qui étoit rare parmi les anciens, il n'y a que » vous qui ſoyez en état de le faire. Votre patrie » vous conjure par ce qu'il y a de plus ſacré, par » tous les droits qu'elle a ſur vous, de lui conſacrer » votre temps, de préſider à ces études & de les » diriger, de façon qu'elles l'emportent ſur toutes les » autres. Vous ſerez le maître de choiſir le livre qu'il » vous plaira d'expliquer (*a*), & vous ferez à cet » égard tout ce qui conviendra le mieux à votre gloire » & à vos occupations.

» Les plus grandes choſes n'ont eu ſouvent que » de petits commencemens. Il ne manquera pas de » gens d'eſprit parmi nous, qui oſeront peut-être » ſous vos auſpices donner au public les vers qu'ils » ont compoſés. Mettez la derniere main à votre Afri- » que (ce poëme immortel qui vous occupe) réta- » bliſſez parmi nous les muſes ſi long-temps négli- » gées. Vous avez aſſez couru le monde ; vous con- » noiſſez les grandes villes & les mœurs de toutes les » nations ; il eſt temps de vous fixer. Venez dans » votre patrie, qui vous appelle à haute voix après » une longue abſence, ce qui n'eſt peut-être arrivé à » perſonne. Les Magiſtrats & le peuple, les grands » & les petits vous deſirent ; vos Dieux Penates, » votre champ recouvré vous attendent avec impa- » tience. Si vous trouvez dans notre ſtyle quelque » choſe qui vous bleſſe, c'eſt une raiſon de plus pour

(*a*) Les Profeſſeurs de ce temps-là, au lieu de dicter des cayers, expliquoient un livre.

vous

» vous rendre aux desirs de votre patrie. Vous faites » sa gloire ; vous nous êtes cher à ce titre, & vous » le ſerez encore plus ſi vous obéiſſez à ſes ordres. » Nous aurions encore beaucoup de choſes à vous » dire, qui ont été confiées à Jean Boccace, por- » teur des préſentes, notre envoyé, à qui nous vous » prions d'ajouter foi comme à nous-mêmes.

An. de J. C. 1351.

On voit par cette lettre le véritable motif qui engagea enfin les Florentins à faire cette reſtitution ſi long-temps différée. Mathieu Villani raconte que la peſte ayant extrêmement dépeuplé la ville de Florence, les habitans, pour y attirer du monde & la rendre plus floriſſante, délibérerent d'y établir une Univerſité, où l'on enſeigneroit toutes les ſciences, mais ſur-tout le Droit Civil & Canonique, & la Théologie. En conſéquence ils firent bâtir des écoles, ils aſſignerent ſur les fonds publics les revenus néceſſaires, & appellerent les meilleurs Profeſſeurs en tout genre, qui commencerent à donner des leçons dès le 6 Novembre 1348.

Matth. Vill. l. 1. cap. 7.

L'année ſuivante le Pape & les Cardinaux approuverent la fondation de cette Univerſité, & lui accorderent tous les privileges dont jouiſſoient les Univerſités de Paris, Bologne, &c. Les Florentins ſentirent bien qu'ils ne pouvoient rien faire de mieux que de mettre Pétrarque à la tête de cet établiſſement, pour lui donner plus d'éclat, & y ranimer le goût des bonnes études. Voilà ce qui détermina enfin le parti Guelphe, qui dominoit toujours à Florence, à faire à Pétrarque une grace, qui avoit été ſouvent refuſée. Rien de plus obligeant que la lettre qu'ils lui écrivirent. Boccace fut chargé de la porter ; ſes liai-

La Bulle eſt du 31 Mai 1349.

AN. DE J. C. 1351.

ſons avec ce grand Poëte, donnerent lieu de croire que perſonne n'étoit plus capable que lui de l'engager à faire ce que ſa patrie deſiroit.

L'arrivée de Boccace, porteur d'une ſi agréable nouvelle & d'une lettre ſi flatteuſe, eſt un des beaux momens de la vie de Pétrarque. Voici quelle fut ſa réponſe.

Var. 4. „ J'ai aſſez vécu, mes chers Concitoyens, ſuivant „ cet axiome du ſage : il faut mourir, quand on n'a „ plus rien à deſirer. Je n'ai jamais ambitionné ni les „ richeſſes ni les honneurs ; ma vie l'a bien prouvé. „ Mes vœux & mes ſoins n'ont tendu qu'à être hom„ me de bien, & à mériter la bienveillance des hon„ nêtes gens. Si je ne ſuis pas encore parvenu au „ premier point, votre lettre qui m'a cauſé autant de „ ſurpriſe que de joie, m'apprend que je n'ai rien à „ deſirer ſur le ſecond.

„ Comme diſoit Plutarque à l'Empereur Trajan, „ *je me réjouis de mon bonheur, & je vous félicite „ de votre vertu.* Elle me paroît un prodige dans „ un ſiecle auſſi dénué de toute ſorte de bien, & „ il eſt étonnant qu'on trouve autant de cette liberté „ publique &, pour ainſi dire, populaire, dans ce „ grand nombre de ſujets dont votre République eſt „ compoſée.

„ Hommes illuſtres & généreux ! Si j'avois été pré„ ſent, aurois-je pu vous demander quelque choſe de „ plus que ce que vous m'avez accordé, à moi ab„ ſent & qui ne le demandois pas ? Quelle eſt la pa„ trie qui a mieux traité le meilleur de ſes citoyens ? „ Rome a rappellé de l'exil Ciceron, Rutilius, Me„ tellus ; mais elle les avoit exilés injuſtement : elle

Digitized by Google

„ a rappellé Camille ; mais dans un temps où elle
„ ne pouvoit ſe paſſer de lui ; la même raiſon en- AN. DE J. C. 1351.
„ gagea Athenes à rappeller Alcibiade. Il n'y a point
„ d'exemple qu'on ait rappellé un citoyen abſent vo-
„ lontairement, ſans y être déterminé par quelque
„ danger de la patrie.

„ Auguſte rendit à Virgile ſon champ ; mais il le
„ lui avoit ravi. A-t-on jamais vu un conſeil public
„ rendre au fils un bien que le pere a perdu par ſa
„ faute (*a*) ? De combien de douceurs, de flatteries,
„ de careſſes, de quelles prieres n'avez-vous pas aſ-
„ ſaiſonné la reſtitution de mon bien, après l'avoir
„ racheté des deniers publics ? Quand je le vois paré
„ des fleurs de votre éloquence, je ne porte point
„ envie aux champs les plus fertiles de l'Afrique ou
„ de la Sicile, à ces terres de la Campanie où Cerès
„ & Bacchus ſemblent ſe diſputer à qui produira da-
„ vantage. Plus touché de tout ce que vous me di-
„ tes de flatteur, que du bien que vous me faites &
„ que vous pourriez me faire, il ne manque à mon
„ bonheur que de mériter ce que je ſens ne devoir
„ qu'à votre généroſité.

„ C'eſt une grande conſolation pour moi de me voir
„ rétabli dans ma patrie, où mon pere, mon aïeul,
„ mon biſaïeul ont vieilli & ſe ſont toujours diſtin-
„ gués plus par leur fidélité & leur zele que par des
„ images enfumées. Pour moi qui ai volé plus loin
„ ſur des aîles que je dois à la nature ou à la for-
„ tune, vous m'offrez un aſyle où je pourrai aller me
„ repoſer après tant de courſes. C'eſt un don pré-

(*a*) Cela prouve la vérité de ce que j'ai dit, qu'on avoit promis à Petracco de rentrer dans la poſſeſſion de ſon bien, & qu'il ne voulut pas uſer de cette permiſſion. Il le perdit donc par ſa faute.

An. de J. C. 1351.

„ cieux, j'en conviens; mais ce que vous y avez „ ajouté eſt plus précieux encore, & ſera toujours „ pour moi un aiguillon qui m'excitera à la gloire „ & à la vertu.

„ Recevez mes actions de graces, telles qu'elles „ ſont, & ne vous en prenez qu'à vous, ſi elles n'é- „ galent pas votre bienfaiſance. Il faudroit être plus élo- „ quent que je ne ſuis, pour exprimer une recon- „ noiſſance proportionnée aux bienfaits que je reçois. „ Ce que je dirai, ſera toujours au-deſſous de ce „ que je voudrois dire.

„ Comblé de vos faveurs, oſerois-je m'approprier „ cette réponſe que fit Auguſte au Sénat en verſant „ des larmes. *Arrivé au comble de mes vœux, que „ puis-je demander aux Dieux, ſi ce n'eſt que votre „ bonne volonté dure autant que ma vie* (*a*)? Je me „ rappelle de l'avoir dit l'année derniere, revenant de „ Rome, à ceux qui étoient à la tête de votre Sénat.

„ Jean Boccace, porteur de votre lettre & de vos „ ordres, vous dira combien je deſire de vous obéir, „ & quels ſont mes projets pour mon retour; je „ les lui ai confiés, pour laiſſer quelque choſe à ſon „ miniſtere. En vous remettant cette lettre il vous „ fera connoître mes ſentimens; je vous prie de croire „ ce qu'il vous dira de ma part, comme ſi je parlois „ moi-même. Faſſe le ciel que votre République ſoit „ toujours floriſſante!

A Padoue, ce 6 Avril.

A la joie que Pétrarque témoigne de ſe voir rap-

(*a*) Lorſque Valerius Meſſala alla dire à Auguſte que le peuple & le Sénat lui avoient déféré le titre de pere de la patrie, Auguſte lui répondit: *compotem mihi perferre liceat. Suet. in Aug.* | *factus votorum meorum quid habeo aliud Deos immortales precari quam ut hunc conſenſum veſtrum ad ultimum vitæ fi-*

pellé dans ſa patrie, dont l'amour n'étoit plus balancé dans ſon cœur par l'amour de Laure, qui eſt-ce qui ne croiroit pas qu'il n'eut rien de plus preſſé que de ſe rendre aux deſirs de ſes concitoyens, d'aller fixer ſon ſéjour à Florence, & ſe mettre à la tête de cette Univerſité qu'on venoit d'y établir ?

AN. DE J. C. 1351.

Dans le fond qu'eſt-ce qui pouvoit le retenir ? La ville de Padoue lui étoit devenue odieuſe depuis la mort de Jacques de Carrare ; il avoit promis à ſes amis de ne plus retourner dans le Comtat ; cependant au lieu d'aller à Florence, où tant de choſes devoient l'attirer, peu de temps après avoir reçu la lettre des Florentins, il prit tout à coup le parti d'aller à Avignon & à Vaucluſe. Cela paroît d'abord ſingulier ; voici les raiſons qu'il en donne dans une lettre à un ami.

» Vous ſavez que j'avois réſolu de ne plus retourner à Vaucluſe. Il m'a pris tout-à-coup un deſir d'y aller, dont je n'ai pas été le maître. Aucune eſpérance ne m'y attire ; ce n'eſt pas le plaiſir, dans un endroit auſſi ſauvage ; ce n'eſt pas l'amitié (le plus honnête de tous les motifs qui peuvent déterminer les hommes) quels amis pourrois-je avoir dans un déſert, où le nom même d'amitié n'eſt pas connu, où les habitans, uniquement occupés de leurs filets, ou de la culture de leurs oliviers & de leurs vignes, ignorent les douceurs de la ſociété & de la converſation ?

Fam. l. 17. ep. 12. M. R.

» Voici ce que je puis alléguer de plus raiſonnable pour excuſer cette variation de mon ame. C'eſt l'amour de la ſolitude & du repos, qui m'a fait prendre le parti que j'ai pris. Trop connu, trop recherché dans ma patrie, loué, flatté même juſ-

AN. DE J. C. 1351.

» qu'au dégoût, je cherche un endroit où je puiſſe » vivre ſeul, inconnu, & ſans gloire. Rien ne me » paroît préférable à une vie ſolitaire & tranquille.

» L'idée de mon déſert de Vaucluſe s'eſt préſentée » à moi avec tous ſes charmes : en me repréſentant » ces collines, ces fontaines, ces bois ſi favorables » à mes études, j'ai ſenti dans le fond de l'ame une » douceur que je ne ſaurois rendre. Je ne ſuis plus » étonné de ce que Camille, ce grand homme que » Rome exila, ſoupiroit après ſa patrie, quand je » penſe qu'un homme né ſur les rives de l'Arno, » regrette un ſéjour au-delà des Alpes. L'habitude » eſt une ſeconde nature. Cette ſolitude, à force de » l'habiter, eſt devenue comme ma patrie. Ce qui me » touche le plus, c'eſt que je compte y mettre la » derniere main à quelques ouvrages que j'ai com- » mencés. J'ai été curieux de revoir mes livres, de » les tirer des coffres où ils étoient renfermés, pour » leur faire voir le jour, & les remettre ſous les yeux » de leur maître.

Enfin, ſi je manque à la parole que j'avois donnée » à mes amis, ils doivent me le pardonner ; c'eſt » l'effet de cette variation attachée à l'eſprit humain, » dont perſonne n'eſt exempt, excepté ces hommes » parfaits, qui ne perdent pas de vue le ſouverain » bien. L'identité eſt la mere de l'ennui, qu'on ne » peut éviter qu'en changeant de lieu (*a*).

Il partit de Padoue le 3 Mai, menant avec lui Jean ſon fils, qu'il avoit retiré depuis quelque temps de l'école de Gilbert de Parme. *Je le menai avec moi,*

Variar. 21.

(*a*) Dans ſon épître à la poſtérité, il dit à peu près la même choſe : *Redii in Gallias ſtare neſcius ; non tam deſiderio, viſa millies reviſendi quam ſtudio, more agrorum, loci mutatione, tædiis conſulendi.*

Digitized by Google

dit-il, *pourquoi ſa préſence me rappellât l'idée de lui faire du bien. Que ſeroit devenu cet enfant, s'il avoit eu le malheur de me perdre*? Ses amis qui l'accompagnoient, lui repréſenterent qu'il ne devoit pas quitter cette ville, ſans tenir la parole, qu'il avoit donnée pluſieurs fois, de faire quelques vers pour mettre ſur le mauſolée de Jacques de Carrare, auquel les meilleurs Sculpteurs d'Italie travailloient dans ce temps-là. AN. DE J. C. 1351.

Cette propoſition embarraſſa Pétrarque. Loin de pouvoir refuſer ce qu'on lui demandoit, il ne devoit pas même attendre qu'on le demandât : mais tous ſes arrangemens étoient faits pour ſon départ ; il ne pouvoit pas le différer, & il n'étoit pas en verve. Il prit ſon parti tout-à-coup, comme par une eſpece d'inſpiration : accompagné d'un petit nombre d'amis, il alla à l'égliſe des Auguſtins, où Jacques de Carrare étoit enterré. Il la trouva fermée ; il étoit plus de midi ; il fallut attendre que les Sacriſtains euſſent fait leur méridienne.

Dès que la porte fut ouverte, Pétrarque entra ſeul dans l'égliſe, & alla s'aſſeoir auprès du tombeau, où s'entretenant avec la mort qui ne lui répondoit rien, il fit ſeize vers latins, qu'il remit à ceux qui l'avoient accompagné, en leur diſant : *je voudrois faire quelque choſe de meilleur ; mais je n'ai pas le temps ; vous choiſirez parmi ces vers ceux qui vous plairont le plus, pour les graver ſur le marbre, ſi vous ou moi ne trouvons rien de mieux avant que le mauſolée ſoit achevé* (*a*).

Après avoir remis à ſes amis ces vers, qui ſe ſen-

(*a*) Ces vers ne m'ont pas paru dignes d'entrer dans ces Mémoires. Ceux qui en feront curieux les trouveront dans l'édition de Pétrarque, faite à Padoue par les Comines & ailleurs.

Digitized by Google

tent un peu de la précipitation avec laquelle ils furent faits, Pétrarque monta à cheval, & prit le chemin de Vicence (a), où il arriva au ſoleil couchant. Il héſita s'il s'y arrêteroit, ou s'il profiteroit du reſte du jour pour aller plus loin. La rencontre de quelques perſonnes de mérite, dont cette ville étoit pleine, eut bientôt fixé ſon indéciſion. Il ſe lia entr'eux une converſation intéreſſante : la nuit vint, ſans que Pétrarque s'en défiât. *J'ai ſouvent éprouvé*, dit-il ſur cela, *que nos amis ſont les plus grands voleurs de notre temps ; mais doit-on ſe plaindre de ce vol, & peut-on faire un meilleur uſage de ſon temps que de le paſſer avec ſes amis ?*

AN. DE J. C. 1351.

Præf. ad ep. ad Vir. Ill. ed. Lugd. fol. 657.

Après avoir agité différentes matieres, la converſation vint à tomber ſur Ciceron, & il ne fut plus queſtion d'autre choſe. Chacun dit ce qu'il penſoit, & on fit à l'envi l'éloge de ce grand homme ; mais comme il n'y a rien de parfait en ce monde, Pétrarque, après avoir élevé juſqu'au ciel ſon génie divin & ſon éloquence, dit quelque choſe ſur la légéreté de ſon caractere & l'inconſtance de ſon eſprit. Tout le monde parut étonné de cette hardieſſe, & ſur-tout un homme vénérable par ſon âge & ſes connoiſſances, qui étoit partiſan de Ciceron juſqu'à l'idolatrie.

Pétrarque, voyant les eſprits un peu émus de ce qu'il avoit dit, jugea à propos de tirer de ſon porte-feuille le recueil qu'il venoit de faire de ſes épîtres à ſes amis, à la fin duquel il avoit inſéré quelques lettres adreſſées à certains grands hommes de l'an-

(a) Ville de l'Etat de Veniſe, à cinq lieues de Verone. Sa ſituation entre des rivieres eſt fort agréable.

tiquité,

tiquité, pour mettre un peu de variété dans ce recueil, & éviter l'ennui qui naît d'une trop grande uniformité. AN. DE J. C. 1351.

Parmi ces lettres, il y en a deux adreſſées à Ciceron. Dans l'une il loue ſon eſprit; dans l'autre il critique ſon caractere. Pétrarque les fit lire par un Poëte Vicentin nommé Pulci (*a*). Cette lecture fit l'effet qu'elle devoit faire : la plupart de ceux qui l'entendirent, convinrent que la critique étoit juſte. Le vieillard n'avoit rien de ſolide à oppoſer à des raiſons ſi fortes; mais il étoit trop entêté pour ſe rendre. Il ne parloit que du grand nom de Ciceron, de la réputation dont il jouiſſoit depuis tant de ſiecles. Ah! Meſſieurs, de grace, diſoit-il, parlez avec plus de reſpect d'un ſi grand homme. Epargnez-moi la douleur d'entendre médire de lui.

Quand on lui demandoit s'il le croyoit incapable d'errer, il fermoit les yeux, remuoit la tête, & répétoit encore : quel malheur pour moi d'entendre blaſphémer contre Ciceron! Vous le regardez donc comme un Dieu, lui dit Pétrarque; oui, répondit-il ſans héſiter, c'eſt le Dieu de l'éloquence. Vous avez donc raiſon, reprit Pétrarque : s'il eſt Dieu il ne peut pas errer; mais il faut avouer que voilà la premiere fois que j'ai entendu faire de Ciceron un Dieu. Après tout, puiſqu'il diviniſe Platon, je ne vois pas pourquoi on vous blâmeroit de le traiter de même, ſi notre religion nous permettoit de multiplier les Dieux

(*a*) Je ne ſais qui eſt ce Pulci, Poëte de Vicence. Dans le manuſcrit de la bibliotheque du Roi, on lit *Publioni*. Mr. Muratori, tom. 13. de ſa grande collection, donne une hiſtoire de Vicence par Conforto Pulci, depuis 1371 juſqu'à 1387. Il y a un Pulci ou Pulex de Coſtoza, qui a fait des vers ſur l'hermaphrodite & ſur l'arrivée de l'Empereur Charles IV. en Italie; on le croit frere de Conforto.

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1351.

à notre gré. Je badine, dit le vieillard ; je sais bien que Ciceron est homme ; mais convenez que son esprit est divin. Fort bien, dit Pétrarque, vous voilà dans le vrai ; vous parlez comme Quintilien, qui appelle Ciceron *un homme céleste* ; mais il suffit qu'il soit homme pour avoir pu faire des fautes, & vous devez convenir qu'il en a fait. A ces mots le vieillard frémit, & grinça des dents, comme si on avoit attaqué son honneur.

» Je ne pus m'empêcher d'admirer son zele, dit » Pétrarque, en rendant compte de cette conversa» tion ; j'admirai son aveuglement, & cette espece » de fanatisme pour Ciceron, qui sentoit un peu le » Pithagorisme. Quelle folie de regarder comme un » sacrilege la moindre critique qu'on faisoit de lui ! » J'étois ravi d'avoir trouvé un homme qui l'aimât » plus que moi, & qui eût conservé dans l'âge le plus » avancé une erreur que j'avois dans ma jeunesse, » & qui n'est excusable qu'à cet âge.

La dispute fut longue ; on se sépara fort tard, &, ce qui arrive ordinairement, chacun resta dans son opinion. Le Poëte Vicentin pria Pétrarque de lui donner copie de ses deux lettres à Ciceron, pour examiner la chose plus à loisir, & se mettre en état de la juger. Pétrarque le fit avec plaisir, *desirant*, dit-il, *d'avoir tort*. En lui envoyant cette copie quelques jours après, il lui écrivit une lettre, d'où j'ai tiré le recit de cette conversation, qui m'a paru digne d'entrer dans ces Mémoires, parce qu'elle regarde Ciceron. *Ibid.*

Pétrarque partit le lendemain pour Verone, où il comptoit ne rester que peu de jours ; mais il lui

fut impoſſible de réſiſter aux inſtances de Maſtin de Leſcale, Azon de Correge, Guillaume de Paſtrengo & de ſes autres amis, qui le retinrent tout le reſte du mois en quelque façon malgré lui. *Les prieres d'un ami*, dit-il à cette occaſion, *ſont pour moi des liens, dont je ne puis pas me dégager. Je conviens qu'il n'y a rien de plus doux que l'amitié ; mais je me plains toujours d'être plus aimé que je ne voudrois pour mon repos.* AN. DE J. C. 1351.

Il étoit encore dans cette ville le 1er. Juin. S'il y étoit reſté trois jours de plus, il auroit été témoin de la mort de Maſtin de Leſcale, qui mourut le 4. Juin fort regretté. Avant d'en partir, il écrivit une lettre à Boccace, dans laquelle, après lui avoir rendu compte de la route qu'il alloit prendre & de ſes projets, il lui dit :

» Vous le ſavez, mon cher ami, & perſonne ne » l'ignore, tout bien peſé, ſi j'étois le maître, je » fixerois mon ſéjour dans ma campagne de Vaucluſe, » & j'y paſſerois le reſte de ma vie. Quoique j'y » ſois privé de ce ſuperflu agréable dont les villes » abondent, j'y trouve la liberté, le loiſir, le répos » & la ſolitude, quatre choſes néceſſaires à mon bonheur. Mais cette retraite a deux grands défauts » pour moi : elle eſt trop éloignée de l'Italie, où je » ſuis attiré par un penchant de la nature ; elle eſt » trop près de cette Babylone occidentale, d'où cette » même nature me repouſſe toujours avec force, & » que je hais comme le Tartare. *Fam. l. 11. ep. 6. M. R.*

» Je paſſerois encore par-deſſus cela, le fort emportant le foible ; mais il y a des choſes que je ne » puis pas confier au papier, qui ne me permettent

An. de J. C. 1351.

» pas de faire un long séjour à Vaucluse, s'il ne m'ar-
» rive rien de nouveau & d'imprévu. Je ne sais ce
» qui en sera ; mais je sais qu'il n'y a rien qui ne
» puisse arriver à l'homme, cet animal fragile & mor-
» tel, si insolent au milieu de ses miseres.

» Mon projet est donc d'aller chercher sur les bords
» du Rhône ce Pontife Romain, que nos ancêtres
» alloient révérer sur les bords du Tibre, & que nos
» neveux iront peut-être adorer sur les bords du Tage.
» Que sait-on ? Le temps confond tout ; tout tend à sa
» fin. Dans le fond c'est l'affaire de ce saint Pêcheur,
» qui connoissant le Rhin, le Rhône & le Tage,
» choisit le Tibre, pour y établir sa barque & ses
» filets. C'est l'affaire du Pilote, dont la barque est
» agitée par l'orage, & de ceux qui tiennent le gou-
» vernail. Nous sommes des passagers, qui courons
» les mêmes hazards qu'eux, sans être responsables
» de leurs erreurs. J'irai donc chercher où je pourrai
» celui que je ne trouverois pas où je voudrois. Après
» avoir dit un éternel adieu à quelques amis qui me
» restent, je fuirai, comme dit Virgile, *des terres*
» *barbares & un rivage avare* *. J'irai m'établir près
» de ma fontaine, au milieu des bois, des fleurs &
» de mes livres, *qui m'attendent depuis quatre ans* (a).
» J'y passerai le reste de l'été dans le repos. Si je
» reprenois mes anciens erremens, je craindrois de
» détruire mon corps par des chaleurs excessives,
» quoique je l'aie accoutumé dès l'enfance à tout
» souffrir. Dans le fond, si je le ménage un peu, c'est
» pour pouvoir le tourmenter davantage.

* Heu fuge crudeles terras & littus avarum. Æneid. L. 3.

(a) Cela prouve clairement la fausseté de ce voyage, que Mr. de la Bastie fait faire à Pétrarque dans le Comtat, l'an 1349.

Digitized by Google

AN. DE J C 1351.

„ L'automne prochaine, du moins je l'eſpére, me „ ramenera en Italie avec mes livres, dont je veux „ enrichir ma bibliotheque Italique. Voilà mes projets; „ j'ai cru devoir vous en informer.

„ Préſentez mes hommages à notre Sénat; vous „ ſavez tout ce que je lui dois. Dites mille choſes „ pour moi à ces trois compatriotes vertueux & „ chéris, dont je porte par-tout avec moi l'image & „ les diſcours.

A Verone, le 1er. Juin.

Après avoir écrit cette lettre, Pétrarque partit pour Mantoue, où l'on fit de vains efforts pour l'arrêter. Il ne reſta que peu de jours à Parme; il y avoit perdu ſes meilleurs amis. Le 11 Juin il étoit à Plaiſance, où ayant trouvé une commodité pour Avignon, il écrivit à Socrate, pour lui annoncer ſon arrivée prochaine dans le Comtat, & le prier d'aller l'attendre à Vaucluſe, l'aſſurant qu'il ſuivroit de près le porteur de ſa lettre.

Fam. l. 11. ep. 7. M. R. Plaiſance 3. id. Jun.

Le 21 étant au Mont Genevre (*a*), il écrivit à Jean d'Arezzo ces deux mots.

„ Padoue m'a enlevé celui qui faiſoit toute ma joie „ & ma conſolation. Je n'ai rien à vous mander qui „ puiſſe vous faire rire, ſi ce n'eſt que je cherche „ avec empreſſement quelque choſe qui produiſe cet „ effet ſur moi. Il me ſemble que l'Antiquité étoit „ plus grave & plus ſérieuſe; notre ſiecle plus gai „ & plus comique. Les grandes affaires rendent l'hom- „ me ſérieux; il n'y a que les bagatelles qui l'amu- „ ſent & le faſſent rire. Je ſuis perſuadé que le vieux

Fam. l. 11. ep. 9. M. R.

(*a*) Une des montagnes des Alpes, à une lieue de Briançon, ſur le chemin de Suze & de Pignerol, qui ſert de paſſage pour entrer en Italie.

Digitized by Google

An. de J. C. 1351.

» Craſſus auroit ri ſouvent, s'il avoit vécu parmi » nous ; Démocrite ſeroit peut-être mort de rire, » s'il avoit pu comparer ſon ſiecle avec le nôtre. On » ne voit que des vieillards inſenſés, des vieilles qui » radotent, des jeunes gens extravagans & ridicu- » les ; nous en rirons tête à tête.

» Ma lettre, par ſa briéveté & ſon griffonnage » groſſier, reſſemble beaucoup à ce paſſage étroit » des Alpes, d'où je vous écris. Je me flatte que » vous me ſuivrez de près ; j'aimerois mieux vous » avoir pour compagnon de voyage, comme cela » m'eſt arrivé ſouvent ; mais il n'eſt point de plaiſir » durable. Je vous attends à la fontaine de Vaucluſe, » lieu toujours agréable & charmant, mais en été » ce ſont les champs éliſées. Nous y reſpirerons quel- » que temps avant que d'aller à Babylone, qui eſt » pour moi pire que le Tartare.

Sur le ſommet du mont Genevre, le 21. Juin.

Il arriva à Vaucluſe le 26 ou le 27. Son premier ſoin fut d'apprendre ſon arrivée à Philippe de Cabaſſole, Evêque de Cavaillon. Il lui avoit déjà écrit deux mots ſur la route, pour lui annoncer ſon départ, & il avoit inſéré dans ſa lettre huit vers latins, dont voici le ſens.

Fam. l. 11. ep. 4. M. R. Onze Juin.

» Vaucluſe eſt pour moi le ſéjour le plus agréa- » ble, & qui convient le mieux à mes études. J'y » ſuis venu enfant, revenu jeune. Etant homme, » j'y ai paſſé les plus belles années de ma vie. Je » veux y paſſer mes vieux jours & y mourir ſous » vos loix (*a*).

(*a*) Valle locus clausâ toto mihi nullus in orbe
Gratior, aut ſtudiis aptior ora meis.

Digitized by Google

Dans la lettre qu'il lui écrivit d'abord après ſon arrivée, ne voulant pas qu'il en apprît la nouvelle par une autre voie, il lui témoigne une impatience extrême de le revoir aprés une ſi longue abſence, & lui promet d'aller à Cavaillon, quand il aura ſecoué la pouſſiere du voyage, & qu'il ſera bien lavé par les eaux de la Sorgue. Quelques jours après il lui écrivit encore, pour le remercier d'une lettre que l'Evêque avoit écrite en ſa faveur aux Cardinaux de Taleirand & de Boulogne. *Fam. l.* 11. *ep.* 10. & 11. *M. R.*

AN. DE J. C. 1351.

Je ne ſais ſi c'eſt l'Evêque de Cavaillon ou les charmes de Vaucluſe, qui déterminerent tout-à-coup Pétrarque à faire un plus long ſéjour dans le Comtat qu'il n'avoit projetté, comme on a vu dans ſa lettre à Boccace; mais il eſt certain qu'un mois ne s'étoit pas encore écoulé depuis ſon arrivée, lorſqu'il écrivit en Italie à un de ſes amis.

» En quittant ma patrie, j'avois promis à mes amis » d'y retourner dans l'automne; mais je vois bien » qu'il ne faut jamais prendre ſon parti de ſi loin. » Le gladiateur ne ſe détermine que dans l'arene. Le » temps, le lieu, l'amitié nous fait ſouvent changer » de réſolution. Autant que j'en puis juger, il me » faudra bien reſter ici deux ans, pour achever tout » ce que j'ai envie d'y faire. Mes amis me pardon- » neront, ſi je ne leur tiens pas parole. L'inconſtance » de l'eſprit humain doit me ſervir d'excuſe. J'ai déjà *Fam. l.* 11. *ep.* 12. *M. R.*

Valle puer clausâ fueram, juvenemque reverſum
Fovit in Aprico vallis amœna ſitu.
Valle vir in clausâ meliores dulciter annos
Exegi & vitæ candida fila meæ.
Valle ſenex clausâ, ſupremum ducere tempus
In clausâ cupio, te duce, valle mori.

Digitized by Google

An. de J. C. 1351. » prouvé que ce n'eſt qu'en changeant de lieu qu'on » peut éviter l'ennui & le dégoût attachés à une vie » ſédentaire & uniforme.

Après avoir paſſé un mois à Vaucluſe, pour ſe délaſſer de la fatigue du voyage, Pétrarque alla à Avignon faire ſa cour au Pape & aux Cardinaux. Il me paroît néceſſaire, pour l'intelligence de ces Mémoires, de mettre le Lecteur au fait de l'état où il trouva cette Cour.

Elle étoit alors dans ſon plus grand éclat. Cecile de Commenges, Vicomteſſe de Turenne, cette amie du Pape, dont j'ai parlé, que les Italiens appellent ſa maîtreſſe, avoit toujours le même aſcendant ſur lui, diſpoſoit de toutes les graces, & vivoit avec beaucoup de ſplendeur.

Eleonor, ſa ſœur cadette, venoit d'épouſer Guil-
Le 26 Avril 1350. laume Roger, Comte de Beaufort, neveu du Pape, à qui Cecile avoit vendu ſa Vicomté de Turenne, en faiſant ce mariage. Il fut célébré avec une magnificence qui répondoit à la qualité des perſonnes contractantes, & au goût de Clement VI. pour les fêtes. Jamais la ville d'Avignon n'avoit été ſi brillante.

L'arrivée du Roi Jean lui donna encore un nouvel éclat. Ce Prince, qui venoit de ſuccéder à Philippe de Valois, ne fut pas plutôt ſacré, qu'il alla à Avignon remercier le Pape d'un grand ſervice qu'il venoit de lui rendre. Voici en peu de mots ce dont il s'agit. C'eſt une époque mémorable dans l'hiſtoire de France.

Mém. tom. 1. fol 369. Humbert, Dauphin de Viennois, ce Prince efféminé, à qui l'on a vu Pétrarque reprocher ſa molleſſe, étoit veuf, & n'avoit point d'enfans. Ses Etats étoient

étoient fort à la bienséance du Roi de France, & il les avoit cédés à Philippe de Valois, l'an 1343. & avoit renouvellé cette cession en 1349. en faveur de Charles Dauphin ; mais toujours inquiet & irrésolu, il vouloit revenir contre ce traité, & il avoit quelquefois envie de se marier. Pour le mettre hors d'état de se retracter, le Pape, après lui avoir fait prendre l'habit de St. Dominique, lui conféra tous les Ordres sacrés, le jour de Noël 1350 ; le Sous-Diaconat à la Messe de minuit ; le Diaconat, à celle du point du jour ; la Prêtrise, à la troisieme Messe. Huit jours après il le sacra Evêque & Patriarche d'Alexandrie. Voilà ce qui produisit la réunion du Dauphiné à la couronne. Le fils aîné du Roi, héritier présomptif de son Royaume, a toujours porté depuis le titre de Dauphin : c'étoit un article du traité. AN. DE J. C. 1351.

Le Roi Jean arriva à Avignon, peu de temps après la consommation de cette grande affaire. Il résidoit à Villeneuve, qui n'est séparé d'Avignon que par le Rhône. Le séjour qu'il y fit, donna lieu à plusieurs fêtes. Le 27 Janvier 1351. on y célébra par ses ordres un tournoi, où toute la Cour Romaine assista, s'il en faut croire un ancien Historien de Toulouse (*a*). Mais cela me paroît très-douteux.

Ce Prince, pour marquer sa reconnoissance à Clement VI. du service important qu'il lui avoit rendu en fixant l'irrésolution du Dauphin, accorda à Guillaume de Beaufort & à sa postérité les premieres appellations dans le Vicomté de Turenne, dont il con-

(*a*) Anno domini 1350. 27. Januarii, cùm Rex Joannes commoraretur apud Villam novam juxtà Avenionem, ibi certamen lancearum sive hastarum, quod vocamus torneamentum, celebravit. *Chron. de Guill. Bardin.* Cet auteur est très-suspect ; il écrivoit dans le quinzieme siecle.

AN. DE J. C. 1351.

firma les privileges, & tint ſur les fonts de Baptême Jeanne ſa ſœur, à qui il donna 500. livres de rente (*a*), ſomme conſidérable dans ce temps-là.

On prétend que ce fut à la conſidération du Roi & ſur ſes inſtances, que le Pape fit le 17. Décembre 1350. une promotion de douze Cardinaux ; mais il y a plus d'apparence que ce fut de ſon propre mouvement, pour remplacer les ſujets que la mort lui avoit enlevés.

Il ne lui reſtoit plus que quatre Cardinaux du Pontificat de Jean XXII. Bertrand Poyet, Gaillard de la Mothe, Pierre Deſprès, Elie de Taleirand ; trois de celui de Benoit XII. Bertrand de Deux, Guillaume Curti, Guillaume Daure ; & ſept de ceux qu'il avoit créés lui-même en différens temps.

Cette promotion fut compoſée comme la premiere, de quatre eſpeces de ſujets, 1°. Les parens ou alliés du Pape. 2°. Les ſavans Théologiens & Canoniſtes, Religieux ou autres. 3°. Les Italiens. 4°. Les perſonnages recommandés par les grandes Couronnes.

Les Cardinaux de la premiere eſpece, furent Raimond de Canillac, Pierre de Cros, Guillaume d'Egrefeuille, & Jean Dueſe.

Il habitoit à Avignon la maiſon de Mr. de Suarez, Paroiſſe de Ste Magdelaine.

Raimond de Canillac, fils de Guillaume & d'une ſœur du Cardinal Bertrand de Deux, étoit d'une maiſon illuſtre & ancienne du Gevaudan. Guerine, ſa niece, épouſa l'an 1345. Guillaume Roger, frere du Pape. Cela lui valut l'Archevêché de Toulouſe la même année, & cinq ans après le Chapeau. Ce n'étoit pas un hom-

(*a*) Jeanne naquit cette année de Guillaume de Beaufort, frere du Pape & de Guerine de Canillac, qu'il avoit épouſée en ſecondes nôces. Guerine étoit fille unique de Marquis de Canillac : de là vient que les Beauforts prirent le nom de Canillac.

Digitized by Google

me ſans mérite. On voulut le faire Pape après la mort d'Innocent VI. AN. DE J. C. 1351.

Pierre de Cros, Gentilhomme Limouſin, étoit couſin germain du Pape, & il n'avoit pas beſoin de cela pour être élevé au Cardinalat. C'étoit un homme de mérite, qui joignoit aux lumieres du ſavoir beaucoup de grace à parler, de conduite dans les affaires, & une grande douceur. Il étoit Proviſeur de Sorbonne, Doyen de Paris, & Evêque d'Auxerre, lorſque le Pape lui donna le Chapeau.

Guillaume d'Egrefeuille étoit auſſi Gentilhomme Limouſin & parent du Pape. Il entra de bonne heure dans l'Ordre de St. Benoit, & s'attacha à Pierre Roger, dans le temps qu'il n'étoit encore qu'Archevêque de Rouen. L'an 1346. Clement VI. lui accorda diſpenſe pour pouvoir être Evêque, quoiqu'il n'eut que 28 ans; & l'année ſuivante il le fit Archevêque de Sarragoſſe. Il eut le Chapeau à l'âge de 33. ans On prétend qu'il réuſſiſſoit dans les négociations. On l'appelloit le Cardinal de Sarragoſſe.

Jean Dueſe étoit fils d'Arnaud Dueſe, Vicomte de Carmaing (*a*), neveu du Pape Jean XXII. & de de Marguerite de l'Iſle Jourdain, ſœur de Bernard IV.

Certe Marguerite étoit tante de Mathe de l'Iſle Jourdain, mere de Cecile & d'Eleonor de Commenges. Voilà, dit-on, ce qui engagea le Pape à faire Jean Dueſe Cardinal. Il étoit jeune; on ne le voit paroître dans aucune affaire importante.

Les Cardinaux de la ſeconde claſſe, furent, Paſteur de Sarreſcudier, né à Aubenas dans le Vivarais,

(*a*) Arnaud Dueſe acheta, l'an 1321. la Vicomté de Carmaing, de Bertrand de Lautrec.

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1351.

Docteur de Paris, qui s'étoit distingué dans l'Ordre des Freres Mineurs ; Jean du Moulin, Limousin, Général des Frères Prêcheurs ; Pons Arnaud de Villemur, d'ancienne famille du Comté de Foix, Chanoine Régulier, savant Canoniste. Poitevin de Montesquiou, habile dans le Droit Civil.

Il n'y a que deux Cardinaux de la troisieme classe. Nicolas Capoche & Renaud des Ursins. Les Italiens n'avoient pas tort de se plaindre de ce qu'on les traitoit si mal.

Nicolas Capoche, Évêque d'Urgel (ce qui fit qu'on l'appella toujours le Cardinal d'Urgel) étoit Gentilhomme Romain. On disoit qu'il descendoit de la famille des Corneliens. Gerard son frere étoit attaché au Cardinal Colonne. Nicolas fut long-temps employé en France & en Angleterre avec le Cardinal de Taleirand, pour faire la paix.

Renaud des Ursins, neveu du Cardinal Napoleon, étoit Notaire du Pape & Archidiacre de Liege & de Perouse. Il a été question de lui dans ces Mémoires. C'est à lui que Rienzi adressoit les lettres qu'il écrivoit à Avignon, pour se justifier de tout ce qu'on lui imputoit. Il est étonnant que ses grandes liaisons avec ce rébelle, ne lui aient pas fait plus de tort dans l'esprit du Pape. Chose singuliere & rare ; il n'y avoit alors dans le Sacré College ni Colonne, ni Ursin.

Les deux Cardinaux des Couronnes furent ; pour la France Gille Rigaud, Abbé de St. Denis, à qui le Pape envoya un de ses neveux porter le Chapeau à Paris ; grace fort extraordinaire alors, & sans exemple ; pour l'Espagne Gille Alvari d'Albornos, Archevêque de Tolede, que l'on verra bientôt jouer un grand rôle en Italie.

Digitized by Google

Pétrarque, outré de voir toujours le Sacré College plein de Limouſins & de Gaſcons, fit une églogue en vers latins ſur cette promotion, pleine de traits ſatyriques, déguiſés ſous le voile des allégories champêtres. J'eſſayerois de lever ce voile, ſi je ne craignois de faire un trop grand écart. D'ailleurs, à quoi aboutiroit-il ? A dénigrer le Pape & quelques Cardinaux, à prouver que la Cour Romaine étoit fort corrompue, que Pétrarque avoit beaucoup de fiel & d'amertume, & qu'il n'étoit pas maître de lui, quand il voyoit, ou plutôt qu'il croyoit voir la Pourpre Romaine avilie par ce grand nombre de Gaſcons qui la portoient. Je penſe qu'il vaut mieux le laiſſer dans les ténebres, dont il lui a plu de s'envelopper.

An. de J. C. 1351.

Eglog. 7.

Mathieu Villani a parlé plus clairement que lui ſur la foibleſſe qu'eut Clement VI. de faire entrer dans le Sacré College des jeunes gens, qui ayant l'honneur de lui appartenir, crurent pouvoir tout faire impunément, & ſe livrerent à la débauche la plus effrénée. *Leur vie étoit ſi diſſolue*, dit cet Auteur, *qu'elle fut la ſource de mille abominations* (*a*).

On ne ſauroit douter qu'il n'y ait de l'exagération dans ce que dit Villani. Il ſemble que ce reproche devoit principalement tomber ſur Pierre Roger, neveu du Pape, qui n'avoit que dix-huit ans, lorſque ſon oncle lui donna le Chapeau ; mais tout le monde convient qu'il mena toujours une vie fort exemplaire ; ſous le nom de Gregoire XI. il a été un des grands

(*a*) E la chieſa riformè di piu Cardinali ſuoi congiunti, e fecene de ſi giovani, e di ſi diſoneſta e diſſoluta vita, che n'uſcirono coſe di grande abominazione. *Math. Vill. L.* 1. *c.* 43.

AN. DE J. C. 1351. Papes qui aient gouverné l'Eglise, & c'est lui qui rétablit le St. Siege à Rome.

Ann. d'Ital. 1352. En général il faut un peu se défier de ce que disent les Italiens sur les Papes d'Avignon. Mr. Muratori prétend que ce furent les délices de cette ville qui corrompirent leur Cour, & la firent tomber dans cet excès de dissolution, dont parle Villani. Les Avignonois au contraire assurent qu'il n'y avoit rien de plus simple & de plus innocent que leurs mœurs avant l'établissement de la Cour Romaine parmi eux. J'ai déjà fait cette remarque.

Parmi ces Cardinaux, il y en avoit deux sur tout, qui éclipsoient les autres par leur naissance, leurs alliances avec les plus grands Princes de l'Europe, leur crédit, leur magnificence & l'éclat de leur Cour; enfin la supériorité de leurs lumieres, & la noblesse de leur façon de penser. C'étoit Gui de Bologne & Elie de Taleirand.

J'ai déjà fait connoître le Cardinal Gui de Bologne : on a vu le commencement de sa liaison avec Pétrarque, lorsqu'ils se trouverent ensemble à Padoue : je ne répéterai pas ce que j'ai dit de lui ; j'ajouterai seulement que la maniere dont il s'étoit acquité de sa Légation, & le mariage que le Roi Jean venoit de contracter avec sa niece *, avoit beaucoup augmenté son crédit à la Cour du Pape. Il venoit d'être fait Evêque de Porto, après la mort du Cardinal d'Albi. Il fit avoir cette année (*a*) l'Evêché

* Le Roi Jean épousa Jeanne de Boulogne, veuve de Philippe de Bourgogne, le 24 Septembre 1349.

(*a*) Les Auteurs du *Gallia Christiana* disent que Philippe de Vitry eut l'Evêché de Meaux à la fin de 1350. Est-il vraisemblable que Pétrarque eut attendu si long-temps à lui faire son compliment ? Dom Toussaint du Plessis, dans son histoire de Meaux, dit qu'*il ne sait en quelle année précisément il fut fait Evêque.* Je crois pouvoir assurer que c'est en 1351.

Digitized by Google

de Meaux à Philippe de Vitry, ce Prélat attaché à lui, plein d'eſprit & de talens pour les arts aimables (*a*), à qui Pétrarque écrivit de Padoue cette lettre ironique & plaiſante qu'on a lue. Voici le compliment qu'il lui fit ſur ſon Evêché ; qu'il me ſoit permis de le placer ici.

AN. DE J. C. 1351.

» Je vous félicite & je vous plains. On vous impoſe un travail pénible, dans le temps que vous » avez le plus beſoin de repos. A un doux loiſir, à des » études agréables vont ſuccéder les ſoins épineux que » donne la ſollicitude paſtorale. Combien de fois Auguſte à votre âge forma-t-il le projet d'abdiquer » l'Empire pour jouir du repos ! Sa lettre au Sénat » le prouve. Il demandoit qu'il lui fut permis de paſſer » une vieilleſſe douce & honorable dans la liberté de » la vie privée. Vous le plus libre de tous les hommes, jouiſſant d'ailleurs d'une conſidération fort » honnête, comment avez-vous pu vous mettre dans » l'eſclavage, en vous chargeant d'une place qui vous » attirera des affaires délicates, embarraſſantes, & » qui renaîtront ſans ceſſe ? J'admire ce courage, qui » vous fait préférer le bien public à votre tranquillité » & à votre bonheur. Cela eſt beau ; je vous en félicite, & vous exhorte à perſévérer. Vous aurez » de la gloire ſur terre, & une plus grande récompenſe dans le ciel. Votre courier attend ; je n'ai pas » autre choſe à vous écrire dans le moment. Vous ap-

Fam. l. 11 *ep.* 14. *M. R.*

(*a*) » Philippe de Vitry s'étoit appliqué à la poéſie & à la muſique, & » avoit réuſſi en ces deux arts, autant » qu'on y pouvoit réuſſir dans ces temps-là. Il traduiſit en vers françois les métamorphoſes d'Ovide, par ordre de la » Reine Jeanne, femme de Charles V. » On ne ſait ce qu'eſt devenu cet ouvrage. *Hiſt. de Meaux.* On trouve un poëme de Philippe de Vitry ſur la vie ruſtique, avec la traduction de Nicolas de Clemangis, *Phil. Camerarii horæ ſubcæs. T.* 3.

» prendrez du moins que la fortune m'a encore jetté
AN DE J. C. 1351. » ſur les bords du Rhône ; heureux ſi je puis vous
» y voir avant qu'un tour de ſa roue me rejette ail-
» leurs.

A Avignon, ce 23. Octobre.

Le Cardinal de Taleirand, de l'illuſtre maiſon des Comtes de Perigord, étoit fils d'Archambaud & de la belle Bruniſſende de Foix, dont j'ai parlé. Il fit de bonnes études pour ce temps-là, & s'appliqua principalement au droit. Les Auteurs contemporains louent
Lucidum Eccleſiæ ſidus. ſon ſavoir. Pétrarque lui-même dit qu'il étoit *une des plus brillantes lumieres de l'Egliſe*. Il n'avoit que trente ans, lorſque Jean XXII. le fit Cardinal dans la Promotion de 1331. Trois ans après, Jean XXII. étant mort, il étoit à la tête de la faction qui fit le Pape, malgré le parti Italien, dont le Cardinal Colonne étoit chef. Il influa auſſi beaucoup ſur l'élection de Clement VI. & perſonne n'avoit plus de crédit que
Aliquanto altius videtur Papas facere quam Papam eſſe. lui dans le Sacré College. *Il eſt plus beau de faire les Papes que de l'être*, dit encore Pétrarque en parlant de lui.

Mathieu Villani aſſure qu'*il étoit arrogant & fier, tant à cauſe de ſa naiſſance que de ſon Chapeau rouge* (*a*). Sa naiſſance pouvoit le rendre fier ; mais c'étoit une raiſon pour ne l'être pas de ſon Chapeau. Le même Auteur l'accuſe de pluſieurs vilaines actions indignes d'un homme comme lui, entr'autres d'avoir fait aſſaſſiner trois Gaſcons dans le Carême, uniquement parce qu'ils étoient d'un parti contraire au ſien & à celui de ſa maiſon. Cela me paroît fort ſuſ-

(*a*) Baldanzoſo e ſuperbo non meno per la potentia del ſuo lignagio, che per lo Capello roſſo. *Math. Vill. L. 4. Cap. 87.*

pect,

pect, & bien contraire à l'idée que Pétrarque nous donne du Cardinal de Taleirand.

An. de J. C. 1351.

L'acharnement du Roi de Hongrie contre lui n'étoit pas sans fondement ; mais il fut porté à un point excessif. Il l'accusoit d'avoir beaucoup contribué à la mort de son frere. On a vu le Cardinal de Commenges le lui reprocher en plein Consistoire. Voici sur quoi cette accusation étoit fondée.

Mém. tom. 2. fol. 264.

Agnes de Perigord, sœur du Cardinal, épousa l'an 1321. Jean Duc de Gravina, fils de Charles II. Roi de Naples. De ce mariage nâquit Charles de Duras, qui entreprit d'épouser Marie, sœur de Jeanne, Reine de Naples, quoique le Roi Robert l'eut promise à Louis de Hongrie, frere d'André, comme on a vu. Il avoit pour cela besoin d'une dispense ; on prétend que le Cardinal de Taleirand, son oncle, l'obtint du Pape par surprise, & la lui envoya.

Ce mariage fait, il étoit de l'intérêt de Charles de Duras, que la Reine Jeanne n'eut point d'enfans. On prétend que dans cette vue il fomentoit la division entr'elle & André son mari. Enfin il fut accusé d'être complice de l'assassinat. J'ai déjà dit & prouvé que cette accusation ne me paroissoit pas fondée ; mais on reprochoit encore au Cardinal de Taleirand d'avoir différé par ses intrigues le couronnement d'André, & en cela il pouvoit bien avoir influé sur la mort de ce Prince ; mais d'une façon très-indirecte, & qui ne méritoit pas tout le bruit que fit le Roi de Hongrie, à qui il ne fut jamais possible de faire entendre raison sur cela. Il vouloit toujours que le Cardinal de Taleirand eut trempé dans le meurtre de son frere, & il poursuivoit sa vengeance contre lui,

AN. DE J. C. 1351.

tant par ſes lettres que par ſes Ambaſſadeurs à la Cour d'Avignon, avec une chaleur qui ne reſſembloit à rien.

Le Pape répondoit toujours qu'il n'étoit pas poſſible d'imaginer qu'un homme, tel que le Cardinal de Taleirand, d'une naiſſance auſſi illuſtre, plein de mérite, de probité, de ſavoir, doué de toutes les vertus, eût voulu deshonorer ſon nom & ternir ſa gloire par un auſſi grand forfait, où il avoit ſi peu d'intérêt : il aſſuroit d'ailleurs l'avoir vu extrêmement touché de la mort tragique du Roi André, lorſqu'il en apprit la nouvelle. Tout cela ne ſuffiſoit pas pour calmer le Roi de Hongrie ; il revenoit toujours à la charge, & vouloit abſolument que le Cardinal fut puni comme complice du meurtre de ſon frere. Il faut convenir qu'un homme de ce mérite étoit fort au-deſſus d'une accuſation de cette eſpece, & je crois avoir bien prouvé que ſon neveu même, qui pouvoit avoir quelque intérêt à la mort d'André, n'y avoit pas trempé.

Pétrarque crut devoir s'attacher aux Cardinaux de Boulogne & de Taleirand, préférablement à tous les autres. Dans une lettre qu'il écrivit à l'Evêque de Cavaillon, pour le remercier de l'avoir recommandé à ces deux Prélats, il dit que ce ſont *les deux plus forts rameurs de la Barque Apoſtolique.* Dans une autre lettre il les repréſente comme *deux puiſſans taureaux dominans parmi le troupeau de Jeſus-Chriſt dans les pâturages de ſon Egliſe* (*a*). Froiſſart dit qu'*ils étoient les plus grands du College.* On verra

(*a*) Magni Apoſtolicæ Cymbæ remiges. *Fam. l.* 11. *ep.* 11. *M. R.* Duo tauri validiſſimi latè Chriſti regnantes in paſcuis. *L.* 13. *ep.* 5.

Digitized by Google

bientôt les ſuites de leur liaiſon avec Pétrarque, & de l'eſtime qu'ils avoient pour lui. AN. DE J. C. 1351.

Trois grandes affaires occupoient alors la Cour du Pape, & la tenoient dans une grande agitation. Les troubles de Rome, qu'il étoit néceſſaire d'appaiſer ; les entrepriſes des Seigneurs de Milan, qu'il falloit réprimer ; la guerre entre les Rois de Naples & de Hongrie, qu'on s'efforçoit de terminer. On verra la part qu'y prenoit Pétrarque de façon ou d'autre, & qui m'oblige d'entrer ſur cela dans un aſſez grand détail.

Je commencerai par les troubles de Rome. Après la chûte du Tribun Rienzi, le Cardinal Légat crut devoir rétablir l'ancienne forme du gouvernement, en créant des Sénateurs ; il en nomma un de la maiſon Colonne, un autre de la maiſon des Urſins, ſuivant l'uſage, & ſe mit à leur tête, pour entretenir entr'eux & avec le Pape la bonne intelligence néceſſaire.

Cependant ce gouvernement ne réuſſit pas. La diſſenſion ſe mit entre les Sénateurs ; le Légat quitta Rome, & l'on vit bientôt renaître tous les maux que le Tribunat de Rienzi avoit fait ceſſer ſi promptement. Brigandages, viols, aſſaſſinats, &c. ; plus de ſûreté ni dans la ville ni dans les grands chemins. Les partiſans de Rienzi, qui étoient encore en grand nombre, ne laiſſerent pas échapper une occaſion ſi favorable de faire regretter ſon gouvernement, & de ranimer le peuple en ſa faveur.

Clement VI. étant informé de cette diſpoſition de la ville de Rome, écrivit au Cardinal Légat, pour lui ordonner de continuer ſa procédure contre Rienzi,

Digitized by Google

An. de J. C 1351.

de prendre les mesures nécessaires pour faire cesser les désordres qui faisoient desirer son retour, & de nommer Sénateur un homme de mérite & de considération, qui ne fut pas d'origine Romaine (*a*).

Tout ce que fit le Cardinal de Deux, pour obéir aux ordres du Pape, ne produisit pas grand effet. Le Cardinal de Ceccano, son successeur dans cette Légation, ne réussit pas mieux que lui à rétablir dans Rome l'union & le bon ordre. On a vu comment il fut insulté par la populace, & presque assassiné pendant le Jubilé. Ne se croyant pas en sûreté dans cette ville, il en sortit, laissant à sa place, pour la gouverner, en qualité de Vicaire du Pape, Pons Perrot, Evêque d'Orviette, *honnête homme*, dit Villani, *& & d'une grande autorité.* Mais il n'en eut pas assez pour faire cesser le désordre ; au contraire il augmenta.

Huomo honesto e di grande autorità.

Math. Vill. l. 2. cap. 47.

Le profit immense que les habitans de Rome avoient fait à l'occasion du Jubilé, reveilla la cupidité ; les voleurs se multiplierent ; les Princes & les Gentilshommes continuerent de leur donner retraite dans leurs forteresses, comme ils faisoient avant le Tribunat de Rienzi. De-là ils commettoient toute sorte de violences, de meurtres & de brigandages. Jourdain des Ursins, qui étoit Sénateur, déplaisoit au peuple. On alla mettre le siege à un de ses châteaux ; cela l'obligea de sortir de Rome. Pons Perrot voyant le Sénat abandonné, en homme de tête alla s'emparer du Capitole, pour le garder jusqu'à ce que le Pape eût nommé des Sénateurs ; mais il n'y resta pas long-

(*a*) Denique adjecit ut præpotentem aliquem virum, probitate insignem, nec genere Romanum, senatoriâ dignitate ornaret. *Od. Rain.* 1348.

Digitized by Google

temps ; Luc Savelli, qui étoit de la faction des Colonnes, l'en chassa, pendant qu'Etienne Colonne s'emparoit de la Tour Comti. Dans cette espece d'anarchie, le désordre augmenta, & fut porté aux derniers excès. On voloit & on assassinoit impunément dedans & dehors. AN. DE J. C. 1351.

L'Evêque d'Orviette ayant rendu compte de l'état déplorable où se trouvoit la ville de Rome, le Pape nomma quatre Cardinaux, pour délibérer sur les moyens de réformer cette ville, & sur l'espece de gouvernement qu'il convenoit d'y établir. Aucun Auteur que je sache, ne nomme ces Cardinaux ; mais je crois pouvoir le faire avec confiance, & dire que ce fut Bertrand de Deux, Guillaume Curti, Gui de Boulogne & Nicolas Capoche (*a*). Ils devoient rapporter l'affaire au Pape après l'avoir bien examinée, & formé leur délibération.

Un homme de grande considération, à qui Pétrarque ne pouvoit rien refuser ; (je crois que c'est le Cardinal de Boulogne) lui ordonna de dire ce qu'il pensoit sur cette grande affaire. Il écrivit aux quatre Cardinaux la lettre suivante.

» On me charge d'un fardeau au-dessus de mes » forces, mais celui qui me le fait porter, celle en » faveur de qui je le porte ; l'amour de la patrie qui » regne dans mon ame, ne me laissent pas la liberté » du refus. Il s'agit du salut de notre mere commu- » ne ; quel enfant pourroit voir de sang froid une » tendre mere en peril ? *Fam. l. 11; ep. 16. M. R.*

(*a*) Ce qui me le persuade, c'est que Pétrarque dit, que de ces quatre Cardinaux, il y en a trois qui connoissoient les affaires de Rome par expérience ; le quatrieme étoit d'une grande & ancienne maison Romaine descendant des Corneliens. Ceci ne peut regarder que Nicolas Capoche. Les trois autres avoient été à Rome.

An. de J. C. 1351.

» Outre le devoir commun à tous les hommes, » la reconnoiſſance m'en impoſe un particulier. Rome, » par un privilege inſigne, m'appelle ſon citoyen ; » peut-être me regarde-t-elle comme un des princi- » paux appuis de ſa gloire & de ſa vieilleſſe ! Enfin » elle m'a ſi bien traité, que dans une conjoncture » où il s'agit de ſon état, il ſeroit honteux pour moi » de garder le ſilence. Je paſſerois pour un fils ingrat » & dénaturé.

» Ce préambule m'a paru néceſſaire, pour qu'on » ne me taxe pas de folie & de témérité, qu'on ne » diſe pas que j'ai entrepris au-delà de mes forces ; » enfin, qu'on ne ſoit pas revolté, en me voyant dé- » fendre la liberté de Rome par un diſcours en proſe » fait à la hâte, qu'on trouvera peut-être ridicule. Le » ſujet eſt grand, je l'avoue ; ceux qui ſont chargés » d'examiner l'affaire ſont grands ; celui devant qui on » doit la rapporter eſt plus grand encore. Pour moi » je connois ma petiteſſe ; mais l'amour m'encourage » & m'éleve au-deſſus de moi. O vous, mes Peres, » à qui cette affaire eſt confiée, vous excuſerez mon » audace, je l'eſpére, & vous daignerez me prêter » une oreille attentive, occupés de la cauſe plus que » du défenſeur ; de ſes ſentimens, plus que de ſon » ſtyle ; de ce qu'il pourroit & devroit dire, plus » que de ce qu'il dira.

» Je regarde d'abord comme une vérité bien gra- » vée dans vos ames, qu'il n'y a point de nom ſur » la terre, qui reveille de plus grandes idées que » celui de *Rome*. La nation la plus barbare en con- » viendroit, & le monde lui-même, s'il pouvoit par- » ler ; il reconnoîtroit ſon chef, tout flétri & défigu-

Digitized by Google

» ré qu'il eſt. Quand même il ne reſteroit de cette
» ville Reine que ſon nom, on devroit prononcer avec
» reſpect le nom d'une ville que Dieu a comblée de
» tant de prérogatives temporelles & ſpirituelles, qu'il
» a choiſie pour être le centre de la foi, le fonde-
» ment de l'Egliſe, & le ſiege de l'Empire du monde.
» Mais qu'on ne croye pas que Rome n'eſt qu'un vain
» nom ! Elle peut encore mouvoir les deux grands
» reſſorts du cœur humain ; l'eſpérance & la crainte.

AN. DE J. C. 1351.

» Ce n'eſt pas légérement & ſans réflexion que le
» Souverain Pontife vous a préférés, mes Peres, aux
» autres membres du Sacré College, pour une com-
» miſſion auſſi honorable. On voit bien que c'eſt Dieu
» qui le lui a inſpiré. Parmi vous, il y en a trois qui
» joignent à une haute prudence & un ſavoir fort
» étendu une grande connoiſſance des affaires de Rome
» acquiſe par l'expérience. Le quatrieme * non ſeu-
» lement eſt d'origine Romaine, mais on prétend
» même qu'il deſcend de l'ancienne & illuſtre famille
» des Corneliens. Cependant, (voyez quelle eſt la for-
» ce de l'amour de la patrie) il défend un peuple
» opprimé par une nobleſſe orgueilleuſe ; il protége
» ſa liberté. Oui, c'eſt Dieu lui-même qui vous a
» établis Juges dans cette cauſe ſainte. Point de foi-
» bleſſe humaine : nul égard aux prieres, aux folli-
» citations & à la faveur.

* Nicolas Capoche.

» Dans le fond, de quoi s'agit-il ? C'eſt une vieille
» querelle qui ſe renouvelle ; &, plût-à-Dieu, qu'à
» l'orgueil ancien ne fut pas venu ſe joindre une ty-
» rannie nouvelle ! Une Nobleſſe lâche, préſomptueu-
» ſe, mépriſante, entreprend d'abuſer de l'état hu-
» miliant d'un peuple infortuné : elle veut attacher

Digitized by Google

» des Romains à ſon char & les mener en triomphe;
An. de J. C. 1351. » comme ſi c'étoit des Carthaginois ou des Cimbres.
» A-t-on jamais lu ou entendu dire qu'on ait triom-
» phé de ſes concitoyens? Y a-t-il quelque loi, quel-
» que uſage qui autoriſe une pareille entrepriſe?

» Afin qu'on ne me ſoupçonne pas de me laiſſer
» entraîner par quelque animoſité ſecrette, avant
» d'entrer plus avant dans la diſcuſſion de cette af-
» faire, je crois devoir dire, que, des deux fa-
» milles qui y ont donné lieu, il y en a une que je
» n'ai jamais haïe : à l'égard de l'autre, tout le monde
» ſait que je l'ai toujours aimée, reſpectée, ſervie
» même avec affection. Il n'y a point de maiſons de
» Princes qui me ſoit auſſi chere ; mais la Républi-
» que, mais Rome, l'Italie, la liberté des gens de
» bien me ſont encore plus cheres : ce que je dois
» aux vivans & aux morts ne n'empêchera pas de
» dire la vérité.

» Si Dieu a voulu que tout concourût, la fortu-
» ne, la valeur & le travail, pour faire de Rome
» une ville ſi puiſſante, c'eſt ſans doute parce qu'il
» l'avoit deſtinée à être le chef de l'Egliſe & de l'Em-
» pire, & non pas la proie de quelques tyrans, qui
» ne ſont ni Romains ni amis de Rome. Je ne m'a-
» muſerai pas à rechercher leur origine ; perſonne
» n'ignore qu'ils nous viennent du Rhin ou de Spo-
» lette.

» Voilà cependant cette ville ſi puiſſante, qui do-
» minoit ſur toutes les nations, tombée dans l'état
» le plus pitoyable, ſans que perſonne ait pitié d'elle.
» La voilà déchirée, non comme autrefois, par ſes
» propres mains, mais par des mains étrangeres;

elle

Digitized by Google

» elle a perdu même cette douce consolation dans » ses malheurs, *de ne point admettre de Rois, de n'obéir qu'à ses propres citoyens* * ; & l'on met en » question s'il faut la tirer d'un état si déplorable ! Ne » devroit-on pas plutôt examiner quels supplices il » faut infliger à des brigands publics, ou du moins » si dans une ville libre on ne doit pas exclurre des » charges publiques les ennemis de la liberté ?

AN. DE J C 1351.

* Nullos admittere Reges, & civi servire suo. *Lucan.*

» Mais ce n'est pas là l'état de la question. Le » croira-t-on ? On demande, si ce peuple vainqueur » de toutes les nations, doit être reçu à partager » avec des étrangers le gouvernement de sa patrie ; » s'il peut avoir place dans ce Capitole, qu'il a pré» servé du fer & de la flamme des Gaulois, où il » a vu tant de Rois captifs traînés en triomphe ; les Am» bassadeurs de tous les Peuples supplians à ses genoux, » d'où il a précipité des ennemis & des citoyens re» belles. Où en sommes-nous, grand Dieu ! Daignez » jetter un regard sur nous, quoique nous ne le mé» ritions pas. Laissez-vous toucher de nos maux, & » délivrez-nous de cet opprobre.

» Hélas, qui l'auroit cru, que notre misère vint » au point, qu'on agiteroit publiquement, &, qui » plus est, devant le Vicaire de Jesus-Christ, de» vant les successeurs des Apôtres, si l'on pouvoit » admettre dans le Sénat des Citoyens Romains, dans » le temps que nous voyons des étrangers devenir » nos tyrans, de nouveaux Tarquins étaler leur or» gueil dans notre Capitole ? Voilà la question qui » occupe quatre grandes colonnes de l'Eglise.

» Pour moi, si l'on me consultoit, je n'hésiterois » point à dire que le Sénat Romain ne doit être for-

AN. DE J. C. 1351.

» mé que de citoyens de Rome, qu'il faut non-seu-
» lement en exclurre des étrangers venus de loin,
» mais même les Latins; ce Peuple voisin, qui ne
» faisoit, pour ainsi dire, qu'un corps avec les Ro-
» mains. Manlius Torquatus doit décider la question.
» Lorsque les Latins oserent demander d'avoir un Con-
» sul de leur nation & la moitié des Sénateurs, ce grand
» homme plein d'indignation jura qu'il ne viendroit plus
» au Sénat qu'avec un poignard, prêt à le plonger dans
» le sein du premier Latin qui oseroit y paroître. De
» quel œil verroit-il à présent des étrangers venus du
» Rhin ou de l'Ombrie régner dans ce Sénat, où
» il ne vouloit pas même admettre les Latins ?

» Je n'ignore pas les vains prétextes dont les étran-
» gers colorent leur usurpation. Nous sommes plus
» puissans, disent-ils, & par-là même plus capables de
» remplir les charges. Quelle est donc cette puissance
» qui ne se fait connoître qu'aux dépens de la ville ?
» N'est-ce pas du sang des Peuples & des entrailles
» de la République qu'elle est formée ? Mais je veux
» qu'elle soit grande & acquise par des moyens justes
» & honnêtes, qu'est-ce que cela fait ? Le Latium
» n'étoit-il pas puissant en hommes, en troupes, en
» richesses, lorsque ses Députés formerent la deman-
» de ? Cependant elle fut rejettée, parce qu'on ne
» crut pas devoir accorder à la fortune ce qui doit
» être la récompense de la vertu. S'il suffisoit d'être
» puissant pour être Sénateur Romain, s'il ne falloit
» compter pour rien l'origine & la vertu, les Macé-
» doniens & les Carthaginois auroient pu alors y pré-
» tendre, & combien de nations pourroient y pré-
» tendre à présent ?

Digitized by Google

» Mais, diront-ils, nous ſommes Citoyens Ro-
» mains ; nous en avons preſcrit les droits par la
» poſſeſſion & l'exercice des Magiſtratures. Ah ! je
» croirois avoir beaucoup gagné ſur ces eſprits ſi
» fiers, ſi je pouvois les engager à être véritable-
» ment Citoyens, & non pas oppreſſeurs des Ci-
» toyens. A Dieu ne plaiſe que je vouluſſe alors uſer
» contr'eux de la rigueur de Manlius !

AN. DE J. C. 1351.

» Qu'en penſez-vous, mes Peres, croyez-vous que
» ce ſoit pour employer leurs richeſſes à ſoulager l'in-
» digence, qu'ils veulent uſurper le ſouverain pou-
» voir ? Plût-à-Dieu que ce fut là leur intention ! On
» pourroit leur pardonner une ambition ſi noble &
» ſi généreuſe. Quelle que fut leur patrie, je les tien-
» drois pour Romains : mais, croyez-moi, ce n'eſt
» pas là leur idée ; les triſtes débris d'une ville en
» ruines excitent leur cupidité au lieu de l'éteindre.
» Penſent-ils par un ſeul mot en impoſer au monde
» qui les connoît ? Veulent-ils ſe donner pour des Ci-
„ toyens Romains, eux qui dédaignent le nom de
„ *Citoyens*, qui regardent même comme une injure
„ d'être appellés *hommes*, qui ne veulent que les ti-
„ tres faſtueux de *Seigneurs & de Princes* ?

„ Qu'ils ſoient Citoyens Romains ! qu'à ce titre ils
„ poſſédent les charges de Rome, tout indignes qu'ils
„ en ſont ! J'y conſens, pourvû qu'ils n'en excluent
„ pas ceux qui en ſont plus dignes qu'eux. Que les
„ vrais Romains ſoient confondus avec les étrangers
„ domiciliés ; qu'ils portent tous ſans diſtinction le
„ nom de Romains, je le veux bien ; mais pourquoi
„ des étrangers qui n'ont ce nom que précairement, pré-
„ tendront-ils jouir ſeuls des honneurs, à l'excluſion

AN. DE J. C. 1351.

„ des autres? S'ils ſe contentoient de la préférence ; „ ſur quoi même pourroient-ils la fonder? Seroit-ce „ ſur leur nobleſſe? Mais en quoi conſiſte la vraie „ nobleſſe ? C'eſt une grande queſtion : s'ils la pla- „ cent aillleurs que dans la vertu, ils en ont une „ bien fauſſe idée.

„ Seroit-ce ſur leurs richeſſes ? Je ne veux pas ici „ les dépriſer ; je les exhorte ſeulement à ne pas s'en „ faire un titre pour mépriſer les pauvres ; c'eſt dans „ le ſein de l'Egliſe qu'ils les ont puiſées, ces richeſ- „ ſes ; qu'ils en uſent avec modération, comme d'un „ bien paſſager ; & ſi leurs ames appéſanties ne peu- „ vent pas s'élever juſques-là, qu'ils les regardent, „ s'ils veulent, comme devant faire à jamais leur par- „ tage ; mais qu'ils ne faſſent pas ſervir à la ruine „ de la patrie commune des biens qu'ils tiennent de „ ſa libéralité.

„ S'ils croient qu'il faut être riche pour bien gou- „ verner, qu'ils répondent à mes queſtions. Valerius „ Publicola étoit-il riche lorſqu'il ſe joignit à Brutus „ pour chaſſer les Tarquins ? Ne fut-il pas enterré „ aux dépens du Public, après avoir vaincu les Toſ- „ cans & les Sabins ? Menenius Agrippa étoit-il ri- „ che, lorſque par ſon éloquence il réunit les eſprits „ diviſés qui menaçoient la République d'un ſchiſme „ funeſte? Quintius Cincinnatus, quand il quitta ſon „ pauvre champ pour dégager l'armée & le Conſul „ de Rome ? Curius & Fabricius l'étoient-ils, lorſ- „ qu'ils battirent Pyrrhus & les Samnites ? Regulus, „ quand il vainquit les Carthaginois ? Appius Clau- „ dius, lorſqu'il gouvernoit la République, quoiqu'- „ aveugle ? Je ne finirois pas, ſi je rapportois tous

Digitized by Google

„ les exemples que Rome fournit d'une pauvreté glorieuſe. Non, je ne crains pas de le dire, „ la vertu n'a pas de plus grand ennemi que les richeſſes. Ce ſont elles qui vainquirent Rome, après „ qu'elle eut vaincu toutes les nations ; il n'eſt pas „ douteux que tous les vices étrangers entrerent dans „ cette ville par la même porte, par où la pauvreté en étoit ſortie. Nos adverſaires n'ignorent pas „ que les richeſſes nuiſent plus qu'elles ne ſervent au „ gouvernement, quoiqu'ils faſſent ſemblant de penſer le contraire.

An. de J. C. 1351.

„ Cherchons donc la véritable raiſon de cette fureur „ qu'ils ont de gouverner : il ne faudra pas aller bien „ loin pour la trouver. Je ne dirai rien de l'avarice, malgré toutes les raiſons que j'ai de croire ..... Mais je „ ne veux pas dans ce diſcours parler d'un vice „ honteux pour la nobleſſe & ſi indigne d'elle. N'attribuons qu'à ſon orgueil l'envie qu'elle a de dominer. Salluſte dit que l'*orgueil eſt le vice de la noblеſſe*. Ce n'eſt pas une peſte nouvelle à Rome ; les „ anciens Romains en étoient atteints ; l'orgueil pénétra au milieu des plus grandes vertus : mais il „ fut toujours réprimé, & j'eſpére qu'il va l'être „ encore par votre jugement. L'Hiſtoire Romaine „ fournit ſur cela quelques exemples, que je crois „ devoir vous rappeller.

„ Dans les premiers temps de la République, le „ Peuple demanda des Magiſtrats, pour défendre une „ liberté qu'on s'efforçoit de lui enlever. La nobleſſe „ s'y oppoſa avec force. Voilà l'époque de la premiere „ retraite ſur le Mont ſacré. Le droit du peuple l'emporta enfin ſur l'orgueil des nobles, & malgré leur

AN. DE J. C. 1351.

„ opposition on créa des Tribuns. Premier rempart „ contre les violences du Sénat. Le peuple demanda „ ensuite qu'on ajoutât un nouveau Magistrat aux „ comices des tribunes, & il l'obtint malgré tous les „ efforts d'Appius Claudius, homme violent & opi„ niâtre. Une nouvelle dispute s'éleva ensuite. La no„ blesse toujours dédaigneuse & méprisante ne voulut „ pas permettre les mariages entre les Patriciens & „ les Plébéïens, & rompant ainsi le lien le plus fort „ qui unisse les hommes entr'eux, elle divisa la ville „ en deux parties. Le peuple indigné résista, & ob„ tint une loi qui rendoit les mariages libres sans dis„ tinction d'état. Cependant on continua de ne pren„ dre que dans les familles patriciennes les Décem„ virs, les Augures, les Questeurs, les Ediles. Le „ peuple vit qu'on le jouoit ; il demanda avec force „ & obtint d'être admis à la possession de ces char„ ges. A ce propos je ne crois pas devoir omettre un „ fait peu considérable en lui-même ; mais que Tite„ Live a jugé digne d'entrer dans son histoire : il fait „ voir quel étoit l'orgueil de la noblesse, & jusqu'où „ alloit la liberté du peuple.

„ Cneus Flavius, fils d'un Scribe, homme de basse „ extraction, mais délié & maniant bien la parole, „ fut fait Edile Curule. La noblesse indignée de l'é„ levation d'un homme de cet état, regarda cela com„ me un sujet de deuil & d'affliction ; la plûpart dé„ posèrent leurs anneaux & autres ornemens. Flavius „ n'en fut pas ému ; il opposa à leur orgueil la plus „ grande fermeté. Un jour qu'il étoit allé voir son „ confrere malade, les jeunes Patriciens qui y étoient, „ ne daignerent pas se lever pour le saluer. Quand

Digitized by Google

„ il vit cela, il fit porter sa chaise Curule, s'y assit, „ & les regardant du haut de son siege public, il „ leur rendit mépris pour mépris, pendant qu'ils sé- „ choient d'envie sur leurs bancs. Ce trait seul, à „ mon gré, le rendoit digne d'être Consul. AN. DE J. C. 1351.

„ J'ai reservé pour la fin à parler du Consulat, par- „ ce que les deux Sénateurs qui nous restent de tant „ de peres conscripts, paroissent tenir parmi nous la „ place des deux Consuls. Leur Magistrature a un „ terme comme celle des Consuls, au lieu que celle „ des anciens Sénateurs n'en avoit point.

„ Je ne finirois pas, si je voulois rapporter toutes „ les contestations élevées à Rome au sujet du Con- „ sulat. Lorsque le peuple demanda d'y être admis, „ la noblesse regardant cela comme le comble du des- „ honneur pour elle, s'y opposa de toutes ses for- „ ces : elle succomba à la fin comme dans les au- „ tres querelles. Après plusieurs débats, on commen- „ ça d'abord par créer quatre Tribuns militaires pris „ indifféremment, qui avoient le même pouvoir que „ les Consuls. Le peuple ne fut pas content ; il ob- „ tint enfin de la justice ce que l'orgueil lui avoit „ refusé. On vit un Consul Plébéïen assis à côté du „ Consul Praticien, partager avec lui le gouvernement „ d'une patrie commune & d'un empire acquis à frais „ communs.

„ Si tout cela est vrai, si on le trouve dans nos „ meilleurs Historiens, qu'attendez-vous, mes Peres, „ pour prendre votre parti ? Si l'état des Romains „ vous touche, si vous voulez leur prêter une main „ secourable, pour les arrêter sur le penchant de leur „ ruine, suivez les exemples de ces temps heureux,

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1351.

» où Rome ſortant du néant, pour ainſi dire, s'éle-
» va juſqu'au ciel, & non de ces temps malheureux,
» où du comble de la proſpérité elle eſt retombée
» dans ſon premier néant.

» On ne peut douter que cette ville ne renferme
» dans ſon ſein un grand nombre de citoyens ſu-
» périeurs par la naiſſance & le mérite à ces étran-
» gers, qui, énivrés de leurs noms ſeuls, ſemblent
» mépriſer la terre & le ciel. S'ils ſont vertueux, je
» les reconnoîtrai pour nobles; mais jamais Rome ne
» les reconnoîtra pour Romains. Suppoſons pour un
» moment qu'ils ſoient nobles & Romains, voudroient-
» ils être préférés à nos ancêtres, fondateurs de cet
» Empire, à ces hommes juſtes, auſſi ardens à pro-
» téger les peuples ſoumis, qu'à dompter les re-
» belles? Quelle que ſoit leur audace, ils n'oſeroient
» le prétendre. Si ceux-là ont cédé au peuple, parce
» qu'il ne demandoit que des choſes juſtes, pourquoi
» ceux-ci ne céderoient-ils pas? Que demande main-
» tenant ce pauvre peuple? De n'être pas traité dans
» ſa propre ville comme un exilé & un proſcrit; de
» n'être pas exclus de l'adminiſtration publique, com-
» me s'il avoit la peſte. Eſt-il rien de plus juſte?

» Je crois qu'il faut ſuivre dans cette occaſion le
» conſeil d'Ariſtote, & imiter ceux qui entreprennent
» de redreſſer un arbre tortu. Obligez ces nobles
» étrangers, non-ſeulement à partager avec les Ro-
» mains le Sénatoriat & les autres charges qu'ils ont
» uſurpées; mais même à s'abſtenir de les poſſéder,
» juſqu'à ce que la République ayant pris un pli
» contraire, les choſes ſoient revenues inſenſiblement
» à ce point d'égalité où elles doivent être.

Tel

» Tel eſt mon avis ; voilà ce que je vous ſupplie » de faire ; ce que Rome même, courbée ſous le » poids de ſes calamités, vous demande les larmes » aux yeux. Si vous ne travaillez pas à rétablir ſa » liberté, elle vous cite au Tribunal rédoutable du » ſouverain Juge. Jeſus-Chriſt, qui eſt au milieu de » vous pendant que vous êtes aſſemblés, vous l'or- » donne. St. Pierre & St. Paul, qui ont inſpiré au » Pape de vous nommer, par préférence, vous en » prient inſtamment. Ecoutez leur prieres ſecrettes, » & vous n'aurez aucun égard à toutes les ſollicita- » tions exterieures. Ne ſoyez occupés que de ce qui » convient à Rome, à l'Italie, au monde, & à vous- » même.

An. de J. C. 1351.

» Nos péchés nous rendent peut-être indignes de » votre protection ; mais le Siege des Apôtres mérite » d'être mis à l'abri de la violence des tyrans ; les tem- » ples des Saints méritent qu'on les enleve aux bri- » gands qui s'en ſont emparés ; cette terre ſainte, » arroſée du ſang de tant des Martyrs, mérite bien de » n'être pas ſouillée du ſang des citoyens ; ce qui eſt » inévitable, ſi vous ne prenez pas de ſages meſures » pour réprimer la fureur de ces tyrans.

Cette lettre, une des plus belles de Pétrarque, eſt datée du 19. Novembre. J'ignore quel fut l'avis des quatre Cardinaux Commiſſaires, & ce que le Pape décida en conſéquence. Comme il tomba malade, à peu près dans ce temps-ci, il y a apparence qu'il ne rendit point de jugement. Ce qui eſt certain, c'eſt que les Romains, ennuyés de cette eſpece d'anarchie dans laquelle ils vivoient, & des crimes qui ſe commettoient impunément dans Rome, ſans que per-

Matth. Vill. l. 2. cap. 47.

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1351.

ſonne ſongeât à les réprimer, s'aſſemblerent le lendemain de Noël, & élurent unanimément pour chef du peuple Jean Cerroni, avec une autorité abſolue pour commander dans la ville. C'étoit un bon Bourgeois ſage, prudent, & reſpecté par ſa probité.

Il alla tout de ſuite au Capitole. Jacques Savelli, qui y commandoit aprés en avoir chaſſé le Vicaire du Pape, le rendit ſans faire aucune réſiſtance. On ſonna la cloche, le peuple accourut de tout côté, & approuva l'élection. Les nobles s'y rendirent auſſi bien armés; mais ils n'oſerent pas former la moindre oppoſition, parce que le peuple leur parla avec fermeté, & parut bien déterminé à ſoutenir le chef qu'il avoit nommé.

Le Vicaire du Pape fut mandé pour confirmer l'élection. Il n'eut pas de peine à le faire, voyant que le choix étoit bon. Il y en a même qui prétendent qu'il y avoit un peu influé, n'étant pas content de la nobleſſe. Quoiqu'il en ſoit, en homme habile & prudent, il exigea avant toutes choſes que Cerroni fit ſerment de fidélité à l'Egliſe, & qu'il jurât d'obéir aux ordres du Pape. Tout cela fut fait dans une matinée, ſans répandre une goutte de ſang; & le Pape, qui ne ſavoit quel parti prendre pour faire ceſſer les troubles de Rome, ne fut pas fâché d'être délivré de cette inquiétude.

A l'égard de Pétrarque, je n'ai pas pu découvrir ce qu'il penſoit de cette élection; mais, à en juger par ſes principes, il y a lieu de croire qu'il approuva le parti qu'on avoit pris, & qu'il fut bien-aiſe de voir la nobleſſe humiliée, & un honnête Plébéïen élu Gouverneur de Rome d'un commun accord. Il ſemble

Digitized by Google

que c'étoit là ce qu'il deſiroit. Nous aurons bientôt occaſion de faire connoître les ſuites de cette élection. AN. DE J. C. 1351.

La ſeconde affaire qui agitoit alors la Cour Romaine, dont je me ſuis propoſé de rendre compte, étoit les entrepriſes du Seigneur de Milan. Il faut ſe rappeller ce que j'ai dit, lorſque j'ai parlé de la maiſon Viſcomti, qui enleva la Seigneurie de cette ville à la maiſon de la Tour. *Mém. tom. 2, fol. 423.*

J'ai fait connoître Luchin Viſcomti, qui par ſon habileté & ſon courage avoit en peu de temps augmenté ſa puiſſance au point, qu'il paſſoit pour un des plus puiſſans Princes de l'Europe, & qu'il faiſoit trembler toute l'Italie. J'ai parlé de ſa mort, qui arriva le 23. Janvier 1349. Il laiſſoit deux enfans d'Iſabelle de Fieſque; mais elle déclara qu'elle les avoit eus de Galeas ſon neveu.

Jean Viſcomti, frere de Luchin, fut ſon ſucceſſeur. Déjà Archevêque de Milan, il réunit l'autorité temporelle avec la ſpirituelle. Plus ambitieux que ſon frere, il forma le projet de s'emparer de toute l'Italie. Il commença d'abord par la ville de Bologne, qui le rendoit maître de toute la Lombardie; il l'acheta de Jean & Jacques Pepoli qui la gouvernoient, depuis que le Cardinal Poyet en avoit été chaſſé, comme on a vu. Il en prit poſſeſſion le 23. Octobre 1350, dans le temps que le Pape avoit une armée en Italie pour la reprendre, & l'Archevêque des Ambaſſadeurs à Avignon, pour concerter avec lui les moyens de la lui procurer.

Le Pape, qui connoiſſoit le caractere entreprenant de Jean Viſcomti, & ſa puiſſance, apprit cette

AN. DE J. C. 1351.

nouvelle avec chagrin & indignation (*a*). Il lui envoya un Nonce pour redemander la ville de Bologne. Le Nonce, après s'être acquitté de sa commission, ajouta qu'il falloit qu'il choisît entre le temporel & le spirituel de Milan, que l'intention du Pape n'étoit pas qu'il possédât l'un & l'autre en même temps. L'Archevêque, après l'avoir écouté avec un air de soumission & de respect, lui dit qu'il lui feroit réponse le Dimanche suivant dans sa Cathédrale. Le jour venu, ayant célébré la Messe pontificalement, il s'avança du Légat, & lui fit répéter les ordres du Pape sur le choix du temporel ou du spirituel de Milan. Alors prenant d'une main sa croix, & de l'autre tirant une épée nue, il lui dit : *voilà mon spirituel & mon temporel : dites de ma part au St. Pere qu'avec l'un je défendrai l'autre.*

Le Pape ne fut pas content de cette réponse ; il commença une procédure contre lui, & le somma de comparoître personnellement, sous peine d'interdit & d'excommunication. L'Archevêque reçut le Bref avec respect & promit d'obéir : il fit partir aussitôt pour Avignon un de ses Secretaires, avec ordre de retenir pour six mois toutes les maisons & écuries qu'il trouveroit à louer, avec des provisions pour la subsistance de douze mille chevaux & de six mille hommes de pied. Le Secretaire exécuta si bien les ordres de son maître, que les étrangers qui venoient à Avignon pour leurs affaires, ne trouverent bientôt plus de logemens. Le Pape en étant informé, de-

(*a*) Dans une lettre secrette, citée par Od. Rain. il se plaint de l'ingratitude du Prélat, qui rejette contre l'Eglise sa mere le lait qu'il a sucé de ses mammelles.

Digitized by Google

manda au Secretaire s'il falloit à l'Archevêque tant de maisons. Celui-ci répondit qu'il avoit peur de n'en pas avoir assez, parce que son maître devoit arriver avec dix-huit mille de guerre, sans compter un grand nombre d'habitans de Milan qui vouloient l'accompagner. Le Pape effrayé paya bien vîte au Secretaire la dépense qu'il avoit faite, & le congédia, avec ordre de dire à l'Archevêque qu'il le dispensoit de faire le voyage. Il faut avouer que cela a l'air d'un conte fait à plaisir, quoiqu'on le trouve dans un des meilleurs historiens de Milan *. Mr. Muratori avoit fait avant moi cette remarque.

AN. DE J. C. 1351.

Corio, hist. di Milano.

Cependant le Biographe de Rienzi, Auteur contemporain, raconte un autre trait de cet Archevêque, qui ressemble aux deux autres & peut les rendre croyables. Le Cardinal de Ceccano allant à sa Légation de Rome, passa par Milan. L'Archevêque alla au devant de lui avec un si grand cortege & des chevaux de main si richement enharnachés, que le Légat surpris lui dit : *Mr. l'Archevêque, pourquoi toute cette pompe ? C'est*, répondit-il, en affectant un air humble, & prenant un ton doux, *c'est pour apprendre au St. Pere, qu'il a sous lui un* petit Clerc *qui peut quelque chose.*

Vit. di Rienzi, L. 2. cap. 1.

Un Chierichetto.

Ces traits vrais ou faux servent à faire connoître l'esprit artificieux de Jean Viscomti, qui couvroit un grand fond de fierté & de hauteur sous le voile d'une modestie & d'une soumission apparentes. On lui attribua une lettre qui fit beaucoup de bruit cette année à la Cour du Pape, pendant que Pétrarque étoit à Avignon.

Un jour que le Pape tenoit consistoire, un Car-

An. de J. C. 1351.

dinal qu'on ne nomme pas, laiſſa tomber adroitement une lettre, qui fut portée au Pape & lue en préſence de toute ſa Cour. L'inſcription étoit en ces termes : *LEVIATHAN, PRINCE DES TÉNEBRES, AU PAPE CLEMENT SON VICAIRE ET AUX CARDINAUX SES CONSEILLERS ET BONS AMIS.* A la fin il y avoit : *DONNÉ AU CENTRE DE L'ENFER, EN PRÉSENCE D'UNE TROUPE DE DÉMONS.*

Math. Vill. l. 2. cap. 47. Alb. Argent. fol. 150.

Cette lettre contenoit une énumération de tous les crimes que Leviathan ſuppoſoit avoir été commis par les Prélats de la Cour ; ſur quoi il leur faiſoit de grand complimens, les exhortant à continuer, pour mériter de plus en plus ſes faveurs. Il invectivoit enſuite contre la doctrine des Apôtres, tournoit en ridicule leur vie pauvre & frugale. *Je ſais bien*, leur diſoit-il, *que vous l'aveꝛ en horreur, bien loin de l'imiter : ſur cela je n'ai point de reproches à vous faire ; mais vos diſcours ne répondent pas toujours à vos actions ; corrigeꝛ-vous ſur ce point, ſi vous vouleꝛ que je vous avance dans mes états.* Il finiſſoit en leur diſant : *votre mere la ſuperbe vous ſalue avec vos ſœurs l'avarice, l'impudicité & les autres, qui font tous les jours de nouveaux progrès ſous vos auſpices.*

Mathieu Villani, qui nous a donné le précis de cette lettre, dit que le Pape & les Cardinaux en firent peu de cas, & continuerent leur train de vie (*a*). Il ajoute qu'elle étoit de haut ſtyle, *d'alto dettato.* Cela me fait ſoupçonner que Pétrarque pourroit bien en être l'Auteur. Il y avoit bien peu de gens alors

(*a*) Il Papa e i Cardinali poco ſene curarono, e vie meno ſene amendarono.

Digitized by Google

à la Cour du Pape qui connuſſent *le haut ſtyle*. Ce qui me confirme dans ce ſoupçon, c'eſt que le ton ironique & mordant de cette lettre reſſemble beaucoup à celui que Pétrarque prend dans ſes lettres *ſine titulo*, dont j'ai rapporté quelques fragmens. Si ma conjecture eſt juſte, le Cardinal qui laiſſa tomber la lettre, pourroit bien être Gui de Boulogne, ou Elie de Taleirand, avec qui Pétrarque fut extrêmement lié cette année & la ſuivante. Après tout, je ne donne cela que comme une conjecture très-hazardée (*a*); mais il ne me paroît pas vraiſemblable que Jean Viſcomti, qui négocioit alors ſon accommodement, ait voulu faire cette mauvaiſe plaiſanterie. AN. DE J. C. 1351.

Dans le fond, l'Archevêque étoit trop riche pour craindre les effets de l'indignation du Pape, & des menaces qu'on faiſoit contre lui à la Cour d'Avignon. Il eſt vrai que le Pape, dans les premiers mouvemens de ſon courroux, envoya un Légat en Italie, pour former une ligue contre les Seigneurs de Milan, capable de les mettre à la raiſon. Maſtin de Leſcale, dont la puiſſance faiſoit le contrepoids de celle des Viſcomti, devoit être l'ame de cette ligue; mais la mort de Maſtin & l'or de Milan firent bientôt évanouir tous ces projets. On vit tout-à-coup un grand changement dans la Cour d'Avignon, opéré par les intrigues de l'Archevêque, ou plutôt par ſes largeſſes. Il combla de préſens les parens du Pape, tous ceux qui avoient quelque crédit auprès de lui, *Math. Vill. l. 1. cap. 65. & l. 3. cap. 1.*

(*a*) J'ai cherché envain cette lettre, pour m'aſſurer encore mieux par la conformité du ſtyle de la vérité de ma conjecture. Comme Villani dit qu'il s'en répandit d'abord pluſieurs copies, je ne doute pas qu'on ne la trouvât dans quelqu'une des grandes bibliotheques d'Italie, ſi on vouloit bien y faire quelque recherche.

Digitized by Google

& sur-tout la Vicomtesse de Turenne, *qui le gouvernoit dans les grandes choses*. L'annaliste d'Italie dit qu'*il les fit boire dans la tasse de St. Ambroise* (a), proverbe usité à Milan. Mathieu Villani assure que le Roi de France y but aussi, & qu'il s'intéressa vivement pour l'Archevêque.

An de J. C. 1351.

On ne manquera pas de dire que ce recit de l'affaire de Bologne est un épisode totalement étranger à la vie de Pétrarque, qui n'y prit aucune part. Je prie le Lecteur de suspendre son jugement ; il verra bientôt combien il étoit important pour l'intelligence de ces Mémoires de bien connoître le caractere de Jean Viscomti.

Je passe à la troisieme affaire qui occupoit la Cour du Pape, lorsque Pétrarque arriva à Avignon ; c'étoit la paix entre les Rois de Naples & de Hongrie. On a vu dans ces Mémoires combien Pétrarque s'intéressoit à la tranquillité du Royaume de Naples, par respect pour la mémoire du Roi Robert, par attachement pour la Reine Jeanne, par l'intérêt qu'il prenoit à quelques amis qu'il avoit dans ce pays-là.

Un nouveau motif vint se joindre aux anciens ; la liaison qu'il forma avec Nicolas Acciajoli, grand Sénéchal & premier Ministre de ce Royaume. Il me paroît important de faire connoître un homme d'un mérite supérieur, qui a joué un grand rôle dans son siecle, & qui va devenir le Mecene de Pétrarque, & remplacer ceux que la mort lui a enlevés.

Matth. Palmerio. Coll. Murat. T. 13. La maison Acciajoli, originaire de Brixia, tiroit

(a) Il Visconti diede da bere a tutti i maggiorenti d'essa corte, come dicono in Milano, nella tazza di santo Ambrogio. *Ann. d'Ital. ann.* 1351.

son

son nom du commerce de l'acier * auquel elle s'étoit adonnée. Elle se divisa en plusieurs branches qui se sont répandues en Sicile, en Angleterre, en Hongrie, & jusqu'à Constantinople. AN. DE J. C. 1351.

* Acciajo. *Math. Vill. l. 3. cap. 6.*

Il y en eut une établie à Florence (*a*), où elle tenoit un rang très-distingué, sans abandonner son commerce. C'est de celle-ci que sortit Nicolas Acciajoli. Il nâquit à Florence, l'an 1310. Guillelmine sa mere étoit de la maison de Pazzi. Son pere, homme de mérite, fut deux fois Prieur, après avoir exercé toutes les principales Magistratures de la ville.

Nicolas épousa à l'âge de dix-huit ans Marguerite Spini, d'une famille riche & illustre; trois ans après son pere l'envoya à Naples, où il avoit établi une branche de son commerce, qui réussit au point qu'elle le mit en état de prêter quelquefois de l'argent au Roi Robert.

Nicolas avoit une belle figure, un esprit aimable, beaucoup d'ambition, de grandes idées, plus de goût pour la chevalerie que pour le commerce. Il eut le bonheur de plaire à Catherine de Valois, veuve de Philippe, Prince de Tarente, qu'on appelloit l'Impératrice de Constantinople, *femme galante*, selon Villani, *& qui n'avoit pas bonne réputation*; j'ai parlé d'elle à l'occasion de la mort du Roi André, à laquelle elle contribua beaucoup. Le beau Florentin s'empara tellement de l'esprit de cette Princesse, qu'elle lui confia le soin de ses affaires, l'éducation

Di suo corpo non havea buona fama.

(*a*) Dans le *Sesto del Borgo*. Villani la met au nombre des principales familles populaires qui s'attacherent au Duc d'Athenes, avec les Peruzzi & les Baroncelli. *Chron. l. 12. c. 3.* Crescenzi la fait descendre des Ducs de Bourgogne de la maison de France. *Germe antico de Duchi di Borgogna e del reggio ceppo di Francia.* Nob. d'Ital. tom. 2. fol. 708.

Digitized by Google

de ſes enfans, & le gouvernement de ſes états. Villani dit qu'elle le fit *Chevalier, riche & grand.*

AN. DE J. C. 1351.

Louis de Tarente, fils de l'Impératrice, ayant été envoyé pour une expédition en Calabre, à la tête de cinq cens chevaux, le Roi Robert lui donna Nicolas Acciajoli pour gouverneur, avec ordre de ne rien faire ſans le conſulter. Le Florentin ſe fit honneur dans cette commiſſion; il acquit les bonnes graces de ſon pupille, à qui il s'attacha d'une façon particuliere, & qui lui donna toute ſa confiance. Après la mort du Roi André, dont il n'étoit peut-être pas tout-à-fait innocent, il contribua beaucoup au mariage du Prince Louis avec la Reine Jeanne, en lui inſpirant un certain courage qui lui manquoit pour oſer mettre à profit le goût qu'elle avoit pour lui, peut-être parce qu'il étoit lui-même trop amoureux.

Fecelo Cavaliere molto ricco e grande.

Au commencement de 1348, lorſque le Roi de Hongrie entra dans le Royaume de Naples pour venger la mort de ſon frere, Louis de Tarente, obligé de prendre la fuite pour ſe ſouſtraire à ſa fureur, & ne trouvant point à Naples de galere armée pour pouvoir ſuivre la Reine ſon épouſe, qui s'étoit embarquée avec précipitation ſur des galeres Provençales, ſe jetta avec Nicolas Acciajoli ſur une petite barque, qui, le long des côtes, avec beaucoup de peine & de périls, les conduiſit à Porto-Ercolé, d'où ils ſe rendirent à Sienne.

De Sienne Nicolas voulut mener le Prince à Florence, dont Ange Acciajoli ſon frere étoit Evêque; mais à peine étoient-ils entrés ſur les terres de la République, que les Officiers du gouvernement, craignant d'offenſer le Roi de Hongrie, leur firent

Digitized by Google

défendre de passer outre. Ils furent obligés de se retirer dans une terre qui appartenoit à la maison Acciajoli. Nicolas par vente ou emprunt ramassa autant d'argent qu'il pût. Le 11 Fevrier ils s'embarquerent sur deux Galeres de Gênes avec l'Évêque de Florence, & n'osant pas aborder à Nice ni à Marseille, parce qu'ils apprirent que les Provençaux tenoient la Reine renfermée, ils allerent débarquer à Aigues-mortes, d'où ils se rendirent par Beaucaire à Villeneuve, ville de Languedoc, qui n'est séparée d'Avignon que par le Rhône. AN. DE J. C. 1351.

Nicolas & l'Evêque de Florence son frere, allerent apprendre au Pape l'arrivée du Prince, & concerter avec lui les moyens de faire sortir la Reine du château Arnaud à Aix, où les Provençaux la tenoient comme captive, parce que le bruit s'étoit répandu qu'elle alloit faire un échange de la Provence avec Jean, Duc de Normandie, qu'on disoit être pour cela à Avignon.

Le Pape & le Duc de Berri, qui se trouva par hazard à Avignon, ayant rassuré les Provençaux sur cet échange qui les allarmoit, la Reine Jeanne sortit du château Arnaud, & arriva le 15 Mars à Avignon, où elle fut reçue avec tous les honneurs que la Cour Romaine a coutume de rendre aux têtes couronnées. Elle fit son entrée sous un dais, entourée de dix-huit Cardinaux & de plusieurs Prélats qui étoient allés au-devant d'elle. Le Pape la reçut en consistoire (*a*), suivant l'usage. Le Prince de Tarente,

(*a*) C'est dans ce Consistoire que la Reine se justifia avec tant d'éloquence du meurtre de son mari, & non dans le Consistoire où elle fut citée, & où il est certain qu'elle ne comparût pas. J'ai fait cette erreur dans le second volume, trompé en cela par tous les Historiens de Naples & de Provence sans exception.

Digitized by Google

An. de J. C. 1351.

grace aux mouvemens que ſe donnerent les Acciajoli, fut mieux traité qu'il n'eſpéroit. Le Pape accorda les diſpenſes néceſſaires pour ſon mariage, touché peut-être de l'état de la Reine, qui étoit enceinte, & quelques jours après il donna la roſe d'or au Prince par préférence au Roi de Mayorque, qui ſe trouvoit alors à Avignon.

Les Ambaſſadeurs du Roi de Hongrie ayant requis au nom de leur Prince, qu'on fit le procès à la Reine ſur le meurtre de ſon mari, le Pape nomma trois Cardinaux pour l'inſtruire, & demanda que la procédure faite par Bertrand de Baux leur fut remiſe. Dans ces entrefaites la peſte ayant fait ſortir le Roi de Hongrie du Royaume de Naples, les Napolitains qui aimoient leur Souveraine, & haïſſoient les Hongrois, l'inviterent à revenir avec ſon mari. Nicolas Acciajoli fut envoyé pour examiner l'état des choſes, & faire toutes les diſpoſitions néceſſaires pour le retour.

En arrivant il engagea au ſervice de la Reine le Duc Warner, qui ſervoit le Roi de Hongrie à la tête de douze cens hommes, & n'étoit pas content de lui ; trouvant d'ailleurs les choſes bien diſpoſées, il preſſa la Reine de partir. L'argent manquoit, & cela la détermina à vendre au Pape la ville d'Avignon pour quatre-vingt mille florins (*a*). Cette ſomme ne ſuffiſant pas, elle engagea ſes diamans, & ayant raſſemblé une petite armée à la hâte, elle s'embarqua à Marſeille avec ſon mari, & arriva dans le mois d'Août à Naples, où elle fut reçue avec tranſ-

(*a*) Voilà le titre en vertu duquel le Pape poſſéde la ville d'Avignon depuis plus de quatre ſiecles. J'ai parlé de l'autre titre, en vertu duquel il jouit du Comté Vénaiſſin depuis plus longtemps. Il eſt difficile de trouver des titre plus forts qu'une ſi longue poſſeſſion.

Digitized by Google

port. Elle combla de ſes dons tous ceux qui lui avoient donné des preuves de zele & de fidélité. Nicolas Acciajoli eut la charge de grand Sénéchal & l'adminiſtration du Royaume ; récompenſe due à ſes ſervices. AN. DE J. C. 1351.

Le Roi de Hongrie avoit laiſſé le Vaivode de Tranſilvanie avec quelques troupes qu'il mit en garniſon dans les principales places. Il falloit en faire le ſiege ; le nerf de la guerre manquoit ; les largeſſes de la Reine avoient épuiſé ſon tréſor ; point de troupes ſur leſquelles on pût compter.

Nicolas Acciajoli fut encore d'une grande reſſource dans cette occaſion. Par ſes intrigues il procura la reddition de deux places importantes, Averſe & Capoue, qui avoient été confiés à des Capitaines Allemands, toujours prêts à trahir pour de l'argent le maître qu'ils ſervoient, & il alla faire des levées de troupes dans la Romagne.

Cependant la guerre traînoit en longueur avec des ſuccés balancés de part & d'autre, lorſqu'en 1350. le Roi de Hongrie retourna dans le Royaume de Naples. Sa préſence fit bientôt pencher la balance en ſa faveur : il reprit Averſe, & Naples ſe rendit. Jeanne & ſon mari furent obligés de ſe refugier à Gayette, où ils attendirent l'effet des négociations du Pape, pour leur procurer la paix.

On a vu qu'il y travailloit depuis long-temps avec plus de zele que de ſuccès. Il avoit envoyé pluſieurs Légats en Hongrie, en Italie & à Naples, qui n'avoient rien pu obtenir. Le Roi de Hongrie n'étoit pas traitable : il vouloit abſolument que Jeanne fût punie & dépouillée de ſon Royaume, comme notoirement coupable du meurtre de ſon mari. Il reprochoit au

Digitized by Google

Pape de l'avoir reçue à Avignon, & de lui avoir rendu des honneurs, au lieu de lui faire son procès, & de la punir comme elle méritoit.

AN. DE J. C 1352.

Ce que le Pape répondoit à ces plaintes, me paroît fort raisonnable ; qu'il ne pouvoit dépouiller la Reine Jeanne de son Royaume, qu'après qu'elle auroit été convaincue du crime dont on l'accusoit ; qu'il avoit nommé trois Commissaires pour instruire son procès ; qu'on avoit besoin de la procédure faite par Bertrand de Baux, pour en tirer des lumieres, & qu'on n'avoit jamais pu obtenir qu'elle fut remise ; que loin d'approuver que la Reine vint à Avignon, il lui avoit écrit & même envoyé deux Cardinaux pour l'en détourner, & que cette ville lui appartenant il n'avoit pas pu lui défendre d'y faire son entrée ; que les Cardinaux avoient été d'avis de la recevoir comme Reine, parce qu'on ne devoit la regarder comme coupable qu'après l'instruction du procès ; qu'il avoit fait citer par son Camérier Jeanne & son mari à comparoître personnellement en Consistoire ; qu'ils étoient partis sans prendre congé de lui, se plaignant même de la façon dont il les avoit traités, & laissant un Procureur, pour déclarer qu'ils ne pouvoient comparoître, étant obligés d'aller dans leurs états repousser la force par la force.

Enfin, soit que le Roi de Hongrie fût las d'une guerre éloignée qui lui coûtoit beaucoup, & pressé de retourner dans son Royaume ; soit que son ressentiment fut un peu amorti par le temps & par les obstacles ; soit enfin par complaisance pour le Pape qu'il révéroit, il consentit à une treve, pendant laquelle

Septembre 1350.

Digitized by Google

on acheveroit l'inſtruction du procès de Jeanne, à condition que ſi on la trouvoit coupable, elle ſeroit privée du Royaume ; ſi au contraire ſon innocence étoit reconnue, le Roi de Hongrie lui reſtitueroit toutes les places qu'il poſſédoit au moyen de trois cens mille florins qui lui ſeroient payés pour les frais de la guerre. AN. DE J. C. 1352.

Le procès de Jeanne n'étoit pas aiſé à juger. Ses accuſateurs faiſoient valoir contr'elle les plus fortes préſomptions, & cependant il n'y avoit pas une ſeule dépoſition de témoins. Dans cet état de cauſe, il n'étoit pas poſſible de la déclarer ni innocente ni coupable. L'affaire traîna en longueur ; elle n'étoit pas jugée lorſque Pétrarque arriva à Avignon ; une maladie du Pape en retarda encore la déciſion. Enfin on trouva un expédient pour contenter tout le monde. Jeanne prouva par la dépoſition de pluſieurs témoins, qu'on lui avoit donné un ſortilege qui lui avoit inſpiré une averſion extrême pour ſon mari, dont elle n'avoit pas été la maîtreſſe ; que des gens attachés à elle croyant la ſervir, avoient fait mourir ce Prince ; qu'ainſi elle avoit influé ſur ſa mort ſans en être coupable. Sur cette dépoſition, les Juges la déclarerent innocente du maléfice & de ſes ſuites. Le Roi de Hongrie, qui vouloit finir à quelque prix que ce fut, ſe contenta *d'un tempérament bien digne du ſiecle dans lequel il fut inventé*, dit le nouvel Hiſtorien de Jeanne.

La paix fut ſignée à Avignon par les Ambaſſadeurs des deux puiſſances, & ratifiée par le Pape le 10. & le 14. Janvier 1352. Les Ambaſſadeurs de Hongrie firent remiſe des trois cens mille florins, di- *Bzovius.*

Digitized by Google

An. de J. C. 1352.

ſant que leur maître n'avoit pris les armes par aucun motif d'intérêt, mais uniquement pour venger la mort de ſon frere. Le Pape, après avoir ratifié cette paix, reconnut Louis de Tarente Roi de Naples, & ordonna ſon couronnement, ſans que cette cérémonie lui donnât aucun droit à la couronne. Il tint un conſiſtoire le 1er. Février, où cette grande affaire fut totalement terminée. (La lettre qu'il écrivit ſur cela au Roi & à la Reine de Naples, eſt datée de ce jour-là.)

Od. Rain.

Cette nouvelle dut cauſer la plus grande joie à Nicolas Acciajoli, qui pouvoit ſe vanter d'avoir mis la couronne de Naples ſur la tête de ſon pupille, ſoit en lui faiſant épouſer la Reine Jeanne, ſoit en le garantiſſant par ſa valeur & ſes intrigues de la vengeance du Roi de Hongrie, ſoit en l'encourageant & le ſoutenant dans ſes adverſités.

Math. Vill. l. 3. cap. 6.

Il ne paroît pas que Pétrarque l'eût connu dans les deux voyages qu'il avoit faits à Naples. Il y a apparence que les nœuds de leur union furent formés par Boccace, Zanobi & le Prieur des ſaints Apôtres, amis tous les trois du grand Sénéchal. Quoiqu'il en ſoit, Pétrarque lui écrivit une très-belle lettre, pour lui marquer la joie qu'il prenoit à ce grand événement. Elle eſt un peu longue; je n'en donnerai que le précis, & je tâcherai de n'en prendre que la fleur.

Var. 19.

» Homme illuſtre! enfin vous l'emportez; la bonne » cauſe triomphe. Grace à vos ſoins, le front de vo» tre Prince ſera couronné malgré l'envie. L'éclat de » ſa couronne & la ſérénité de ſon front vont diſſi» per les nuages dont l'Italie eſt couverte. Après tant

Digitized by Google

» tant de travaux & de peines, ne croyez pas être » dans le cas de vous repoſer ; ce qui vous reſte » à faire eſt plus difficile & plus important que ce » que vous avez fait. Il eſt temps que vous raſſem- » bliez toutes les forces de cet eſprit qu'on vous » connoît pour gouverner avec équité un Royaume » acquis avec tant de gloire. Vous avez combattu » la fortune dans l'adverſité, & vous l'avez vaincue. » Il faut la combattre à préſent dans la proſpérité ; » c'eſt toujours le même ennemi, qui n'a fait que » changer de face. Il eſt plus difficile à vaincre ſous » cette forme enchantereſſe : pluſieurs héros y ont » échoué. Annibal, vainqueur des Romains à Cannes, » fut vaincu par les délices à Capoue. An. de J.C. 1351.

» Votre Prince eſt jeune ; mais ſon eſprit eſt avan- » cé & donne les plus belles eſpérances. Après avoir » eſſuyé avec lui mille tempêtes ſur terre & ſur » mer, vous l'avez conduit à travers les écueils & » les précipices au faîte des grandeurs ; apprenez- » lui à s'y maintenir. Qu'il faſſe voir qu'il étoit digne » d'y monter, & que ce ſceptre héréditaire dans ſa » famille étoit dû à ſa vertu, encore plus qu'à ſa » naiſſance. Il eſt plus beau de monter que de naître » ſur le trône. Le hazard y fait naître, & le mérite » y fait monter.

» Apprenez-lui à ſervir Dieu, à aimer la patrie, » & à rendre juſtice, ſans quoi point de Royaume » durable. Qu'il s'accoutume à ne deſirer que l'hon- » neur, à ne craindre que la honte. Qu'il ſache que » plus il eſt élevé, moins il peut ſe cacher ; que » plus il a de pouvoir, moins il doit ſe permettre ; » qu'un Roi doit ſe faire diſtinguer du peuple autant

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1351.

» par ſes mœurs que par ſes habits. Faites qu'il » s'éloigne également des extrêmes, & cherche tou- » jours la vertu dans le milieu ; ni prodigalité ni ava- » rice. Cependant il doit être avare de ſon temps, » & répandre l'or à pleines mains ; il vaut mieux » qu'il circule dans ſon Royaume, que s'il reſtoit » dans le tréſor royal ; le maître d'un état riche » ne peut jamais être pauvre : qu'il n'oublie jamais » ce que diſoit ce Romain : *je ne veux point d'or ;* » *mais j'aime à régner ſur ceux qui en ont.*

» Qu'il ne ſe croie heureux & vraiment Roi que » quand il aura fait ceſſer les calamités de ſon » Royaume, réparé les dommages, relevé les rui- » nes, confirmé la paix, étouffé la tyrannie, ré- » tabli la liberté. Salluſte dit qu'un Royaume doit » être toujours préſent à l'eſprit de ſon maître. Qu'il » aime ſes ſujets, c'eſt le ſeul moyen de s'en faire » aimer. Les armées & les tréſors ne ſuffiſent pas » pour la garde des Rois ; leur plus ſûre garde, » c'eſt les amis ; on les acquiert par la bienfai- » ſance & la bonne foi, & non par la force ou les » richeſſes. *Il faut délibérer long-temps avant de les* » *choiſir*, dit Seneque ; *mais quand le choix eſt fait*, » *leur donner toute ſa confiance.* Il eſt important de » ſavoir bien diſtinguer un véritable ami d'un enne- » mi agréable Les louanges vraies ſont un aiguillon » à la vertu ; les flatteries un vrai poiſon. On ne » doit pas rompre légérement avec ſes amis, ni tout- » à-coup, ſuivant ce vieux Proverbe, qui dit : *il faut* » *découdre & non pas déchirer.*

» C'eſt une erreur de croire être aimés de ceux » qu'on n'aime pas, & une injuſtice d'exiger d'eux

» plus qu'on ne leur donne. Rien de plus libre que » le cœur ; il ne veut point de joug ; il ne connoît » point de maître. Il n'y a que l'amour qui puisse lui » faire violence. An. de J. C. 1351.

» Que votre Roi n'ouvre pas son ame aux soup- » çons, & ne prête pas l'oreille aux délateurs ; s'ils in- » sistent, il faut les reprendre & les punir quand ils » s'obstinent. Qu'il mépriſe les médisans, & les con- » fonde par sa conduite. Auguste écrivoit à Tibere : » *permettons aux hommes de dire du mal de nous ;* » *n'est-ce pas assez qu'ils ne puissent pas nous en faire ?* » La puissance de Dieu le met-elle à l'abri des blas- » phêmes de l'impie ? Qu'il permette aux autres de » chercher à deviner son secret, & qu'il ne cherche » pas à deviner celui des autres. Qu'il soit tel qu'il » veut paroître ; alors il n'aura aucun intérêt à se » cacher, & ne craindra pas plus les regards de son » ennemi que ceux de son ami. Scipion menoit dans » son camp avec la même confiance les espions des » Carthaginois & ceux des Romains. Jules César ren- » voya Domitius après l'avoir pris, mépriſa le transf- » fuge Labienus, quoiqu'il fût son secret, & brûla » souvent des dépêches de ses ennemis, sans les » lire.

» Le titre *de Séréniſſime* est donné aux Rois, pour » leur apprendre que leur rang les place sur un lieu » élevé au-dessus des passions, qui doit être inac- » cessible aux tempêtes de la colere, aux bouffées de » l'orgueil, aux nuages du chagrin, aux glaces de » la terreur, aux serpents de l'envie, aux vapeurs de » la débauche.

» Rien de plus ridicule qu'un Roi menteur, & en

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1352.

» même temps de plus dangereux pour ſes ſujets. » C'eſt ſur ſa parole qu'eſt établie leur tranquillité » & leur eſpérance. Si on ne peut pas y compter, » ſon Royaume ſera toujours dans un état incertain » & chancellant. Pourquoi mentiroit-il, lui qui a tant » d'intérêt que tout le monde diſe la vérité ? Qu'il » ne ſoit pas ingrat : l'ingratitude rompt les nerfs » d'un état.

» Il ne doit ſe refuſer à perſonne. Apprenez-lui qu'il » n'eſt pas né pour lui, mais pour la République, » & qu'il fait ſon métier, lorſqu'il eſt occupé des » affaires de ſes ſujets. Sa principale affaire eſt de » travailler à leur bonheur, & de veiller à leur con- » ſervation. Rien de plus glorieux & en même temps » de plus pénible. C'eſt une belle & honorable ſervi- » tude. Prompt à récompenſer, lent à punir, un » Roi doit ſe comporter à l'egard des crimes de ſes » ſujets, comme un bon Chirurgien à l'égard d'une » plaie. Tite-Live ſe ſert de cette comparaiſon. Le » Chirurgien forcé de porter la main ſur la plaie pour » la guérir, le fait malgré lui avec toute la délica- » teſſe & les ménagemens poſſibles ; le mal qu'il eſt » contraint de faire, lui arrache ſouvent des larmes. » Il ne faut pas qu'un Roi puniſſe un ſujet coupable » du même air qu'un ennemi orgueilleux qui lui ré- » ſiſte. Les Princes devroient toujours avoir cette » maxime gravée dans le cœur, que la clémence eſt » la vertu qui les rend le plus ſemblables à Dieu.

» Un Roi doit ſervir de modele à ſes ſujets ; c'eſt » ſur lui qu'ils ſe reglent ; il eſt reſponſable de tous » les crimes qu'ils commettent à ſon imitation. Que » le vôtre ſoit irréprochable dans ſes mœurs ! Appre-

Digitized by Google

» nez-lui à mépriſer le luxe, à fouler aux pieds les
» voluptés. Qu'il ne ſouffre pas la débauche dans ſon
» Royaume, encore moins dans ſes armées. Les ar-
» mes, les chevaux, les livres; voilà quels doivent
» être ſes amuſemens. La guerre, la paix, la juſtice;
» voilà ſes occupations.

AN. DE J. C. 1351.

» Qu'il liſe les vies des hommes illuſtres, pour ſe
» former ſur leurs exemples. Il doit les regarder
» comme ſes maîtres, ſes modeles, ſes guides dans
» le chemin de la gloire. Qu'il tâche de les imiter;
» qu'il compare ſa vie avec celle qu'ils ont menée;
» leurs grandes actions échaufferont ſon ame; la
» gloire qu'ils en ont retirée ſera un puiſſant aiguillon
» pour lui. O la belle émulation que celle qui naît
» de la vertu!

» Vous pouvez préſenter à votre Prince un mo-
» dele de toutes les vertus, ſans aller le chercher
» bien loin. J'en trouve un illuſtre & récent dans ſa
» famille même. Si l'amour ne m'aveugle pas, je n'en
» connois pas de plus parfait que ſon oncle, le di-
» vin Roi Robert, dont la mort a prouvé par les
» calamités dont elle a été ſuivie, combien ſa vie
» étoit néceſſaire à ſon peuple. Il étoit grand, ſage,
» doux, magnanime; en un mot c'étoit le Roi des
» Rois. Son neveu ne peut rien faire de mieux que
» ſuivre ſes traces, & de ne le perdre jamais de
» vue.

» Vous ſentez, Seigneur, le fardeau dont vous
» êtes chargé; mais un grand homme ne trouve
» rien de dur & de peſant, lorſqu'il eſt sûr d'être
» aimé; c'eſt de quoi vous ne ſauriez vous plaindre:
» chef des conſeils de votre éleve, dépoſitaire de

An. de J. C. 1351.

» tous ſes ſecrets, vous lui êtes auſſi cher que Chi-
» ron l'étoit à Achille, Achate à Enée, Lélius à
» Scipion. Achevez ce que vous avez commencé; l'a-
» mour vient à bout de tout; celui qui partage la
» gloire, doit partager le travail. Adieu, vous êtes
» la gloire de votre patrie & la nôtre. J'ai beau-
» coup dit; mais il me reſte encore bien plus à
» dire.

Cette lettre eſt datée d'Avignon, le 20 Février 1350 dans les imprimés; date évidemment fauſſe, puiſque la paix ne fut conclue que dans le mois de Janvier 1352. Mr. de la Baſtie n'a pas réuſſi en la datant de 1351. Il la trouve *fort belle*, & il a raiſon; mais il ne l'avoit pas lue, puiſqu'il dit qu'*elle fut écrite pour féliciter Nicolas Acciajoli de ce qu'il étoit parvenu à diſſiper les factions, & que l'adminiſtration des affaires n'étoit confiée qu'à lui ſeul.*

Mém. de l'Acad. tom. 17. fol. 411.

Quoique la connoiſſance de Pétrarque & du grand Sénéchal fut encore récente, cependant il lui avoit déjà écrit une autre lettre ſix mois auparavant, dans laquelle, après s'être excuſé ſur la multitude de ſes occupations de ne lui avoir pas écrit plutôt, il lui faiſoit eſpérer qu'il iroit un jour le voir à Naples, lorſque ce pays ſeroit entiérement *purgé de la rage barbarique. Je ne puis pas me refuſer*, dit-il, *de revoir encore cette belle contrée, que tous les écrivains mettent au-deſſus, non-ſeulement de l'Italie, mais même du monde entier* (*a*). On verra déſormais le grand Sé-

Fam. l. 11. ep. 13. Aven. 30. Aug. 1351.

(*a*) Ut corpus italicum rabie barbaricâ purgatum medullibus agnoſcam .... ſentio me deſiderio meo non poſſe diutius obſtare quominus in illud littus cui non modo in Italiâ, ſed in toto etiam orbe terrarum ſcriptores rerum dant pulcritudinis principatum .... evadam. On a dit de Naples que c'étoit une portion du ciel tombée ſur la terre: *fragmentum cœli delapſum in terram.* Quelle image!

Digitized by Google

néchal reparoître souvent dans le cours de ces Mémoires.

AN. DE J. C. 1351.

Pétrarque profita du même courier qui alloit à Naples, pour répondre à une lettre qu'il avoit reçue de Barbate de Sulmone, qui se plaignoit de ne l'avoir pas trouvé à Rome, lorsqu'il y alla gagner le Jubilé, & qui lui demandoit son Afrique avec le plus grand empressement. Voici sa réponse.

Fam. l. 11. ep. 5. M. R.

» Nous avons perdu le doux lien qui nous unis-
» soit. Ce grand Roi, qui nous tenoit unis pendant
» sa vie, nous a séparés par sa mort. Je viens en-
» core de traiter ce triste sujet dans une épitre,
» que vous trouverez à la tête de mes épitres en vers,
» qui vous sont dédiées. Vous mettez au nombre
» de vos malheurs de ne m'avoir pas trouvé à Ro-
» me, & moi je regarde cela comme un trait de
» la Providence. Si nous nous étions rencontrés dans
» cette grande ville, plus occupés des arts & des
» sciences que du salut de nos ames, nous aurions
„ cherché à orner notre esprit par quelque décou-
„ verte curieuse dans ces précieux restes de l'An-
„ tiquité, plutôt qu'à purifier notre cœur dans les
„ Temples. Les sciences sont un aliment agréable
„ pour l'esprit, j'en conviens ; mais quel vuide ne
„ laissent-elles pas dans le cœur, si on ne les rap-
„ porte pas à leur unique fin ? Si vous aviez rendu
„ justice à ma paresse, vous auriez auguré que le
„ Jubilé m'attireroit à Rome, plutôt à la fin qu'au
„ commencement.

„ A l'égard de mon Afrique, sur laquelle vous
„ révendiquez vos droits, soyez certain que je n'ai
„ pas oublié ma parole. Si jamais ce poëme voit le

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1352.

» jour, il ira d'abord descendre chez vous. Il a un » peu langui par la négligence de l'Auteur, & les » obstacles que la fortune a fait naître. Tout bien » examiné, je crois qu'il vaut mieux le laisser mû- » rir dans mon cabinet : s'il en sortoit trop tôt, il » pourroit bien avoir le sort de ces fruits cueillis » avant leur maturité, qui ont toujours un peu d'â- » preté & ne se conservent pas. Mais peut-être je » changerai d'avis, quand je reprendrai la plume pour » y mettre la derniere main.

» Me voilà délivré de plusieurs embarras, & mon » esprit parvenu à peu près à ce degré où il devoit » arriver. J'espére pourtant faire toujours quelques » petits progrès jusqu'à ma mort, & apprendre tous » les jours quelque chose. (S'il m'est permis de m'ap- » pliquer ce que disoit de lui un sage vieillard.) Je » ferai du moins mes efforts pour cela.

» Ce qui me donne lieu de l'espérer, c'est que les » passions qui troubloient mon ame ne me tourmentent » plus guere, & je me flatte d'en être bientôt tout-à- » fait exempt. Adieu, mon cher Barbate, si nous ne » pouvons pas nous retrouver dans ce monde, nous » nous reverrons dans la céleste Jerusalem.

A Avignon, ce 20. Février.

J'ai cru devoir entrer dans un certain détail sur ces grandes affaires qui occupoient la Cour du Pape, lorsque Pétrarque arriva à Avignon au mois d'Août 1351. Je vais rendre compte à présent d'une affaire beaucoup moins considérable que celles-là, qui le retint dans cette ville malgré lui une grande partie de l'automne de cette année, & presque tout l'hyver suivant. Elle lui fit faire un métier bien opposé à son caractere

caractere & à ſa façon de penſer ; mais il s'agiſſoit d'obliger un ami. Voici en peu de mots de quoi il s'agit. AN. DE J. C. 1351.

Valombreuſe eſt une Abbaye fondée vers le milieu du onzieme ſiecle par St. Gualbert, dans les montagnes de l'Apennin, à dix milles de Florence au levant. Une partie des bâtimens eſt dans une vallée ombragée de forêts de ſapins ; de-là eſt venu ſon nom. Sur des collines d'alentour ſont des Hermitages habités par des Religieux qui menent une vie fort auſtere, ſuivant la regle de St. Benoit.

De cette Abbaye chef d'ordre dépendent pluſieurs bénéfices, qui ſont à la nomination de l'Abbé. L'abbaye de Cavanne près Boulogne, qui eſt un de ces membres, étant venue à vaquer, l'Abbé de Valombreuſe, à la ſollicitation de Pétrarque, qui fit agir pour cela l'Evêque de Florence, y nomma un de ſes Religieux appellé Dom Ubertin ; mais s'étant enſuite repenti un peu trop légérement de cette nomination, il en fit une autre en faveur de Dom Gui. Sur cela procès entre les deux contendans, qui fut porté au Tribunal du Pape à Avignon.

Pétrarque, extrêmement piqué de cette variation de l'Abbé de Valombreuſe, prit les intérêts de Dom Ubertin avec la plus grande vivacité. Peu de temps après ſon arrivée, il écrivit au Prieur des ſaints Apôtres, pour le prier de voir s'il ne pourroit pas, de concert avec l'Evêque & Boccace, ami de l'Abbé de Valombreuſe, l'engager à retracter cette ſeconde nomination, & à confirmer la premiere.

Ange Acciajoli, Evêque de Florence, étoit revenu dans ſon Evêché, & comme il aimoit beaucoup

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1352.

Pétrarque, il fut aisé au Prieur des saints Apôtres, qui étoit son grand Vicaire, de le déterminer à aller à Valombreuse, pour tâcher de persuader à l'Abbé de faire ce que Pétrarque desiroit de lui. L'Abbé étoit un de ces pieux Solitaires, qui ayant passé leur vie dans la retraite, ne connoissent ni les hommes ni les affaires, & sont par conséquent peu propres au gouvernement.

Quoiqu'il eut beaucoup de déférence pour l'Evêque & d'envie de l'obliger, tout ce qu'on put obtenir de lui, fut qu'il ne feroit plus aucune démarche en faveur de Dom Gui, qui venoit de lui envoyer un courier, pour demander des certificats, dont il avoit besoin pour son procès. A l'égard de Dom Ubertin, l'Abbé écrivit une lettre à son Avocat d'Avignon, dans laquelle, après avoir fait son éloge, il disoit : *je ne puis pas m'expliquer plus ouvertement ; ayant déjà été accusé d'inconstance, je ne veux pas mériter une seconde fois cette note.*

Voici ce que le Prieur des saints Apôtres écrivoit à Pétrarque, après lui avoir rendu compte de sa négociation. « N'abandonnez pas cette affaire que » vous avez entreprise avec tant de zele. Rien ne » fait plus d'honneur que de défendre une bonne » cause. Rappellez-vous que Virgile a fait le métier » d'Avocat une fois dans sa vie. Jean Boccace, qui, » comme vous savez, est toujours empressé d'exécu- » ter vos ordres, n'étoit pas dans la ville (*a*) ; mais » nous n'avons pas besoin de lui ; l'Evêque qui vous » chérit, & qui aime qu'on lui parle de vous, a fait

(*a*) La République de Florence l'avoit envoyé en Allemagne, pour traiter avec Louis de Baviere, Marquis de Brandebourg, qu'on vouloit attirer en Italie, pour l'opposer aux Visconti.

Digitized by Google

» tout ce qui pouvoit ſe faire. L'Abbé demande
» deux choſes : 1°. Qu'on ait égard à ſon honneur
» dans cette affaire ; il eſt inutile de vous le recom-
» mander. 2°. Que ſa lettre à l'Avocat ne ſoit pas
» publiée. Pour cela, je ne crois pas qu'il faille le
» lui accorder. Adieu ; Lapo & Zanobi vous ſaluent.
A Florence, le 21 Août.

AN. DE J. C. 1352.

Pétrarque lui écrivit cinq mois après. « L'affaire
» de notre ami Dom Ubertin n'eſt pas encore jugée.
» Celui de qui nous attendions quelque ſecours, &
» qui nous le devoit, parce qu'il l'avoit promis, nous
» a manqué. L'Abbé de Valombreuſe, offuſqué par
» les ténebres de ſa ſimplicité, n'a pas vu ce qui
» convenoit à ſon honneur & à ſa réputation. Soit
» dit ſans attaquer ſa ſainteté, cet Anachorete ſi
» fervent eſt devenu un Abbé fort mol. Dans le fond
» c'eſt ſon affaire plus que la mienne. Les lettres
» que vous lui avez arrachées pourront ſervir. L'af-
» faire eſt entre les mains du ſort, comme la plu-
» part des choſes de ce monde. Notre aimable Prélat *
» ſe donne beaucoup de mouvemens, & veut que
» nous ayons bonne eſpérance. Je crois qu'il a plus
» de confiance en moi que votre Abbé de Valom-
» breuſe, qui eſt peut-être ſi ſaint, qu'il croit que
» tous les autres ſont des ſcélérats. Voilà l'état de
» cette affaire. Il y a long-temps qu'elle ſeroit jugée
» ſans la maladie du Pape, qui eſt longue & ſérieuſe.
» Vous voyez qu'elle retarde la déciſion des affaires
» des Empereurs & des Rois ; ce qui fait que je
» ſuis moins indigné ; mais je le ſuis toujours, com-
» me vous verrez par ces vers que je vous ai pro-
» mis, & que vous demandez avec tant d'inſtances.

Fam. l. 12. ep. 4. & 5. M. R.

* L'Evêque de Florence, qui étoit retourné à Avignon.

Digitized by Google

AN DE J. C. 1352.

» J'ai beſoin d'un exemplaire de Pline, pour y mettre » la derniere main (*a*) ; j'ai laiſſé le mien à Verone: » je n'en trouve point ici ; il n'y a que le Pape » qui l'ait ; il eſt toujours malade ; j'attens qu'il ſoit » bien rétabli pour le lui demander. Il y a long-temps » qu'il ſeroit ſur pied, s'il n'avoit pas autour de » lui une troupe de Médecins, que je regarde com- » me la peſte des gens riches.

Il eſt temps de parler de cette maladie du Pape, qui retint ſi long-temps Pétrarque à Avignon, & qui retardoit la déciſion des plus grandes affaires. Elle commença vers l'automne ; Oderic Reinaud dit qu'une humeur maligne ſe jetta ſur ſa face, la fit beaucoup enfler, & qu'il fut en très-grand danger dans le mois de Décembre. Son état cauſa de vives allarmes à tous ceux qui s'intéreſſoient à lui. Il fut un peu mieux dans le mois de Janvier, & l'on profita de cette petite lueur de ſanté, pour aſſembler les Conſiſtoires du 10 & du 14 Janvier, où l'affaire de Naples fut conſommée. Bzovius rapporte une lettre du Pape à Pierre, fils de Jacques Roi d'Aragon, datée du 29 Janvier de cette année, dans laquelle il lui parle du rétabliſſement de ſa ſanté.

Bzov. an. 1351.

Mais ce n'étoit qu'une fauſſe lueur ; il retomba bientôt après ; on le voit par une lettre de Pétrarque à l'Evêque de Cavaillon, datée du 1er. Février. Ce Prélat étoit allé paſſer cinq jours à Vaucluſe, ſans avertir Pétrarque, qui étoit toujours à Avignon. Ce-

(*a*) Ces vers, dont parle Pétrarque, ſont imprimés parmi ſes poéſies latines. *L.* 3. *ep.* 22. Il y parle d'après Pline des quatre labyrinthes anciens ; celui de Mœris en Egypte, celui de Crete, celui de Lemnos, & celui de Porſenna en Etrurie. Il ajoute qu'il y a un labyrinthe à Avignon pire que les autres, où il eſt enfermé, d'où Dedale même ne pourroit pas ſortir. On voit pourquoi il avoit beſoin de Pline, pour mettre la derniere main à ces vers. Il eſt étonnant qu'il n'en trouvât point à Avignon.

Digitized by Google

lui-ci se plaignit amérement de ce procédé par l'épître suivante. AN. DE J. C. 1352.

» Quoi ! vous avez pu passer cinq jours sans moi
» dans mon Hélicon transalpin. Vous n'avez pas trou- *Fam. l. 12. ep. 6. M. R.*
» vé dans ce séjour qu'il vous manquoit quelque chose
» qu'il étoit aisé de vous procurer, puisque j'étois
» si près de vous, que si vous m'aviez appellé,
» j'aurois pu vous entendre. Pourquoi m'avez-vous
» envié cette douceur au milieu des soucis qui
» me rongent ? M'en avez-vous jugé indigne ? Vo-
» tre amitié ne me permet pas de le croire ? Avez-
» vous craint que je ne me rendisse pas à votre
» invitation ? Je ne mérite pas cette injustice. En
» vérité je ne sais que penser, & je me plaindrois
» amérement à vous de cette injure, si vous ne
» l'aviez pas réparée par votre indulgence pour
» mes ouvrages avec qui vous avez passé les jours
» & les nuits. Il n'est pas concevable qu'au milieu
» des Poëtes, des Historiens, des Philosophes, des
» plus saints Auteurs, vous ayez demandé par pré-
» férence mes *bagatelles*. Je dois cela à votre ten-
» dre aveuglement pour moi. Mon concierge me
» mande que vous aviez envie d'emporter quelques-
» uns de mes livres, & que vous n'avez pas osé
» le faire sans mon consentement. Cela me fait crain-
» dre quelque refroidissement dans vos sentimens pour
» moi. Usez de vos droits, mon cher pere, ne
» savez-vous pas que tout ce qui est à moi est à
» vous ?

» J'ai porté votre lettre au Cardinal de Taleirand
» notre maître : il vous remercie & m'ordonne de
» vous dire qu'il a pris le parti de ne jamais impor-

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1352.

» tuner le Pape pour des choſes qui le regardent » perſonnellement. Ayant mis des bornes à ſes de- » ſirs, il eſt inacceſſible à tous les mouvemens de » la cupidité humaine. C'eſt plutôt à la trempe de » ſon eſprit qu'à la grandeur de ſa fortune qu'il doit » cette façon de penſer.

» Vous ſavez les bruits publics. Le Roi de Sicile » vient enfin d'obtenir cette couronne après laquelle » il ſoupiroit depuis ſi long-temps. Dieu veuille que » ſa paix avec le Roi de Hongrie ſoit éternelle ! » Notre Pape revient de la mort, & il y retourne. » Le Cardinal d'Oſtie rend l'ame dans ce moment. » Il a aſſez vécu ſuivant la nature ; mais ſa mort » eſt une perte pour la République.

Le Cardinal d'Oſtie, qui mourut en effet le 1er. Février de cette année, étoit ce Bertrand Poyet, dont j'ai parlé, dont Pétrarque faiſoit un portrait ſi affreux, parce qu'il commandoit l'armée que Jean XXII. avoit envoyée en Italie. On voit qu'il avoit changé de façon de penſer ſur le compte de ce Cardinal, & qu'il lui rendoit juſtice depuis qu'il ne faiſoit plus la guerre en Italie. Les Auteurs de ce temps-là en diſent du bien.

On voit encore par cette lettre que Pétrarque n'avoit pas foi à la convaleſcence équivoque de Clement VI, puiſqu'il dit qu'*il retournoit à la mort, après en être revenu.* Au commencement de Mars le Pape lui envoya un jeune homme (j'ignore pourquoi.) Pétrarque, après s'être informé de la ſanté du Pape, chargea expreſſément ce jeune homme de lui dire de ſa part qu'il prît garde aux Médecins, & qu'il ſe rappellât l'épitaphe de cet Empereur,

Digitized by Google

qui fit mettre sur son tombeau : *Turbâ Medicorum perii* *. La foule des Médecins m'a fait mourir. AN. DE J. C. 1352.

Le jeune homme qui étoit fort ignorant, rendit à son maître d'une façon confuse & embrouillée ce dont il avoit été chargé. Le Pape qui faisoit grand cas des conseils de Pétrarque, lui renvoya le jeune homme, avec ordre de mettre par écrit ce qu'il avoit dit. C'est en déférant à cet ordre que Pétrarque écrivit au Pape le 13 Mars la lettre suivante. Il seroit à souhaiter que les Princes la prissent pour regle de leur conduite, quand ils sont malades.

* *Dio Cass. de Adriano.*

„ Saint Pere ! la nouvelle de votre fievre m'a fait „ frissonner. Qu'on ne me compare pas à ces flatteurs „ dont parle le satyrique, *qui fondent en larmes „ quand ils voient pleurer un ami, ou qui suent quand „ il dit : j'ai chaud* (*a*). Je ressemble plutôt à celui qui, „ comme dit Ciceron, trembloit pour le salut du „ Peuple Romain, parce que le sien en dépendoit. „ Le mien dépend du vôtre. On ne peut pas m'ac- „ cuser de feindre, puisque ma terreur est excitée „ par mon propre péril. Tous ceux qui comme moi „ vous sont attachés & n'espérent qu'en vous, peu- „ vent paroître sains quand vous êtes malades ; mais „ nous ne le sommes pas. Sentant combien on doit „ ménager les paroles qui passent d'une bouche mor- „ telle à des oreilles divines, sur-tout dans l'état „ où vous êtes, je ne vous dirai que deux mots, „ prosterné à vos pieds.

„ Ce qui me fait le plus trembler, c'est de voir „ votre lit toujours entouré de Médecins qui ne sont

(*a*) Flet si lacrymas aspexit amici
. . . . . Si dixerit, æstuo, sudat. *Juven.*

Digitized by Google

An. de J. C. 1351.

„ jamais d'accord, parce qu'il ſeroit honteux à celui „ qui parle le ſecond de penſer comme le premier, & „ de ne faire que répéter ce qu'il a dit. Il n'eſt pas „ douteux, comme dit Pline, que voulant ſe faire „ un nom par des découvertes, ils ſont des expé- „ riences ſur nous, & trafiquent ainſi de nos vies. „ On voit dans cette profeſſion ce qu'on ne voit „ point ailleurs & qui ne reſſemble à rien ; on ſe „ fie d'abord à quiconque s'annonce pour Médecin, „ quoiqu'il n'y ait rien de plus dangereux qu'une „ mépriſe ſur cette matiere ; une douce eſpérance „ cache le péril : il n'y a point de loi qui puniſſe „ une ignorance même extrême ; point d'exemple „ de vengeance. Les Médecins apprennent leur mé- „ tier à nos dépens ; c'eſt à force de tuer qu'ils „ ſe perfectionnent dans l'art de guérir, & ils ſont „ les ſeuls qui peuvent tuer impunément.

„ Saint Pere ! regardez comme une troupe d'en- „ nemis cette foule de Médecins dont vous êtes ob- „ ſédé. Rappellez-vous cette épitaphe de l'Empereur Turbâ Medicorum perii. „ Adrien. *La foule des Médecins m'a fait mourir.* „ C'eſt principalement dans notre ſiecle que s'eſt vé- „ rifiée cette prédiction du vieux Caton, qui annon- „ çoit *que la corruption ſeroit générale, lorſque les „ Grecs nous auroient tranſmis leurs ſciences, & ſur- „ tout leurs Médecins.* Des nations entieres s'en paſ- „ ſent ; elles ſe portent mieux peut-être, & vivent „ plus long-temps que nous. La République Romai- „ ne, au rapport de Pline, a été ſans Médecins pen- „ dant ſix cens ans, & n'a jamais été plus floriſ- „ ſante.

Mais puiſqu'il eſt décidé que nous ne pouvons ni vivre

„ vivre ni mourir ſans eux, au moins faites un choix „ parmi eux, & que ce choix tombe, non ſur ce- „ lui qui étalera le plus d'éloquence & de ſavoir ; „ mais ſur celui qui vous ſera le plus attaché. Ou- „ bliant leur profeſſion, ils ſortent de leurs buiſſons, „ pour faire irruption dans les forêts des Poëtes & les „ champs des Rhéteurs. Plus occupés de briller que „ de guérir, ils braillent autour du lit des malades, „ faiſant un ſalmigondis des penſées de Ciceron & des „ aphoriſmes d'Hippocrate : la maladie empire ; cela „ ne fait rien, pourvu qu'ils réuſſiſſent à faire dire : „ *voilà un homme qui parle bien.* Pour éviter les re- „ proches que pourroient me faire vos Médecins, „ je ne dis preſque rien qui ne ſoit tiré de Pline, „ qui a parlé d'eux plus que tout autre. C'eſt en- „ core lui qui dit : *un Médecin qui a le talent de la „ parole, ſe rend arbitre de notre vie ou de notre „ mort.*

AN. DE J. C. 1351.

„ Mais l'intérêt que je prends, Saint Pere, à la „ conſervation de vos jours, me mene plus loin que „ je ne voulois : je ne dis plus qu'un mot. Regardez „ comme un aſſaſſin, comme un empoiſonneur tout „ Médecin qui aura plus de babil que d'expérience & „ de ſageſſe. Dites-lui comme le vieillard de Plaute : „ *allez-vous en ; on vous a fait venir pour guérir & „ non pour haranguer* *. Ajoutez à cela un bon ré- „ gime, & ſur-tout un eſprit gai qui ne perde jamais „ courage. En vous conſervant par ce moyen, vous „ conſerverez tous vos ſerviteurs, & l'Egliſe qui eſt „ malade avec vous.

* Abi ; opera hic conducta eſt veſtra, non oratio. *Plaut. Aulul.*

Ce tableau qui peint ſi bien un Médecin auprès d'un malade, plus occupé d'étaler ſon éloquence &

AN. DE J. C. 1352.

ſon ſavoir que de le guérir, nous fait connoître un abus de la Médecine bien ancien, puiſque Pline s'en plaignoit déjà. Il reſſemble ſi fort à ce qui ſe paſſe de nos jours, que je craindrois qu'on ne m'accusât d'avoir ſuppoſé cette lettre, & de l'avoir donnée ſous le nom de Pétrarque, ſi tout le monde ne ſavoit pas que je ſuis incapable d'écrire avec autant de force & d'agrément que lui.

Cette lettre eſt datée du 13 Mars. Peu de jours après l'avoir écrite, Pétrarque dégoûté plus que jamais du ſéjour d'Avignon, & voyant le jugement de ſon affaire encore ſuſpendu par la maladie du Pape, alla à Vaucluſe, portant avec lui un bon manuſcrit de Ciceron que Jacques de Caſtillonchio lui avoit prêté (*a*). Voici ce qu'il lui écrivit ſur cela.

Fam. l. 12. p. 8. M. R.

„ Votre Ciceron que j'ai mené avec moi dans „ ma ſolitude de Vaucluſe, a été étonné de la ſingu- „ larité du local qu'il n'avoit pas vu ſans doute, „ lorſqu'il fit le voyage de Narbonne. Il eſt convenu „ que ſa maiſon d'Arpinum, dont il fait une deſcrip- „ tion ſi agréable, n'eſt pas entourée d'eaux plus „ fraiches & plus limpides que celles de la Sorgue. „ En vérité cette fontaine ne le céde ni à la nym- „ phe de Campanie ni à l'Aréthuſe de Sicile. Elle eſt „ éloignée du grand chemin, ce qui fait ſans doute „ que Ciceron ne l'a pas vue. Il faut aller la cher- „ cher exprès par curioſité, ou pour goûter les dou-

(*a*) Jacques ou Lapo de Caſtillonchio étoit un jeune Florentin plein d'eſprit, ami de Boccace & du Prieur des ſaints Apôtres, qui avoit prêté à Pétrarque un manuſcrit contenant pluſieurs oraiſons de Ciceron. Ce Lapo, après avoir conſacré ſes premieres années aux belles-lettres, alla étudier le Droit Canon à Bologne, où il fit de grands progrès, paſſa Docteur, & vint enſuite le profeſſer à Florence, d'où il fut exilé par le parti Guelphe. Il mourut à Rome Avocat Conſiſtorial fort eſtimé & Sénateur le 27 Juin 1381. Voyez ſa vie vie faite par Mr. l'Abbé Laurent Mehus, imprimée à Bologne, l'an 1753.

Digitized by Google

„ ceurs du repos dans cette retraite. Pour moi quand „ je ſuis hors de l'Italie, je ne reſpire qu'à Vau- „ cluſe. AN. DE J. C. 1352.

Il ne pût y reſter que dix jours. Une affaire imprévue le tira encore des bras du repos pour le replonger *dans le Tartare*. Il y étoit certainement le 1er. Avril, & il profita d'un courier qui alloit à Florence, pour écrire à Boccace & au Prieur des ſaints Apôtres. On ne trouve dans ces lettres que des témoignages d'amitié, un grand deſir de revoir ſes amis & de ſortir de Babilone. *Fam. l.* 12. *ep.* 9. & 10. *M. R.*

Il écrivit auſſi par le même courier une jolie lettre à Zanobi de Strata, pour l'engager à quitter Florence & les écoles de grammaire qu'il enſeignoit, pour ſe rendre à Naples, où Nicolas Acciajoli deſiroit de l'avoir auprès de lui. Pétrarque venoit de recevoir une lettre extrêmement polie du grand Sénéchal, qui le prioit de ſe joindre à lui, pour déterminer Zanobi à faire ce voyage. On verra bientôt le ſuccès de cette lettre. *L.* 12. *ep.* 3.

C'eſt à peu près dans ce temps-ci que Pétrarque imagina d'écrire une ſeconde lettre à l'Empereur, pour l'exciter à entrer en Italie, quoiqu'il n'eut pas reçu réponſe à la premiere. Les circonſtances du temps le déterminerent à faire cette nouvelle tentative. Elles étoient on ne peut pas plus favorables. Les Florentins venoient de conclurre leur traité avec lui. Ils avoient d'abord envoyé des Ambaſſadeurs au Pape pour implorer ſa protection contre Jean Viſcomti qui leur faiſoit la guerre, & pour ſe liguer avec lui contre l'ennemi commun. Quand ils virent qu'ils ne pouvoient pas compter ſur le Pape, qui les

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1352.

amuſoit par de belles paroles, & que toute ſa Cour étoit corrompue par l'or de Milan, ils délibérerent de faire venir d'Allemagne un Prince puiſſant, qu'ils puſſent oppoſer aux Viſcomti. Ils jetterent les yeux ſur Louis de Baviere, Marquis de Brandebourg, à qui ils envoyerent Boccace pour traiter avec lui; mais ſes prétentions parurent ſi exhorbitantes aux Florentins, qu'il fut impoſſible de convenir. Ils ſe tournerent enſuite du côté de l'Empereur, avec qui ils firent un traité, dont voici les principales conditions.

1°. Que l'Empereur entreroit en Italie au mois de Juillet prochain & attaqueroit le Seigneur de Milan avec ſix mille Cavaliers, dont il fourniroit la moitié; l'autre moitié ſeroit fournie par les habitans de Florence, de Sienne & de Perouſe. 2°. Qu'on lui donneroit un ſubſide de deux cens mille florins d'or & dix mille lorſqu'il ſeroit à Aquilée. 3°. Que quand il ſeroit couronné, il confirmeroit les privileges & les poſſeſſions des trois villes. 4°. Que la ville de Florence ſeroit maintenue dans ſa liberté & ſes Statuts; que les Gouverneurs qu'elle choiſiroit prendroient le titre de Vicaires de l'Empereur, à qui on donneroit trente-ſix deniers par feu tous les ans, &c. Ce traité ſigné à Florence par le Vice-Chancellier de l'Empereur, fut publié à la fin d'Avril.

La lettre de Pétrarque eſt antérieure à la ſignature du traité; mais il connoiſſoit la diſpoſition des eſprits de ſes compatriotes, & voilà ce qui le détermina à écrire une petite lettre à l'Empereur, où il lui dit: « Proſterné à vos pieds, je vous ſupplie, » je vous conjure par tout ce qu'il y a de plus ſacré,

Fam. l. 12. ep. 1. M. R.

Digitized by Google

» d'entrer en Italie ; tout vous y invite ; jamais les » circonſtances n'ont été ſi favorables ; le ciel ſem- » ble vous ouvrir la route. Croyez-moi, ne perdez » pas un moment ; la face des choſes peut chan- » ger ; vous entendez ce que je veux dire. Cette » Toſcane, qui a oſé ſe revolter contre votre aïeul » & tant d'autres avant lui, eſt diſpoſée à vous don- » ner toute ſorte de marques de ſoumiſſion ; pro- » fitez d'un changement ſi avantageux pour vous. Je ne rapporte pas le reſte de l'épitre, parce que ce n'eſt qu'une répétition de ce qu'il avoit dit dans la premiere.

AN. DE J. C 1352.

Dès que Jean Viſcomti eut connoiſſance de la négociation entre les Florentins & l'Empereur, il ſe hâta de finir ſon accommodement avec le Pape, pour conjurer la tempête qui le menaçoit. Il envoya des Ambaſſadeurs à Avignon, chargés de deux cens mille florins d'or, avec ordre de ne rien épargner pour avoir Bologne. Les démonſtrations extérieures ne coûtoient rien à l'Archevêque, pourvu qu'il arrivât à ſes fins. Villani dit plaiſamment que *ſes Ambaſſadeurs ne parloient que de ſa ſoumiſſion au St. Siege, pendant qu'ils étoient sûrs de la ſoumiſſion du Pape & des Cardinaux à toutes les volontés de leur maître* (*a*).

Dans un Conſiſtoire qui ſe tint le 27 Avril, ils ſe mirent à genoux pour demander pardon au nom des Seigneurs de Milan, & offrirent les clefs des portes de Boulogne. L'Archevêque en fut quitte pour cette petite comédie, & au moyen de cent mille florins *

Od. Rain.

* Od. Rein. dit avoir vu la quittance.

(*a*) Nella viſta profereano di lui ogni ubidienza di S. Chieſa ; e nel ſegreto aveano l'ubidienza del Papa & de Cardinali alla ſua volonta. *Vill. l. 3. cap. 2.*

Digitized by Google

qu'il donna pour les fraix de la guerre, il obtint
An. de J. C. 1352. l'inveſtiture de Bologne pour douze ans, ſous le cens annuel de douze mille florins, & la révocation des cenſures.

Math. Vill. l. 3. c. 4. Mathieu Villani remarque que le Pape témoigna dans la concluſion de cette affaire tant de partialité pour les Viſcomti, qu'il en fut repris par un Cardinal; mais que bientôt après ce Cardinal, & tous ceux qui avoient marqué du zele pour les intérêts du St. Siege, eurent la bouche fermée par l'or de Milan. Avec tout cela, croira-t-on que cette affaire ne coûta rien à l'Archevêque! Il trouva le ſecret d'en faire ſupporter tous les frais au Clergé de ſes états; il faut avouer que cela eſt bien adroit. Villani termine ſa narration par la réflexion ſuivante. *Ibid.* *C'eſt ainſi que dans notre ſiecle avec de la dévotion & de l'argent on vient à bout des plus grandes choſes avec les Paſteurs de l'Egliſe* (a). On ſent bien que cela eſt exagéré; mais ſi cela étoit vrai alors, il faut convenir que les choſes ont bien changé depuis ce temps-là.

Le 30. Avril. Trois jours après le Pape tint un autre Conſiſtoire, où l'affaire de Valombreuſe fut décidée. Dom Ubertin gagna ſon procès à *l'ombre du nom de Pétrarque, qui fut extrêmement prôné & exalté dans cette auguſte aſſemblée.* C'eſt lui-même qui nous l'apprend dans une lettre qu'il écrivit au Prieur des Sts. *Fam. l. 12. ep. 13. M. R.* Apôtres, pour lui annoncer la victoire qu'il venoit de remporter.

(a) *Coſi per pietà & per denari ogni gran coſa ſi forniſce à noſtri tempi co Paſtori di ſanta Chieſa.* Voici comme le Pere Bare traduit ce mot de Villani. *C'eſt ainſi qu'en offrant de l'argent on vient à bout de toutes les grandes affaires avec les Paſteurs de l'Egliſe.* Hiſt. d'Allem. tom. 6. fol. 699. Il ne traduit pas *per pietà*, qui corrige un peu le venin de la réflexion. Cette infidélité n'eſt pas pardonnable.

Digitized by Google

» J'ai fait pour un autre, lui dit-il, ce que je » n'aurois jamais fait pour moi ; j'ai changé de ca- » ractere ; je ſuis devenu ambitieux, empreſſé, ac- » tif. C'étoit un ſpectacle plaiſant de voir un ſolitaire » accoutumé à vivre dans les bois & à errer dans » les champs, parcourir les ſuperbes palais des Car- » dinaux, traînant à ſa ſuite une troupe de curiaux. » Mes amis en étoient étonnés & les Muſes indi- » gnées. Dom Ubertin a obtenu ce qu'il deſiroit. » Rien ne l'a mieux ſervi que l'orgueil implacable de » ſes ennemis, qui a excité mon indignation.

AN. DE J. C. 1352.

Pétrarque étoit à Vaucluſe, lorſque cette affaire l'appella à Avignon. Il avoit paſſé la plus grande partie du mois d'Avril dans cette retraite, où il ne trouvoit rien qui ne lui rappellât le ſouvenir de Laure ; mais le retour du printemps ; le 6 Avril, jour fatal à jamais gravé dans ſon eſprit, où j'ai dit qu'il ſentoit toujours un redoublement de ſa paſſion, le remplirent tellement de cette idée, qu'il ne lui fut plus poſſible de penſer à autre choſe. C'eſt, je crois, l'époque de pluſieurs ſonnets, que j'ai cru devoir placer ici, ſeulement pour donner une idée des ſonnets que Pétrarque fit après la mort de Laure.

Sonn. XI. P. M.

» Lorſque j'écris aſſis ſur une rive fraiche & fleu- » rie, ſi j'entends le gazouillement des oiſeaux, le » bruit des feuilles agitées par le zéphir, ou le mur- » mure d'un clair ruiſſeau, je crois voir & enten- » dre celle que le ciel nous montra, & que la terre » nous cache. Elle répond de loin à mes ſoupirs, & » me dit avec bonté : pourquoi verſer tant de lar- » mes ? Devriez-vous me plaindre ? Ma mort m'a » rendue immortelle, & mes yeux qui ont paru

Digitized by Google

An. de J. C. 1352. » ſe fermer, ſe ſont ouverts à une lumiere qui ne » s'éteint jamais.

Sonn. XII. P. M. „ Il n'y a point d'endroit plus favorable à l'état de „ mon cœur, où j'aie joui d'une plus grande liberté, „ & plus ſouvent fait retentir l'air de mes tendres „ complaintes. Je n'ai point vu de vallons, où il y „ ait plus de ces petites retraites cachées ſi propres „ à ſoupirer. Non, à Cythere, à Gnide, à Paphos, „ l'amour n'a pas de plus jolis nids. Les eaux, „ le zéphir, les arbres, les oiſeaux, les poiſſons, „ les fleurs, tout me parle d'amour, tout m'invite „ à aimer toujours. Mais vous, qui du ciel m'ap- „ pellez à vous, priez que le ſouvenir de votre mort „ me faſſe mépriſer le monde & ſes appas.

Sonn. XIII. P. M. „ Combien de fois dans ma douce retraite, fuyant „ le monde & moi-même, ſi je pouvois, vais-je „ arroſer le gazon de mes larmes, & frapper l'air „ de mes ſoupirs? Combien de fois ſeul & trem- „ blant vais-je dans les lieux les plus ténébreux „ chercher celle que la mort m'a ravie! Je la vois „ ſortir du fond de la Sorgue vêtue comme une „ nymphe ou une déeſſe & s'aſſeoir ſur la rive. „ Quelquefois ſous la forme d'une Dame vivante, „ elle foule les fleurs & le gazon. Il me ſemble voir „ à ſon air qu'elle a pitié de moi.

Sonn. XIV. P. M. „ Ame heureuſe qui venez ſouvent éclairer mes ſom- „ bres nuits avec ces yeux que la mort a embellis, „ loin de les éteindre! Quel plaiſir pour moi quand „ vous venez auſſi égayer par votre préſence mes „ triſtes jours? Je retrouve vos charmes à leur place „ ordinaire; vous me voyez pleurant votre mort, „ ou plutôt ma perte dans le même endroit où je vous

Digitized by Google

„ vous ai ſi long-temps chantée. Je vous reconnois d'a- AN. DE J. C. 1352.
„ bord à vos habits, à vos traits, à votre démarche,
„ à votre voix. Quelle conſolation pour moi dans mes
„ chagrins !

„ O mort ! vous avez décoloré le plus beau viſa- *Sonn. XV. P. M.*
„ ge qu'on vit jamais, éteint les plus beaux yeux,
„ briſé le nœud qui uniſſoit l'ame la plus belle au
„ corps le plus parfait. Dans un moment vous m'a-
„ vez enlevé tout mon bien. Je n'entends plus le
„ les ſons de cette voix qui me charmoit. Tout ce
„ que je vois, tout ce que j'entends, m'ennuie.
„ Laure a pitié de moi ; elle vient quelquefois me
„ conſoler ; c'eſt ma reſſource. Ah ! ſi je pouvois
„ bien peindre ſes attraits, ou du moins faire con-
„ noître le charme de ſa converſation, j'attendrirois
„ le cœur le plus barbare.

„ Zéphyre revient, il ramene le beau temps, les *Sonn. XLII.*
„ fleurs & le gazon, ſa chere famille. Progné ga-
„ zouille, Philomene ſoupire ; le ciel devient ſerein
„ & les prés rians. Jupiter regarde Venus avec com-
„ plaiſance ; l'amour ranime l'air, la terre & l'eau ;
„ tous les animaux recommencent à aimer. Hélas !
„ cette belle ſaiſon ne me ſert qu'à renouveller mes
„ ſoupirs. Le chant des oiſeaux, l'éclat des fleurs,
„ les charmes des plus belles Dames ; tout cela n'eſt
„ à mes yeux qu'un déſert habité par des bêtes fé-
„ roces.

Pendant que Pétrarque menoit une vie triſte, mais tranquille dans ſa ſolitude, où tout lui rappelloit le ſouvenir de Laure qu'il chantoit toujours, les Médecins d'Avignon, irrités de la façon dont il les avoit traités dans la lettre qu'il avoit écrite au Pape, ſe

Digitized by Google

déchaînoient contre lui avec fureur. *Un vieil édenté né dans les montagnes* (a) crut devoir venger la Faculté de l'insulte que Pétrarque lui avoit faite ; il cabala contre lui, & répandit une lettre pleine d'invectives les plus atroces, menaçant d'écrire des Philippiques plus fortes que celles de Demosthene & de Ciceron.

AN. DE J. C. 1352.

Pétrarque ne connut pas d'abord l'auteur de cette lettre « J'ignorois, dit-il, d'où partoit le coup ; frappé » dans les ténebres par Nisus, je craignois que le » trait que je lancerois n'allât frapper Euriale ; je » n'avois que des soupçons qui se trouverent ensuite » bien fondés. Je découvris que la lettre étoit la » production d'un Montagnard.

Il lui répondit par une autre lettre adressée *à un Médecin insensé & impudent*, qui ne nous est pas parvenue, & que je ne crois pas que nous devions regretter ; à en juger par l'adresse, ce devoit être un tissu d'injures.

Insano & procaci Medico.

Dans ce temps-là le bruit s'étoit répandu à Avignon que l'Empereur alloit entrer en Italie, que le Cardinal Gui de Bologne étoit nommé Légat pour le couronner à Rome, & qu'il se disposoit à partir bientôt pour cette Légation. Cet Abbé d'Auvergne * attaché au Cardinal, avec qui Pétrarque avoit fait connoissance à Padoue, lui écrivit dans les premiers jours d'Avril, qu'il n'étoit plus question de ce voyage, ni de l'entrée de l'Empereur en Italie.

* Il venoit d'avoir l'Abbaye de St. Remi.

Pétrarque lui répondit : " j'en suis fâché dans un » sens ; c'étoit un voyage glorieux & utile au monde.

Fam. l. 15. ep. 5. M. R.

(a) Je crois que c'est Gui de Chauliac, Médecin du Pape dans ce temps-là ; il étoit né à Mende dans les montagnes du Gevaudan, & il étoit fort vieux. D'autres croient Jean d'Alais. Il est difficile de deviner. Le Pape avoit beaucoup de Médecins.

Digitized by Google

„ Notre Céſar paroît peu ſenſible à la gloire ; je „ crois qu'il lui ſuffit de vivre, & qu'il s'embarraſſe „ peu de régner. S'il ſe renferme dans ſa Germanie, „ & qu'il abandonne l'Italie, il pourra être Empe- „ reur des Teutons, mais il ne ſera jamais Empe- „ reur Romain. Je me flattois de l'avoir échauffé „ par deux lettres que je lui ai écrites, dictées par „ mon zele ; mais il n'eſt pas ſurprenant que mes „ diſcours n'aient fait aucune impreſſion ſur un hom- „ me, qu'une gloire immenſe, le mérite d'une très- „ bonne œuvre, & la plus belle occaſion n'ont pu „ mettre en mouvement. Je ſerois confondu, ſi je „ n'avois appris par expérience qu'il ne faut pas beau- „ coup s'embarraſſer des choſes de ce monde, & que „ tout ce que nous faiſons ſur la terre, reſſemble à „ des toiles d'araignée. Les Rois ont beſoin pour „ gouverner les hommes d'une certaine vertu héroï- „ que, que Virgile appelle *ardente* ; Lucain, *ignée :* „ quand on ne l'a pas reçue en naiſſant, on ne doit „ pas ſe flatter de l'acquérir. De quoi irois-je m'af- „ fliger ? Je ne ſuis qu'un pélerin, un voyageur ſur „ la terre ; j'y vivrai plus ou moins ; quand je mourrai „ j'irai dans ma patrie. L'Italie ſera toujours comme „ elle a été, entre les Alpes & les deux mers. Si „ le ſecours de l'Empereur de la terre lui manque, „ elle aura celui de l'Empereur du ciel. Mais croyez- „ moi, mon Pere, *IL EST BEAU, IL EST GRAND D'ETRE „ ASSIS SUR LE SIEGE DE PIERRE ET SUR LE TRÔNE „ DE CESAR.* AN. DE J. C. 1351.

Tout le monde étoit curieux à Avignon de voir les lettres de Pétrarque ; ceux qui les recevoient réſiſtoient difficilement au plaiſir de les montrer.

An. de J. C. 1352.

L'Abbé de St. Remi fit voir celle qu'on vient de lire au Médecin que Pétrarque avoit attaqué. Celui-ci, qui ne cherchoit qu'une occaſion pour perdre ſon ennemi, crut l'avoir trouvée dans la derniere phraſe de cette lettre.

On a remarqué ſouvent dans le cours de ces Mémoires combien Pétrarque étoit affligé de voir le St. Siege à Avignon. C'étoit une des choſes qui contribuoient le plus à lui rendre le ſéjour de cette ville odieux & inſupportable. Il faut convenir qu'il déclamoit ſur ce chapitre avec trop d'amertume & trop peu de précaution. Ces déclamations, où il mêloit quelquefois le fiel de la ſatyre contre ceux qui penſoient autrement que lui, ou qui n'agiſſoient pas comme il auroit voulu, avoient aigri la plupart des Cardinaux François, & une grande partie de la Cour Romaine, qui avoit intérêt de fixer le ſéjour du Pape à Avignon.

Le Médecin crut devoir profiter de ces circonſtances où ſon ennemi ſe trouvoit ; il répandit partout que la phraſe de Pétrarque, priſe dans le véritable ſens de celui qui l'écrivoit, vouloit dire que *le Siege de St. Pierre ne pouvoit être ailleurs qu'à Rome ;* & que c'étoit attaquer l'autorité du Pape, qui étoit le maître d'établir ſon ſiege par-tout où il lui plaiſoit. Il n'en falloit pas davantage pour mettre en mouvement les ennemis de Pétrarque, qui étoient en grand nombre, & pour exciter une eſpece de ſédition contre lui.

L'Abbé de St. Remi lui écrivit ce qui ſe paſſoit, dont il étoit la cauſe innocente, n'ayant pas prévu le bruit que cette lettre feroit. *Je vous trouve bien*

Digitized by Google

hardi, lui disoit-il, *d'oser attaquer les Médecins ; vous ne craignez donc pas la fievre & les maladies.* AN. DE J. C. 1352.

„ Je n'en suis point à l'abri, lui répondit Pétrar- *Fam. l. 15. ep. 9. M. R.*
„ que ; mais si elles m'attaquent, je n'attens rien du
„ secours des Médecins. Je ne me répens pas de les
„ avoir blessés en disant la vérité : si elle fait des enne-
„ mis, j'en aurai toujours, ou je ne parlerai jamais.

A l'égard de la mauvaise interprétation donnée à la derniere phrase de sa lettre, il étoit aisé à Pétrarque de se justifier, & voici comment il le fit.

„ Il ne s'agit pas de ce que j'ai voulu dire, mais
„ de ce que j'ai dit. Je ne crois pas que les prog-
„ nostics d'Hypocrate puissent apprendre à ses dis-
„ ciples ce qui se passe dans mon ame. Je sais que
„ le siege de Pierre étoit par-tout où il se trouvoit,
„ & qu'il est à présent par-tout où se trouve son
„ successeur, quoiqu'il y ait des lieux plus saints &
„ plus convenables les uns que les autres ; le maître
„ de la maison choisit celui qui lui plaît, & honore
„ celui qu'il préfére. Les mauvais sens que m'impute
„ le calomniateur ne me sont pas seulement venus
„ à l'esprit. Je n'ai jamais prétendu prescrire un lieu
„ où doive nécessairement siéger celui qui est le maî-
„ tre de tous les lieux. Je ne vais pas boire dans les
„ petits ruisseaux des Décrétales ; mais voici ce que
„ j'ai puisé à la source de St. Jerôme. *Si on cher-*
„ *che l'autorité, le monde est plus grand que la ville.*
„ *Par-tout où sera l'Evêque ; à Rome, à Constantino-*
„ *ple, à Alexandrie, &c. c'est toujours le même pou-*
„ *voir & le même sacerdoce* (a).

(a) *Si quæratur autoritas, orbis major est urbe. Ubicumque fuerit Episcopus, sive Roma, sive Eugubii, sive Constantinopoli, &c. ejusdem meriti est & ejusdem sacer-*

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1352.

» Voici ce que j'ai dit & voulu dire. En quelque » lieu que ſoit le ſiege de St. Pierre, il eſt beau » d'y être aſſis. Encore ne parlois-je qu'incidemment » de la Chaire de St. Pierre; car mon véritable ſujet, » comme vous ſavez, étoit le trône de Céſar.

Cette explication dût ſuffire pour conjurer l'orage que le Médecin avoit voulu élever contre Pétrarque; mais la querelle ne fut pas terminée, pas même par la mort de Clement VI. Elle nous a produit les quatre livres d'*invectives* qu'on trouve dans le recueil des œuvres de Pétrarque, & qui ne furent achevés qu'après la mort de ce Pape. Je ne m'amuſerai pas à les faire connoître à mes Lecteurs. Si Pétrarque n'avoit fait que des ouvrages de cette eſpece, il ne mériteroit ni la réputation dont il jouit, ni la peine que j'ai priſe de traduire ſes ouvrages & de raconter les plus petits détails de ſa vie.

Ed. Baſ. fol. 1087.

Mais il ne faut pas le condamner ſans l'entendre: voici ce qu'il dit pour ſe juſtifier. « Quoique jeune » & ardent, je n'aimois pas les querelles; attaqué » par un homme inconnu, je voulois prendre le parti » du ſilence, & je l'aurois pris ſi un Prince de l'É- » gliſe qui m'aimoit, ne m'eut pas mis la plume à la » main, en me diſant: ſi vous ne vous défendez pas, » on attribuera à votre ignorance ce qui ſera l'effet » de votre modeſtie ». Dire des injures à ſon adverſaire, eſt une mauvaiſe voie pour ſe juſtifier, & une façon de ſe défendre qu'un honnête homme doit toujours éviter. Je doute que ce Cardinal, que Pétrarque ne nomme pas, & que je crois être le Car-

Sen. l. 15. ep. 3.

dorii. Ce paſſage eſt tiré d'une lettre de St. Jerôme à Evagre ou Evangelus. Pétrarque ne l'a pas pris dans ſon véritable ſens, qui eſt que l'autorité des Evêques eſt la même dans les grandes & les petites villes.

Digitized by Google

dinal de Taleirand, lui ait donné ce mauvais conſeil.

AN. DE J. C. 1352.

Voici pourtant ce que penſoit de cette ſatyre un ami de Pétrarque, & un des meilleurs eſprits du quatorzieme ſiecle. *Ces* INVECTIVES *l'emportent ſur les Verrines, les Philippiques & même les Catilinaires de Ciceron, ſoit dit ſans vouloir l'offenſer* (a).

Mr. de la Baſtie fait ſur cela une réflexion bien digne d'un homme de ſa naiſſance & de ſon mérite. Je ne puis me refuſer de l'inférer ici. « Pourroit-on » excuſer Pétrarque d'avoir donné aux ſavans qui ſont » venus après lui l'exemple funeſte, & qu'ils n'ont » que trop ſuivi de ſe déchirer mutuellement par des » ſatyres ſanglantes, où ils n'ont reſpecté le plus ſou- » vent ni l'humanité ni la pudeur ? Eh ! qui ne ſeroit » pas touché de voir que les lettres, dont l'objet » eſt de rendre les hommes meilleurs, deviennent » au gré de leurs paſſions des armes dont ils ſe per- » cent les uns les autres ?

Mém. de l'Acad. tom. 17. fol. 433.

Quel plaiſir pour moi, quand je puis m'accorder avec Mr. de la Baſtie ! Je le goûte bien rarement ce plaiſir dans la compoſition de ces Mémoires ; mais pourroit-on penſer autrement que lui dans cette occaſion, & ne pas déplorer l'abus que les plus beaux eſprits de notre ſiecles font de leurs talens & de leur temps, qu'ils emploient ſouvent à ſe déchirer entr'eux, pendant qu'ils pourroient nous amuſer & nous inſtruire !

Cette querelle de Pétrarque nous a produit un ouvrage, dont je fais beaucoup plus de cas que de ſes *invectives*. Zanobi & quelques autres amis lui

(a) Quas qui diligenter inſpexerit, pace Arpinatis noſtri dictum velim, illius Verrinas, Philippicaſque accedere, ac ipſas etiam Catilinarias facile conſenſerit. *Coluccius Salutatus, Epiſt. tom. 2. fol. 55.*

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1352. firent entendre que ce n'étoit pas assez d'avoir accablé ses ennemis d'injures, qu'il falloit encore faire son apologie pour détruire les mauvaises impressions que les calomnies de ses adversaires auroient pu donner contre lui. Il fit alors son épître à la postérité, qui m'a été si utile dans la composition de ces Mémoires, & dont les autres Biographes ont fait si peu d'usage.

Pétrarque, obligé d'aller à Avignon pour le jugement du Procès du Valombreuse, y passa une partie du mois de Mai; il y étoit certainement le 12, lorsque le Cardinal Gui de Bologne apprit la mort de sa mere (Marie fille de Guillaume de Flandres, femme de Robert VII. Comte d'Auvergne & de Boulogne.) Cette pieuse Princesse, après avoir fait le voyage de Rome, pour gagner le Jubilé, s'étoit retirée dans le Couvent des Claristes de Moncel, diocese de Beauvais, où elle avoit une fille Religieuse *, & elle venoit d'y mourir le 30. Avril (a), l'an 1350.

* Marguerite.

Le Cardinal qui l'aimoit beaucoup, en fut extrêmement touché. Pétrarque, après l'avoir laissé bien pleurer, lui écrivit une lettre de consolation, dans laquelle il lui prouve par des raisons très-subtiles & très-recherchées, que sa mere a bien fait de mourir alors, & que plutôt ou plus tard, sa mort auroit été déplacée. Je doute que des lettres de cette nature soient propres à consoler des personnes fort affligées. On apprend par celle-ci que la mere avoit porté son fils jusqu'au dixieme mois.

Fam. l. 13. ep. 1. M. R.

(a) Mr. Baluse dit que dans le Nécrologe de la sainte Chapelle de Vic-le-Comte, son anniversaire est marqué à l'octave de la fête de St. George, & qu'elle mourut en 1350. *Hist. de la mais. d'Auvergne, fol.* 117.

L'Evêque

Digitized by Google

L'Evêque de Florence qui étoit alors à Avignon, à la veille de retourner dans ſon Dioceſe, dit à Pétrarque. Je ne veux pas quitter ce pays-ci ſans avoir vu cette merveilleuſe fontaine qui fait tant de bruit. Je ſerai bien-aiſe auſſi de vous voir dans votre hermitage, & de juger par moi-même du genre de vie que vous y menez. Je vais à Vienne viſiter la maiſon de St. Antoine; vous pouvez compter qu'à mon retour je paſſerai à Vaucluſe. AN. DE J. C. 1352.

Pétrarque, qui ſavoit que le Prélat étoit homme de parole & expéditif dans ſes opérations, ſe hâta d'aller à Vaucluſe, pour ſe mettre en état de recevoir un homme de cette diſtinction, à qui il vouloit faire une reception différente de celle qu'il avoit coutume de faire à ſes amis ordinaires. Il raſſembla tout ce que le pays pouvoit lui fournir de plus délicat & de meilleur.

Le 23. il attendoit l'Evêque à dîner; tout étoit prêt pour le recevoir. Midi ſonne; perſonne n'arrive. Pétrarque, qui avoit fait les frais d'un grand repas, ſe fâche, s'impatiente. Enfin ne ſachant comment exhaler ſa colere, il imagine d'écrire au Prieur des ſaints Apôtres, pour lui porter ſes plaintes.

» Il n'y a plus de bonne foi; on ne peut ſe fier » à perſonne: plus je vis, plus je l'éprouve. Votre » Evêque même, ſur qui je croyois pouvoir compter, » me manque de parole. Il m'avoit promis de venir » dîner ici aujourd'hui: j'ai fait pour lui ce que je » n'ai fait pour perſonne: je me ſuis donné de grands » mouvemens pour le bien recevoir; cela eſt contre » mon caractere. Il a craint ſans doute que je ne lui » donnaſſe un repas de Poëte. Il ne daigne pas ve- *Fam. l. 12. ep. 12. M. R. Vauc. 23. Mai.*

AN. DE J. C. 1352.

» nir dans un lieu où le grand Roi Robert, plusieurs » Cardinaux & Princes sont venus ; les uns pour voir » la fontaine ; les autres, oserois-je le dire, pour » me voir moi-même. Sans doute nous n'avons mé- » rité ni l'un ni l'autre qu'il se détournat d'une lieue » pour venir nous voir ; mais si je suis indigne de » recevoir un tel hôte, il me semble qu'il étoit en- » core plus indigne de lui de manquer à sa parole.

Dans le temps que Pétrarque soulageoit son cœur par cette lettre, il entendit un grand bruit ; c'étoit l'Evêque qui arrivoit. Ils parlerent beaucoup du grand Sénéchal : l'Evêque lui apprit qu'il venoit de se brouiller avec son meilleur ami Jean Barrili, un des plus grands Seigneurs de la Cour de Naples, celui que le Roi Robert avoit nommé pour tenir sa place au Capitole dans le couronnement de notre Poëte. L'Evêque que cette brouillerie affligeoit, dit à Pétrarque : *vous êtes ami de l'un & de l'autre ; vous devriez les raccommoder.* Pétrarque l'entreprit, persuadé qu'il leur rendroit un grand service, & il prit pour y réussir un tour fort adroit. Il pensa en homme d'esprit qu'il suffisoit pour cela qu'ils se trouvassent ensemble à portée de s'expliquer ; car la plupart des brouilleries, sur-tout entre gens d'honneur, n'ont d'autre source qu'un mal-entendu, ou quelque faux rapport.

Fam. l. 12. ep. 6. M. R. Vaucl. 14. Mai.

Pour les rassembler & les obliger de se voir, il imagina de leur écrire une lettre *à tous les deux ensemble*, qui ne devoit être ouverte & lue qu'en commun. Cette lettre renfermoit les motifs les plus capables d'opérer leur réconciliation. Rien de plus élo-

Ep. 14. & 15.

quent & de plus fort. Il écrivit en même temps une

Digitized by Google

lettre à chacun en particulier flatteuſe, inſinuante & tendant au même but. Il finiſſoit par les prier de ne pas lui refuſer de prendre un jour pour lire enſemble la lettre commune. AN. DE J. C. 1352.

Ep. 17.

Le grand Sénéchal avoit écrit à Pétrarque qu'il vouloit lui élever un Parnaſſe entre Salerne & le mont Véſuve. Il lui répondit que « quoiqu'il eut déjà deux Par» naſſes, il ne refuſoit pas celui qu'il lui propo» ſoit ; gouverné par ſon Apollon, habité par ſes » Muſes, couvert de ſes lauriers, conſacré ſous ſes » auſpices, ce Parnaſſe ne pouvoit que lui plaire.

Il écrivit auſſi à Zanobi de Strata, qui s'étoit déterminé à aller à Naples s'attacher au grand Sénéchal, pour le prier de rendre les lettres, & de concourir avec lui à la réconciliation. Toutes ces lettres datées du 24 Mai furent remiſes à l'Evêque qui étoit à la veille de partir pour Florence. Pétrarque reçut quelques mois après réponſe du grand Sénéchal & de Zanobi, qui lui mandoit que ſon ſtratagême avoit réuſſi au-delà de ce qu'il pouvoit eſpérer, & que la réconciliation étoit parfaite, ce qui lui fit grand plaiſir.

Fam. l. 13. ep. 9. M. R.

J'ai déjà dit que Pétrarque avoit amené avec lui à Avignon ſon fils Jean ; *craignant*, diſoit-il, *que cet enfant, s'il venoit à lui manquer, ne tombât dans l'indigence, qui eſt plus contraire aux progrès de l'étude qu'une grande opulence, parce qu'il eſt plus aiſé de ſe débarraſſer d'un poids inutile, comme ont fait quelques Philoſophes, que de ſe mettre au-deſſus de la miſere.*

Son deſſein étoit que ſon fils par ſa préſence le fît reſſouvenir de ſon état, & excitât ſon zele à l'en

Digitized by Google

tirer. L'intention étoit bonne, & réuſſit très-bien. Il
An. de J. C. 1352. obtint pour lui cette année un Canonicat à Verone. Il auroit pu en avoir ailleurs qui auroient peut-être valu davantage ; mais comme cet enfant étoit dans cet âge dangereux où les paſſions commencent à ſe développer, il étoit bien-aiſe de le mettre ſous la diſcipline de ſes deux amis, Guillaume de Paſtrengo & Renaud de Villefranche (*a*) établis tous les deux à Verone.

Il le fit partir ſur le champ pour prendre poſſeſ-
L. 13. ep. 2. & 3 M. R. Vaucl. 9. Juin. ſion de ſon bénéfice avec des lettres pour ſes amis, à qui il recommandoit le jeune Chanoine, & les prioit inſtamment de veiller ſur lui. Chacun avoit ſon département. Renaud fut chargé de cultiver ſon eſprit ; Guillaume de former ſon caractere & de regler ſes mœurs.

Voici le portrait que Pétrarque fait de cet enfant
Ep. 3. dans ſa lettre à Renaud. « Vous devez reconnoître » le jeune homme que je vous envoie, à moins qu'une » crue ſubite qu'il vient de faire ne vous en empê- » che. Vous ſavez combien il me touche de près, & » à quel point il m'eſt cher. Sa deſtinée lui a fait » quitter votre école dans un âge fort tendre. Il a » eu pour maître pendant quelque temps un habile » Grammairien de Parme nommé Gilbert. Autant » que je puis en juger, il a une aſſez bonne trem- » pe d'eſprit ; mais c'eſt un ſoupçon ; car je ne le » connois preſque pas. Quand il eſt avec moi, il s'obſ- » tine à garder le ſilence ; ſoit que ma préſence lui » en impoſe ou le trouble ; ſoit que la honte de ſon

(*a*) On voit par-là ce qu'on doit penſer de Mr. le Marquis Maffei, qui dans ſa *Verona illuſtrata* fait mourir Renaud de Villefranche, l'an 1348.

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1352.

» ignorance lui ferme la bouche. Une choſe ſur la-
» quelle je ne vois que trop clair, c'eſt ſon antipa-
» thie pour les lettres ; je n'en connois pas de plus
» forte. Il ne craint & ne hait rien tant qu'un livre ;
» il a été élevé à Parme, à Verone & à Padoue.
» Je lui fais quelquefois des plaiſanteries un peu
» piquantes. Prenez garde, lui dis-je, d'éclipſer vo-
» tre voiſin Virgile. Quand je lui parle ſur ce ton,
» il regarde la terre & rougit. Voilà toute mon eſ-
» pérance. Il a de la pudeur & une docilité qui le
» rend ſuſceptible de toutes les impreſſions qu'on
» voudra lui donner.

Dans le mois de Juin ou de Juillet de cette année (*a*), les Avignonois jouirent d'un ſpectacle qui dût être fort amuſant pour eux. Ils virent entrer dans leur ville ce formidable Tribun qui les avoit accablés de menaces dans le temps de ſon élevation, pour ſe venger de quelques inſultes faites à un de ſes couriers, dont j'ai parlé.

Son entrée à Avignon n'avoit rien qui reſſemblât à la pompe de ſes marches dans Rome. Il avoit pour tout cortege deux Archers, au milieu deſquels il marchoit. Avant de raconter le traitement qu'on lui fit à Avignon, je crois devoir dire ici en peu de mots par quel enchaînement de circonſtances il y arriva, en pre-

(*a*) Il eſt ſingulier qu'aucun Hiſtorien contemporain ne nous ait fait connoître l'époque de l'arrivée de Rienzi à Avignon. Il me ſemble que la choſe en valoit la peine. Les Hiſtoriens modernes n'étant pas guidés par les contemporains, ſe ſont trompés ſur cette époque. Ils la fixent preſque tous à l'année 1350. Ce qui les a induits en erreur, c'eſt la lettre du Pape à l'Empereur, par laquelle il demande que Rienzi lui ſoit renvoyé, qui eſt du 17. Août 1350. Mr. de la Baſtie dit que c'eſt *depuis Octobre 1349. juſques Février 1350. à peu près vers ce temps-là.* Ce qui m'a déterminé à placer cet événement dans le mois de Juin ou Juillet 1352, c'eſt que Pétrarque, dans une lettre écrite certainement dans le mois d'Août de cette année, dit en parlant de Rienzi : *nuper venit*, &c. Nuper, *dernièrement*, marque un temps peu éloigné.

nant les choſes depuis ſa chûte. Mes Lecteurs paroiſſent le deſirer.

AN. DE J. C. 1351.

Sa poltronerie lui ayant fait quitter le Capitole, où il pouvoit ſe défendre & donner encore beaucoup d'embarras à ſes ennemis, il ſe cacha d'abord dans le château St. Ange, & voulant preſſentir ce que les Romains penſoient ſur ſon compte, il fit peindre ſur les murs de l'Egliſe de ſainte Magdelaine un Ange avec les armes de Rome, tenant en main une croix ſurmontée d'une colombe, & foulant aux pieds un aſpic, un baſilic, un lion & un dragon. Il alla déguiſé voir l'effet que feroit cette peinture énigmatique. Quand il vit que le peuple l'avoit couverte de boue, il comprit qu'il ne devoit pas ſe flatter de reprendre l'aſcendant qu'il avoit ſur lui. Il partit le lendemain pour Naples, où il arriva vers la fin de Janvier 1348.

Vita di Rienzi.

Le Roi de Hongrie venoit de s'emparer du Royaume de Naples, preſque ſans coup férir ; la Reine Jeanne ſe voyant hors d'état de lui réſiſter, n'avoit pas cru devoir lui en diſputer la conquête. Il reçut fort bien Rienzi, avec qui il avoit depuis quelque temps des liaiſons ſecrettes. Cela donna de l'inquiétude au Pape, qui fit prier ce Prince par ſon Légat de lui envoyer *cet homme pervers, excommunié & ſuſpect d'héréſie.*

Corth. l. 9. cap. 12.

Od. Rein.

Le Roi de Hongrie ne crut pas devoir violer la foi publique pour plaire au Pape ; mais ſoit qu'il craignît d'encourir ſa diſgrace en protégeant Rienzi, ſoit qu'il vît que c'étoit un extravagant ſur qui on ne pouvoit pas compter, il l'abandonna. Rienzi ſe tourna du côté du Duc Warner, & le pria de le

Digitized by Google

rétablir à Rome ; celui-ci ne jugea pas à propos de l'entreprendre, soit qu'il ne crût pas pouvoir réussir, soit qu'il ne le voulût pas. AN. DE J. C. 1352.

Rienzi se voyant sans ressources, poursuivi par le Légat qui vouloit le prendre pour l'envoyer au Pape, abandonné de tout le monde, après avoir erré quelque temps dans l'Italie, prit le parti de se retirer parmi les Hermites du Mont Majella, où il passa vraisemblablement toute l'année 1349. Les Célestins.

Le Jubilé de 1350. lui fit naître l'envie de retourner à Rome. Il lui étoit aisé de s'y introduire, sans être connu, parmi cette foule d'étrangers de toute nation, que l'indulgence y attiroit. Il trouva cette ville dans les dispositions les plus favorables à son égard. Le désordre qui y avoit régné depuis son départ, faisoit regretter son Tribunat, & le déchaînement général contre le Légat *, dont j'ai parlé, augmentoit tous les jours le nombre de ses partisans. Il souffla adroitement le feu dans l'espérance d'en tirer parti, & ce n'est pas sans fondement qu'on le crut auteur d'une espece de sédition qui s'éleva, dans laquelle le palais du Légat fut comme assiégé par une populace ameutée. Quelques jours après le Légat, faisant à cheval la visite des Eglises, on tira sur lui d'une fenêtre grillée deux fleches, dont l'une s'arrêta dans son chapeau sans le blesser.

* Le Cardinal de Ceccano.

Les coupables eurent le temps de se sauver. Le Cardinal, qui savoit que Rienzi étoit à Rome, ne douta pas qu'il ne fût le principal auteur de ce complot. Il écrivit au Pape ce qu'il pensoit sur cela, en lui envoyant le fer de la fleche.

Le Pape lui répondit qu'il avoit déjà appris que *Od. Rain.*

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1352. les Romains avoient envie de rétablir leur Tribun ; & qu'ils l'auroient peut-être déjà fait, s'ils n'avoient craint que cette entrepriſe ne nuisît au profit qui leur revenoit par la vente de leurs denrées à l'occaſion du Jubilé. Il lui ordonnoit de prendre les moyens néceſſaires pour empêcher ce rétabliſſement ; de continuer les procédures commencées par le Cardinal de Deux contre Rienzi, & de le lui envoyer s'il pouvoit le prendre. Ces lettres ſont datées du commencement de Juin (*a*).

Bzovius.

En conſéquence le Cardinal de Ceccano excommunia de nouveau Rienzi, le qualifiant de *Patarin*, nom d'héréſie infamant, le déclara déchu & incapable de toute charge ou dignité, & lui interdit l'eau & le feu.

Rienzi, voyant qu'il n'y avoit pas de sûreté pour lui à Rome, prit un parti fort ſingulier ; ce fut d'aller ſe jetter dans les bras de l'Empereur Charles, qu'il avoit offenſé en le citant à ſon tribunal, comme on a vu. Il croyoit avec raiſon que ce Prince étoit trop généreux pour ſe venger d'un ennemi qui venoit de bonne grace ſe livrer à lui, & ſe mettre ſous ſa protection. L'alliance qu'il ſe vantoit d'avoir avec lui, augmentoit ſa confiance.

Il partit de Rome vers la fin de Juin ſous ſon déguiſement ordinaire avec des caravanes de Pélerins, & alla à Prague, où l'Empereur, qui étoit Roi de Boheme, faiſoit alors ſa réſidence. Un Hiſtorien contemporain dit qu'il alla deſcendre chez un

Pelliſſore, coll. Murat. T. 24. fol. 819.

(*a*) Le Biographe de Rienzi dit qu'il y avoit alors un Cardinal François à Rome, appellé le Cardinal de St. Chriſogone, qui conſola le Cardinal de Ceccano. Cela eſt faux, & me prouve qu'il ne faut pas ſe livrer entiérement à ce biographe, comme a fait le pere Ducerceau.

Apoticaire

Apoticaire Florentin, & qu'il ſe fit préſenter par lui à l'Empereur, à qui il tint ce diſcours en particulier (*a*). AN. DE J. C. 1352.

» Il y a à Mont-Mayella un Hermite appellé frere » Ange, qui a envoyé un Ambaſſadeur au Pape, & qui » m'envoie à vous pour vous dire que juſqu'à préſent » Dieu le Pere & Fils ont régné dans le monde ; mais » qu'à l'avenir ce ſera le St. Eſprit ». A ce propos, l'Empereur reconnut Rienzi, & lui dit : je crois que vous êtes le Tribun de Rome. Cela eſt vrai, répondit Rienzi, je ſuis ce Tribun chaſſé de Rome. L'Empereur envoya chercher des Ambaſſadeurs, des Evêques, des Docteurs, & fit répéter en leur préſence ce que lui avoit dit Rienzi, qui ajouta : « Celui qui » a été envoyé au Pape, lui tiendra le même langa» ge ; le Pape le fera brûler, & il reſſuſcitera le » troiſieme jour par la vertu de l'Eſprit ſaint. Le » peuple d'Avignon prendra les armes, tuera le Pape » & les Cardinaux. On fera un Pape Italien qui tranſ» portera le St. Siege à Rome. Ce Pape vous cou» ronnera Roi de Sicile, de Calabre & de la Pouille » avec une couronne d'or ; il me couronnera Roi de » Rome & de toute l'Italie avec une couronne d'argent.

On lui fit écrire ce qu'il avoit dit ; l'Empereur l'envoya au Pape ſcellé de ſon ſçeau, & fit garder ſoigneuſement le Tribun, juſqu'à ce qu'il eut reçu la réponſe du Pape.

(*a*) Le Biographe de Rienzi raconte autrement la converſation qu'il eut avec l'Empereur. Le Pere du Cerceau a cru devoir ſuivre le Biographe. Voici ce qui m'a déterminé à lui préférer le Poliſtore. Il étoit Dominicain, Inquiſiteur de Ferrare, attaché à Aldebrandin d'Eſt, Evêque d'Adria. Il paroît aſſez bien inſtruit de tout ce qui ſe paſſoit de ſon temps. Le Biographe de Rienzi eſt un inconnu qui débite quelquefois des fables. Il me ſemble qu'il ne mérite la préférence ſur les autres hiſtoriens contemporains, que lorſqu'il raconte des choſes qui ſe ſont paſſées à Rome, dont il a été ou pu être témoin.

AN. DE J. C. 1352.

Comme Rienzi étoit accusé d'hérésie, l'Empereur crut devoir le remettre entre les mains de l'Archevêque de Prague, par respect pour la juridiction de l'Eglise. L'Archevêque écrivit au Pape de son côté pour lui demander ses ordres, & en attendant il traita fort bien son prisonnier, sans négliger les précautions nécessaires pour s'assurer de lui.

Clement VI. remercia l'Empereur du service important qu'il avoit rendu à l'Eglise en arrêtant *ce fils de Belial* ; ce sont ses termes ; & il le pria de prêter main forte à l'Archevêque de Prague, à qui il écrivit de lui envoyer le prisonnier sous bonne garde, le laissant cependant le maître de lui faire son procès à Prague, s'il le jugeoit plus à propos. Sa lettre est du 17. Août 1350.

Od. Rain.

Dès que Rienzi fut dans les prisons de Prague, il demanda à comparoître personnellement devant le Pape, prêt à subir son jugement & à être puni si on le trouvoit coupable. Il écrivit pour cela une longue lettre au Cardinal Gui de Boulogne, *dont il avoit éprouvé*, dit-il, *l'immense bonté*. Si on ne jugeoit pas à propos de le faire conduire à Avignon (à quoi il croyoit que les grands Seigneurs de Rome s'opposoient) il se réduisoit à demander qu'on l'examinât à Prague, & qu'on lui permît ensuite de prendre l'habit des Chevaliers de St. Jean de Jerusalem, ayant toujours voulu depuis sa chûte se consacrer à cette sainte milice. *Mon mariage ne doit pas être un obstacle*, disoit-il, *parce que ma petite femme veut aussi entrer en religion* [*a*].

Cujus alas immensæ benignitatis expertus.

(*a*) Fiat vestro patrocinio, pater juste, ut examinatus in Pragensi Ecclesiâ, ibique Hierosolimitanâ Militiâ honestatus ... semper in domino peregrinet .... nexu

Il paroît encore par cette lettre de Rienzi, qui eſt imprimée, je ne ſais pourquoi, parmi les œuvres de Pétrarque dans l'édition de Baſle, que ſa femme, ſes enfans, ſes neveux & ſa ſœur étoient cachés à Prague & y vivoient d'aumône. Le Biographe de Rienzi dit que l'Empereur fit tout ce qu'il pût pour l'empêcher d'aller à Avignon (*a*). Cela eſt incroyable. Le Pape deſiroit avec ardeur qu'on le lui envoyât, & l'Empereur empreſſé d'obliger le Pape, devoit être charmé que Rienzi y conſentît. AN. DE J. C. 1351. *Vita di Rienzi.*

Je ne ſais ce qui arrêta l'exécution des ordres du Pape ; mais il paroît que Rienzi ne fut amené à Avignon que cette année. Le terme dont ſe ſert Pétrarque ne permet pas de penſer autrement. L'Archevêque de Prague le remit entre les mains de Jean, Evêque de Spolette, Roger de Moulinneuf & Hugue de Charlus, Officiers du Pape, qui étoient chargés de le conduire.

On va voir par ce que dit Pétrarque, qu'il paſſa des priſons de Prague dans celles de Limoges. J'ignore le motif de cette tranſlation ; mais il y a apparence que c'eſt ce qui retarda ſon arrivée à Avignon.

Par-tout où il paſſa, le peuple alloit au devant de lui, & lui offrit de le délivrer : il répondit toujours qu'il alloit libre & de plein gré à Avignon. Sa marche avoit plutôt l'air d'un vainqueur qui triomphe, que d'un coupable qui va ſubir ſon jugement.

Voici comment Pétrarque raconte ſon arrivée. » Rienzi arriva *dernièrement* à Avignon. Ce Tribun *Fam. l. 13. ep. 6. M. R. Nuper.*

matrimonialis copulæ non obſtante, cum & parva conſors mea idem de ſe velit & clauſtrali religione ſe ſupplicet honeſtari. *Op. Petr. Ed. Baſil. fol.* 1128.

(*a*) Molto li contraſtao l'Omperatore che non ieſſe.

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1352.

» de Rome, autrefois si puissant, si redouté, à pré-
» sent le plus malheureux de tous les hommes, a été
» conduit ici comme un captif. Cet homme qui pou-
» voit mourir avec tant de gloire sur le Capitole, a
» mieux aimé se voir traîner dans les prisons de Pra-
» gue & *de Limoges*, à sa honte & celle du Peuple
» Romain. Je lui ai donné des louanges & des con-
» seils ; cela est plus connu que je ne voudrois peut-
» être. J'aimois sa vertu, j'approuvois son projet,
» j'admirois son courage ; je félicitois l'Italie de ce
» que Rome alloit reprendre l'empire qu'elle avoit
» autrefois ; je prévoyois que la paix regneroit dans
» le monde. Je ne pouvois dissimuler une joie si bien
» fondée ; je croyois participer à la gloire de Rienzi
» en excitant son émulation. Ses couriers me disoient
» & ses réponses me faisoient connoître qu'il sentoit
» vivement les aiguillons dont je le pressois. Cela re-
» doubloit mon ardeur ; je mettois en usage tout ce que
» je croyois capable de l'enflammer ; les louanges sur-
» tout que je ne lui épargnois pas, parce que je sa-
» vois l'effet qu'elles faisoient sur un cœur sensible à
» la gloire. Je ne doute pas qu'on ne trouve que je les
» ai trop prodiguées ; mais je disois ce que je pensois,
» & je ne louois ce qu'il avoit fait que pour l'encou-
» rager à faire le reste.

» Je lui ai écrit quelques lettres dont je ne me re-
» pens pas tout-à-fait. Je ne devine pas ; ah ! s'il avoit
» continué comme il avoit commencé ! Ce qu'il faisoit
» quand je lui écrivois, & ce qu'il alloit faire, mé-
» rite d'être loué & admiré de tout le monde. Dois-je
» me repentir de lui avoir écrit, parce qu'ensuite il
» a préféré une vie honteuse à une mort honnête ? Si

Digitized by Google

» je voulois ſupprimer ces lettres, je ne le pourrois » pas ; devenues publiques, elles appartiennent à » tout le monde, excepté à moi. AN. DE J. C. 1352.

» Je reviens à l'arrivée de Rienzi à Avignon. Cet » homme qui faiſoit trembler les méchans dans le » monde entier, qui flattoit les gens de bien des plus » belles eſpérances, eſt entré dans cette Cour humilié » & mépriſé : celui qu'on avoit vu toujours ſuivi du » Peuple Romain & des plus grands Seigneurs d'I- » talie empreſſés de lui faire cortege, marchoit entre » deux ſatellites. La populace alloit au devant de lui » avide de voir un homme dont elle avoit ſi ſouvent » entendu parler. C'eſt le Roi des Romains qui l'en- » voie au Pontife de Rome. Quel préſent ! quel com- » merce ! Je n'oſe pas en dire davantage.

» A peine a-t-il été arrivé, que le ſouverain Pon- » tife a commis ſa cauſe à trois Princes de l'Egliſe. » Il s'agit de déterminer quel genre de ſupplice mé- » rite un homme qui a voulu que la République fût » libre. O temps ! ô mœurs ! exclamation que je ſuis » obligé de répéter bien ſouvent. J'avoue qu'on ne » ſauroit trop punir un homme qui n'a pas ſuivi avec » perſévérance ce qu'il avoit commencé, qui ayant » entrepris de rétablir la liberté, a pu anéantir ſes » ennemis tous à la fois & ne l'a pas fait : loin de » ſaiſir cette occaſion qu'aucun Empereur n'avoit » eue, il les a laiſſés aller tous armés. Quel étrange » aveuglement !

» Il ſe faiſoit appeller *Severe & Clément*. Dans l'état » où étoit la République, elle avoit plus beſoin de ſé- » vérité que de clémence. Mais s'il vouloit uſer de » clémence envers des parricides publics, ne devoit-

AN. DE J. C. 1352.

» il pas, en leur laiſſant la vie, leur ôter du moins » tous les moyens de nuire, & ſur-tout ces forteresſes » qui les rendent ſi fiers ? Ou ils auroient ceſſé d'être ennemis, & Rome auroit regagné des citoyens ; » ou ils ſeroient devenus des ennemis mépriſables » pour elle.

» Je me rappelle de lui avoir écrit à cette occaſion » une longue lettre. S'il avoit ſuivi mes conſeils, la » République ſeroit dans un état bien différent : Rome » ne ſeroit pas retombée dans l'eſclavage, & l'on » ne verroit pas ſon Tribun dans les fers. Il avoit » entrepris de protéger les gens de bien & d'exterminer les méchans ; je ne ſais ce qui le fit changer tout » à coup ; mais il ne ſauroit en donner une bonne » raiſon. Abandonnant les gens de bien, il ſe livra entiérement aux méchans, & plût-à-Dieu même qu'il » n'eut pas choiſi tout ce qu'il y avoit de pire. Je lui » écrivis ſur cela une autre lettre dans le temps que » la République étoit ſur le penchant de ſa ruine .... » Mais je ſens que je parle avec trop de chaleur & » de chagrin. Je me flattois, il eſt vrai, que cet homme rétabliroit la liberté de l'Italie. Je l'avois connu » & aimé, il y a long-temps ; mais dès qu'il eut formé ce beau projet, je réſolus de le révérer & de » l'admirer au-deſſus de tout. Plus j'ai eſpéré le ſuccès » de ſon entrepriſe, plus je ſuis affligé de me voir enlever cette eſpérance. Quelle qu'en ſoit la fin, j'en » admirerai toujours le commencement.

» Il faut dire la vérité, Rienzi n'étoit pas lié & » garotté ; il ne manquoit que cela : on avoit pris » d'ailleurs toutes les précautions néceſſaires pour qu'il » ne pût pas s'enfuir. En entrant dans la ville il de-

Digitized by Google

» manda ſi j'y étois : je ne ſais s'il eſpéroit de moi
» quelque ſecours, & je ne vois pas ce que je pour- AN. DE J. C. 1352.
» rois faire pour lui : la ſeule raiſon qui l'engagea
» peut-être à faire cette queſtion, c'eſt qu'il ſe rappella
» notre ancienne liaiſon, dont les premiers nœuds
» avoient été formés à Avignon. Maintenant le ſalut
» de cet homme, qui tenoit dans ſes mains le ſalut
» de tant de nations, eſt dans des mains étrangeres.
» Sa vie & ſon honneur ſont en grand danger : vous
» entendrez dire bientôt qu'on a rendu contre lui une
» ſentence qui le condamne à une mort réelle ou ci-
» vile. On peut priver de la vie le corps de l'homme
» le plus vertueux ; mais la vertu ne craint ni la mort
» ni l'infamie ; toujours invulnérable, les traits qu'on
» lui lance ne l'affectent pas. Plût-à-Dieu que Rienzi
» n'eut pas terni lui-même ſa gloire par ſa négligence
» à exécuter ſon projet ! Ceux qui ne jugent pas de
» l'honneur ſur les préjugés vulgaires, diſent que,
» dans le procès qu'on lui intente, il n'a rien à crain-
» dre pour ſa réputation. On ne l'accuſe d'aucun cri-
» me ; on ne lui impute pas de s'être lié avec les
» méchans, d'avoir abandonné la cauſe publique, d'a-
» voir fui du Capitole lorſqu'il pouvoit y vivre & y
» mourir honnêtement : c'eſt le commencement qu'on
» lui reproche & non pas la fin. Ce dont on l'accuſe
» le couvre de gloire ſelon moi ; c'eſt d'avoir voulu
» que la République fût libre, & qu'on ne traitât qu'à
» Rome de l'Empire Romain. O crime vraiment digne
» de la roue & du gibet ! Un Citoyen Romain s'affli-
» ger de voir ſa patrie, qui eſt de droit la reine du
» monde, devenir l'eſclave des hommes les plus vils !
» Voilà le fondement de l'accuſation. Il s'agit de ſa-

Digitized by Google

» voir quel ſupplice ce crime mérite.

An. de J. C. 1352.

C'eſt d'une lettre de Pétrarque adreſſée à ſon ami le Prieur des ſaints Apôtres, que j'ai tiré ce qu'on vient de lire. Je ne ſais ſi mes Lecteurs penſeront comme moi ; mais j'avoue que j'ai pris beaucoup de plaiſir à voir avec quelle adreſſe Pétrarque ſe tourne & ſe retourne pour juſtifier ſon commerce avec Rienzi, les grands éloges qu'il avoit fait de ce fol, & la confiance avec laquelle il avoit prédit le ſuccès de ſon entrepriſe. On voit que dans le fond de l'ame il s'en repentoit, il en étoit honteux ; mais il ne vouloit pas en convenir tout-à-fait. Il me ſemble voir St. Bernard attribuant aux péchés des Croiſés les événemens fâcheux de la ſeconde croiſade qu'il avoit prêchée avec tant d'appareil, annonçant ſur le ton de Prophete les plus grands ſuccès. Le métier de Prophete ſeroit bien dangereux, ſi on ne trouvoit pas mille reſſources pour ſe tirer des mauvais pas où l'on s'engage.

Fam. l. 13. ep. 6. M. R.

Clement VI. fut fort aiſe, lorſqu'il eut entre ſes mains ce *fils de Belial* qui lui donnoit tant d'inquiétude. Il le fit amener devant lui. Rienzi ne fut point déconténancé ; il ſoutint que mal à propos on l'accuſoit d'héréſie ; que la ſentence du Cardinal de Deux confirmée par le Cardinal de Ceccano étoit injuſte, & il demanda que ſa cauſe fut revue avec plus d'attention & d'équité.

Le Pape ne lui répondit rien, & ordonna qu'on le menât dans la priſon qui lui avoit été préparée. C'étoit une grande tour où il fut renfermé, attaché par le pied à une chaîne qui tenoit à la voûte. Au ſurplus *il fut traité avec douceur* ; Pétrarque en convient ; on le nourrit même de la cuiſine du Pape, s'il en faut croire

Benè habitus & honeſtè. *Ed. Baſil. fol. 74.*

croire ſon Biographe. On lui donna des livres, entr'autres Tite-Live & la Bible, qui étoient ſes livres favoris. Cela poſé, Pétrarque a tort d'exagérer la rigueur avec laquelle on le traita, & on ne ſauroit blâmer le Pape d'avoir pris quelques précautions pour s'aſſurer d'un homme qui lui avoit cauſé tant d'embarras, & pouvoit lui en donner encore. AN. DE J. C. 1352.

Perſonne ne nous apprend qui furent ces trois Princes de l'Egliſe, dont parle Pétrarque, nommés pour juger Rienzi. (Je crois que ce furent les Cardinaux de Boulogne, de Taleirand & de Deux; mais je n'oſerois l'affirmer.) Il s'agiſſoit d'abord de déterminer quels étoient ſes crimes; enſuite de juger quel ſupplice ſes crimes méritoient.

Par ce qu'on vient de lire de Pétrarque, il paroît que les crimes imputés à Rienzi, ſur leſquels les Juges devoient prononcer, ſe réduiſoient à deux. 1°. D'avoir voulu ſouſtraire la ville de Rome à la domination du Pape, en déclarant qu'elle étoit libre. 2°. D'avoir prétendu que les droits de l'Empire Romain réſidoient encore dans le peuple de Rome. Concluons de-là qu'il ſe juſtifia bien ſur le crime d'héréſie (*a*) dont les Cardinaux de Deux & de Ceccano l'avoient trouvé ſuſpect (*b*), & que, ce que la plupart des Hiſtoriens diſent eſt faux, que Rienzi étant Tribun il eut l'audace de citer à ſon Tribunal le Pape & les Cardinaux. Quelle apparence qu'on eut alors négligé un chef d'accuſation ſi grave contre un homme qu'on vouloit perdre [*c*]!

(*a*) Le Pape nous apprend dans une lettre rapportée par Oderic Rainaud, que cette héréſie conſiſtoit à dire que l'Egliſe Catholique & la ville de Rome étoit la même choſe.

(*b*) Fò trovato fedele chriſtiano, allora fò revocata la ſententia de Dorno Bruno e de lo Cardenale de Ceccano e fò aſſoluto. *Vita di Rienzi.*

(*c*) Le pere du Cerceau s'eſt bien

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1352.

Les deux chefs d'accusation que je viens de rapporter, qui formoient le corps de délit dans le procès contre Rienzi, paroissoient fort graves à Avignon. Plusieurs disoient qu'il méritoit la mort, & ceux qui penchoient pour la douceur, étoient d'avis qu'en lui conservant la vie, on le déclarât infame & incapable de tester. Rienzi demanda à être jugé suivant les loix, & qu'il lui fût permis de prendre un Avocat pour défendre sa cause. Je ne comprens pas pourquoi cette grace qu'on accorde à tous les criminels lui fut refusée sous le Pontificat le plus doux.

Pétrarque, qui nous l'apprend, en conçut la plus vive indignation. Il retomba dans son délire ordinaire, lorsqu'il apprit que la vie de Rienzi étoit en danger pour des crimes imaginaires. Dans le fond Petrarque pensoit comme lui, & n'imaginoit pas même qu'on pût penser autrement sur les deux points qui étoient le fondement de l'accusation ; la liberté de Rome & ses droits sur l'Empire Romain.

C'est dans ces circonstances que Pétrarque écrivit au Peuple Romain cette lettre mystérieuse qu'on trouve parmi ses épitres *sine titulo* (*a*). Il n'osa pas y mettre son nom, & il paroît qu'il prit toute sorte de précautions pour qu'elle fût secrette. Mais je ne conçois pas comment une lettre adressée au peuple d'une grande ville peut être secrette, & je suis étonné que celle qu'on va lire, n'ait pas fait une affaire sérieuse à Pétrarque, qui plaide la cause de Rienzi

Epist. IV.

trompé sur les chefs d'accusation portés contre Rienzi, sur lesquels on lui fit son procès. En général son histoire est une espece de roman.

(*a*) Bzovius entreprend de prouver que ces lettres *sine titulo* ne sauroient être de Pétrarque. Il croit qu'elles sont l'ouvrage de quelque hérétique imposteur qui les a publiées sous son nom. Mais il le prouve mal, & on ne sauroit méconnoître le style de Pétrarque.

Digitized by Google

à son ordinaire avec beaucoup d'éloquence & de force, mais un peu trop d'animosité & d'emportement. AN. DE J. C. 1351.

» O Peuple vainqueur des nations ! hommes illustres ! mes chers concitoyens, écoutez-moi avec attention, je vous en conjure. C'est mon amour & mon respect pour vous qui me mettent la plume à la main. On traite ici une grande affaire, & qui vous touche de très-près ; je n'exagére pas ; il n'y en a peut-être pas de plus importante, & pour ne pas vous tenir en suspens par un long préambule, je vais vous dire de quoi il s'agit. Celui qui étoit, il n'y a pas long-temps votre Tribun, est maintenant dans les fers comme un voleur ou comme un traître à sa patrie. Quel spectacle ! On lui fait son procès, & ce qui est incroyable, les chefs de la justice, ceux qui devroient en donner l'exemple, lui refusent la faculté de se défendre, qu'on a toujours accordée aux plus grands scélérats.

» Vous ignorez peut-être pourquoi on traite avec tant de rigueur un homme qui a été votre chef, & qui est à présent ; que dirai-je ? votre citoyen, votre exilé ! En vérité le sujet est singulier & vous étonnera. On ne l'accuse pas d'avoir abandonné lâchement la défense de votre liberté, mais de l'avoir entreprise : on ne lui reproche pas d'avoir quitté le Capitole, mais de s'y être établi. Son véritable crime, qui ne peut être expié, dit-on, que par les plus grands supplices, c'est d'avoir osé soutenir que l'Empire Romain est encore à Rome & entre les mains du Peuple Romain. O siecle impie & barbare ! Arbitre du monde, Dieu Sauveur ! que

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1352.

» faites-vous ? Pourquoi détournez-vous vos regards ? » Pourquoi ne lancez-vous pas votre foudre pour terminer une diſpute auſſi odieuſe ?

» Quoique le joug de Rome ſoit le plus juſte & » le plus doux de tous les jougs, je ne ſuis pas étonné » que les nations aient voulu le ſecouer. Nous avons » tous un penchant naturel pour la liberté, qui ſouvent nous égare. Il arrive ſouvent que ceux qui devroient obéir, commandent ; & que ceux qui devroient commander, obéiſſent : de-là vient le trouble » & la confuſion dans le monde, qui n'a jamais été mieux » gouverné que quand il n'a eu qu'un chef, & que » Rome a été ce chef. Auſſi eſt-ce le temps que Dieu » prit pour viſiter la terre.

» Tout corps a une tête. Le monde, que Virgile » appelle *le grand corps*, ne doit en avoir qu'une. » Si on appelle monſtre tout corps à deux têtes, quel » nom donnera-t-on à un corps qui a mille têtes qui » ſe mordent & s'entre-déchirent ? Du moins faudroit-il qu'il y en eut une qui dominât ſur les autres » & qui eût aſſez d'autorité pour les faire vivre en paix » Les Docteurs nous diſent & l'expérience nous apprend que la Monarchie eſt le meilleur de tous les » gouvernemens. Dieu a fait voir par tous les avantages qu'il a donnés à Rome, que ſon intention » étoit que ce fût elle qui gouvernât le monde. Cependant ſi quelque nation inquiete préfére une liberté incertaine & dangereuſe au doux empire de » la mere commune, elle mériteroit peut-être quelque indulgence : mais peut-on entendre ſans indignation diſputer parmi les ſavans, ſi l'Empire Romain eſt à Rome. S'il n'eſt pas là, où eſt-il donc ?

Mens agitat molem & magno ſe corpore miſcet.

Digitized by Google

» Où étoit l'empire des Parthes, des Perſes & des » des Medes ? L'Empire Romain ſera-t-il vague & » errant parmi les nations ? AN. DE J. C. 1352.

» Les Généraux de Rome étoient ſouvent obligés » d'aller avec leurs armées au levant & au couchant » pour les affaires de la République ; mais l'Empire » Romain étoit toujours à Rome. C'eſt à Rome qu'on » décidoit ſi le Général méritoit une punition ou une » récompenſe. On jugeoit au Capitole s'il entreroit » dans la ville comme ſimple particulier, ou avec » les honneurs du grand ou du petit triomphe. Après » la tyrannie, ou, ſi vous aimez mieux, la monar- » chie de Jules-Céſar, les Empereurs quoiqu'admis au » rang des Dieux, n'entreprenoient rien ſans avoir » conſulté le Sénat & le Peuple Romain. Les Em- » pereurs peuvent parcourir le monde s'ils veulent ; » mais l'Empire Romain eſt fixe & ſtable ; c'eſt à » Rome que Dieu l'a établi. La fortune peut renver- » ſer cette ville, & elle l'a déjà fait en grande partie ; » mais elle ne peut pas faire que l'Empire Romain » ne ſoit pas à Rome : placez-le par-tout ailleurs, ce » ne ſera plus l'Empire Romain. Sous le regne même » des Céſars les droits de l'Empire réſidoient eſſen- » tiellement dans le Peuple Romain, s'il eſt vrai qu'un » poſſeſſeur de mauvaiſe foi ne puiſſe pas preſ- » crire.

» Voilà ce que diſoit votre Tribun ; il ne le nie pas, » & on lui en fait un crime capital qui met ſa tête » en peril. Il demande un Avocat pour le défendre, » & on le lui refuſe. Si vous ne le protégez pas, il » mourra innocent & indéfendu. Tout le monde a pi- » tié de lui, excepté ceux dont le métier eſt d'avoir

Digitized by Google

An. de J. C. 1352.

» pitié des autres & de leur pardonner quand ils font » des fautes.

» N'abandonnez pas un de vos citoyens, qui eſt » dans le plus grand peril pour avoir plaidé votre » cauſe. Envoyez quelqu'un pour le réclamer; on ne » vous le refuſera pas; car enfin ceux qui s'efforcent » de vous enlever le titre de l'Empire, n'oſeroient » porter leur folie au point de vous diſputer les droits » que vous avez ſur vos citoyens. Si cet homme a com- » mis quelque crime, c'eſt à Rome qu'il l'a commis, » c'eſt donc à Rome qu'il doit être jugé, à moins qu'on » ne veuille priver d'un droit commun à toutes les na- » tions, un peuple qui eſt le fondateur des loix, &, pour » ainſi dire, la ſource du droit. La juſtice veut qu'on » puniſſe les crimes dans l'endroit où ils ont été com- » mis. Ce ſpectacle augmente la peine du coupable, » venge ceux qu'il a offenſés, & effraye les autres. » Mais ſi votre Tribun mérite d'être récompenſé & » non d'être puni, comme le penſent tous les hon- » nêtes gens, où peut-il mieux recevoir ſa récom- » penſe que dans la ville où il a fait ce qui l'en rend » digne? Réclamez donc votre citoyen: vous ne de- » mandez rien d'inſolite, rien d'injuſte; au contraire » vous pécherez contre la juſtice ſi vous ne le fai- » tes pas. Votre ſilence dans cette occaſion ſeroit hon- » teux & vous deshonoreroit aux yeux de la poſté- » rité.

» Mais ſi vos eſprits ſont tellement dégénérés, que » vous regardiez comme une entrepriſe téméraire » de ſolliciter une choſe juſte, demandez au moins » ce que les barbares même qui vivent ſous des loix » ne vous refuſeroient pas; c'eſt que l'on accorde à vo-

Digitized by Google

» tre citoyen une audience publique & une défenſe lé-
» gitime ; qu'on ne condamne pas dans les ténebres
» celui qui n'a rien fait qu'en public. Protégez ſon
» innocence ; ne ſouffrez pas qu'on lui faſſe des in-
» juſtices ; qu'on le juge arbitrairement & ſans obſer-
» ver les formes preſcrites par les loix. Pourriez-vous
» abandonner un homme qui a tant fait pour vous ?
» Comptez-vous pour rien d'avoir reveillé une queſ-
» tion aſſoupie depuis pluſieurs ſiecles, & qui peut
» opérer la réformation du monde ?

An. de J. C. 1352.

» Vous qui autrefois affrontâtes tant de perils pour
» ſecourir les Grecs contre les Macédoniens, les Sici-
» liens contre les Carthaginois, les Campaniens con-
» tre les Samnites, &c. refuſerez-vous quelques ſe-
» cours à un citoyen qui s'eſt expoſé à mille perils
» pour vous ? Rappellez-vous l'état où vous étiez,
» lorſque vous le mîtes à votre tête. Votre ville &
» l'Italie entiere ſe releverent dans un moment. On
» vit tout-à-coup les amis dans la joie, les ennemis
» dans la conſternation, les peuples dans l'eſpérance ;
» la gloire romaine rétablie dans ſon éclat, la face de
» l'univers renouvellée. Non, il n'y a point d'exem-
» ple d'une révolution ſi ſubite & ſi admirable. Je
» ne crois pas qu'on ait jamais entrepris rien de plus
» grand, & ſi votre Tribun avoit perſévéré, c'étoit
» l'ouvrage d'un Dieu plutôt que d'un homme. On
» a bien vu dans l'exécution qu'il étoit plus occupé
» de votre gloire que de ſes propres intérêts : s'il
» n'a pas réuſſi, c'eſt à la fortune qu'il faut s'en
» prendre : s'il n'a pas toujours agi avec la même
» chaleur, vous devez pardonner quelque choſe à la
» foibleſſe humaine.

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1352.

» Vous me direz peut-être que vous n'êtes plus » en état de faire ce que vous faisiez autrefois ; que » vous n'êtes plus ni aussi riche ni aussi puissant. Vos » richesses ne sont plus les mêmes, je le sais bien ; » mais je sais aussi que vos peres n'ont jamais eu plus » de courage que lorsqu'ils étoient pauvres. Votre » puissance est fort affoiblie ; je le vois bien ; mais » croyez-moi, s'il reste encore dans vos veines quel- » ques gouttes du sang de vos peres, vous pouvez » plus que vous ne pensez.

» Osez quelque chose en faveur de votre citoyen ; » je vous en conjure par le souvenir des belles ac- » tions de votre patrie, par les cendres de vos pe- » res, par les entrailles de Jesus-Christ, qui veut » qu'on secoure les malheureux. Un peu de hardiesse, » si vous voulez être réputés pour quelque chose ; » rien de moins Romain que la crainte. Si vous avez » peur, si vous vous mépriſez vous-même, tout le » monde vous mépriſera & personne ne vous crain- » dra. Le contraire arrivera, si vous marquez du cou- » rage : vous l'avez éprouvé souvent, & sur-tout sous » le gouvernement de votre Tribun.

» Unissez-vous, agissez de concert ; que le monde » sente que le Peuple Romain n'a qu'une voix & » qu'une ame. Soyez persuadé qu'alors il vous respec- » tera & il vous craindra. Demandez qu'on vous re- » mette le prisonnier, ou du moins qu'on le juge sui- » vant les loix. L'un ou l'autre vous sera accordé. » Nous avons ici de grands Jurisconsultes qui offrent » de plaider sa cause, & de prouver par l'histoire & » par la raison que l'Empire Romain n'a jamais été » & ne peut être qu'à Rome. Ils demandent seule-

ment

Digitized by Google

„ ment qu'on leur permette de dire librement ce qu'ils
„ penſent : la terreur eſt ici tellement répandue, qu'à
„ peine oſe-t-on ſe parler à l'oreille, la nuit, & dans
„ quelques coins.

AN. DE J. C. 1352.

„ Moi-même qui ne refuſerois pas de mourir pour
„ la vérité, ſi ma mort pouvoit être utile à la Ré-
„ publique, je n'oſe pas dire ce que je penſe, ni mê-
„ me ſigner cette lettre. Mon ſtyle doit ſuffire pour
„ me faire connoître, & vous apprendre que c'eſt un
„ Citoyen Romain qui vous écrit. Si l'affaire étoit
„ diſcutée dans un lieu sûr, devant un Juge impar-
„ tial & ſans prévention, & non pas dans un Tri-
„ bunal ennemi, je me ferois fort de démontrer que
„ l'Empire Romain, quoique long-temps opprimé, &
„ enſuite envahi par les barbares, tel qu'il ſoit, eſt
„ encore à Rome, & ne ſauroit être ailleurs, quand
„ il ne reſteroit que le rocher du Capitole.

Cette lettre, quoique pleine d'énergie & de tours (*a*) adroits, ne produiſit pas l'effet qu'elle devoit produire. Il ne paroît pas que le Peuple Romain ait fait la moindre démarche en faveur de Rienzi. Heureuſement il n'en eut pas beſoin ; ſon affaire changea tout-à-coup de face ; s'il en faut croire Pétrarque, il dut ſon ſalut à un motif bien ſingulier & bien propre à nous faire connoître quel étoit l'eſprit qui régnoit alors à la Cour du Pape. Je ne ferai que traduire Pétrarque.

Voici ce qu'il dit encore de Rienzi dans cette lettre

(*a*) Bzovius dit qu'elle eſt pleine de folie, *inſaniæ plena*. Il ne croit pas qu'elle ſoit de Pétrarque, & ſe ſert de mauvaiſes raiſons pour le prouver. J'oſe aſſurer qu'il n'y avoit alors que Pétrarque capable d'écrire dans ce goût-là. Je ne ſais ſi même à préſent à Paris, où le Barreau eſt plus fort qu'il n'a jamais été, on plaideroit mieux la cauſe de Rienzi ; mais il eſt certain qu'on traduiroit mieux le plaidoyer de Pétrarque.

AN. DE J. C. 1352.

au Prieur des saints Apôtres, dont j'ai déjà rapporté une grande partie.

L. 13. ep. 6.

„ J'ai appris par les lettres de mes amis, que le „ bruit s'étant répandu à Avignon, que Rienzi étoit „ un grand Poëte, on a cru que ce seroit une es- „ pece de sacrilege de faire mourir un homme *d'une* „ *profession sacrée*, comme dit Ciceron, dans son „ oraison pour le Poëte Licinius Archias qui avoit été „ son maître. J'avoue que je suis comblé de joie „ de voir que des hommes, qui ne connoissent pas „ même les muses, leur accordent ce privilege in- „ signe de pouvoir sauver de la mort à l'ombre seule „ de leur nom, un homme odieux à ses Juges, qui „ s'accordent à le trouver coupable d'un crime capi- „ tal. Qu'auroient-elles pu obtenir de plus sous le re- „ gne d'Auguste, dans le temps qu'on leur rendoit les „ plus grands honneurs, & que les Poëtes accouroient „ de toute part pour voir ce Prince unique, le maî- „ tre des Rois & l'ami des Poëtes? Je félicite les mu- „ ses & Rienzi. A Dieu ne plaise que je lui envie „ un nom qui lui est d'un si grand secours! Mais si „ vous me demandez ce que je pense, je vous dirai „ que Rienzi est un homme très-éloquent, habile à „ persuader, bon orateur, doux, insinuant; qu'on „ trouve peu de pensées dans ses compositions, mais „ beaucoup d'aménité & un coloris fort agréa- „ ble. Je crois qu'il a lu tous les Poëtes qu'on peut „ lire; mais il ne mérite pas plus le nom de Poëte „ qu'il mériteroit celui de brodeur, s'il portoit un „ habit brodé. Horace dit qu'*il ne suffit pas de faire* „ *des vers pour être Poëte*; je doute même que Rienzi „ ait jamais fait un seul vers.

Digitized by Google

„ J'ai penſé que vous ſeriez bien-aiſe d'apprendre un „ événement qui vous cauſera de l'indignation com- „ me à moi, quand vous ſaurez que la vie d'un „ homme eſt en peril pour avoir voulu ſauver ſa Ré- „ publique, & qui en même temps vous fera rire, „ quand vous apprendrez que, ſous le nom de Poëte, „ cet homme qui n'a jamais fait un vers, évite un „ peril, dont Virgile lui-même ne ſe ſeroit pas tiré. „ Il eſt vrai que devant de tels Juges Virgile auroit „ paſſé pour ſorcier & non pas pour Poëte. AN. DE J. C. 1351.

Cela me paroît fort ſingulier, & s'accorder mal avec ce que Pétrarque dit ailleurs du peu de cas qu'on faiſoit dans ſon ſiecle de la poéſie & des Poëtes. Dans une autre lettre qu'il écrivit dans le même temps à l'Abbé de St. Benigne, il fait connoître juſqu'à quel point la métromanie s'étoit emparée de la ville d'Avignon.

„ Jamais ce que dit Horace ne fut plus vrai qu'à „ préſent. *Ignorans ou ſavans nous faiſons tous des* „ *vers* *. C'eſt une triſte conſolation d'avoir des com- „ pagnons; j'aimerois mieux être malade tout ſeul; „ je ſuis tourmenté par mes maux & ceux des au- „ tres; on ne me laiſſe pas reſpirer. Tous les jours „ des vers, des épîtres qui viennent pleuvoir ſur moi „ de tous les coins de notre patrie; mais ce n'eſt „ pas aſſez; il m'en vient de France, d'Allemagne, „ d'Angleterre, de Grece, &c. Je ne me connois pas, „ & on me prend pour Juge de tous les eſprits. Si „ je réponds à toutes les lettres que je reçois, il n'y „ a point de mortel plus occupé que moi. Si je ne ré- „ ponds pas, on dira que je ſuis un homme inſolent „ & dédaigneux. Si je blâme je ſuis un cenſeur odieux: „ ſi je loue, un fade adulateur. *Fam. l. 13. ep. 7. M. R.*

* Scribimus indocti doctique poemata paſſim.

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1352.

» Ce ne seroit encore rien, si cette contagion n'avoit pas gagné sourdement la Cour Romaine. Que penſez-vous que font nos Juriſconſultes & nos Médecins? Ils ne connoiſſent plus ni Juſtinien ni Eſculape. Sourds aux cris des plaideurs & des malades, ils ne veulent entendre parler que de Virgile & d'Homere. Mais que dis-je! les laboureurs, les charpentiers, les maçons abandonnent les outils de leur profeſſion, pour ne s'occuper que d'Apollon & des Muſes. Je ne puis vous dire combien cette peſte, autrefois ſi rare, eſt commune à préſent. Voulez-vous ſavoir pourquoi il y avoit autrefois ſi peu de Poëtes? C'eſt que la poéſie demande un eſprit élevé, ſupérieur à tout, qui ne s'embarraſſe de rien, & qui ſe donne tout entier à elle. Il lui faut une ame faite exprès, qu'il eſt rare de rencontrer. De-là vient qu'on trouve beaucoup de verſificateurs dans les rues, & fort peu de Poëtes ſur le Parnaſſe. On va juſqu'au pied de ce mont, & perſonne n'y monte. Jugez quel plaiſir doivent avoir ceux qui atteignent le ſommet, puiſque ceux même qui ne le voient que de loin, abandonnent pour lui leurs affaires & même leur argent, quelque avares qu'ils ſoient. Je félicite ma patrie de ce qu'elle a produit quelques bons eſprits dignes de monter ſur Pégaſe & de s'élever. Si l'amour de la patrie ne m'aveugle pas, j'en vois à Florence, à Padoue, à Verone, à Sulmone, à Naples, pendant que par-tout ailleurs on ne voit que des poëtereaux, qui ne font que ramper.

» Je me reproche d'avoir contribué à ces délires par mon exemple. On dit que le laurier fait faire des ſonges vrais; je crains que ceux que j'ai cueil-

Digitized by Google

» lis trop verds par un excès d'avidité ne me faſſent
» faire que de faux rêves, à moi & à pluſieurs au- An. de J. C. 1352.
» tres. Je ne ſaurois me plaindre ; je ſuis puni par
» mes propres fautes. Tourmenté juſques dans ma
» maiſon, à peine j'oſe mettre le pied dehors. Des
» frénétiques de tout côté s'emparent de moi, m'acca-
» blent de queſtions, diſputent, braillent & diſent
» des choſes inconnues à Homere & à Virgile. Je
» crains que les Magiſtrats ne m'accuſent d'avoir cor-
» rompu la République .... L'autre jour un pere de
» famille m'aborda tout en larmes & me dit : *voyez*
» *comme vous me traitez, moi qui vous ai toujours aimé ;*
» *vous avez fait périr mon fils unique.* Je fus ſi frappé
» de ce propos, & de l'air de cet homme qui mar-
» quoit la plus grande douleur, que je reſtai un mo-
» ment interdit ſans pouvoir parler : enſuite revenu à
» moi, je lui dis que je ne connoiſſois ni lui ni ſon
» fils. *Peu m'importe que vous le connoiſſiez*, me ré-
» pondit le vieillard, *il ne vous connoît que trop. Je*
» *me ſuis ruiné pour lui faire apprendre le Droit ; il me*
» *dit qu'il veut ſuivre vos traces. Me voilà déchu de*
» *toutes mes eſpérances. Je crains bien qu'il ne ſoit jamais*
» *ni Juriſconſulte ni Poëte.* Je me mis à rire ; ceux qui
» étoient avec moi en firent autant. Le vieillard s'en
» alla fort triſte.

» Heureuſement cette maladie n'a pas encore gagné
» Vaucluſe, dont l'air n'eſt peut-être pas ſuſceptible
» des impreſſions étrangeres. Il n'y a que mon valet,
» qui quoique vieux, *s'aviſe*, comme dit Perſe, *de*
» *rêver ſur le Parnaſſe* *. Pour peu que ce délire ſe
» communique, bientôt les bergers, les pêcheurs,
» les laboureurs, les bœufs même, ne ſeront que

* In bicipiti ſomniare Parnaſſo.

„ mugir & ruminer des poëmes.

An. de J. C. 1351. Au commencement d'Août, les Cardinaux de Boulogne & de Taleirand envoyerent chercher Pétrarque par ordre du Pape. " N'ayant plus d'ambition, *dit-il*, „ ſi j'avois ſu ce qu'on me vouloit, je n'aurois pas „ été dans une Cour, dont je déteſte les mœurs, & „ avec qui je ne veux rien avoir de commun. Mais „ comment ne pas obéir aux deux plus grands per- „ ſonnages de l'Egliſe, dont l'un m'avoit attaché à „ lui par d'anciens bienfaits ; l'autre, qui me connoiſ- „ ſoit depuis peu, me donnoit des marques de bien- „ veillance, auxquelles je ne devois pas m'attendre ? „ Pouvois-je réſiſter à des gens que les Rois même ré- „ vérent ? Et comme ſi leur autorité ſur moi ne ſuffi- „ ſoit pas, ils ſe ſervoient encore de celle du ſouve- „ rain Pontife. Cependant, *ajoute-t-il*, ſi j'étois ce „ que je deſire & ce que j'eſpére d'être, je me met- „ trois au-deſſus de toutes ces conſidérations, pour „ conſerver la tranquillité de mon ame.

Fam. l. 13. ep. 4. M. R.

Pétrarque ſe rendit aux ordres de ces Cardinaux ; ils étoient appuyés des inſtances preſſantes de tous ſes amis, qui vouloient, à quelque prix que ce fut, lui procurer un emploi qui l'attachât à la Cour, & lui donnât une fortune honnête. Depuis qu'il étoit revenu d'Italie, on lui avoit tendu toute ſorte de pieges pour tourner ſes vues de ce côté-là ; mais cela n'étoit pas de ſon goût. *Des richeſſes acquiſes aux dépens de la liberté ſont une vraie miſere*, diſoit-il ; *un joug d'or ou d'argent ne me convient pas davantage que s'il étoit de bois ou de plomb.*

Ibid.

Dès qu'il fut arrivé à Avignon, on lui dit de quoi il s'agiſſoit ; on vouloit le faire ſecretaire du Pape.

Digitized by Google

Il représenta à ses patrons & à ses amis qu'il ne pourroit jamais se déterminer à perdre sa liberté & son loisir, qu'il regardoit comme les plus grands de tous les biens, ni renoncer à ses plaisirs littéraires ; qu'ayant mépriſé les richeſſes dans le temps qu'il en avoit le plus beſoin, il ſeroit honteux pour lui de courir après elles, dans un temps où il lui étoit beaucoup plus aiſé de s'en paſſer ; qu'il falloit proportionner les proviſions du voyage à la longueur de la route, & que commençant à approcher du terme de ſa carriere, il devoit être plus occupé de l'hoſpice que des moyens de fournir aux frais du voyage. AN. DE J. C. 1352.

Il ajoutoit à cela qu'il auroit été plus honnête & plus excuſable de deſirer du bien dans le temps qu'il avoit un frere & des amis indigens ; qu'il n'étoit plus dans ce cas-là, ſon frere étant Chartreux, & tous ſes amis morts ou placés : qu'il ne manquoit de rien, & qu'il manqueroit de tout s'il ouvroit la porte à la cupidité, qui traîne à ſa ſuite les beſoins & les ſoucis. Il les conjuroit les larmes aux yeux de ménager ſon honneur ; de le laiſſer vivre à ſa façon, & de ne pas lui impoſer un fardeau dont le poids l'accableroit.

Toutes ſes repréſentations & ſes prieres furent inutiles ; on le traîna aux pieds de celui *qui ouvre le ciel avec le doigt, & qui gouverne les aſtres par le mouvement de ſon bonnet.* (C'eſt ainſi que Pétrarque déſigne poëtiquement le ſouverain Pontife.) Le Pape qui l'aimoit & le voyoit toujours avec plaiſir, lui dit des choſes fort obligeantes. Il avoit toujours voulu attacher à ſa Cour un homme de ce mérite, & il penſoit comme les autres qu'il devoit ſacrifier ſa liberté Cœlum qui digito pandit & temperat aſtra galero.

Digitized by Google

à une charge honorable & lucrative en même temps.

AN. DE J. C. 1352. *Seul contre tous que pouvois-je faire*, dit-il? *Triſte & conſterné, j'allois préſenter ma tête au joug, lorſque la fortune m'ouvrit une porte pour me tirer d'affaire.*

Tout le monde convenoit que Pétrarque étoit très-propre à remplir les fonctions de l'emploi qu'on lui deſtinoit, moins à cauſe de ſon éloquence que de ſa fidélité & de ſa diſcrétion (il falloit un grand ſecret.) On ne lui reprochoit qu'un défaut; c'eſt que ſon ſtyle étoit plus élevé qu'il ne convenoit à l'humilité de l'Egliſe Romaine (*a*). *Quel fut mon étonnement*, dit-il, *lorſqu'on me fit cette objection : je crus d'abord qu'on parloit par ironie, pour me reprocher ma baſſeſſe & ſur-tout celle de mon ſtyle que je connois.*

Ses amis l'aſſurerent que c'étoit la façon de penſer du Pape & des Cardinaux qui vouloient qu'il baiſsât le ton, & qu'il ne prît pas un vol ſi haut. Pluſieurs Cardinaux, outre ceux de Boulogne & de Taleirand, lui confirmerent la même choſe. Il compare la joie qu'il eut alors à celle d'un priſonnier à qui on ouvre la porte de ſa priſon.

Ses amis prétendoient qu'il devoit lui être fort aiſé d'aller terre à terre & de ſe faire un ſtyle plus familier. On le chargea d'écrire quelque choſe dans ce goût-là, qui ſerviroit de modele pour l'avenir, & on lui donna un ſujet. Au lieu de plâner, pour ſe conformer à ce qu'on deſiroit de lui, il déploya les aîles de ſon eſprit, pour s'élever ſi haut, qu'il pût ſe dérober aux regards de ceux qui vouloient le rendre eſclave.

(*a*) Unum obſtare dicebatur, quod mihi altior ſtilus quam Romanæ Eccleſiæ humilitas poſtulabat. *Fam. l. 13. ep. 5. M. R.*

» Quoique

» Quoique ce ne fut pas un ouvrage d'imagination AN. DE J. C. 1352.
» & de poéſie, Apollon & les Muſes me ſervirent
» bien, *dit-il*, la plus grande partie de ceux qui lu-
» rent ma compoſition, dirent qu'on n'y pouvoit rien
» comprendre. D'autres prétendirent que j'avois écrit
» en grec ou dans quelque autre langue plus barbare.
» Voilà les gens qui gouvernent l'Egliſe. Ils veulent
» m'envoyer à l'école à mon âge pour apprendre à
» écrire d'une maniere baſſe & rampante. Je n'ai rien
» compris à ce qu'on me demandoit. Je ne connois
» avec Ciceron que trois ſtyles ; le ſublime, qu'il ap-
» pelle *grave* ; le modéré, qu'il appelle *médiocre* ; le
» ſimple, qu'il appelle *exténué*. * Dans ce ſiecle, preſ- * Extenuatus.
» que perſonne n'atteint au premier ; il y en a peu
» qui arrivent au ſecond ; le troiſieme eſt le ſtyle du
» plus grand nombre. Tout ce qui eſt au-deſſous n'eſt
» qu'un verbiage agreſte & ſervile, qui ne peut être
» appellé *ſtyle*. Je veux écrire une lettre, je prens le
» ſtyle ſimple, cela eſt fort bien ; ſi on me propoſe
» de m'élever davantage, je comprens ce qu'on me
» demande, & je tâche de monter ; mais ſi on me
» dit de deſcendre, je répons que cela eſt impoſſi-
» ble, parce que je ſuis au plus bas degré. Le ſtyle
» qu'on voudroit que je pris n'eſt pas un ſtyle. On
» m'a donné du temps pour apprendre une choſe que
» je n'ai jamais voulu ſavoir ; à parler d'une façon
» baſſe & abjecte. Me voilà hors d'affaire & ma li-
» berté ſauvée ; plus je me ſuis vu près d'être eſ-
» clave, plus je ſens le plaiſir d'être libre. Je ſuis ravi
» que des gens qui ſe croient très-élevés aient trouvé
» que je volois au-deſſus de leur ſphere. Je ne m'ex-
» poſerai plus une autrefois au même peril ; rien ne

AN. DE J. C. 1352.

» ſera capable de me tenter ; ſourd aux prieres de » mes amis, je ne conſulterai que moi ſur des choſes » auſſi eſſentielles pour mon bonheur.

Voilà ce que Pétrarque écrivoit le 9 Août à ſon ami le Prieur des ſaints Apôtres, que j'appellerai déſormais Simonide, parce que c'eſt le nom qu'il lui donnoit. Je ne ſais ſi dans le fond il étoit ſi aiſe qu'il le paroît de n'avoir pas eu l'emploi qu'on lui deſtinoit; mais il me ſemble que le ſtyle quelquefois affecté & alembiqué de ſes lettres, n'étoit pas le ſtyle qui convînt aux brefs du ſouverain Pontife, à qui il ſeroit ridicule d'imiter Seneque & de courir après l'eſprit.

Pétrarque ayant ainſi échappé au plus grand peril que ſa liberté ait jamais couru, après avoir rendu graces à Dieu de ſa délivrance, partit pour Vaucluſe, où il paſſa tranquillement le reſte du mois d'Août, attendant l'automne avec impatience pour retourner en Italie. Il écrivit peu de temps après une autre lettre à ſon cher Simonide, où il lui peint avec une naïveté charmante le genre de vie qu'il menoit dans ſa retraite & la femme qui le ſervoit. J'en ai déjà rapporté une partie dans le premier volume.

Fam. l. 13. ep. 8. M. R.

» Je fais la guerre à mon corps, que je regarde » comme mon ennemi. Mes yeux qui m'ont fait faire » tant de ſottiſes, ſont bien attrapés ; ils ne voient » qu'une femme ſeche & noire, brûlée par le ſoleil. » Si Helene & Lucrece avoient eu ſon viſage, Troye » n'auroit pas été réduite en cendres, ni Tarquin » chaſſé de ſon Royaume. En revanche ſon ame eſt » auſſi blanche que ſon corps eſt noir. Elle a l'air » d'être ſi peu touchée de ſa difformité, qu'en vé-

Digitized by Google

» rité on peut dire qu'elle lui ſied bien. Rien de plus » fidele, de plus humble, de plus laborieux. Elle paſſe » les jours entiers dans les champs, pendant que les » cigales même ont peine à ſouffrir le ſoleil ; ſon cuir » endurci brave les ardeurs de la canicule. Le ſoir » elle arrive fraiche comme ſi elle ſortoit du lit, & » fait tout l'ouvrage de ma maiſon, ſans compter le » ſoin qu'elle prend de ſon mari, de ſes enfans & de » mes hôtes ; car c'eſt elle qui fait tout, occupée » de tout le monde, excepté d'elle. Elle couche ſur » des ſarments, ne mange que du pain noir & ter- » reux, ne boit que du vinaigre. Si on lui donne quel- » que choſe de plus délicat, elle le trouve mauvais : » tel eſt l'effet de l'habitude.

An. de J. C. 1352.

» Quoique j'aie encore de beaux habits, je ne les » porte plus ; vous me prendriez pour un laboureur » ou un berger, moi qui étois autrefois ſi recherché » dans ma parure. Les mêmes raiſons ne ſubſiſtent » plus. Les nœuds qui me lioient ſont briſés ; les yeux » à qui je voulois plaire ſont fermés, & peut-être, » s'ils étoient ouverts, n'auroient-ils plus ſur moi le » même empire (*a*). Rien ne me plaît autant que d'être » libre & dégagé de tout lien.

Voici encore quelques traits de la vie qu'il menoit à Vaucluſe, tirés d'une lettre écrite à un autre ami à peu près dans le même temps.

» Je me leve à minuit ; je ſors à la pointe du jour ; » j'étudie dans les champs comme dans mon cabinet ; » je lis, j'écris, je rêve. Je combats la pareſſe ; je » chaſſe le ſommeil, la molleſſe & les plaiſirs. Je

Fam. l. 15. ep. 3. M. R.

(*a*) Soluta ſunt vincula quibus ligabar, clauſique, quibus placere cupiebam, oculi ; & puto, ſi aperti eſſent hodie, ſolitum in me imperium non haberent.

AN. DE J. C. 1351.

» parcours toute la journée des montagnes arides, des » vallons humides & des antres profonds ; j'arpente » ſouvent les deux bords de la Sorgue ſeul avec mes » ſoucis. Je ne rencontre perſonne qui me diſtraie ; ils » deviennent de jour en jour moins fâcheux ; je les » place tantôt devant, tantôt derriere. Je me rappelle » le paſſé, & je délibére ſur l'avenir. Je me ſuis fait » une grande reſſource contre toute ſorte d'exils. Ac- » coutumé au lieu que j'habite, il n'y en a point auquel » je ne m'accoutumaſſe de même, excepté Avignon. Ici » je trouve Athenes, Rome, Florence, comme il plaît » à mon eſprit : j'y jouis de tous mes amis, tant ceux » avec qui j'ai vécu que ceux qui ſont morts long- » temps avant moi, & que je ne connois que par » leurs ouvrages.

Le Cardinal de Boulogne partit au commencement de Septembre pour aller à Paris négocier la paix entre les Rois de France & d'Angleterre. Pétrarque alla prendre congé de lui, & lui demander ſes ordres pour l'Italie, où il comptoit bientôt aller. Le Cardinal lui dit qu'il ne ſeroit qu'un mois à ſon voyage, & qu'il eſpéroit le voir encore à ſon retour. Il mena avec lui ſon fidele Achate Pierre Abbé de St. Benigne.

Le Cardinal avoit des vues ſur Pétrarque ; il vouloit lui procurer quelque bon établiſſement en France. Il lui écrivit ſur ſa route : *ne partez pas encore : attendez mon retour, ou du moins que je vous écrive, quand je ſerai à Paris, ſur une grande affaire qui vous regarde, je ne vous demande qu'un mois.* Il lui fit écrire la même choſe par l'Abbé de St. Benigne.

Ces lettres changerent les projets de Pétrarque ; il ſe détermina à reſter à Avignon, où il paſſa les mois

Digitized by Google

de Septembre & d'Octobre presque entiers à les attendre. Il y reçut une lettre de Benoit Colonne, Evêque de Bisaccia (*a*), qui avoit été nommé Administrateur (*b*) perpétuel de l'Evêché de Chieti dans l'Abruzze, près de Sulmone. Ce Prélat lui mandoit qu'il avoit vu son ami Barbate ; qu'ils desiroient beaucoup l'un & l'autre de le voir dans ce pays-là ; mais qu'ils ne s'en flattoient pas. Voici la réponse que lui fit Pétrarque.

AN. DE J. C. 1352.

Ughelli.

» J'ai appris avec plaisir que vous étiez arrivé heu- *Var. 23. Avign. 4. Octobre.*
» reusement dans votre nouveau siege, qui vous a fait
» quitter le rivage de la mer de Toscane pour celui de
» la mer Adriatique. Je crois pouvoir vous prédire
» que vous reviendrez bientôt sur les bords de la mer
» de Toscane gouverner l'Eglise de Naples ou celle de
» Capoue (*c*) ; je dirois encore plus volontiers celle
» de Rome : cela seroit dû à votre naissance & à
» votre mérite ; mais la fortune traite trop mal les
» Italiens pour que nous osions porter nos vues si
» loin. Il faut convenir qu'elle n'a pas tort ; il est juste
» que nous soyons privés d'un bien dont nous nous
» sommes dépouillés nous-mêmes par orgueil ou par
» impatience. Que dis-je ! ce n'est pas notre faute, je
» le sais bien ; nous n'étions pas encore nés ; mais il
» n'est pas nouveau que les enfans soient punis pour
» les fautes de leurs peres. *Nos peres ont mangé des*
» *raisins verds, & nos dents sont agacées*, disoient les

(*a*) Bisaccia, petite ville dans le royaume de Naples, vers l'Apennin.
L'Evêché est uni à celui de St. Ange de Lombardie.

(*b*) Le titre d'Administrateur perpétuel étoit donné à ceux, qui ayant été sacrés sous un titre, obtenoient ensuite un autre Evêché. Ughelli rapporte un acte de 1352. dans lequel Benoit Colonne se qualifie : *Bisaccienſis Epiſcopus & Eccleſiæ Theatinæ Adminiſtrator.* Ital. ſacr. Epiſc. Theat.

(*c*) Pétrarque n'étoit pas Prophete : L'Evêque mourut l'année suivante.

Digitized by Google

An. de J. C. 1352.

» Iſraëlites (*a*).. *Nos peres ont péché ; ils ne ſont plus, & nous portons leurs iniquités.* Le Rhône vorace » dévore les honneurs du Tibre. Quel ſpectacle, grand » Dieu ! Mais il ne convient pas de méler des plaintes à des complimens de joie. Par-tout où vous irez, » je ne vous perdrai jamais de vue, & mon eſprit ſera » toujours avec vous. Si une préſence réelle pouvoit » ſuccéder à cette préſence imaginaire, je ne doute » pas que cela ne vous fît grand plaiſir, auſſi-bien » qu'à mon cher Barbate : il n'étoit pas néceſſaire de » me le dire ; je connois votre ame & la ſienne : mais » je le deſire plus que je ne l'eſpére, étant accablé » d'occupations. Vous me verriez ſouvent, ſi je pou» vois faire voyager mon corps, comme je fais voya» ger mon ame.

Dans le ſéjour que Pétrarque fit à Avignon pendant les mois de Septembre & d'Octobre, il entendit beaucoup parler de la guerre cruelle que ſe faiſoient les Républiques de Gênes & de Veniſe. Il faut ſe rappeller ce que j'ai dit de cette guerre & la lettre que Pétrarque écrivit au Doge de Veniſe, pour engager les Vénitiens à la paix. Dans cette lettre il repréſente ces deux Républiques comme les deux yeux de l'Italie, & il annonce que l'un ſera crevé & l'autre fort affoibli.

Peu s'en fallut que ce qu'il avoit prédit, n'arrivât cette année. Les grands armemens que ces deux villes avoient fait l'année précédente, n'aboutirent qu'à ſe cauſer réciproquement quelques petits dommages : mais le 13 Février de cette année, s'étant rencontrées dans la Propontide entre Conſtantinople &

(*a*) Patres comederunt uvam acerbam, & dentes filiorum obſtupeſcunt. *Jerem.* 31, 29.

Digitized by Google

Chalcedoine, elles ſe livrerent un combat extraordinaire & ſans exemple, qui dura deux jours & une nuit, où l'on témoigna de part & d'autre beaucoup de fureur & un grand acharnement à s'entre-détruire. An. de J. C. 1351.

La flotte des Vénitiens étoit de ſeptante & cinq galeres, en comptant celles des Catalans & des Grecs qui s'étoient ligués avec eux contre les Génois. Nicolas Piſani, Officier de mer fort eſtimé, qui la commandoit, ſe ſentant fort ſupérieur, partit de Gallipoli avec un vent favorable, pour aller du côté de Pera attaquer la flotte génoiſe, compoſée de ſoixante-quatre galeres, & commandée par Paganino Doria. Ils la trouverent dans cette partie du détroit qu'on appelle le bras de St. George, & le combat fut bientôt engagé malgré la tempête qui favoriſoit les Vénitiens. Les Génois avoient pour eux un grand avantage ; comme la mer dans ce détroit n'a pas trois milles de largeur, la flotte ennemie ne put pas ſe déployer & s'étendre ; il n'en combattit qu'une partie : ainſi les Vénitiens ne profiterent pas de leur ſupériorité. On ſe battit avec tant de fureur de part & d'autre, que la tempête, la nuit & le ſang répandu ne purent pas faire ceſſer le combat. Il paroît par le recit de Pétrarque qu'on ſe battit encore le lendemain, ce qui ne s'accorde pas avec ce que diſent la plupart des Hiſtoriens.

Les Corthuſi prétendent que la perte fut ſi grande de part & d'autre, qu'on ne peut pas dire qu'il y ait eu un vainqueur. André Dandolo parle dans ſa chronique ſur le même ton. Cependant l'on convient aſſez généralement que les Génois remporte- L. 10. c. 7.

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1352.

rent la victoire ; mais quelle victoire ! elle remplit de deuil la ville de Gênes, & y fit répandre beaucoup de larmes (*a*). On avoit perdu treize galeres & un grand nombre de gens de considération. La perte étoit encore plus grande du côté des alliés. Plus de deux mille hommes y périrent ; il y en eut à peu près autant de prisonniers. Les Vénitiens perdirent quatorze galeres ; les Catalans, dix & leur Général ; les Grecs, deux. On prétend que les Grecs firent voile vers Constantinople, peu de tems après que le combat fut engagé, & que cette défection fit pencher la victoire du côté des Génois.

Cantac. l. 4. cap. 30.

Cependant l'Empereur Jean Cantacusene parlant de ce combat dans l'histoire qu'il nous a laissée, attribue la victoire à l'armée des alliés, & en donne tout l'honneur aux Grecs. On voit par-là combien la vanité & l'esprit de parti ont altéré la vérité dans cette histoire, que le rang de l'Auteur & son esprit rendent d'ailleurs fort estimable.

Les Génois, pour se venger des Grecs, se liguerent avec les Turcs, à la honte du nom chrétien, & entreprirent le siege de Constantinople. Le 6 Mai Jean Cantacusene abandonné par les alliés, demanda la paix, dont les Génois dicterent les conditions. Les Vénitiens & les Catalans furent exclus du commerce de Constantinople.

Les Vénitiens ne perdirent pas courage ; après avoir réparé & rafraîchi leur flotte, ils se disposoient à aller prendre leur revanche, lorsque le Pape qui avoit extrêmement à cœur de faire cesser une guerre funeste

(*a*) Unde non lætitiâ sed planctu janua ex cruentâ & funebri victoriâ repleta est. *Od. Rain.*

qui

Digitized by Google

qui tournoit à l'avantage des Infideles, engagea les parties belligérantes à envoyer leurs Ambaſſadeurs à Avignon, pour y traiter une paix ſi deſirable. AN. DE J. C. 1352.

Les Ambaſſadeurs de Veniſe, de Gênes & d'Aragon s'y rendirent dans le mois de Septembre. Le Pape leur donna pour Commiſſaires & médiateurs les Cardinaux Pierre Deſprès, Bertrand de Deux, Elie de Taleirand, & Gille Albornos. Tout le mois d'Octobre fut employé en négociations qui n'aboutirent à rien. Les eſprits étoient trop aigris pour qu'il fut poſſible de les accorder. Pétrarque y déploya envain ſon éloquence, & Clement VI le grand talent qu'il avoit pour concilier les eſprits. Ce fut dans ces circonſtances que Pétrarque ſe détermina à écrire aux Génois la lettre ſuivante, où, les prenant par leur foible, il raſſemble avec beaucoup d'art tout ce qui pouvoit les déterminer à la paix.

Fam. l. 14. ep. 5. & 6. M.

» Magnifique Duc, Illuſtres Conſeillers, permettez-
» moi de vous parler avec liberté. Je n'ai pas cru qu'il
» me convînt de vous exhorter à la paix dans le temps
» que vous étiez ſur le champ de bataille, armés &
» prêts à combattre. J'attendois avec inquiétude quelle
» ſeroit l'iſſue de ces grands préparatifs de part &
» d'autre. Avant le départ des deux flottes, je fis les
» inſtances les plus fortes pour la paix auprès du
» Doge de Veniſe, dont j'étois plus connu & plus
» voiſin, je regardois cela comme un devoir, & je
» ne craignois pas qu'on me reprochât de me mêler
» d'affaires étrangeres. Comme homme, je puis être
» touché des malheurs de l'humanité. Comme Ita-
» lien je dois être ſenſible aux calamités de ma patrie,
» & je crois qu'en cela perſonne ne l'emporte ſur moi.

AN. DE J. C. 1352.

» A préſent que le feu de la haine a été amorti » par le ſang répandu, je penſe qu'il eſt temps de » donner, pour ainſi dire, le ſignal de la retraite ; » mais je ne le ferois pas avec tant de confiance, » ſi je ne connoiſſois pas le caractere de ceux à qui » j'ai à faire. Il n'y a point de nation plus terrible » dans la guerre & plus douce dans la paix. Vous » avez vaincu ; il eſt temps de vous repoſer. Que » vos mains victorieuſes ceſſent de répandre le ſang ! » Dans la chaleur du combat, la valeur veut qu'il ſoit » verſé ; après le combat, l'humanité s'y oppoſe. Il n'y » a que des bêtes féroces qui faſſent ſuccéder le carna- » nage à la victoire. On prouve par la douceur qu'on » méritoit de vaincre ; & cela eſt aiſé à ceux pour » qui la victoire n'eſt pas une choſe nouvelle & in- » ſolite. Tous les lieux où vous avez porté les ar- » mes, ſont marqués par vos victoires ; toutes les » mers célebres par vos triomphes. L'océan même » redoute vos pavillons ; la mer des Indes s'applau- » dit de n'être pas navigable pour vous ; il ne man- » quoit à votre gloire que de voir le Boſphore teint » du ſang de vos ennemis.

» Peut-on lire ou entendre ſans frémir d'horreur » la rélation de ce terrible combat livré entre Conſ- » tantinople & Calcédoine, où vous avez vaincu trois » nations belliqueuſes, qui vinrent fondre ſur vous à » la faveur du vent ? (car elles venoient de Gallipoli, » & c'étoit le vent du midi qui ſouffloit) Tel étoit » votre acharnement réciproque que la tempête & la » nuit même ne furent pas capables de vous ſéparer.

» Qui pourroit repréſenter les horreurs de cette » journée, le bruit épouvantable que faiſoit le vent,

Digitized by Google

» les cordages, les armes, le choc des vaiſſeaux, » le ſon des trompettes, le ſifflement des flêches qui » voloient dans les ténebres, les cris & les gémiſſe- » mens des bleſſés ! AN. DE J. C. 1352.

» On peut vous appliquer ce que diſoit Virgile » de cette fameuſe nuit, où Troye fut réduite en » cendres. *Qui pourroit peindre le carnage affreux* » *qu'elle couvrit de ſon ombre, ou verſer aſſez de lar-* » *mes pour pleurer tout le ſang qui y fut répandu* (*a*) ! » Non ; l'hiſtoire ne nous fournit point d'exemple d'un » combat auſſi opiniâtre que le vôtre, qui a duré deux » jours & une nuit d'hyver. La poſtérité aura peine » à le croire.

» Les étrangers que vous avez battus, ne méri- » tent pas de pitié ; pourquoi s'aviſent-ils de mêler » leurs armes avec les nôtres ? Je ne plains point cette » nation vénale, inſolente & ſans foi, qui oubliant une » paix ſolemnellement jurée .... Mais que dis-je ! le » malheureux peuple eſt digne de compaſſion. C'eſt » aux Princes qu'il faut s'en prendre : ce commerce » honteux & barbare qu'ils font du ſang de leurs ſu- » jets, mérite toute notre indignation.

» Pour ce qui regarde ces Grecs menteurs & fai- » néans, cette vile canaille incapable de rien de grand, » je me réjouis de leur défaite. J'eſpére que vous dé- » truirez cet empire infame, le ſiege des erreurs. » C'eſt à vous ſans doute que Jeſus-Chriſt a confié » une vengeance trop long-temps retardée.

» Il n'en eſt pas de même des Vénitiens ; je ſuis » vivement touché de leurs déſaſtres. Plût-à-Dieu

(*a*) Quis cladem illius noctis quis funera fando
Explicet aut poſſit lacrymis æquare labores ! *Virg. Æneid. L.* 2.

AN. DE J. C. 1352.

» qu'ils m'euſſent cru dans le temps ! Plût-à-Dieu que » vous vouluſſiez réfléchir les uns & les autres que » vous êtes Italiens, que vous avez été amis, qu'au- » cune offenſe capitale ne vous a mis les armes à » la main, & qu'il n'eſt queſtion entre vous que de » la ſupériorité & du premier rang ! Plût-à-Dieu que, » renonçant à une guerre dont la cauſe eſt ſi légere, » vous uniſſiez vos armes pour punir ces perfides inſ- » tigateurs, qui ont ſemé la diſcorde parmi vous, & » qu'après les avoir détruits (ce qui vous ſeroit fort » aiſé) vous entrepriſſiez la délivrance de la Terre » ſainte : choſe agréable au monde & à la poſté- » rité !

» Vous avez vaincu : faites-voir à préſent que ce » n'étoit ni la haine ni la cupidité qui vous mettoit » les armes à la main ; que vous ne faiſiez la guerre » que pour avoir la paix. Forcez vos ennemis d'a- » vouer que vous les avez vaincus par les procédés, » comme par les armes. Faites aimer & reſpecter » vos vertus par ceux qui redoutent votre puiſſance. » Voilà le vrai moyen d'obtenir cette ſupériorité que » vous ambitionnez, & de faire que rien ne manque » à votre gloire dans la paix comme dans la guerre.

» Les grandes villes dans la paix ſont comme ces » grands corps qui paroiſſent fort ſains au dehors, » & qui ont des maladies internes, cauſées ordinaire- » ment par un trop long repos. Le mouvement & » l'agitation ſont néceſſaires aux villes comme aux » corps pour diſſiper les mauvaiſes humeurs qui pro- » duiſent ces maladies intérieures & cachées, bien » plus dangereuſes que celles qui paroiſſent au de- » hors. Cela mérite toute votre attention. Il eſt très-

Digitized by Google

» bon de vivre en paix quand on le peut ; mais quand
» cela eſt impoſſible, une guerre étrangere eſt préfé- AN. DE J. C. 1352.
» rable à une guerre intérieure.

» Je ne ſuis pas Prophete ; je ne ſais pas lire dans
» les aſtres les événemens futurs ; mais autant qu'on
» peut juger de l'avenir par le paſſé, je crois pou-
» voir dire que dans les guerres extérieures vous au-
» rez toujours le deſſus, & que vous n'avez à crain-
» dre que des ennemis intérieurs. Rome ne pût être
» vaincue que par elle-même. Ce qui lui eſt arrivé
» vous arrivera, ſi vous ne trouvez pas moyen de
» rendre plus doux & plus pacifiques les eſprits de vos
» citoyens. Prenez garde à préſent que la victoire ne
» les débauche.

» Vos flottes feront trembler tout le monde, quand
» elles ne ſeront pas affoiblies par la diſcorde. Je pour-
» rois rapporter pluſieurs exemples de villes qui n'ont
» été détruites que par des guerres inteſtines & des
» haines cachées ; mais il n'en eſt point de plus fort
» & de plus ſenſible que le vôtre. Rappellez-vous ce
» temps où vous étiez le peuple le plus fortuné de
» la terre. (J'étois encore enfant, & je m'en reſſou-
» viens comme d'un ſonge) votre contrée paroiſſoit
» un ſéjour céleſte ; tels étoient les champs élyſées.
» Quel ſpectacle du côté de la mer ! Ces tours qui
» menacent le ciel, ces palais où l'art a vaincu la na-
» ture ; ces côteaux couverts de cedres, de vignes
» & d'oliviers ; ces maiſons de marbre ſemblables à
» des maiſons royales, bâties ſous des rochers ; ces
» retraites délicieuſes au milieu des écueils, où l'or
» brille, où les flots de la mer viennent ſe briſer,
» attiroient les regards des navigateurs, & ſuſpen-

[redacted], doient le mouvement des rames.

An. de J. C. 1352.

„ Quand on alloit par terre, pouvoit-on voir ſans „ étonnement ces figures d'hommes & de femmes ſi „ auguſtes & plus qu'humaines, des délices inconnues „ dans les villes répandues au milieu des bois & des „ champs ! Quand on entroit dans votre ville, on „ croyoit entrer dans le temple de la félicité & de „ la joie. On pouvoit dire d'elle ce qu'on diſoit au- „ trefois de Rome ; *c'eſt la ville des Rois.*

„ Vous aviez battu les Piſans quelque temps aupa- „ ravant & combattu les Vénitiens : demandez „ à vos vieillards qui ont pu être témoins de ces com- „ bats, quelle impreſſion ils avoient faite. Quelle „ crainte dans les ports ! quelle vénération des peu- „ ples ! quel bruit ſur les rivages, quand on voyoit „ paſſer votre flotte victorieuſe ! vous étiez les maî- „ tres de la mer : à peine oſoit-on naviger ſans „ votre permiſſion. Deſcendez enſuite à ce temps, „ où l'orgueil, le luxe & l'envie, ſuite ordinaire de „ la proſpérité, s'emparerent de ce peuple vainqueur, „ & le rendirent miſérable, ce que des mains étran- „ geres n'auroient pu faire. Quelle différence grands „ Dieux ! Ce beau rivage, cette ville ſi magnifique pa- „ rurent bientôt après incultes, déſerts, défigurés, rui- „ nés ; ces palais ſuperbes devenus des retraites de „ voleurs, faiſoient peur aux paſſans. Enfin votre ville, „ aſſiégée par ſes exilés (*a*) avec le ſecours des Mi- „ lanois, ſouffrit tous les fleaux de la guerre, lorſ- „ que le Roi Robert, la gloire de notre ſiecle, venu „ pour la défendre, y reſta enfermé pendant un an *.

Depuis le 20. Juillet 1318. juſqu'au 29. Avril 1319.

(*a*) Les Doria & les Spinola Gibelins, exilés par le credit des Fieſques & des Grimaldi Guelphes, leurs ennemis, implorerent le ſecours de Marc Viſconti, Seigneur de Milan, qui alla avec eux aſſiéger Gênes, l'an 1318.

Digitized by Google

„ Choſe inouie & incroyable ! On ſe battoit non-ſeu-
„ lement ſur terre & ſur mer, mais dans l'air même AN. DE J. C. 1352.
„ & ſous terre (*a*). Vous avez été enſuite agités pen-
„ dant pluſieurs années par des mouvemens inteſtins ;
„ n'ayant d'ennemis que vos propres citoyens, juſqu'à
„ ce qu'enfin, inſtruits par vos malheurs, vous avez
„ élu un chef, ce qui eſt ſans contredit le meilleur
„ état d'une République. Alors votre ville changea
„ de face ; les nuages furent diſſipés, les quérelles
„ éteintes ; la paix, la tranquillité, la juſtice réta-
„ blies. Vos citoyens unis ne triompherent plus que
„ de leurs ennemis.

„ Il eſt aiſé à préſent de vous précautionner pour
„ l'avenir. Il y a un vieux proverbe qui dit : *combien*
„ *de choſes ſe font mal parce qu'elles ne ſe font qu'une*
„ *fois*. Vous pouvez vous rappeller ce qui vous a per-
„ dus. Un exemple domeſtique & récent vous a appris
„ que la proſpérité humaine eſt legere & gliſſante, que
„ vous ne devez vos malheurs qu'à une diſcorde in-
„ térieure. Vous recommencez à vivre, pour ainſi
„ dire ; prenez garde de retomber dans les mêmes
„ écueils ; vous n'avez que cela à craindre. Soyez unis,
„ aimez la juſtice, la paix, & ſi vous avez tant
„ d'envie de faire la guerre, portez-la dans des pays
„ étrangers, où vous trouverez toujours des ennemis
„ à combattre.

A Avignon, 1er. *Novembre.*

Peu de jours après avoir écrit cette lettre, Pétrarque ne voyant point arriver le Cardinal de Bologne ; ennuyé de l'attendre, ne pouvant plus tenir à Avignon, en ſortit ſecrettement, faiſant courir le

(*a*) Villani, *L.* 9. *cap.* 115. compare ce ſiege à celui de Troyes.

bruit qu'il étoit parti pour l'Italie, & alla se cacher
An. de J. C. 1352. à Vaucluse.

Fam. l. 14. ep. 7. M. R.

Dès qu'il y fut arrivé, il écrivit au Cardinal : " vous
„ m'aviez ordonné de vous attendre ; vous ne deviez
„ être qu'un mois absent ; mais ce grand Roi, qui
„ vous est aussi uni par les liens de l'amour que par
„ ceux du sang, les charmes de Paris & de la Seine
„ vous font oublier votre parole, & je n'en suis pas
„ étonné. Pour moi, la triste Avignon & le Rhône
„ violent m'ont possédé jusqu'à présent ; mais ne pou-
„ vant plus les supporter ; excédé de cette Cour, je
„ suis venu me refugier dans ma retraite, où j'atten-
„ drai de vos nouvelles. Si vous restez à Paris, je
„ partirai bientôt pour l'Italie, sans aller dire adieu
„ à mes amis, qui voudroient toujours contre vent
„ & marée me retenir dans cette maudite ville, d'où
„ mon esprit est absent quand mon corps y est. Les
„ deux mois que j'ai passés à vous attendre, m'ont
„ paru des années.

„ Ce que vous vouliez faire pour moi est certaine-
„ ment considérable ; vous n'êtes capable que de gran-
„ des choses : je voudrois bien que mon absence ne
„ nuisît pas à mes amis auprès de vous ; procurez-
„ leur ce que vous me destiniez ; vous me ferez un
„ très-grand plaisir. J'ai assez & trop de bien pour
„ ce qui me reste à vivre, je ne demande plus rien.
„ Vous êtes le meilleur des peres ; je me flatte que
„ vous me pardonnerez, si je céde à la nécessité à
„ laquelle les Rois même sont soumis ; je vous ai
„ obéi tant que j'ai pu.

Ad fontem Sorgiæ vi. idus Novembres.

A Vaucluse, le 8 Novembre.

Il écrivit sur le même ton à l'Abbé de St. Benigne.

Dans

Digitized by Google

Dans une lettre qu'il écrivit dans le même temps à l'Evêque de Cavaillon, pour lui apprendre le parti qu'il avoit pris de venir se cacher à Vaucluse, il peint bien l'état de son ame. « Je ne puis pas dans » ce siecle bien établir dans mon ame ce que je vou- » drois ; ce n'est pas que je l'ignore ; mais j'y trouve » de grands obstacles, & je ne saurois fixer ma vo- » lonté sur des choses que je vois ne pouvoir pas » réussir. Le Sage a bien raison de dire que *tout est* » *difficile*. Je ne puis pas ce que je veux ; je ne veux » pas ce que je puis ; je cherche une chose que je » veuille & que je puisse, & je ne la trouve pas. » Voilà ce qui fait flotter mon ame dans une mer » d'incertitudes & de perplexités.

AN. DE J. C. 1352.

L. 15. ep. 11. M. R.

Après avoir resté quelques jours à Vaucluse, désespérant de voir arriver le Cardinal de Bologne, & ne recevant pas de ses nouvelles, Pétrarque se détermina à partir pour l'Italie. L'automne cette année avoit été d'une sécheresse extraordinaire ; il y avoit plusieurs mois qu'il n'avoit plu. Le temps étoit beau & serein ; il crut pouvoir s'y fier, *quoiqu'il n'y ait rien*, dit-il, *sur quoi on doive moins compter qu'un beau temps d'hyver*. Cependant il ne pouvoit pas ignorer que sa destinée étoit d'essuyer toujours dans ses voyages des chaleurs excessives ou des pluies abondantes. Il se mit en marche le 16. Novembre avec ses papiers & la plus grande partie de ses livres qu'il vouloit transporter dans son Parnasse d'Italie. A peine eut-il mis le pied hors de sa maison, que le temps se couvrit & parut humide. Ce n'étoit d'abord qu'un brouillard, qui devint bientôt une vraie pluie. Il jura d'abord contre sa mauvaise fortune, & fut

L. 15. ep. 2. & 3. M. R. Var. 24.

An. de J. C. 1352.

tenté de revenir sur ses pas ; mais ensuite il reprit courage, & continua sa route. Le port n'étoit pas loin ; il falloit qu'il passât par Cavaillon, qui n'est qu'à deux lieues de Vaucluse, & il vouloit s'y arrêter, pour faire ses adieux à son ami Philippe de Cabassole.

Il étoit presque nuit lorsqu'il y arriva. L'Evêque étoit malade, & lui avoit caché son état pour ne pas l'affliger. Il le reçut comme un Ange ; des larmes de joie couloient sur son visage. *Je ne suis plus en peine de moi*, dit-il à son frere, *j'ai mon ami Pétrarque ; la santé est entrée dans ma maison avec lui.* Il ignoroit en disant cela que Pétrarque alloit en Italie, & que son projet étoit de passer la Durance avant la nuit. Dès qu'il en fut informé, il marqua un si grand désespoir, il demanda avec tant d'instance, qu'on passât au moins la nuit avec lui, qu'il ne fut pas possible de résister, d'autant plus qu'il pleuvoit à verse.

Cette pluie qui dura toute la nuit, donnoit de l'inquiétude à Pétrarque ; il vouloit partir le lendemain de bonne heure, & il craignoit de gâter les papiers & les livres dont ses ballots étoient farcis. Il avoit pris le parti de les laisser, & de livrer à la pluie un corps endurci par les voyages, & habitué à toutes les injures de l'air, lorsqu'il se vit arrêté par un plus grand obstacle qu'il n'avoit pas prévu. Quelques domestiques de l'Evêque lui apprirent que des bandits des Alpes étoient descendus sur le Var du côté de Nice, & qu'ils y faisoient toute sorte de ravages, ce qui rendoit la route d'Italie impraticable de ce côté-là ; chose inouie & sans exem-

Digitized by Google

ple. C'étoit cependant la route que Pétrarque avoit choisie, dans le dessein de passer à Montrieux, pour voir son frere le Chartreux, avant de quitter tout-à-fait la Provence. AN. DE J. C. 1351.

L'Evêque marqua une grande joie en apprenant cette nouvelle, parce qu'il étoit persuadé que Pétrarque renonceroit à son projet. Celui-ci crut d'abord que c'étoit un stratagême de son ami pour le retenir ; il envoya ses gens pour constater le fait ; ils lui rapporterent que la nouvelle étoit vraie, & qu'il n'y avoit pas moyen d'en douter.

Pétrarque flotta pendant quelque temps entre les différens partis qu'il pouvoit prendre. Il vouloit toujours, à quelque prix que ce fût, aller en Italie, & il se proposoit de passer par le Mont Genievre. Dans le fond la route de Gênes étoit plus longue & plus incommode ; il ne la prenoit que pour voir son frere, qu'il n'avoit pas vu depuis 1347. Les instances redoublées de l'Evêque & la pluie, qui continuant toujours avec violence, rendoit les chemins impraticables, le déterminerent enfin à rester. Il se retira dans sa chambre, où il ne lui fut pas possible de dormir une heure. La pluie avoit percé le toit & tomboit sur lui. Il se leva plutôt qu'à l'ordinaire pour dire mâtines, & alla ensuite dans la chambre de l'Evêque qui étoit éveillé.

Là il fut bien décidé que son départ seroit différé. *Tant d'obstacles*, dit-il, *me firent comprendre que Dieu n'approuvoit pas ce voyage, & je me fis un point de religion d'y renoncer.* La crainte de gâter ses livres & ses papiers, influa aussi beaucoup sur cette détermination, d'où il concluoit que les

richeſſes gênent la liberté. Il ſe contenta d'envoyer en Italie une partie de ſes gens, moins pour vaquer à ſes affaires, & lui préparer les voies, que pour être plus ſeul & plus tranquille à Vaucluſe, où il ſe rendit après avoir paſſé deux jours à Cavaillon. Le beau temps revint dès que ſes gens furent aſſez loin, pour qu'il n'y eût pas moyen de les rappeller, ce qui confirma Pétrarque dans l'idée où il étoit que la Providence avoit voulu mettre un frein au deſir qui le portoit en Italie. *Elle ſait mieux que nous*, dit-il, *les choſes qui nous conuiennent, & ce ne ſont pas toujours celles qui nous ſont les plus agréables.*

AN. DE J. C. 1352.

Pétrarque paſſa à Vaucluſe le reſte du mois de Novembre & tout le mois de Décembre. Ce fut là qu'il apprit un grand événement qui intéreſſoit tout le monde chrétien.

Clement VI ſuccomba enfin ſous la violence du mal contre lequel il avoit lutté toute l'année. *Il oublia*, dit Pétrarque, *ou il mépriſa le ſage conſeil que je lui avois donné, ce qui le fit retomber dans les mêmes filets; il ſe livra entiérement à cette troupe de Médecins qu'il avoit autour de lui. Le ſentiment du plus grand nombre & des plus ignorans prévalut. On le délivra des embarras de la Papauté par des remedes déplacés & des ſaignées trop fréquentes* (*a*).

Bal. tom. 1. fol. 917. Il mourut le 6 Décembre d'une fievre continue, ſelon Villani. Un de ſes Biographes dit qu'il avoit

(*a*) In eoſdem laqueos mox reverſus utiliſque conſilii vel immemor vel contemptor, totum ſe medicis tradidit, ubi quod ſæpe accidit melior pars numero victa eſt & ignorantium prævalente ſententiâ, intempeſtivis remediis & immodicâ, ut fertur ſenilis ſanguinis rapinâ . . . . . pontificali ſollicitudine liberatus eſt. *Ed. Baſil. fol.* 1113.

un abscès dans le dos qui crêva tout-à-coup & submergea son cœur. Un Auteur Anglois * assure qu'il fut empoisonné. Son corps fut porté le lendemain à l'Eglise de Notre-Dame, où on lui rendit les honneurs funebres avec la plus grande pompe. Il fut transporté quelque temps après à l'Abbaye de la Chaise-Dieu en Auvergne, où l'on voit encore son tombeau de marbre noir, qui fut violé & pillé par les Huguenots l'an 1562. On dit qu'ils prirent sa tête, dont ils se servirent comme d'un ballon pour jouer. L'Historien des Archevêques de Rouen dit que le Marquis de Curton fit du crane une espece de coupe, où il donnoit à boire à ses gens.

AN. DE J. C. 1352.

* *Henri de Knyghton.*

Papebr. Conat.

Hist des Arch. de Rouen, fol. 505.

Quoique cela m'écarte un peu de mon sujet, je ne puis me refuser d'observer ici qu'on n'a pas rendu à ce grand Pape toute la justice qui lui est due ; sur-tout les Italiens, qui n'aiment pas les Papes d'Avignon.

Mathieu Villani ne parle que de ses défauts ; à peine convient-il qu'il étoit *assez savant* (*a*), quoique ce fût un des hommes de son siecle qui avoit le plus de littérature & de doctrine. Il lui reproche avec dureté son goût pour les femmes, qui avoient en tout temps l'accès libre chez lui, & le servoient dans ses maladies ; sa passion pour la Vicomtesse de Turenne, qui étoit le canal des graces ; sa foiblesse pour ses parents, qu'il combla de biens & de dignités, quoiqu'ils en fussent la plupart indignes. Nos Historiens Ecclésiastiques, sur-tout Mr. Fleuri, n'ont fait que répéter ce qu'avoient dit les Italiens.

(*a*) Fù di convenevole scienzia, e molto cavallaresco, e poco religioso. *Mat. Vill. L.* 3. *cap.* 43.

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1352.

Pour nous, qui ne saurions faire un crime à Clement VI d'avoir siégé à Avignon, nous parlerons de lui sans prévention & sans amertume. Il faut convenir que c'est un des plus grands hommes qu'on ait vus sur la chaire de St. Pierre. Telle est l'idée que nous en donnent les Auteurs contemporains & les succès de son Pontificat. S'il eut quelques défauts, ils étoient rachetés par de grandes vertus & des qualités aimables. Sans doute il ne conviendroit pas que les Papes imitassent sa maniere de vivre un peu trop cavaliere, & se fissent servir par des femmes ; mais il seroit à desirer pour le bonheur du monde que tous les Princes le prissent pour modele dans le gouvernement de leurs états.

Quoi de plus brillant & de plus glorieux que les dix années de son Pontificat ! Il vint à bout d'une grande affaire où ses prédécesseurs avoient échoué ; il déposa l'Empereur Louis de Baviere, & fit élire à sa place Charles de Luxembourg. Il permit à celui-ci de se faire couronner à Rome, à condition qu'il ne s'y arrêteroit pas, & il fut obéi. Il eut le plaisir de voir à ses pieds une belle Reine accusée d'un grand crime, plaidant elle-même sa cause ; à ses genoux les Ambassadeurs du tyran de l'Italie demandant pardon pour leur Prince ; dans ses fers le fameux Tribun de Rome, qui avoit osé lever l'étendart contre lui. Il ordonna à Casimir, Roi de Pologne, de renvoyer ses maîtresses & d'être fidelle à sa femme : ce Prince se revolta d'abord ; mais il se soumit ensuite, & subit la pénitence qu'on lui imposa.

Dugl. L. 9. fol. 1090. & seq.

Le plus généreux de tous les hommes eut le plaisir

Digitized by Google

de donner des couronnes : il conféra plus de bénéfices qu'aucun de ſes prédéceſſeurs n'avoit fait avant lui. Rien ne lui coûtoit autant qu'un refus, & quand il ne pouvoit pas accorder ce qu'on lui demandoit, ſon eſprit lui fourniſſoit toujours des expédiens & des reſſources pour renvoyer contens ceux qu'il refuſoit malgré lui. Quelques Hiſtoriens parlent d'un refus qui lui fait honneur. *Il ne voulut pas*, diſent-ils, *accorder une de ſes nieces au Roi de Sicile, qui la demandoit en mariage.* AN. DE J. C. 1352. *Spond. ann. Pagi Brev*

Non content de répandre les tréſors de l'Egliſe avec une profuſion ſans exemple, il dépenſa des ſommes conſidérables à faire des fondations utiles, à marier des orphelines & à ſoulager des familles nobles qui étoient tombées dans l'indigence. Un de ſes Hiſtoriens lui reproche d'avoir diſſipé les tréſors de St. Pierre. Pouvoit-il en faire un meilleur uſage ? Pétrarque, qui ne doit pas être ſuſpect ſur ſon compte, nous aſſure que *perſonne ne méritoit plus que lui le nom de Clement qu'il portoit.* (*a*). Ses Biographes racontent un trait de ſa clémence, dont peu de gens ſeroient capables. Une perſonne qui l'avoit offenſé griévement, oſa lui demander une grace ; c'étoit une belle occaſion de ſe venger ; il en fut tenté ; mais il réſiſta à la tentation, & la grace fut accordée. *Bal. fol.* 178. *Bal. fol.* 264.

Naturellement éloquent, il parloit ſans préparation avec beaucoup de facilité & de nobleſſe. Ses diſcours conſiſtoriaux qu'on trouve à la bibliotheque du Roi le prouvent ; ils paroiſſent couler de ſource.

(*a*) Nulli major ineſt clementia : nomen ab ipſis
Dignum rebus habet. *Petr. carm.*

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1352.

Il avoit un talent singulier pour faire passer dans l'esprit des autres tout ce qu'il vouloit & pour remuer les cœurs à son gré. Il ne respiroit que la paix & l'union ; dès qu'il voyoit des semences de guerre, il s'empressoit de les étouffer. Quelques mouvemens qu'il se donnât, il ne put établir que des treves entre la France & l'Angleterre ; la jalousie des deux Rois & l'antipathie éternelle des deux nations étoient un obstacle à la paix qu'il lui fut impossible de surmonter. Il paroissoit plus difficile de concilier la Reine de Naples & le Roi de Hongrie ; cependant il en vint à bout. Peu s'en fallut qu'il ne réunît l'Eglise Grecque avec l'Eglise Latine. Cette réunion qu'il avoit préparée avec adresse, auroit mis le comble à la gloire de son Pontificat.

N'est-il pas étonnant qu'avec tant de titres pour être aimé & adoré de tout le monde, Clement VI n'ait jamais pu mériter l'estime & les bonnes graces de Pétrarque ? Mais il étoit Limousin ; il n'aimoit pas l'Italie autant que la Gascogne, & au lieu d'aller rétablir le St. Siege à Rome, il acheva de bâtir le palais des Papes à Avignon, que son prédécesseur avoit commencé [a]. Torts essentiels qui éclipsoient toutes les bonnes qualités de Clement VI. aux yeux de Pétrarque. Peu de jours après la mort de ce Pape, il écrivit de Vaucluse à l'Evêque de Cavaillon la lettre suivante.

Var. 44. Vaucl. 10. Décembre.

Truite.

» Je vous envoie trois présents de nature fort » différente : un poisson, couleur d'or, avec des » écailles d'argent, que les uns appellent *Torrentina*,

(a) Clement VI fit bâtir tout le devant du Palais & la grande Chapelle du côté de la Vice-Gerence. Il orna de peinture le Consistoire ; il commença les murailles de la ville depuis la Roque de Dons jusqu'à la porte du Rhône.

les

» les autres *Turtura*. Le fils de mon hôte l'a pris » dans les belles eaux de cette fontaine. Le second » est un canard gras qui habite depuis long-temps » sur ses bords. L'air ni l'eau n'ont pu le garantir » des poursuites de mon chien. Le troisieme est une » épitre que j'ai pêchée moi-même avec les filets de » mon esprit dans les flots où mon ame nage au » milieu des écueils. Les deux premiers resteront » chez vous ; mais le troisieme me reviendra, s'il » vous plaît, dès que vous en serez rassasié. Vous » en savez la raison : *la vérité engendre la haine* *. » Si cela étoit vrai du temps de Terence, à plus » forte raison à présent. Lisez donc en secret & ren- » voyez-moi jusqu'à ce que nous sachions ce que » Dieu ou la fortune nous préparent. Quand nous » le saurons, nous verrons s'il faut jetter cette lettre » au feu, ou la joindre à ses sœurs *. Elle n'est que » pour vous ; je ne voudrois pas que personne au- » tre la lût ; jugez par-là de ma confiance.

AN. DE J. C. 1352.

* Veritas odium parit. *Ter.*

* Les épitres *sine titulo.*

Il y a lieu de croire qu'il parloit dans cette lettre de la mort du Pape & de l'élection future. L'Evêque de Cavaillon la renvoya d'abord après l'avoir lue, & manda à Pétrarque qu'elle lui avoit fait grand plaisir.

Pétrarque lui répondit le lendemain. « Je suis » charmé que mon épitre vous ait plu ; je la trouve » bien meilleure depuis qu'elle a mérité votre suf- » frage. Elle vous est adressée, parce que je sais » que vous êtes l'ennemi capital des vices. Je vous » envoie un quatrieme présent. C'est une lettre au » Clergé de Padoue sur la mort d'Ildebrand notre » Evêque (1), que vous admiriez, dont vous fai-

Fam. l. 13. *ep.* 11. *M. R.* Vendi. 15. Décemb.

(a) Hildebrand Conti, Evêque de Padoue depuis 1319, mort le 2 Novembre

An. de J. C. 1352.

» faz souvent l'éloge, & dont la vertu me paroiſ-
» ſoit au-deſſus de notre admiration & de nos élo-
» ges. Vous l'aimez cette vertu, quoique, ſi je ne
» me trompe, vous n'euſſiez aucune liaiſon avec ce
» ſaint Prélat. Comparez cette lettre avec celle que
» je vous envoyai hier, & vous verrez ſi mon ſtyle
» eſt auſſi propre aux louanges qu'à la cenſure. Les
» défauts que vous y trouverez, mettez-les ſur le
» compte de mon eſprit, & ce qui vous paroîtra
» bien, attribuez-le au ſujet; car en vérité il eſt
» aiſé de louer l'un & de blâmer l'autre. Qui eſt-ce
» qui ne deviendroit pas éloquent en traitant des
» ſujets de cette eſpece?

Je ne doute pas qu'il ne ſoit queſtion de Clement VI. dans ces deux lettres. C'eſt lui que Pétrarque met en oppoſition avec Hildebrand Comti, dont il fait un grand éloge dans ſa lettre au Clergé de Padoue, au lieu que cette épitre qu'il envoyoit à l'Evêque de Cavaillon, en lui demandant le plus grand ſecret, contenoit, ſi je ne me trompe, une ſatyre vive ſur le Pape qui venoit de mourir.

Ce qui me le perſuade, c'eſt que Pétrarque avoit fait la même choſe à la mort de Benoit XII, comme on a vu, & d'ailleurs il nous a laiſſé deux églogues dans leſquelles Clement VI. eſt fort maltraité.

Paſtorum Pathos. *Eglog. VI.*

Dans la premiere St. Pierre paroît ſur la ſcene, faiſant ſous le nom de Pamphile les reproches les plus durs & les amers à Clement VI. ſur le peu de ſoin qu'il prenoit du troupeau que Jeſus-Chriſt lui a confié, & ſur la vie molle & faſtueuſe

1352. âgé de 90. ans. *Obiit 20 Novembris Ildebrandinus Comes Romanus, Epiſcopus Paduæ, annorum 90. anno 33. ſui Epiſcopatus, præſul ſufficiens & dilectus.* Corth.

Digitized by Google

qu'il menoit, bien oppoſée à la vie dure & auſtere des premiers Paſteurs. Il le menace de ſon maître, qui viendra bientôt lui faire rendre compte. AN. DE J. C. 1352.

Clement VI. (ſous le nom de Mition *) répond à Pamphile : « Vous êtes, on ne peut pas plus, dur » & plus aigre. Toujours prêt à mordre, vous n'a- » vez que des injures à la bouche. Il eſt plus aiſé » de cenſurer les mœurs des autres que de juſtifier » les ſiennes. *Ingrat ! infidele ! fuyard !* n'avez-vous » pas renié votre maître & abandonné votre troupeau » pour éviter la perſécution ? Ce troupeau que Jeſus- » Chriſt lui-même vous avoit confié, a-t-il jamais » plus ſouffert que dans le temps que vous en pre- » niez ſein ? N'y a-t-il pas une vallée à Rome encore » graſſe du ſang qui fut répandu alors : des cavernes » pleines des oſſemens qui y furent confuſément en- » taſſés, & qui font horreur (*a*) ?

» Je me garderois bien d'imiter la vie pauvre & » groſſiere que vous meniez, & dont vous faites » gloire. J'ai des caves pleines d'argent, puis-je mieux » faire que de m'en ſervir pour jouir des douceurs » & des commodités de la vie ? J'ai des diamans & » des pierreries, je veux que mon épouſe en ſoit » parée, qu'on voie à ſa toilette ce beau miroir dont » le *berger de Biſance* m'a fait préſent, & qu'on la » prenne pour une Reine. Je ne menerai pas mon » troupeau comme vous dans les buiſſons & les ro- » chers : je choiſis les pâturages les plus gras : je » prétends qu'il ne manque de rien, & qu'il jouiſſe

* De *Mitis*, doux.

Serve, infide, fugax, Dominoque ingrate benigno.

Conſtantin.

(*a*) Eſt ſanguine vallis
Pinguis adhuc cæcis raptim congeſta cavernis
Oſſa jacent. *Eglog. VI.*

AN. DE J. C. 1352.

» de tout. A Dieu ne plaiſe que je ſépare les boucs » & les chevres, les géniſſes & les taureaux ! Ils » ſont faits pour être enſemble. Vos menaces ne me » font pas peur ; je ſers un maître bon & puiſſant.

Me meminidomino ſervare potenti.

Dans la ſeconde Mition s'entretient avec la Nymphe Epy *, qui a toute ſa confiance & ſes bonnes graces. Il lui parle de la converſation qu'il vient d'avoir avec le berger Pamphile, & ils font enſemble le dénombrement du troupeau après la peſte, pour ſe mettre en état de rendre compte au maître. C'eſt là que la Nymphe faiſant paſſer en revue les Cardinaux l'un après l'autre, déguiſés ſous des emblêmes paſtorales après avoir dit du bien de quelques-uns en petit nombre, peint les autres ſous les traits les plus affreux & les couleurs les plus noires. Il ne me ſeroit pas impoſſible de donner la clef de cette églogue myſtérieuſe ; mais j'ai déjà dit les raiſons qui m'empêchent de diſſiper les ténebres dont il a plu à Pétrarque de s'envelopper.

Grex infectus ac liſtectus. *Egl. VII.*

* La ville d'Avignon.

Je n'entreprendrai pas de le juſtifier ſur ces traits de ſatyre contre un Pape qui l'aimoit, qui lui avoit fait du bien, qui lui donnoit ſans ceſſe des marques de bonté & de bienveillance, juſqu'à lui dire : *demandez ce qu'il vous plaira.*

Il eſt vrai que ces traits ſatyriques étoient, pour ainſi dire, conſignés dans des lettres ſecrettes à des amis ou dans des ouvrages qui ne devoient jamais voir le jour. Mais ne ſait-on pas ce que c'eſt que ces ouvrages des grands Poëtes, qui ne doivent jamais voir le jour. Ce ſont ſouvent les productions les plus cheries de leur eſprit, qu'ils n'oſent livrer au public, parce qu'ils y attaquent la religion, le

Digitized by Google

gouvernement, les mœurs, les perſonnes les plus reſpectables. D'abord on les fait lire myſtérieuſement à quelques perſonnes privilégiées à qui on recommande le plus grand ſecret ; enſuite les copies ſe répandent. C'eſt un ami qui a trahi, un valet qui a volé, une mémoire heureuſe qui a retenu à la lecture. L'Auteur paroît au déſeſpoir ; il déſavoue l'ouvrage, & dans le fond de l'ame il eſt charmé qu'on le liſe. Cependant l'ouvrage eſt devenu public ; les Miniſtres de la Religion ſe plaignent, les dévots crient au feu, le gouvernement agit, les perſonnes attaquées veulent ſe venger, l'Auteur effrayé quitte ſa patrie, va chercher un aſyle dans les pays étrangers, & le plus beau génie de ſon ſiecle ne jouit pas de tous les avantages que devroit lui procurer la ſupériorité de l'eſprit & des talens. An. de J. C. 1352.

On verra Pétrarque envoyer lui-même des copies de ces églogues, qu'il avoit d'abord condamnées à des tenebres éternelles. Peut-on douter qu'il ne les fît lire à pluſieurs perſonnes à Avignon ? D'ailleurs ne ſait-on pas qu'il diſoit tout ce qu'il penſoit avec la plus grande liberté, ſans égard pour perſonne ? Il ne devoit donc pas être étonné de ce grand nombre d'ennemis qu'il avoit à la Cour du Pape, & de ce déchaînement contre lui, dont il ſe plaint ſi amérement.

Il nous peint cette Cour comme fort ignorante ; s'il faut l'en croire, ceux qui y tenoient les premiers rangs, ignoroient même ce que c'eſt que la poéſie. Cependant il convient qu'on y regardoit les Poëtes comme des perſonnages ſacrés plein de l'eſprit divin, ſur qui le bourreau ne pouvoit pas mettre la

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1352.

main ; que cette façon de penſer ſauva la vie à Rienzi, quoiqu'il n'eut jamais fait de vers. Cela poſé, quelle vénération n'auroit-on pas eu dans cette Cour pour le plus grand de tous les Poëtes, s'il ne s'étoit pas fait tant d'ennemis par la véhémence de ſes déclamations & le fiel de ſes ſatyres. N'eſt-il pas fâcheux que cette démangeaiſon de dire librement ce que l'on penſe, ſoit une maladie incurable de l'eſprit, & que dans tous les ſiecles les plus beaux génies en ſoient attaqués ?

La plupart des Cardinaux ſentirent la néceſſité de mettre quelque reforme dans la Cour Romaine. Voulant donner à Clement VI. un ſucceſſeur qui réparât ſes torts, ils jetterent d'abord les yeux ſur Jean* Birel, Général des Chartreux.

Dorlandi chron. Carth. fol. 231. Theat. chron. Ord. Carth. fol. 24. & 25.

C'étoit un Limouſin, connu par la ſainteté de ſa vie, & ſon zele pour la gloire de Dieu. Aucun reſpect humain ne le retenoit ; il prêchoit la pénitence avec force, & il écrivoit aux Princes avec la plus grande liberté pour les exhorter à ſe convertir. Le Cardinal de Taleirand fut effrayé quand il vit les Cardinaux pencher à donner leurs ſuffrages à un homme de cette trempe. *Qu'allez-vous faire*, leur dit-il, *ne voyez-vous pas que ce Moine accoutumé à gouverner des Anacoretes, voudra nous faire vivre comme eux ? Il nous fera aller à pied comme les Apôtres, & nos beaux chevaux ſeront envoyés à la charue* (*a*).

Il ne fut pas difficile au Cardinal de Taleirand, qui avoit un grand credit dans le Conclave, de

(*a*) On dit que le Cardinal de Taleirand, ſe repentant de ce qu'il avoit fait, combla de bienfaits l'ordre des Chartreux. Il acheva la Chartreuſe de Vaucluſe commencée par ſon frere le Comte de Perigord.

Digitized by Google

donner l'exclusion au Général des Chartreux. Les Cardinaux étoient fort embarrassés, & l'élection auroit beaucoup traîné, s'ils n'avoient appris que le Roi Jean venoit à Avignon pour faire élire un Pape qui lui fut dévoué. Cette nouvelle hâta leur choix, que le Cardinal de Taleirand fit tomber sur Etienne Alberti, Cardinal d'Ostie, qui prit le nom d'Innocent VI. Né dans un village * du diocese de Limoges, de parens peu connus, ce Pontife dut son élevation à la reputation qu'il avoit d'homme integre & de bonnes mœurs, capable de réformer la Cour Romaine par son exemple encore plus que par ses réglemens. En effet, peu de temps après son élection il supprima les reserves des bénéfices faites par ses prédécesseurs, donna des bornes à la pluralité, abolit les Commandes, obligea les Titulaires à la résidence, & diminua sa table & son train ; exemple que les Cardinaux ne se presserent pas de suivre.

AN. DE J. C. 1352.

* Beissac.

Une pareille reforme devoit plaire à un homme qui pensoit comme Pétrarque. On croiroit d'abord qu'il approuva l'élection d'un Pontife qui marquoit tant de zele pour l'honneur de l'Eglise ; mais ce Pape étoit Limousin, comme son prédécesseur, & par conséquent peu porté à ramener l'Eglise à Rome. C'étoit là le point essentiel.

Une autre chose rendit l'élection d'Etienne Alberti désagréable à Pétrarque. Un vieux Cardinal fort ignorant, mais *grand Jurisconsulte* (*a*), soutenoit que Pétrarque étoit magicien, parce qu'il lisoit Virgile,

Sen. l. 1. ep. 3.

(a) Pétrarque ne nomme pas ce Cardinal. Baluse croit que c'est le Cardinal de Commenges. Erreur. Il n'étoit ni vieux ni grand Jurisconsulte. C'est plutôt le Cardinal Poyet.

Digitized by Google

& il l'avoit perſuadé au Cardinal Alberti.

AN. DE J. C. 1351.

Cela ne donne pas une grande idée de l'eſprit & de la capacité de ce Pape. Il avoit cependant profeſſé le Droit Canon avec ſuccès dans l'Univerſité de Toulouſe. Il étoit Juge-Mage dans cette ville lorſqu'il fut nommé à l'Evêché de Noyon, & peu de temps après transféré à Clermont. *C'étoit un homme de bonne vie & de petit ſavoir*, dit Villani (*a*). C'eſt ainſi qu'en parlent la plupart des Auteurs contemporains.

Pétrarque n'a pas pu ſe refuſer de lui donner un coup de dent dans cette églogue où Clement VI. eſt ſi maltraité. Il lui fait dire en parlant de ſon ſucceſſeur : *il viendra bientôt après moi un homme triſte & peſant, qui par la dureté de ſes refus réparera les torts que j'ai fait à l'Egliſe par ma trop grande facilité. Il engraiſſera les pâturages romains avec le fumier d'Auvergne* (*b*).

Que pouvoit eſpérer Pétrarque ſous le Pontificat d'un homme qui le croyoit ſorcier ? Cependant, à peine les cérémonies du couronnement d'Innocent VI. furent achevées, que les Cardinaux de Taleirand & de Bologne écrivirent à Pétrarque qu'il falloit qu'il vînt au plutôt lui baiſer les pieds, & lui faire compliment ſur ſon exaltation. Pétrarque le connoiſſoit ; ils s'étoient trouvés ſouvent enſemble chez le Cardinal de Taleirand, qui ſe plaiſoit à plaiſanter Pétrar-

(*a*) Huomo di bona vita e di non grande ſcienzia e aſſai amico del Ré di Francia. *Matth. Vill. l.* 3. *cap.* 44.

(*b*) Succedet mihi ſorte aliquis, nec longius hic jam
Augurio, niſi fallor abeſt, qui triſtis, inerſque,
Mitia præduris excuſet facta repulſis ;
Alvernaſque ferat Romana in paſcua ſordes. *Eglog. VI.*

que

Digitized by Google

que devant lui sur la magie dont on l'accusoit.

C'est sans doute avec le Cardinal de Taleirand qu'il eut à peu près dans ce temps-ci une conversation singuliere dont il parle mystérieusement dans une de ses épitres sans titre, ayant attention de ne pas nommer le Cardinal François avec qui il s'entretenoit. Un jour parlant librement à son ordinaire sur l'état de l'Eglise & de l'Italie, il lui dit : « Je vois » l'Empire & la Papauté sur le penchant de leur ruine. » les deux luminaires vont s'éteindre : les deux glaives sont déjà presque émoussés. Telle est la destinée des choses mortelles qui ne peuvent pas toujours durer. Pour moi j'aime mieux que cela arrive à présent que ces deux choses ne sont plus » entre nos mains. On ne pourra du moins l'imputer qu'aux deux régions barbares qui les possedent ; » l'une dure & horrible * ; l'autre molle & énervée §. » Fort bien, répondit le Cardinal ; d'autres trouveroient peut-être trop libre ce que vous venez de dire ; pour moi je ne pense pas de même, & je trouve » que vous avez raison. Nos deux Clements ont fait » plus de tort à l'Eglise dans quelques années que vos » sept Gregoires n'ont pu lui faire du bien.

AN. DE J. C. 1352.

Epist. sine tit. 15.

* L'Allemagne. § La France.

Quelque répugnance qu'eut Pétrarque à paroître devant un Pape qui avoit si mauvaise opinion de lui, il crut devoir se rendre aux ordres de ses deux maîtres. Il partit de Vaucluse le 3 Janvier, laissant malade son concierge Raimond Monet ; ce valet bon à tout, cet homme de confiance dont il fait si souvent l'éloge.

A peine eut-il passé vingt-quatre heures à Avignon, qu'un de ses gens, qu'il avoit laissé à Vau-

cluſe pour avoir ſoin de Monet, vint la nuit à toute
An. de J. C. 1353. bride lui apprendre ſa mort. Il écrivit ſur le champ la lettre ſuivante aux deux Cardinaux, pour leur demander la permiſſion de retourner à Vaucluſe mettre ordre à ſes affaires.

Fam. l. 16. ep. 2. M. R. Avignon, 5 Janvier.

» Si Regulus, la terreur des Carthaginois, étant » en Afrique chargé d'une négociation importante, » ne rougit pas de demander un congé au Sénat, » ſous prétexte que celui qui labouroit ſon champ » étoit mort, pourquoi rougirois-je de faire une » demande ſemblable à mes deux illuſtres Patrons, » moi qui ne ſuis chargé d'aucune affaire publique, » & qui en ai fort peu de particulieres? J'ai perdu » hier mon concierge qui ne vous étoit pas inconnu; » il cultivoit pour moi quelques arpents d'une aſſez » mauvaiſe terre.

» Je ne crains pas que vous me faſſiez la réponſe » que le Sénat fit à Regulus. *Continuez de travailler » pour la République; elle aura ſoin de votre champ.* » Le champ de Regulus étoit à Rome; le mien eſt » à Vaucluſe, lieu que vous connoiſſez à peine. Sci- » pion, l'autre fleau de l'Afrique, commandant avec » ſuccès en Eſpagne, demanda auſſi un congé, par- » ce que ſa fille n'avoit pas de dot. Je ſuis à peu- » près dans le même cas: ma bibliotheque, que je » regarde comme ma fille, a perdu ſon gardien. Cet » homme ruſtique, que je ne ſaurois trop regretter, » avoit plus de prudence & même d'urbanité qu'on » n'en trouve ſouvent dans les villes. C'étoit d'ail- » leurs l'animal le plus fidele que la terre ait ja- » mais produit. Auſſi je lui avois confié mes livres » & tout ce que j'ai de plus cher au monde. J'ai été

Digitized by Google

» absent de Vaucluse pendant trois ans : à mon re- AN DE J. C. 1353.
» tour je n'ai rien trouvé dans ma bibliotheque non-
» seulement d'égaré, mais même de dérangé. Il ne
» savoit pas lire, & il aimoit les lettres ; il conser-
» voit avec un soin extrême mes livres les plus ra-
» res, qu'il connoissoit par un long usage ; il sa-
» voit distinguer les ouvrages des Anciens & les
» miens.

» Quand je lui confiois un livre, il témoignoit une
» grande joie, & le serroit contre sa poitrine en sou-
» pirant ; quelquefois il appelloit l'Auteur à voix
» basse. A le voir alors, on auroit dit que la vue
» ou le contact d'un livre le rendoit plus savant ou
» plus heureux. J'ai passé trois lustres avec lui ; je
» lui confiois mes pensées les plus secrettes, com-
» me j'aurois pu faire à un prêtre de Cerès, & sa
» maison étoit pour moi le temple de la bonne foi.
» Je le quittai avant hier légérement malade pour
» me rendre à vos ordres. Il avoit une vieillesse saine
» & fraîche, il est mort hier ..... me demandant
» souvent & invoquant le nom du Seigneur. Sa mort
» m'afflige beaucoup ; mais je le regretterois bien
» davantage, si son âge ne m'avoit pas averti que je
» le perdrois bientôt. Illustres Prélats ! laissez partir
» un homme qui vous est inutile. Il est nécessaire à
» son champ, encore plus à sa bibliotheque.

Pétrarque n'eut pas de peine à obtenir la grace qu'il demandoit dans cette lettre. Dès qu'il l'eut obtenue, il partit pour Vaucluse, d'où il ne fut plus possible de le tirer pour aller à Avignon, quelques instances que lui fissent ses amis & les deux Cardinaux, qui vouloient, à quelque prix que ce fût,

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1353.

lui procurer un établiſſement honorable & lucratif dans la Cour du Pape.

Fam. l. 16. ep. 3. M. R. Vaucluſe, 28 Mars.

» Je ſuis content, leur diſoit Pétrarque, je ne veux » rien, j'ai mis un frein à mes deſirs, j'ai tout ce » qu'il faut pour vivre. Cincinnatus, Curius, Fa- » brice, Regulus, après avoir ſubjugué des nations » entieres & mené des Rois en triomphe, n'étoient » pas ſi riches que moi. Si j'ouvre la porte aux » paſſions, je ſerai toujours pauvre. L'avarice, la » luxure, l'ambition ne connoiſſent point de bornes : » l'avarice ſur-tout eſt un abyme ſans fond. J'ai des » habits pour me couvrir, des vivres pour me nour- » rir, des chevaux pour me porter, un fond de terre » pour me coucher, me promener, & dépoſer ma » dépouille après ma mort. Qu'avoit de plus un Em- » pereur Romain? Mon corps eſt ſain ; dompté par » le travail, il eſt moins rebelle à l'ame. J'ai des » livres de toute eſpece ; c'eſt un tréſor pour moi ; » ils nourriſſent mon ame avec une volupté qui n'eſt » jamais ſuivie de dégoût. J'ai des amis que je re- » garde comme mon bien le plus précieux, pourvu » que leurs conſeils ne tendent pas à me priver de » ma liberté. Ajoutez à cela la plus grande ſécurité ; » je ne me connois point d'ennemis, ſi ce n'eſt ceux » que m'a faits l'envie. Dans le fond je les mepriſe, » & peut-être ſerois-je fâché de ne pas les avoir. » Je compte encore au nombre de mes richeſſes la » bienveillance de tous les gens de bien répandus » dans le monde, même de ceux que je n'ai jamais » vus, & que je ne verrai peut-être jamais. Vous » faites peu de cas de ces richeſſes, je le ſais bien, » que voulez-vous donc que je faſſe pour m'enrichir ?

Digitized by Google

» Que je prête à uſure, que je commerce ſur mer, AN. DE J. C.
» que j'aille brailler dans le barreau, que je vende 1353.
» ma langue & ma plume, que je me fatigue beau-
» coup pour amaſſer des tréſors que je conſerverois
» avec inquiétude, que j'abandonnerois avec regret,
» & qu'un autre diſſiperoit avec plaiſir. En un mot,
» qu'exigez-vous de moi? Je me trouve aſſez riche,
» faut-il encore que je paroiſſe tel aux yeux des au-
» tres? Dans le fond c'eſt mon affaire. Va-t-on con-
» ſulter le goût des autres pour ſe nourrir? Gardez
» pour vous votre façon de penſer, & laiſſez-moi la
» mienne; elle eſt établie ſur des fondemens ſolides
» que rien ne pourroit ébranler.

Cette peinture vraie & naturelle de la façon de penſer de Pétrarque ſur les biens & les honneurs de ce monde, eſt tirée d'une lettre qu'il écrivoit à ſon ami Socrate, pour qui il n'avoit rien de caché, & ſous ſon nom à ſes autres amis. Il avoit beau dire & beau faire, ces amis revenoient toujours à la charge, & vouloient le faire riche malgré lui. Gui Settimo étoit celui qui inſiſtoit le plus. Cet homme ambitieux, qui avoit toujours ſuivi la Cour Romaine pour faire fortune, n'imaginoit pas qu'on pût prendre une autre route, & penſer autrement que lui. Il écrivoit à Pétrarque : le Pape dans le fond aime les gens de mérite, il n'eſt pas poſſible qu'il ne revienne de ſa prévention, & qu'il ne faſſe quelque choſe pour vous. *Je veux que cela ſoit vrai*, lui répondit Pétrarque, *qu'eſt-ce que cela me fait? Si le Pape n'aime que les gens de mérite, il aime peu de gens. Je ne me flatte pas d'être de ce nombre, & j'aimerois mieux en être que d'être Pape.* *Fam. l. 16. ep. 3. M. R.*

AN. DE J. C. 1353.

Les instances réitérées des amis de Pétrarque furent inutiles ; il ne fut plus possible de l'attirer à Avignon pour le présenter au Pape. Contre son ordinaire il passa tout l'hyver dans sa solitude de Vaucluse, d'où il écrivit plusieurs lettres qu'on trouve dans le manuscrit de la bibliotheque du Roi, & qui me meneroient trop loin si j'entreprennois de les traduire toutes. Je me borne à celles qui contiennent quelques détails de sa vie, ou quelque anecdote curieuse.

Il étoit comme l'oiseau sur la branche, toujours prêt à prendre son vol pour retourner dans sa chere patrie ; mais il attendoit pour se déterminer sur un point aussi important le retour de quelques domestiques qu'il avoit envoyés en Italie pour lui rendre compte de ce qui s'y passoit. Vers le milieu de Février il en vit arriver un qui lui tint ce langage.

Fam. l. 15. ep. 3. M. R.

„ Quel est votre projet ? Vous fuyez Caribde pour „ tomber en Scilla. Vous déteſtez la Cour d'Avi„ gnon & vous avez raison ; mais vous ne savez „ pas ce qui vous attend en Italie. Le bruit de vo„ tre retour a déjà rassemblé vos amis par troupes. „ Cet esprit que vous voudriez recueillir, il faudra „ l'éparpiller de tout côté. Si vous n'avez point d'af„ faires qui vous regardent, vous serez chargé de „ celles des autres : elles vous feront perdre un „ temps précieux, à vous qui n'en avez jamais assez. „ Combien d'importunités n'aurez-vous pas à „ à essuyer, si vous voulez vous prêter à tout ce „ qu'on exigera de vous ?

Le domestique entroit sur cela dans des détails

que Pétrarque n'a pas jugé à propos de faire paſſer jusqu'à nous, mais qui lui prouverent qu'il feroit fort mal s'il exécutoit le projet qu'il avoit formé d'aller en Lombardie. Ce qui le faiſoit pencher de ce côté-là, c'eſt qu'il eſpéroit d'y être tranquille, & on lui faiſoit voir qu'il y meneroit une vie plus agitée que dans le Comtat. Voilà ce qui le détermina à jetter l'ancre à Vaucluſe, & attendre là que des circonſtances plus favorables le ramenaſſent dans ſa patrie. Il fit part à ſon ami Zanobi du parti qu'il prenoit dans une lettre, où après lui avoir tracé une eſquiſſe de la vie qu'il menoit alors à Vaucluſe, il finit par lui dire. An. de J. C. 1353.

„ J'ai acquis une grande reſſource contre toute „ ſorte d'exils ; c'eſt que déjà accoutumé au lieu „ ſauvage que j'habite, il n'y en a point auquel je „ ne m'accoutumaſſe de même. Je n'excepte que cette „ vilaine ville pendante ſur les eaux troubles & ven- „ teuſes du Rhône. Me voilà donc à Vaucluſe, juſ- „ qu'à ce qu'il plaiſe à la fortune de changer, ce „ qui lui arrive ſouvent. Je trouve ici Rome, Athe- „ nes, ma patrie, comme il plaît à mon eſprit. J'y „ jouis de mes amis, tant ceux avec qui j'ai vécu „ que ceux qui ſont morts pluſieurs ſiecles avant „ moi, & que je ne connois que par leurs ouvra- „ ges. Je vais les chercher dans tous les ſiecles & „ dans tous les lieux, pour les raſſembler dans mon „ petit vallon, où je paſſe une vie délicieuſe avec „ eux. Ils ne troublent pas ma ſolitude, & ne m'em- „ pêchent pas de jouir de moi-même. *Fam. l. 15. ep. 3. M. R. Vaucl. 23. Fév.*

Qui ne croiroit en liſant cette lettre que Pétrarque ſe trouvoit fort bien à Vaucluſe, & qu'il y fixeroit

Digitized by Google

An. de J. C. 1353.

son séjour, au moins pour quelque temps ? Cependant l'envie lui reprit peu de temps après d'en sortir.

„ Cette solitude convenoit à merveille à mes étu-
„ des & à ma façon de penser. Nulle part plus de
„ tranquillité & de loisir ; mais le voisinage & l'o-
„ deur de cette Cour qu'on appelle mal à propos
„ Romaine, puisqu'elle n'a rien de Romain, me rend
„ ce séjour insupportable : je vois des orages se for-
„ mer qui me menaçoient même dans ma retraite,
„ sans parler des tempêtes passées, dont les restes
„ poursuivoient ma barque jusques dans ce port.

Voilà la raison qu'il donne de ce changement subit, qu'il ne faut peut-être attribuer qu'à l'inquiétude naturelle de son esprit, qui ne lui permettoit pas de rester long-temps dans le même lieu.

Dans le fond Pétrarque, malgré son esprit & ses connoissances, ressembloit à la plupart des hommes qui se plaisent à changer, & ne se trouvent bien qu'où ils ne sont pas. Quand il étoit à Avignon ou à Vaucluse, il soupiroit après sa chere patrie. Quand il étoit en Italie il regrettoit sa solitude de Vaucluse. Il avoit mille partis à prendre, & ne savoit à quoi se déterminer, trouvant toujours des raisons pour & contre qui tenoient son esprit en suspens. Il convient lui-même qu'aucune partie de la terre ne lui plaisoit.

Fam. l. 15. ep. 8. M. R. Vaucl. 24. Apr.

„ De quel côté que je tourne mes membres fa-
„ tigués, écrivoit-il à un ami, je ne trouve que des
„ pierres & des épines. Il seroit bien temps d'aller
„ à l'autre monde ; car je me trouve bien mal dans
„ celui-ci. Est-ce ma faute, ou celle des hommes,

ou

„ ou celle des lieux ? Peut-être de tous enſemble.
„ Nulle part ſur la terre un ſéjour tranquille
„ & agréable ; l'un eſt déſolé par la guerre ;
„ on trouve dans l'autre une eſpece de paix plus
„ cruelle que la guerre. Ici l'on éprouve toutes les
„ horreurs de la famine ; là une abondance pire que
„ la diſette. Ici l'air eſt infecté ; là ce ſont les mœurs.
„ Ici l'on gémit ſous le poids d'une ſervitude acca-
„ blante ; là regne une liberté inſolente, à laquelle
„ le plus dur eſclavage eſt préférable. Cette terre
„ eſt ſeche & aride ; cette autre eſt expoſée à tou-
„ tes les fureurs des fleuves qui ſortent de leur lit.
„ Là on gele, ici l'on brûle : là une ſolitude horri-
„ ble, ici une foule importune. Là on eſt en proie
„ à la rage des bêtes féroces ; ici aux fourberies des
„ hommes. Il faut en convenir, l'endroit que je
„ cherche n'eſt nulle part.

AN. DE J. C. 1353.

Fam. l. 17. ep. 3. M. R.

Cependant l'Italie lui paroiſſoit préférable à tout ; la balance penchoit toujours de ce côté-là ; mais les guerres civiles qui la déſoloient l'en avoient déjà chaſſé pluſieurs fois, & le compte que lui avoit rendu le domeſtique qu'il y avoit envoyé, le faiſoit penſer quelquefois à chercher ailleurs un établiſſement. Il ſe détermina à envoyer un autre domeſtique en Italie, pour voir s'il ne ſeroit pas poſſible de trouver quelque endroit où il pût être tranquille.

Mais avant de quitter une contrée où peut-être il ne reviendroit jamais, il crut devoir aller à Montrieu voir ſon frere le Chartreux, qu'il n'avoit pas vu depuis cinq ans. Il partit de Vaucluſe le 19 Avril. Lorſqu'il fut entre Aix & St. Maximin, il rencontra une troupe de Dames Romaines qui alloient en pé-

Fam. l. 16. ep. 8. M. R.

lerinage. A leur air, à leur démarche, il reconnut
An. de J. C. 1353. de loin leur patrie & leur naiſſance. Quand il fut aſſez près d'elles pour pouvoir les entendre, connoiſſant à leur langage qu'il ne s'étoit pas trompé, il s'arrêta, & leur demanda poliment en Italien d'où elles venoient, où elles alloient.

Les ſons d'une voix Italienne répandirent la joie dans cette petite troupe. La plus âgée prit la parole & dit : Rome eſt notre patrie, nous allons en pélérinage à St. Jacques. Et vous, Seigneur, êtes-vous Romain ? allez-vous à Rome ? Je ne vais point à Rome à préſent, répondit Pétrarque ; mais on ne peut être plus Romain que je le ſuis par le cœur.

Cette réponſe inſpira de la confiance aux pélerines : elles entourerent Pétrarque & répondirent à mille queſtions qu'il leur fit ſur l'état de la République, dont elles lui donnerent de bonnes & de mauvaiſes nouvelles. Il leur parla enſuite de ſes amis, ſur-tout de Lélius. Comment ſe porte-t-il ? que fait-il ? Nous l'avons laiſſé en bonne ſanté, dirent-elles, il a fait un bon mariage qui le rend heureux ; ſa femme lui a donné de jolis enfans. Pétrarque n'ignoroit pas tout cela, & il étoit bien-aiſe de l'entendre.

Ces Dames l'entretinrent enſuite des perils que Lélius avoit courus dans les différentes ſecouſſes que la ville de Rome venoit d'eſſuyer & de la grande cataſtrophe du quinze Février de cette année, dans laquelle le jeune Etienne Colonne avoit échappé, comme par miracle au plus grand danger.

Pour entendre cela, il faut ſe rappeller ce que j'ai dit de l'état déplorable dans lequel la ville de Rome retomba après le Jubilé, ce qui donna lieu

Digitized by Google

au Pape de nommer une Congrégation de quatre Cardinaux, pour examiner quelle forme de gouvernement & d'adminiſtration il convenoit de donner à cette ville, pour y rétablir la paix & le bon ordre. AN. DE J. C. 1353.

Les Romains n'attendirent pas le bien qui devoit reſulter du travail de cette Congrégation. Ils choiſirent un homme ſage & de bonne réputation, à qui ils donnerent le commandement de la ville, ſous le titre de chef du peuple. Le Pape confirma leur choix. Jean Cerroni les gouverna avec beaucoup de douceur & de ſageſſe.

Ce peuple inquiet, qui aime les ſpectacles & le changement, accoutumé aux ſcenes ſanglantes de Rienzi & à ſes fêtes pompeuſes, fut bientôt dégoûté d'un gouvernement doux, tranquille & uniforme. Jean Cerroni, voyant qu'il avoit perdu la confiance du peuple, que ſes ordres étoient ſouvent mépriſés, que les Grands l'inſultoient impunément, ſe démit de ſa charge, & ſe retira dans un château de l'Abruzze. *Cette République énervée*, dit Villani, *méritoit par ſon inconſtance qu'il l'abandonnât* *. *Math. Vill. l. 3. cap. 29.*

* La ſnervata Republica meritandolo per la ſua inconſtanzia. *Ibid.*

Après ſa retraite, les Grands ayant repris le deſſus, rétablirent l'ancienne forme de gouvernement. On nomma deux Sénateurs, pris dans les maiſons Colonne & Urſine, comme on avoit coutume de faire, pour balancer le pouvoir de ces deux maiſons rivales, & ſuſpendre du moins leurs querelles.

Etienne Colonne & Bertold des Urſins étoient Sénateurs de Rome, lorſque Clement VI. mourut. On les accuſa d'avoir voulu faire des gains illicites par la traite des grains ſur mer dans un temps de diſette. Le peuple ne trouvant pas de bled au mar- *Math. Vill. l. 3. cap. 53. Fortif. l. 2. cap. 4.*

ché, entra en furie & assiégea le Capitole. Etienne Colonne se fit descendre par une fenêtre la tête couverte, & se sauva par une porte de derriere. Bertold des Ursins fut lapidé & enseveli sous un monceau de pierres.

AN. DE J. C. 1353.

Cela s'étoit passé le 15 Février de cette année; Pétrarque le savoit déjà par les couriers qui étoient venus de Rome. Cependant les Dames Pélerines lui apprirent mille détails de cette scene tragique, intéressans pour lui. Quand elles eurent répondu à toutes ses questions, il leur demanda s'il ne pouvoit pas leur être bon à quelque chose. « Tout me portoit » à leur faire des offres de service, dit-il dans sa » lettre à Lélius ; Dieu, la vertu, la patrie & » vous. J'étois déterminé à faire tout ce qu'elles de- » sireroient de moi, & même à partager avec elles » la somme que j'avois prise pour mon voyage. Vous » savez déjà la réponse qu'elles me firent : *prież* » *Dieu que notre voyage soit heureux ; c'est tout ce* » *que nous vous demandons.* Cette réponse me ravit » & ne me surprit pas. J'y reconnus la noblesse & » le désintéressement des Dames Romaines, différentes en cela des femmes des autres nations, qui » loin de refuser ce qu'on leur offre, demandent » avec importunité ce qu'on leur refuse. Qu'on dise » après cela que *les Romains sont importuns quand ils* » *demandent, & ingrats quand ils ont reçu.* Ce grand » calomniateur qui l'a avancé, me permettra de dire » que j'ai éprouvé le contraire, non-seulement des » hommes, mais même des femmes, qui passent pour » être plus avares que les hommes.

Fam. l. 16. ep. 8. M. R.

Importunos ad petendum, ingratos cum acceperint. Bern. l. de consid.

Il étoit environ neuf heures du matin ; Pétrarque

Digitized by Google

charmé de cauſer avec ces Pélerines, auroit paſſé volontiers la journée avec elles, s'il ne s'etoit pas fait un ſcrupule de ſuſpendre l'exécution de leur pieux deſſein, & s'il n'avoit pas été preſſé lui-même de voir ſon frere. AN. DE J. C. 1353.

» Tant que cette converſation dura, je croyois, » dit-il, être à Rome avec la Cecile de Metellus, » la Sulpitie de Fulvius, la Cornelie de Gracchus, » la Marcie de Caton, l'Emilie de Scipion l'Afri- » cain, & toutes ces héroïnes fameuſes qui font la » gloire de l'ancienne Rome; ou pour parler d'une » maniere plus convenable à notre religion & à » notre ſiecle, je croyois voir ces Vierges ſaintes » qui jouent un ſi grand rôle dans nos annales chré » tiennes, Priſque, Praxede, Pudentiane, Cecile, » Agnez, &c. *Ibid.*

Il arriva le 20 à Montrieu. Ce fut une grande joie dans cette ſainte maiſon: Gerard qui l'avoit conſervée & renouvellée en quelque façon depuis la peſte, y étoit regardé comme un ſecond Fondateur, quoiqu'il n'eût que le titre de *Clerc rendu* (*a*). Pétrarque fut étonné de trouver en lui un Anacorete, entiérement détaché des choſes de ce monde, ne ſoupirant qu'après le ciel, & conſommé dans la perfection de la vie érémitique. *Je rougis*, dit-il, *de voir un cadet, autrefois ſi inférieur à moi, me laiſſer ſi loin derriere lui; mais en même temps quel ſujet de joie & de gloire d'avoir un frere ſi vertueux!* *Fam. l. 16. ep. 9. M. R.*

Après avoir parlé de leurs anciens amis, de tout

(*a*) *Clericus redditus*. Ce titre inférieur à celui de frere de chœur, étoit en uſage dans ce temps-là. On le donne à Gerard Petraccoli dans pluſieurs actes où il eſt queſtion de lui, qu'on trouve dans les archives de la chartreuſe de Montrieu. Il y en a un entr'autres du 29 Janvier 1353. par lequel il conſte qu'il avoit donné 50 florins à ſon Prieur Dom Perceval pour bâtir une infirmerie.

Digitized by Google

An. de J. C. 1353.

ce qui leur étoit arrivé depuis leur derniere entrevue, & de mille autres choſes, Gerard entretint ſon frere du triſte état où étoit la Chartreuſe de Montrieu. Ces bons Religieux perſécutés par des Seigneurs voiſins, avoient beſoin d'une protection puiſſante, & ils ſe flattoient d'avoir trouvé dans Pétrarque ce qui leur étoit néceſſaire dans leur ſituation. Voici de quoi il s'agit.

Bouche, dans ſon hiſtoire de Provence, dit qu'elle fut fondée l'an 1141.

La Chartreuſe de Montrieu eſt une des premieres maiſons de l'Ordre ; j'ai raconté ſon origine, telle que Pétrarque la rapporte lui-même d'après une ancienne tradition. Elle étoit environnée de tout côté de Seigneurs eccléſiaſtiques & ſéculiers, qui ſembloient s'être donné le mot pour la piller & la détruire. *Rien de pire que ces petits tyrans*, dit Pétrarque ; *les grands tyrans ſont ordinairement généreux & magnifiques ; ce qu'ils prennent d'une main, ils le donnent de l'autre. Les petits ſans ceſſe altérés & affamés, prennent toujours & ne donnent jamais. Les petits vols ne font qu'irriter leur ſoif, & les exciter à en faire de plus grands.*

Ibid.

Que peuvent faire de pauvres reclus contre des tyrans armés, leur état ne leur permettant ni de fuir ni de ſe défendre ? Dieu ou leur Roi, voilà toute leur reſſource ; ce n'eſt que de-là qu'ils peuvent attendre quelque ſecours. Les Chartreux de Montrieu recoururent à Charles II. Roi de Naples & Comte de Provence, qui leur donna une ſauvegarde, à l'abri de laquelle ils paſſerent des jours tranquilles ; plus heureux encore ſous le regne du Roi Robert, le meilleur de tous les Princes, qui les couvrit de ſes aîles. Vint enſuite un Evêque de

Digitized by Google

Marſeille qui les aimoit, les protégeoit, & les garantit de toute eſpece d'inſulte ; de ſorte qu'ils n'eurent plus beſoin de ſauve-garde. A la mort de ce digne Prélat, les hoſtilités recommencerent plus que jamais. L'Egliſe de Marſeille avoit alors pour chef un tyran, dont les troupes étoient campées près de la Chartreuſe. AN. DE J. C. 1353.

Dans le temps que ces ſaints Religieux chantoient les louanges de Dieu avant le jour, un berger en pleurs venoit leur dire qu'on lui avoit enlevé ſon troupeau ; pendant qu'ils renouvelloient ſur les autels la mémoire de la Paſſion du Sauveur, un rentier effrayé venoit leur apprendre que les troupeaux des tyrans ravageoient ſon champ, ſa vigne, ſon pré, ſon jardin. Quand ils commençoient à goûter les douceurs d'un ſommeil court & interrompu que leur Regle leur permet de prendre, ils étoient éveillés en ſurſaut par les cris d'un valet battu, de leur Sacriſtain même attaqué par ces brigands qui ne reſpectoient rien.

Dans cette triſte ſituation, ils voulurent recourir à l'ancien remede ; ils arborerent les armes du Roi ſur la porte de leur maiſon ; mais on ſe moquoit d'eux, en leur diſant que cela étoit bon autrefois, & on les perſécutoit avec plus d'acharnement. A peine avoient-ils pu juſqu'alors ſouſtraire à ces voleurs les ornemens de leur ſacriſtie & les livres de leur bibliotheque.

Telle étoit la ſituation des Chartreux de Montrieu, lorſque Pétrarque y arriva. Il ne put entendre le recit de leurs malheurs ſans en être vivement touché au point de répandre des larmes. Ils le prierent

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1353.

d'intercéder pour eux auprès du Roi & de la Reine de Naples, pour qu'à l'exemple de leurs prédéceſſeurs ils vouluſſent bien protéger leur maiſon, & leur envoyer un ſoldat qui les mît à l'abri des inſultes de leurs voiſins.

Fam. l. 16. ep. 9. M. R.

Pétrarque n'oſant pas s'adreſſer directement au Roi & à la Reine, écrivit ſur le champ à Zanobi, pour le prier d'implorer la protection du grand Sénéchal, qui aimoit tellement les Chartreux, qu'il venoit de bâtir pour eux une très-belle maiſon auprès de Florence. La peinture qu'il fait dans ſa lettre de l'état de la Chartreuſe de Montrieu eſt ſi touchante, qu'il eſt impoſſible de la lire ſans être attendri preſque autant qu'il le fut lui-même.

Les Chartreux eſpérant tout du credit de Pétrarque & de la lettre qu'il avoit écrite, firent tout ce qu'ils purent imaginer pour lui prouver combien ils étoient reconnoiſſans de la vivacité avec laquelle il s'intéreſſoit pour eux. Quand il eut paſſé un jour & une nuit avec eux, ne pouvant pas le retenir plus long-temps, ils le ſuivirent auſſi loin qu'ils purent, & ne ſe ſéparerent de lui qu'en verſant des larmes.

Pétrarque arriva à Vaucluſe le 23 & ne ſongea plus qu'aux préparatifs de ſon départ. Déterminé à quitter ſa retraite, il étoit incertain ſur le lieu où il établiroit ſon ſéjour. On lui faiſoit de tout côté des propoſitions ſéduiſantes, qui tenoient ſon eſprit toujours flottant & irréſolu.

Nicolas Acciajoli faiſoit tous ſes efforts pour l'attirer à Naples. Zanobi lui avoit écrit de ſa part des lettres preſſantes pour l'engager à y aller. Bien des choſes lui convenoient dans ce Royaume. Le climat

eſt

Digitized by Google

eſt beau ; il y avoit pluſieurs amis ; on lui promettoit de le faire jouir de la plus grande tranquillité, & ceux qui le lui promettoient étoient des gens qui méritoient ſa confiance, & qui pouvoient lui tenir parole : mais l'air du pays étoit contraire à ſon tempérament par ſon exceſſive chaleur. AN. de J. C. 1353.

André Dandolo ; Doge de Veniſe, lui avoit écrit depuis peu pour lui propoſer d'aller s'établir à Veniſe, où il lui faiſoit enviſager beaucoup d'agrémens. *Vous avez aſſez couru le monde*, lui diſoit-il, *il eſt temps de vous repoſer ; venez-vous fixer auprès de moi ; rien n'y troublera votre repos.* *Fam. l. 15. ep. 4. M. R.*

» Il ne pourroit rien m'arriver de plus agréable » & de plus heureux, lui répondit Pétrarque ; mais » cela ne dépend pas de moi. Il y a long-temps que » je tourne de votre côté la proue de mon navire ; » je ne ſais quel flot violent s'oppoſe à mes efforts » & m'entraîne d'un autre côté.

Cette lettre de Pétrarque au Doge de Veniſe mérite d'être lue. Elle peint bien ſon état ; combien de gens pourroient s'y reconnoître ? Il y fait ſon apologie ſur cette eſpece de vie errante & vagabonde que le Doge l'accuſoit d'avoir mené juſqu'alors, comme un homme inconſtant qui ne peut ſe fixer nulle part. Voici le précis de ce que Pétrarque dit pour ſe juſtifier.

» Les Héros, les Philoſophes, les Apôtres ont *Ibid.* » paſſé une grande partie de leur vie à voyager de » côté & d'autre. (Je parle des premiers Apôtres ; » car nos Apôtres modernes repoſent mollement dans » des lits dorés, pendant que leurs eſprits ſont er- » rans par terre & par mer.) Le Poëte Grec & Homere & Virgile.

AN. DE J. C. 1353.

» le nôtre qui a marché ſur ſes traces, plus éclairés » que tous les Philoſophes, voulant nous donner » l'idée d'un homme parfait, le font errer ſur la » terre, apprenant par-tout quelque choſe. C'eſt le » deſir inſatiable de tout voir & de tout ſavoir dont » ma jeuneſſe étoit tourmentée qui m'a fait courir » le monde. Je penſois comme Homere qu'on ne » chaſſe l'ignorance qu'à force d'agiter ſon corps & » ſon eſprit. Cette fureur eſt amortie par l'âge, je » le ſens bien; l'amour du repos, plus convenable » à mon état, s'eſt emparé de moi; je ne demande » pas mieux que de me fixer quelque part; mais » où ſera-ce? Voilà la difficulté; je ne trouve pas » un endroit ſupportable. Je fais comme un homme » couché dans un lit bien dur, qui change ſouvent » de place pour ſe ſoulager, quoiqu'il n'en trouve » pas une de bonne. Las de l'endroit que j'habite, » je vais dans un autre qui ne vaut pas mieux; mais » la nouveauté me le fait trouver meilleur pour quel- » que temps, & je le quitte enſuite pour aller ail- » leurs. Si vous faites conſiſter la conſtance dans » l'immobilité, il faut avouer que les podagres ſont » les plus conſtans de tous les hommes; les morts » plus conſtans que les podagres, & les montagnes » encore plus que les morts.

Jean, Roi de France, le meilleur & le plus doux de tous les Princes, lui avoit fait propoſer d'aller à Paris. Quoiqu'il ne le connût que de réputation, il lui marquoit beaucoup d'eſtime, de bienveillance & d'empreſſement de l'avoir auprès de lui. Il y a apparence que Pétrarque devoit des marques de bonté ſi flatteuſes au Cardinal de Bologne, oncle de ce

Digitized by Google

Roi ; mais il ne jugea pas à propos d'en profiter, & voici les raiſons qu'il donne de ce refus. AN. DE J. C. 1353.

„ Ce Roi eſt trop brouillé avec la fortune ; cela „ me déplait. D'ailleurs je ne ſaurois m'accoutumer „ aux mœurs de ſon peuple & aux uſages de ſon „ Royaume. Enfin je donnerois trop de priſe ſur moi „ à ceux qui ſe mêlent de cenſurer la vie des au- „ tres, ſi j'allois à préſent à Paris. Tout le monde „ ſait que j'ai été invité à y recevoir la couronne „ poëtique, & que j'ai mieux aimé être couronné à „ Rome. On diſoit : Pétrarque a été appellé deux „ fois à Paris : la premiere fois il auroit pu faire „ quelque honneur à cette ville, & il n'y eſt pas „ allé : la ſeconde fois, c'eſt la fortune & l'ambition „ qui l'y attirent, & il y va „. Cette derniere raiſon me paroît un peu alembiquée.

Il étoit quelquefois tenté d'aller s'établir à Rome, qui étoit toujours pour lui la reine des villes. Il avoit écrit à Lélius l'année paſſée pour le conſulter ſur ce projet. Après lui avoir ouvert ſon ame & déclaré ce qu'il penſoit ſur les diverſes propoſitions qu'on lui faiſoit, voici ce qu'il lui dit au ſujet de Rome.

„ Vous le ſavez, mon cher ami, il y a long-temps *Fam. l. 15. ep. 8. M. R.* „ que j'aurois fixé mon ſéjour à Rome, ſi la for- „ tune me l'avoit permis. Je ne puis vous dire com- „ bien je révére ces ſuperbes ruines de la reine des „ villes & ces reſtes précieux des grands hommes „ dans tous les genres qu'elle a produits, qui nous „ montrent le chemin du ciel ou celui de la gloire, „ ſuivant que nous ſommes affectés. Je voudrois y „ aller paſſer ce qui me reſte de vie & me repoſer „ dans le chef après avoir erré dans les membres.

AN. DE J. C. 1353.

„ Nulle part je ne laiſſerois plus volontiers ma dépouille ; car je penſe déjà à ma fin.

„ Conſeillez-moi, mon cher Lélius, à qui puis-je „ mieux m'adreſſer qu'à vous ? Vous ſavez mes facultés ; vous êtes à Rome ; qui eſt-ce qui connoît „ mieux que vous cette ville & ſon état préſent ? Si „ nous n'avions pas perdu nos protecteurs, ceux qui „ faiſoient toute notre gloire : ſi l'un des trois vivoit

Etienne Colonne le vieux, Etienne Colonne le jeune, Jean Colonne.

„ encore, ou ce vieillard incomparable, ou ſon fils „ aîné ce brave héros, ou ce jeune homme qui „ donnoit de ſi grandes eſpérances, au lieu de cette „ lettre c'eſt moi que vous verriez.

„ Dites-moi quel eſt l'état de cette mere commu„ ne. Que fait cet enfant précieux, ſeul reſte d'une „ ſi nombreuſe famille ? Promet-il quelque choſe ? „ La gloire de ſes ancêtres, leurs exemples lui don„ nent-ils de l'émulation ? Mais ſur-tout (& c'eſt là „ le point eſſentiel) mandez-moi ſi vous comptez „ reſter à Rome. Si c'eſt votre projet, je vous loue. „ Si vous en avez d'autres, j'en ſuis étonné ; car „ nous avons aſſez couru le monde, vous & moi ; „ il eſt temps que nous jettions l'ancre, de peur que „ la nuit ne nous ſurprenne en chemin.

„ J'attens votre réponſe avec impatience ; elle dé„ cidera de tous mes projets. Si vous ne me conſeil„ lez pas d'aller à Rome, je chercherai un port en„ tre les Alpes & l'Apennin. Si je n'en trouve point, „ je reſterai où je ſuis, & j'imiterai ceux qui après „ avoir couru long-temps les mers, ne veulent plus „ s'expoſer au naufrage. Je mettrai mon navire à „ couvert, ou plutôt je le brûlerai de peur de chan„ ger d'avis. Je boucherai mes yeux & mes oreilles,

Digitized by Google

„ afin que la fumée & le bruit de cette ville impie, AN. DE J. C. 1353.
„ dont le voiſinage me déplaît tant, ne trouble pas
„ mon repos. Je menerai toujours la même vie, avec
„ cette différence que maintenant j'ai toujours devant
„ les yeux le Tibre, le Pô, l'Arno, l'Adige & le
„ Teſin. Quand j'aurai pris mon parti, je ne verrai
„ plus que la Sorgue ; je vivrai avec des payſans ;
„ je mourrai avec eux ; je ſerai enterré à leur côté ;
„ une ſeule choſe me déplaît, c'eſt de penſer que je
„ reſſuſciterai ſi près de Babylone.

Il y a apparence que Lélius lui répondit qu'il ne comptoit pas reſter à Rome, & que cela détermina Pétrarque à renoncer à ſes vues pour un établiſſement de ce côté-là ; mais c'eſt une conjecture.

Quoiqu'il en ſoit, il alla à Avignon le 26 pour prendre congé de ſes patrons & de ſes amis. Il y apprit en arrivant la mort de Laurent Acciajoli, fils du grand Sénéchal. Les Hiſtoriens de ce temps-là nous le peignent comme un cavalier accompli de tout point. Villani dit que ſon pere qui avoit pour lui la plus grande tendreſſe, ſoutint un ſi grand déſaſtre avec beaucoup de fermeté & une réſignation entiere à la volonté de Dieu. Il fit porter ſon corps avec une pompe royale à la Chartreuſe qu'il venoit de bâtir près de Florence. Ce tranſport coûta 5000 florins. La ville de Florence lui rendit les plus grands honneurs. *Math. Vill. l. 3. cap. 39.*

Pétrarque écrivit encore à Zanobi pour le prier de témoigner au grand Sénéchal la part qu'il prenoit à ſa juſte douleur. Dans cette lettre datée d'Avignon le 28. Avril, il lui dit : « je ſuis venu ici avant » hier pour en partir bientôt & n'y plus revenir. Les *Fam. l. 16. ep. 10. M. R.*

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1353.

» gens que j'ai envoyés pour la ſeconde fois en Italie, » me font eſpérer que je pourrai y trouver une image » du port que je cherche. Quoiqu'il m'arrive, je ſuis » prêt à tout endurer, me rappellant toujours qu'il n'y » a rien de pire que cette Babylone où je ſuis à pré- » ſent. Cette idée me ſervira de conſolation par-tout » où la roue de fortune me jettera. Les tempêtes » qui troublent cette contrée, ſont telles & s'étendent » ſi loin que ma ſolitude même n'en eſt pas exempte. » Je compte y aller paſſer encore huit jours, ſuivant » mon uſage, pour faire les préparatifs de mon départ.

Il y alla ſans avoir vu le Pape. Le Cardinal de Taleirand fit envain tous ſes efforts pour l'engager à ne pas partir ſans avoir rempli ce devoir; il perſiſta toujours dans ſon refus; & voici la raiſon qu'il donne de cette eſpece d'obſtination, qu'on ne ſauroit approuver. *Je craignois de lui faire du mal par mes ſortileges, ou qu'il ne m'en fît par ſa crédulité* (*a*).

(*a*) Non ſemel fruſtra nixus ne inſalutato illo proficiſcerer, abnui, ne aut illi mea magia, aut mihi moleſta ſua credulitas eſſet. *Sen. l.* 1. *ep.* 3.

Fin du quatrieme Livre.

Digitized by Google

MÉMOIRES
POUR LA VIE
DE
FRANÇOIS PÉTRARQUE.

LIVRE CINQUIEME.

PÉTRARQUE partit de Vaucluſe dans les premiers jours du mois de Mai, & prit la route du mont Genevre pour entrer en Italie. Dès qu'il eut paſſé cette montagne, il s'écria en voyant ſa chere patrie : AN. DE J. C. 1353.

» Je vous ſalue, terre ſainte, terre agréable à » Dieu & aux gens de bien, plus belle, plus fertile que toutes les autres ; riche en hommes & » en or. Deux mers forment votre enceinte, & vous » ſervent de remparts. Vous êtes l'arſenal de Mars, » le ſanctuaire de Themis, le ſéjour des Muſes. L'art » & la nature vous ont prodigué leurs faveurs, voulant faire de vous la maîtreſſe du monde. Je re- *Carm. l. 3. ep. 24.* Salve cara Deo Tellus, &c.

Digitized by Google

An. de J. C. 1353.

» viens à vous après un long exil, pour ne plus » vous quitter, dans l'espérance que vous me pro- » curerez un asyle agréable pendant ma vie & une » terre légere pour couvrir ma cendre après ma » mort. Avec quel plaisir je découvre, je reconnois ma » mere ! Je laisse derriere moi les nuages & les frimats ; » je respire déjà un air plus doux & plus serein.

Je ne sais s'il alloit établir son séjour à Parme, où il avoit un bénéfice & une maison ; à Padoue, où il étoit Chanoine ; à Verone, où il avoit son fils & plusieurs amis fort chers ; mais *il passa à Milan, & il plut à la fortune qui nous gouverne à son gré de l'y fixer* ; c'est lui-même qui nous l'apprend (*a*).

Quoiqu'il ne fît que passer dans cette ville, il crut qu'il lui convenoit d'aller rendre ses hommages au *plus grand homme de l'Italie*. C'est ainsi qu'il appelloit Jean Viscomti, dont j'ai déjà parlé, qui réunissant dans Milan les droits du sacerdoce & ceux de l'Empire y exerçoit un despotisme absolu. Maître d'ailleurs de la Lombardie entiere, par sa grande puissance jointe à une ambition démesurée & à des talens supérieurs, il faisoit trembler toute l'Italie qu'il menaçoit d'envahir.

Maximus Italus.

Ce Prince qui aimoit les gens de lettres, & se plaisoit à les attirer dans sa cour (*b*), avoit des vues sur Pétrarque, & lui fit l'accueil le plus distingué. *Il jetta la main sur moi avec beaucoup de*

(*a*) Mediolanum unde tibi hæc scribo... cum aliò pergerem, fortunâ sic res hominum volvente perveni. *Var. ep.* 24. Sicco Polenton dit qu'il alla s'établir à Parme.

(*b*) L'an 1350 il fit faire un commentaire sur Dante par deux grands Théologiens, deux bons Philosophes, & deux Florentins. Mr. l'Abbé Mehus dit que l'original est à la bibliotheque de Milan, & qu'il en a vu une copie bibl. Gaddi à Florence. Il soupçonne que Pétrarque travailla à ce commentaire. Je crois pouvoir assurer que cette conjecture n'est pas fondée. *Vita Ambr. Camald. fol.* 181.

douceur,

douceur, dit Pétrarque, *& me rendit des honneurs fort au-deſſus de mon mérite, de mes eſpérances, & même de mes deſirs* (a). AN. DE J. C. 1353.

C'étoit un piege qu'il lui tendoit pour l'engager à s'attacher à lui ; il le preſſentit d'abord ſur cela de la maniere la plus adroite & la plus flatteuſe. Pétrarque qui n'étoit pas en garde contre une propoſition de cette nature, qu'il n'avoit pas prévue, fut fort embarraſſé. Comme il n'avoit nulle envie de l'accepter, il alloit s'excuſer ſur ſes affaires, ſes études, ſon goût pour la vie retirée, ſon averſion pour le ſéjour des villes & les Cours des Princes, &c. Mais l'Archevêque le prévint. Je n'ignore pas, lui dit-il, votre goût pour la ſolitude, la tranquillité & le repos : je vous promets de vous en faire jouir, même dans le ſein de Milan.

Pétrarque, qui ſavoit que c'étoit une ville bruyante & une Cour orageuſe, dit à ce Prince tout ce que le trouble où il étoit lui permit de dire pour ſe défendre d'accepter ſes offres. Cela ne ſervit de rien ; l'Archevêque répondit à tout d'une maniere ſi plauſible ; il revint à la charge d'une maniere ſi preſſante, qu'il n'y eut plus moyen de refuſer.

Je ſuis Chanoine, diſoit Pétrarque, mon état ne me permet pas de vivre dans la Cour d'un Prince & au milieu des armes. Je ſuis eccléſiaſtique comme vous, répondit l'Archevêque, & auſſi dévot que ma condition peut me le permettre ; cela eſt ſi vrai que l'homme le plus reglé ne pourroit refuſer de vi- *Fam. l. 16. ep. 12. M. R.*

(a) Maximus iſte Italus injecit manum tam ſuaviter tantoque cum honore quantum nec merui, nec ſperavi, verumque ut fatear, nec optavi. *Fam. l. 16. ep. 12. M. R.*

vre avec moi ſans ſe rendre ſuſpect d'orgueil & d'hy-
AN. DE J. C 1353. pocriſie.

La derniere reſſource de Pétrarque fut de dire qu'il ne concevoit pas ce qu'on vouloit de lui ; qu'il n'avoit ni la volonté ni les talens néceſſaires pour remplir aucune fonction auprès d'un Prince. L'Archevêque le força dans ce dernier retranchement, en lui diſant : je ne vous deſtine à aucun emploi ; je ne vous demande que votre préſence pour faire honneur à ma perſonne & orner ma Cour.

Il n'étoit pas poſſible de réſiſter à de ſi grandes marques de bonté. Pétrarque pris par ſon foible, accablé de la majeſté de ce Prince qui imprimoit le plus grand reſpect, confus de tout ce qu'il lui diſoit d'obligeant, garda le ſilence ; ce qui fut regardé comme une eſpece de conſentement. Enfin il ſe rendit à deux conditions : l'une qu'on lui donneroit un logement auſſi retiré qu'il ſeroit poſſible : l'autre qu'on n'exigeroit rien de lui qui l'obligeât à faire quelque changement à ſon train de vie ordinaire. L'Archevêque avoit trop d'envie de le poſſéder, pour héſiter de ſouſcrire à ces deux conditions.

Pétrarque fut logé à l'extrêmité de la ville du côté du couchant, près de la porte de Verceil & de la Baſilique de St. Ambroiſe (*a*). La maiſon qu'il occupoit étoit en bon air ; elle avoit deux tours ſur la porte d'entrée ; en face *le pinacle* de l'egliſe couvert de plomb ; par derriere les murs de la ville. La vue étoit belle ; elle s'étendoit juſqu'aux Alpes, & offroit en perſpective les plus riches campagnes.

(*a*) Mr. de la Baſtie dit qu'*il habitoit dans le College Ambroiſien.* Ce grand littérateur pouvoit-il ignorer que le College Ambroiſien fut bâti avec la bibliotheque par le Cardinal Frederic Borromée, plus de 200 ans après la mort de Pétrarque ?

Digitized by Google

Il remarque que lorſqu'il y entra, quoique ce fût à la fin de l'été, il voyoit encore les Alpes couvertes de neige. AN. DE J. C. 1353.

Quelle joie pour Pétrarque d'habiter ſi près d'une égliſe dédiée à un Saint pour lequel il avoit toujours eu une dévotion particuliere ! St. Ambroiſe avoit bâti, dit-on, cette Baſilique, où il fit transférer les corps de St. Gervais & St. Protais, qu'il découvrit par une révélation divine dans un ſonge (*a*). Il crut devoir les placer ſous le grand Autel, & deſira d'y être enterré lui-même auprès d'eux. Si la tradition de Milan eſt vraie, les deux Saints lui donnerent une preuve de leur reconnoiſſance bien ſinguliere (*b*).

On racontoit alors pluſieurs autres miracles opérés par la vertu de ces corps ſaints, dont une partie eſt atteſtée par St. Auguſtin lui-même, qui en avoit été témoin. Pétrarque, bien différent des Poëtes & des beaux eſprits de nos jours, croyoit de bonne foi tous ces miracles : quel témoin pour lui que St. Auguſtin ! Auſſi il n'entroit jamais dans ce temple ſans ſe ſentir animé d'une ferveur extraordinaire. Il croyoit y voir St. Ambroiſe lui-même. En effet, il y avoit une ſtatue de pierre adoſſée à la muraille, qu'on diſoit lui reſſembler parfaitement, & qui avoit l'air vivant. Pétrarque ne pouvoit ſe laſſer de la regarder. *C'étoit pour moi*, dit-il, *le ſpectacle le plus agréable ; ce grand Archevêque y paroît reſpirer. Quelle*

(*a*) St. Gervais & St. Protais deux freres Milanois convertis par Cajus troiſieme Evêque de Milan & martyriſés ſous Neron.

(*b*) Charles Torré, chanoine de Milan, dit que lorſqu'on voulut enterrer St. Ambroiſe auprès des deux ſaints Martyrs, comme il l'avoit ordonné par ſon teſtament, ils ſe retirerent pour lui faire place au milieu d'eux ; & que, pour conſerver la mémoire de ce prodige, on l'a gravé ſur le ſceau dont on ſe ſert dans toutes les affaires de l'égliſe de St. Ambroiſe, avec cette inſcription : TALES AMBIO DEFENSORES. *Ritratto di Milano, fol.* 178.

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1353.

majesté dans la physionomie ! Quelle douceur dans les yeux ! Quelle expression ! on diroit qu'il va parler ! Cette vue répandoit dans mon ame une joie, une consolation inexprimable. Je me savois bon gré d'être venu à Milan (*a*).

Je ne croirois pas me tromper en disant qu'une des choses qui contribuoit le plus à donner à Pétrarque tant de goût & de vénération pour St. Ambroise, étoit qu'il avoit eu le bonheur de détacher St. Augustin de la secte des Manichéens, & de le ramener dans le giron de l'Eglise (*b*).

La maison de Pétrarque étoit encore voisine de la petite Chapelle où St. Ambroise administra le baptême à St. Augustin, & où ces deux grands Saints chanterent ensemble ce cantique sacré fait exprès pour exhaler les transports de joie dont leurs cœurs étoient pénétrés dans ce moment. *Voilà*, dit Pétrarque, *la véritable origine de ce Cantique, qui fut ensuite répandu dans toutes les Eglises* (*c*). Il donne cela pour certain. C'étoit la tradition de son temps; c'est encore la croyance commune, & dans la plupart des breviaires le *Te Deum* est sous le nom de

(*a*) Jucundissimum ex omnibus spectaculum dixerim, quod aram, non ut de Africano loquens Seneca, sepulcrum tanti viri fuisse suspicor sed scio, imaginemque ejus summis parietibus extantem, quam illi viro simillimam fama fert, sæpe venerabundus in saxo pene vivam spirantemque suspicio. Id mihi non leve pretium adventus; dici non potest quanta autoritas, quanta in vestas supercilii, quanta tranquillitas oculorum; vox sola defuerit, vivum & cernas Ambrosium. *Fam. l. 1. ep. 11. M. R.*

(*b*) Personne n'ignore que St. Augustin étoit Manichéen, qu'il alla à Milan professer la rhétorique, que St. Ambroise le convertit & le baptisa. Qui est-ce qui n'a pas lu ses confessions, où il raconte tout cela & mille détails de sa jeunesse avec tant d'esprit & de candeur.

(*c*) Ambrosii Basilica est sola inter domum quam habito & capellam perexiguam ubi in arcano conflictu dissidentium curarum tandem victor Augustinus sacro fonte lotus ab Ambrosio vitæque prioris sollicitudine liberatus est: quo facto statim amicus ille Christi antiquus & hic novus magno sanctoque gaudio exultantes carmen illud famosissimum laudis & confessionis mutuæ pariter cecinerunt Deo, quod mox latè per omnes ecclesias divulgatum, hinc exordium sumpsisse compertum est. *Fam. l. 17. ep. 10. M. R.*

Digitized by Google

St. Ambroiſe & de St. Auguſtin. Cependant je crois pouvoir aſſûrer qu'il eſt au moins très-douteux que ce cantique ſoit l'ouvrage de ces deux Saints (*a*). Cela prouve combien il faut peu compter ſur les traditions même les plus anciennes & les plus répandues. Preſque tous les Hiſtoriens donnent le fait pour certain comme Pétrarque, & il ſemble qu'il ne ſoit pas permis d'en douter. AN. DE J. C. 1353.

Enfin le logement de Pétrarque n'étoit pas éloigné de ce jardin, où St. Auguſtin déchiré depuis longtemps par des combats perpétuels entre la grace & la cupidité ſi bien peints dans ſes confeſſions, fut enfin déterminé à ſe convertir par une voix qu'il entendit ſouvent, *tolle*, *lege*; prenez, liſez. Il obéit à la voix, & ouvrant le livre des épîtres de St. Paul, il tomba ſur un paſſage ſi approprié à la ſituation préſente de ſon ame, qu'il ne pût douter que ce ne fût une inſpiration divine. On a vu quelque choſe de ſemblable arriver ſur le Mont Ventoux à Pétrarque, dont la vie eſt pleine de rapports avec celle de St. Auguſtin. L'endroit où cela ſe paſſa, eſt à préſent une Oratoire dans le jardin des Religieux de St. Ambroiſe (*b*). *Conf. l. 8. C. 1.*

Voilà bien des motifs pour rendre agréable à un homme qui penſoit comme Pétrarque, & le ſéjour de Milan & l'habitation de la maiſon qu'on lui avoit donnée. Il s'en falloit de beaucoup que les amis qu'il

(*a*) Cette tradition eſt tirée d'une chronique attribuée à St. Dace, Archevêque de Milan dans le ſixieme ſiecle; mais des ſavans du premier ordre ont prouvé que St. Dace n'eſt pas l'auteur de la chronique. Perſonne avant St. Benoit ne parle de ce cantique, & dans des breviaires très-anciens, il eſt attribué à St. Abunde ou à Siſebut, Moine du Montcaſſin dans le onzieme ſiecle.

(*b*) In horto Monaſterii Ambroſiani extat ſacellum ſub titulo S. Remigii, eo, ut creduntur, in loco ubi Auguſtinus hoc oraculum audivit: *TOLLE*, *LEGE*. *Mab. Iter. Ital. tom. 1. fol. 17.*

Digitized by Google

avoit à Avignon & à Florence penſaſſent comme
An. de J. C. 1353. lui ſur cet établiſſement qui les étonna & les affligea beaucoup.

A Avignon Socrate, Gui Settimo, Philippe de Cabaſſole, &c. ſe diſoient les uns aux autres : quoi ce fier Républicain qui ne reſpiroit que la liberté & l'indépendance, ce taureau indompté que l'ombre même du moindre joug faiſoit bondir, cet homme qui ne vouloit porter que les chaînes de l'amour, (encore les trouvoit-il ſouvent trop peſantes) qui a refuſé les plus belles charges de la Cour Romaine, parce qu'il ne vouloit pas de chaînes dorées, va ſe jetter de lui-même dans les fers du tyran de l'Italie. Ce miſantrope, qui ne pouvoit vivre que dans le ſilence des champs, ce grand prôneur de la vie ſolitaire, habite la ville la plus bruyante. Non, cela eſt incroyable.

A Florence Boccace, Lapo de Caſtillonchio, Forenſe Donati, Jean d'Arezzo, &c. n'imaginoient pas ce qui avoit pu déterminer un homme zelé pour la gloire & la liberté de ſa patrie à ſe livrer à un tyran, qui venoit de faire tous ſes efforts pour la ſubjuguer. Ils écrivirent ſur cela à Pétrarque des lettres pleines de reproches les plus amers.

Le Prieur des ſaints Apôtres penſoit dans le fond comme eux ; mais il étoit trop idolâtre de Pétrarque pour oſer le condamner. Voici ce qu'il lui écri-
Epiſt. 10. *M.* voit à ce ſujet. « Vos amis vous ont écrit des let-
R. » tres un peu ſatyriques pour ſe conformer à vos » ordres. Vous penſez comme Socrate, qui diſoit » qu'*il eſt bon d'avoir des cenſeurs : s'ils diſent vrai, » on ſe corrige, ſinon, peu importe.* Vous me de-

Digitized by Google

» mandez ce que je penſe ; je ſuis de leur avis, » & je n'en ſuis pas. Suivez le cours de la fortune ; » rien de plus penible & de plus embarraſſant que » d'avoir une grande réputation à conſerver. Il n'eſt » pas juſte qu'un homme que la Philoſophie a fait » libre, ſe rende eſclave de la façon de penſer des » autres. Faites ce qui vous convient ſans vous con- » traindre ; puiſſiez-vous le faire long-temps !

AN. DE J. C. 1353.

On ne ſera peut-être pas fâché de ſavoir ce que Pétrarque répondoit à ſes amis, & ce qu'il diſoit pour ſe juſtifier d'avoir pris un parti qui ne répondoit ni à la vie qu'il avoit menée juſqu'alors, ni à la façon de penſer qu'il affichoit. En voici le précis. Il dit aux uns :

» Vous avez raiſon, je vous rends les armes, il » eſt inutile de me donner la queſtion, j'avoue tout, » je ne cherche pas à m'excuſer. L'homme n'a pas » de plus grand ennemi que lui-même. St. Chryſoſtome » a fait un beau traité pour prouver qu'il n'y a que » nous qui puiſſions nous offenſer. J'ai agi contre mon » goût & ma façon de penſer. Nous paſſons notre » vie à faire ce que nous ne voulons pas, & à ne » pas faire ce que nous voudrions ». Il rapporte ſur cela pluſieurs paſſages de St. Paul & de St. Auguſtin. *Fam. l. 17. ep. 10. M. R.*

Dans une autre lettre il parle ſur une autre ton : » le public me condamne ſans m'entendre ; il voit » ce que je fais, & ne voit pas ce que je penſe. » Il ne m'a pas été poſſible de reſiſter aux prieres » de ce grand homme. Les prieres des Princes ont » plus de force que leurs ordres. Laberius diſoit de » Jules Céſar : *comment pourrois-je refuſer quelque* » *choſe à un homme a qui les Dieux n'ont rien re-* *Fam. l. 16. ep. 12. M. R.*

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1353.

» *fuſé ?* On ne peut rien faire qui ſoit du goût de » tout le monde ». Il raconte à ce ſujet la jolie fable du meûnier de ſon fils & de l'âne, qu'on lit avec tant de plaiſir parmi les fables de la Fontaine. elle eſt narrée dans la lettre de Pétrarque avec une grande préciſion & un agrément ſingulier.

Fam. l. 16. ep. 13.

Pétrarque ne devoit pas ſe flatter de jouir longtemps dans une Cour comme celle de Milan de la tranquillité qu'on lui avoit fait eſpérer. L'arrivée d'un Légat *a latere* mit bientôt cette Cour dans un grand mouvement, dont le tourbillon entraîna Pétrarque comme les autres. C'étoit le Cardinal Albornos, qui venoit à la tête d'une armée faire de grandes révolutions en Italie. Il n'eſt pas inutile pour l'intelligence de ces Mémoires de connoître ce Cardinal, qui fit tant de bruit, & de ſavoir l'objet de ſa Légation.

Les Seigneurs d'Italie avoient profité de l'abſence des Papes, de leur ſéjour à Avignon, de leurs brouilleries avec l'Empereur, pour s'emparer du domaine de l'Egliſe Romaine, de tout ce qui lui appartenoit. Dans la Romagne, la Marche d'Ancone, le Duché de Spolette, le Patrimoine de St. Pierre, il ne reſtoit preſque rien qui n'eût été envahi.

Jean de Vic, déjà maître de Viterbe, d'Orviette & des fortereſſes d'alentour, menaçoit Perouſe, & cherchoit à tirer parti des révolutions de Rome, pour ſoumettre à ſa domination cette ville, dont il étoit Préfet, ou du moins il en portoit le nom.

Ancone & toutes les villes de la Marche reconnoiſſoient pour maîtres Malateſte & Galeot ſon frere qui s'en étoient emparés. C'étoit deux guerriers fameux par leurs exploits militaires.

Bernardin

Digitized by Google

Bernardin de la Polenta étoit tyran de Ravenne. Gentile Moliano, de Firmo. François Ordelafi s'étoit emparé de Forli, Cesène, Imola Bretinoro, &c. Il y avoit plusieurs autres usurpateurs, je ne nomme que les principaux. AN DE J. C. 1353.

Il s'agissoit de réduire tous ces petits tyrans, & de recouvrer toutes les villes par eux usurpées. Il falloit pour cela de l'argent, des troupes, & sur-tout un bon Général. Le Pape avoit des trésors; quand on a de l'argent, on a bientôt une armée; voudra-t-on croire qu'il trouva dans le sacré College un Général tel qu'il le falloit pour cette expédition?

Il crut devoir en charger le Cardinal Gille-Alvare-Carille d'Albornos, & l'événement prouva qu'il avoit raison. Sa naissance étoit illustre: on prétend qu'il descendoit par son pere d'Alfonse V. Roi de Leon, & par Therese de Lune sa mere de Dom Jaimes, Roi d'Aragon. Il fit ses études à Toulouse avec succès, & il étoit encore fort jeune lorsqu'il fut élevé à l'Archevêché de Tolede. Alfonse XI. Roi de Castille, qui l'aimoit & l'estimoit, le mena avec lui dans la guerre qu'il eut à soutenir contre Alboazen, le plus puissant des Rois Maures. Ce Prince voulut être armé de sa main dans le fameux combat de Tariffe, où l'armée des Maures fut détruite. Albornos fut toujours auprès de lui, & le dégagea de la mêlée où il s'étoit trop avancé. Il le suivit quelques années après au siege d'Algesire (*a*), & montra dans toutes les

(*a*) Mariana prétend que les Maures qui défendoient Algesire l'an 1343. se servirent du canon, & que c'est la premiere fois que l'histoire fait mention de cette machine infernale. *Hujus. tormenti mentionem nunc primum in historiâ factam invenio. Mar. de Reb. Hisp. L.* 15. *cap.* 12. Cependant il paroît par le diction. de Ducange *voce BOMBARDA* qu'on se servit du canon au siege de Puiguillaume l'an 1338. *On croit*, dit le dictionnaire encyclopédique, *qu'on n'a commencé à se servir du canon qu'en* 1350. *sur la mer Baltique.*

Digitized by Google

occaſions beaucoup de courage & de capacité. Le
AN. DE J. C. 1353. Roi Alfonſe étant mort l'an 1350. dans le temps qu'il alloit chaſſer les Maures de l'Eſpagne, Albornos alla à Avignon ; Clement VI. le fit Cardinal du titre de St. Clement, & il ſe démit de l'Archevêché de Tolede. Etant retourné en Eſpagne, il trouva le Royaume de Caſtille déſolé par les cruautés de Dom Pedre. Ce Prince fils & ſucceſſeur du Roi Alfonſe, épris d'une paſſion violente pour Marie Padille, traitoit avec le dernier mépris Blanche de Bourbon ſa femme, & faiſoit mourir cruellement tous ceux qui oſoient lui réſiſter.

Le Cardinal Albornos lui parla & lui écrivit avec cette liberté apoſtolique qui ſied ſi bien aux premiers Paſteurs, mais qu'il eſt ſi difficile de contenir dans les bornes du reſpect du aux Souverains. Ses remontrances furent mal reçues par un Prince aveuglé par la paſſion. Albornos ſe retira à Avignon au commencement de 1353. Innocent VI. qui venoit d'être élu, jetta les yeux ſur lui pour l'exécution du projet qu'il avoit formé de retirer le patrimoine de l'Egliſe des mains des uſurpateurs. Tout le monde convint qu'il ne pouvoit faire un meilleur choix.

Outre les connoiſſances de l'art militaire acquiſes en ſuivant le Roi Alfonſe dans la guerre contre les Maures, Albornos avoit pluſieurs grandes qualités qui le rendoient propre, non-ſeulement au commandement d'une armée, mais même à réuſſir dans les entrepriſes les plus difficiles & les négociations les plus délicates.

Habile dans la connoiſſance du cœur humain, il ſavoit prendre les hommes par leur foible, & les

Digitized by Google

amener à ſes vues malgré la plus grande oppoſition : avec un eſprit vif capable de former les plus grands projets & de les exécuter avec une célérité ſurprenante, il avoit la patience d'attendre les momens favorables pour les faire éclorre quand cela étoit néceſſaire. Modeſte dans la victoire, il ouvroit toujours les bras à l'ennemi qui ſe ſoumet ; plein de reſſources & d'expédiens, il ſavoit tirer parti même des revers : affable, mais ferme, il mêloit à propos la douceur & la ſévérité. AN. DE J. C. 1353.

Tel eſt le portrait que les Hiſtoriens contemporains nous ont laiſſé du Cardinal Albornos, & il falloit qu'il eût toutes ces qualités pour venir à bout dans quatre ans, comme il fit, de recouvrer le patrimoine de l'Egliſe contre des uſurpateurs qui ſavoient ſe défendre.

Innocent VI. qui le connoiſſoit, lui ouvrit ſes tréſors (*a*) & lui confia toute ſon autorité ſpirituelle & temporelle. On trouve dans Oderic Reinaud les Bulles de ſa Légation, qui contiennent les plus grands éloges & les pouvoirs les plus étendus. Elles ſont datées du 1er. Juillet 1353. *Od. Rein. N.* 2.

Le Légat partit dans le mois d'Août avec des lettres pour tous les Seigneurs d'Italie, que le Pape prioit très-inſtamment de lui donner toute ſorte d'aide & de ſecours. Il prit le chemin de terre, traverſa les Alpes & arriva à Milan le 14. Septembre.

Cette Légation ne plaiſoit pas à Jean Viſcomti, qui étant regardé en Italie comme le chef des Gi-

(*a*) Sous le Pontificat d'Urbain V. Albornos accuſé d'avoir détourné à ſon profit une partie de ces tréſors, fit paſſer devant le Pape un chariot attelé de quatre bœufs chargés des clefs de toutes les villes & fortereſſes qu'il avoit reprises, & lui dit : *St. Pere, voilà à quoi ont été employés les deniers de l'Egliſe.*

belins, avoit des liaiſons ſecrettes avec les uſurpateurs des biens de l'Egliſe. D'ailleurs il craignoit avec raiſon qu'après avoir dépouillé les autres, on ne le dépouillât lui-même, & qu'on ne l'obligeât à rendre la ville de Bologne, malgré le traité.

AN. DE J. C. 1353.

La Cour du Pape étoit bien changée depuis la mort de Clement VI.; les femmes n'y avoient plus le même credit; il n'étoit plus ſi aiſé de *faire boire dans la coupe de St. Ambroiſe*. Le nouveau Pape dur & auſtere avoit entrepris de réformer ſa Cour; plein de zele pour les intérêts de l'Egliſe, il vouloit lui faire rendre ce qu'on lui avoit pris.

Par tout ce que je viens de dire, on comprend aiſément que Jean Viſcomti ne voyoit pas avec plaiſir le Cardinal Albornos; cependant il crut devoir lui faire une reception magnifique, & lui rendre les plus grands honneurs. On a déjà vu qu'une des maximes de ſa politique étoit de témoigner au St. Siege un reſpect infini & toute la ſoumiſſion poſſible, dans le temps même qu'il travailloit à le dépouiller.

Dès que le Légat eut mis les pieds dans les états de Milan, il fut défrayé avec toute ſa ſuite, qui étoit nombreuſe, & traité avec beaucoup de magnificence. Jean Viſcomti alla au devant de lui avec ſes neveux à deux milles de la ville [a]. Il y eut un concours de peuple immenſe qui témoignoit la plus grande joie.

Variar. 18.

(a) Mr. de la Baſtie dit que Jean Viſcomti *envoya au devant du Légat l'aîné de ſes neveux, & qu'il engagea Pétrarque à l'accompagner.* 1°. Il paroît par le recit de Pétrarque que le Seigneur de Milan y alla lui-même, *obvio Domino.* 2°. Que Pétrarque ſe détermina de lui-même à ſuivre Galeas Viſcomti. 3°. Il eſt certain que Galeas n'étoit pas l'aîné des neveux de Jean: je crois même qu'il étoit le plus jeune. Baluſe, par une erreur encore plus grande, attribue au Cardinal Pierre Bertrandi ce que dit Pétrarque de l'entrée du Cardinal Albornos. *Bal. tom. 1. fol.* 929.

Digitized by Google

Quoique Pétrarque ne connût preſque pas le Cardinal, il crut qu'il lui convenoit de paroître dans cette occaſion. *Je fis l'homme de cour*, dit-il, *ce qui répugnoit à mon caractere & à mes mœurs; je ne le ſuis ni ne veux l'être.* Il monta à cheval, & s'étant mis à la ſuite de Galeas Viſcomti, il ſortit avec lui par la porte de Pavie, pour aller à la rencontre du Légat, qui venoit auſſi à cheval. AN. DE J. C. 1353.

Lorſque les deux troupes ſe furent rencontrées, l'agitation des chevaux qui étoient en grand nombre ayant mis la pouſſiere en mouvement, il s'éleva un tourbillon épais, qui ne permettoit pas de diſcerner les objets. Pétrarque qui avoit prévenu les autres, ſe trouva ſans ſavoir comment au milieu du cortege du Légat & aſſez près de lui. On ſe ſalua de part & d'autre, mais preſque ſans ſe rien dire. La pouſſiere avoit tellement déſſeché les goſiers, qu'il n'étoit pas poſſible de parler.

Pétrarque fit un mouvement en arriere pour ſe remettre à ſa place; ſon cheval en reculant mit les deux pieds de derriere dans un foſſé qui bordoit le grand chemin; mais par une eſpece de miracle, il ſe tint quelque temps contre le bord avec ſes pieds de devant: s'il s'étoit renverſé, comme cela devoit arriver, il auroit écraſé le Cavalier. Pétrarque ne s'effraya pas, parce qu'il ne vit pas le danger: mais tous ceux qui étoient auprès de lui en frémirent. Le jeune Galeas ſe mit à crier: *Pétrarque, prenez garde à vous.* Excité par les cris qu'il entendoit, Pétrarque regarda autour de lui: il ne vit qu'un buiſſon qui le couvroit, & les oreilles de ſon cheval en l'air: Galeas avoit fait deſcendre ſes gens, & il eut la

AN. DE J. C. 1353.

bonté de deſcendre lui-même pour tendre la main à Pétrarque, qui remonta à cheval ſans s'être apperçu du danger qu'il avoit couru; il n'eut peur que lorſqu'il n'y avoit plus rien à craindre.

Variar. 28.

Pétrarque n'eſpéroit rien du Légat avec qui il n'avoit aucune eſpece de liaiſon. L'accueil diſtingué qu'il reçut de lui, le flatta d'autant plus, qu'il s'y attendoit le moins. Le Cardinal, après lui avoir accordé de bonne grace tout ce qu'il lui avoit demandé pour ſes amis, le preſſa de demander pour lui-même quelque choſe qui en valût la peine. Pétrarque lui répondit : *demander pour mes amis ou pour moi, n'eſt-ce pas la même choſe? Que dis-je! n'ai-je pas plus de plaiſir à obtenir pour eux que pour moi? Ayant mis depuis long-temps un frein à mes deſirs, de quoi puis-je avoir beſoin?*

La premiere grace que Pétrarque demanda, celle qui lui tenoit le plus au cœur, regardoit le Prieur des ſaints Apôtres, qui lui avoit envoyé une requête pour préſenter au Légat, écrite de ſa main. Le Légat la ſigna la veille de ſon départ. Pétrarque l'envoya à ſon ami, en lui diſant : « je vous renvoie votre placet ſigné du Légat. Comme il part demain, l'Evêque d'Idranne [*a*] ſon Chancelier n'a pas eu le temps de faire l'expédition ; mais il la fera quand vous voudrez.

» Vous n'avez qu'à aller le trouver à Piſe ou à Sienne où il doit paſſer. Ce petit mouvement vous fera du bien. Vous ne ſortez jamais de votre taniere, bien différent en cela de moi, qui ai tant

(*a*) Ægitanium, petit Evêché de Portugal éteint à préſent. Il étoit ſuffragant de l'Archevêché de Brague.

» de rapports avec vous : même nom, même pa- AN. DE J. C. 1353.
» trie, mêmes études, même façon de penſer, &c.
» Si vous n'y voulez pas y aller, envoyez-y quel-
» qu'un avec cette lettre, que je lui écris. Je vou-
» drois bien que le Légat paſsât à Florence, & je
» crois qu'il en auroit bien envie ; mais il y a ap-
» parence qu'il ne le pourra pas, étant preſſé d'aller
» à Rome pour des affaires de l'Egliſe grandes &
» urgentes.

Cette lettre de Pétrarque eſt datée du 18. Septembre, d'où il faut conclurre que le Légat reſta quatre jours à Milan, qu'il en partit le 19, qu'il comptoit aller tout de ſuite à Rome où il n'alla pas, qu'il ne croyoit pas paſſer à Florence, où il s'arrêta pluſieurs jours. Tous les Hiſtoriens diſent qu'il avoit envie de paſſer à Bologne, mais que Jean Viſcomti ne voulut pas y conſentir (*a*). Par la réponſe que fit le Prieur des ſaints Apôtres à la lettre de Pétrarque, datée du 2. Octobre, on voit que le Légat entra ce jour-là à Florence, & qu'*il y fut reçu avec un applaudiſſement général du peuple* [*b*]. Il en partit le onze, ce qui a donné lieu à la mépriſe des Hiſtoriens les plus accrédités, qui ont confondu le jour de l'entrée avec celui de la ſortie. *Franc. ep.* 11. *M. R.*

Pétrarque écrivit dans le même temps une autre lettre au Prieur des ſaints Apôtres, où il lui dit : *Variar.* 31.
» Vous avez appris combien la douceur de ma re-

(*a*) In Bologna non volle ch'egli entraſſe. *Mat. Vill. ibid.*

(*b*) *Florentiæ die ſecundâ Octobris quâ intravit Legatus civitatem cum ingenti totius populi applauſu.* Matthieu Villani donne la même date à l'entrée du Légat à Florence. Oderic Reinaud & Mr. Muratori diſent qu'il n'y entra que le onze. C'eſt préciſément le jour qu'il en ſortit, ſelon Villani, qui dit qu'on lui rendit les plus grands honneurs, & qu'il fut logé dans le palais Alberti, grande maiſon de Florence, dont on aſſure que Mrs. les Ducs de Luines & de Chaunes deſcendent.

Digitized by Google

An. de J. C. 1353.

» traite & de mon loisir a été troublée par une foule » importune & par des occupations imprévues. Hé- » las ! j'avois été trop long-temps heureux, libre & » maître de mon temps. La fortune m'a envié ce » bonheur, ou, pour parler plus juste, Dieu a voulu » m'en priver, de peur que mon ame au comble de » ses vœux ne s'égarât. Je le sens bien à présent; la » solitude, la liberté & le loisir sont des biens qui » ne conviennent qu'à une ame consommée dans la » vertu. Ah ! que je suis loin de cet état. Rien de » plus dangereux pour un cœur dévoré par les pas- » sions que d'être seul, libre & oisif. Il est bien plus » facile alors de tomber dans les pieges de la vo- » lupté : les mauvaises pensées viennent en foule » nous assaillir ; l'amour, cette douce peste des » ames oisives, s'insinue plus aisément. *Je croyois* » *n'avoir plus rien à craindre de ce côté-là ; mais* » *peut-être je me trompois.* Il faut souffrir avec pa- » tience la main un peu rude d'un Médecin fidele, » qui veut prévenir des maux cachés ou empêcher » des rechûtes.

Il semble qu'on pourroit conclurre de ce que dit Pétrarque, que l'amour lui tendit à Milan de nouveaux pieges. Je suis étonné que ses Historiens, qui veulent que Françoise sa fille fut le fruit d'une intrigue qu'il eut dans cette ville avec une Demoiselle de la maison de Beccaria, ne se soient pas servi de ce passage pour appuyer leur opinion. Mais j'ai déjà dit que je croyois que cette fille étoit née à Avignon l'an 1343, & je ferai voir bientôt qu'il est impossible qu'elle soit venue au monde pendant le séjour de Pétrarque à Milan.

Après

Après le départ du Légat, Pétrarque alloit se délasser de ses fatigues dans sa retraite ; mais un courier de Gênes, qui arriva la nuit à Milan, vint lui causer de nouveaux troubles, qui ne lui permirent pas de jouir des douceurs du repos. Il portoit la nouvelle de la destruction entiere de la flotte génoise dans un combat naval contre les Vénitiens & les Catalans, livré le 29 Août, près de l'Isle de Sardaigne. AN. DE J. C. 1353.

Il faut se rappeller ce que j'ai dit de cette animosité qui régnoit entre les Vénitiens & les Génois, & des lettres que Pétrarque écrivit pour concilier ces deux Républiques, qui se faisoient la guerre avec un acharnement sans exemple. Clement VI. fit envain tous ses efforts pour leur donner la paix ; son successeur n'y réussit pas mieux que lui. Les Génois enflés par les derniers succès, furent intraitables. Ils susciterent un ennemi aux Vénitiens, Louis Roi de Hongrie, qui se plaignoit de l'invasion de quelques places qui lui appartenoient dans la Dalmatie ; mais les Vénitiens interposerent la médiation de l'Empereur, qui empêcha le Roi de Hongrie son gendre de leur faire la guerre. Zurita dit le 27. *Ann. d'Arag. l. 3. cap. 52.*

Antoine Grimaldi, Amiral des Génois, fit voile vers la Sardaigne à la tête de cinquante-deux galeres bien armées. Son dessein étoit d'attaquer les Vénitiens & les Catalans avant que les deux flottes eussent fait leur jonction, & de s'emparer ensuite de la Sardaigne révoltée contre le Roi d'Aragon. Les Catalans avoient armé trente galeres à leurs frais, & vingt sur le compte des Vénitiens. Ceux-ci en firent sortir vingt commandées par Nicolas Pisani. La jonction fut faite avant que les Génois parussent. Zurita dit 50 galeres & 5 navires. *Matth. Vill. l. 3. cap. 75. Od. Rain. ad ann. 1353.*

AN. DE J. C. 1353.

Ils furent étonnés de trouver leurs ennemis dans le Golfe de Cagliari combinés en ordre de bataille & en plus grand nombre qu'ils ne croyoient. Cependant ils les attaquerent avec cette confiance, cette certitude de vaincre qui les avoit toujours animés juſqu'alors & rendu invincibles. Les Vénitiens & les Catalans combattirent avec autant de valeur & de deſir de vaincre. On en vint à l'abordage ; les galeres furent accrochées par le moyen des grapins que les Vénitiens avoient portés. Les Hiſtoriens de Veniſe diſent qu'il y a peu d'exemple d'un combat auſſi opiniâtre & auſſi chaud. La victoire fut pendant quelque temps incertaine. Le vent qui fut d'abord favorable aux Génois, ſuppléoit au nombre, & empêchoit la manœuvre de trois gros navires conſtruits en forme de citadelles *, ſur leſquels les Catalans avoient beaucoup compté. Le vent ayant changé, les vaiſſeaux vinrent à pleines voiles, & par leur poids coulerent à fond pluſieurs galeres génoiſes. De ces eſpeces de châteaux il ſortoit une grêle affreuſe de dards & de pierres énormes qui incommodoit beaucoup les ennemis, & répandoit l'épouvante dans leur flotte. On vit tout-à-coup Antoine Grimaldi ſe détacher avec dix-neuf galeres. Les Vénitiens, étonnés de ce mouvement, crurent d'abord que l'Amiral Génois vouloit les prendre en flanc ; ils ſuſpendirent le combat pour obſerver ſa marche ; mais quand ils virent qu'il faiſoit voile du côté de Gênes, ils fondirent avec impétuoſité ſur le reſte de la flotte génoiſe, qui ſe voyant abandonnée par ſon chef, ſe rendit ſans faire la moindre réſiſtance. Matthieu Villani fait monter la perte des Génois à deux mille

* Cocche incaſtellate.

Math. Vill. l. 3. cap. 75.

Digitized by Google

hommes tués ou noyés, quatre mille cinq cens prisonniers, & trente corps de galeres pris. Il assure qu'elle coûta peu aux Vénitiens & aux Catalans, & qu'il y eut fort peu de sang répandu de leur côté. An. de J. C. 1353.

Zurita dit qu'ils ne perdirent que cinq hommes de marque, mais qu'il y eut trois cens cinquante soldats tués, deux mille blessés. Il attribue le succès de cette victoire signalée à la valeur de Dom Bernard de Cabrera, Amiral des Catalans, & à l'habileté de ses manœuvres. Les Historiens de Venise l'attribuent à une sage disposition de Nicolas Pisani leur Général, qui plaça Jean Sanuto avec dix galeres pour prendre les ennemis en flanc. J'ai cru devoir suivre la relation de Zurita, parce qu'il dit l'avoir tirée de celle que le Roi d'Aragon publia lui-même. A quelques circonstances près, elle s'accorde avec le recit de Matthieu Villani ; mais ce qui est singulier, ils ne conviennent pas du jour. Zurita dit le 27 Août. Villani le 29, jour de la décolation de St. Jean-Baptiste. Les autres Historiens s'accordent avec Villani, & remarquent que les Génois avoient battu les Vénitiens le même jour, l'an 1350. Morosini, Dolioni, &c.

Quel fut l'étonnement de Pétrarque, lorsqu'il apprit un événement qui confondoit toutes ses idées ! Il croyoit les Génois invincibles sur mer ; il avoit toujours parlé sur ce ton, & on l'a vu dans la lettre qu'il leur écrivit, leur annoncer des succès perpétuels. Voici ce qu'il écrivit sur cela à Gui Settimo.

» Je fus frappé comme d'un coup de foudre ; » tous mes membres tremblerent ; j'avoue que je » ne m'y attendois pas ; je ne croyois pas même » la chose possible. Ce n'est pas que je ne connoisse *Fam. l. 17. ep. 3. M. R.*

An. de J. C. 1353.

» la fortune & ſon inſtabilité ; mais je penſois qu'il » y avoit des moyens d'arrêter ſa roue, & quand » je comparois à la République de Gênes toutes les » nations maritimes, je n'imaginois pas qu'elle pût » jamais être vaincue ſur mer ; je l'ai dit, je l'ai » écrit, & je ne m'en repens pas. C'eſt la premiere » fois que la mer a vu leurs vaiſſeaux en fuite. Mare vidit & ſtupuit. » *Elle l'a vu avec étonnement.* Mais auſſi quelle eſ- » pece de combat ! Quelle diſproportion entre les » deux flottes ! les Génois avoient à combattre en » même temps les vents & pluſieurs nations unies » contre elle. Il eſt vrai que je leur avois annoncé des » ſuccès perpétuels, je n'en rougis pas ; mais c'étoit » à une condition qui n'a pas été remplie, que la » concorde régneroit dans leur ville. Je ne prévoyois » pas qu'il n'y auroit dans cette flotte ni union ni » ſubordination, point d'harmonie entre le chef & » les membres. Que dis-je ! on prétend que les ſol- » dats par averſion pour leur Général étoient bien- » aiſes d'être battus. Cela n'eſt pas ſans exemple ; » mais on ajoute que le Général s'eſt laiſſé battre » par haine pour ſes ſoldats. Si cela eſt vrai, je ne » crois pas qu'on trouve dans l'Hiſtoire un ſeul exem- » ple d'un événement pareil.

Pétrarque, pour éviter de chanter la palinodie, s'attache à un bruit populaire répandu par les Génois, qui ne me paroît pas bien fondé. Dans l'idée où ils étoient qu'on ne pouvoit pas les vaincre ſur mer, ils attribuoient leur défaite à la méſintelligence qui régnoit entre l'Amiral & ſa flotte ; mais toutes les relations s'accordent à dire que les Génois ſe battirent avec beaucoup de courage & d'a-

Digitized by Google

nimosité, & que la victoire fut long-temps incertaine (*a*). AN. DE J. C. 1353.

Il est vrai qu'il est difficile de justifier le parti que prit Antoine Grimaldi de s'enfuir avec dix-neuf galeres, laissant les autres en proie aux ennemis. Mais il y a des Historiens qui disent qu'il ne prit ce parti que quand il vit la bataille perdue sans ressource; qu'alors il crut devoir au moins ramener les galeres que les ennemis n'avoient pas accrochées avec leurs grapins; que s'il abandonna les autres, c'est parce qu'il vit qu'il étoit impossible de les sauver.

Le courier qui porta à Milan la nouvelle de la défaite des Génois, fit une peinture touchante de l'état de la ville de Gênes. Il n'y avoit point de maison où l'on n'eût perdu quelqu'un. Tout ce que cette ville avoit de plus distingué s'étoit embarqué sur la flotte, croyant aller à une victoire certaine. La plupart des Nobles y avoient péri, ce qui répandoit une consternation générale. On n'entendoit dans les rues que des cris & des gémissemens. La terreur s'étoit jointe à la consternation, on croyoit avoir l'ennemi aux portes, & on ne savoit quel parti prendre pour s'en garantir.

Pétrarque qui avoit la plus haute idée de l'intrépidité des Génois, & qui n'imaginoit pas qu'un revers dût les abattre, prit la plume pour faire cesser cette terreur panique. *Je croyois*, dit-il, *qu'après leur avoir écrit d'abord pour les détourner de faire la guerre aux Vénitiens, ensuite pour les féliciter sur la victoire qu'ils avoient remportée contre eux, il étoit* *Fam. l. 17. ep. 3. M. R.*

(*a*) I Genovesi, huomini virtuosi e di grande cuore, sostennono francamente il grave assalto delle cocche, ajutandosi con l'arme e con le balestra, magagnando molti di loro nemici, e alle galée rispondevano con si ardita e folta battaglia, che per vantaggio che loro nemici havessero, non poteano sperare vittoria. *Matth. Vill. l. 3. cap. 75.*

de mon devoir de ranimer leur courage dans cette occasion.

AN. DE J. C. 1353.

Il passa toute la nuit à composer cette lettre, dans laquelle il rassembla tous les traits de l'histoire ancienne, qu'il jugea propres à produire l'effet qu'il avoit en vue, donnant la préférence à l'Histoire Romaine, *parce qu'il faut convenir*, dit-il, *que pour ce qui regarde l'intelligence de la guerre & les traits de valeur, les Romains l'emportent sur les autres nations.* Le matin en se levant il apprit que les Génois avoient perdu courage tout-à-fait, qu'il n'y avoit plus de remede, & qu'ils étoient à la veille de prendre des partis humilians, qui sentoient le découragement & le désespoir.

Ibid.

Il frémit à cette nouvelle, & jetta sa plume en se disant à lui-même : « quelle folie de croire que » des discours puissent rendre le courage à ceux qui » l'ont perdu ! Si Rome même a perdu cette valeur » guerriere qui la rendit la maîtresse du monde, quelle » nation peut se flatter de la conserver toujours ? » Il faut convenir que les villes & le monde même » ont leur vieillesse, leur decadence & leur mort ; » comme les hommes elles tendent à leur fin. Salluste » a raison de dire que *tout ce qui se leve se couche* ; » *tout ce qui croît vieillit.*

Fam. l. 17. ep. 5. M. R.

S'il étoit permis de contredire Pétrarque sur le motif de ses actions qu'il devoit savoir mieux que personne, je dirois qu'une raison politique, qu'il a cru devoir nous cacher, le détermina à supprimer la lettre qu'il avoit écrite aux Génois pour les encourager. Jean Viscomti qui couvoit toujours le projet de subjuguer toute l'Italie, avoit des vues plus prochaines

Digitized by Google

ſur la ville de Gênes, qui étoit plus à ſa bienſéance qu'une autre à cauſe de ſon port ſur la Méditérranée & de ſa proximité de Milan. Il n'attendoit que l'occaſion, & il ne pouvoit pas s'en préſenter une plus belle. AN. DE J. C. 1353.

Ce n'étoit pas leur défaite qui avoit jetté les Génois dans le découragement & le déſeſpoir, mais la ſituation intérieure de leur ville. Les ennemis maîtres de la mer la tenoient comme bloquée, & ne permettoient pas que rien y parvînt. Le Seigneur de Milan qui l'inveſtiſſoit par terre de tout côté avoit donné des ordres ſecrets pour qu'on n'y portât aucune proviſion. Ainſi cette ville étoit à la veille de manquer de tout, & commençoit déjà à reſſentir les cruels effets de la famine. D'ailleurs les Nobles toujours acharnés contre le peuple vouloient profiter de l'occaſion pour le remettre dans les fers, qu'il venoit de briſer.

Les partiſans que Jean Viſcomti avoit dans cette ville inſinuerent qu'il n'y avoit d'autre parti à prendre que de ſe mettre ſous la protection de ce Seigneur, qui par ſa grande puiſſance les mettroit à l'abri de leurs ennemis intérieurs & extérieurs, & rétabliroit l'abondance dans leur ville. Quelque répugnance que ce peuple fier & indépendant eût à ſubir le joug d'un tyran, ſa ſituation qui devenoit de jour en jour plus fâcheuſe, le contraignit à prendre ce parti.

Pétrarque ne pouvoit pas ignorer la façon de penſer de Jean Viſcomti, qui lui avoit donné une place dans le conſeil, & lui marquoit la plus grande confiance. Convenoit-il qu'il écrivît aux Génois pour ra-

Digitized by Google

AN. de J. C. 1353.

nimer leur courage dans des circonſtances où la perte de ce courage les engageoit à ſe mettre ſous la domination du Prince à qui il étoit attaché? Je penſe que voilà le véritable motif qui l'engagea à ſupprimer ſa lettre.

Les Génois ne délibérerent pas long-temps ſur le parti qu'ils avoient à prendre. On vit arriver quelques jours après à Milan une députation ſolemnelle pour offrir à Jean Viſcomti tout ce que poſſédoit la République de Gênes. « La triſteſſe des Envoyés étoit » décente, dit Pétrarque, & avoit même quelque » choſe de reſpectable, ſi je puis me ſervir de ce » terme. Stace ne dit-il pas qu'*il y a une ſorte de* » *majeſté même pour les malheureux* ? On voyoit » dans leurs yeux la honte de leur défaite & la com- » miſération de l'état de leur patrie avec une indi- » gnation vive & un deſir ardent de ſe venger.

Fam. l. 17. ep. 4. M. R.

Multâ cum majeſtate malorum. Stat. Theb.

Après pluſieurs conférences particulieres où les articles du traité furent reglés, ce Prince indiqua un conſeil général, où tous les Conſeillers furent convoqués; Pétrarque étoit du nombre. Il fut chargé de tenir compagnie aux envoyés qui attendoient l'ouverture du conſeil dans une grande ſalle, dont les murs étoient couverts d'or & les poutres brillantes d'un éclat ſingulier. Il accepta cette commiſſion avec d'autant plus de plaiſir, qu'il étoit bien-aiſe d'apprendre de ſource les circonſtances de ce combat, ſur lequel les différentes relations varioient beaucoup.

Les courtiſans étant raſſemblés dans cette ſalle, on s'aſſit. Le chef de la députation, homme ſage & aſſez inſtruit, échût à Pétrarque, qui lui parla d'abord des Génois qu'il connoiſſoit, & ſur-tout de ſon ami Gui Settimo.

Digitized by Google

Settimo. Enſuite la converſation tomba ſur l'affaire du jour & ſur l'état de la République. L'envoyé leur dit : « nous ne pouvons imputer nos malheurs qu'à » celui qui commandoit notre flotte : s'il avoit été » Général des Carthaginois, on l'auroit attaché à » une croix. A l'égard du parti que vous nous voyez » prendre, ajouta-t-il, ce n'eſt ni la crainte de nos » ennemis, ni la défiance de nos forces qui nous y » oblige. Ils n'ont de la victoire que le nom qu'ils ont » bien payé de leur ſang, & nous croyons nos for- » ces encore ſupérieures ; mais nous craignons une » diviſion inteſtine, parce que les chefs des No- » bles, au lieu d'avoir pitié du peuple dans le triſte » état où il eſt, veulent profiter de l'occaſion pour » le faire rentrer dans l'eſclavage. Ce peuple effrayé, » qui ſe voit pourſuivi d'un côté par les vainqueurs, » de l'autre par des citoyens pires que leurs enne- » mis, nous envoie pour implorer la protection d'un » Prince juſte & puiſſant.

An. de J. C. 1353. Ibid.

On ouvrit la ſalle du Conſeil ; l'aſſemblée étoit brillante ; tout ce qu'il y avoit de grand dans la ville s'y trouvoit. Le chef de la députation fit un diſcours dont voici la ſubſtance. *Nous venons par ordre du Peuple Génois vous offrir la ville de Gênes, ſes habitans, la mer, la terre, leurs eſpérances, leurs biens, leurs fortunes, les choſes divines & humaines, tout en un mot depuis Corvo juſqu'à Monaco* (a) *ſous les conditions convenues.* Dès qu'il eut ceſſé de parler, on fit la lecture des conditions qui avoient été rédigées en acte.

(a) Charles Grimaldi, Seigneur de Monaco, Menton & Rochebrune, ne voulut pas prendre le même parti que les Génois.

La veille, sur le soir, quelques Conseillers avoient
AN. DE J. C. 1353. proposé à Pétrarque de se charger de répondre à la harangue des Députés, l'assurant qu'il feroit grand
Ibid. plaisir au Prince. « Le sujet fournissoit beaucoup, dit » Pétrarque, soit pour déplorer les calamités de ces » infortunés, ou pour relever leurs espérances. La » nuit suffisoit pour me préparer & au delà ; cepen- » dant je m'excusai sur la briéveté du temps : je » sentois combien il est difficile dans des conjonctures » pareilles de bien rendre les pensées des autres, & » qu'un mot de maître sans art & sans regle, fait » plus d'effet que tout ce que pourroient dire les » plus grands Orateurs. Jean Viscomti répondit lui- » même. On auroit pu parler avec plus d'esprit & » de tour ; mais non avec plus de force & de succès.

Le sens de sa réponse étoit qu'il connoissoit toutes les difficultés de l'entreprise dont on vouloit le charger ; qu'il comptoit moins sur ses forces que sur le secours divin ; que s'il acceptoit les propositions qu'on lui faisoit, ce n'étoit pas dans la vue d'étendre les limites de ses états ; mais uniquement par compassion pour un peuple opprimé ; qu'en recevant son hommage il s'engageoit à le protéger, à rendre justice à tout le monde, & à aider la République de tout ce qui pourroit dépendre de lui. Il finit par prier Dieu & tous les Saints de favoriser cette entreprise. Il nomma un grand nombre de Saints qui donnerent à son discours un air de litanies assez ridicule. Voici pourtant ce que dit Pétrarque de l'effet qu'il fit.

Ibid. » Je ne pus entendre cette réponse sans verser des » larmes. L'air, l'attention, le silence de tous ceux

» qui étoient préſents, marquoient qu'ils étoient af-
» fectés comme moi. Ce grand homme avoit l'air AN. DE J. C 1353.
» ſi touché du malheur des Génois ; il paroiſſoit ſi
» déterminé à les aider de tout ſon pouvoir, qu'ils
» conçurent de grandes eſpérances de vaincre leurs
» ennemis & de les forcer à leur donner une paix
» honnête. Si l'on a vu ſouvent l'événement d'une
» guerre dépendre du ſeul changement du Général,
» que ne devoit-on pas eſpérer du concours d'une
» auſſi grande puiſſance ? D'autant plus que le gou-
» vernement juſte & modéré d'un ſeul chef eſt pré-
» férable à tout. C'eſt le ſentiment des plus grands
» Philoſophes.

Le parti que prirent les Génois ſurprit tout le monde ; je doute même que Pétrarque l'approuvât dans le fond de l'ame, quoique ſa charge de Conſeiller de Milan l'obligeât à tenir un autre langage. Quoi, diſoit-on, cette République ſi puiſſante qui dominoit ſur la mer de Toſcane, la mer Egée & le pont Euxin, ſi redoutée de toutes les nations qui ont des ports ſur ces trois mers, où elle a remporté tant de victoires & fait tant de priſes, eſt réduite par une défaite à ſe jetter dans l'eſclavage ! Ce peuple fier, hardi, invincible, à qui rien ne pouvoit réſiſter, qui a battu les flottes combinées des Vénitiens, du Roi d'Aragon & de l'Empereur de Conſtantinople, eſt avili, conſterné pour une bataille perdue ; ſaiſi d'une terreur panique qui ſeroit honteuſe à des femmes, il ſacrifie cette liberté dont il étoit ſi jaloux, & va ſubir le joug du tyran de Milan ! Quel aveuglement ! quelle révolution !

Les Génois ne manquoient pas de reſſources. Les

An. de J. C. 1353.

Florentins qui voyoient avec peine l'aggrandiſſement de la puiſſance de Jean Viſcomti, leur envoyerent des Députés pour les encourager & leur offrir toute ſorte d'aide & de ſecours pour recouvrer leur état & ſe tirer de l'oppreſſion où ils étoient. La plupart des Seigneurs d'Italie ſe ſeroient ligués avec eux s'ils ne s'étoient pas tant hâté ; mais le feu de la diſcorde dont leur ville étoit embraſée, & la famine qui commençoit à la ravager, ne leur permirent pas d'attendre.

L'événement juſtifia le parti qu'ils avoient pris. La ville de Gênes changea tout-à-coup de face dès que l'Archevêque de Milan en eut pris poſſeſſion. Il envoya pour cela Guillaume Palavicin, Marquis de Caſſano, avec ſept cens Cavaliers & quinze cens Fantaſſins. Il y fit ſon entrée le 10 Octobre & prit les rênes du gouvernement, après avoir dépoſé le Doge & tout le Sénat. La ville fut d'abord pourvue de tout avec abondance. Jean Viſcomti y fit placer une horloge (choſe rare dans ce temps-là) (*a*) & donna de l'argent pour armer des galeres & ranimer le commerce. Il fit élargir & applanir le chemin de Gênes à Nice, où les bêtes de charge ne pouvoient pas paſſer auparavant. Villani dit que *cela donna de l'inquiétude aux Provençaux* ; ce qui prouveroit, s'il étoit vrai, combien la puiſſance du tyran de Milan étoit redoutée, même hors de l'Italie ; mais on n'a jamais accuſé les Provençaux d'être poltrons.

Murat. ann. d'Ital.

Math. Vill. l. 3. cap. 83.

(*a*) C'étoit ſans doute une horloge automate ou à roues, & il faut convenir que c'étoit alors une choſe fort rare. Il y a apparence que celle-ci fut faite ſur le modele de l'horloge de Jean de Dondis, placée à Padoue, l'an 1344. La plus ancienne de cette eſpece qu'on connoiſſe en France, eſt celle du Palais élevé en 1370. Il eſt ſingulier que dans un mémoire ſavant, où Mr. Falconet traite à fond la matiere des horloges, il ne diſe rien de celle de Gênes. *Mém. de l'Acad. des Inſcr. tom. 20. fol. 440.*

Digitized by Google

L'arrivée du Cardinal Albornos & l'affaire de Gênes fatiguerent beaucoup Pétrarque, & lui firent passer un mois presque entier dans le tumulte & la dissipation. Las du séjour de la ville, il prit le parti d'aller à la campagne. Je ne sais par quel hazard il se trouva le 20. Octobre à St. Colomban. C'est un château bâti par l'Empereur Frederic Barberousse dans le voyage qu'il fit en Italie l'an 1164 ; il appartient à présent à la Chartreuse de Pavie. Voici la description que Pétrarque en fait. AN. DE J. C. 1353.

» Ce château si connu, fortifié par la nature & par l'art, est situé sur une riche colline, dans cette partie de la Gaule Cisalpine que battent les vents du Levant & du Nord. Au pied de cette colline coule le Lambro, petite riviere, mais dont l'eau est fort claire, qui va baigner la ville de Monza, & descend ensuite dans le Pô. Vers le couchant, il y a une solitude fort agréable. Il seroit difficile de trouver ailleurs sur un endroit aussi peu élevé un point de vue plus noble & plus étendu. D'un coup d'œil on découvre Pavie, Plaisance, Cremone, & plusieurs autres villes que le temps nébuleux déroba à ma vue. On a par derriere les Alpes Noriques qui séparent l'Italie de l'Allemagne, & qui sont toujours couvertes de neige. Par devant l'Appennin, des villes sans nombre, parmi lesquelles Chiesteggio (*a*), que la guerre punique a rendu fameuse, & cette rive du Pô où Marcellus remporta une grave victoire contre Viridomare * Roi des Gaulois insubriens qui y fut tué. Le Pô est comme sous les pieds : ce fleuve en serpentant *Fam. l. 17. ep. 5. M. R.*

* Ou Britomare.

(*a*) En latin *Claſtidium*. Cette ville servit de grenier à Annibal.

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1353.

» fait un contour immense, à la faveur duquel il arrose une grande quantité de belles campagnes qu'il » engraisse de son limon.

Pétrarque, après avoir admiré quelque temps ce beau point de vue, s'assit sur le gazon au pied d'un chataigner, & s'abandonna à une douce rêverie. On croira peut-être que ses premieres pensées furent celles-ci. Combien faudroit-il de charues pour labourer tous ces champs? Combien pourroit-on nourrir de bestiaux dans des pâturages si gras? Quels moyens faudroit-il prendre pour se rendre maître de toutes ces villes? Combien feroit-on camper de légions dans cette étendue de terrein? Quelle devroient être les dimensions d'un navire à qui on voudroit faire remonter le Pô pour transporter des marchandises étrangeres de la mer Adriatique dans toutes ces villes? Rien de tout cela ne se présenta à son esprit; c'est lui-même qui nous l'assure, & je pense qu'il faut le croire sur sa parole.

Pétrarque ne pouvoit pas voir une belle campagne qui ne lui rappellât l'idée de sa chere solitude de Vaucluse. Il venoit de recevoir une lettre de Socrate, qui lui mandoit qu'il y étoit avec Gui Settimo. Il auroit bien voulu y être avec eux, & s'y transporta en esprit. Voilà le sujet de sa rêverie sur cette belle colline à l'ombre de ce chataigner.

Gui Settimo avoit du faire le voyage d'Italie avec Pétrarque; une maladie l'empêcha d'exécuter ce projet. Lorsqu'il fut guéri, les grandes chaleurs ne lui permirent pas d'entreprendre ce voyage. Enfin les troubles de Gênes sa patrie l'avoient arrêté à Avignon, où, las de la Cour & de la ville, il étoit

Digitized by Google

allé avec Socrate passer quelques jours à Vaucluse dans la maison de Pétrarque. AN. DE J. C. 1353.

L'idée vint à Pétrarque de lui écrire pour lui témoigner le plaisir que lui faisoit cette partie de campagne & le regret qu'il avoit de n'être pas à portée de lui faire les honneurs de sa petite maison. « Je » vous approuve, mon cher Settimo, lui dit-il; si » l'habitude & le goût de propriété ne m'aveuglent » pas, rien de plus agréable que cette campagne où » vous avez passé quelques jours avec Socrate. C'est » le temple de la paix, le séjour du repos, l'hos- » pice de la tranquillité. Nulle part un port plus sûr » contre les tempêtes de l'ame. Oserois-je dire que » l'esprit y est plus disposé qu'ailleurs à produire de » belles choses. Enfin c'est selon moi un lieu en- » chanté; si vous me croyez, vous y irez souvent » y chercher un abri contre les orages de la Cour » où vous vivez. Usez de mes livres qui pleurent » l'absence de leur maître & la mort de leur garde. » Promenez-vous dans ce jardin, qui selon moi n'a » pas son pareil dans le monde; il implore votre se- » cours & celui de Socrate pour réparer les torts » que mon absence peut lui causer. Je crois devoir » vous apprendre le temps le plus propre à planter » & à semer. Les anciens du pays, & sur-tout mon » concierge, homme très-versé dans l'agriculture, » m'ont assuré avoir appris par une longue expérience » que les semences & plantations faites le 6. Février » réussissent à merveille, pourvu qu'on ait égard à la » lune. Vous devriez faire quelques plantations qui nous » donnassent de l'ombre dans notre vieillesse, que » nous passerons là tranquillement ensemble, si les *Ibid.*

An. de J. C. 1353.

„ deſtins le permettent. Profitez des arbres anciens „ que Bacchus & Minerve y ont fait croître, & des „ nouveaux que j'ai plantés & cultivés de mes mains. „ Ma maiſon eſt la vôtre ; mon petit lit ne regret- „ tera plus ſon maître ſi vous daignez y coucher.

Cette lettre conçue dans les champs ſur le gazon fut écrite le ſoir même, dès que Pétrarque fut retiré dans la chambre où on le fit coucher à St. Colomban, qu'on appelloit la chambre du Roi ; il trouva un lit qui n'étoit pas, dit-il, *un lit de Poëte ni de Philoſophe.*

En diſant que ſa maiſon de Vaucluſe étoit *le temple de la paix*, *le palais de la tranquillité*, il ne prévoyoit pas ce qui devoit lui arriver peu de temps après. Le jour de Noël une troupe de voleurs qui ravageoit depuis quelque temps les environs de Vaucluſe, alla à la maiſon de Pétrarque, où elle mit le feu, après avoir pris tout ce qu'elle put emporter. Une vieille voûte (*a*) arrêta l'incendie & empêcha que toute la maiſon ne devînt la proie des flammes. Heureuſement le concierge, fils du fermier qui étoit mort l'année derniere, ayant un preſſentiment de ce qui arriveroit, avoit porté au château (*b*) quelques livres que Pétrarque avoit laiſſés. Les voleurs ignorant qu'il n'y avoit perſonne dans le château pour le défendre, n'oſerent pas en approcher. *Dieu ne permit pas*, dit Pétrarque, *qu'une proie ſi noble tombât dans des mains ſi viles* (*c*).

Sen. l. 2. ep. 10.

(*a*) On voyoit encore, il y a trente ou quarante ans, quelques reſtes de cette voûte.

(*b*) C'étoit le château des Evêques de Cavaillon, Seigneurs de Vaucluſe. C'eſt à préſent une vieille maſure qui paroît inacceſſible. Les gens du pays le font voir de loin aux étrangers comme la maiſon de Pétrarque ; mais elle étoit placée entre le village & le château, & il n'en reſte pas la moindre trace.

(*c*) *Providente Deo ne tàm turpes ad manus præda tam nobilis perveniret.* Mr. de la Baſtie place cet événement l'an 1350 ; mais il eſt clair que c'eſt après le dernier voyage de Pétrarque à Avignon.

Par

Par cette lettre que Pétrarque écrivit à Gui Settimo, du château de St. Colomban, le 21. Octobre, on voit qu'il tournoit ſouvent les yeux du côté de Vaucluſe, & qu'il regrettoit le ſéjour de ſon hermitage. Il conſte d'ailleurs que ſes amis, de concert avec lui, travailloient à lui procurer un établiſſement dans le Comtat. AN. DE J. C. 1353.

Socrate lui manda que l'Evêque de Cavaillon ſe donnoit des mouvemens infinis pour cela, & qu'il eſpéroit d'y réuſſir. Pétrarque écrivit une longue lettre à ce Prélat pour lui en témoigner ſa reconnoiſſance. Après lui avoir dit des choſes tendres & flatteuſes, après lui avoir rappellé toutes les marques d'amitié qu'il a reçues de lui, il finit par lui dire :

„ Vous voulez mettre le comble à vos bontés *Variar.* 24.
„ pour moi : vous ne me le dites pas ; mais je le
„ ſais ; négligeant les plus grandes affaires qui vous
„ regardent, vous ne penſez qu'à moi, vous n'êtes
„ occupé qu'à me procurer ce que j'ai toujours de-
„ ſiré envain ; la liberté, la ſolitude, le loiſir, le
„ ſilence, la tranquillité de l'ame : vous travaillez
„ à me rendre à vous & à moi-même. Socrate me
„ le mande & je crois le voir. J'eſpére qu'enfin vous
„ viendrez à bout de ce que vous avez entrepris
„ depuis ſi long-temps, & que vous laſſerez la for-
„ tune par votre perſévérance : elle commence à
„ ſe rendre, & m'accordera enfin ce que je deſire
„ au-deſſus de tout, de vivre & de mourir auprès
„ de vous.

Il paroît que l'Evêque de Cavaillon travailloit à faire avoir à Pétrarque quelque bon bénéfice dans ſon Dioceſe. Je ne vois que la Prévôté de Cavail-

AN DE J. C. 1353.

lon ou celle de l'Iſle qui pût lui convenir. Pétrarque croyoit la choſe faite ou du moins bien avancée ; il eſt certain cependant qu'elle ne ſe fit jamais. Sans doute ſes ennemis, qui étoient en grand nombre à Avignon, empêcherent le ſuccès des mouvemens que ſe donnoit le bon Evêque.

A ſon retour de St. Colomban, Pétrarque reçut enfin une vieille lettre de l'Empereur Charles IV. en réponſe à celle qu'il lui avoit écrite de Padoue le 24 Février 1350. Cette lettre m'a paru mériter d'être inſérée ici toute entiere. En voici une traduction fidele (*a*).

„ J'ai reçu avec plaiſir votre lettre ; elle reſpire „ la vertu & le ſentiment. Vous m'exhortez à re„ prendre les rênes d'un empire décrepit, &, pour „ m'y engager, vous me préſentez en perſpective „ Rome aux abois, l'Italie prête à faire nau„ frage, le monde expirant. Ce tableau eſt touchant, „ mon cher ami ; le poids que vous voulez m'im„ poſer eſt agréable par lui-même ; mais il s'agit de „ tirer une grande machine du profond abyme où „ elle eſt plongée, depuis qu'on a perdu la liberté „ (compagne inſéparable de l'Empire) depuis que les „ Latins ont épouſé la ſervitude, que la paix & la „ vertu ſont bannies du monde, que la juſtice eſt „ proſtituée par l'avarice & la cupidité.

„ Il eſt bien plus difficile de remettre en mer un „ vaiſſeau entiérement ſubmergé que celui qui a été „ ſeulement maltraité dans ſes agrêts. Ajoutez que

(*a*) Mr. l'Abbé Mehus a fait imprimer cette lettre avec quelques fautes dans ſa vie d'Ambroiſe le Camaldule, *fol.* 191. Il croit que c'eſt la réponſe que fit l'Empereur au diſcours de Zanobi de Strata.

„ la République Romaine, ſi floriſſante autrefois, AN. DE J. C. 1353.
„ qui fourniſſoit à ſes chefs les moyens néceſſaires
„ pour exécuter de grandes entrepriſes, peut à peine
„ ſe ſoutenir à préſent. Les anciens temps dont vous
„ parlez, ne reſſemblent pas au nôtre. Qui eſt-ce
„ qui étoit plus grand que Céſar ? Y avoit-il quel-
„ qu'un au-deſſus d'Auguſte ? Quoi de plus grave que
„ les décrets du Sénat, de plus réfléchi que ſes
„ délibérations ? Quoi de plus habile, de plus atta-
„ ché à ſa patrie qu'un Italien, même le plus novice ?
„ Ceux qui donnoient alors de bons conſeils aux
„ Céſars, les inſultent à préſent. Vous n'ignorez pas
„ que les Latins & les Rois voiſins étoient empreſ-
„ ſés de ſecourir les Empereurs, & les prioient d'em-
„ ployer leur ſang pour vaincre leurs ennemis &
„ augmenter leur empire. L'Italie, qui ne connoiſſoit
„ pas autrefois la révolte, plus funeſte à elle-même
„ qu'aux Empereurs, a tourné ſes armes contre eux,
„ ſemblable à un enfant affamé qui mord ſa nourri-
„ ce. Il eſt étonnant que les Céſars aient pu reſiſter
„ à tant de difficultés dans des ſiecles ſi dénués de
„ vertu ; cependant ils ont ſouvent rétabli la Répu-
„ blique avec les ſecours dont je parle & que je n'ai
„ pas. En voyant tant d'obſtacles & ſi peu de forces
„ pour les ſurmonter, j'avoue que mon eſprit auroit
„ héſité, ſi l'amour, ce puiſſant mobile des cœurs,
„ qui ne connoît pas la crainte & ne voit pas le
„ peril, ne les avoit fait diſparoître. Il s'eſt aſſis
„ ſur mon char avec moi en me préſentant des triom-
„ phes, des couronnes, des trophées, des ſceptres
„ & une place dans les aſtres. Vous avez lu que
„ dans les temps les plus heureux Auguſte répondit

AN. DE J. C. 1353.

„ à ceux qui lui propoſoient de prendre le ſceptre : „ *vous ignorez quelle bête eſt l'Empire* (*a*). Quand nous „ nous en ſommes chargés, nous connoiſſions ſon au- „ torité, ſa majeſté & ſes difficultés. Voyant les dé- „ ſordres de Rome & de l'Italie, nous avons réſolu „ malgré notre foibleſſe d'y porter remede ; mais la „ choſe nous a paru mériter un grand examen, „ comme une maladie capitale. Souvent la longueur „ des conſeils rend l'exécution des entrepriſes plus „ courte & plus aiſée. Ami, il faut comparer le „ préſent avec le paſſé, pour rétablir l'éclat de l'un, „ & purger l'infamie de l'autre. Mais les Médecins „ diſent, & les Céſars ont éprouvé qu'il faut tout „ eſſayer avant d'employer le fer. Nous demandons „ des conſeils, & nous attendons des ſecours dignes „ de nous, pour ne rien faire qui ſoit indigne d'un „ Empereur. Nous deſirons de nous entretenir avec „ vous, qui tenez un ſi haut rang ſur le Parnaſſe, „ & nous vous regardons comme un des plus fide- „ les ſujets de l'Empire.

La réponſe de Pétrarque eſt trop longue pour la rapporter toute entiere. Il commence par une plaiſanterie ſur ce qu'il avoit reçu cette lettre ſi tard. *Je vois bien*, lui dit-il, *qu'il eſt auſſi difficile à vos depêches & à vos couriers de franchir les Alpes qu'à votre perſonne & à vos légions.*

Fam. l. 9. ep. 1. M. R.

Il témoigne enſuite quelque étonnement de ce que le Prince n'a pas ſuivi le conſeil qu'il lui avoit donné de ſe hâter de venir en Italie prendre poſſeſſion de

(*a*) Suetone rapporte que Tibere diſoit à ſes amis qui le preſſoient d'accepter l'empire : vous ignorez, &c. *quanta bellua ſit Imperium. Suet. in Tiber.* L'Empereur Charles a confondu Auguſte avec Tibere.

Digitized by Google

l'Empire. *Je croyois vous avoir persuadé*, dit-il, *je reconnois mon erreur, vous penserez autrement que moi, & vous serez cru par préférence, parce que vous tenez les rênes de la terre & le gouvernail de la mer. Ce qui me console, c'est que si vous n'adoptez pas ma façon de penser, vous approuverez, vous louerez mon zele, & c'est la plus grande récompense que je puisse recevoir.* AN. DE J. C. 1353.

Il entre ensuite en matiere & refute avec force toutes les raisons dont se sert l'Empereur pour justifier le parti qu'il prenoit de différer son entrée en Italie ; mais ce n'est qu'après lui avoir dit : *je n'entreprendrai pas de vous combattre ; cela ne me conviendroit pas ; qui est-ce qui oseroit penser autrement que César, sur-tout quand il s'agit des affaires de l'Empire ? S'il étoit question de poésie & de belles lettres, j'userois peut-être de la liberté du Poëte Lucius, qui ne se levoit pas quand il voyoit venir César à l'assemblée des Poëtes. Je n'écris que pour achever de remplir mon devoir & pour vous ouvrir entiérement mon ame. Vous verrez que si je ne tiens pas ferme dans mes avis, je suis plutôt terrassé par la majesté de votre nom que par le poids de vos raisons.*

Il faut convenir en effet que les raisons de l'Empereur n'ont pas autant de poids que sa dignité. Pétrarque lui fait voir que les changemens arrivés dans l'Empire ne doivent pas le décourager ; que, quel que soit l'abattement de Rome, on ne peut pas comparer son état actuel avec celui où elle étoit lorsque Brennus, Annibal, Pyrrhus ravageoient l'Italie ; que si cette ville étoit plus riche autrefois, elle ne devoit son opulence qu'à la vertu, la modestie, l'équi-

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1353.

té, la discipline militaire de ses enfans ; que le luxe & la mollesse qui régnoient dans le monde, loin de nuire à l'Empereur, rendroient au contraire l'exécution de son projet plus facile, s'il vouloit bien se mettre à la tête des gens de bien qui s'étoient préservés de la corruption ; qu'il lui seroit beaucoup plus aisé de relever l'Empire sur ses fondemens qui existent encore, qu'il ne le fut à Romulus d'en poser les fondemens sur des rochers, au milieu des peuples qui s'y opposoient, ou à César de se rendre maître de l'Empire dans le temps que la République étoit dans sa plus grande force.

A l'appui de tout ce qu'il a dit, il fait paroître Rienzi sur la scene ; c'est selon moi le morceau le plus curieux de sa réponse : je vais le traduire.

„ Derniérement à Rome on vit s'élever tout-à-coup „ un homme qui n'étoit ni Roi, ni Consul, ni même „ Patricien, à peine connu pour Citoyen Romain. „ Quoiqu'il ne fut distingué ni par les titres de ses „ ancêtres, ni par ses propres vertus, il osa se dé- „ clarer le restaurateur de la liberté publique. Quel „ titre plus brillant pour un homme obscur ! La Tos- „ cane se soumit d'abord à lui avec empressement ; „ l'Italie suivit son exemple ; déjà l'Europe & le „ monde entier étoient en mouvement. Nous l'avons „ vu ; ce n'est pas une chose que nous lisions dans „ les Historiens. Déjà la justice, la paix, la bonne „ foi, la sûreté étoient revenues ; on voyoit repa- „ roître les vestiges de l'âge d'or. Dans le moment „ le plus brillant du succès de son entreprise, il ima- „ gina d'obéir à un autre. Je n'accuse personne ; je „ ne veux ni condamner ni absoudre ; mais je sais

„ ce que je dois penſer. Cet homme n'avoit pris que
„ le titre de Tribun, qui étoit la derniere des char- AN. DE J. C 1353.
„ ges Romaines. Si le nom ſeul de Tribun a pu pro-
„ duire un ſi grand effet, de quoi ne ſeroit pas ca-
„ pable le nom de Céſar?

Je n'oſerois aſſurer, dit Mr. de la Baſtie, *que cette lettre eût fait aſſez d'impreſſion ſur l'eſprit de l'Empereur pour le déterminer à partir; mais il eſt conſtant que peu de temps après l'avoir reçue, il ſe mit en marche pour l'Italie.* L'Empereur n'entra en Italie qu'un an après la date de la lettre de Pétrarque, & voici ce qui fit pencher de ce côté-là ſon eſprit irréſolu & incertain beaucoup plus que la rhétorique de Pétrarque, ſi je ne me trompe.

Le parti qu'avoient pris les Génois de ſe ſoumettre au Seigneur de Milan avoit répandu l'allarme dans toute l'Italie. Les petits tyrans effrayés de l'accroiſſement de cette grande puiſſance, craignoient d'être dévorés l'un après l'autre par *la vipere* (c'eſt le nom qu'ils donnoient à Jean Viſcomti, à cauſe de ſes armes, où l'on voyoit une vipere dévorant un enfant) (*a*).

Les Vénitiens qui avoient tant de peine à reſiſter aux Génois ſeuls, ſentirent bien qu'ils n'étoient pas capables de leur tenir tête, quand ils ſeroient appuyés de toutes les forces de cette puiſſance formidable. Ils ſonnerent pour ainſi dire le tocſin, & vin-

(*a*) Les Auteurs Milanois ne ſont pas d'accord ſur l'origine de cette vipere des Viſcomtis. Le plus grand nombre l'attribue à Othon Viſcomti, qui, à la premiere croiſade, vainquit un Sarraſin qui avoit cette enſeigne ſur ſon bouclier & ſur ſon caſque. Le Taſſe en parle dans ſa Jeruſalem délivrée, *Cant. I.*

O'l forte Otton, che conquiſtò lo ſcudo
In cui dall'angue eſce il fanciullo ignudo

Triſtan Calchi dit que cette origine eſt fabuleuſe. Il croit que ces armes viennent du ſerpent de bronze qu'on voit à Milan dans l'Egliſe de St. Ambroiſe, & ſur lequel on débite bien des fables.

Digitized by Google

An. de J. C. 1354.

rent à bout par le moyen des Ambaſſadeurs qu'ils envoyerent de côté & d'autre de former une ligue puiſſante qui rétablit un peu l'équilibre. Les Seigneurs de Padoue, de Modene, de Mantoue & de Verone, entrerent dans cette confédération. Les Florentins furent invités d'y accéder; mais ils venoient de faire la paix avec Jean Viſcomti, & quelque deſir qu'ils euſſent de l'abattre, ils ne voulurent pas courir de nouveau les hazards de la guerre avec un homme qu'ils redoutoient.

Moroſ. hiſt. di Venet. fol. 254. Math. Vill. l. 3. cap. 90.

Les Seigneurs confédérés députerent à l'Empereur, pour le prier de ſe joindre à eux & lui propoſer d'entrer en Italie à leurs frais. L'occaſion étoit trop belle pour ne pas la ſaiſir; l'Empereur promit tout ce qu'on voulut. Un Hiſtorien contemporain dit qu'il y eut le 11 Janvier une grande aſſemblée * à Vienne en Autriche, où le voyage de l'Empereur en Italie fut décidé, ſous prétexte d'aller ſe faire couronner à Rome. Ce fut là auſſi, ſuivant le même Hiſtorien, que fut conclu ſon mariage avec Anne, fille de Henri, duc de Jaure dans la baſſe Sileſie (*a*).

Chron. di Bologna. Coll. Murat. T. 18.

* Le nouvel Hiſtorien d'Allemagne ne parle pas de cette aſſemblée.

Cette ligue donna de l'inquiétude à Jean Viſcomti, ſur-tout quand il apprit que l'Empereur y étoit entré, & qu'on le verroit bientôt paroître en Italie à la tête d'une armée. Pour conjurer l'orage qui le menaçoit, il envoya d'abord propoſer à l'Empereur de venir recevoir la couronne de fer à Milan; enſuite il crut devoir travailler à faire la paix entre les Vénitiens & les Génois.

(*a*) L'Empereur Charles IV. eut quatre femmes. Il épouſa 1°. l'an 1328. Blanche, fille de Charles de Valois. 2°. L'an 1349. Anne, fille de Rodolphe, Electeur Palatin. 3°. L'an 1353. Anne, fille de Henri, Duc de Javer. 4°. L'an 1363. Eliſabet, fille de Bugiſlas, Duc de Poméranie. Les Hiſtoriens ont confondu ces quatre mariages.

Pétrarque

Digitized by Google

Pétrarque lui parut l'homme le plus propre à réuſſir dans cette négociation, ſoit par ſon éloquence, ſoit à cauſe de ſes liaiſons avec André Dandolo, qui gouvernoit la République de Veniſe. Mais Pétrarque vouloit ſe repoſer; les voyages commençoient à le fatiguer; d'ailleurs il falloit traverſer les montagnes dans le fort de l'hyver. Jean Viſconti qui ſavoit le prendre par ſon foible, lui propoſa cette négociation avec ces tours & ces manieres auxquelles Pétrarque ne ſavoit pas réſiſter. AN. DE J. C. 1354.

» Comment pourrois-je, dit-il, refuſer quelque » choſe à ce grand Prince, dont l'affabilité eſt fort » au-deſſus de ſa fortune? il n'ordonne pas, il me » prie. D'ailleurs, ſi je crains les mauvais chemins » & les rigueurs de la ſaiſon, il faut en convenir, » le ſujet du voyage qu'on me propoſe m'eſt agréable » & flatte mon amour propre; il s'agit de rétablir » la paix entre les deux peuples les plus puiſſans » de l'Italie. Dieu veuille que le ſuccès de ma négo- » ciation réponde au plaiſir avec lequel je vais l'en- » treprendre! *Fam. l. 17. ep. 6. M. R.*

C'eſt ainſi qu'il s'exprime dans une lettre qu'il écrivit à Bernard Anguiſciola (*a*), Préſident de Come, pour s'excuſer de ne pas lui tenir la parole qu'il lui avoit donnée d'aller le voir dans cette ville, où il commandoit. Des pluies continuelles & ſon voyage de Veniſe ne lui permettoient pas de tenir cette parole, *quelque empreſſement qu'il eût de voir un ami qui lui étoit cher, & une ville ſituée au pied des Alpes, ſur un lac fameux, entourée de monta-* *Ibid.*

(*a*) Anguiſciola, grande maiſon de Plaiſance. Bernard étoit frere du Chevalier Lancelot, qu'on a vu en commerce de poéſie avec Pétrarque. *Mém. tom. 2. fol.* 437.

gnes, qui portent leur tête dans le ciel.

An. de J. C. 1354. Au commencement de 1354, avant de partir pour Veniſe, Pétrarque reçut un préſent qui lui fit le plus grand plaiſir. C'étoit un Homere Grec que lui envoyoit Nicolas Sigeros, *Préteur du peuple de Romanie* (a), qui avoit paſſé quelque temps à Avignon ſur la fin du Pontificat de Clement VI, envoyé par l'Empereur de Conſtantinople pour négocier la réunion des deux Egliſes. Il paroît que c'étoit un homme d'eſprit & de mérite, digne par conſéquent de la connoiſſance de Pétrarque, qui ſe lia avec lui au point de pouvoir lui demander un Homere Grec, choſe très-rare dans ce temps-là; je crois même pouvoir dire qu'il n'y en avoit point alors en Italie: on n'y connoiſſoit que la mauvaiſe traduction de Pindare le Thébain en vers latins, qui a été imprimée pluſieurs fois, & dont l'Auteur n'eſt preſque pas connu. L'Envoyé Grec le lui promit & lui tint parole dès qu'il fut de retour à Conſtantinople. Voici la ſubſtance de la lettre que lui écrivit Pétrarque, pour lui marquer ſa reconnoiſſance.

Fam. l. 9. ep. 2. Milan, 3. Janvier. » Vous ne pouviez me faire un préſent plus agréa-
» ble, plus noble & plus digne de vous, que ne
» puis-je dire auſſi plus digne de moi! Il n'eſt pas
» étonnant que d'un homme auſſi ſpirituel & auſſi
» éloquent que vous je reçoive la ſource de l'eſprit
» & de l'éloquence. Tout le monde en convient;
» Macrobe appelle Homere *la ſource de toute in-*
» *vention.* Je vous cite cet Auteur par préférence
» aux autres, parce que je ſais que de nos Auteurs

(a) *Prætor populi Romani.* Dans le manuſcrit de la bibliotheque royale il y a *Paſtor*; mais je crois que c'eſt une faute & qu'il faut lire *Prætor*, comme dans la lettre du Pape rapportée par Oderic Reinaud. 1353. *N.* 22.

Digitized by Google

» latins, c'eſt celui qui vous eſt le plus familier. Vous
» n'avez pas oublié la parole que vous m'aviez don-
» née, & l'Homere que vous m'avez envoyé m'eſt
» d'autant plus cher, qu'il n'eſt pas défiguré par la
» violence qu'on fait à un Auteur en le faiſant paſſer
» dans une langue étrangere; ſes poëmes ſont purs,
» originaux, & tels qu'ils ſont émanés de cet eſprit
» divin. C'eſt un tréſor dont je fais un cas infini;
» mais il ſeroit ineſtimable & au-deſſus de tout prix,
» ſi vous aviez bien voulu y joindre votre perſonne
» pour me ſervir de guide dans le labyrinthe de cette
» langue étrangere. Vous me verriez au comble de
» mes vœux; jouiſſant de vos bienfaits, j'admirerois
» toutes ces merveilles qu'Horace releve dans ſon
» art poëtique. Que ne ferois-je pas avec votre ſe-
» cours, & que puis-je faire ſans vous? La mort
» m'a enlevé mon maître Barlaam, ou, pour parler
» plus juſte, je me l'étois enlevé moi-même en con-
» tribuant à l'élever à l'Epiſcopat.

» Homere eſt muet pour moi, ou plutôt je ſuis
» ſourd pour lui, ayant perdu les deux oreilles avec
» leſquelles j'aurois pu l'entendre, l'une par la mort,
» l'autre par l'abſence. Cependant je ſuis bien-aiſe de
» le voir: je l'embraſſe quelquefois en ſoupirant, & je
» lui dis: *homme divin! ah que ne puis-je vous en-*
» *tendre!* Je vous rends mille graces de m'avoir mis
» à portée de réunir dans ma maiſon le Roi des Poëtes
» au Prince des Philoſophes. Vous ne me contredi-
» rez pas ſi je donne ce titre à Platon après Cice-
» ron, Seneque, Apulée, Plotin, St. Ambroiſe, St.
» Auguſtin & tant d'autres. Je vais devenir bien fier
» par la poſſeſſion de deux hôtes de cette eſpece;

An. de J. C. 1354.

» qui eſt-ce qui ne penſeroit pas comme moi? J'a-
AN. DE J. C. 1354 » vois déjà d'eux dans notre langue tout ce qu'on
» peut en avoir ; mais j'aime bien mieux les voir
» dans leur propre habit, quoique je n'en puiſſe pas
» tirer grand parti : cependant je ne déſeſpére pas
» de les entendre un jour dans leur langue ; Caton
» étoit plus vieux que je ne ſuis quand il apprit le
» Grec. Diſpoſez de moi, ſi je puis vous être bon à
» quelque choſe, & mettez-moi à portée de m'ac-
» quitter de tout ce que je vous dois. On dit que
» les ſuccès inſpirent la confiance, je l'éprouve dans
» ce moment, & j'oſe vous prier de m'envoyer en-
» core Heſiode & Euripide.

» Je ne ſais pourquoi mon nom eſt plus connu en
» occident qu'il ne devroit l'être ; faites-le connoître en
» orient, ſi vous le jugez à propos, dans votre Cour
» & parmi vos Héros. Que par votre moyen l'Em-
» pereur de Conſtantinople ne dédaigne pas un homme
» que l'Empereur de Rome honore de ſes bontés.

On voit par cette lettre que Pétrarque deſiroit d'être connu de l'Empereur de Conſtantinople, & il n'avoit pas tort ; c'étoit Jean Cantacuzene, homme d'eſprit & de lettres, qui nous a laiſſé une hiſtoire aſſez bien faite de ce qui s'eſt paſſé ſous ſon regne & celui d'Andronic Paléologue ſon prédéceſſeur & ſon maître (*a*). L'ingrat voulut partager l'Empire avec Jean Paléologue, fils d'Andronic, à qui il fit épouſer ſa fille & ne lui laiſſa que le titre d'Empereur. L'an 1355. Jean Paléologue vint à bout par le moyen d'un Noble Génois fort riche de ſecouer le

(*a*) On ne peut pas trop compter ſur ce qu'il dit quand il parle de lui. On lui attribue d'autres ouvrages qu'il fit ſur le mont Athos, où il ſe retira & ſe fit Moine après avoir perdu l'Empire.

Digitized by Google

joug de ſon beau-pere & de le détrôner.

AN. DE J. C. 1354.

Nicolas Sigeros revint à Avignon en 1356. envoyé par Jean Paléologue pour la réunion des Grecs, qui ſe traitoit toujours & ne ſe concluoit jamais. Le Pape dans ſa lettre à l'Empereur lui donne le titre de *Megatériarque* (*a*). Il ne paroît pas que Pétrarque ait eu aucune liaiſon avec lui depuis la lettre qu'on vient de rapporter ; mais on voit que c'étoit un homme conſidérable, qu'il poſſédoit les plus grandes charges à Conſtantinople, & qu'il avoit la confiance des deux Empereurs.

Od. Rain.

Peu de jours après avoir écrit cette lettre, Pétrarque partit pour Veniſe vers la fin du mois de Janvier avec ſes collégues. *C'étoit*, dit-il, *des gens de mérite qui valoient mieux que moi à tous égards ; je fus cependant nommé chef de l'ambaſſade malgré toutes mes repréſentations* : le Prince le voulut ainſi (*b*).

Var. 3.

Pétrarque alloit avec confiance. Il ne doutoit pas du ſuccès de ſa négociation, ſe flattant de trouver les Vénitiens plus traitables & plus diſpoſés à la paix, ſoit parce qu'ils craignoient le tyran de Milan, ſoit parce que leur flotte & celle de leurs alliés avoient eſſuyé quelques échecs dans l'iſle de Sardaigne après leur victoire.

Quel fut ſon étonnement lorſqu'il trouva l'eſprit des Vénitiens plus aigri que découragé par les pertes qu'ils avoient faites & par l'union de Jean Viſcomti

(*a*) Megaëtairiarque. Le Commandant des troupes étrangeres de la garde de l'Empereur. *Ducang. gloſſ. lat.* Tous les Hiſtoriens ont bien eſtropié le nom & les titres de cet Ambaſſadeur de Conſtantinople.

(*b*) Mr. de la Baſtie dit que *le motif de cette ambaſſade fut le bruit de la prochaine arrivée de l'Empereur en Italie, parce qu'il paroiſſoit convenable dans une pareille circonſtance que tous les potentats d'Italie fuſſent réunis pour pouvoir agir de concert.* Il ne dit rien de la défaite des Génois, ni du parti qu'ils prirent de ſe ſoumettre au Seigneur de Milan. En un mot il traite fort mal cette ambaſſade de Pétrarque : la vérité m'oblige de le dire.

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1354.

avec les Génois ! Toute son éloquence ne put jamais les amener à écouter les propositions raisonnables qu'il avoit à leur faire. Il parla dans le conseil nommé pour les affaires concernant la guerre avec les Génois ; il eut plusieurs conférences particulieres avec le Doge, qui étoit toujours André Dandolo, son admirateur & son ami ; mais il le trouva aussi entêté que les autres & aussi éloigné de la paix.

» Mon collegue parla après moi, dit-il, & son » éloquence militaire ne laissa rien à desirer (si mon » amour pour lui ne m'aveugle pas) tout cela n'a- » boutit à rien. Nous ne pouvions pas ouvrir des » oreilles fermées, ni toucher des cœurs endurcis. » Je doute même que Ciceron en fût venu à bout.

Les Vénitiens disoient : nous desirons la paix ; mais à des conditions honnêtes & sauf l'honneur de notre République. C'est aux Génois à nous proposer des conditions de cette nature, & à l'Archevêque de Milan sous la protection de qui ils se sont mis à les y disposer : il ne tiendra pas à nous que la paix ne se fasse.

Pétrarque passa un mois à Venise avec ses collegues sans pouvoir obtenir autre chose, & il retourna à Milan, honteux & fâché d'avoir échoué dans une négociation qui lui paroissoit fort aisée (*a*). Deux choses contribuoient à rendre les Vénitiens plus obstinés & plus intraitables ; les Seigneurs avec qui ils s'étoient ligués avoient pris à leur solde la compagnie du Comte Lando. L'Empereur venoit de promettre à leur Ambassadeur de paroître bientôt en Italie à la tête d'un armée. Cependant Pétrarque ne

(*a*) Quam spei plenus veneram, tam mœroris & pudoris plenus abscessi. *Var.* 3.

ſe rebuta pas ; il revint à la charge d'une façon très-vive & très-preſſante. On le voit par la lettre qu'il écrivit quelques mois après à André Dandolo, dont voici le précis. AN. DE J. C. 1354.

„ Vous n'entendrez, vous ne lirez rien de nou- *Variar.* 3.
„ veau ; je ne ferai que vous répéter ce que je vous
„ ai écrit, ce que je vous ai dit dans les dernieres
„ conférences que j'ai eues avec vous à Veniſe, où
„ j'ai vu avec étonnement & avec douleur le cœur
„ de vos ſages Sénateurs, le vôtre même, fermé à
„ de ſages conſeils & à de juſtes prieres.

„ Ce que je craignois eſt arrivé ; un certain bruit
„ venu du nord a fait échouer ma négociation ; mais
„ de bonne foi auroit-il dû influer ſur les délibérations
„ d'une République auſſi ſage que la vôtre ? Quel aveu-
„ glement nous porte à aller toujours chercher parmi
„ les barbares des troupes mercénaires, qui viennent
„ à nos dépens détruire notre patrie & nous égor-
„ ger ? De toutes les folies des hommes je n'en con-
„ nois pas de plus grande. Si cette chere patrie, après
„ avoir été ſi long-temps en proie à ces barbares
„ qui la dévaſtent, eſt encore la plus belle & la plus
„ floriſſante contrée de la terre, que ſeroit-ce ſi elle
„ avoit été cultivée avec amour par les mains de
„ ſes enfans ? Si ceux qui la gouvernent penſoient
„ comme moi, elle feroit la loi à des nations, dont
„ elle eſt le jouet & preſque l'eſclave.

„ Le mauvais ſuccès que j'ai eu auprès de vous ne
„ me rebute pas. Je ne puis renoncer à l'eſpérance
„ que j'avois conçue de vous perſuader, & je veux
„ encore tenter ſi ma plume ne réuſſira pas mieux
„ que ma langue.

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1354.

„ Vous avez éprouvé ce que la guerre entraîne „ après elle ; la fortune vous a montré ſes deux „ faces ; vous avez été alternativement vainqueurs „ & vaincus. Vous nierez peut-être d'avoir été vain„ cus ſur l'Helleſpont, je ne veux pas diſputer, „ ſuppoſons que vous ayez toujours remporté la vic„ toire ; quel avantage en a retiré votre Républi„ que ? Moins d'argent, moins de ſang, plus de „ crimes & de calamités. Si c'eſt là le ſort des vain„ queurs, quel doit être celui des vaincus ? Faites „ uſage de cette pénétration qu'on admire en vous ; „ ouvrez ces yeux de Linx que la nature vous a „ donnés, & vous vous hâterez d'éteindre une guerre „ dont les ſuccès même entraînent plus de mal que „ de bien, plus de dommage que de profit.

„ La guerre eſt contagieuſe ; elle ſe répand com„ me un torrent. Vous l'avez commencée avec la Ré„ publique de Gênes ; vous l'avez à préſent avec „ toute la Ligurie, & ce qui me paroît pire que „ tout, vous avez à faire à un Prince qui aime la „ paix, dont la fortune égale le mérite, & qui a „ autant d'humanité que de courage. La nature a des „ nœuds ſecrets par leſquels elle lie enſemble les „ grands hommes ; les rapports des talens & des „ vertus forment ces liens. Vous êtes tous les deux „ juſtes, prudens, magnanimes ; vous avez le même „ intérêt à la paix ; qui peut donc vous empêcher „ de la faire ? Seigneur, ne ſouffrez pas que cette „ République ſi floriſſante, confiée à vos ſoins, cette „ belle portion de l'Italie qui eſt entre les Alpes & „ l'Apennin, devienne la proie de ces loups affamés „ de qui la nature nous a ſéparés par la barriere des Alpes,

Digitized by Google

„ Alpes, qu'elle a elle-même posée. Nous ne pou- An. de J. C. 1354.
„ vons attribuer qu'à nous nos malheurs. C'est nous-
„ mêmes qui ouvrons la porte à ces bêtes féroces
„ qui viennent s'engraisser de notre sang. Je l'avois
„ prévu, & le bruit public me le confirme ; l'avi-
„ dité & l'insolence de ces troupes commencent à
„ vous rebuter. Eveillez-vous pendant qu'il en est
„ encore temps : n'attendez pas que la nuée qui nous
„ menace soit tombée sur nous, que l'Italie soit de-
„ venue un désert ou une terre barbare : loin de
„ vous laisser entraîner par les mouvemens d'une po-
„ pulace aveugle & effrenée, suivez la pente de
„ votre caractere qui vous porte à la douceur, la
„ droiture de votre esprit, qui vous fait toujours
„ prendre le meilleur parti : à quoi serviroient vos
„ études, vos connoissances, ces belles lettres, ces
„ arts honnêtes dans lesquels on dit avec raison que
„ vous l'emportez sur tous les Princes de votre
„ siecle, si connoissant le bien vous ne le faisiez
„ pas ? Croyez-moi, saisissez l'occasion qui se pré-
„ sente de donner la paix à votre patrie, & de ren-
„ dre par-là votre nom immortel & cher à la pos-
„ térité. Je vous en conjure par tout ce que vous
„ avez de plus cher & de plus sacré, enfin par les
„ cinq plaies de Jesus-Christ, d'où a coulé ce sang
„ précieux qui nous a rachetés.

Il paroît d'abord singulier d'entendre Pétrarque parler sur ce ton au Doge de Venise de ces barbares qui venoient du nord ravager l'Italie, dans le temps qu'il faisoit tous ses efforts pour engager l'Empereur à y entrer avec une armée. Je ne crois pourtant pas impossible de concilier deux choses qui pa-

roiſſent au premier coup d'œil ſi oppoſées. Pétrarque auroit deſiré que l'Empereur fît comme autrefois ſa principale réſidence à Rome, & que laiſſant les villes d'Italie libres, dont il ſeroit pourtant le chef ſuprême, du haut du Capitole il donnât des loix à tout ce qui compoſoit l'ancien Empire Romain; mais il ne vouloit pas que ce Prince ſuivî d'un eſſain de barbares vînt piller & ravager ſa patrie.

An. de J. C. 1354.

D'ailleurs je ſuis perſuadé que quand il parle avec tant d'amertume de ces troupes mercénaires que les Italiens louoient pour ſe faire la guerre les uns aux autres, il fait principalement alluſion à la compagnie du Comte Lando, que les Seigneurs ligués venoient de prendre à leur ſolde, pour ſe défendre contre le Seigneur de Milan. Le Comte Lando étoit Lieutenant du Chevalier de Montreal, Gentilhomme de Provence, qui avoit raſſemblé les débris de cette grande compagnie dont on a parlé, formée par le Duc Warner, & les reſtes de l'armée à la tête de laquelle le Roi de Hongrie étoit entré dans le royaume de Naples. Ces deux chefs s'étoient ſéparés après avoir ravagé & mis à contribution toute l'Italie. Villani dit que le Comte Lando avoit à ſes ordres trois mille cinq cens cavaliers bien armés. Le reſte des compagnies étoit toujours ſous les ordres du Chevalier de Montreal [a].

Math. Vill. l. 4. cap. 18.

Pétrarque nous apprend que lorſqu'André Dandolo

(a) Montreal étoit un Gentilhomme Provençal, Chevalier de St. Jean de Jeruſalem: *franc Chevalier*, dit Villani, *& fort entendu dans le métier de la guerre.* Innocent VI. dans une de ſes lettres le compare à Holopherne & aſſure qu'il étoit plus impie & plus barbare que Totila *. Pompée Pelli, dans ſon hiſtoire de Perouſe, dit que c'eſt le plus grand Capitaine qui ait paru depuis Céſar.* Il eſt étonnant que les hiſtoriens de Provence ne parlent pas d'un homme ſi renommé. Je ne ſais pourquoi Villani lui attribue l'origine des grandes compagnies. *L. 3. cap. 85.*

* *Oder. Rain. 1354. N. 4.*

Digitized by Google

eût reçu ſa lettre, il ſe donna la torture pour y répondre, regardant comme une eſpece de point d'honneur de n'avoir pas le deſſous en fait d'éloquence, que quoiqu'il fût homme de lettres & qu'il eût formé ſon ſtyle par un grand exercice, cependant ne pouvant pas faire une réponſe qui le ſatisfit, il renvoya le courier au bout de ſept jours, en diſant qu'il envoyeroit ſa lettre par un courier exprès. Pétrarque ſe plaint en même temps de ne l'avoir reçue que long-temps après. La voici telle qu'on la trouve parmi ſes œuvres.

AN. DE J. C. 1354.

„ Ami ! nous attendions une lettre que vous nous „ aviez promiſe (*a*), pour expliquer comment un „ homme à qui Dieu a donné l'éloquence & la ſa- „ geſſe pour confirmer les autres dans la vertu par „ ſes diſcours & ſon exemple, peut changer à tout „ moment de lieu, ce qui doit nuire à ſes études. „ Au lieu de celle-là nous en recevons une autre par „ laquelle vous nous exhortez à la tranquillité & à „ la paix. Si notre réponſe à une lettre auſſi ornée „ vous paroît courte, prenez-vous en aux circonſ- „ tances du temps, qui demandent de nous des faits „ & non pas des paroles. Il n'en faut pas pour faire „ connoître la juſtice de notre cauſe contre les Gé- „ nois ; elle paroît aſſez d'elle-même, & le ciel la „ manifeſte clairement par les ſuccès accumulés dont „ il nous a comblés. *Variar.* 3.

„ Quand vous dites que nous avons été vaincus „ *ſur l'Helleſpont*, vous errez dans le fait & ſur „ le nom ; nos peres ont toujours appellé cette

(*a*) Cette lettre ſe trouve dans le manuſcrit de la Bibliotheque du Roi, *Fam. l.* 15. *ep.* 4. Nous en avons déjà rapporté quelques fragmens, *fol.* 29. de ce volume.

AN. DE J. C. 1354

» mer Propontide ; mais cette erreur eſt légere & » bien pardonnable. Pour revenir à l'état préſent des » choſes, Dieu eſt témoin que nous avons toujours » deſiré la paix, & que nous la deſirons encore de » tout notre cœur ; toujours animés du même eſ- » prit nous ne demandons à nos ennemis vaincus que » ce que nous demandions avant la victoire. Nous » n'avons pas été peu ſurpris d'entendre vos repro- » ches ſur ce que vous nous avez trouvés peu portés » à la paix, pendant que la réponſe douce & hon- » nête que nous vous avons faite, & notre ambaſ- » ſade au ſouverain Pontife qui l'a ſuivie, ſont de » sûrs garants du contraire.

» Vous, l'ami & le grand prédicateur de la li- » berté, loin de nous blâmer, ne devriez-vous pas » applaudir aux efforts que nous faiſons pour re- » pouſſer cette ſervitude, qui gagne inſenſiblement » toute l'Italie, & dont vous nous avez ſi bien pré- » ſenté tous les maux ?

» Votre Ciceron ne dit-il pas que l'eſclavage & le » deshonneur ſont pires que la mort ; qu'étant nés » avec la liberté & l'honneur, nous devons les con- » ſerver avec ſoin, & mourir plutôt que de les per- » dre ? C'eſt le cas où nous nous trouvons. On nous » verra toujours les mêmes, toujours prêts à accep- » ter la paix, ſauf notre liberté & notre honneur, » pour leſquels nous ſacrifierons nos biens & nos vies. » Telles étant nos diſpoſitions, comme vous en con- » venez vous-même, vous deviez tourner la ſéduc- » tion de votre ſtyle du côté de nos ennemis, qui » nous jettent dans le trouble, parce qu'ils voudroient » jouir du fruit de nos travaux. Déployez votre élo-

Digitized by Google

» quence pour leur faire connoître leurs torts & les » engager à ne pas troubler la paix de l'Italie. Vous » en viendrez aiſément à bout, ſi l'homme dont » vous faites de ſi grands éloges, eſt tel que vous » le dites.

An. de J. C. 1354.

Il n'eſt pas étonnant que le Doge de Veniſe eût de la peine à répondre à la lettre de Pétrarque, & il avoit raiſon de dire que les circonſtances où il ſe trouvoit, lorſqu'il reçut cette lettre, demandoient de lui des actions & non pas des paroles. Les Génois, dont on croyoit la flotte détruite ſans reſſource, avoient trouvé moyen avec le ſecours de Jean Viſcomti d'armer pendant l'hyver trente-trois galeres, dont ils donnerent le commandement à Paganino Doria, cet Amiral qui avoit battu les Vénitiens ſur la Propontide. Cette flotte imprévue fit voile de bonne heure & entra dans la mer Adriatique, où elle ſaccagea quelques villages & cauſa de grands dommages.

Les Vénitiens qui étoient dans la plus grande ſécurité, parce qu'ils croyoient leurs ennemis hors d'état de ſe montrer ſur la mer, firent ſortir à la hâte vingt-quatre galeres ſous le commandement de Nicolas Piſani, qui ne trouvant plus la flotte génoiſe dans le golfe, alla en Sardaigne joindre le Roi d'Aragon, qui étoit venu avec de grandes forces ſoumettre cette iſle révoltée contre lui, & faiſoit le ſiege d'Alguier. L'Amiral des Génois ayant appris que la flotte vénitienne étoit ſortie du golfe, y envoya quelques galeres légeres & bien armées, qui firent une deſcente dans l'Iſtrie, où elles ſurprirent la ville de Parenzo. Après l'avoir pillée & brûlée en partie, elles emporterent les corps de St. Charles

AN. DE J. C. 1354.

& de St. Maur, & chemin faiſant elles s'emparerent de quelques vaiſſeaux vénitiens chargés de marchandiſes de prix.

La nouvelle de cette deſcente & de ces pertes fut bientôt portée à Veniſe, où elle répandit l'allarme & la conſternation. On croyoit la flotte génoiſe *Morosini, fol.* 255. à la porte de la ville. André Dandolo en homme ſage prit toutes les meſures néceſſaires pour mettre ſa patrie en ſûreté ; il arma quelques vaiſſeaux dont il fit une chaîne pour garder le port, & envoya quelques galeres à la découverte pour obſerver les ennemis. Il nomma dans chaque quartier deux capitaines avec deux cens hommes chacun pour faire la garde. Il fit enregîtrer tous les habitans en état de porter les armes ou de ſervir ſur les galeres. Toutes ces précautions étoient inutiles ; les Génois qui n'avoient voulu faire qu'un coup de main, étoient ſortis du golfe, chargés de butin. Les mouvemens que ſe donna André Dandolo dans cette occaſion, où il crut devoir s'armer contre ſon ordinaire ; la douleur qu'il eut d'avoir été ſurpris par des ennemis qu'il croyoit hors d'état de lui nuire, altérerent beaucoup ſa ſanté. Il ne fit que languir depuis ce temps-là, & il mourut le 8 Septembre extrêmement regreté de tout le monde [*a*].

» C'étoit, dit Pétrarque, un homme vertueux, in» tegre, plein d'amour & de zele pour ſa Républi» que, ſavant, éloquent, prudent, doux & affable,

(*a*) Animoſiſſime *ad litus venetum* ipſi eadem quam penitus victam æſtimabat Januenſium claſſis acceſſit, *cui tumultui dux ipſe, præter morem armatus, interfuit.* Nec poſt eum diem fere liquid geſſit, quaſi feſtinans impendentibus caput malis maturâ morte ſubducere. *Veriar.* 81. Il ſembleroit par ce que dit Pétrarque, que la flotte génoiſe vint juſqu'au port de Veniſe, & que ce fut alors que le Doge prit les armes ; mais cela eſt contredit par tous les hiſtoriens contemporains, qui ne parlent que d'une deſcente en Iſtrie.

Digitized by Google

» Je ne lui connoiſſois qu'un défaut, c'eſt qu'il ai- AN. DE J. C. 1354.
» moit plus la guerre qu'il ne convenoit à ſon ca-
» ractere & à ſes mœurs. Je lui diſois & je lui écri-
» vois avec la plus grande liberté tout ce que je pen-
» ſois ; il avoit la bonté de le ſouffrir, connoiſſant
» le fond de mon cœur ; mais la confiance que lui
» avoit inſpirée ſa derniere victoire contre les Gé-
» nois, lui fit rejetter mes conſeils. Il jugeoit de
» la bonté d'une cauſe par l'événement ; la plus
» heureuſe lui paroiſſoit la plus juſte ; ce qui faiſoit
» qu'il me répétoit ſouvent ce que Scipion l'Afri-
» cain dit à Annibal, & ce que Lucain fait dire à
» Céſar. *Le ſuccès de cette armée fera connoître la*
» *juſtice de la cauſe : le vaincu ſera le coupable* [*a*].
» La fortune lui rendit un grand ſervice en le fai-
» ſant mourir ſi à propos. S'il avoit vécu un peu
» plus, il auroit vu le déſaſtre de ſa patrie, & il
» auroit reçu de moi des lettres mordantes à ce ſujet.
» Les Génois ayant ſurpris les Vénitiens dans une
» iſle de l'Achaje, nommée Sapienza, remporterent
» ſur eux une victoire complette.

Tous les Hiſtoriens de ce temps-là parlent de cet événement ſur le méme ton que Pétrarque. Il y a peu d'exemple d'une victoire auſſi complette. Toutes les galeres vénitiennes furent priſes avec le Général ; il n'y en eut qu'une qui ſe ſauva. On convient généralement que ſi la flotte victorieuſe étoit allée tout de ſuite à Veniſe, il lui auroit été aiſé de s'emparer de cette ville, qui étoit dans la plus grande conſternation & n'avoit perſonne pour la défendre.

(*a*) Hæc facto quæ teſte probet, quis juſtius arma
Induit, hæc acies victum factura nocentem. *Lucan.*

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1354.

Heureuſement pour les Vénitiens, les Génois aimerent mieux aller dans leur patrie annoncer eux-mêmes leur triomphe & jouir de la joie publique.

Pétrarque fit peu de temps après une perte, à laquelle il dut être encore plus ſenſible qu'à la mort d'André Dandolo. Le 3 Octobre [c'étoit un vendredi] Jean Viſcomti eut un petit charbon ſur le front au-deſſus du ſourcil; il le fit couper le lendemain & mourut dans la nuit du ſamedi au dimanche [*a*] ſans avoir le temps de recevoir ſes ſacremens [*b*]. Villani dit qu'*il avoit répandu par-tout le bruit de ſa puiſſance, que toute l'Italie le craignoit; qu'après avoir uſurpé le bien de l'Egliſe Romaine il s'étoit réconcilié avec elle à force de préſens, qu'il étoit parvenu au comble de la gloire où ſon ame ſe complaiſoit.* Il l'accuſe d'avoir mené *une vie diſſolue* & peu convenable à un Archevêque; mais il faut ſe défier de ce portrait; les Florentins haïſſoient Jean Viſcomti, parce qu'il avoit voulu les ſubjuguer.

Math. Vill. l. 4. cap. 14.

Voyez ſa lettre au Doge de Venise.

Pétrarque nous peint ce grand homme avec des couleurs plus favorables, & je crois plus vraies, parce qu'il eſt d'accord en cela avec les Hiſtoriens de Milan & la plupart des Auteurs contemporains. Ils diſent que Jean Viſcomti traitoit ſes ſujets avec beaucoup de bonté & d'humanité, qu'il leur rendoit la juſtice la plus exacte & qu'il faiſoit beaucoup d'aumônes. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'il avoit de grandes idées; tout ce qu'il faiſoit étoit marqué au coin de

(*a*) Les Hiſtoriens ne s'accordent pas ſur le jour de la mort de ce Prince. J'ai ſuivi les meilleurs & les plus exacts. Il y en a qui diſent qu'il eut la fievre pendant tout le mois d'Août.

(*b*) Corio dit qu'il reçut ſes ſacremens, & qu'il fit héritiers ſes neveux: mais il eſt démenti par les Hiſtoriens contemporains, & c'eſt un Auteur ſur lequel on ne peut pas compter. Son hiſtoire de Milan, qui eſt eſtimée, m'a paru très-peu exacte.

la

la grandeur. Son nom étoit connu dans les pays les plus reculés & reſpecté même des ennemis de la foi. AN. DE J. C. 1354.

Pierre Azario, Notaire de Milan, le repréſente en quatre mots, tel qu'il faut être pour plaire aux femmes. *Beau, gai, généreux & confiant.* Cependant on ne lui reproche pas de s'y être trop livré; mais il eſt certain qu'il ne fut pas inſenſible à leurs charmes. La preuve en eſt trois enfans qu'il laiſſa, dont on ne nomme pas les meres.

Le reproche le plus fondé qu'on lui faſſe, c'eſt une ambition ſans bornes qui vouloit tout envahir. Il paroît en effet qu'il viſoit à être Roi d'Italie, & il eſt certain qu'il avoit pris des meſures pour ſe rendre maître de Reggio & de Modene, afin de pouvoir aller de Milan à Bologne ſans ſortir de ſes états. Mais ſi ce que dit un Hiſtorien de Parme eſt vrai, Jean Viſcomti ne ſuivit pas aveuglément les mouvemens de ſon ambition. L'Hiſtorien rapporte que les Romains voulurent ſe donner à lui, & qu'il les refuſa, en diſant : *Rome appartient au Pape & à l'Empereur.* *Cornazani, hiſt. di Parma, fol. 748.*

Jean Viſcomti fut enterré dans la grande égliſe de Milan, où l'on voit encore ſon mauſolée devant la ſacriſtie avec une épitaphe, dont voici le ſens.

» Paſſant, veux-tu connoître le néant de la gran-
» deur & de la puiſſance humaine, apprens ce que
» j'ai été, & vois ce que je ſuis. J'avois des tréſors
» immenſes, de vaſtes palais, de grandes villes. Mon
» nom ſeul faiſoit trembler toute l'Italie. A quoi me
» ſert tout cela ? Me voilà renfermé dans une pierre
» où les vers me rongent.

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1354.

Cette penſée, qui n'a rien de ſingulier, & qui peut convenir à tous les Princes puiſſans, eſt délayée dans une trentaine de vers latins aſſez mauvais, qu'on a voulu mal à propos attribuer à Jean Viſcomti (*a*). Ils ſont certainement l'ouvrage d'un Avocat de Parme, qu'on a vu dans ces mémoires en liaiſon avec Pétrarque ; c'eſt Gabriel de Zamorée.

Jean Viſcomti avoit trois neveux ; Matthieu, Barnabé & Galeas, fils d'Etienne ſon frere & de Valentine Doria ; ils furent ſes héritiers & prirent poſſeſſion de ſes états en commun, quelques jours après ſa mort ſans qu'il y eut entr'eux la moindre conteſtation. Le jour fut marqué par un Aſtrologue, que Pétrarque connoiſſoit beaucoup. Villani dit que ce fut le 12. Septembre. On étoit ſi infatué de l'Aſtrologie judiciaire dans ce temps-là, qu'on n'auroit oſé entreprendre rien d'important ſans avoir auparavant conſulté un Aſtrologue, qui fixoit le jour, l'heure, le moment, après avoir examiné le cours des aſtres ſur lequel il ſe regloit.

Vill. l. 4. cap. 24. & 27.

Pétrarque fut chargé de faire au peuple aſſemblé un diſcours qui convînt à la cérémonie. Il n'étoit pas encore au milieu de ſa harangue, quand l'Aſtrologue déclara à haute voix que le moment étoit venu, & qu'il étoit dangereux de le laiſſer paſſer.

Sen. l. 3. ep. 1.

Pétrarque, qui avoit le plus grand mépris pour une ſcience auſſi frivole, crut devoir dans cette occaſion faire céder ſes idées particulieres à la foibleſſe & aux préjugés de ſes auditeurs ; il s'arrêta ſur le champ. L'Aſtrologue un peu étonné, lui dit : *il y a encore*

(*a*) Mr. l'Abbé Mehus dit qu'il y a un manuſcrit à Florence *bibl. Riccardi*, où ces vers ſont ſous le nom de Jean Viſcomti comme auteur. *Vit. Ambr. Camald.*

Digitized by Google

un moment, vous pouvez continuer. Je n'ai plus rien à dire, répondit Pétrarque, & je ne fais point de conte pour amuser l'assemblée. L'Astrologue suoit & se frottoit le front. Parmi les Auditeurs, les uns rioient, les autres étoient indignés de l'impudence du personnage, qui s'écria un moment après : *l'heureux instant est arrivé.* Alors un vieux militaire * porta trois pieux droits & blancs, semblables à ceux dont on se sert pour palissader les villes, & il en donna un à chacun des trois freres. AN. DE J. C. 1354.

* Corio le nomme Boschin Montegaccio.

» Cet Astrologue étoit plus vieux & plus savant » que moi, dit Pétrarque ; je l'aimois, & l'aurois » aimé davantage s'il n'avoit pas été Astrologue. Je » lui faisois souvent des plaisanteries sur son art, » quelquefois même des reproches. Un jour que je » lui en avois fait de plus vifs qu'à l'ordinaire, il » me dit en soupirant : *ami, vous avez raison, je* » *pense comme vous ; mais j'ai une femme & des en-* » *fans.* Cette réponse me frappa, & je ne lui en » parlai plus. *Sen. l. 3. ep.*

Les états que les trois freres partagerent, comprenoient non-seulement ce que nous connoissions sous le nom de Milanois ou Duché de Milan, avant que le Roi de Sardaigne en eût acquis par les traités une grande partie ; mais encore les états de Parme, de Plaisance, Bologne & une partie du Piémont. Voici comment se fit le partage. Milan & Gênes en commun ; les trois freres éliſoient le Gouverneur ou Préteur ; du reste on fit trois lots qui furent tirés au sort.

Le lot qui échut à Matthieu, l'aîné des trois freres, comprenoit Parme, Plaisance, Bologne, Lodi, Bob-

Digitized by Google

An. de J. C. 1354.

bio, Pontremoli, Borgo-san-Donnino, &c. Il ne jouit pas de Bologne ; Jean d'Olege, bâtard de Jean Viscomti, qui en étoit Gouverneur, refusa de le reconnoître & en resta maître quelques années ; ensuite il rendit cette ville à l'Eglise, voyant qu'il ne pouvoit plus la conserver.

Dans le lot de Barnabé étoient Cremone, Bresse, Bergame, Creme, Soncino, Lona avec la riviere du lac de Garde, &c.

Celui de Galeas renfermoit Come, Novarre, Verceil, Asti, Alexandrie, Tortone & partie du Piémont.

Quelle différence de caractere entre ces trois freres ! Matthieu haïssant les affaires, ne prenant point de part au gouvernement, menoit une vie crapuleuse. Tout son plaisir étoit la chasse à l'épervier & toutes celles où les femmes pouvoient aller. Il aimoit les femmes à un tel excès qu'après avoir passé le jour avec elles à la chasse, la nuit il en avoit toujours deux à côté de lui dans son lit. J'ai été étonné de trouver des détails affreux de ses débauches nocturnes, que notre Langue ne souffriroit pas, dans les annales de l'Eglise faites par un Religieux (*a*). Il est vrai qu'il a puisé ce qu'il dit dans l'histoire d'un Evêque. Voilà son excuse.

Cor. hist. di Mil.
Paul Jove, vit. di Math.

Barnabé, né avec un caractere dur & féroce, qu'il tenoit, dit-on, de ses ancêtres du côté maternel *, ne respiroit que la guerre, dont les exercices ayant en-

* Sa mere étoit de la maison Doria.

(*a*) Raynius, Dominicain, qui a fait une continuation des annales de l'église par Baronius. Voici le passage qu'on ne pourroit pas traduire en françois ; il est dit mot à mot de l'histoire des Viscomtis par Paul Jove, Evêque de Nocere. *Inter duas sæpe concubinas enervatis viribus cubitans instillabat muliebribus locis unguenta peregrina quibus intermortuæ veneris segnitiem prodigiosâ titillatione suscitaret.*

core ajouté quelque chose à sa férocité naturelle, il devint un monstre de tyrannie & de cruauté. On en raconte des traits tout-à-fait incroyables, & qui font frémir l'humanité. Il épousa le 3 Octobre 1350 Beatrix, fille de Mastin de Lescale, qu'on appelloit *Reine* à cause de ses grands airs & de son goût pour le faste. Elle accoucha cette année d'un garçon. On fit l'honneur à Pétrarque de le choisir pour parrain ; il le nomma Marc au baptême, lui donna une coupe d'or, & fit à cette occasion un poëme latin, où il passe en revue tous les grands hommes qui ont porté le nom de Marc. On prétend qu'il fit mal de lui donner ce nom, parce qu'il avoit été porté par un de ses oncles qui mena une vie honteuse & mourut malheureusement.

AN. DE J. C. 1354.

Carm. l. 3. N. 9.

Volpi, Corio, Paul Jove, &c.

Galeas étoit bien différent de ses freres. Il avoit beaucoup de douceur dans le caractere & d'aménité dans l'esprit. Il aimoit la chasse ; mais ce n'étoit qu'un amusement pour lui. Il faisoit la guerre avec courage & intelligence ; mais il préféroit la paix. Beau, bien fait, plein d'agrément, il plaisoit aux femmes, il les aimoit ; mais il ne s'y livroit pas. Un de ses plus grands plaisirs étoit de s'entretenir avec les gens de lettres. Il avoit du goût pour Pétrarque, & même une sorte de vénération. Ce fut lui qui l'engagea à fixer son séjour à Milan. Pétrarque s'attacha véritablement à ce Prince, dont il fait les plus grands éloges. Cela nous donnera occasion de parler souvent de lui dans le cours de ces Mémoires, & de le faire mieux connoître.

Les trois freres sentirent de quelle conséquence il étoit pour eux d'être unis pour faire face à la ligue

qui les menaçoit ; ils vécurent d'abord dans la plus
AN. DE J. C 1354. grande intelligence. Barnabé, plus guerrier que les autres, fut chargé de ce qui concernoit le militaire ; tout le reſte roulоit ſur Galeas. Matthieu comme l'aîné préſidoit à tout ; comme peu capable, il ne ſe méloit de rien. On ne faiſoit rien d'important ſans conſulter Pétrarque : cet égard, cette confiance qui flattoit ſon amour propre, contribua beaucoup à lui rendre plus agréable le ſéjour de Milan, & à l'y fixer, autant que ſon goût pour le changement de lieu pouvoit le permettre.

La mort du Doge de Veniſe & celle du tyran de Milan furent bientôt ſuivies d'une autre mort qui auroit affecté Pétrarque beaucoup plus vivement, ſi elle étoit arrivée quelques années plutôt. Je parle de la fin tragique de Rienzi, dont je crois devoir rendre compte ici, quoique Pétrarque n'ayant plus le bandeau qui couvroit ſes yeux ſur le compte de cet aventurier, ne s'intéreſsât plus que très-foiblement à lui.

Il l'avoit laiſſé à Avignon toujours en priſon, mais traité avec douceur. On a vu l'embarras où ſe trouva la Cour du Pape pour juger un criminel de cette eſpece. Cette Cour étoit diviſée en deux partis, dont les idées étoient fort oppoſées ; les François & les Italiens. Preſque tous les François trouvoient Rienzi coupable ; ils ne différoient que ſur le genre de ſupplice qu'il falloit lui infliger. La plupart des Italiens le croyoient innocent ; les uns n'oſoient pas le dire ; les autres publioient hautement qu'il méritoit d'être loué & récompenſé plutôt que puni : les plus ſenſés diſoient que c'étoit un fol qu'il falloit

enfermer. On ſait la façon de penſer de Pétrarque, qui ſans doute étoit à la tête d'un parti conſidérable. Selon lui l'entrepriſe de Rienzi étoit digne des plus grands éloges ; il le trouvoit coupable en ce qu'il l'avoit abandonnée, & qu'il avoit fait des folies qui lui avoient attiré le mépris & l'indignation des gens de bien. AN. DE J. C. 1354.

Les Prélats chargés de faire la procédure, furent d'abord fort embarraſſés à trouver le corps de délit ſur lequel il falloit prononcer. On accuſoit Rienzi d'avoir uſurpé l'autorité du ſouverain Pontife ſur la ville de Rome & de s'être emparé des revenus de la Chambre. Rienzi ſe défendoit fort bien ſur cet article. Il prouvoit qu'il n'avoit accepté l'autorité que lui avoit donnée le Peuple Romain qu'avec l'agrément du Pape, qui avoit approuvé, ratifié, confirmé tout ce qu'avoit fait le Peuple Romain.

Le ſecond chef d'accuſation rouloit ſur ce qu'il avoit pris le bain dans cette urne de porphyre qui eſt à St. Jean de Latran, où l'Empereur Conſtantin ſe baigna, dit-on, après avoir été guéri de la lepre par le Pape St. Sylveſtre, & il y reçut le baptême. Rienzi répondoit à cela qu'*un chrétien chaſte & dévot pouvoit recevoir l'ablution par les mains du Vicaire du Pape dans un vaſe où un payen avoit pris le bain.* Il pouvoit dire auſſi que Conſtantin ne s'étoit jamais baigné dans cette urne ; mais ce fait, qu'on regarde à préſent comme une fable, paſſoit alors pour conſtant, & on n'auroit pas oſé le révoquer en doute.

On trouve pluſieurs autres griefs contre Rienzi, dans une lettre du Pape au Peuple Romain : comme *Od. Rain. an. 1347. N. 17.*

Digitized by Google

An. de J. C. 1354.

d'avoir mangé à la table de St. Jean de Latran reſervée aux ſouverains Pontifes ; d'avoir renvoyé l'Evêque d'Orviette ſon collegue ; d'avoir imité les cérémonies payennes dans ſon couronnement ; d'avoir révoqué les conceſſions faites par le Peuple Romain ; d'avoir fait mettre en priſon des Clercs & des Religieux, & de les avoir cités pour réſider à Rome ; d'avoir appellé Louis de Baviere Empereur, & de lui avoir offert le Royaume de Naples pour ſon fils, &c. On ne crut pas devoir inſiſter ſur ces griefs, parce que les uns étoient formellement déniés par Rienzi, & il n'y avoit pas des preuves contre lui ; les autres étoient trop frivoles pour ſervir de fondement à une procédure criminelle.

L'héréſie étoit un délit plus grave & plus ſérieux. Le Pape Clement VI. avoit toujours ordonné qu'on pourſuivît Rienzi ſur cet article, perſuadé qu'il feroit plus d'impreſſion ſur le Peuple Romain ; il auroit voulu qu'on l'eût trouvé coupable, comme on le voit par ſes lettres à ſes Légats. Le Cardinal de Deux le cita pour répondre ſur ce chef d'accuſation l'an 1347, & le condamna par contumace, parce qu'il ne comparut pas. Le Cardinal de Ceccano l'an 1350. confirma cette ſentence & excommunia Rienzi comme hérétique & *patarin* *.

Od. Rain.

* Nom qu'on donnoit alors aux hérétiques Vaudois.

Il paroît par la lettre du même Pape au Peuple Romain, que cette accuſation d'héréſie étoit principalement fondée ſur ce que Rienzi prétendoit que *l'égliſe catholique & la ville de Rome étoit la même choſe*. Il ne lui fut pas difficile de ſe juſtifier ſur cet article. La propoſition n'a point de ſens, & quiconque la ſoutiendroit ſérieuſement mériteroit, non pas d'être

Od. Rain.

Digitized by Google

d'être puni comme hérétique, mais d'être enfermé comme fol ou traité comme imbécille. Auſſi le Biographe de Rienzi nous apprend que *la ſentence des Cardinaux de Deux & de Ceccano fut révoquée, que Rienzi fut reconnu pour fidele chrétien, abſous des cenſures dont on l'avoit lié, & qu'il rentra dans les bonnes graces du Pape* (*a*). AN. DE J. C. 1354.

Tout cela mis à l'écart, voici à quoi ſe réduiſoient les véritables chefs d'accuſation contre Rienzi, ſur leſquels il falloit prononcer. Il avoit dit que la ville de Rome étoit libre, que les droits de l'Empire réſidoient dans le peuple Romain, à qui ſeul il appartenoit d'élire l'Empereur ; en conſéquence il avoit cité les Empereurs & les Electeurs à ſon tribunal, pour diſcuter leurs prétentions à cet égard. Par la lettre de Pétrarque que j'ai rapportée, on voit que c'étoit là le fond de la procédure.

On ignore le jugement que porterent les trois Cardinaux nommés pour faire le procès à Rienzi ; il y a apparence qu'ils n'en porterent aucun. La matiere étoit délicate : la ville de Rome avoit toujours prétendu être libre, & faiſoit de temps en temps des efforts pour jouir de cette liberté. Il étoit dangereux de l'attaquer ſur cet article. D'un autre côté, on ne peut s'empêcher de convenir avec Pétrarque qu'il eſt aſſez ſingulier que l'Empereur Romain ſoit élu ailleurs qu'à Rome, & qu'on nomme chez les Sarmates le ſucceſſeur de Céſar.

Quelque irrité que fut Clement VI. contre Rienzi,

(*a*) Fo trovato fedele chriſtiano, allora fo revocato lo procieſſo e la ſententia de *Donno Bruno* e de lo Cardenale de Ceccano, e fo aſſoluto, e venne in gratia de lo Papa, e fo ſcapolato. *Vit. di R. l.* 2. *cap.* 13. Il appelle le Cardinal de Deux *Donno Bruno* parce qu'il avoit été Archevêque d'Embrun.

An. de J. C. 1354.

il étoit trop éclairé & trop humain pour ſouffrir qu'on lui infligeât une peine capitale pour avoir ſoutenu des propoſitions de cette nature. Voilà ſans doute ce qui ſauva la vie à Rienzi, & non pas, comme le prétend Pétrarque, l'idée où l'on étoit dans la Cour du Pape qu'un Poëte étoit un perſonnage ſacré ſur qui le bourreau ne pouvoit pas mettre la main. Cela a plutôt l'air d'un prétexte imaginé pour impoſer ſilence à quelques fots qui demandoient la mort de Rienzi. Dans le fond Clement VI. ne voyoit en lui qu'un homme dangereux, dont on devoit s'aſſurer, & un fol qu'il falloit enfermer.

Innocent VI. penſa autrement que ſon prédéceſſeur. Les nouvelles qu'il recevoit de Rome étoient toujours plus mauvaiſes. Depuis l'aſſaſſinat du Comte Bertold des Urſins, dont j'ai parlé, on n'avoit pas nommé de Sénateur. Cette ville étoit dans une eſpece d'anarchie, dont les grands Seigneurs profitoient pour ſe faire la guerre les uns aux autres, & mettre tout à feu & à ſang. On n'entendoit parler que de brigandages, de violences & de meurtres. Le déſordre étoit plus grand que jamais.

Math. Vill. l. 3. cap. 74. Broviusex Mſs. Vatic. 1353. N. 2.

François Baroncelli, écrivain du Sénat, imagina de remplacer Rienzi, ſans avoir ſon éloquence & ſes talens. L'occaſion étoit favorable ; il aſſembla le peuple au ſon accoutumé de la cloche du Capitole, le harangua, lui propoſa de beaux réglemens propres à rétablir le bon ordre. Ce peuple toujours crédule & avide de nouveautés, prêt à ſe livrer au premier venu qui lui promettoit du ſoulagement, chargea Baroncelli de faire exécuter ces réglemens, & lui donna ſous le même nom de Tribun la même

Digitized by Google

autorité qu'il avoit donnée à Rienzi. Tout cela fut l'ouvrage d'un moment. AN. DE J. C. 1354.

Hugue d'Arpajon, que le Pape avoit envoyé à Rome avec le titre d'Internonce, lui rendit compte de ce qui venoit de se passer vers la fin d'Août 1353. Voici la réponse que lui fit le Pape. Elle est datée de Villeneuve le 15. Septembre suivant. *Od. Rain.* 1353. N. 3.

» Cherchant un remede aux maux dont vous nous » avez informé, nous n'avons rien imaginé de mieux » que de nous servir dans cette occasion de notre » cher fils Nicolas Rienzi, Chevalier Romain, dans » l'espérance où nous sommes, qu'étant éclairé par » l'adversité, il renoncera à toutes ses visions fan- » tastiques, & il employera les grands talents que » Dieu lui a donnés à réprimer les méchans & à » rétablir la tranquillité. Nous l'avons fait absoudre » des peines & des censures qu'il avoit encourues, » & *nous le renvoyerons bientôt à Rome* dégagé de » ses liens. Cito remittemus.

Le Pape qui avoit meilleure opinion de ce fol qu'il ne méritoit, ne tarda pas à l'envoyer en Italie au Cardinal Albornos (*a*), avec ordre de le rétablir à Rome & de lui confier le gouvernement de cette ville sous le nom de Sénateur, lorsqu'il jugeroit les circonstances favorables. Le Cardinal Albornos, qui connoissoit mieux les hommes que le Pape, ne pensoit pas si avantageusement que lui de Rienzi; aussi

(*a*) Voici encore une de ces occasions où j'ai le malheur d'être seul de mon avis. Le Biographe de Rienzi dit qu'*il sortit d'Avignon avec le Légat, qu'il passa par la Provence, & alla avec lui à Montefiascone. L. 2. Cap. 4.* Oderic Reinaud assure que le Légat mena avec lui Rienzi: *adduxit secum Cardinalis Legatus in Italiam Nicolaum Laurentium.* ODER. RAIN. N. 5. Tous ceux qui ont parlé de Rienzi répètent la même chose. Il est certain que le Légat partit d'Avignon dans le mois d'Août: s'il avoit mené avec lui Rienzi, comment le Pape auroit-il écrit à l'Internonce le 15 Septembre? *nous vous l'envoyerons bientôt*: cito remittemus.

ne ſe preſſa-t-il pas de le rétablir.

AN. DE J. C. 1354. Le nouveau Tribunat ne dura que quatre mois. Baroncelli s'étant abandonné à toute ſorte d'excès & de cruautés, fut maſſacré vers le milieu de Décembre. Le Peuple Romain, toujours leger & prêt à paſſer d'une extrêmité à l'autre, après avoir détruit l'idole qu'il venoit d'élever, envoya des députés au Légat pour ſe ſoumettre & obtenir le pardon de ſa révolte.

Rienzi, devenu inutile par la ſoumiſſion des Romains, comprit bien que le Légat ne penſeroit plus à le rétablir; ce qui lui fit chercher les moyens d'aller à Rome ſans ſon ſecours, dans la confiance où il étoit qu'il n'avoit qu'à paroître dans cette ville pour y être bien reçu.

Le Cardinal, loin de s'oppoſer à un projet qui étoit conforme aux ordres qu'il avoit reçus du Pape, crut même ne pouvoir refuſer ſon agrément à une choſe qu'il n'approuvoit pas dans le fond. Il donna à Rienzi les lettres-patentes de Sénateur & la permiſſion d'aller en faire les fonctions.

Rienzi trouva à Perouſe les deux freres de ce fameux Chevalier de Montreal, dont j'ai parlé, qui faiſoit tant de bruit en Italie avec les compagnies qu'il avoit raſſemblées. Il les ſéduiſit par ſon éloquence & les engagea à s'attacher à ſa fortune : ils lui prêterent de l'argent, lui firent avoir des troupes & le ramenerent à Rome, où la reception qu'on lui fit ne peut être comparée qu'aux anciens triomphes des Généraux Romains.

Etabli Sénateur de Rome par l'autorité légitime du Souverain, il crut devoir commencer par ſou-

Digitized by Google

mettre la nobleſſe & lui faire prêter ſerment de fidélité. Il envoya des députés au jeune Etienne Colonne, devenu chef de ſa famille par la mort d'Etienne ſon pere & de Jean ſon frere *, pour l'engager par promeſſes & par menaces à donner aux autres l'exemple de la ſoumiſſion. Etienne Colonne renfermé dans ſon château de Paleſtrine traita fort mal les députés de Rienzi, & le brava en faiſant des excurſions juſqu'aux portes de Rome.

AN. DE J. C. 1354.

* Ils furent tués tous les deux à la journée de la porte de S. Laurent. *Voy. Mém. T. 2. fol.* 399.

Paleſtrine étoit une place extrêmement forte par la nature & par l'art : il falloit une armée pour en faire le ſiege. Rienzi n'avoit plus d'argent : il n'oſoit pas comme la premiere fois s'approprier les revenus de la Chambre Apoſtolique, & il ne convenoit pas dans les circonſtances de mettre des impôts ſur le peuple. Il ſe préſenta une occaſion d'avoir de l'argent ; il la ſaiſit. Le Chevalier de Montréal vint à Rome pour voir ſes freres (*a*) & le Tribun dans ſa gloire. Rienzi le fit arrêter, décapiter, & s'empara d'une partie des tréſors qu'il avoit amaſſés. Tout cela fut fait en fort peu de temps. Rien de plus ſpécieux que l'énoncé de la ſentence. Montréal eſt condamné comme un chef de brigands, qui a pillé & ravagé l'Italie, commis beaucoup de meurtres, d'incendies & d'horreurs.

Mais perſonne n'en fut la dupe ; on vit bien que l'intérêt particulier avoit plus de part que le zele du bien public à la punition de Montreal. Le Peuple Romain révolté par ce trait d'ingratitude commença à revenir de ſon enthouſiaſme. Ce fut bien pis,

(*a*) Villani dit que pluſieurs perſonnes croyoient que Montreal étoit venu à Rome d'accord avec les Colonnes, pour détruire Rienzi. *Math. Vill. l. 4. cap.* 22.

AN. DE J. C. 1354.

lorſque le Tribun, ſur des ſoupçons injuſtes, fit mourir Pandolfe de Pandolfucci, homme vertueux, aimé & reſpecté de tout le monde, comparable aux anciens Romains. On ne vit plus qu'un monſtre dans Rienzi ; il étoit auſſi haï qu'il avoit été aimé. Les Colonnes & les Savelli profiterent de ces diſpoſitions du peuple pour le ſoulever contre lui. Le 8 Octobre de cette année la populace ameutée alla mettre le ſiege au Capitole, en criant *VIVE LE PEUPLE, MEURE LE TYRAN.*

Vit. di R. l. 2. cap. 24.

Rienzi effrayé, abandonné de tout le monde, ne ſavoit quel parti prendre pour conjurer cet orage. Il s'arma d'abord de pied en cap, monta dans la ſalle du Capitole, & s'étant avancé ſur le balcon, d'où il avoit coutume de haranguer, il y arbora le gonfanon du peuple, criant de toutes ſes forces *VIVE LE PEUPLE*, & faiſant des ſignes pour demander audience. Tout cela ne produiſit pas l'effet qu'il eſpéroit. Les cris *MEURE LE TYRAN* continuerent ; une grêle de pierres & de fleches vola ſur le balcon.

Après avoir eſſayé envain pluſieurs partis pour calmer cette populace révoltée & ſoutenu le ſiege juſqu'au ſoir, voyant les eſprits toujours plus échauffés, il fit ouvrir les portes du Capitole, dans l'eſpérance qu'il pourroit ſe ſauver déguiſé pendant que la populace s'amuſeroit à piller. Il ſe noircit le viſage, prit l'habit d'un payſan, & ayant mis ſur ſa tête un matelas qui lui couvroit la face, il deſcendit les eſcaliers en criant : *montez, montez, il y fait bon.* Quelqu'un le reconnut, & lui arrachant l'oreiller qui le cachoit, lui dit : *arrête : où vas-tu ?* Des bracelets d'or qu'il avoit négligé d'ôter le trá-

Digitized by Google

hirent ; on le mena au perron du lion, où il avoit prononcé tant de ſentences de mort. Son Biographe raconte une choſe très-ſinguliere, c'eſt que ſous ce déguiſement ridicule qui devoit attirer le mépris & hâter ſa mort, il fut pendant une heure expoſé en ſpectacle à cette populace attroupée ſans dire un mot & ſans que perſonne osât l'inſulter. Tel étoit le reſpect qu'on avoit encore pour lui. A la fin il y en eut un * qui lui plongea ſon épée dans le ventre ; ce fut comme le ſignal. Il fut frappé de mille coups dans le même inſtant (*a*), & après avoir fait mille inſultes à ſon corps, on le traîna dans les rues juſqu'à la porte du palais Colonne, où l'on vit ce corps informe, dont il ne reſtoit plus que le tronc, pendu ſur des fourches. *Telle fut*, dit Villani, *la fin de ce Tribunat, qui avoit fait eſpérer au Peuple Romain de redevenir libre.* Muratori dit qu'on vit périr cette année deux avortons de la fortune.

AN. DE J. C. 1354.

* Cerco de Vecchio.

Je n'ai rien trouvé dans les ouvrages de Pétrarque qui faſſe connoître qu'il ait pris quelque part au rétabliſſement de Rienzi, & qu'il ait eu le moindre commerce avec lui depuis ſon retour à Rome, ce qui me fait craindre qu'on ne me reproche de m'être un peu trop étendu ſur cet épiſode ; mais j'ai cru que le Lecteur ſeroit bien-aiſe de trouver dans ces Mémoires le dénouement d'une révolution, au commencement de laquelle Pétrarque prit tant de part.

Si la mort tragique de Rienzi fit évanouir l'eſpérance qu'il avoit conçue de voir la ville de Rome

(*a*) Je crois, dit Pétrarque, que dans le temps que la populace le déchiroit, il regrettoit ſa priſon d'Avignon. *Gladiis hoſtium non occiſus modo ſed diſcerptus, puto moriens carcerem ſuſpiravit. Ed. Bas. fol.* 74. Pour moi je penſe qu'il ne regrettoit rien, parce qu'il mourut des premiers coups qu'on lui porta.

Digitized by Google

rétablie dans ſon ancienne ſplendeur, il apprit dans
An de J. C. 1354. le même temps une nouvelle bien propre à ranimer cette eſpérance. Ce qu'il deſiroit depuis ſi long-temps étoit enfin arrivé : l'Empereur venoit d'entrer en Italie.

Je ne doute point que la mort de Jean Viſcomti n'ait beaucoup contribué à fixer l'irréſolution de ce Prince. Il avoit promis aux Vénitiens & aux Seigneurs ligués de venir à leurs ſecours contre les Viſcomti. Tout étoit reglé & concerté entr'eux ; la ligue devoit faire tous les frais de ce voyage.

Quelle plus belle occaſion pour aller en Italie faire valoir ſes droits & recevoir la couronne de fer & celle d'or qui lui manquoient encore (*a*) ? (Il avoit reçu celle d'argent à Aix-la-Chapelle).

Pétrarque lui avoit dit ſur cela dans ſes lettres tout ce qu'on peut dire. Cependant la puiſſance de l'Archevêque de Milan lui en impoſoit ; &, comme dit fort bien Villani, *il n'auroit jamais oſé lui faire la guerre, malgré même les ſecours de la ligue* (*b*).

Cet obſtacle levé, l'Empereur partit d'Allemagne à petit bruit dans le mois d'Octobre, n'ayant avec lui que trois cens chevaux. Il étoit à Udine le 14, d'où il emmena avec lui ſon frere Nicolas, Patriarche d'Aquilée. Il ne paſſa pas à Veniſe, & arriva

(*a*) Le Pape, dans une lettre rapportée par *Od. Rain.* 1354. *N.* 9. dit que l'Empereur reçoit trois couronnes à l'honneur de la très-ſainte Trinité ; que la couronne d'argent qu'on lui donne à Aix-la-Chapelle ſignifie l'éloquence & la ſageſſe par leſquelles il confond & réprime les hérétiques : celle de fer à Monza, la force pour écraſer les rebelles : celle d'or à Rome, ſa puiſſance pour défendre l'Egliſe & maintenir ſa liberté. Tel étoit le goût de ce temps-là pour les allégories & les moralités. Balde a fait un traité ſur ces trois couronnes, où il leur donne une autre interprétation myſtique qui ne vaut pas mieux. N'eſt-il pas plus ſimple de dire qu'à Aix-la-Chapelle on couronnoit le Roi des Germains ; à Monza ou Milan, le Roi des Lombards ; à Rome, l'Empereur ? Il y a long-temps que les Empereurs ne ſont couronnés qu'en Allemagne.

(*b*) Lo eletto Imperadore eziandio non ardiva, ſollecitato dalla forza e denari della lega di Lombardia, pigliare arme contra lui. *Matth. Vill. l. 4. cap.* 24.

le

le 3 Novembre à Padoue, où Mrs. de Carrare lui firent une reception magnifique, & il les établit Vicaires de l'Empire. Can de Lescale, Seigneur de Verone & de Vicence, craignant qu'il ne s'emparât de ces deux villes, ne voulut pas qu'il y entrât. Le 10 il arriva à Mantoue, où il fut reçu comme Seigneur. Il crut devoir s'y arrêter quelque temps pour traiter les affaires de la ligue, & regler sa marche à Rome. AN. DE J. C. 1354.

Dès que Pétrarque eut appris qu'il étoit en mouvement pour cette grande entreprise, transporté de joie, il prit la plume, & voici ce qu'il lui écrivit.

» Je vous ai écrit de longues lettres pour vous exhorter à venir en Italie : celle-ci, dont l'objet est de féliciter d'y être venu, sera courte ; une grande » joie coupe la parole. Que vous dirois-je ? par où » commencer ? Si le bruit seul de votre nom m'a » fait tant de plaisir, quel effet ne doit pas produire votre auguste présence ? Vous n'êtes plus pour » moi le Roi de Boheme ; je vois en vous le Roi » du monde, l'Empereur Romain, le vrai César. » N'en doutez pas, vous trouverez en Italie tout ce » que je vous ai annoncé ; le diadême, l'empire, une » gloire immortelle, le ciel ouvert, en un mot tout » ce qu'un mortel peut desirer ou espérer. Quel » honneur pour moi d'avoir pu vous servir d'aiguillon » pour une si belle entreprise ! Je vais en esprit au » devant de vous ; je vous vois déjà traversant les » Alpes, & je ne suis pas le seul. Ne voyez-vous » pas l'Italie notre mere commune & Rome même ? » Elles vous disent ce qu'Anchise disoit à Enée (*a*) : » *enfin vous êtes venu ; il y a long-temps que nous vous* *Fam. l. 10. ep. 1.*

(*a*) Venisti tandem, tuaque expectata parenti
Vicit iter durum pietas. . . . . *Virg. Eneid. Lib. VI.*

AN. DE J. C. 1354.

» *attendions ; votre piété vous a fait entreprendre un* » *voyage pénible*, &c. Que la Germanie ne vous faſſe » pas négliger votre véritable patrie, où vous avez » commencé, & où vous finirez de vivre, ſi la gloire » vous touche. Je vous l'ai toujours dit, nous vous » regardons comme Italien. Il ne s'agit pas de ſa- » voir où vous avez reçu le jour, mais pour qui » vous êtes né. Vivez & hâtez-vous.

L'Empereur reçut cette lettre à Mantoue. Peu de jours après ſon arrivée, il envoya Sacromore de Pomieres un de ſes écuyers à Milan, pour inviter Pétrarque à aller le trouver, marquant un grand empreſſement de le voir. Pétrarque énivré d'une invitation ſi flatteuſe, n'héſita pas à s'y rendre ; le mauvais temps ne fut pas capable de l'arrêter. *Quoi*, diſoit-il, *ce Prince occupé de la plus grande affaire du monde, puiſqu'il s'agit de rendre la paix à l'Italie, a la bonté de penſer à moi ! Celui qui commande aux Rois daigne me prier d'aller le voir ! Comment ſe refuſer aux deſirs d'un tel maître ? Qu'eſt-ce qui pourroit m'empêcher de me rendre à ſes ordres.*

Fam. l. 10. ep. 1.

Il geloit à pierres fendre : on diſoit que l'Empereur avoit amené avec lui les frimats d'Allemagne. Les vieillards d'Italie aſſuroient n'avoir jamais eſſuyé un ſi grand froid. Les chemins étoient comme de cryſtal ; les chevaux, même ferrés à glace, avoient de la peine à ſe tenir. Heureuſement il tomba une grande quantité de neige qui rendit les chemins praticables. Pétrarque en profita, & partit de Milan le 9 Décembre. Il faiſoit un brouillard fort épais, qui ne permettoit pas de diſcerner les objets. On ne rencontroit perſonne dans les champs ; on voyoit ſeu-

Digitized by Google

lement de temps en temps quelques ſoldats armés qui ſortoient de leurs embuſcades. *Comme ils étoient aux ordres des Seigneurs de Milan, ils ne me faiſoient point de mal*, dit Pétrarque, *mais beaucoup de peur.* AN. DE J. C. 1354.

Le premier jour il fut obligé de coucher ſur le bords de la Chioſa, étant arrivé trop tard pour la paſſer. Le lendemain il voulut partir avant le jour. Ses gens murmuroient de ce qu'il alloit s'expoſer à un froid violent, qu'on avoit peine à ſupporter même dans le lit. En ſortant de l'auberge, la premiere perſonne qui ſe préſenta à ſes regards, ce fut Sacromore de Pomieres, cet écuyer que l'Empereur lui avoit envoyé. Il étoit parti la nuit de Cremone, & il avoit déjà fait quatre lieues, voulant arriver de bonne heure à Milan, où il alloit exécuter un ordre du Prince. Ses gens étoient gelés & n'en pouvoient plus ; *pour lui*, dit Pétrarque, *il avoit l'air d'un homme qui ſe promene au clair de la lune dans une belle nuit d'été. Il n'y eut jamais un corps plus dur à la fatigue & plus inſenſible aux injures du temps.* Après lui avoir fait quelques queſtions ſur l'Empereur, Pétrarque continua ſa route ; mais, quelque diligence qu'il fît, il ne put arriver que le quatrieme jour à Milan (le 12 Octobre.) *Ibid.*

L'Empereur lui ſut bon gré d'être venu par un ſi mauvais temps, & lui dit qu'il avoit rarement reſſenti en Allemagne un froid auſſi vif. Pétrarque lui répondit que c'étoit un effet de la Providence, qui avoit voulu accoutumer les Allemands par degrés à la température du climat d'Italie (*a*). Il faut l'entendre

(*a*) Dixit vix ſe unquam tale aliquid in Germaniâ ſenſiſſe ; cui ego reſpondi : forte cœlitus actum eſſe, ne Miles Teutonicus ſubitam cœli mutationem & alicam temperiem exhorreret. *Fam. l.* 10. *ep.* 2.

lui-même raconter l'accueil que lui fit le Prince, & les converſations qu'il eut avec lui.

AN. DE J. C. 1354.

Fam. l. 10. ep. 3.

» L'Empereur me reçut avec une bonté & des façons qui ne tenoient rien du faſte impérial, ni de » l'étiquette Allemande. Il ne me fit point ſentir ſa » ſupériorité, & vivoit avec moi comme avec ſon » égal. Nous paſſions quelquefois des jours entiers à » diſcourir depuis le point du jour juſqu'à la nuit, » comme s'il n'avoit eu rien autre à faire.

» Il me parla de mes ouvrages, & me témoigna » un grand deſir de les voir, ſur-tout celui qui » traite des hommes illuſtres. Je lui dis qu'il n'étoit » pas achevé; que pour y mettre la derniere main, » il me falloit du temps & du repos. Il me fit entendre » qu'il ſeroit bien-aiſe de le voir paroître ſous ſon nom. » Je lui dis avec cette liberté que la nature m'a donnée, » que l'uſage autoriſe, & que les années fortifient: *grand* » *Prince il ne faut pour cela que de la vertu de votre part,* » *& pour moi du loiſir.* Etonné d'un propos ſi libre, » il m'ordonna de m'expliquer, & je lui dis: il me » faut du temps pour un ouvrage de cette nature, » où je me propoſe de renfermer de grandes choſes » dans un petit eſpace. De votre côté, travaillez à » mériter que votre nom paroiſſe à la tête de mon » livre. Il ne ſuffit pas pour cela de porter une cou- » ronne & un grand titre; il faut que vos vertus » & vos belles actions vous placent parmi les grands » hommes dont j'ébauche le portrait. Vivez de fa- » çon, qu'après avoir lu la vie de vos illuſtres pré- » déceſſeurs, vous méritiez que la poſtérité liſe la » vôtre.

» L'Empereur marqua par un ſourire & un air

» ferein que ma liberté ne lui avoit pas déplu. Je saisis
» cette occasion pour lui présenter des médailles impé-
» riales en or & en argent qui faisoient mes délices. Dans
» cette collection il y en avoit une d'Auguste fort bien
» conservée ; il y paroissoit comme vivant. Voilà, lui
» dis-je, les grands hommes dont vous occupez la
» place & qui doivent vous servir de modeles. Ces
» médailles m'étoient cheres, je ne les aurois pas don-
» nées à un autre ; mais vous y avez droit. Je con-
» nois les héros qu'elles représentent ; je sais ce qu'ils
» ont fait : à vous il ne suffit pas de les connoître ;
» il faut encore que vous les imitiez. Je lui fis alors
» un précis de la vie de ces grands hommes, dont
» je lui présentois les images, ajoutant de temps en
» temps quelques mots capables de l'exciter à suivre
» leurs exemples. Il parut m'écouter avec plaisir,
» & témoigna n'avoir jamais reçu de présent qui lui
» fût plus agréable que celui-là.

» Je ne finirois pas si j'entreprennois de rendre
» compte de toutes les conversations que j'ai eues
» avec ce Prince. Il voulut un jour que je lui racon-
» tasse l'histoire de ma vie depuis ma naissance. Je
» m'en défendis le mieux qu'il me fut possible ; mais
» il fallut enfin obéir. Il m'écoutoit avec attention,
» & si j'omettois quelques circonstances par oubli ou
» par discrétion de peur de l'ennuyer, il me les
» rappelloit. Je fus fort étonné de le trouver mieux
» informé que moi-même des plus petites anecdotes
» de ma vie. Je ne sais quel vent en avoit porté la
» fumée au-delà des Alpes à des yeux qui ne sont
» ouverts que pour voir les défauts & les torts des
» autres.

An. de J. C 1354.

AN. DE J. C. 1354

» Il me demanda enſuite quels étoient mes projets pour l'avenir & mon plan pour le reſte de ma vie. Mon intention eſt bonne, lui dis-je ; mais une mauvaiſe habitude que je ne puis vaincre, l'emporte ſur ma bonne volonté : je reſſemble à une mer battue par des vents oppoſés. Je comprends cela, me dit-il ; mais vous ne répondez pas à ce que je vous demande. Je voudrois ſavoir quel eſt le genre de vie qui vous plairoit le plus & que vous choiſiriez par préférence. La vie ſolitaire, lui répondis-je ſans héſiter. Il n'y en a point de plus sûre, de plus tranquille, qui me ſoit plus agréable, & qui me convienne mieux que celle-là. Si je puis, j'irai la chercher à ſa ſource, c'eſt-à-dire dans les bois & ſur les montagnes, comme j'ai déjà fait : ſi non, je tâcherai d'en jouir même au milieu des villes.

» Il me dit alors en ſouriant : voilà où je voulois vous amener, à me faire l'aveu d'une erreur que j'ai entrepris de combattre, quoique je ſois de votre avis juſqu'à un certain point. Prenez garde à ce que vous allez faire, lui répliquai-je, vous ne vous battrez pas avec moi à armes égales : j'ai long-temps réfléchi & beaucoup écrit ſur ce ſujet. Ma tête eſt pleine de raiſons & d'autorités : je ne craindrois pas Chryſippe lui-même armé de tous ſes ſyllogiſmes. Je ſais bien que le vulgaire penſe autrement que moi ; mais j'ai pour moi l'expérience qui eſt un grand maître, & il ne conviendroit pas à un Prince, tel que vous, de penſer comme le vulgaire. Je ſuis ſi sûr d'avoir raiſon, que je prendrois pour arbitres entre vous & moi,

Digitized by Google

» même les habitans des villes. Je viens de faire un
» petit traité sur cette matiere ; je la possède à fond. An. de J. C 1354.
» Je le sais, dit l'Empereur avec vivacité, & si je
» trouve ce livre, je le jetterai au feu : & moi,
» répondis-je, j'empêcherai qu'il ne tombe dans vos
» mains. Nous eumes de longues & fréquentes dis-
» putes sur ce chapitre, toujours assaisonnées du sel
» de la plaisanterie. Je suis obligé de convenir que
» l'Empereur combattit mon système sur la vie so-
» litaire avec une force, une énergie surprenante.
» Le résultat de toutes ces conversations fut que,
» quoiqu'en effet ce Prince eût le dessous, parce
» qu'il soutenoit une mauvaise cause, il crut cepen-
» dant avoir remporté la victoire, & il en tiroit
» vanité.

» Il me pria très-instamment de l'accompagner à
» Rome. C'est pour vous remettre un peu en ha-
» leine, me dit-il, que je vous ai proposé de venir
» à Mantoue par un temps si rude. A présent je
» veux que vous veniez à Rome avec moi. Il ne me
» suffit pas de voir cette ville célebre avec mes yeux,
» je veux la voir avec les vôtres, qui valent mieux
» que les miens. J'ai aussi besoin de vous dans quel-
» ques villes de Toscane. J'avoue qu'il me parla à
» ce sujet comme s'il avoit eu le cœur & l'esprit
» tout-à-fait Italiens.

» Rome & César, j'en conviens, voilà mes deux
» idoles. Aller à Rome avec César, rien ne seroit plus
» de mon goût ; mais trop d'obstacles s'y oppo-
» soient ; je refusai & ce fut le sujet d'une nouvelle
» contestation entre l'Empereur & moi, qui dura
» jusqu'à notre séparation. Il n'y a rien qu'il ne mît

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1354.

„ en usage pour m'engager à le suivre : enfin j'ose „ dire que ce Prince n'a traité aucun Italien avec „ autant de bonté & de familiarité que moi. Denis „ le tyran ne reçut pas mieux Platon.

Pétrarque resta huit jours avec ce Prince à Mantoue, où il fut témoin de toutes ses négociations avec les Seigneurs de la ligue Lombarde, qui allerent conférer avsc lui dans cette ville, ou lui envoyerent leurs Ambassadeurs. L'Empereur avant toutes choses voulut examiner les forces de cette confédération, ce que chacun devoit contribuer, & sur quoi l'on devoit compter. Il résulta de cet examen que toutes les forces réunies des confédérés n'étoient pas suffisantes pour tenir tête aux Viscomti, qui avoient trente mille hommes sur pied de bonnes troupes & bien entretenues. L'Empereur conclut de-là qu'il falloit absolument faire la paix. Ce Prince pacifique & sans ambition étoit venu en Italie dans cette intention, & n'étoit occupé que des moyens de recevoir les deux couronnes sans tirer l'épée. Il vit avec une sorte de plaisir que l'état de la ligue s'accordoit avec ses idées, & qu'aucune autre puissance d'Italie ne se présentoit pour la fortifier.

Math. Vill. l. 4. cap. 28.

Il traita d'abord une paix générale, qui auroit été fort du goût de Pétrarque ; elle fut tellement avancée, que le bruit courut qu'elle étoit faite ; mais il n'y eut pas moyen de la conclure. Les Viscomti qui sentoient leur supériorité se rendirent fort difficiles ; les Génois, fiers de la victoire qu'ils venoient de remporter contre les Vénitiens, exigeoient d'eux des choses trop dures. Villani dit qu'ils changerent les articles dont on étoit convenu.

Le 3. Novembre.

L'Empereur

Digitized by Google

L'Empereur, plus occupé de ſon intérêt particulier que du bien public de l'Italie, ſe contenta de moyenner une treve entre les puiſſances belligérantes, qui dureroit juſqu'au mois de Mai. Il engagea les confédérés à licencier la compagnie du Comte Lando, qui coûtoit beaucoup & agiſſoit peu. On ne ſauroit douter que Pétrarque n'ait beaucoup influé ſur cela; on a vu ce qu'il penſoit de ces compagnies. AN. DE J. C 1354.

La treve ſignée, ce Prince ne fut plus occupé qu'à négocier un accord particulier avec les Viſcomti, qui lui avoient envoyé les principaux de Milan, pour traiter avec lui, chargés de préſens. Perſonne ne leur paroiſſoit plus propre que Pétrarque à cette négociation; tout le monde deſiroit qu'elle lui fut confiée: des raiſons particulieres, que Pétrarque n'a pas jugé à propos de publier, s'oppoſerent au deſir des Seigneurs de Milan & au vœu public.

Dans le fond on pouvoit ſe paſſer de lui; rien de plus facile que cette négociation. L'Empereur ne vouloit pas faire la guerre pour être couronné à Monza. Les Viſcomti craignoient de voir la ligue de leurs ennemis fortifiée d'une auſſi grande puiſſance. Ils profiterent du deſir qu'ils virent à l'Empereur de recevoir cette couronne ſans contradiction. Ils lui promirent de ne pas s'y oppoſer, & même de donner cinquante mille florins pour les frais de la cérémonie; mais ils exigerent qu'il n'entrât pas à Milan, & que les troupes qui ſeroient à ſa ſuite fuſſent déſarmées. Condition honteuſe à laquelle Charles eut la foibleſſe de ſouſcrire (*a*). L'affaire fut

(*a*) Un manuſcrit du Vatican cité par Oderic Rain. dit que l'Empereur s'accommoda avec les tyrans de Lombardie le mieux qu'il put: *concordavit cum tyrannis Lombardiæ meliori modo quo potuit.*

An. de J. C. 1354.

conſommée en peu de jours, pendant que Pétrarque étoit à Mantoue. L'Empereur voulut abſolument qu'il fût préſent à la ſignature du traité. Quoiqu'il ne fût pas du nombre des envoyés de Milan, on lui attribua tout le ſuccès de la négociation. Le bruit s'en répandit juſqu'à Avignon, où Lélius étoit alors. Il écrivit à Pétrarque pour lui en faire compliment. C'eſt dans la réponſe que lui fit Pétrarque pour rejetter un honneur qui ne lui étoit pas dû, que nous avons trouvé les détails de ſon voyage à Mantoue & de ſes entretiens avec l'Empereur.

Fam. l. 10. *ep.* 2.

D'abord après la ſignature du traité, Pétrarque partit pour Milan, où il arriva la veille de Noël (*a*). Il y trouva quatre lettres de Zanobi de Strata, dont il n'avoit pas eu de nouvelles depuis deux ans. Des curieux avoient intercepté les lettres qu'ils s'étoient écrites l'un à l'autre. Pétrarque ſe plaint ſouvent de cette infidélité fort commune dans ce temps-là. Le porteur de ces quatre lettres étoit (ſi je ne me trompe) Nicolàs Acciajoli (*b*), qui avoit été envoyé par le Roi de Naples pour quelques affaires, dont je parlerai bientôt. Il étoit venu paſſer quelques jours à Milan, & par malheur il avoit pris le temps que Pétrarque étoit à Mantoue. En arrivant Pétrarque le trouva prêt à partir, & n'eut le temps ni de le voir ni d'écrire à Zanobi tout ce qu'il auroit voulu. Le grand Sénéchal avoit amené avec lui Zanobi & l'avoit laiſſé en Toſcane; on verra bientôt ce qu'ils y firent.

(*a*) Mr. de la Baſtie dit que Pétrarque accompagna l'Empereur à Milan. C'eſt une petite erreur.

(*b*) Dum iſte vir clarus & nobis earus attigit Mediolanum, aberam, reverſus .... Iterum abiium meditantem reperi. *Fam. l.* 10. *ep.* 2.

L'Empereur partit de Mantoue d'abord après les fêtes de Noël. Il avoit à sa suite environ trois mille cavaliers désarmés, comme il en étoit convenu. Les Viscomti ordonnerent qu'il fut entiérement défrayé dans leurs états, & qu'on lui fournît à lui & à sa suite tout ce qui leur seroit nécessaire sans rien recevoir. Dès qu'il fut arrivé près de Lodi, il trouva Galeas Viscomti qui étoit venu au devant de lui, & qui le mena au palais qu'on lui avoit destiné ; mais après avoir ordonné que les portes de la ville fussent fermées & gardées avec soin.

AN. DE J. C. 1355.

Matth. Vill. l. 4. cap. 19. Corith. l. 11. cap. 1.

Le lendemain l'Empereur se mit en marche, accompagné de Galeas. Le dîner étoit préparé à l'abbaye de Chiaravalle, où il trouva Barnabé qui lui présenta à son nom & celui de ses freres trente beaux chevaux richement harnachés. Lorsqu'on fut arrivé aux portes de Milan, l'Empereur invité par les deux freres à y entrer, répondit que cela ne se pouvoit pas, qu'il vouloit tenir la parole qu'il avoit donnée. Les Viscomti lui dirent poliment que c'étoit une grace qu'on lui avoit demandée, parce qu'on croyoit que les troupes des Seigneurs confédérés marchoient à sa suite ; que cette précaution ne pouvoit jamais regarder sa personne, qui leur feroit toujours beaucoup d'honneur ; & qu'enfin, s'il jugeoit cela nécessaire, on lui rendoit sa parole.

L'Empereur n'insista pas davantage & entra avec eux dans Milan le 4 Janvier. Il y fut reçu au bruit des tambours, trompettes & autres instrumens, qui faisoient un si grand tintamarre, qu'on n'auroit pas entendu Dieu tonner. *Cela avoit plus l'air d'un tumulte que d'une fête*, dit Villani, de qui j'ai tiré une grande

Vill. ibid.

Cum maggiore tumulto che festa.

partie de tout ce recit. Les portes de Milan furent fermées & gardées avec les mêmes précautions qu'on avoit prises à Lodi. On donna au Prince & à sa suite des palais très-richement meublés, & tout ce qu'ils pouvoient desirer. Peu de temps après son arrivée, les trois freres allerent lui rendre hommage & lui déclarer qu'ils reconnoissoient tenir du saint Empire tout ce qu'ils possédoient & ne vouloient l'employer qu'à son service. Quelle comédie ! les neveux ressembloient à l'oncle. Il me semble voir les Ambassadeurs de Jean Viscomti à genoux en plein consistoire offrant au Pape les clefs de la ville de Bologne qu'il lui avoit enlevée & qu'il ne vouloit pas lui rendre.

An. de J. C. 1355.

Le lendemain les trois freres voulant donner à l'Empereur une haute idée de leur puissance & de leurs forces, firent une revue générale de toutes leurs troupes, cavalerie & infanterie, auxquelles ils joignirent, pour augmenter le nombre, des compagnies bourgeoises bien montées & magnifiquement vêtues. Ils affecterent de tenir l'Empereur tout le jour à la fenêtre, sous prétexte de l'amuser par cet étalage fastueux de leur puissance. Pendant que les troupes défiloient, ils lui disoient que c'étoit une montre de six mille cavaliers & dix mille fantassins, qu'ils tenoient à leur solde pour son service, & dont il étoit le maître, ajoutant qu'outre cela leurs places & châteaux étoient bien fournis & avoient de bonnes garnisons.

Ce spectacle n'étoit rien moins qu'amusant pour l'Empereur, qui ne se trouvoit pas à son aise, au milieu de tant de troupes, dans une ville bien fermée, à la merci de gens dont il se méfioit avec

Digitized by Google

raiſon. Cependant il fit bonne contenance & parut par-tout avec un viſage gai & ſerein, qui cachoit ce qu'il avoit dans l'ame. Pétrarque ne le quittoit guere ; ce Prince employoit volontiers à cauſer avec lui les momens qu'il pouvoit dérober aux affaires & au cérémonial rigoureux qu'on lui faiſoit eſſuyer. AN. DE J. C. 1355.

Le 6 Janvier jour des Rois, l'Empereur reçut à Milan la couronne de fer dans l'Egliſe de St. Ambroiſe par les mains de Robert Viſcomti, archevêque de Milan (*a*), en préſence du Patriarche d'Aquilée ſon frere & d'un grand nombre d'Evêques & de Seigneurs. Matthieu Villani prétend que la cérémonie ſe fit à Monza ; mais il eſt certain qu'il ſe trompe. Pétrarque, le meilleur témoin qu'on puiſſe citer ſur un fait qui ſe paſſoit à la porte de ſa maiſon & ſous ſes yeux, aſſure poſitivement dans une lettre à Lélius, que l'*Empereur fut couronné dans la Baſilique de St. Ambroiſe* (*b*). Mr. Muratori, dans ſes annales, dit que l'Archevêque & le peuple de *Matth. Vill. l. 4. cap. 39.*

(*a*) Comme on craignoit que l'Archevêque de Milan, qui étoit Viſcomti, ne refuſât de couronner l'Empereur, le Pape commit les Patriarches de Conſtantinople, d'Aquilée, ou de Grado, pour faire cette cérémonie, dans telle Egliſe qu'il leur plairoit, *ſans préjudice des droits de l'Archevêque de Milan, & de l'Egliſe de St. Jean à Monza. OD. RAIN. N.* 9. Le Pape dans cette commiſſion paroît reconnoître le droit de l'Egliſe de Monza ; cependant Mr. Muratori, dans une diſſertation ſur la couronne de Lombardie, *aned. tom.* 2. *cap.* 21. a prouvé que cette cérémonie a été faite plus ſouvent à Milan qu'à Monza.

(*b*) *Hic in Ambroſii baſilicâ Cæſar noſter adeptus ferream coronam. FAM. L.* 11. *EP.* 14. Villani a entraîné dans ſon erreur un grand nombre d'Auteurs modernes, entr'autres Mr. de la Baſtie, que je n'attaque pas dans cette occaſion, parce qu'il a un bon garant. On eſt bien excuſable quand on ſe trompe avec les Villani. Mr. Muratori, dans ſes annales, dit que *quoique Villani ſoit un hiſtorien de grande autorité, il eſt vraiſemblable qu'il a fait ici une mépriſe, parce qu'il a contre lui une foule d'auteurs même contemporains.* Il cite en effet pluſieurs chroniques de ce temps-là, qui atteſtent que le couronnement fut fait à Milan ; mais il ne dit rien de Pétrarque, dont le témoignage eſt ſeul capable de balancer l'autorité de Villani, & doit même l'emporter. Il eſt étonnant que de bons auteurs qui ont fait la vie de Pétrarque, n'aient pas fait attention à ce paſſage tiré d'une de ſes lettres, qui eſt même citée par Mr. de la Baſtie. J'oſe aſſurer comme un fait certain le couronnement de Charles IV. à Milan, que Mr. Muratori donne ſeulement comme *vraiſemblable*, & ſur lequel les Auteurs Milanois ſont partagés.

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1354.

Milan voulurent qu'elle se fit dans cette Eglise *suivant l'ancien Rit.*

Dans cette cérémonie l'Empereur fit Chevaliers de l'Eperon Jean Galeas, fils de Galeas Viscomti & de Blanche de Savoie, & Marc fils de Barnabé & de Reine de Lescale, deux enfans qui ne faisoient que de naître ; ils n'avoient pas encore deux ans. Les trois freres furent déclarés Vicaires de l'Empire pour tous les états qu'ils possédoient en Italie ; ils donnerent à l'Empereur cinquante mille florins d'or, douze chevaux couverts d'un beau drap doublé d'ermine, & six cens cavaliers pour l'escorter jusqu'à Rome. Villani assure qu'un Evêque, grand Astrologue avoit prédit que l'*aigle seroit soumise à la vipere.* On peut dire que la prophétie fut vérifiée dans cette occasion.

L'Empereur se regardoit à Milan comme dans une grande & belle prison. Il en sortit le plutôt qu'il put, & son impatience lui fit perdre la gravité impériale. Villani dit qu'il parcourut les états des Viscomti *avec la précipitation d'un marchand qui va à la foire.* Il ne se crut véritablement libre que quand il se vit hors de ces états (*a*) : alors il commença à respirer.

Pétrarque l'accompagna jusqu'à cinq milles au-delà de Plaisance. Quand il voulut prendre congé de lui, ce Prince renouvella ses instances pour l'engager à le suivre à Rome. Pétrarque s'en défendit le plus poliment qu'il lui fut possible, & il eut beaucoup de peine à obtenir de lui la permission de le quitter.

(*a*) Un Historien prétend que le Pô étoit gelé de façon que les voitures rouloient sur la glace, qu'on y fit passer l'Empereur, & qu'il fit couper la tête à celui qui l'avoit mené. *Coll. Murat. t. 12. fol.* 750. Cela ne répond pas à l'idée qu'on nous donne de la bonté de Charles.

Digitized by Google

Dans le temps qu'il faiſoit ſes adieux, un Chevalier Toſcan qui étoit à la ſuite de l'Empereur, le prit par la main, & jettant un regard ſur le Prince, lui dit : *voilà l'homme dont je vous ai ſi ſouvent parlé ; il chantera vos louanges, ſi vous le méritez ; mais apprenez qu'il ſait parler & ſe taire* (*a*). Rien, ce me ſemble, ne fait plus d'honneur à l'Empereur que cette liberté avec laquelle les gens attachés à ſa perſonne oſoient lui parler. AN. DE J. C. 1355.

Pétrarque, de retour à Milan, n'eut rien de plus preſſé que d'aller goûter dans ſa ſolitude les douceurs du repos dont il étoit privé depuis long-temps. Il compare ſon état à celui d'un cerf altéré, qui cherche une fontaine & le repos, étourdi par les cris des chiens qui l'ont chaſſé. Dans le ſilence de la retraite il fit ſur les mœurs corrompues de ſon ſiecle des réflexions qu'on trouve dans une lettre qu'il écrivit à un de ſes amis. (Il y a apparence que les excès commis par les Allemands qui étoient à la ſuite de l'Empereur, donnerent lieu à ces réflexions.) Il déclame ſur-tout avec force contre les vieillards de ſon temps, qui ſe plaignoient de ne pouvoir plus ſe livrer comme autrefois à la gourmandiſe & à la débauche. Mais ces plaintes devoient-elles donner de l'humeur à Pétrarque ? Ne ſont-elles pas la choſe du monde la plus commune ? Qui eſt-ce qui n'a pas entendu dire aux perſonnes des deux ſexes qui ont paſſé la ſaiſon des plaiſirs : *on ne mange plus, on ne boit plus, on ne ſe divertit plus comme on faiſoit autrefois* ? Les hom- *Variar.* 15.

(*a*) Tuſci militis ex Comitatu cæſareo grave verbum & liberum intonuit, qui me manu tenens, oculis in illum verſis, ecce, inquit, Imperator, de quo ſæpe tibi dixeram, qui, ſi quid laude dignum geſſeris, nomen tuum tacitum non ſinet : alioquin & loqui & dicit & tacere. *Fam. l.* 10. *ep.* 3.

mes ſont toujours à peu près les mêmes ; tous les
An. de J. C. 1355. ſiecles ſe reſſemblent. Seneque a raiſon de dire que l'*on s'eſt toujours plaint des mœurs de ſon temps.*

Pétrarque reçut quelques jours après deux lettres de Neri Morandi, qui lui apprenoient toutes les circonſtances de l'entrée de l'Empereur en Toſcane, & ce qui s'étoit paſſé à Piſe, où ce Prince s'étoit arrêté. On ne ſera pas fâché de trouver ici ce détail, qui n'eſt pas étranger à la vie de Pétrarque, par l'intérêt qu'il y prenoit. Les Hiſtoriens d'Italie & d'Allemagne ont un peu trop négligé ce morceau de leur hiſtoire, qui contient des anecdotes curieuſes. Neri Morandi étoit un homme d'eſprit & de lettres, né à Forli ; Pétrarque l'avoit connu à Veniſe, où il étoit ſecretaire de la République & attaché à André Dandolo. Depuis la mort de ce Doge il avoit quitté Veniſe & s'étoit mis au ſervice de
Fam. l. 12. ep. 1. l'Empereur. Pétrarque dit qu'il avoit un de ces eſprits univerſels qui réuſſiſſent à tout ce qu'ils entreprennent, de façon qu'on diroit qu'ils ne ſont nés que pour cela. C'eſt ce que Tite-Live diſoit de Caton.

L'Empereur arriva à Piſe le 17 Janvier. Pendant qu'il étoit à Mantoue, les Piſans lui avoient envoyé des députés pour ſoumettre la ville à ſon obéiſſance, en le ſuppliant de maintenir le gouvernement dans l'état où il étoit. En conſéquence on lui rendit tous les honneurs qu'on a coutume de rendre à un Souverain. Quelle fut la frayeur des Piſans lorſqu'ils virent à la ſuite de ce Prince les troupes que les Viſcomti lui avoient données pour eſcorte, & cette vipere terrible peinte ſur leurs étendarts ! L'Empereur

reur eut toutes les peines du monde à les raſſurer. *Je n'en ſuis pas étonné*, dit Pétrarque, *il n'y a rien de ſi ombrageux que les Piſans, & d'ailleurs, qui eſt-ce qui ne ſeroit pas effrayé en voyant notre vipere ſerrant avec les dents un homme tout rouge* (a)? AN. DE J. C. 1355.

Pendant que l'Empereur étoit à Piſe, la plupart des villes de Toſcane envoyerent des députés pour lui rendre hommage & ſe ſoumettre à lui; Sienne, Luque, Volterre, Sanminiato, &c. Les Florentins furent fort embarraſſés quand ils virent l'Empereur à leur porte, d'accord avec les Viſcomti, & reconnu comme Seigneur & maître par la plupart des villes de Toſcane. Extrêmement délicats ſur tout ce qui pouvoit porter la moindre atteinte à leur liberté, non ſeulement ils ne prétendoient pas ſe ſoumettre à l'Empereur & le reconnoître pour maître, mais ils ne vouloient pas même le recevoir dans leur ville, craignant qu'il ne fît quelque entrepriſe ſur cette liberté dont ils étoient ſi jaloux. D'ailleurs ils avoient toujours devant les yeux les ſentences portées contre eux par l'Empereur Henri VII, & ils craignoient que Charles ſon petit-fils ne voulût les mettre à exécution.

Ceux qui étoient à la tête du gouvernement ne ſavoient quel parti prendre. Villani les blâme de *Vill. l. 3. cap. 54.*

(a) Neque gens ulla ſuſpicioſior & vipera noſtra terribilis rubentem dentibus virum ſtringens ſecuros quoque ſollicitat. *Fam. l. 11. ep. 1.* Je crois devoir relever ici une grande erreur d'un Auteur moderne, qui nous a donné une mauvaiſe hiſtoire des Viſcomti. En parlant de cette enſeigne de leur maiſon, il critique Pétrarque, à qui il fait dire qu'Azon Viſcomti prit la vipere pour enſeigne, parce qu'un jour qu'il alloit à une expédition, étant deſcendu de cheval pour ſe repoſer & ayant ſon caſque à côté de lui, une vipere ſe gliſſa dans ce caſque, & quand il l'eut repris, elle deſcendit ſur ſes joues ſans lui faire mal. Pétrarque au contraire, après avoir raconté le fait, dit qu'Azon regarda cela comme un préſage certain de la victoire, *parce qu'il avoit une vipere pour enſeigne*: ad omen victoriæ traxit quod ipſe pro ſigno bellico viperâ uteretur. *Ed. Baſ. fol.* 494.

n'avoir pas ſuivi l'exemple des Piſans, qui avoient
An. de J. C. 1355. envoyé des Ambaſſadeurs à l'Empereur pendant qu'il étoit à Mantoue, avant qu'il eût fait ſon accommodement avec les Viſcomti. L'embarras où il ſe trouvoit alors, n'ayant ni argent ni troupes l'auroit porté à traiter avec eux ſur le pied qu'ils auroient voulu. Les choſes avoient bien changé de face depuis ce temps-là. Les Viſcomti lui avoient donné de l'argent & des troupes : l'Impératrice ſa femme (*a*), qui vouloit être couronnée avec lui, étoit venue le joindre à Piſe ; elle avoit à ſa ſuite plus de quatre mille Cavaliers Allemands, la plupart *de grande & riche baronie*, dit Villani.

Les Florentins envoyerent à l'Empereur ſix de leurs principaux citoyens pour lui rendre hommage, dans le cas qu'il voudroit conſerver leur franchiſe & privileges. Leurs inſtructions portoient de parler à ce Prince avec hauteur, pour faire voir qu'ils ne le craignoient pas. Ils le traiterent de *ſéréniſſime Prince*, *votre ſainte couronne*, ſans employer aucun des termes uſités dans ce temps-là quand on parloit aux Empereurs. Le ſtyle de leur harangue répondoit à ces expreſſions & n'étoit nullement convenable.

Les Courtiſans & les Conſeillers de Charles pleins d'indignation traiterent fort mal les harangueurs ; mais le Prince plus ſage & plus modéré, ſentant de quelle conſéquence il étoit pour lui de ne pas rompre dans les circonſtances où il ſe trouvoit avec une Répu-

(*a*) Anne de Jaure ſa troiſieme femme, qu'il avoit épouſée l'an 1353, jeune princeſſe d'une grande beauté. Elle avoit avec elle Jeanne Blanchetti, veuve de Bonſignori, docteur ez loix de Bologne. Cette Dame avoit beaucoup d'eſprit & ſavoit pluſieurs langues. (Prodige dans ce temps-là même pour un homme) Elle étoit premiere Dame de l'Impératrice. *Matth. de Griſ. Coll. Murat. tom.* 18.

Digitized by Google

blique puiſſante, qui avoit une grande influence ſur toute l'Italie, calma ces premiers mouvemens, & déclara que ſon intention étoit de traiter les Florentins auſſi favorablement qu'il pourroit, ſans compromettre l'honneur de l'Empire. En effet, avant de partir pour Rome, il confirma leur franchiſe & privileges, & il annulla les ſentences de ſon grand-pere, moyennant cent mille florins qu'ils lui donnerent après avoir long-temps marchandé [*a*]. AN. DE J. C. 1355.

Pétrarque approuva fort le parti qu'avoient pris ſes compatriotes de rendre hommage à l'Empereur ſans compromettre leur liberté ; cela étoit bien dans ſes principes. *J'avois déjà appris avec joie ce que vous me mandez*, dit-il dans ſa réponſe à Neri Morandi. *Je vois avec plaiſir qu'on rend au Roi des Romains ce qui lui eſt dû & que l'amour de la liberté regne dans ma patrie, pendant que toutes les villes du monde ſe ſoumettent à l'eſclavage.* Il badine enſuite ſur le pouvoir de l'or & ſur l'effet qu'il a toujours produit : *ce métal*, dit-il, *lie les Rois & les Pontifes ; il appaiſe même les Dieux, à ce qu'on prétend* [*b*].

Pétrarque, qui paroît ſi content de la conduite de ſes compatriotes, ſe feroit bien mocqué d'eux, s'il avoit ſu une circonſtance aſſez plaiſante de cette affaire que nous apprend Matthieu Villani. Dès qu'on apprit à Florence que l'Empereur alloit entrer en

L. 4. cap. 72. Scip. Amm. l. 11.

(*a*) Les inſtructions des Ambaſſadeurs portoient de n'offrir que cinquante mille florins ; mais ils avoient un pouvoir particulier qui leur permettoit d'aller juſqu'à cent mille. Ils avoient juré ſur cela le plus grand ſecret. Quand ils firent leur offre, l'Empereur leur dit en riant : je ſais que vous avez pouvoir juſqu'à cent mille & je les demande. Il ne voulut jamais en démordre. Il fallut les donner. *Mat. Vill. l. 4. cap. 65.*

(*b*) Lætè audieram, lætius legi & Romano Principi obedientiam non negari, & ſi quæ jam toto orbe neglectæ libertatis cura eſt, in patriâ meâ eſſe ... Metallum hoc reges ligat atque pontifices &, ut aiunt, ipſos Deos placat. *Fam. l. 11. ep. 1.*

Digitized by Google

Italie, on députa Jean Boccace au Pape pour ſe concerter avec lui & lui demander ſecours & faveur. Il obtint des lettres du Pape & des Cardinaux, par leſquelles ils rappelloient à l'Empereur le ſerment qu'il avoit fait en plein conſiſtoire de ne porter aucune atteinte à la liberté des villes de Toſcane, ſur-tout celle de Florence, de ne point leur faire la guerre, ni les pourſuivre en aucune façon, en vertu des ſentences & condamnations portées par ſes prédéceſſeurs; ils lui faiſoient ſentir que c'étoit une des conditions ſous leſquelles ils avoient conſenti à ſon élection.

AN. DE J. C. 1355.

Boccace revint de ſon ambaſſade ſans porter ces lettres; elles reſterent à la Chancellerie trois mois ſans être expédiées, faute de payer trente florins qu'on demandoit pour les frais de l'expédition, & on ne les reçut que quelques jours après que l'affaire fut conſommée. Il eſt étonnant que ceux qui gouvernoient Florence & ceux qu'on députa à l'Empereur ignoraſſent la promeſſe qu'il avoit faite en plein conſiſtoire l'an 1346, & les lettres que Boccace venoit d'obtenir pour l'exécution de cette promeſſe. Villani reproche amérement cette ignorance à ſes compatriotes. On doit l'attribuer à un grand défaut du gouvernement de cette République; c'eſt que les Recteurs changeoient trop ſouvent; d'où venoit qu'ils étoient moins occupés du bien public que de leurs intérêts particuliers, & que ceux qui étoient en place ignoroient ſouvent ce qui avoit été fait par leurs prédéceſſeurs.

Il arriva de-là que les hommes les plus ruſés, les plus habiles en affaires, les plus économes dépen-

Digitized by Google

ſerent cent mille florins dans une occaſion où ils pouvoient en être quittes pour trente ; auſſi quand la ville fit des réjouiſſances à ce ſujet, aucun particulier ne voulut y participer ; & lorſque les lettres arriverent d'Avignon *toutes bullées*, dit Villani, elles couvrirent les Recteurs de honte & de confuſion. AN. DE J. C. 1355. *Vill. ibid.*

L'Empereur ayant fait ſon accommodement avec les Florentins, ne fut plus occupé que de ſon couronnement à Rome. Le Pape ne pouvant pas faire cette cérémonie lui-même, avoit commis à ſa place le Cardinal Pierre Bertrandi, Evêque d'Oſtie, & lui avoit donné pour adjoint le Légat Albornos, ſuppoſé que les affaires de ſa Légation lui permiſſent d'aller à Rome. Il s'éleva à cette occaſion une petite difficulté à la Cour d'Avignon qui intéreſſoit deux amis de Pétrarque ; Gui de Bologne, Evêque de Porto, & Taleirand de Perigord, Evêque d'Albano, prétendirent que leurs ſieges les rendoient Aſſeſſeurs nés de l'Evêque d'Oſtie pour le couronnement de l'Empereur. L'Ordre Romain que le Pere Mabillon a fait imprimer dans ſon *Muſæum Italicum* décide la queſtion en leur faveur. Le Pape reconnut leur droit ; mais il leur déclara qu'ils pouvoient faire le voyage à leurs dépens, que l'Egliſe leur donneroit la bénédiction & rien de plus. Cette déclaration les dégoûta du voyage, & les engagea à renoncer à leur droit. Le Pape par egard pour eux ne nomma perſonne à leur place. *Muſ. Ital. tom. 2. fol.* 397.

Le Cardinal d'Oſtie, obligé de faire tous les frais de la cérémonie, partit d'Avignon le 9 Février avec un grand cortege, peu content de la fonction brillante dont il étoit chargé. Un Hiſtorien contemporain dit qu'il verſa des larmes en prenant congé de ſes con- *Alb. Argent. fol.* 163.

freres & qu'il leur disoit : *hélas ! je ne verrai plus le Pape & le sacré College.* Il se défioit des Romains, que l'absence du Pape avoit aigris contre tous ceux qui venoient à Rome le représenter. L'exemple récent du Cardinal de Ceccano le faisoit trembler. Lélius se trouvoit alors par hazard à Avignon ; comme il avoit beaucoup de crédit & d'ascendant sur le Peuple Romain, le Cardinal d'Ostie l'engagea à l'accompagner à Rome (*a*).

An. de J. C. 1355.

L'entrevue de l'Empereur & du Légat se fit à Pise dans le mois de Mars. L'Empereur alla au devant du Légat & lui rendit des honneurs extraordinaires, comme il auroit pu faire à la personne du Pape. On remarqua dans cette occasion que le cheval du Légat regimba contre l'Empereur, ce qui fut tiré à mauvaise augure. Péttarque ayant appris les détails de cette entrevue par Neri Morandi, lui répondit sur cela avec cette liberté philosophique que je lui ai si souvent reprochée & qu'il ne savoit pas contenir dans de justes bornes.

Variet. 16. » Je n'ose vous dire tout ce que je pense sur ce » que vous me mandez ; mon silence vous le fera » mieux connoître que mes discours. Je n'aime pas » ces Césars qui nous viennent du nord : tout est » glacé dans ces climats ; les cœurs n'y sont pas » échauffés de cette noble flamme qui éleve l'ame » & que je regarde comme *la chaleur vitale de l'Em-* » *pire.* Il vaudroit mieux pour nous que nos Em- » pereurs nous vinssent du couchant ou du midi ; » rien de pire que le nord. Fortune ! si tu ne peux

(*a*) Baluse dit que Pétrarque alla au devant de lui quand il fit son entrée à Milan. *Gal. T.* 1. *fol.* 919. Il confond le Cardinal Bertrandi avec le Cardinal Albornos. Bertrandi ne passa pas à Milan.

Digitized by Google

» pas nous rendre nos Céſars Romains, envoie-nous » au moins d'Eſpagne, des Theodoſes; d'Afrique, des » Severes; d'Arabie, des Philippes; de Syrie, des » Alexandres. Que penſeroit l'architecte de cette gran- » de monarchie, s'il voyoit ſon ſucceſſeur diſputer » d'humilité avec un Prêtre, dont l'état demande » qu'il ſoit humble?

AN. DE J. C. 1355.

Lélius partit d'Avignon après le Légat & arriva avant lui à Piſe, parce qu'il alla par mer. Il écrivit à Pétrarque d'Avignon pour lui apprendre ſon départ & le prier de lui envoyer à Piſe une lettre de recommandation pour l'Empereur. Voici cette lettre; elle eſt datée de Milan le 25 Février.

» Grand Prince! vos bontés m'enhardiſſent à vous » préſenter un autre moi-même. Celui qui mettra » cette lettre à vos pieds eſt un Citoyen Romain, » noble par ſa naiſſance, encore plus par ſes vertus. » Je ne finirois point ſi je vous parlois de ſa pru- » dence, de ſa fidélité, de ſon éloquence, de ſon » induſtrie. J'aime mieux que vous en jugiez vous- » même d'après ce coup d'œil à qui rien n'échappe » & qui ne vous trompe jamais. Si vous avez quel- » que confiance en moi, croyez que c'eſt un homme » digne de votre bienveillance. Ajoutez à cela qu'il » a toujours été attaché à l'Empire, à votre nom & » à vos amis. Etienne Colonne, ce grand homme, » ſi rénommé, dont tout le monde a connu le zele » pour l'Empereur Henri VII votre auguſte aïeul, » aimoit Lélius comme ſon fils. Hélas! ce bon vieil- » lard ſoupiroit après votre arrivée comme Simeon » après celle du Meſſie. La mort ne lui a pas permis » de jouir du plaiſir de vous voir. Ses enfans ché-

Fam. l. 10. ep. 4.

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1355.

» riſſoient Lélius comme leur frere. Jean Colonne ſon
» petit-fils le regardoit comme ſon pere. Vous aimiez
» ce jeune homme qui donnoit de ſi grandes eſpé-
» rances. Je me rappelle de vous avoir vu à Avi-
» gnon dans le voyage que vous y fites, il y a huit
» ans, appuyé familiérement ſur ſes épaules, l'em-
» braſſer tendrement. J'habitois alors cette ville, &
» je n'avois pas l'honneur d'être connu de vous.

» L'homme que je vous préſente s'étoit acquis toute
» la confiance de cette illuſtre maiſon. Après avoir
» paſſé ſon enfance avec les uns, ſa jeuneſſe avec
» les autres, il leur avoit conſacré tous les momens
» de ſa vie & l'auroit finie au milieu d'eux, ſi la
» mort n'avoit pas moiſſonné tout à coup une fa-
» mille entiere qui vous étoit bien dévouée. Repré-
» ſentez-vous cette famille à vos pieds, vous con-
» jurant de protéger un homme qu'elle aimoit, qu'elle
» conſidéroit, qu'elle avoit, pour ainſi dire, adopté.

» J'ajouterai encore que Lélius a mérité les bonnes
» graces de ce Pape Clement que vous reſpectiez
» comme votre pere & qui vous aimoit comme ſon
» fils, du Roi de France qui vous eſt uni par le
» ſang & l'amitié, du Cardinal de Porto, qui honore
» la pourpre par ſa naiſſance & ſes grandes qua-
» lités, avec qui vous êtes ſi tendrement lié.

» Après de ſi grands noms j'oſe encore me nom-
» mer, & vous recommander un ami. Voyez juſqu'où
» le zele & l'attachement peuvent porter la con-
» fiance.

Il n'eſt pas étonnant qu'un homme tel que Pétrarque peint Lélius, porteur d'une lettre pareille, fût bien reçu de l'Empereur. Ce Prince le traita avec

Digitized by Google

avec distinction, le mena à Rome avec lui & daigna l'admettre dans sa familiarité la plus intime (*a*). AN. DE J. C. 1355.

Peu de jours avant son départ pour Rome, l'Empereur écrivit à Pétrarque pour le consulter sur un diplome qu'on lui avoit présenté sous le nom de César & de Neron, dont l'objet étoit d'affranchir l'Autriche de la juridiction de l'Empire. Dans la réponse que Pétrarque fit à ce Prince, il lui découvre les marques évidentes de fausseté & de suppositon dont cet acte étoit infecté. Les bons Auteurs Allemands * ont connu cette lettre de Pétrarque. Ceux qui ont douté qu'elle fût de lui, connoissoient bien peu son style & le ton de son siecle. On voit par cette lettre que les faussaires de ce temps-là n'étoient pas habiles. *Sen. l. 15. ep. 5.* * *Cuspinian, Lambecius, &c.*

L'Empereur partit de Sienne le 28 Mars avec l'Impératrice & toute sa suite. Il arriva à Rome le Jeudi saint 2 Avril. Les deux jours suivans il visita les Eglises, en habit de pélerin. Le Dimanche jour de Pâques il fut couronné avec l'Impératrice & dans la cérémonie il confirma tous les privileges de l'Eglise Romaine & toutes les promesses qu'il avoit faites aux Papes Clement VI & Innocent VI. *Od. Rain.*

Un des articles de ces promesses étoit qu'il n'entreroit dans Rome que le jour de son couronnement & qu'il n'y coucheroit pas ; il tint parole avec la plus grande exactitude. En sortant de l'Eglise de St. Pierre, il alla en grand cortege à St. Jean de Latran où il dîna. Le soir, sous prétexte d'une partie de chasse, il alla coucher à St. Laurent hors des murs. S'il en faut croire un historien de Boheme, les Romains lui firent beaucoup d'instances pour l'en- * *Dubravius, hist. Boheni. L. 22.*

(*a*) Familiaritatem ejus arctissimam meruit. *Fam. l. 11. ep. 14.*

An. de J. C 1355.

gager à se rendre maître de Rome comme lui appartenant, ou à la rétablir dans son premier état. Il répondit qu'il y penseroit : quand il fut hors de la ville, il leur fit dire qu'il ne convenoit pas de changer tous les jours de gouvernement, & qu'ils devoient se rappeller le serment de fidélité qu'ils avoient fait au Pape.

Fr. Sabbatier, Professeur de Chalons ; diss. qui a remporté le prix à Berlin.

Voilà sans contredit, s'écrie un Auteur moderne, *l'époque à laquelle il faut placer la chûte totale de la souveraineté des Empereurs d'Occident dans Rome, & le commencement de celle des Papes dans laquelle ils se sont toujours maintenus.* Le Pere Barre dit que les Seigneurs qui étoient à la suite de l'Empereur, *regarderent son couronnement comme l'époque de la décadence de l'Empire.* Il me permettra de douter que ces Allemands qui étoient aussi grossiers dans ce temps-là qu'ils sont polis & déliés à présent, eussent la vue assez bonne pour voir si loin dans l'avenir.

Hist. d'All. t. 6. fol.

On a entendu Pétrarque déclamer avec emportement contre cette promesse de l'Empereur de ne pas rester plus d'un jour à Rome. Quelle dût être son indignation, lorsqu'il apprit l'exécution littérale de cette promesse ! En voici un trait qu'on trouve dans cette lettre à Neri Morandi, que je viens de citer.

Fam. l. 11. ep. 2.

» On le voit à présent ; l'Empereur n'est venu en » Italie que pour être couronné ; mais il a cru du » moins qu'il ne pouvoit recevoir la couronne qu'à » Rome ; c'est quelque chose. Le successeur de St. » Pierre, qui porte sa tiare sur les bords du Rhône » avec autant de confiance qu'il pourroit le faire sur » les bords du Tibre, non-seulement souffre que l'Em- » pereur sorte de Rome ; mais même il le lui ordonne. » C'est-à-dire, qu'il lui permet de porter le titre

Digitized by Google

» d'Empereur, & il lui défend d'en faire les fonc- AN. DE J. C. 1355.
» tions. D'une main il lui ouvre le temple où il doit
» recevoir la couronne impériale, & de l'autre il lui
» ferme les portes de la ville qui eſt la capitale &
» le ſiege de l'empire. Quelle contradiction !

Neri Morandi allant à Rome à la ſuite de l'Empereur, avoit demandé à Pétrarque des lettres de recommandation ; Pétrarque lui en donna une pour ſon ami Paul Annibaldi, dont j'ai parlé. Neri Morandi lui apprit que cet ami venoit de mourir d'une mort inouie & dont on trouveroit peu d'exemples dans l'hiſtoire. *Voy. Mém. t. 1. fol. 327.*

Paul Annibaldi avoit un fils à la fleur de ſon âge qui donnoit les plus grandes eſpérances. Il fut tué dans un combat ; ſes ennemis, dont la haine ne fut pas aſſouvie par ſa mort, foulerent au pied ſon cadavre & lui firent toute ſorte d'inſultes ; le pere, témoin de ces horreurs, fut ſi frappé d'un ſi cruel ſpectacle, qu'il mourut ſubitement, en verſant un torrent de larmes. *Variar. ep. 17.*

Pétrarque, dans ſa réponſe à Neri, qui eſt fort longue, lui prouve par mille traits de l'hiſtoire ancienne, que ſon ami Paul a eu tort de mourir de cette façon. Il prétend qu'*il auroit été plus honnête de ſe paſſer ſon épée à travers du corps* (*a*). A Dieu ne plaiſe que je préſente à mes Lecteurs des lettres de cette eſpece, plus propres à prouver l'érudition de l'Auteur que ſon jugement ! Je ne rapporterai de celle-ci qu'un ſeul trait, qui eſt ce que j'ai trouvé de plus raiſonnable.

» Je croyois, dit Pétrarque, que la perte que j'a-

(*a*) Après avoir parlé d'un pere qui s'étoit tué lui-même en pareil cas, il dit : *quod gemu moriis, o Paule, utinam eſſes imitatus ! .... Honeſtius viro eſt vulneribus quam lacrymis mori. VARIAR. EP. 17.*

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1355.

» vois faite de tous mes amis, l'extinction totale de la » maison Colonne avoit tari la source de mes lar- » mes ; mais j'en trouve encore dans cette occasion » pour pleurer un homme qui avoit acquis mon ami- » tié par ses vertus. Je ne me rappellerai jamais son » idée sans pousser quelque soupir.

L'Empereur arriva le 29 Avril à Sienne, où il eut de grandes conférences avec le Cardinal Albornos, & lui donna des troupes pour achever de réduire les tyrans de Romagne à qui il faisoit la guerre. De-là il alla à Pise, où il fit une cérémonie peu propre, si je ne me trompe, à le réconcilier avec Pétrarque, qui ne pouvoit lui pardonner son départ précipité de Rome.

Nicolas Acciajoli venant en Toscane pour quelques affaires du Roi son maître, avoit amené avec lui Zanobi de Strata, cet ami de Pétrarque, dont j'ai si souvent parlé. Le grand Sénéchal, qui aimoit beaucoup Zanobi & avoit de lui la plus haute idée, le présenta à l'Empereur comme un Orateur & un Poëte du premier ordre ; il le pria de lui donner solemnellement la couronne de laurier, telle qu'on la donnoit autrefois aux Poëtes, & que Pétrarque l'avoit reçue à Rome.

Vill. l. 5. cap. 26.

Cette proposition ne déplut pas à l'Empereur, qui se piquoit d'aimer les lettres & ceux qui les cultivoit avec succès. D'ailleurs, pouvoit-il refuser au grand Sénéchal qu'il aimoit une grace qui ne lui coûtoit rien ? Le 15 Mai jour de l'Ascension, il fit cette cérémonie solemnellement devant l'Eglise Cathédrale de Pise, en présence du Cardinal d'Ostie & d'un grand nombre de Princes & de Prélats. Un Au-

Digitized by Google

teur ancien assure que l'Empereur fit un petit discours après lequel il mit la couronne de laurier sur la tête de Zanobi. Je doute de ce discours de l'Empereur. Villani dit seulement qu'il couronna Zanobi après avoir déclaré dans une assemblée publique qu'il étoit un grand Poëte. Zanobi, après avoir reçu la couronne, soit pour prouver à l'assemblée qu'il méritoit cet honneur, soit pour témoigner sa reconnoissance à l'Empereur, fit un discours sur la rénommée, où il prit pour texte ces vers du dixieme livre de l'Enéide de Virgile. AN. de J. C. 1355.

> Stat sua cuique dies; breve & irreparabile tempus
> Omnibus est vitæ; sed famam extendere factis,
> Hoc virtutis opus (*a*).

Dans ce discours Zanobi remercie le Prince d'avoir renouvellé en sa faveur un usage aboli depuis longtemps, & lui promet de consacrer ses talens à faire passer à la postérité ses belles actions.

Après avoir prononcé cette harangue, qui fut fort applaudie, le Poëte ayant sur la tête la couronne de laurier, se promena dans les rues de Pise accompagné de tous les Barons Allemands qui étoient à la suite de l'Empereur & de plusieurs autres personnes distinguées. Matthieu Villani, après avoir fait en peu de mots le recit de cette cérémonie, ajoute une réflexion bien honorable pour Pétrarque. « Il y avoit alors, » dit-il, deux Poëtes couronnés, tous les deux de » Florence; Maître Zanobi de Strata & Messire Fran» çois Petraccolo, d'une famille honnête & ancienne de *Ibid.*

(*a*) *Chacun a ses jours marqués. Le temps de la vie est court & irréparable. Etendre son nom dans les siecles à venir, c'est l'ouvrage de la vertu.* On trouve le discours de Zanobi à Florence, *Bibl. Gaddi, cod.* 631.

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1355.

» cette ville : celui-ci a été couronné à Rome ; ſon » nom eſt plus connu que celui de Zanobi, ſa ré- » putation plus étendue. Il a fait un plus grand nom- » bre d'ouvrages & traité des ſujets plus relevés ; » mais il faut convenir auſſi qu'il a commencé plu- » tôt que lui. Ils ne ſont pas auſſi connus l'un & » l'autre qu'ils devroient l'être, & le goût des étu- » des théologiques dont notre ſiecle eſt occupé, fait » paroître leurs productions frivoles, quelque agré- » ment qu'on trouve à les entendre.

Il eſt conſtant que Zanobi ne pouvoit pas entrer en parallele avec Pétrarque. Il s'en falloit de beaucoup que ſon nom fût auſſi connu, & je ne ſache pas qu'il ait jamais paru aucun ouvrage de lui qui puiſſe nous mettre à portée de juger s'il méritoit en effet la couronne (*a*). Je crois qu'il la dut principalement à la prévention de ſon Mecene, qui avoit un goût ſingulier pour lui, & qui le regardoit comme le premier Poëte de l'Italie après Pétrarque.

Examinons combien de circonſtances concoururent à procurer à Zanobi une diſtinction littéraire que ſa rareté rendoit ſi flatteuſe. La compagnie du Comte Lando étoit entrée dans le royaume de Naples, après avoir été licenciée par la ligue de Lombardie. Le Roi qui n'avoit point de troupes à lui oppoſer, envoya Nicolas Acciajoli à l'Empereur & à la République de Florence pour leur demander du ſecours. L'Empereur étoit alors en Toſcane. Nicolas Acciajoli allant dans ſa patrie, crut devoir mener avec lui Za-

(*a*) Jacques Nardi diſoit avoir vu de lui un poëme ſur la Sphere. Mr. Maglabecchi l'avoit vu auſſi en manuſcrit : il n'a jamais été imprimé. On pourroit trouver quelques autres ouvrages de Zanobi dans les bibliotheques de Florence ; mais ils ne ſont pas connus, & on ne les a pas trouvés dignes de voir le jour.

Digitized by Google

nobi de Strata, né comme lui à Florence. Il ne put pas obtenir ce qu'il étoit venu ſolliciter ; mais il s'inſinua dans les bonnes graces de l'Empereur qu'il accompagna à Rome, où il aſſiſta à ſon couronnement. Le grand Sénéchal ſaiſit ce moment de faveur pour faire couronner un Poëte qu'il aimoit. Il n'eut pas de peine à obtenir cette grace. Il étoit plus aiſé à l'Empereur de donner une couronne de laurier que des troupes ou des ſecours. Convenons que ſouvent le hazard influe plus que le mérite ſur les récompenſes littéraires. AN. DE J. C. 1355.

Nicolas Acciajoli alla paſſer quelques jours à Florence, où il déchut de ce haut degré de réputation qu'il avoit acquiſe, par la vie molle & diſſolue qu'il y mena, paſſant les jours & les nuits en feſtins, bals & autres parties de plaiſir avec les plus jolies femmes de la ville. Villani le compare à Sardanapale ; mais il l'excuſe enſuite en diſant qu'il étoit obligé de mener ce train de vie pour ſuivre l'exemple du Roi ſon maître & ſe concilier les bonnes graces des Seigneurs Napolitains. Il eſt certain cependant que cette conduite lui fit beaucoup de tort dans l'eſprit des Florentins. Après lui avoir rendu les plus grands honneurs lorſqu'il arriva dans leur ville, ils lui refuſerent le ſecours qu'il étoit venu leur demander, & qu'*ils lui auroient accordé ſans difficulté*, dit Villani, *s'ils n'avoient pas perdu la haute idée qu'ils avoient conçue de lui.* *Vill. l. 4. cap. 91.* *Ibid.*

Pétrarque qui n'aimoit pas que ſes héros ſe dégradaſſent, dut être bien fâché lorſque les amis qu'il avoit à Florence lui manderent les déportemens du grand Sénéchal, & le tort qu'ils faiſoient à ſa répu-

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1355.

tation ; mais je ne doute pas qu'il ne fût bien plus vivement affecté lorſqu'il apprit le couronnement de Zanobi à Piſe. La couronne le flattoit, parce qu'il étoit le ſeul qui la portât : ou je le connois mal, ou il fut très-affligé de voir qu'il falloit partager cet honneur avec un homme qui ne méritoit en aucune façon d'entrer en parallele avec lui. Ses liaiſons avec le Prince qui avoit donné la couronne, avec le Poëte qui l'avoit reçue, avec le Mécene qui l'avoit demandée, ne lui permettoient pas de ſe plaindre. Je n'ai rien trouvé dans ſes lettres qui marquât ſa façon de penſer à ce ſujet. Deux choſes me l'ont fait connoître ; la ceſſation de ſon commerce avec Zanobi, à qui il n'écrivit plus depuis ce moment (*a*), & une lettre du Prieur des ſaints Apôtres à Pétrarque, où il lui dit : « Je réſerve à vous parler de ce » fantôme de Céſar quand j'aurai le plaiſir de vous » voir. Je vous aurois dit ce que j'en penſe, ſi j'a- » vois pu donner à mon ſtyle toute l'impétuoſité que » j'ai dans l'ame. Vous déplorez avec le monde en- » tier ſa conduite : pour moi je ne puis lui pardonner » d'avoir couronné un de nos citoyens qui troubloit la » fontaine du Parnaſſe ; il lui a tourné la tête en l'é- » levant à un honneur qui ne lui étoit pas dû ; il » ignoroit ſans doute le tort que cela vous faiſoit & » à tout le monde (*b*).

(*a*) On ne trouve qu'une lettre de Pétrarque à Zanobi, depuis que celui-ci eut été couronné.

(*b*) De Cæſaris imo barbari hujus novitate fantaſmatis quid dicere vellim in diem illum quem expecto reſervare cenſui, atque jam dixiſſem, ſi ſtylum impetui adæquare valuiſſem. Quid enim ipſe egerit & tu & orbis univerſus illacrumat. Mea quidem abominatio eſt quod præter grandia quæ emiſit & peperit, unum de noſtris amentem fecit, nemorum quendam Regem & Caſtaliæ fontem turbantem oblimantemque, ad coronæ faſtidium non faſtigium ſublimando ; ignarus quantam non tam tibi quam toti mundo fecit injuriam. *Franc. ep.* 17. *M. R.*

Boccace

Boccace penſoit comme le Prieur des ſaints Apôtres ſur le couronnement de Zanobi. Il ſe plaignit à Pétrarque de ce que dans ſes lettres il lui donnoit le nom de Poëte. *Je ne mérite pas ce titre*, lui diſoit-il, *n'ayant pas l'honneur d'être couronné de laurier*. " Quoi, lui répondit Pétrarque, s'il n'y avoit point „ de laurier, il faudroit donc que les muſes gardaſſent „ le ſilence ? Croyez-vous qu'on ne puiſſe pas faire de „ très-beaux vers à l'ombre d'un chêne ou d'un hêtre ?

AN. DE J. C. 1355.

Fam. l. 9. ep. 15.

Pétrarque parlant de ce couronnement dans une autre lettre à un ami, lui dit : *un laurier barbare orne une tête nourrie par les muſes d'Auſonie ! Un Cenſeur Germanique oſe porter ſon jugement ſur les beaux eſprits tranſalpins, en vérité, cela n'eſt pas ſupportable* (*a*).

Quelques jours après (le 19 Mai) l'Empereur accorda des honneurs & des récompenſes d'une autre eſpece au fameux Bartole, le plus grand Juriſconſulte de ſon ſiecle, qui ſe trouva alors à Piſe envoyé de la ville de Perouſe, où il profeſſoit le droit avec le plus grand ſuccès. Après l'avoir fait ſon Conſeiller & ſon Commenſal, Charles lui donna les armes de Boheme & pluſieurs autres privileges, comme de légitimer des batards, d'accorder des diſpenſes d'âge à ceux qui vouloient prendre le bonnet de Docteur, &c. Ces privileges furent le prix de la Bulle d'or, dont je parlerai bientôt, & dont on fait l'honneur à Bartole (*b*).

(*a*) Virum doctum Auſoniis armatum nuſis barbarica nuper laurus ornavit, deque noſtris ingeniis (mirum dictu) judex cenſorque germanicus ferre ſententiam non expavit. *Edit. Baſil. fol.* 1287.

(*b*) La plupart des Auteurs le font mourir en 1355 ; mais ſon teſtament eſt daté de 1356. Il y a apparence qu'il mourut l'an 1359. Il eſt ſingulier qu'on ne ſache pas même l'année de la mort d'un homme auſſi célebre.

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1355.

Le 21 de ce mois il s'éleva une sédition à Pise contre l'Empereur, où il courut risque de la vie. Si l'on en croit plusieurs Historiens, on manqua de respect à l'Impératrice au point de vouloir la traîner avec les Demoiselles de sa suite dans un lieu de débauche pour l'exposer à la brutalité des libertins (*a*). Bzovius assure même qu'elles y furent menées ; mais il place la scene à Sienne, & il cite la grande chronique de Flandres. Cela n'est nullement vraisemblable ; les Historiens contemporains n'en parlent pas. Quoiqu'il en soit, l'Empereur ennuyé des tracasseries & des procédés italiens, sollicité vivement par l'Impératrice & toute sa suite, partit de Toscane le 12 Juin pour retourner en Allemagne, où il arriva avant la fin du mois.

Bzov. an.

Il essuya mille affronts sur sa route : dès qu'il fut arrivé dans les états des Seigneurs de Milan, il trouva par-tout les portes fermées & les tours pleines de gens armés qui lui en défendoient l'entrée. A Cremone, après l'avoir fait attendre deux heures à la porte, le Magistrat lui permit d'entrer sans troupes & fit faire une garde exacte. Il voulut négocier la paix entre les Seigneurs de Lombardie ; mais les Viscomti lui firent dire qu'il étoit inutile qu'il prît cette peine. Indigné de se voir traité de cette façon, depuis même qu'il avoit été couronné Empereur, il se hâta de repasser les Alpes avec beaucoup d'argent & peu d'honneur. *Sa bourse étoit pleine*, dit Villani, *& sa dignité avilie* [*a*].

Matth. Vill. l. 5. cap. 53.

(a) *Ils s'étoient jà saisis de l'Impératrice & de toutes les Demoiselles de sa suite pour les mener au bordeau, ce qu'elles n'éviterent qu'avec un merveilleux danger.* VIGNIER HIST. DE LA MAISON DE LUX. FOL. 238. Il cite Blondus, Sabellicus, Cuspinien & Dubravius.

(b) Colla borsa piena de danari .... & con assai vergogna in abbassamento

Digitized by Google

Lélius qui avoit accompagné l'Empereur, le quitta à Cremone pour aller à Milan voir Pétrarque, & lui porter les adieux de ce Prince. Je l'ai déjà dit, Pétrarque auroit voulu que l'Empereur réſidât en Italie pour y maintenir l'ordre & la paix, réprimer la tyrannie & tenir en quelque façon les rênes de cette contrée en qualité de chef ſuprême. Quelle fut ſon indignation lorſqu'il apprit ſa fuite précipitée & toutes les fauſſes démarches que ſon avidité lui avoit fait faire ! Il prit la plume ſur le champ dans les premiers accès de ſa colere & lui écrivit la lettre ſuivante. AN. DE J. C 1355.

» Ah ! Céſar, que vous êtes ingrat, ou que vous » connoiſſez mal le prix des choſes ! Ce que votre » aïeul & tant d'autres avant lui avoient pourſuivi » avec tant de travaux & de ſang répandu, vous » l'aviez acquis ſans peine, ſans répandre une goutte » de ſang, & vous l'abandonnez ſi vîte ! L'Italie que » vous avez parcourue ſans obſtacle, Rome, dont » les portes vous ont été ouvertes, un ſceptre qui » ne vous a rien coûté, un diadême que le ſang » n'a pas ſouillé.... Vous renoncez à tout cela pour » retourner dans votre barbare patrie ! Je vois bien » qu'il eſt difficile de forcer la nature. Je n'oſe pas » vous dire tout ce que je voudrois, tout ce que » je devrois vous dire ; perſuadé que ce départ pré- » cipité qui a tout l'air d'une fuite, vous cauſe » beaucoup de chagrin, je ne veux pas l'augmenter. » Je ne ſais comment vous avez pu vous déterminer *Fam. l.* 10. *ep.* 18.

della imperiale maieſtà. *MAT. VILL. L.* 5. *CAP.* 53. *Portando ſeco molto oro, ma molta vergogna*, dit Mr. Muratori. Les Auteurs Allemands reprochent à ce Prince ſon avarice. On fait dire à l'Empereur Maximilien I. qu'il auroit vendu l'Empire s'il avoit trouvé un acheteur.

AN. DE J. C. 1355.

» à prendre un parti que la raiſon & la vertu con-
» damnent, qui afflige les gens de bien, dont tout
» l'Empire gémit, qui n'eſt applaudi que par les
» méchans & les rebelles. Allez donc puiſque vous
» le voulez ; mais n'oubliez jamais qu'aucun Prince
» avant vous n'a renoncé à un eſpérance ſi belle,
» ſi prochaine, ſi honnête. Maître de l'Empire Ro-
» main, vous ne ſoupirez qu'après la Boheme ! Votre
» pere & votre aïeul penſoient bien différemment.
» N'a-t-on pas vu votre pere quitter cette Bohe-
» me pour venir en Italie revendiquer des droits
» qui n'étoient fondés que ſur ce qu'il étoit fils d'un
» Empereur, ſans l'être lui-même ? La vertu n'eſt
» pas un bien héréditaire, je le vois bien ; ce n'eſt
» pas que je vous diſpute la ſcience du gouvernement
» & les talens militaires dont vous nous avez donné
» tant de preuves. C'eſt la volonté qui vous manque ;
» c'eſt l'émulation, ſource de toutes les belles ac-
» actions.

» Ecoutez ce que vous diroient votre aïeul & vo-
» tre pere s'ils ſe préſentoient à vos regards, lorſque
» vous repaſſerez les Alpes. VOUS AVEZ BEAUCOUP
» GAGNÉ, GRAND CESAR, PAR UN VOYAGE SI LONG-
» TEMPS ATTENDU ET UN RETOUR SI PRECIPITÉ.
» VOUS EMPORTEZ AVEC VOUS UNE COURONNE DE
» FER, UNE COURONNE D'OR ET UN VAIN TITRE.
» ON VOUS NOMMERA EMPEREUR DES ROMAINS,
» QUOIQUE VOUS NE SOYEZ EN EFFET QUE ROI DE
» BOHEME. PLUT A DIEU MEME QUE VOUS NE LE
» FUSSIEZ PAS ! PEUT-ETRE VOTRE AMBITION RES-
» SERRÉE DANS DES BORNES TROP ETROITES FEROIT
» EFFORT POUR S'ÉLEVER, VOS BESOINS VOUS EX-

Digitized by Google

» CITEROIENT A RECOUVRER VOTRE PATRIMOINE. AN. DE J. C. 1355.
» Lélius m'a porté vos adieux qui ont été pour » moi un coup de poignard ; il m'a remis de votre » part un antique qui préſente une image de Céſar. » Si cette médaille avoit pu parler, que ne vous » auroit-elle pas dit pour vous empêcher de faire » une retraite honteuſe ? Adieu, Céſar, comparez » ce que vous quittez avec ce que vous allez cher- » cher [a].

Peu de jours avant le départ de l'Empereur, Pétrarque eut la ſatisfaction d'entendre dans ſon Egliſe de St. Ambroiſe la publication de la paix entre les Vénitiens & les Génois. Elle fut conclue à Milan par la médiation des Viſcomti entiérement à l'avantage des Génois à qui la victoire remportée dans le golfe de la Sapience avoit donné une grande ſupériorité ſur leurs ennemis. Il en coûta deux cens mille florins aux Vénitiens. Pendant qu'on traitoit la paix, leur ville donnoit à l'Europe le ſpectacle d'une ſcene très-ſinguliere & certainement ſans exemple. 1er. Juin.

Le 18 Avril * Marin Falier, Doge de Veniſe, ſucceſſeur d'André Dandolo, vieillard vénérable âgé de plus de quatre-vingt ans, eut la tête tranchée dans le veſtibule du palais de St. Marc devant tout le peuple aſſemblé. Il faut entendre Pétrarque raconter à ſon ami Gui Settimo cet événement extraordinaire, dont il étoit à portée d'apprendre les cir- * Mr. Muratori le 17.

(a) Voici ce qu'on trouve dans l'hiſtoire d'Allemagne du Pere Barre. » Pétrarque eut la hardieſſe d'écrire à » l'Empereur en ces termes. Quelle » honte pour un Empereur que Rome » ait le pouvoir ou plutôt l'audace de » le contraindre de ſe contenter du titre » ſeul de Céſar, & cependant de l'é- » loigner pour jamais de la demeure des » Céſars ! De couronner Empereur un » Prince à qui elle oſe défendre de » régner & d'agir en chef de l'Em- » pire. Quel affront pour celui à qui » l'univers doit être ſoumis de n'être » pas maître de lui-même & de ſe voir » réduit à obéir à ſon vaſſal ! Je ne ſais où le Pere Barre a pris cette lettre de Pétrarque.

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1355.

constances par les envoyés de Veniſe qui étoient à Milan.

Variar. 18.

» Ce chef ſuprême, regardé à Veniſe comme une » choſe ſacrée, adoré même dans les premiers temps » de la République comme une divinité, a été traîné » comme un eſclave dans ce lieu célebre plus beau » que tout ce que j'ai vu, où ſes prédéceſſeurs triom- » phans avoient reçu les plus grands honneurs : là, » après l'avoir dépouillé des ornemens de ſa dignité, » le bourreau lui a tranché la tête publiquement. Il » a ſouillé de ſon ſang la porte du temple, l'entrée » du palais & les marches de ce bel eſcalier de mar- » bre conſacré aux fêtes & ſouvent décoré des dé- » pouilles des ennemis. Les bruits varient ſi fort » ſur les cauſes de ſon ſupplice que je ne ſais que » dire, parce que je ne veux rien dire que de cer- » tain. On prétend qu'il a voulu changer le gouver- » nement. A s'en rapporter au bruit public, ceux qui » l'ont fait périr n'ont pas tort, quoiqu'à mon avis » on auroit pu le traiter avec plus de douceur & de » modération ; mais on ne modére pas aiſément les » mouvemens d'une populace irritée avec juſte rai- » ſon. Je ſens de la compaſſion pour ce malheureux » vieillard & en même temps de l'indignation. Sur » les bords de ſa foſſe, que vouloit-il entreprendre ? » Le jugement porté contre lui prouve ſa folie. Je » l'ai beaucoup connu autrefois ; il avoit plus de ré- » putation que de mérite ; plus de courage que de » prudence. Que ſon exemple apprenne aux Doges » qui lui ſuccéderont, qu'ils ſont les chefs de la Ré- » publique & non pas les maîtres. Les chefs, c'eſt » trop dire, ils ne ſont que des ſerviteurs honorables.

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1355.

Mes Lecteurs me ſauront peut-être bon gré de ſuppléer au ſilence de Pétrarque, & de leur dévoiler en peu de mots les principales circonſtances d'un événement ſi ſingulier. Voici ce que j'ai trouvé dans les Auteurs contemporains les plus accrédités, & dans les meilleurs Hiſtoriens de Veniſe.

Marin. San. coll. Murat. T. 22. Cureſ. T. 12. And. Naug. T. 23. Morojini, hiſt. di Ven.

Le vieux Doge avoit une jolie femme qui ne lui étoit pas fidele. Un jeune Noble de Veniſe fort riche qui faiſoit l'amour à une de ſes filles d'honneur, ayant reçu de lui une reprimande un peu rude, imagina pour ſe venger de faire écrire au deſſus de ſon ſiege ducal : *MARINO FALIERO DELLA BELLA MOGLIE ; ALTRI LA GODE ED EGLI LA MANTIENE* (*a*). Le Doge outré de cette mauvaiſe plaiſanterie, en porta ſes plaintes aux Avogadours & au conſeil des quarante, qui lui rendirent peu de juſtice. *Le coupable en fut quitte pour un mois de priſon ; on le fouetta avec une queue de renard*, dit Sanuto. Marin Falier fut ſi indigné du peu d'égard qu'on avoit pour lui, qu'il trama une conſpiration dans le peuple pour exterminer l'ordre des Nobles & ſe faire Seigneur de Veniſe. La trame fut découverte & le Doge puni, comme on vient de voir. Mr. de la Baſtie, qui l'appelle Martin au lieu de Marin, dit qu'il étoit *ami de Pétrarque & un de ſes plus grands protecteurs.* Pétrarque dit ſeulement qu'*il l'avoit connu familiérement* (*b*).

Michel Steno.

Mihi familiariter notus.

(*a*) *Marin Falier a une jolie femme ; il l'entretient & un autre en jouit.* L'Auteur des nouveaux Mémoires ſur l'Italie n'eſt pas exact ſur cet article. Il dit que Michel Steno avoit attenté à l'honneur de la *Dogareſſa*, & que Marin Falier eut la tête coupée entre les colonnes de St. Marc en 1348. Voilà en peu de mots trois groſſes erreurs. Cela n'empêche que les Mémoires ne ſoient curieux & bien écrits.

(*b*) Autour de la ſalle du grand conſeil de Veniſe regne une friſe compoſée de tous les portraits des Doges. A la place où devroit être le portrait de Marin Falier, on voit un tableau à fond noir avec cette inſcription : *LOCUS MARINI FALIERI DECAPITATI.*

Digitized by Google

An. de J. C. 1355.

On vient de voir Pétrarque dans les plus grands événemens déployer cette éloquence qu'on admiroit en lui & parler aux Princes avec cette liberté que la nature lui avoit donnée & que la célébrité de ſon nom ſembloit autoriſer. Paſſons quelques momens à le conſidérer dans l'intérieur de ſa maiſon, & pour ainſi dire en robe de chambre.

Lorſqu'il eut fait ſon établiſſement à Milan, il crut devoir appeller auprès de lui Jean ſon fils qui étoit à Verone âgé de dix-huit ans, pour veiller lui-même à ſon éducation. Jean aimoit beaucoup un Parmeſan nommé Modio, qu'il avoit connu à Parme & à Verone dans la maiſon d'Azon de Correge, où il étoit en qualité de ſecretaire. C'étoit un jeune homme plein d'eſprit, de talens, de connoiſſances & faiſant aſſez bien des vers.

Pétrarque crut avec raiſon qu'il ne pouvoit rien faire de mieux que d'attirer ce jeune homme auprès de lui pour achever l'éducation de ſon fils, d'autant plus qu'il pourroit auſſi lui être fort utile dans ſes travaux littéraires auxquels il ſe propoſoit de l'aſſocier. Voici le précis de la lettre qu'il lui écrivit pour l'inviter à prendre ce parti.

Fam. l. 10. ep. 5. Milan, 1 Mai.

„ Je ne ſais pas trop ce que mon fils vous a écrit; „ je ſais ſeulement qu'il voudroit ſavoir ſi vous pourriez vous déterminer à venir vivre avec nous. Pour „ que vous ſachiez mieux à quoi vous en tenir, je „ vous dirai moi-même de quoi il s'agit & les conditions du marché qu'on vous propoſe. Je n'ignore „ pas que les Cours des plus grands Princes vous „ ſont ouvertes; mais, ou je vous connois mal, ou „ vous préférerez notre pauvreté à toutes leurs richeſſes.

Digitized by Google

„ cheſſes. Une honnête pauvreté avec un ami vaut
„ mieux que les plus grands tréſors ſous un maître. AN. DE J. C. 1355.
„ Ce n'eſt pas un ſerviteur que je cherche en vous,
„ c'eſt un ami. Je ne vous propoſe pas de venir nous
„ ſervir, mais vivre avec nous. Ne craignez pas ce-
„ pendant que je veuille faire de vous un faineant ;
„ vous travaillerez, mais avec liberté : en un mot
„ vous ſerez le maître de votre travail, que vous
„ reglerez à votre gré & vous tiendrez les rênes
„ de votre vie. J'ai lieu d'eſpérer que mon fils ac-
„ coutumé à vous aimer, à vous admirer depuis ſon
„ enfance, fera de grands progrès ſous votre direc-
„ tion. Je vous aſſocierai, ſi vous voulez, à mes étu-
„ des. Vous ſerez le maître de copier mes bagatelles,
„ ſi cela vous convient : tout ce que je puis vous dire,
„ c'eſt qu'elles me plairont davantage quand elles ſe-
„ ront écrites de votre main. Les fautes qui pour-
„ ront ſe gliſſer dans mes ouvrages n'échapperont
„ pas à votre pénétration. Je ne vous offre pas des
„ monts d'or, des palais de marbre, des robes de
„ pourpre, &c. mais une douce médiocrité, une
„ chere modeſte & preſque philoſophique, du loiſir
„ de la ſolitude & ſur-tout la liberté. Vous trouverez
„ peut-être ſingulier que je vous offre ce que je ne
„ puis pas me donner à moi-même ; mais ne voit-
„ on pas tous les jours un Médecin malade donner
„ la ſanté ? L'éclat d'un vain nom qui m'importune
„ ſans que je le mérite, m'empêche de jouir de la
„ ſolitude & de la liberté. Pour vous qui ſerez dans
„ une terre étrangere, vous en jouirez, au moins
„ juſqu'à ce que vous ſoyez connu. Voilà tout ce que
„ je puis vous offrir, heureux ſi vous trouvez dans

An. de J. C. 1355.

„ la ſociété de mes études un plaiſir capable de vous „ attirer auprès de moi. J'oubliois le voiſinage de „ St. Ambroiſe, qui fera peut-être plus d'effet ſur „ vous que tout le reſte.

Il ne paroît pas que Modio ſe ſoit rendu à cette invitation de Pétrarque ſi attrayante. Voici, je penſe, ce qui l'empêcha d'accepter les propoſitions que lui faiſoit un homme pour qui il avoit la plus grande vénération. Azon de Correge, à qui j'ai dit qu'il étoit attaché, avoit été obligé de ſortir de Verone

M. Vill. l. 3. cap. 95. à l'occaſion d'une grande révolution arrivée dans cette ville l'année précédente, où il prit mal ſon parti : ſes biens furent confiſqués ; ſa femme & ſes enfans en priſon. Modio plein d'honneur & de ſentimens crut qu'il y auroit de l'ingratitude & de la baſſeſſe à abandonner Azon dans cet état. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'il ne le quitta pas & ſe dévoua à l'éducation de ſes enfans. Pétrarque l'en eſtima davantage ; nous le verrons en commerce de lettres avec lui, lui donner quelquefois des preuves de cette eſtime.

Le mois de Septembre étoit un mois critique pour Pétrarque. La fievre tierce prenoit ordinairement ce temps-là pour l'attaquer. Les accès furent plus violens cette année qu'à l'ordinaire & l'obligerent à paſſer

Variat. 25. tout le mois dans le lit. *C'étoit fait de moi*, dit-il, *s'ils avoient duré plus long-temps.*

Il étoit dans cet état lorſqu'il apprit la mort ſubite de Matthieu Viſcomti, l'aîné des trois freres Seigneurs de Milan. Le 26 Septembre ſes gens entrant dans ſa chambre le trouverent mort dans ſon lit. Il ne falloit peut-être pas chercher d'autre cauſe de cette

Digitized by Google

mort que l'horrible débauche à laquelle j'ai dit que Matthieu s'étoit livré ; mais le bruit se répandit dans la ville qu'il avoit été empoisonné par ses freres. Ce bruit étoit autorisé par les clameurs indiscrettes de Valentine Doria leur mere, qui se déchaînoit avec fureur contre Galeas & Barnabé, les accusant publiquement de ce fratricide *. Voici les motifs prétendus de cet empoisonnement tels qu'on les raconte.

AN. DE J. C. 1355.

* Corio dit qu'elle en parle dans son testament.

Les trois freres soupant un jour ensemble, Galeas & Barnabé dirent à Matthieu qu'il étoit beau d'être souverain : *oui*, leur répondit Matthieu, *si l'on n'avoit pas de compagnon.* Cette réponse leur ayant fait soupçonner qu'il vouloit se défaire d'eux, ils crurent devoir le prévenir, & le lendemain à souper ils lui firent manger des filets de cochon empoisonnés *. D'autres disent qu'ils l'étoufferent dans son lit, parqu'ils craignoient que sa débauche, qui alloit chercher des alimens jusques dans les premieres maisons de la ville, ne leur attirât quelque émeute. Barnabé dit à Galeas : *ses vilainies nous feront chasser de Milan, si nous n'y prenons garde.* Ce propos fut occasionné par la plainte d'un bon citoyen que Matthieu avoit menacé de le faire mourir, s'il ne lui amenoit sa femme dont il avoit envie. *Ce qui est certain*, dit Villani, *c'est qu'il mourut d'une mort violente, comme un chien, sans confession ; digne mort d'un homme aussi dissolu* (a).

Petr. Azar. coll. Murat. T. 16. Matth. de Griff. ibid. T. 18. Matth. Vill. l. 5. cap. 80.

* Villani dit des cailles.

Pétrarque qui avoit peu de commerce avec lui, fut peu touché de sa mort ; mais il le fut beaucoup

(a) Tous les historiens parlent mal de ce Matthieu. Villani dit qu'il n'avoit rien de bon, *senza alcuna virtù.* Je ne sais pourquoi il a plu à Mr. Muratori d'en faire un beau portrait. C'étoit, dit-il, *un personnage d'une physionomie fort prévenante, plus éloquent que personne, plus vertueux que ses freres. ANN. D'ITAL. FOL. 285.*

Digitized by Google

An de J. C. 1355.

des mauvais bruits qui couroient ſur le compte de Galeas, à qui il étoit véritablement attaché. Je ne doute pas qu'il ne l'eût quitté s'il l'avoit cru coupable d'un ſi grand crime.

A l'égard de Barnabé, je n'ai garde de prendre ſa défenſe. Il n'y a rien dont ce monſtre ne fut capable, ſi l'on doit ajouter foi à ce que racontent de lui les Hiſtoriens les plus véridiques. Matthieu Villani rapporte qu'à peu près dans ce temps-ci, il arriva à Milan un Prêtre envoyé par le Pape pour prêcher la croiſade contre les tyrans de Romagne, à qui le Cardinal Albornos faiſoit la guerre. Par ordre de Barnabé ce miſérable Prêtre fut enfermé & rôti dans une eſpece de tonneau fait de fil de fer en maniere de gril avec un manche par le moyen duquel on faiſoit tourner le tonneau autour du feu. Voilà une cruauté bien recherchée.

Ibid.

Matthieu ne laiſſa de Ziliole de Gonzague ſa femme que deux filles, dont l'une épouſa le bel Ugolin de Gonzague, dont j'ai parlé. Galeas & Barnabé partagerent les états de Matthieu. La ville de Bologne entra dans le lot de Barnabé & fut une ſource de guerre entre lui & le Pape. Milan fut diviſé entre les deux freres.

Pétrarque commençoit à être en convaleſcence lorſqu'il vit entrer le 9 Octobre dans ſa chambre un Religieux arrivant du Royaume de Naples, qui tira de ſon ſein & lui remit une lettre de Barbate de Sulmone. Ce fut pour lui une grande joie, qui contribua à hâter le rétabliſſement de ſa ſanté ; il y avoit long-temps que leur commerce étoit interrompu par les guerres & le peu de ſûreté des chemins. Cette

Variar. 25. Milan, 10 Octobre.

Digitized by Google

lettre, pleine d'admiration & d'enthouſiaſme, étoit adreſſée *A FRANÇOIS PÉTRARQUE LE ROI DES POETES.* Le Religieux avoit dit à Barbate que dans toute l'Italie on donnoit ce titre à Pétrarque. AN. DE J. C. 1355.

Celui-ci dans ſa réponſe, après avoir fait la guerre à ſon ami ſur ſon aveuglement pour lui, qui étoit toujours le même, rejette avec beaucoup de chaleur le titre de *Roi des Poëtes.* Ce qu'il lui dit ſur cela eſt aſſez plaiſant.

» Avant que les Muſes paſſaſſent de Grece en Italie, il étoit aiſé d'être *Roi des Poëtes.* Ovide dit » que *ceux qui ſavoient bien ſe battre étoient regardés* » *comme des aigles* (*a*). Quel reſpect n'avoit-on pas » pour le Poëte Lucile? Oſer le critiquer, c'étoit » preſque un ſacrilege. Quel cas ne faiſoit-on pas de » Nœvius & de Plaute! Nous leur rendons juſtice à » préſent : leur eſprit & leur talens ne répondoient » pas à leur réputation & à l'idée qu'on avoit d'eux. » Liſez leurs épitaphes, vous croiriez que c'eſt Ho» mere & Virgile. Notre ſiecle n'eſt pas ſi facile pour » les Poëtes. On exige de nous des choſes plus cor» rectes & plus limées. Nous ſommes entourés d'eſ» prits délicats qui ne prodiguent pas leur admira» tion. Prenez garde, mon cher Barbate, que votre » amitié pour moi ne me faſſe tort ; ne m'accablez » pas du poids de mon nom. Je craindrois qu'on ne » m'accuſât de léſe-majeſte ſi je prenois le titre que » vous me donnez. Où prétendez-vous placer mon » royaume? Quels en ſont les confins? Il n'y a que » deux royaumes de Poëtes ; dans la Grece & en

(*a*) Qui benè pugnabat, romanam noverat artem;
Mittere qui poterat tela, diſertus erat.

AN. DE J. C. 1355.

„ Italie. Le vieillard de Méonie occupe le premier ; „ le berger de Mantoue eſt en poſſeſſion de l'autre. „ Pour moi je ne puis regner que dans ma ſolitude „ tranſalpine & ſur les bords de la Sorgue. C'eſt là „ que j'oſe dire comme votre Ovide dans ſon exil „ au milieu des Scythes : *il n'y a perſonne ici qui „ ait plus d'eſprit que moi.*

Ingenium nullum majus habere meo.

Pétrarque ne fit que languir tout le reſte de l'automne ; mais ſa ſanté fut entiérement rétablie avant l'hyver. Il vit arriver d'Avignon un de ſes amis, qui avoit été attaché comme lui au Cardinal Colonne, & que ſa dévotion avoit déterminé à quitter la Cour Romaine pour aller à Rome viſiter les lieux ſaints. Pétrarque, après l'avoir gardé quelque temps chez lui, l'engagea à prendre la route de Florence & lui donna une lettre pour Simonide, à qui il le recommanda très-fortement. *C'eſt mon ami*, lui dit-il, *& le porteur d'une belle ame ; dirigez-le dans l'exécution de ſon pieux projet. Il pourra vous apprendre beaucoup de choſes de moi, au moins pour le dehors ; car pour le dedans, la diverſité de nos façons de penſer ne lui permet pas d'y voir tout ce qui s'y paſſe.* Cette lettre eſt datée du jour de Noel.

Fam. l. 10. ep. 6.

Simonide dans ſa réponſe, après avoir fait un grand éloge de la piété de ce Romipete, témoigne une grande joie ſur ce qu'il a appris de lui que Pétrarque avoit formé le projet d'aller à Rome au commencement du carême & de paſſer à Florence pour le voir.

Franc. ep. 17. M. R.

Pétrarque lui répondit : " les mouvemens de la „ Ligurie ne me permettent pas de faire le voyage „ de Rome que j'avois projetté. J'attendrai l'automne

Fam. l. 10. ep. 7.

Digitized by Google

„ qui ſera peut-être plus tranquille que le printemps. AN. DE J. C. 1356.
„ Ce pays-ci eſt ſujet à de terribles tempêtes. Je n'y
„ connois d'autre remede que la fuite ; mais où aller
„ pour ſe mettre à l'abri des orages de la fortune ?
„ Toute notre reſſource eſt de chercher dans le fond
„ de nos ames cette paix que le monde ne ſauroit
„ donner & de la demander à Dieu.

Examinons quels étoient les mouvemens de la Ligurie dont Pétrarque ſe plaint. Jean Paleologue Marquis de Montferrat, ſeigneur plein de courage & de bonnes qualités, avoit marqué dans toutes les occaſions un grand attachement aux Viſcomti. Quelques dégoûts qu'il reçut d'eux, le détacherent de leur parti. L'Empereur l'ayant nommé Vicaire Impérial à Pavie, il ſe ligua ſecrettement avec la maiſon de Beccaria qui gouvernoit cette ville, & craignoit beaucoup le voiſinage des Seigneurs de Milan. Au commencement de l'hyver le Marquis de Montferrat fit révolter contre Galeas toutes les villes qu'il poſſédoit dans le Piémont ; Quiers, Cheraſque, Albe, Valence, Tortone, villes voiſines de ſon Marquiſat. Les Piémontois qui l'aimoient beaucoup le mirent à leur tête ; il avoit raſſemblé de bonnes troupes & l'Empereur le ſoutenoit ſans paroître. Galeas envoya une armée dans le Piémont pour faire rentrer dans l'obéiſſance ces villes rebelles & faire la guerre au Marquis de Montferrat. Il avoit confié le commandement de ſa cavalerie à un homme de mérite, que ſes grandes liaiſons avec Pétrarque m'obligent de faire connoître. Son nom étoit Pandolphe Malateſte.

Les Malateſtes Seigneurs du château de Penna dans

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1356.

dans le pays de Montfeltro s'établirent à Rimini dans le treizieme ſiecle. Pandolphe attaché à l'Egliſe, après avoir fait la guerre avec ſuccès contre les Gibelins, devint Seigneur de Rimini & de preſque toute la Romagne, & mourut l'an 1326 laiſſant deux enfans, Malateſte & Galeot, qui au lieu de ſuivre les traces de leur pere épouſerent le parti Gibelin & ne s'en trouverent pas bien.

Cef. Clem. hiſt. di Rim.

Le Cardinal Albornos leur fit la guerre avec ſuccès. Galeot fut pris dans un combat où il donna de grandes preuves de courage. Les deux freres aux abois recoururent à la clémence du Légat & firent leur paix avec lui, vers la fin de Mai 1355 par la médiation de Nicolas Acciajoli, qui intéreſſa pour eux l'Empereur & le Cardinal d'Oſtie (*a*). Ils rendirent toutes les villes qu'ils avoient uſurpées dans la Romagne & la Marche d'Ancone, excepté Rimini, Fano, Peſaro & Foſſombrone, qu'on leur laiſſa à condition qu'ils les tiendroient ſous la ſouveraineté du Pape pendant dix ans en payant ſix mille ducats par an. Après cet accommodement les Malateſtes s'attacherent au Légat de bonne foi & le ſervirent utilement dans la ſuite de ſes expéditions militaires dans la Romagne & la Marche d'Ancone.

M. Vill. l. 5. cap. 45.

Malateſte le vieux avoit deux enfans : le premier portoit le nom de Pandolphe comme ſon grand'pere. On appelloit le ſecond Malateſte le Hongrois, parce qu'il fut fait Chevalier par le Roi de Hongrie l'an 1347, lorſque ce Prince traverſa l'Italie allant à Naples venger la mort de ſon frere.

(*a*) L'accommodement des Malateſtes avec le Légat étoit un des motifs de ſon voyage en Toſcane. Le Roi de Naples s'y intéreſſoit.

Pandolphe

Pandolphe avoit épouſé l'an 1331 Loupe-Françoiſe fille de Bernard Comte de Marſan, dioceſe de Perouſe (*a*). Il aimoit les lettres & les muſes, quoique brave & guerrier comme tous les Malateſtes. (Les Hiſtoriens conviennent que la valeur étoit héréditaire dans cette maiſon.) Villani dit que c'étoit *un cavalier franc, hardi & de belle figure.* Les ouvrages de Pétrarque & ce que la rénommée publioit de lui firent tant d'impreſſion ſur Pandolphe, qu'il voulut abſolument avoir ſon portrait. Il envoya pour cela un peintre qui ſe fit payer bien cher & fit un portrait de Pétrarque fort peu reſſemblant. Il eſt vrai qu'il le peignit par ſurpriſe & ſans qu'il s'en apperçût (*b*). AN. DE J. C. 1356.

Pandolphe alla chercher fortune à Milan auprès des Viſcomti, lorſque ſon pere & ſon oncle eurent fait leur paix avec le St. Siege. Galeas lui donna le commandement de ſa cavalerie. Quel plaiſir pour lui de ſe trouver dans la même ville que Pétrarque, à portée de le voir, de converſer avec lui & de connoître ſi la rénommée ne lui en avoit pas impoſé ! Il paſſoit avec lui tous les momens que les occupations de ſon emploi lui laiſſoient de libre. Les grandes fatigues de la guerre qu'il avoit faite l'hyver dans les neiges, l'été au milieu des ardeurs de la canicule, lui occaſionnerent une grande maladie où il courut riſque de la vie. Tant qu'elle dura, Pétrarque ne quitta pas le chevet de ſon lit : dans les *Sen. l. 1. ep. 5.*

(*a*) La diſpenſe pour ce mariage, *Reg. Joann. XXII. tom.* 38. *fol.* 772.

(*b*) La plupart des Biographes & Commentateurs de Pétrarque croient que Simon de Sienne fit ce portrait ; mais il eſt queſtion ici d'un peintre que Pandolphe envoya exprès d'Italie à grands frais : *pictorem non exiguo conditum, miſit ad locum qui eâ me tempeſtate incolam habebat.* Il ne dit pas que ce fut à Avignon, mais cela eſt vraiſemblable.

premiers jours de sa convalescence, appuyé sur ses domestiques (il ne pouvoit pas encore marcher) il alla chercher Pétrarque dans sa maison de St. Ambroise & le trouvant dans sa bibliotheque au milieu de ses livres : *c'est ici*, lui dit-il, *que j'aime à vous voir.*

An. de J. C. 1356.

Vill. l. 7. cap. 45.

Galeas aimoit beaucoup Pandolphe ; il avoit mis en lui toute sa confiance ; mais la brutalité de Barnabé ne lui permit pas de faire un long séjour à Milan. Voici ce que Villani raconte à ce sujet. Galeas étant attaqué de la goutte, ordonna à Pandolphe de faire la revue de sa cavalerie. Cela déplut à Barnabé ; il envoya chercher Pandolphe qui se mit à genoux devant lui. Barnabé avoit à la main une épée dans le fourreau dont il le frappa sans lui dire le sujet. Pandolphe fit quelques mouvemens pour parer les coups qu'il lui portoit sur la tête ; le fourreau de l'épée tomba ; Barnabé voulut le frapper de la pointe & l'auroit tué infailliblement, s'il n'avoit pas évité le coup en se jettant bien vîte à terre. Reine de Lescale qui étoit présente dit à son mari qu'il étoit bien vilain de vouloir tuer de sa propre main un Gentilhomme dans sa maison. Barnabé le fit mettre aux fers & ordonna qu'on lui coupât la tête. Galeas envoya d'abord sa femme & ensuite deux Cavaliers pour demander la grace de Pandolphe. Barnabé le leur fit remettre en disant : je le renvoie à mon frere pour qu'il en tire vengeance. Il nous a offensés l'un & l'autre. Dès que Galeas l'eut entre les mains, il le renvoya bien vîte dans son pays pour le soustraire aux fureurs de son frere. Villani, après avoir raconté quelques autres traits

Digitized by Google

de la barbarie de ce monſtre, finit ſon chapitre en diſant : *l'hiſtoire ne devroit pas être ſouillée par des cruautés de cette nature ; je ne les raconte que pour faire voir à quoi l'on eſt expoſé ſous le joug d'une tyrannie qui n'a point de frein.* AN. DE J. C. 1356.

Les cruautés de Barnabé & l'ambition des deux freres les mettoient dans la néceſſité d'être toujours ſous les armes. Ils avoient encore ſur les bras la Ligue Lombarde, à laquelle s'étoit joint Jean d'Olege, qui vouloit conſerver Boulogne contre Barnabé, à qui cette ville appartenoit par le partage fait entre les deux freres à la mort de Maffée.

Un bruit qui ſe répandit en Italie au commencement de cette année ſuſpendit un peu l'animoſité des parties belligérantes. On diſoit que le Roi de Hongrie alloit venir avec une armée conſidérable pour faire la guerre aux Vénitiens. On ajoutoit qu'il avoit fait une ligue avec l'Empereur & le Duc d'Autriche, qui vouloient porter la guerre en Italie dans le deſſein de faire un Royaume de la Toſcane.

Cette nouvelle répandit l'allarme dans toute l'Italie : on s'aſſembla, on fit des ligues, on envoya des Ambaſſadeurs au Roi de Hongrie, qui déclara qu'il n'en vouloit qu'aux Vénitiens, qui lui avoient enlevé une partie de l'Eſclavonie. Cette déclaration calma les Seigneurs ; mais elle ne ſuffit pas pour diſſiper les ombrages des Viſcomti, qui ſavoient que l'Empereur ne pouvoit pas oublier la façon dont ils l'avoient traité. Ils crurent devoir lui envoyer un Ambaſſadeur pour ſe juſtifier auprès de lui, ou plutôt pour pénétrer ſes deſſeins. Perſonne ne leur partit

Digitized by Google

An. de J. C. 1356.

plus propre à cette négociation que Pétrarque, qui avoit les bonnes graces de ce Prince, & Galeas le pria de s'en charger. Pétrarque n'avoit nulle envie de voyager vers le Nord ; il ne penſoit alors qu'à goûter les douceurs du repos ; mais cette commiſſion agréable & flatteuſe lui fit perdre de vue l'ennui & les fatigues du voyage. Voici ce qu'il écrivit à Simonide la veille de ſon départ en faiſant ſes paquets.

Fam. l. 10. *ep.* 11. Milan, 19 Mai.

» On m'envoie vers le Nord dans le temps que » je ſoupire après la ſolitude & le repos. L'homme » eſt fait pour le travail ; celui qu'on m'impoſe ne » me déplaît pas ; je ſerai bien dédommagé de la » fatigue ſi je ſuis aſſez heureux pour réuſſir. Il » eſt juſte que le particulier ſe ſacrifie pour le pu- » blic ; c'eſt le motif de mon ambaſſade à l'Empe- » reur. Le Seigneur de Ligurie m'envoie pour traiter » avec lui ; après avoir parlé de ce qui le regarde, » je compte y traiter auſſi mes propres affaires & » me ſervir d'Ambaſſadeur à moi-même. J'ai reproché » à ce Prince par mes lettres ſa fuite honteuſe & » indigne du nom qu'il porte. Je lui ferai le même » reproche en face & de vive voix. En uſant ainſi » de ma liberté & de ſa patience, je vengerai l'Ita- » lie, l'Empire & ma perſonne. A mon retour je » m'enfoncerai dans une ſolitude ſi profonde que le » travail & l'envie ne pourront pas venir m'y cher- » cher. Quelle folie ! puis-je m'en flatter ! où ne pé- » nétre pas l'envie ?

Cette lettre eſt datée le 19 Mai. Pétrarque partit le lendemain avec Sacromore de Pomieres, dont la compagnie lui fut d'un grande reſſource à tous

Digitized by Google

égards. Ils arriverent à Baſle où l'Empereur devoit ſe rendre ; mais ils l'attendirent un mois inutilement. *Ce Prince ne finiſſoit rien*, dit Pétrarque, *il fallut aller le chercher au fond de la Barbarie.* AN. DE J. C. 1356. In extremâ barbarie.

Il fut trop heureux d'avoir pris ce parti. Quelques jours après ſon départ (*a*), la ville de Baſle fut preſqu'entiérement détruite par un tremblement de terre qui renverſa dans le même temps plus de quatre-vingt châteaux ſur les rives du Rhin. Pétrarque peint ce fleuve affligé de voir couler ſon onde ſur les ruines de ces bâtimens. Les Auteurs contemporains diſent que cette commotion des Alpes venoit par ſecouſſes & ſe fit ſentir pendant une grande partie de l'année. Strasbourg, Treve, Spire & toutes les villes bâties ſur le Rhin furent plus agitées que les autres. Les habitans de ces villes n'oſant pas habiter leurs maiſons erroient dans les champs. *Ed. Baſ. fol.* 84. & 182. *Vill. l. 6. cap.* 84.

Pétrarque arriva à Prague à la fin de Juillet. Il trouva l'Empereur tout occupé de ſa fameuſe Bulle d'Or (*b*), qu'il venoit de faire recevoir par les Princes de l'Empire à la diete de Nuremberg. Cette charte ſinguliere, qui eſt encore à préſent la loi fondamentale de l'Empire, ſe reſſent beaucoup de l'eſprit du ſiecle. Elle commence par une apoſtrophe à Satan, à l'orgueil, à la luxure, à la colere, à l'envie. On prétend que Charles la fit faire par Bartole, ſans

(*a*) *Inde ego paucis ante diebus abieram.* Pétrarque partit de Bâle au plus tard dans le mois de Juillet. Cependant deux Auteurs contemporains rapportés par Baluſe dans ſes vies des Papes d'Avignon, *tom. 1. fol.* 331, 350. datent cet événement mémorable du jour de St. Luc le 18, Octobre. Villani à la fin de Septembre.

(*b*) Conſtitution Caroline, qui regle les droits, les privileges & les fonctions des Electeurs & les cérémonies qu'on doit obſerver à l'élection des Empereurs. On en conſerve l'original à Francfort avec beaucoup de ſoin. On l'appelle Bulle d'or à cauſe du ſceau d'or qu'on nommoit *Bulla* dans la baſſe latinité.

Digitized by Google

AN. DE J. C 1356.

doute pendant le ſéjour qu'il fit avec lui à Piſe. Je ſuis étonné que ce Prince qui avoit une ſi haute idée de Pétrarque, ne l'ait pas prié d'en corriger au moins le ſtyle, qui ne répond pas à la majeſté du ſujet.

Pétrarque fit peu de ſéjour à Prague, malgré l'accueil que lui fit l'Empereur & le deſir qu'il lui témoigna de l'avoir auprès de lui. Ce Prince, quoique fort ulceré contre les Viſcomti, & peu content de la façon dont on l'avoit traité en Italie, ne penſoit point du tout à aller y porter la guerre. Les affaires qu'il avoit en Allemagne l'occupoient aſſez, & ſurtout l'embelliſſement de ſa ville de Prague.

Il avoit avec lui deux Prélats d'un grand mérite qu'il menoit par-tout à ſa ſuite & qui avoient toute ſa confiance, Erneſt de Pardowitz Archevêque de Prague & Jean Oczko d'Ulaſſin, Evêque d'Olmutz. Pétrarque qui les connoiſſoit déjà, ſe lia plus étroitement avec eux pendant le ſéjour qu'il fit à Prague. Ce ſont deux nouveaux amis qui vont paroître ſur la ſcene, & nous les verrons déſormais en commerce de lettres avec lui. Erneſt lui diſoit quelquefois : *ami, je ſouffre de vous voir parmi des barbares. Il n'y avoit rien de moins barbare que ces Prélats*, dit Pétrarque, *& le Prince qu'ils ſervoient. Ils étoient doux, polis, affables, pleins d'urbanité, comme s'ils étoient nés à Athenes.*

Fam. l. 12. ep. 2.

Pétrarque étoit de retour à Milan au commencement de Septembre (*a*). On a vu que ce mois étoit critique pour lui ; il ne voulut pas le paſſer dans un

(*a*) On voit par les fragmens publiés par Ubaldini, que Pétrarque travailloit à ſon Triomphe d'amour, le 13. Septembre à Milan.

Digitized by Google

climat étranger, dont il craignoit que l'air ne lui fût contraire. Son premier ſoin en arrivant, après avoir rendu compte de ſa négociation à ſes maîtres, fut de donner de ſes nouvelles à ſon cher Simonide, qu'il avoit lieu de croire inquiet ſur ſon compte. AN. DE J. C 1356.

» En partant je penſois à vous : en arrivant vous » êtes ma premiere penſée : qu'il vous ſuffiſe d'ap- » prendre que je ſuis de retour en bonne ſanté. Je n'ai » pas le temps de vous en dire davantage, & cela vaut » mieux que tout. Plus je vais, moins je deſire. Si » l'amour de la patrie ne m'aveugle pas, il n'y a » rien d'aimable hors de l'Italie, tous les climats doi- » vent lui céder, & que ſeroit-ce ſi l'orgueil & l'envie » ne la gâtoient pas? Je ne puis y penſer ſans verſer » des larmes. J'ai déjà chanté les louanges de cette » chere patrie & je les chanterai encore ſi la mort » me le permet. J'ai envie d'écrire les réflexions que » j'ai faites ſur cela dans le cours de mon voyage. » Adieu ; le porteur de ma lettre qui eſt de nos » amis, pourra vous dire tout ce que vous avez envie » de ſavoir ſur mon compte, quoique je n'ignore pas » que vous êtes inſatiable ſur ce chapitre. *Fam. l.* 10. *ep.* 1. Milan, 20 Septembre.

Voici un précis de la réponſe que lui fit Simonide. *Franc. ep.* 16. *M. R.*

» Vous êtes arrivé en bonne ſanté, mon cher Pé- » trarque, j'en rends graces à Dieu ; voilà la nouvelle » la plus agréable que je puiſſe recevoir. Je ne fais » cas de la vie qu'autant que vous en jouirez avec » moi. Je craignois pour vous l'intempérie de l'air & » encore plus la barbarie des mœurs dans le pays » où vous étiez. Me voilà plus certain que jamais » des avantages de l'Italie ſur tous les autres climats. » Comme dit Horace, ce qu'on voit fait plus d'im-

Digitized by Google

An. de J. C. 1356.

» preſſion que ce qu'on entend. Je l'ai vu avec vos » yeux qui ſont les miens & qui valent mieux que les » miens. Que rien ne vous empêche d'écrire ſur ce » ſujet, comme vous le promettez. Le porteur de » votre lettre notre concitoyen & notre ami m'a dit » beaucoup de choſes de vous que j'avois envie de ſavoir.

» Vous m'aviez demandé une bonne gouvernante. » J'avois trouvé ce qu'il vous falloit : une femme de » plus de quarante-cinq ans, propre, habile, de bonnes » mœurs, ſachant bien la cuiſine. J'ai mis tout en » uſage, il ne m'a jamais été poſſible de la déter- » miner à aller chez vous. Elle dit qu'elle ne veut » plus ſervir, parce que ſa quenouille lui ſuffit pour » vivre.

Quelques jours après que Pétrarque fut revenu de ſon voyage d'Allemagne, il arriva un courier à Milan qui porta la nouvelle de la bataille de Maupertuis ou de Poitiers. Bataille à jamais mémorable, où quatre-vingt mille François furent battus par huit mille Anglois ; le Roi Jean & ſon fils faits priſonniers. Galeas Viſcomti qui aimoit la France & la famille royale, touché de ce déſaſtre, voulut écrire à Charles Dauphin & au Cardinal de Bologne pour leur marquer ſa douleur. Il pria Pétrarque de lui faire ces deux lettres. Les voici telles qu'elles viennent d'être publiées à Rome ſous le nom de Pétrarque, tirées d'un manuſcrit de la bibliotheque du College des Jéſuites de cette ville. La traduction eſt fidele.

Miſcell. ex Mſ. Bibl. coll. Rom. fol. 145.

Le P. Lazeri Jéſuite a fait imprimer à Rome ces deux lettres avec la fauſſe date du 12 Septembre 1366. Elles ſont du 12. Octobre 1356.

» Séréniſſime Prince ! ſi d'un côté la douleur m'ar- » rache des plaintes, de l'autre je ſuis pétrifié & ré- » duit au ſilence, quand je penſe aux caprices de » cette déeſſe aveugle qui gouverne le genre humain.

Qui

Digitized by Google

» Qui eſt-ce qui pourroit ſe ſouſtraire à ſes coups, » ſi le plus grand des hommes, votre illuſtre pere, » le Roi mon Seigneur, renverſé par un mouvement » de ſa roue, eſt tombé dans les mains de ſes en- » nemis avec ſon fils votre frere ? Je ne parle pas » de toutes les pertes que la France a faites dans » ce funeſte jour, plus triſte que la nuit la plus af- » freuſe & qui devroit être effacé des faſtes du mon- » de parce qu'il a obſcurci le ſoleil de ce grand Royau- » me & éclipſé la plupart des aſtres qui l'éclairoient.

AN. DE J. C. 1356.

» Grand Prince ! malgré la diſtance qui nous ſé- » pare, votre vive douleur eſt parvenue juſqu'à moi ; » Dieu m'eſt témoin que je la partage. J'y ſuis en- » gagé par des raiſons communes à tous les Prin- » ces, qui ne peuvent s'empêcher de faire un re- » tour ſur eux-mêmes, en voyant de quoi eſt capable » cette inſolente qui a oſé porter une main ſacrilege » ſur le diadême de la France ; mais j'ai outre cela » des motifs d'une affliction particuliere. Que Votre » Majeſté ne me croie pas capable d'avoir oublié » toutes les marques de bonté que j'ai reçues de vo- » tre auguſte aïeul, de votre pere & de vous-mê- » me qui dans votre enfance daignâtes me ſourire » de la façon la plus aimable ! Il y avoit dans votre » famille une eſpece de combat à qui recevroit mieux » un homme qui vous étoit à peine connu. Tant de » bienfaits ſont gravés dans mon cœur par des traits » que le temps n'effacera jamais & que l'ingratitude » ne couvrira pas de ſes nuages. Quand je me les re- » trace avec vos amis & ſerviteurs, pourrois-je ne » pas déplorer la calamité de ce grand Prince mon » Seigneur ! Mais auſſi quand je réfléchis ſur votre

Digitized by Google

AN. DE J.C 1356. » état, ſur le poids énorme dont vous êtes chargé » à votre âge, je voudrois pouvoir modérer votre » douleur & jouer le rôle de conſolateur dont j'au- » rois beſoin moi-même.

» Dieu a donné à votre jeuneſſe ce qu'il accorde » rarement à la vieilleſſe des Princes, de connoître » le néant des choſes humaines, la perfidie de la for- » tune & ſa puiſſance, à qui il n'y a qu'une ame » vertueuſe & ferme qui puiſſe réſiſter. Vous tenez » cette ame de la nature, & vous l'avez fortifiée par » l'étude & par l'expérience; c'eſt ſur elle qu'eſt fondé » le ſalut de votre Royaume & l'eſpérance publique. » La providence vous a ſauvé pour délivrer votre » pere, le venger & tenir les rênes de ſon Empire; » ſi ce fardeau eſt au-deſſus de votre âge, il n'eſt » pas au-deſſus de votre courage. Les affaires dont » vous êtes accablé après une ſi grande calamité ne » me permettent pas de vous entretenir plus long- » temps. Je finis en vous offrant ma perſonne & » tout ce que je poſſéde, heureux ſi je puis être » de quelque ſecours à Votre Majeſté, que je prie » le ciel de conſoler, en lui accordant la liberté de » ſon pere & la victoire ſur ſes ennemis.

Galeas crut devoir écrire auſſi au Cardinal de Bologne, qui jouoit un très-grand rôle à la Cour par ſa naiſſance, ſa dignité, ſon alliance avec le Roi, qui avoit épouſé ſa niece. Galeas l'avoit connu dans le voyage que ce Cardinal fit en Italie, dont j'ai parlé. La lettre qu'il lui écrivit eſt fort courte.

Ibid. fol. 148. » Très-révérend Pere & Seigneur! l'horrible ca- » taſtrophe du Roi mon Seigneur a fait une ſi grande » impreſſion ſur moi que j'ai peine à parler. Si l'amour

Digitized by Google

» ne m'aveugle pas, tout le genre humain doit être » affligé, les Princes plus que les autres, quand ils » voient le Roi de France renverſé de ſon trône dans » les fers de ſes ennemis ; mais ceux qui comme moi » lui ſont attachés doivent être inconſolables. Je m'y » ſens obligé d'une façon particuliere, quand je me » rappelle l'accueil que me fit ce grand Prince, le » Roi ſon pere & ſon fils aîné que Dieu a réſervé » pour le ſalut de ſon Royaume, & qui me reçut, » quoique enfant, de façon à graver ſon image dans » mon cœur par des traits ineffaçables. Je prends toute » la part poſſible à ſa douleur ; mais j'eſpére tout de » ſon courage & de ſes vertus. Avec le ſecours di- » vin il délivrera ſon pere & tiendra le timon de ce » Royaume abandonné. J'ai cru devoir lui écrire pour » lui faire connoître mes ſentimens & à vous auſſi, » Monſeigneur, qui après lui êtes plus touché que » perſonne de ce malheureux événement. Daignez » l'engager à uſer avec confiance de ce que je lui » offre. Le Seigneur vous conſerve & vous faſſe » proſpérer.

AN. DE J. C. 1356.

On voit par ces lettres que Galeas alla à la Cour de France, [je crois que c'eſt lorſqu'il fut exilé en Flandre par Luchin ſon oncle] & qu'il y reçut l'accueil le plus obligeant de Philippe de Valois qui vivoit encore, du Roi Jean & de Charles Duc de Normandie ; ce qui l'attacha à ces Princes d'une façon ſinguliere, dont on le verra bientôt donner de nouvelles preuves.

Pétrarque fut fort étonné lorſqu'il apprit le malheur du Roi Jean, dont il avoit la plus haute idée. *C'eſt une choſe incroyable, inouie*, dit-il, *& ſans*

AN. DE J. C. 1356.

exemple dans l'hiſtoire. Un héros invincible, le plus grand des Rois a été vaincu & traîné dans les fers par un ennemi fort inferieur à lui (*a*).

EGLOG. XII. Confictatio.

Il fit ſur ce grand événement une églogue myſtérieuſe, dans laquelle le Roi de France ſous le nom de Pan & celui d'Angleterre ſous celui d'Articus ſe diſent beaucoup d'injures. Je ne rapporterai qu'un ſeul trait de cette églogue, qui regarde la ville d'Avignon déſignée ſous le nom de Fauſtula. Le Roi d'Angleterre reprochoit au Pape ſa partialité pour le Roi de France, à qui il avoit accordé les décimes de ſon Royaume, ce qui l'avoit mis en état de lever une armée conſidérable. C'eſt ſur cela qu'eſt fondée l'apoſtrophe ſuivante qu'Articus fait à Fauſtula.

Courtiſanne infame qui vous laiſſez traire par un adultere qui a abandonné ſon épouſe ! C'eſt donc ainſi que vous diſpoſez du bien d'autrui ! Vous n'avez rien oſé ouvertement contre moi ; mais je n'ignore pas que vous paſſez les nuits dans les bras de mon ennemi (*b*). Les Hiſtoriens conviennent que ces décimes & les autres impoſitions furent levées avec beaucoup d'injuſtice & de rigueur. Voilà ſans doute ce qui a fait dire à l'Annaliſte de l'Egliſe avec un peu trop d'amertume : *il n'eſt pas étonnant qu'elle ait été bien battue, cette armée, dont les fonds étoient établis ſur les larmes des Prêtres & les ſueurs des pauvres* [*c*].

(*a*) Quod inopinabile apud nos, apud vos & pronvos inauditum, Regum longè maximum, longè impar hoſtis in vincula traxit. *Ed. Baſ. fol.* 269.

(*b*) Ah meretrix obliqua tuens, ait Articus illi,
Immemorem ſpontæ cupidus quam mungit adulter !
Hæc tua tota fides, ſic ſic aliena miniſtras.
Erubuit nihil auſa palam, niſi mollia pacis.
Verba, ſed aſſuetis noctem complexibus egit.

(*c*) *Non mirum ſi conductibus ſudoribus pauperum ac Sacerdotum lacrymis potentiſſimus exercitus turpiſſime fuerit profligatus. OD. RAIN. N.* 7. Le Pape écri-

Pétrarque parlant de cette funeſte bataille, époque à jamais deshonorante pour la nobleſſe françoiſe qui abandonna ſon Roi, rapporte une anecdote peu importante que j'ai cru devoir placer ici, parce qu'on ne la trouve pas dans nos Hiſtoriens modernes, & parce qu'elle fait connoître l'ignorance & la ſuperſtition de ce ſiecle. On avoit donné au Roi Jean une eſcarboucle à qui l'on attribuoit une vertu ſinguliere dans les combats. Celui qui la portoit ne pouvoit pas être vaincu. Pétrarque dit que le Roi perdit cette pierre dans la bataille & qu'un de ſes amis l'ayant retrouvée quelque temps après dans les pays étrangers, l'acheta & la lui renvoya. Comment pouvoit-on croire qu'une pierre rendit un homme invincible? AN. DE J. C. 1356.

Dans le temps que Galeas Viſcomti déploroit avec Pétrarque les calamités de la France, Marquard, Evêque d'Ausbourg, Vicaire de l'Empereur en Italie, s'étant mis à la tête de la Ligue Lombarde contre les Viſcomti, entra dans leurs états avec les troupes Allemandes du Comte Lando, & y fit beaucoup de ravage. Voulant agir en regle, il commença par une procédure & cita les Viſcomti à ſon tribunal, les accuſant d'être auteurs de la ſédition de Piſe contre l'Empereur, de lui avoir fermé les portes de leurs villes, d'avoir empêché les envoyés du St. Siege de faire leurs fonctions & d'en avoir fait mourir quelques-uns, &c. *Ed. Baſ. fol.* 39.

Les Viſcomti lui firent une réponſe qu'on trouve *Mat. Vill. l.* 7. *cap.* 24.

vit une Lettre au Roi de France, où il lui reproche la façon dont ces dîmes furent levées. Il en écrivit une autre au Roi d'Angleterre, pour ſe juſtifier de la partialité dont on l'accuſoit. Ces lettres ſont dans Oderic Rainaud.

AN. DE J. C. 1356.

dans Villani. Le ſtyle dans lequel elle eſt conçue prouve qu'ils ne ſe ſervirent pas de la plume de Pétrarque dans cette occaſion. Ces Princes, qui ſavoient mieux manier l'épée que la plume, battirent l'Evêque peu de temps après & le firent priſonnier. On voit par ces actes d'hoſtilité du Vicaire de l'Empereur que l'ambaſſade de Pétrarque auprès de ce Prince n'eut pas tout le ſuccès qu'il auroit deſiré. Charles n'aimoit pas les Viſcomti ; il ne pouvoit pas leur pardonner la façon dont ils l'avoient traité, & s'il ne leur faiſoit pas la guerre en perſonne, c'eſt parce qu'il craignoit leur puiſſance. Les Génois qui trouvoient leur joug inſupportable & n'avoient plus beſoin d'eux, les voyant aux priſes avec la plupart des Seigneurs d'Italie & les Miniſtres de l'Empereur, crurent devoir profiter de la circonſtance pour ſe ſouſtraire à leur domination ; ils élurent pour Doge Simon Boccanegra, qui chaſſa encore les Nobles & ramena le gouvernement populaire.

Quelle que fut la puiſſance des Viſcomti, ces ennemis multipliés leur cauſoient beaucoup d'embarras. Ils avoient la guerre de tous les côtés, & la ville de Millan étoit comme un vaiſſeau battu par la tempête. Pour moi, dit Pétrarque, écrivant à un de ſes amis, » je ſuis tranquille au milieu de tous ces
Fam. l. 11. ep. 10. Milan, 28. Janvier. » orages, & ſi je n'entendois pas le bruit des vagues,
» ſi je ne voyois pas les autres dans l'agitation, j'i-
» gnorerois que je navige ſur une mer orageuſe. Aſſis
» au pied du pilote, intrépide ſans être immobile,
» j'attens l'événement ſans le craindre ; il n'y a point
» de vent qui me ſoit contraire ; tout rivage eſt un
» port pour moi. Si j'oſois me comparer à Caton,

» je dirois que je suis dans l'état où le trouva son neveu Brutus, dans la nuit ne dormant pas, inquiet pour les autres & tranquille pour lui même. » En effet, pendant que la ville qu'il habitoit étoit le théatre de la guerre, il travailloit à retoucher ses poésies italiennes : on le voit par les fragmens d'Ubaldini. AN. DE J. C. 1356.

Au commencement de cette année, il reçut une lettre d'Avignon, que Socrate, Lélius & Gui Settimo lui avoient écrite en commun ; ils habitoient tous les trois la même maison, vivoient dans la plus grande union. Pétrarque leur fit une petite réponse, où il leur dit : *je n'aurois jamais cru pouvoir porter envie à des gens qui habitent Babilone ; cependant je voudrois être avec vous dans cette maison, inaccessible à l'air empesté de cette ville infâme. Je la regarde comme les champs élysiens au milieu de l'Averne.* *Fam. l.* 11. *ep.* 9. Milan, 12. Janvier.

Quelque temps après il reçut une lettre fort singuliere de son éleve Agapit Colonne, fils d'Etienne le jeune, neveu du Cardinal Jean & de l'Evêque de Lombez. J'ai déjà dit que cette éducation, dont le Cardinal & l'Evêque chargerent Pétrarque, n'avoit pas réussi, sans doute par la faute du sujet ; car il est certain que Pétrarque par attachement & par reconnoissance pour ses maîtres, fit tout ce qui dépendoit de lui pour le succès. J'ignore ce que devint Agapit lorsqu'il sortit des mains de son maître ; mais il ne fit pas la fortune qu'un homme de son nom devoit attendre. On voit par la réponse de Pétrarque qu'il étoit exilé auprès de Bologne & confiné dans une petite maison où il vivoit mal, n'ayant pas les moyens nécessaires pour soutenir son rang. *Fam. l.* 11. *ep.* 8. Milan, 13. Avr.

La lettre qu'il écrivit à Pétrarque étoit sur un ton

AN. DE J. C. 1350. assez aigre & contenoit des reproches fort déplacés. Après l'avoir remercié des soins qu'il avoit pris pour son éducation, il lui disoit : *la fortune vous a élevé & comblé de biens : fier de vos trésors & de l'élégance de vos bâtimens, vous méprisez un pauvre exilé, tombé de haut, mal vêtu, menant une vie misérable sous un petit toit près de Bologne. Vous me fuyez & vous ne pensez plus à moi.*

Il ne fut pas difficile à Pétrarque de se justifier sur un reproche de cette nature si opposé à ses mœurs & à sa façon de penser. Voici un extrait de sa réponse, trop longue pour être rapportée toute entiere.

» Je ne suis ni riche ni pauvre ; j'ai tout ce qu'il » me faut & ne desire rien de plus : il est vrai que » mon revenu est un peu augmenté ; mais ma dé- » pense l'est à proportion, & il ne me reste rien au » bout de l'an. Vous êtes pauvre, dites-vous, j'ai » peine à le croire ; car comment un homme de votre » nom & de votre mérite pourroit-il être pauvre ? » Mais quand même vous le seriez, comment avez- » vous pu penser que la pauvreté vous rendoit mé- » prisable à mes yeux ? Cela est bien éloigné de mon » caractere. Je ne méprise personne, & j'ai toujours » eu pour vous une vénération singuliere. Mon mé- » pris, si j'en étois capable, tomberoit plutôt sur les » riches que sur les pauvres, non que les richesses » soient méprisables par elles-mêmes, mais à cause » des vices qu'elles entraînent à leur suite.

» Votre lettre m'a étonné à un point que je ne » saurois vous exprimer. Je ne puis pas en revenir, » & je la regarde comme un songe. Il n'est pas pos-

sible

» sible que vous penſiez tout ce que vous m'avez écrit. Je le vois bien, vous avez voulu me punir de mon ſilence. Je n'entreprendrai pas de me juſtifier ſur ce chapitre ; flatté que vous vouliez bien me croire coupable, je baiſe la main qui me frappe ; mais au lieu de m'accuſer de vous avoir oublié ou mépriſé, vous ne deviez attribuer mon ſilence qu'à ma pareſſe qui vous eſt connue, à mes occupations qui augmentent tous les jours & à la rareté des couriers. Je ne comprens rien à cette magnificence de bâtimens que vous me reprochez ; toujours hôte de St. Ambroiſe, j'habite un coin reculé de Milan ; ſouvent caché dans les champs, j'ignore ce qui ſe paſſe dans la ville. Adieu, ſoyez perſuadé, ſi vous le pouvez, que riche ou pauvre, ſoit que je vous écrive ou que je garde le ſilence, je vous ſerai toujours fort attaché. AN. de J. C. 1357.

Pétrarque reçut dans ce temps-là un diplome que lui envoya Jean Evêque d'Olmutz, Chancelier de l'Empire, par lequel l'Empereur le créoit Comte Palatin & lui conféroit tous les droits & privileges attachés à cette dignité, qui conſiſtoient, ſuivant l'Abréviateur de l'hiſtoire d'Allemagne, *à créer des Docteurs & des Notaires, légitimer des bâtards Bourgeois, couronner des Poëtes, donner des diſpenſes d'âge, &c.* *Abr. de l'hiſt. d'All. fol. 298.*

Parmi les Francs & enſuite ſous les Empereurs le Comte Palatin étoit le juge de la Cour. Les ſentences rendues par les Comtes & Juges particuliers reſſortiſſoient à ſon tribunal. Il n'y en avoit d'abord qu'un qui étoit toujours à la ſuite du Prince ; enſuite on en créa pluſieurs pour la facilité de ceux qui vouloient appeller. Ces Comtes étoient outre cela Gou-

verneurs nés des terres & domaines du Prince &
AN. DE J. C. 1357. Receveurs généraux de ſes finances.

L'Auteur que je viens de citer, confond les Comtes Palatins avec les Comtes du palais de Latran. Il aſſure que le premier exemple de la dignité de Comte du palais de Latran, conférée par l'Empereur à un particulier eſt de l'an 1360. Mais du Cange dans ſon gloſſaire rapporte le diplome de cette dignité conférée l'an 1328 à Caſtruccio Caſtracani. Gabriel de Zamorée, Avocat de Parme, qu'on a vu en commerce de lettres avec Pétrarque, prenoit le titre de *COMTE DU SACRÉ PALAIS DE LATRAN ET DU CONSISTOIRE IMPÉRIAL.* Je ne doute pas qu'on n'en trouvât pluſieurs autres, ſi l'on vouloit prendre la peine de faire ſur cela quelques recherches. Pétrarque dit que l'Empereur a daigné l'admettre *dans le nombre des Comtes Palatins* (*a*). Il y en avoit donc pluſieurs; mais ils ne faiſoient pas les mêmes fonctions.

Le diplome étoit muni d'une bulle ou ſceau d'or, ſur lequel on voyoit d'un côté l'Empereur aſſis ſur ſon trône avec un aigle & un lion; de l'autre, la ville de Rome avec ſes temples & ſes murailles. L'Empereur avoit ajouté à cette dignité des privileges qu'il accordoit à peu de perſonnes, & le Chancelier avoit inſéré dans les lettres des choſes très-flatteuſes pour Pétrarque, qui dans ſa lettre de remerciment lui dit: *Fam. l. 12. ep. 2.* » je ſuis très-reconnoiſſant de la grace rare & ſignalée que l'Empereur a daigné me faire & des tours » obligeans dont vous l'avez aſſaiſonnée. Je n'ai rien

(*a*) Ce titre eſt avili à préſent par la facilité avec laquelle on le donne à Rome à tous ceux qui le demandent. Pétrarque ſeroit bien humilié s'il revenoit au monde & s'il voyoit les Comtes Palatins ſes confreres.

Digitized by Google

» desiré en vain de lui & de vous ; mais je ne veux » point de votre or. Trouvez bon que notre ami » Sacromore vous porte celui de la bulle. An. de J. C. 1357.

Sacromore qui partoit pour l'Allemagne fut chargé de cette lettre & d'une autre que Pétrarque écrivit le même jour à Arnest, Archevêque de Prague, pour le remercier des politesses & des marques de bonté dont il l'avoit comblé pendant le séjour qu'il avoit fait dans cette ville, à l'occasion de son ambassade. *Fam. l. 11. ep. 1.*

Pétrarque fit alors une petite perte, dont il parle dans une lettre à Lélius. Un vieux Milanois âgé de quatre vingt cinq ans, qui l'appelloit son pere & qui alloit dîner presque tous les jours chez lui, se laissa mourir. Voici le portrait qu'il en fait dans cette lettre & ce qu'il dit de sa mort.

» C'étoit un homme de condition, peu riche, ayant » un bon caractere & un esprit enjoué. Quoiqu'il fut » presque en enfance, il m'amusoit quelquefois par la » singularité de ses propos qui auroient fait rire un » mort. Il disputoit toujours avec moi ou avec ceux » qu'il trouvoit chez moi sur la philosophie & la re- » ligion. Il avoit un arsenal d'argumens inépuisable : » il ne cédoit à personne qu'à moi ; encore c'étoit plu- » tôt à l'amitié qu'il se rendoit qu'à l'esprit & à la » raison. Il fatiguoit tout le monde par ses questions, » mais sur-tout les Religieux. Il demandoit d'abord : » avez-vous étudié ? Si on lui répondoit non, il se- » couoit la tête & s'en alloit sans rien dire. Si on lui » disoit oui, alors il s'escrimoit, jettoit une question » en avant & l'agitoit avec une abondance de pa- » roles intarissable & de grands éclats de rire. Je » lui demandois quelquefois avec un air étonné où il *Fam. l. 11. ep. 12.* Milan, 1. Mai.

AN DE J. C. 1357.

» prenoit tout ce qu'il ſavoit & où étoient ſes livres. » Là, là, me répondoit-il en ſe frottant le front; » voilà ma bibliotheque ; c'eſt là où je puiſe mon ſa- » voir. Les livres n'ont été inventés que pour ſou- » lager la mémoire des hommes ; ce ſont les appuis » de leur foibleſſe. Cela nous faiſoit rire. Il ne diſoit » rien qu'il ne crût fermement, & ſes opinions fai- » ſoient ſa joie & ſon bonheur. Il ne parloit pas cor- » rectement, bravoit les regles de la grammaire, & » ſe préſentoit toujours au combat armé de barbariſ- » mes. Il entreprit, il y a quelque temps, un livre » ſous votre nom, que je voudrois bien qu'il eût fini, » pour avoir une production de cet eſprit unique dans » ſon eſpece. Je ne ſais s'il l'aura condamné au feu » comme Virgile ou enterré comme Numa.

» Trois jours avant ſa mort, il vint me trouver » fort triſte ; je lui demandai la raiſon de cette triſ- » teſſe ; il me répondit : j'ai fini aujourd'hui ma qua- » tre vingt-cinquieme année, combien croyez-vous qu'il » me reſte de temps à vivre ? Peut-être vingt-cinq ans, » tout au plus. Allez, lui dis-je en riant, ſoyez tran- » quille, vous irez bien juſqu'à trente. Si cela eſt, je ſuis » content, reprit-il, je n'en veux pas davantage. Il » s'en alla en diſant cela ; je ne l'ai pas revu depuis. » Il n'avoit d'autre maladie que ſon âge. J'appris trois » jours après qu'on l'avoit porté dans mon Egliſe » pour le mettre en terre : je le regrette, il m'ai- » moit, m'appelloit ſon pere, & j'avoue qu'il m'amu- » ſoit quelquefois. Il me faut des gens de cette eſ- » pece pour me diſtraire de mes occupations & de » mes chagrins. Après avoir aidé & ſecouru ſa vieilleſſe, » autant qu'il m'a été poſſible, j'ai verſé quelques lar-

Digitized by Google

„ mes sur son tombeau, qui est dans mon Eglise de „ St. Ambroise. AN. DE J. C. 1357.

Le Pere Mabillon, dans son voyage d'Italie, dit avoir vu le tombeau de ce bon vieillard dans le vestibule de cette Basilique ; mais il ne le nomme pas non plus que Pétrarque ; ce bon homme aimoit aussi beaucoup Lélius, qu'il appelloit son fils. *Iter. Ital. tom. 1. fol. 16.*

Depuis quelque temps Pétrarque voyoit du trouble & de l'agitation dans les lettres de Lélius ; il en ignoroit la cause & lui en faisoit la guerre. Enfin on lui manda d'Avignon qu'il s'étoit brouillé avec Socrate, un ami de vingt-huit ans, avec qui il avoit toujours vécu dans la plus grande intimité. Cette brouillerie fut occasionnée par un de ces esprits tracassiers, tels qu'on en trouve par-tout & peut-être à Avignon plus qu'ailleurs, qui se plaisent à semer la zizanie & à diviser par de faux rapports les cœurs les plus unis. On alla dire à Lélius que Socrate parloit mal de lui & qu'il avoit même écrit contre lui à Pétrarque des choses qui pouvoient le noircir dans son esprit.

Lélius ajouta foi trop légerement à un propos si peu vraisemblable qu'il auroit du mépriser & rompit avec le meilleur de ses amis. Pétrarque l'ayant appris, lui écrivit à ce sujet une lettre très-forte, dans laquelle après avoir justifié Socrate, il le conjure d'aller le trouver sur le champ, persuadé avec raison qu'il n'en falloit pas davantage pour reconcilier deux amis de cette espece. *Fam. l. 11. ep. 13.* Milan, 10 Juillet.

Cette lettre, qui devroit servir de modele dans des conjonctures pareilles, fit tout l'effet que Pétrarque pouvoit attendre. Lélius ne put la lire sans pleurer ; il alla tout ému la porter à Socrate & lui

An. de J. C. 1357.

sauta au col en fondant en larmes : Socrate pleuroit auſſi en l'embraſſant. Tous ceux qui furent témoins de cette réconciliation, ne purent s'empêcher d'en faire autant. Pétrarque comblé de joie, lorſqu'il apprit le ſuccès du conſeil qu'il avoit donné, écrivit à Socrate & à Lélius. Je voudrois pouvoir traduire toutes ces lettres ; mais elles me meneroient trop loin, & j'ai des choſes plus intéreſſantes à préſenter à mes Lecteurs.

Fam. l. 11. ep. 14. & 15.

Cette année Pétrarque voulant ſe mettre à l'abri des grandes chaleurs, alla s'établir près la riviere d'Adda à Garignano *, village ſitué à trois milles de Milan, en ſortant par la porte Comaſine. Voici la deſcription qu'il nous a donnée de cette campagne.

* Mr. de la Baſtie l'appelle Grafagnano.

Fam. l. 10. ep. 15.

„ La ſituation en eſt charmante & l'air très-pur. „ Elle eſt ſur une petite élevation au milieu de la „ plaine, entourée de toutes parts de fontaines non „ rapides & bruyantes comme celle de Vaucluſe, „ mais claires & modeſtes. Le cours de leurs eaux „ eſt ſi entrelaſſé qu'on ne ſait ni où elles vont ni „ d'où elles viennent. Comme ſi elles vouloient imiter les danſes des Nymphes, elles s'approchent, „ s'éloignent, s'uniſſent & ſe ſéparent alternativement ; „ rien de plus agréable & de plus ſingulier. Enfin „ après avoir formé une eſpece de labyrinthe par „ cette marche tortueuſe, leurs eaux viennent tou„ tes ſe rendre dans le même réſervoir.

Jean Viſcomti avoit choiſi cette ſituation pour fonder une Chartreuſe qu'il venoit de bâtir. Voilà ce qui tenta Pétrarque d'y faire un petit établiſſement. Il eut d'abord envie de ſe loger dans l'enceinte de la maiſon : les Chartreux y conſentirent ; mais comme

Digitized by Google

il ne pouvoit alors se passer de valets ni de chevaux, il craignit que le bruit qui en resulte, & surtout l'ivrognerie des valets ne troublât le silence de cette sainte retraite. Cette raison lui fit prendre le parti de louer une maison dans le voisinage de la Chartreuse, où il pouvoit aller à toutes les heures du jour. Il donna à cette maison le nom de Linterno en mémoire de Scipion l'Africain, dont la maison de campagne portoit ce nom. Quelquefois par plaisanterie il l'appelloit *Inferno* (*a*). AN. DE J. C. 1357.

Mr. Louis Bandini assure que Pétrarque alloit souvent se retirer dans cette campagne avec ses amis & qu'il y établit une Académie composée de trente jeunes gens qui employoient leur temps agréablement ou à des conférences littéraires ou à des productions ingénieuses ; que cette Académie se soutint même après le départ de Pétrarque. Je ne sais où il a puisé cette anecdote ; pour moi je n'en ai trouvé aucune trace dans tout ce qui m'a passé par les mains.

Pétrarque étoit à peine établi dans cette agréable solitude qu'il reçut une lettre de son ami Settimo, qui lui demandoit un détail exact & circonstancié de son état, du genre de vie qu'il menoit, de ses occupations, de ses projets, de son fils Jean, &c. Voici le compte qu'il lui rendit de tout cela dans deux lettres écrites à peu de distance l'une de l'autre.

„ Le train de ma vie a toujours été uniforme de- *Fam. l. 10. ep. 15. & 16.*
„ puis que la glace de l'âge a éteint ces ardeurs de
„ la jeunesse & cette funeste flamme qui m'a tour-

(*a*) *Quem infernum dicere soleo.* EP. PETR. MODIO. Mr. Muratori a cru que c'étoit un nom que les gens du pays avoient donné à ce village par corruption de Linterno. Mr. de la Bastie a fait sur cela quelques *mépriſes* que je ne m'amuserai pas à relever, parce qu'elles sont dans le fond peu importantes.

AN. DE J. C. 1357.

„ menté ſi long-temps. Mais que dis-je ! c'eſt une „ roſée céleſte qui a produit cet effet. Ne voit-on pas „ tous les jours, à la honte de l'humanité, des vieil- „ lards plongés dans la débauche ? Quel ſpectacle „ affreux & qu'il eſt dangereux pour la jeuneſſe ! „ Quoique j'aie ſouvent changé de lieu, j'ai toujours „ mené à peu près le même genre de vie : perſonne „ ne peut mieux le connoître que vous : j'ai été „ votre hôte pendant près de deux ans : rappellez- „ vous ce que vous m'avez vu faire & vous ſavez „ ce que je fais. Vous me connoiſſez ſi bien que „ vous devez ſavoir, non ſeulement ce que je fais, „ mais même ce que je rêve.

„ Semblable à un voyageur fatigué, je double le „ pas à meſure que je vois approcher le terme de ma „ courſe. Je lis & j'écris jour & nuit ; l'un me délaſſe „ de l'autre. Voilà toutes mes occupations & tous mes „ plaiſirs. Les travaux croiſſent entre mes mains ; „ l'un naît de l'autre, & je ſuis effrayé quand je „ vois l'immenſité de ce que j'ai entrepris dans un „ eſpace auſſi court que le reſte de ma vie. Dieu „ qui connoît mes intentions m'aidera, s'il le faut „ pour le bien de mon ame. Cependant je veille, je „ ſue, je m'amuſe, je fais des efforts, je vole avec „ plus d'ardeur où je rencontre le plus de difficulté. „ La nouveauté me pique, les obſtacles m'irritent ; „ le travail eſt certain, le ſuccès incertain ; j'ai cela „ de commun avec tous ceux qui font les mêmes „ choſes que moi. Mes yeux ſont épuiſés par les „ veilles ; ma main eſt laſſe de tenir la plume ; mon „ cœur eſt rongé par les ſoucis. Si je parviens où j'aſ- „ pire, tant mieux ; ſi je n'y parviens pas, du moins

mon

„ mon intention eſt bonne, je n'ai rien à me re- An. de J. C.
„ procher. Je deſire que la poſtérité me connoiſſe 1357.
„ & m'approuve. Si je n'y réuſſis pas, j'aurai été
„ connu de mon ſiecle ou tout au moins de mes amis ;
„ il ne m'en faut pas davantage. A la rigueur il me
„ ſuffiroit de me bien connoître moi-même ſi j'étois
„ tel que je voudrois être ; mais je ne m'en flatte
„ pas. Quel que ſoit le ſuccès de mes travaux, je prie
„ Dieu de ne pas m'abandonner dans ma vieilleſſe
„ & ſur-tout à ma mort.

„ Ma ſanté eſt ſi bonne, mon corps ſi robuſte,
„ que ni un âge plus mûr, ni des occupations plus
„ ſérieuſes, ni l'abſtinence, ni les coups ne ſauroient
„ venir à bout de dompter tout-à-fait cet âne recal-
„ citrant à qui je fais toujours la guerre. Je compte
„ ſur la grace, ſans elle je ſuccomberois infailliblement,
„ comme j'ai fait autrefois. Souvent au ſortir
„ de l'hyver il me faut reprendre les armes & mê-
„ me dans le moment préſent je combats pour ma li-
„ berté. Qu'il eſt triſte d'être toujours ſous les armes,
„ non ſeulement contre des ennemis étrangers, mais
„ encore contre ſoi-même ! Toute ma reſſource eſt
„ qu'avec le ſecours de J. C. je vaincrai ces ennemis qui
„ ont tant de fois triomphé de moi dans ma jeuneſſe,
„ & je mettrai enfin à la raiſon cet âne revolté,
„ dont les ſaillies troublent ſi ſouvent mon repos.

„ Pour tout ce qui dépend de la fortune, je ſuis
„ dans un juſte milieu, également éloigné des deux
„ extrêmes. Si je ne me trompe, je jouis de cette
„ heureuſe médiocrité ſi deſirable, excepté en un ſeul
„ point qui peut encore exciter l'envie ; c'eſt que j'ai
„ beaucoup plus de conſidération que je ne voudrois

AN. DE J. C. 1357.

„ & qu'il ne faudroit pour mon repos. Non seulement le plus grand Prince d'Italie avec toute sa „ Cour me chérit & m'honore ; mais son peuple même me fait plus d'honneur que je ne mérite : il „ m'aime sans me connoître & sans me voir, car je „ ne me montre guere, & c'est peut-être à cause de „ cela que je suis aimé & considéré.

„ J'ai déjà passé une Olimpiade à Milan & j'y commence le lustre ; chose que ni moi ni mes amis „ n'avions pas prévue & que nous n'aurions jamais „ crue ; tant il est vrai qu'on ne peut compter sur „ rien. Il ne faut jamais dire : ici je vivrai, là je „ mourrai. Les bontés qu'on a pour moi m'attachent „ à Milan de façon que je tiens à présent non seulement aux habitans de cette ville, mais aux maisons même, à la terre, à l'air & aux murailles ; „ sans parler de mes amis & de mes connoissances.

„ J'habite un coin de la ville fort retiré vers le „ couchant. Une ancienne dévotion attire le peuple „ tous les Dimanches à l'Eglise de St. Ambroise, „ dont je suis voisin : le reste de la semaine, c'est „ un désert. Combien de gens que je connois ou qui „ ont envie de me connoître menacent de venir me „ voir & n'y viennent pas, soit que leurs affaires „ ne le permettent pas ou que la distance les effraie ! „ Voyez tout ce que ce grand Saint fait pour son „ hôte. Il me console par sa présence ; il donne à „ mon ame des secours spirituels, & il m'épargne „ beaucoup d'ennui. Sous ses ailes je vois les tempêtes, j'entends le bruit des vagues ; mais elles „ ne parviennent pas jusqu'à moi. Quand je sors pour „ aller rendre mes devoirs à mon maître, ou pour

Digitized by Google

„ quelque autre raiſon de convenance (ce qui m'ar-
„ rive rarement) je ſalue tout le monde à droite & AN. DE J. C. 1357.
„ à gauche par un ſimple mouvement de tête, ſans
„ parler & ſans m'arrêter.

„ La fortune n'a rien changé ſur ma nourriture &
„ ſur mon ſommeil que vous connoiſſez : au con-
„ traire j'y retranche toujours quelque choſe & bien-
„ tôt je n'y pourrai plus rien retrancher. Je ne reſte
„ au lit que pour dormir à moins que je ſois ma-
„ lade. Selon moi le ſommeil reſſemble à la mort,
„ le lit au tombeau ; cette idée me fait haïr le lit.
„ Je me hâte d'en ſortir auſſi-tôt que je ſuis éveillé
„ & je paſſe dans ma bibliotheque. Cette ſéparation
„ ſe fait au milieu de la nuit, excepté le temps où
„ les nuits ſont ſi courtes & les cas où il m'a fallu
„ veiller. Je n'accorde à la nature que ce qu'elle de-
„ mande impérieuſement & qu'il n'eſt pas poſſible
„ de lui refuſer. Nourriture, ſommeil, délaſſement ;
„ tout cela varie ſuivant les temps & les lieux.

„ J'aime toujours la ſolitude & le ſilence ; mais je
„ ſuis babillard avec mes amis : cela vient peut-être
„ de ce que je les vois plus rarement. Je compenſe
„ par le babil d'un jour le ſilence d'une année. Mes
„ amis partis je redeviens muet. Rien de ſi fatiguant
„ que de converſer avec le public ou avec quelqu'un
„ que nous n'aimons pas & qui n'a pas les mêmes
„ connoiſſances que nous.

„ Je reſſemble à ces gens dont parle Seneque, qui
„ prennent la vie en détail & non pas en gros. Dès
„ que j'ai ſenti les approches de l'été, j'ai pris une
„ maiſon de campagne fort agréable à une lieue de
„ Milan, où l'air eſt extrêmement pur. J'y ſuis à

An. de J. C. 1355.

„ préſent ; j'y mene ma vie ordinaire, excepté que „ j'y ſuis encore plus libre & plus à l'abri des en- „ nuis de la ville. J'ai de tout en abondance ; les „ payſans me portent à l'envi des fruits, des poiſ- „ ſons, des canards & toute ſorte de gibier.

„ Il y a dans mon voiſinage une belle Chartreuſe „ nouvellement bâtie, où je trouve à toutes les heu- „ res du jour les plaiſirs innocens que la religion „ peut procurer. Peu s'en eſt fallu que je n'aie pris „ un logement dans l'enceinte du Monaſtere ; ces „ bons Religieux y conſentoient & même paroiſſoient „ le deſirer ; mais, toutes réflexions faites, j'ai pré- „ féré de m'établir dans leur voiſinage, à portée „ d'aſſiſter à leurs ſaints exercices. Leur porte m'eſt „ toujours ouverte, privilege dont peu de gens „ jouiſſent. Il faut prendre garde de n'être pas à „ charge aux autres, en cherchant chez eux ſes com- „ modités & ſes avantages. Il me ſemble que c'eſt à „ quoi l'on manque ſouvent, parce qu'on eſt plus „ occupé de ſoi que des autres.

„ Dans cette douce retraite je ne trouve à dire „ que mes anciens amis. J'étois riche autrefois, la „ mort m'en a enlevé pluſieurs, & l'abſence me prive „ de ce qui me reſte. Quoique mon imagination me „ les repréſente ſouvent, je n'en deſire pas moins leur „ préſence réelle. Il me reſteroit peu de choſes à „ deſirer, ſi la fortune me rendoit deux amis, tels „ que vous & Socrate. J'avoue que je me ſuis flatté „ long-temps de les poſſéder .... je ne veux accuſer „ perſonne pour m'excuſer ; mais ſi vous perſiſtez à „ me tenir rigueur, j'aurai recours pour m'en conſo- „ ler à mon remede ordinaire de l'imagination ; je

„ tirerai tout le parti que je pourrai de mes ſaints
„ Religieux : leur converſation n'eſt ni ſpirituelle ni AN. DE J. C. 1357.
„ ſavante, mais ſimple & pieuſe. On ne peut pas
„ faire avec eux des repas agréables ; mais on
„ cauſe tant qu'on veut avec liberté & ſans crainte.
„ Enfin leurs prieres me ſeront d'un grand ſecours à
„ la vie & à la mort.

„ Je croyois vous avoir aſſez parlé de moi &
„ peut-être trop ; mais vous voulez ſavoir au vrai
„ l'état de ma fortune ; vous demandez s'il faut
„ croire les bruits qui courent de mes richeſſes :
„ voici ſur cela l'exacte vérité. Mon revenu eſt aug-
„ menté, j'en conviens ; mais ma dépenſe l'eſt auſſi
„ à proportion. Vous connoiſſez ma façon ; je n'ai
„ jamais été ni plus riche ni plus pauvre : c'eſt
„ le propre des richeſſes d'appauvrir en multipliant
„ les deſirs & les beſoins : pour moi j'ai éprouvé le
„ contraire juſqu'à préſent ; plus j'ai eu, moins j'ai
„ deſiré : l'abondance m'a rendu plus tranquille &
„ plus modéré dans mes deſirs. Cependant je ne
„ réponds pas de ce qui m'arriveroit ſi je poſſédois
„ de grandes richeſſes ; peut-être feroient-elles ſur
„ moi l'effet qu'elles font ſur les autres.

„ Salomon m'avoit appris qu'elles attirent à leur
„ ſuite les paraſites & les demandeurs ; mais nous
„ ne croyons bien que les choſes que nous avons
„ éprouvées & je ſuis dans ce cas-là. L'or paſſe par
„ mes doigts ſans s'y arrêter ; mon coffre eſt pour
„ lui un paſſage & non un hoſpice. Je ſais qu'il eſt
„ fait pour ſoulager les beſoins & non pas pour
„ nourrir la cupidité. C'eſt dans cette vue qu'il a
„ été cherché, trouvé, tiré des mines, épuré, frap-

AN. DE J. C. 1357.

„ pé & marqué. Celui qui le dépenſe à propos en „ eſt le maître ; celui qui le conſerve, un caiſſier ; „ celui qui l'aime un fol ; celui qui le craint, un „ eſclave ; celui qui l'adore, un idolâtre : le vrai ſage „ eſt celui qui le mépriſe. Comme je ſais que nous „ nous trompons preſque toujours dans les jugemens „ que nous portons de nous, je n'oſe pas me mar- „ quer mon rang ; mais il eſt certain que je ne thé- „ ſauriſe pas, & je doute qu'il y ait des procès ſur „ ma ſucceſſion (*a*).

„ Vous voulez ſavoir des nouvelles de notre en- „ fant ; je ne ſais que vous en dire. Ses mœurs ſont „ douces & les fleurs de ſa jeuneſſe promettent beau- „ coup. J'ignore quel en ſera le fruit ; mais je crois „ pouvoir me flatter que ce ſera un honnête homme. „ Je ſais déjà qu'il a de l'eſprit, mais à quoi ſert „ l'eſprit ſans l'étude ? Il fuit un livre comme on fuit „ un ſerpent. Si cet eſprit me plaît, je vois avec „ douleur que la pareſſe le rendra inutile. Les prie- „ res, les careſſes, les menaces, les peines, tout „ a été mis en œuvre & rien n'a réuſſi ; la nature „ a été la plus forte. Je n'ai rien à me repro- „ cher & je m'en conſole, pourvu qu'il ſoit honnête „ homme, comme je l'eſpére. La gloire que donnent „ les lettres eſt grande ſans doute ; mais difficile à „ acquérir. Il eſt plus aiſé d'être vertueux. On par- „ donne à un homme de n'être pas ſavant ; mais „ on ne lui pardonne pas de n'être pas homme de bien. „ Themiſtocle diſoit qu'*il aimoit mieux un homme ſans lettres que des lettres ſans homme.*

Malo virum ſine litteris quam litteras ſine viro.

(*a*) Il y a eu un procès après ſa mort ſur la maiſon qu'il avoit bâtie à Parme. Son ſucceſſeur dans l'Archidiaconé la diſputa à ſon héritier. *V. Zabarella, conſ.* 79.

Digitized by Google

Ces lettres où Pétrarque ouvre ſon cœur à ſes amis le font mieux connoître que tout ce que je pourrois dire de lui. Voilà ce qui m'engage à les traduire toutes entieres, quoiqu'elles ſoient un peu longues, l'unique objet de ces Mémoires étant de bien faire connoître mon héros. Les erreurs des Italiens ſur ſon compte ſont en vérité inconcevables. En voici une ſur laquelle il faut que je m'arrête un moment. AN. DE J. C 1357.

Squarzafichi, un des meilleurs Biographes de Pétrarque, raconte qu'étant à Garignano il fit connoiſſance avec une Demoiſelle de la maiſon de Beccaria (*a*), qui avoit une maiſon de campagne dans le voiſinage où elle paſſoit l'été ; que cette Demoiſelle épriſe de ſes charmes eut un commerce avec lui, dont ſa fille Françoiſe fut le fruit. Squarzafichi tenoit cette anecdote de ſon ami Candidus December, qui aſſuroit avoir entendu raconter le fait par ſon pere, qui avoit été en grande liaiſon avec Pétrarque. *Squarz. vit. Petr.*

Voilà la ſource de cette fable, qui a été adoptée ſans examen par la plus grande partie de ceux qui ont parlé de Pétrarque après Squarzafichi (*b*). Je ne pardonne pas à un homme comme Mr. Muratori d'avoir donné dans une erreur, ſi aiſée à découvrir, pour peu qu'on prenne la peine de lire avec atten-

(*a*) Maiſon ancienne & illuſtre de Pavie, qu'on ſera bientôt connoître.

(*b*) Louis Beccatelli, Mr. de la Baſtie, Louis Bandini, que je regarde comme les meilleurs biographes de Pétrarque, n'ont adopté qu'une partie de la fable de Squarzafichi. Ils font naître Françoiſe d'*une intrigue que Pétrarque eut à Milan*. Ce ſont les termes de Mr. de la Baſtie. Beccatelli & Bandini ajoutent que la mere étoit de bonne famille : *di madre don vilé ; di famiglia ragguardevole*. Il eſt impoſſible que Françoiſe ſoit venue au monde depuis le ſéjour de Pétrarque à Milan. On a vu qu'il n'y alla qu'en 1353, & on verra que Françoiſe fut mariée au plus tard l'an 1364. Je perſiſte toujours dans mon ſyſtême, qui fait naître Françoiſe l'an 1343 & toutes mes recherches m'y confirment de plus en plus.

Digitized by Google

tion les lettres de Pétrarque. Celle où il parle de
An. de J. C. 1357. son établiſſement à Garignano eſt certainement de l'an 1357, & l'on verra bientôt paroître dans ces Mémoires un enfant dont Françoiſe ſa fille accoucha l'an 1365. En ſuivant le calcul de Squarzafichi, Françoiſe auroit été mere avant l'âge de ſept ans. Cette fable ne mérite pas que je m'arrête plus long-temps à la refuter.

Pétrarque paſſa tout l'été de cette année dans ſon nouvel établiſſement, dont on voit qu'il étoit fort engoué. Au lieu d'aller conter fleurettes à Mademoiſelle de Beccaria, comme on l'a prétendu, il paſſoit avec les Chartreux ou dans leur Egliſe tous les momens qu'il ne donnoit pas à l'étude.

Ce fut là qu'il reçut dans le mois d'Août une lettre de Benintendi de Ravignan, Chancelier de Veniſe, qui le prioit inſtamment de lui envoyer douze vers élégiaques pour graver ſur le tombeau d'André
Voy. 13. Dandolo. Les enfans de ce Doge de Veniſe deſiroient vivement que Pétrarque leur accordât ce témoignage de l'amitié qu'il avoit pour leur pere. Le premier mouvement de Pétrarque fut de s'excuſer par une réponſe polie ; occupé de choſes plus ſérieuſes, il avoit dit adieu aux Muſes ; mais faiſant enſuite réflexion qu'il ne pouvoit pas refuſer une ſi petite grace à ſon ami Benintendi & aux enfans d'André Dandolo, il fit quatorze vers qui contiennent un précis des belles actions de ce Doge. On voit bien que ce ſont de ces vers de commande que les Poëtes font en dépit des Muſes & malgré eux. Il n'y a point d'écolier de Rhétorique à préſent qui n'en fit de meilleurs : je n'ai pas le courage de les rapporter.

La

La lettre eſt datée, *à la Chartreuſe de Milan où je paſſe l'été, le 1 Septembre 1357. ſur le ſoir.* AN. DE J. C. 1357.

Je conjecture que c'eſt auſſi dans cette ſolitude que Pétrarque fit cette année une *Comédie ſur le ſac de Ceſene* qu'on lui attribue & dont je crois devoir dire quelque choſe, un des objets de ces Mémoires étant de donner au moins une idée de tous les ouvrages de Pétrarque.

Le Cardinal Albornos étoit venu à bout en quelques années de réduire les tyrans uſurpateurs des biens de l'Egliſe & de faire rentrer dans le domaine du St. Siege les villes qui en avoient été ſouſtraites. Il ne lui reſtoit plus à dompter que François Ordelaffi, Seigneur de Forli & de Ceſene. Il falloit un Albornos pour réuſſir dans cette entrepriſe. Ordelaffi étoit un homme intrépide, déterminé, ſans religion, ne craignant ni la mort ni le danger, opiniâtre, plein de reſſources, cruel mais généreux, adoré de ſon peuple qu'il combloit de bienfaits. Cia ſa femme auſſi brave que lui, auſſi aimée de ſes ſujets, n'avoit pas ſa cruauté & ſon irréligion. Elle lui écrivit : *défendez Forli, je vous réponds de Ceſene.*

Albornos fit le ſiege de Ceſene & ſe rendit bientôt maître de la ville par le moyen des intelligences qu'il y avoit pratiquées. La Gouvernante s'enferma dans le château, qu'elle défendit juſqu'à la derniere extrêmité avec le plus grand courage. Le 21 Juin la place priſe, elle fut priſonniere de guerre avec toute la garniſon. Le bruit ſe répandit qu'il s'étoit commis beaucoup de cruautés dans la priſe de cette ville, que le Cardinal auroit pu empêcher.

Voilà le ſujet de cette *Comédie* attribuée à Pé-

trarque, qui n'eſt point imprimée & que je n'ai pas
An. de J. C 1357. lue. Je n'en juge que par le fragment qu'on en trouve dans la vie d'Ambroiſe le Camaldule, publiée par Mr. l'Abbé Laurent Mehus. Il paroît par ce fragment que c'eſt plutôt un dialogue qu'une *comédie* ; mais dans le ſiecle de Pétrarque on appelloit *comédie* toute compoſition écrite dans le ſtyle moyen, ſur-tout quand il y avoit pluſieurs interlocuteurs. Le ſtyle moyen étoit celui qui tenoit le milieu entre le ſtyle ſublime de la tragédie & le ſtyle bas de l'égloque.

On voit encore par le fragment de cette *comédie* qu'il ne paroît ſur la ſcene que trois interlocuteurs ; Jean, Conrad habitant de Ceſene & Gerulus qui eſt Pétrarque. Il eſt clair que c'eſt une ſatyre contre le Cardinal Albornos & les Paſteurs de l'Egliſe. Je n'y reconnois pas le ſtyle de Pétrarque, & je ſerois fort tenté de croire qu'il n'en eſt pas l'Auteur, non plus que de la *comédie de Medée* qui eſt ſous ſon nom dans le même manuſcrit (*a*).

Il eſt certain que pendant la vie de Pétrarque, il courut ſous ſon nom pluſieurs ouvrages dont il n'étoit pas l'Auteur & qui étoient fort indignes de
Sen. l. 2. ep. 4. lui. Il s'en plaint dans une lettre a ſon ami Lélius, à qui il reproche même le doute ſur ce chapitre. Ne voyons-nous pas le plus bel eſprit de notre temps ſe plaindre auſſi de cette infidélité commune à tous les ſiecles ?

Ce qui a pu faire croire Pétrarque Auteur de ce dialogue ſur le ſac de Ceſene, c'eſt que les Viſ-

(*a*) Ce manuſcrit étoit autrefois dans la bibliotheque Gaddi à Florence ; il eſt à préſent dans la bibliotheque de Médicis.

comti n'oſant pas déclarer la guerre ouvertement au Cardinal Albornos, favoriſoient ſecrettement Ordelaffi & ſa faction. Ce tyran eut recours à eux lorſqu'il ſe vit réduit aux abois, & les Viſcomti lui envoyerent la compagnie du Comte Lando, reſſource ordinaire de ceux qui n'en avoient point. Le Cardinal fit publier la croiſade contre la compagnie. Par ce moyen il raſſembla des troupes & amaſſa des florins. Ne voulant point ſe commettre avec ces brigands, il les renvoya avec de l'argent & mit le ſiege devant Forli. AN. DE J. C. 1357.

Cet homme prudent & aviſé, voyant que les Viſcomti lui faiſoient ſous main tout le mal qu'ils pouvoient, d'abord après la priſe de Ceſene, fit une ligue offenſive & défenſive avec Aldobrandin d'Eſt, Seigneur de Ferrare & de Modene, les Gonzagues Seigneurs de Mantoue & de Reggio, Jean d'Olege Seigneur de Bologne, Jean Marquis de Montferrat Vicaire Impérial de Pavie, Simon Boccanegra Doge de Gênes, & Mrs. de Beccaria Seigneurs de Pavie. Cette ligue paroiſſoit faite contre le Comte Lando & ſa compagnie; mais ſon objet principal, quoique ſecret, étoit d'abattre la puiſſance des Seigneurs de Milan. Peu de temps après avoir ſigné cette ligue, le Cardinal retourna à Avignon, laiſſant à ſa place pour Légat Androuin de la Roche Abbé de Cluni, homme mol & foible, qui n'avoit rien de ce qu'il falloit pour remplacer Albornos. Mr. Muratori dit qu'*il ſavoit mieux dire ſon breviaire que faire la guerre* (*a*).

Galeas & Barnabé ayant les coudées plus fran-

(*a*) S'intendeva più di dire il breviario che di trattar affari di guerra.

ches par le départ du Cardinal, s'occuperent sérieusement de deux projets qu'ils couvoient depuis longtemps. Galeas brûloit d'être maître de Pavie & Barnabé vouloit reprendre Bologne que Jean d'Olege lui avoit enlevée. Je ne dirai rien de Bologne, parce que cela est totalement étranger à mon sujet ; mais la part qu'a eu Pétrarque à la prise de Pavie & le séjour qu'il y a fait ensuite avec Galeas m'autorise à entrer sur cela dans quelques détails qui ne déplairont peut-être pas à mes Lecteurs. Je raconterai tout de suite ce que fit Galeas pour s'en rendre maître, & comment il employa Pétrarque à écarter les obstacles qui s'y opposoient.

An. de J. C. 1357.

La ville de Pavie est située à six lieues de Milan sur le bord du Tesin dans une belle plaine, qu'on appelle avec raison le jardin de l'Italie. Son origine est trop ancienne pour n'être pas un peu obscure : les historiens ne sont pas d'accord. Le silence de Tite-Live fait douter de l'ancienneté que quelques Auteurs lui attribuent. Elle fut saccagée par Attila Roi des Huns, rétablie ensuite par les soins de St Epiphane son Evêque : elle devint quelque temps après le siege du Royaume des Lombards.

Charlemagne ayant détruit ce Royaume en 755, Pavie passa à ses enfans & à ceux qui porterent après eux le titre d'Empereurs. Frederic Barberousse lui permit de se gouverner par ses loix. La division intérieure qui troubla cette ville ne la laissa pas longtemps dans l'état républicain. Les Comtes de Languesco & les Seigneurs de Beccaria se disputerent pendant quelque temps le gouvernement. Matthieu Viscomti s'en empara l'an 1315. Elle tomba ensuite

Digitized by Google

sous les loix de Jean Roi de Boheme dans cette grande révolution dont j'ai parlé. Azon Visconti la lui enleva avec le secours de Mrs. de Beccaria, à qui les Visconti laisserent la Seigneurie de cette ville, à condition qu'ils la tiendroient en quelque façon sous leur dépendance. Matthieu Villani dit que ces Messieurs *traitoient Jean Viscomti comme leur maître, quoiqu'ils fussent Seigneurs de Pavie* (*a*). L'attachement des Beccaria aux Viscomti les maintint quelques années dans cette seigneurie. Galeas la convoitoit ; elle étoit fort à sa bienséance par mille raisons qui le déterminerent peut-être à se brouiller avec les Beccaria. Quoiqu'il en soit il y mit le siege dans le mois de Mai 1356, & comme il vit que ce siege tireroit en longueur, il fit bâtir trois forts de bois pleins de gens armés qui tenoient la ville bloquée & empêchoient que rien y entrât. AN. DE J. C. 1357.

Jean Paleologue, Marquis de Montferrat, que l'Empereur avoit nommé son Vicaire à Pavie & qui avoit lui-même des vues sur cette ville, ne voulant pas souffrir qu'elle tombât dans les mains des Viscomti, avec qui il étoit en guerre, alla la secourir. Les habitans firent une sortie, dans laquelle les trois forts qui la tenoient bloquée furent emportés. Corio dit que le Marquis en partant après cette expédition emmena avec lui les principaux de la maison de Beccaria pour s'en assurer.

Il y avoit alors dans cette ville un homme singulier qui y jouoit en petit le rôle que Rienzi avoit joué en grand dans la ville de Rome. On l'appelloit *Vill. l. 8. cap. 2, 3, 4.*

(*a*) E i signori di Pavia ch'erano què da Beccaria l'ubidivano come signore, benche la città fosse all'loro governamento. *Vill. l. 3. cap. 2.*

AN. DE J. C. 1357.

Jacques Boſſolaro, parce que ſon pere étoit layetier *. Un excès de dévotion lui fit abandonner le monde de bonne heure pour mener dans un déſert la vie érémitique : enſuite voulant entrer en religion, il prit l'habit des Hermites de St. Auguſtin, où il acquit bientôt une grande réputation de ſcience & de ſainteté. Le jour des Cendres il fit dans la ſalle de l'Evêché un diſcours au peuple qui eut tant de ſuccès qu'on l'obligeât à prêcher pendant tout le Carême. Sa réputation attira de tous côtés à ſes ſermons une foule incroyable qui augmentoit tous les jours ; ſes auditeurs étoient enchantés ; on ne parloit que de frere Jacques. (a) Encouragé par l'empreſſement & la confiance qu'on lui marquoit, il déclama avec force contre l'uſure, les monopoles & les parures des femmes : l'effet de ces ſermons fut une réforme ſubite ; plus d'uſurier à Pavie ; les femmes renoncerent à toutes leurs parures ; on ne les vit paroître que dans des habillemens ſimples & honnêtes. Devenu encore plus confiant par un pareil ſuccès, il entreprit d'attaquer la tyrannie & les tyrans.

* Ouvrier qui fait de petites boîtes de bois.

Cela donna de l'inquiétude à Caſtellan & Milan de Beccaria, qui étoient alors Seigneurs de Pavie ; ils virent bien que c'étoit à eux que frere Jacques en vouloit ; ils conſpirerent contre lui à pluſieurs repriſes ; la trame ayant été découverte, les Paveſans jaloux de conſerver leur Prédicateur, l'eſcortoient partout où il alloit ; raſſuré par le zele de ſes compatriotes, il ſe déchaîna ſans ménagement contre les

(a) Corio dit que ce Moine étoit un grand Prédicateur, mais un fourbe : que le Marquis de Montferrat l'avoit établi pour gouverner Pavie à ſon nom, mais qu'il en uſurpa le gouvernement & commit de grandes cruautés. Corio contredit ſur cela les autres Hiſtoriens, ſur-tout Villani, & on ne peut pas compter ſur lui.

Digitized by Google

tyrans, exagéra leurs cruautés & excita le peuple à reprendre la liberté dont il avoit joui. Le Marquis de Montferrat avec qui il étoit d'intelligence, l'appuyoit ſecretement; cela le rendoit encore plus hardi. AN. DE J. C. 1357.

Un jour que ſon auditoire étoit bien rempli, après avoir échauffé les eſprits par ſes déclamations ordinaires contre les tyrans, il découvrit les pieges qu'on lui avoit tendus & exhorta les Paveſans à établir parmi eux un gouvernement républicain. Quand il vit ſes auditeurs bien diſpoſés, il lut dans la chaire une liſte de vingt Centurions choiſis parmi les plus honnêtes gens de la ville & les plus accrédités. Sur ces vingt il en nomma quatre pour être à la tête des autres. Le peuple les confirma ſur le champ & ils accepterent. Les Seigneurs de Beccaria voyant que le feu qui s'allumoit ſeroit difficile à éteindre, & voulant aller à la ſource du mal, entreprirent encore de ſe défaire du frere Jacques; mais leurs efforts furent inutiles; on lui avoit donné ſoixante hommes pour le garder.

Caſtellan qui étoit auprès du Marquis de Montferrat, crut devoir ſe rendre à Pavie dans une circonſtance ſi critique; mais le Marquis ne voulut pas le lui permettre. Milan ſon frere ſe voyant ſans reſſource & craignant les excès où peut ſe porter une populace ameutée, chercha les moyens de livrer Pavie aux Seigneurs de Milan; ſon frere y conſentoit. Le frere Jacques ayant éventé la mine, monta en chaire, découvrit la trahiſon, tonna contre les traitres & ordonna à un Centurion d'aller dire au Seigneur Milan de ſortir ſur le champ de Pavie & de tout le territoire.

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1357.

La femme du Marquis de Montferrat étant morte dans ces entrefaites, Caſtellan ſaiſit ce moment où le Marquis occupé des obſeques de ſa femme ne penſoit pas à lui, il alla trouver ſon frere ; ils reçurent dans leurs châteaux des troupes que les Viſcomti leur envoyerent, ſe flattant par leur ſecours & les intelligences qu'ils avoient dans la ville d'y rentrer bientôt.

Frere Jacques découvrit toutes leurs menées, & fit ſortir de la ville tous ceux qui leur étoient attachés. On en prit cent ; il y en eut douze de décapités, parmi leſquels il y avoit cinq Juges ou Avocats ; les autres furent déclarés libres à la volonté du frere Jacques & du peuple. On rappella les Guelphes exilés ; le Comte Philippe & le Comte Jean avec toute leur famille, qui avoient été chaſſés par les Seigneurs de Beccaria, rentrerent dans la ville. Grande réforme dans le gouvernement ; quoiqu'il fût au nom du peuple, rien ne ſe faiſoit d'important ſans prendre l'avis du frere Jacques, qui au fond étoit maître de tout. Corio dit que *ſes ordres étoient reſpectés comme des bénédictions.* Cela ne changea rien à ſon train de vie monaſtique ; au contraire il n'en devint que plus aſſidu aux exercices de ſon couvent, ce qui redoubloit la confiance du peuple.

L. 8. cap. 4. Villani, de qui j'ai tiré tout ce recit, le termine par cette réflexion : *la tyrannie des Seigneurs de Beccaria, qui avoit reſiſté à la grande puiſſance des Seigneurs de Milan, ne put tenir contre les ſermons d'un petit Moine. Cette ville qui ſe trouvoit libre après avoir chaſſé ſes tyrans, ſe trouva bientôt après ſoumiſe à un joug plus dur & plus difficile à ſecouer.*

J'ai

J'ai parlé des efforts que Galeas fit en 1356 pour s'emparer de Pavie, des trois forts qu'il avoit fait construire pour resserrer cette ville & la prendre ensuite avec plus de facilité. J'ai dit que ces trois forts furent emportés par une sortie de la garnison soutenue des troupes du Marquis de Montferrat. Cette sortie fut conseillée par le frere Jacques, qui se mit à la tête du détachement. Il agissoit alors de concert avec les Seigneurs de Beccaria, unis avec le Marquis de Montferrat contre les Viscomti. AN. DE J. C. 1357.

L'année suivante les choses changerent de face; les Seigneurs de Milan assez occupés contre la ligue ne purent pas faire le siege de Pavie. Frere Jacques profita de ce repit pour attaquer les Seigneurs de Beccaria. Galeas, hors d'état d'employer la force, pria Pétrarque d'écrire à ce Moine une lettre énergique pour lui faire sentir l'irrégularité de sa conduite & combien elle juroit avec sa profession. Il paroît que Pétrarque avoit des liaisons assez étroites avec le frere Jacques, j'ignore ce qui pouvoit y avoir donné lieu; voici la lettre qu'il lui écrivit. Comme elle est fort longue, j'en ai supprimé une partie, & sur-tout une grande quantité de passages de l'Ecriture & des Peres, tendants à prouver que la paix est un grand bien; que l'Evangile ne respire que la paix, & que les Ministres du Seigneur doivent y porter les peuples.

» Mon cher frere, je vous ai souvent averti de » penser à votre état & de faire votre devoir, qui » est de prêcher la paix. Aux avis j'ai joint les prie- » res, pour voir si l'amitié feroit plus d'impression » sur vous que la raison. Je vous ai conjuré par tous *Fam. l. 10. ep. 17.*

AN. DE J. C. 1357.

» les Saints & sur-tout par le nom sacré de St. Au-
» gustin votre maître & mon patron de faire servir
» à des négociations de paix cet esprit supérieur,
» cette éloquence victorieuse dont le ciel vous a doué;
» d'éteindre cette flamme de discorde dont votre ville
» est embrasée, de réprimer cette enflure d'orgueil
» qui empêche vos concitoyens de suivre les conseils
» pacifiques qu'on leur donne. Je ne vous deman-
» dois rien de difficile & qui dût vous coûter. Y a-
» t-il rien qui convienne mieux à un Religieux, à
» un disciple de St. Augustin, qui répete si souvent
» dans ses ouvrages que *la paix est le plus grand*
» *bien dont les hommes puissent jouir & celui qu'ils*
» *desirent le plus* ?

» Serviteur de Bellone plutôt que de Marie, sous
» l'habit religieux, sous la tunique de Jesus-Christ,
» vous couvrez des projets de guerre. Que dis-je !
» vous les manifestez par vos paroles & par vos ac-
» tions. Il semble que vous mettiez votre gloire à
» faire dire de vous par votre siecle & par la pos-
» térité : c'est le frere Jacques qui a allumé par ses
» conseils, entretenu par son éloquence, nourri par
» son esprit cette guerre ruineuse pour sa patrie, fu-
» neste à toute l'Italie. Au lieu d'être un ministre
» de paix il souffle la guerre ; on peut lui appli-
» quer ce qu'on disoit faussement de Jeremie : *cet*
» *homme ne veut pas la paix de son peuple, mais sa*
» *perte* (*a*).

» Etes-vous capable d'entendre tranquillement la
» vérité de la bouche d'un ami ? Il n'est pas douteux
» que si vous n'existiez pas, tant de milliers d'hom-

(*a*) Si quidem homo hic non quærit pacem populo, sed malum. *Jerem.*

» mes qui habitent la plus belle & la meilleure con-
» trée du monde vivroient en paix ; on ne verroit pas AN. DE J. C. 1357.
» ces étendards déployés dans des champs dévaſtés ;
» ces maiſons en feu dans des villages abandonnés ;
» ces grandes villes dans le deuil & la déſolation ; nos
» fleuves ne ſeroient pas teints du ſang que votre
» éloquence a fait répandre. Que vous êtes heureux
» d'être parvenu à ce degré de gloire militaire ſans
» vous donner aucun mouvement, ſans courir aucun
» riſque ! Il ſemble que le Pſalmiſte vous avoit en vue
» quand il diſoit : *ils nourriſſent dans leur cœur de*
» *mauvais deſſeins ; ils font ſans ceſſe la guerre.* Com-
» ment cela ? eſt-ce en montant à cheval, en prenant
» des armes, en conduiſant des troupes ? Non, c'eſt
» *en aiguiſant leurs langues comme des ſerpents, en*
» *faiſant diſtiller de leurs levres le venin de l'aſpic* (*a*).
» Ne valoit-il pas mieux employer cette langue à
» chanter les louanges de Dieu qu'à amuſer la popu-
» lace par des contes agréables, à prendre vos ci-
» toyens, pour ainſi dire, à la pipée par des ſons
» flatteurs, à les ſéduire par les charmes de votre
» éloquence, pour leur faire commettre mille cri-
» mes dont vous êtes reſponſable devant Dieu &
» devant les hommes. Oui, cette langue enchante-
» reſſe eſt la ſource des calamités publiques. Plût à
» Dieu que vous l'euſſiez coupée avec vos dents &
» jettée aux chiens ! Si vous ne pouviez pas, ou ſi
» vous ne ſaviez pas parler, l'Italie ſeroit tranquille.
» Cette guerre fera paſſer votre nom à la poſté-
» rité ; les Hiſtoriens qui en parleront vous mettront

(*a*) Cogitaverunt iniquitates in corde, totâ die conſtituebant prælia. Acuerunt linguas ſuas ſicut ſerpentes, venenum aſpidum ſub linguis eorum. *Pſ.* 139.

An. de J. C. 1357.

» à la tête de leur narration. Les Peintres qui en » traceront les événemens placeront votre image » parmi celles des guerriers qui s'y feront distin- » gués. Au milieu des casques, des piques & des » boucliers, on verra un Moine vêtu de noir, por- » tant par-tout le flambeau de la discorde, condui- » sant les troupes & dirigeant les opérations de la » guerre. Cela fera en vérité un tableau singulier » & admirable.

» Est-il possible que vous placiez votre bonheur » & votre gloire dans la ruine de votre patrie, dé- » solée en dehors par une armée que vous y avez » attirée ; en dedans par votre langue dont vous vous » servez comme d'un belier pour renverser ses édi- » fices ? Amphion bâtit Thebes au son de sa lyre ; » vous avez détruit Pavie aux sons de votre voix. » Ville ancienne, belle, heureuse même, si elle ne » vous avoit pas porté dans son sein. Je sais ce que » vous pouvez dire pour votre justification. Pavie » étoit assiégée ; vous l'avez soulagée par la mort » ou l'exil d'une partie de ses habitans ; elle n'avoit » qu'une place, vous en avez fait plusieurs en dé- » molissant les maisons. Il faut l'avouer : voilà une » cruelle façon de soulager une ville assiégée.

» Est-ce uniquement le desir de passer pour un » homme éloquent qui vous détermine à faire tant » de mal à votre patrie ? Non, je suis persuadé » que vous avez des vues plus relevées, que vous » tendez à quelque chose de plus grand : mais lisez » l'histoire, vous ne trouverez personne qui ait pris » les mêmes moyens que vous pour arriver à votre » but, qui y soit parvenu comme vous, sans em-

Digitized by Google

„ ployer d'autres armes que ſa langue. Ciceron chaſſa
„ de Rome Catilina par ſa ſeule éloquence, mais il
„ ne vouloit que la liberté de ſa patrie. Piſiſtrate de-
„ vint tyran d'Athenes autant par les armes que par
„ le diſcours. Je ne vois que Periclès qui ait réuſſi
„ comme vous à détruire une ville floriſſante par une
„ éloquence déſarmée ; mais quelle différence ! ſa
„ naiſſance étoit illuſtre ; il n'avoit pas fait des vœux
„ de religion. Vous, mon frere, né parmi le peu-
„ ple, lié par des vœux de pauvreté & d'obéiſſance,
„ au lieu d'obéir aux pauvres, vous voulez com-
„ mander aux riches ; & ſi vous y réuſſiſſez, n'en
„ tirez pas vanité, attribuez vos ſuccès plutôt à la
„ ſimplicité des gens à qui vous avez à faire qu'à l'é-
„ légance de vos diſcours, que je ne conteſte pas ce-
„ pendant : eh ! que ne puis-je louer votre fidélité,
„ comme je loue votre éloquence & votre eſprit !
„ Mais ſi vous aimiez votre patrie, votre mere,
„ vous vous ſoumettriez à elle, au lieu de la ſou-
„ mettre à vous.

AN. DE J. C. 1357.

„ Ignoble, pauvre, ſeul, déſarmé, vous êtes venu
„ à bout de régner par des moyens ſinguliers &
„ inouis. La capitale du Royaume des Lombards eſt
„ devenue le ſiege de votre Empire ; j'applaudis à
„ vos ſuccès. Vous avez fait rentrer dans votre ville
„ cet exilé illuſtre par ſes victoires, qui, comme un
„ autre Hercule, purgera la terre des monſtres qui
„ la déſolent. Vous avez déployé toute la chaleur
„ de votre ame dans la priſe du fort de Nançano.
„ Veillez ſur cette citadelle ; ayez ſoin des priſonniers
„ que vous y avez faits. Ne vous laiſſez pas domi-
„ ner par l'orgueil, & quand vous menerez en

AN. DE J. C. 1357.

„ triomphe les vaincus attachés à votre char, faites qu'on y voie dans votre cortege l'enſeigne de „ la clémence.

„ Parlons ſérieuſement ; ami, rentrez en vous-même ; n'examinez pas ce qui vous eſt avantageux, „ mais ce qui eſt convenable & décent. Oubliez ce „ que vous voudriez être, & penſez à ce que vous êtes „ par la nature, la fortune, votre profeſſion & la „ vie que vous avez menée : vous verrez combien „ cela s'accorde peu avec la tyrannie. Quand la fureur de dominer s'emparera de vous, jettez un „ coup d'œil ſur votre robe, vos ſandales, votre „ ceinture ; vous ne trouverez dans tout cela rien „ qui ſente le Prince ; c'eſt l'habillement d'un ſerviteur de Jeſus-Chriſt. S'il n'eſt pas poſſible de vous „ guérir de votre manie, régnez donc puiſque vos „ citoyens veulent bien le ſouffrir ; mais qu'il vous „ ſuffiſe de commander à ceux qui veulent obéir ; „ rendez la paix à votre ville ; n'eſt-elle pas aſſez „ déchirée ? Ne permettez pas qu'elle ſoit détruite. „ Voulez-vous régner ſur des ruines ? Faites comme „ Gedeon, qui ayant entendu le Seigneur lui dire : „ *la paix ſoit avec vous*, éleva ſur le champ un „ autel qu'il appella *la paix du Seigneur*. Céſar vou„ loit ſur la fin de ſes jours élever un temple au „ Dieu Mars. N'ayez pas la même idée ; ce qui „ convenoit au plus grand des guerriers ſeroit ridi„ cule dans un Moine. Si vous vous propoſez Céſar „ pour modele, ſoyez, comme lui, doux, clement, „ pacifique. Ceux qui ont lu les lettres qu'il écrivit „ pendant la guerre civile, conviennent que c'étoit „ là ſon caractere ; faites que ce ſoit le vôtre.

Digitized by Google

„ Contentez-vous d'être un bon Religieux, & ré- AN. DE J. C.
„ noncez à l'idée d'être tyran de votre patrie. Ne 1357.
„ deshonorez pas par des idées d'orgueil & de tyrannie
„ votre Ordre, qui eſt fondé ſur l'humilité & la dou-
„ ceur. Ne perdez jamais de vue que le corps véné-
„ rable de votre ſaint Fondateur eſt avec vous ſous
„ le même toit ; faites que votre imagination vous
„ préſentant ſans ceſſe ſon idée, le rende toujours
„ témoin de vos actions, de vos diſcours & même
„ de vos penſées. Sous ſes yeux vous craindrez de
„ faire des choſes qui offenſeroient votre maître &
„ votre Seigneur.

Ceux qui connoiſſent le plaiſir qu'un Religieux trouve à mettre en mouvement une grande ville, en criant & ſe démenant dans la chaire du Prédicateur, ne ſeront pas étonnés, quand je leur dirai que cette lettre fit peu d'impreſſion ſur le frere Jacques, & ne l'empêcha pas de continuer ſes manœuvres. Je ne puis me refuſer de raconter un tour aſſez plaiſant qu'il joua aux Seigneurs de Milan en 1357 ou 1358. Je parle d'après Villani mon Hiſtorien favori.

Les Paveſans avoient conſommé tout leur vin ; leurs vignes avoient été ravagées, par conſéquent point de vendanges à faire, ni de vin à eſpérer de leur crû. Reſſerrés comme ils étoient, il leur étoit difficile de faire entrer dans leur ville du vin étranger. Au commencement d'Octobre frere Jacques imagina de les mener faire vendanges dans les vignes de Milan ; projet hardi, ſingulier, mais qui fut bien conçu & bien exécuté. L'armée des Viſcomti étoit occupée au ſiege de Mantoue ; ils avoient peu de

M. Vill. l. 8. cap. 5.

Digitized by Google

troupes avec eux. Frere Jacques communiqua ſon projet au Marquis de Montferrat, & le pria de l'appuyer. Le Marquis vint ſe poſter aux portes de Milan avec douze cens chevaux & quatre mille fantaſſins. Les Paveſans ſortirent de leur ville, frere Jacques à la tête, avec tous les uſtenciles de vendange & les bêtes de ſomme qu'ils purent raſſembler ; ils allerent tous, hommes, femmes & enfans vendanger les vignes des Milanois ; tout cela fut fait dans un jour ſans rencontrer le moindre obſtacle ; les vendangeurs rentrerent gaiment dans Pavie chargés de vin & de raiſins, *à la grande honte des ſuperbes tyrans*, dit Villani. Cette entrepriſe ſi bien conduite fit beaucoup d'honneur au frere Jacques & redoubla la confiance qu'on avoit en lui. Je voudrois bien ſavoir ce que dit Pétrarque, quand il vit les tyrans de Milan dupés par un Moine, & les vendanges des Milanois faites par les Paveſans.

An. de J. C. 1267.

Cos grande vergogna de ſuperbi tyranni.

L'hyver ſe paſſa en négociations de paix. Au mois d'Avril de l'année ſuivante, Galeas alla mettre le ſiege devant Pavie par terre & par eau. Les Plaiſantins par ſon ordre avoient formé une petite flotte ſur le Teſin commandée par Fiorello de Beccaria. Les Paveſans l'attaquerent & furent battus. Frere Jacques recommença ſes déclamations en chaire contre les Seigneurs de Beccaria. Ce n'eſt rien de les avoir chaſſés, diſoit-il, ſi vous ne leur ôtez l'eſpérance de rentrer, qu'ils conſerveront toujours tant que leurs palais ſeront ſur pied. Il n'en fallut pas davantage, au ſortir du ſermon, tout le monde ſe mit en mouvement, hommes & femmes, grands & petits ; *comme les fourmis chacun emportoit quelque choſe.*

Digitized by Google

choſe. En peu de temps tout fut démoli ; il n'y reſta pas une pierre. A la fin de Mai, la paix fut conclue entre les Seigneurs de Milan & les Seigneurs confédérés. AN. DE J. C. 1357.

Au ſujet de Pavie on convint de s'en rapporter à la déciſion de l'Empereur, qui déclara que cette ville devoit reſter en liberté. Les Viſcomti peu contens de cette déciſion, bâtirent des forts pour tenir la ville bloquée & y envoyerent des troupes au printemps de l'année ſuivante 1359. Le Marquis de Montferrat trouva le moyen d'y entrer, fit une ſortie à la tête de la garniſon, ſurprit les aſſiégeans, les battit & détruiſit les forts. Les Viſcomti nullement découragés par cet échec, envoyerent une armée commandée par Luchin del Verme pour l'aſſiéger dans les formes, & y allerent ſouvent eux-mêmes pour preſſer les opérations du ſiege. *Vill. l. 8. cap.* 92.

Le Marquis de Montferrat prit à ſa ſolde la compagnie du Comte Lando, pour aller faire lever le ſiege de Pavie ; mais les Viſcomti la débaucherent ſuivant l'uſage, en propoſant une paie plus forte. Les Paveſans preſſés par la diſette, & n'ayant plus aucune eſpérance de ſecours, commencerent à ſe décourager. Le frere Jacques ne ceſſoit de les animer par ſes prédications & d'un ton prophetique leur annonçoit toujours de nouvelles victoires. Un jour l'argent lui ayant manqué, il parla avec tant de force contre le luxe, que les Dames lui porterent leurs diamans, leurs pierreries, leurs habits de prix ; les hommes tout ce qu'ils avoient en or & en argent. Il fit vendre tout cela à Veniſe, & en tira une ſomme conſidérable qui ſervit à ſoutenir le ſiege pendant *Vill. l. 9. cap.* 94.

AN. DE J. C. 1357.

quelque temps. Enfin les maladies, la famine, le déſeſpoir forcerent les aſſiégés à capituler. Frere Jacques traita avec Galeas & le trouva facile. Le deſir qu'il avoit de ſe voir maître de Pavie le porta à accorder tout ce qu'on lui demandoit. Il y fit ſon entrée dans le mois de Novembre, marquant beaucoup de confiance au Moine & même de vénération. Après avoir fait de concert avec lui tous les réglemens qu'il voulut dans la ville, s'être emparé de toutes les fortereſſes du pays, il s'en retourna enſuite à Milan, menant avec lui Frere Jacques & le comblant de careſſes. Dès qu'il y fut arrivé, il le livra aux Religieux de ſon Ordre, qui l'envoyerent à Verceil où il fut renfermé dans une forte priſon *avec un peu de lumiere & beaucoup d'incommodité*, dit Villani. Un Hiſtorien de Milan * ajoute qu'il fut mis dans une cage de fer. Je penſe qu'il ne tarda pas à ſe repentir de n'avoir pas ſuivi les bons conſeils que Pétrarque lui avoit donnés. On remarque comme un effet de la Providence qu'une aveugle préſomption lui fit négliger d'inſérer dans la capitulation quelques articles pour la ſûreté de ſa perſonne, qui n'auroient pas ſouffert la moindre difficulté. *Quand ceux qui ont quitté le monde pour embraſſer l'état religieux veulent ſe mêler des affaires du ſiecle, ils ſont ſouvent trompés par le démon, qui ſe transforme en Ange de lumiere, & faiſant crier par le peuple, C'EST UN SAINT, les précipite dans toute ſorte de travers de vaine gloire & même de cruauté.* C'eſt une réflexion bien juſte de Matthieu Villani.

Vill. l. 9. cap. 55.

* *Boſio hiſt. di Milano.*

Ibid.

Il dit qu'on accuſoit frere Jacques de cruauté, parce qu'il avoit fait périr bien du monde, & d'a-

Digitized by Google

varice, parce que sous prétexte de maintenir la religion il avoit fait un réglement pour faire payer l'amende à tous ceux qui n'alloient pas à la messe & à vépres. Ce réglement lui rendit beaucoup; il avoit des espions qui mettoient à contribution tous ceux qu'ils trouvoient en faute, en les menaçant de les déclarer. AN. DE J. C. 1357.

On trouvera peut-être que j'ai trop appuyé sur cet épisode; mais c'est un morceau d'histoire neuf, inconnu & que personne avant moi n'a imaginé de traiter; il contient cependant des anecdotes singulieres, plaisantes, & j'ose dire que s'il tomboit en bonnes mains il pourroit figurer avec la conjuration de Rienzi, quoiqu'il y ait beaucoup de différence entre l'un & l'autre, si on considére l'importance du sujet & la grandeur du théatre (*a*).

J'ai un peu interverti mon ordre chronologique, pour mettre sous le même point de vue tout ce qui regarde la prise de Pavie, & la conjuration du frere Jacques, dont j'ai voulu ne faire qu'un seul tableau. Il est temps de revenir à Pétrarque, que j'ai laissé dans sa nouvelle campagne de Garignano, où il passa l'été & une grande partie de l'automne, sans qu'il lui soit arrivé rien d'intéressant que j'aie pu découvrir.

(*a*) Mr. de la Bastie n'a pas été plus heureux dans cette occasion que dans les autres. Encore plein de Rienzi, il dit que le frere Jacques *fit élire des Tribuns du peuple & se plaça à la tête*. Je ne sais où il a pris cela. M. Villani, qu'il cite, n'en dit pas un mot. Mr. de la Bastie assure que Pétrarque dans sa lettre au frere Jacques *joignit des autorités tirées des auteurs profanes aux passages de l'Ecriture & des saints Peres*. Dans cette lettre il n'y a pas un seul auteur profane de cité. Il ajoute que *Pétrarque répond d'avance à tout ce que le frere Jacques auroit pu dire pour justifier sa conduite*: j'ai encore cherché cela & ne l'ai pas trouvé. Certainement Mr. de la Bastie n'a pas pris la peine de lire cette lettre: je pourrois lui faire souvent le même reproche.

AN. DE J. C 1358.

L'année ſuivante fut preſque entiérement conſacrée à ſon traité intitulé : *remede contre l'une & l'autre fortune.* Il eſt dédié à ſon ami Azon de Correge, dont la ſituation actuelle & la vie paſſée lui firent entreprendre cet ouvrage. Voici l'idée qu'il lui en donne dans une eſpece de dédicace qui eſt à la tête.

Præf. lib. de rem. utr. fort.

» Quand je conſidére l'inſtabilité des choſes humaines & les variations de la fortune, je ne trouve » rien de plus incertain & de plus inquiet que la vie » des hommes. La nature a donné aux animaux un » remede excellent pour les malheurs de cette vie, » qui eſt l'ignorance d'eux-mêmes. Il ſemble qu'elle » nous ait mieux traités en nous donnant l'intelligence, » le ſouvenir & la prévoyance, c'eſt un préſent admirable ſans doute, mais qui nous nuit plus qu'il » ne nous ſert. Toujours en proie à des ſoucis inutiles ou fâcheux, nous ſommes tourmentés par le » préſent, le paſſé & l'avenir. Les animaux ne connoiſſent que le mal préſent, il leur ſuffit de l'éviter : pour nous, comme ſi nous craignions de » n'être pas aſſez miſérables, nous joignons au mal » préſent le ſouvenir du mal paſſé & la crainte du » mal à venir. C'eſt un Cerbere à trois têtes avec » qui nous combattons ſans ceſſe. Ne vaudroit-il pas » mieux être privés de cette raiſon qui ne nous rend » ſupérieurs aux animaux que pour nous faire ſouffrir davantage ? Notre vie ſeroit gaie & heureuſe » ſi nous voulions : par le ſoin que nous prenons » de chercher des ſujets d'affliction, nous en avons » fait une affaire triſte & pénible. Nous paſſons les » premieres années de cette vie dans les ténebres de » l'ignorance, la ſuite dans la peine & le travail, la

Digitized by Google

» fin dans les douleurs, la totalité dans l'erreur ; ja-
» mais un jour entier pur & ſans nuage. An. de J. C. 1358.

» Examinons bien & ſoyons de bonne foi, nous » conviendrons que c'eſt notre faute. La fortune nous » fait la guerre. La vertu ſeule peut nous rendre » victorieux dans les combats qu'elle nous livre : » nous quittons ſes drapeaux, la partie n'eſt plus » égale ; la fortune ſe joue de nous, elle nous tourne » dans ſa roue, nous éleve & nous abaiſſe comme » il lui plaît. Nous ne devons l'imputer qu'à notre » légereté & à notre molleſſe.

» C'eſt un vieux mal, enraciné, difficile à gué-» rir, je le ſais bien ; mais il n'eſt pas incurable ; il » n'y a rien dont ne puiſſe venir à bout un eſprit » mâle & ferme, qui travaille avec envie de réuſſir. » L'entretien des gens ſages & la lecture des bons » livres, voilà les meilleurs remedes que je con-» noiſſe ; mais il faut y joindre le conſentement de » l'ame, ſans lequel les meilleurs conſeils devien-» droient inutiles. Quelle reconnoiſſance ne devons-» nous pas à ces génies du premier ordre, qui, » quoique morts pluſieurs ſiecles avant nous, vivent » encore avec nous, s'entretiennent avec nous, ſont » nos guides & nos maîtres, nous ſervent de pilo-» tes & de phares dans cette navigation de la vie » où notre vaiſſeau eſt ſans ceſſe agité par les ora-» ges des paſſions. C'eſt là la vraie Philoſophie qui nous » mene au ſalut par une route sûre & abrégée, & » non celle des écoles, qui nous élevant dans l'air » ſur des aîles trompeuſes, après nous avoir fait vol-» tiger au gré des vents des diſputes frivoles, nous » laiſſe retomber ſans nous avoir rien appris.

AN. DE J. C. 1358.

„ Cher ami ! je n'entreprends pas de vous exhorter à cette étude, que je juge néceſſaire. La nature vous a donné du goût pour la lecture & un deſir inſatiable de tout ſavoir ; mais la fortune vous a plongé dans une mer d'affaires & de ſoins, qui, ſans vous ôter l'envie d'apprendre, ne vous laiſſent pas le temps d'étudier. Vous aimez le commerce des ſavans ; dérobant tous les jours quelques heures à vos affaires pour vous entretenir avec eux, vous ſortez toujours de ces entretiens plus inſtruit ; & j'ai remarqué que ſouvent votre mémoire vous y tenoit lieu de livres. Il eſt inutile de vous inviter à faire ce que vous avez toujours fait ; mais comme vous ne pouvez pas tout lire, tout entendre, tout retenir, je crois qu'il eſt à propos de munir votre eſprit de quelques maximes courtes & préciſes, qui vous ſerviront d'armes journalieres dans les aſſauts que la fortune vous livre, ſans négliger les grands préceptes de la ſageſſe, qui demandent plus d'application.

„ Le vulgaire croit n'avoir à combattre que la fortune adverſe, & les Philoſophes ont décidé que c'étoit le combat le plus difficile. Pour moi je ne penſe pas comme eux ; je crois qu'il eſt plus aiſé de ſe bien conduire dans l'adverſité que dans la proſpérité ; que la fortune eſt plus inſidieuſe, plus dangereuſe, quand elle nous careſſe, que quand elle nous menace ; c'eſt l'expérience qui me l'a appris & non les raiſonnemens, ni les livres. J'ai vu bien des gens ſoutenir avec courage de grandes pertes, la pauvreté, l'exil, la priſon, les tourmens, la mort & des maladies même pires que la

„ mort. Je n'en ai point vu à qui la puiſſance, les
„ richeſſes & les honneurs n'aient tourné la tête. AN. DE J. C. 1358.

„ Combien de fois a-t-on vu la bonne fortune renverſer des gens que la mauvaiſe n'avoit pu ébranler ? L'ame amollie par la proſpérité, ſuccombe „ aux careſſes de la fortune, après avoir réſiſté à „ ſes menaces : c'eſt ce qui faiſoit dire à Horace : „ *apprenez à ſupporter une grande fortune.* Il jugeoit „ donc cela difficile, puiſqu'il diſoit qu'il falloit l'apprendre. Bene ferre magnam diſce fortunam.

„ Seneque nous a laiſſé un petit traité où il n'eſt „ queſtion que de la mauvaiſe fortune. Je ne ſais s'il „ a oublié de parler de la bonne, ou s'il a négligé „ de le faire, parce qu'il croyoit qu'il eſt plus aiſé „ de la ſupporter. Mon deſſein eſt de parler de l'une „ & de l'autre. Je n'entreprends pas de corriger Seneque, ni même de le critiquer ; mais pourquoi „ ne traiterois-je pas avec mon cher Azon un ſujet „ qu'il a traité avec ſon ami Gallion ? La vérité & „ la vertu ne ſont-elles pas des biens communs qui „ appartiennent à tout le monde ? Vous ſavez le peu „ de temps que j'ai mis à faire cet ouvrage ; perſonne ne peut vous inſtruire mieux que moi de „ l'eſprit dans lequel il a été compoſé. Plus occupé „ des intérêts du Lecteur que de la gloire de l'Ecrivain, je me ſuis moins attaché à ce que mon „ ſujet m'offroit de brillant qu'à ce qui me paroiſſoit „ pouvoir vous être utile. J'ai voulu que vous y trouvaſſiez, comme dans une petite boîte aiſée à porter, un antidote préparé par une main amie contre le poiſon de la bonne & de la mauvaiſe fortune. Elle eſt redoutable ſous ces deux faces ; cela

An. de J. C. 1358.

„ n'eſt pas douteux. Dans l'une il faut un frein pour „ réprimer les ſaillies d'une ame fougueuſe qui s'em- „ porte : dans l'autre il s'agit de conſoler, ſoula- „ ger, fortifier une ame affligée prête à s'abattre.

„ Lorſque l'idée m'eſt venue de travailler à cet „ ouvrage, votre image ſe préſentoit à moi ; vous „ m'excitiez à le faire, non par vos propos, puiſ- „ que vous l'ignoriez ; mais en me fourniſſant une „ matiere abondante. Dans tous les temps on a vu „ des gens que la fortune a comblés de biens & „ de maux, élevés au plus haut degré de ſa roue „ & précipités enſuite dans l'abyme ? Combien d'Em- „ pereurs Romains & de Rois étrangers renverſés „ de leur trône par leurs ennemis ou par leurs pro- „ pres ſujets ont perdu l'Empire & la vie ? Mais „ pourquoi chercher dans l'Antiquité ce qui s'eſt paſſé „ ſous nos yeux ? N'avons-nous pas vu des Rois „ étranglés avec une corde & cruellement déchirés ?

„ Quoique la nature vous eût donné un cœur de „ Roi, mon cher Azon, la fortune ne vous a point „ donné de Royaume ni ôté par conſéquent ; mais „ je doute que notre ſiecle fourniſſe un exemple de „ quelqu'un qu'elle ait auſſi bien & auſſi mal traité „ que vous. D'abord vous aviez une conſtitution ad- „ mirable, une ſanté à toute épreuve, des forces „ qui étonnoient tout le monde. Depuis quelques an- „ nées nous vous avons vu en peu de temps aban- „ donné trois fois des Médecins qui déſeſpéroient „ de votre vie. Le Médecin céleſte, qui a été vo- „ tre unique reſſource, en vous rendant la ſanté ne „ vous a pas rendu vos forces. Vous aviez une adreſſe,

Æripes. „ une agilité ſinguliere ; on vous appelloit *pied d'airain*, parce

„ parce que vous étiez infatiguable. A préſent on
„ vous voit tout courbé, pouvant à peine vous traî- AN. DE J. C. 1358.
„ ner. Vous marchez appuyé ſur les épaules de vos
„ gens, ou bien il faut que leurs mains vous placent ſur
„ le dos d'un cheval. Votre patrie vous a vu preſque
„ dans le même jour la gouverner en maître, & la
„ quitter pour aller en exil. Il n'y a peut-être per-
„ ſonne ſur qui nos Princes aient répandu avec plus
„ de profuſion leurs faveurs & leurs rigueurs. Au-
„ trefois ils ſe diſputoient votre amitié; a préſent
„ ils ont conſpiré votre perte & paroiſſent réunis
„ pour cela. Les uns, après vous avoir enlevé les
„ tréſors, les pierreries, les bijoux ramaſſés dans
„ votre proſpérité; après avoir fait périr dans les
„ tourments vos amis, vos clients, vos domeſti-
„ ques, attaquent votre tête. D'autres plus doux,
„ plus cléments ſe ſont contentés de s'emparer de
„ vos biens, de vos maiſons, de vos terres, d'un
„ patrimoine immenſe. Ceux qui vous ont vu paſſer
„ tout-à-coup de l'état le plus brillant à la plus grande
„ miſere regardent cela comme un prodige. Vous avez
„ perdu par la mort la plus grande partie de vos
„ amis; les autres, ſuivant l'uſage, vous ont tourné
„ le dos. A tant de calamités accumulées, s'eſt joint
„ une grande maladie qui a fait répandre le bruit de
„ votre mort, parce qu'on ne croyoit pas que vous
„ puſſiez vivre; elle vous a attaqué pendant que
„ vous étiez dénué de tout ſecours, loin de votre
„ patrie, de votre maiſon, dans une terre étrangere
„ inveſtie par des troupes ennemies, qui vous met-
„ toient hors d'état de recevoir quelque ſoulagement
„ d'un petit nombre d'amis que la fortune vous a

AN. DE J. C. 1359.

„ laiſſés. En un mot vous avez tout éprouvé, excepté „ la priſon & la mort. Mais que dis-je ! n'avez-vous „ pas ſenti toutes les horreurs de la priſon, quand „ vos ennemis y ont enfermé votre fidele épouſe & „ tous vos enfans, ſans vous en laiſſer un ſeul pour „ votre conſolation ? Et la mort, pendant que vous „ luttiez avec elle, ne vous a-t-elle pas enlevé dans „ la priſon un de vos enfans pour qui vous auriez „ donné votre vie ?

„ Nous voyons réuni en vous tout ce que l'Hiſ- „ toire Romaine nous raconte de Pompée & de „ Marius. La fortune vous a prodigué ſes biens & ſes „ maux. Ses careſſes n'ont pas fait ſur vous le mê- „ me effet que ſur ſes autres favoris qui ont marqué „ beaucoup plus d'arrogance. Ses menaces & ſes coups „ vous les avez ſupportés avec un courage qui vous „ a fait aimer & admirer de vos plus grands enne- „ mis. La vertu a cela de propre qu'elle ſe fait ai- „ mer des gens de bien & admirer des méchans ; le „ courage ſur-tout, qui préſente un air ſerein, tran- „ quille, agréable au milieu des ténebres & des ca- „ lamités.

„ A votre ancienne amitié pour moi vous avez ajouté „ un ſurcroit de bienveillance qui m'a ſurpris, par- „ ce que je ne le croyois pas poſſible. Cela m'a fait „ tout quitter pour travailler à un ouvrage où vous „ puiſſiez vous voir comme dans un miroir, rajuſter „ tout ce qui ne ſeroit pas en ordre & préparer vo- „ tre ame à tous les traits de la bonne ou de la mau- „ vaiſe fortune, de façon que vous puiſſiez dire „ comme Enée à la Sibille dans Virgile : *rien de* „ *tout cela ne me paroît nouveau ; j'ai tout prévu ;*

Digitized by Google

„ *je ſuis préparé à tout* (*a*).

An. de J. C 1352.

„ Je n'ignore pas que dans les maladies de l'ame, „ ainſi que dans celles du corps, on regarde les diſ- „ cours comme un remede peu efficace ; mais je ſais „ auſſi que les maladies de l'ame doivent être gué- „ ries par des remedes ſpirituels & inviſibles. Ceux „ dont le mal eſt cauſé par des préjugés, ſeront „ ſoulagés par des maximes vraies & puiſées dans la „ raiſon : on peut relever par de bons conſeils ceux „ que de mauvais conſeils ont fait tomber.

„ Quand on voit un ami dans le beſoin, ſi on lui „ donne tout ce qu'on a pour le ſoulager, on a rem- „ pli à ſon égard tous les devoirs de l'amitié, qui „ fait plus d'attention aux mouvemens du cœur qu'à „ la valeur de la choſe donnée. Un petit préſent peut „ être le témoignage d'un grand amour. Il n'y a rien „ que je ne vous deſire, & voici tout ce que je puis „ vous offrir. Je ſouhaite que ce petit traité vous ſoit „ utile ; s'il ne l'eſt pas, votre amitié m'excuſera. „ En voici en peu de mots toute la marche. Les „ quatre grandes paſſions ; l'eſpérance & la joie filles „ de la proſpérité ; la crainte & la douleur filles „ de l'adverſité, attaquent l'ame & lui lancent tous „ leurs traits. La raiſon qui commande dans la cita- „ delle les repouſſe. Avec l'eſprit que vous avez, „ vous connoîtrez aiſément de quel côté ſe déclare „ la victoire.

J'ajouterai peu de choſe à cette préface, pour donner une idée de l'ouvrage. Il eſt diviſé en

(*a*) ..... Non ulla laborum
O Virgo nova mi facies, inopinave ſurgit.
Omnia percepi atque animo mecum ante peregi. *Æneid. L. VI.*

An. de J. C. 1358.

deux livres : dans le premier la cupidité ou l'espérance & la joie, filles de la prospérité, présentent à l'ame les biens, les agrémens, les plaisirs de la vie qui peuvent la séduire & l'énivrer. La raison démontre que tous ces biens sont faux, frivoles, périssables, & qu'il ne faut pas y compter. Dans le second la crainte & la douleur, filles de l'adversité, font passer en revue les malheurs, les chagrins, les maladies, les calamités dont la vie humaine est empoisonnée. La raison fait voir que ce ne sont pas là de vrais maux, qu'ils ne sont pas sans remede, & qu'on en peut même tirer quelques biens.

Ce traité est plein d'esprit, d'érudition, de philosophie & de maximes vraies puisées dans le sein de l'expérience & dans les écrits des meilleurs Philosophes. La matiere est approfondie & égayée par mille traits de l'histoire ancienne & moderne.

Il fit beaucoup de bruit quand il parut : tout le monde voulut l'avoir. Le Roi Charles V. l'avoit dans sa bibliotheque ; il le fit traduire en François par Nicolas Orême. * Il a été traduit en Italien par Remigio Florentin ; en Espagnol par Antoine Obregon, &c. Depuis long-temps on ne le lit plus ; il seroit même difficile d'en soutenir la lecture ; en voici la raison. Le dialogue est mal fait ; les interlocuteurs sont des êtres moraux personifiés, qu'on mettoit à toutes sauces dans le siecle de Pétrarque & qui ne sont plus à la mode à présent. D'ailleurs les moralités dont ce livre est farci, sont usées, triviales, & ont été présentées mille fois sous une forme plus agréable dans des écrits modernes. Mais je crois pouvoir dire avec confiance que si on met-

* Cette traduction a été imprimée à Paris l'an 1514.

Digitized by Google

toit les ouvrages de Pétrarque à l'alembic, l'extrait qu'on en tireroit contiendroit ce qu'il y a de meilleur & de plus frappant dans nos livres de philoſophie & de morale ſur-tout. AN. DE J. C. 1358.

Je ne puis me refuſer de dire quelque choſe des malheurs d'Azon de Correge, qui firent naître à Pétrarque l'idée de cet ouvrage. Je prie le Lecteur de ſe rappeller ce que j'ai dit de lui dans le cours de ces Mémoires. Après avoir régné quelque temps à Parme ſa patrie avec ſes freres, forcé de vendre la ſeigneurie de cette ville, il ſe retira à Verone auprès de Maſtin & Albert de Leſcale ſes neveux, & voilà le principal aimant qui attiroit ſi ſouvent Pétrarque dans cette ville, où nous l'avons vu faire pluſieurs voyages. *Mém. tom. 1. fol. 170. & ſeq. Tom. 2. fol. 12. & ſeq.*

Après la mort de Maſtin de Leſcale, Azon s'attacha à Can le grand, ſon fils aîné & ſon ſucceſſeur. Can allant à Bolſano voir le Marquis de Brandebourg ſon beau-frere, qui étoit Comte de Tirol, laiſſa Azon ſon Lieutenant à Verone, & ordonna à tout le monde de lui obéir comme à lui-même. Fregnan de Leſcale, batard de Maſtin, homme hardi & entreprenant, voulut profiter de l'abſence de ſon frere pour s'emparer de la ſeigneurie. La nuit du 17 Février 1354. il fit courir le bruit que Can ſon frere étoit mort en Allemagne, & de concert avec Azon il fit ſortir les principales troupes de la ville, ſous prétexte qu'il falloit s'oppoſer à quelques mouvemens de Barnabé Viſcomti, n'y laiſſant que les ſoldats qui lui étoient affidés; le lendemain il ne lui fut pas difficile de ſe faire reconnoître Seigneur de Verone, étant appuyé par Mrs. de Gonzague, qui étoient

venus a ſon ſecours (*a*). Il parcourut toute la ville avec un ſceptre & fut proclamé.

AN. DE J. C. 1358.

Can informé de cette trahiſon, ſe hâta de retourner à Verone, dont on lui ouvrit les portes, dès qu'il ſe fut fait connoître. Après un combat aſſez vif dans lequel Fregnano fut tué, il ne trouva plus aucune reſiſtance & pardonna aiſément à ſon peuple les ſuites d'une erreur dans laquelle on l'avoit induit d'une maniere aſſez plauſible ; mais en revanche il crut devoir traiter avec la plus grande ſévérité les auteurs du complot. Il y eut pluſieurs Mantouans de pendus ; Mrs. de Gonzague furent mis en priſon, d'où ils ne ſortirent qu'à la ſollicitation de l'Archevêque de Milan & en donnant trente mille florins de rançon.

Il faut avouer que toutes les apparences étoient contre Azon. On ne peut nier qu'il ne fût plus coupable que les autres, ayant abuſé de la confiance que le Seigneur de Verone lui avoit témoignée. Il ne fut pas pris, parce que, prévoyant ce qui devoit arriver, il s'étoit retiré à Ferrare ; mais trois de ſes gens furent pendus, ſa femme & ſes enfans mis en priſon (*a*), tous ſes biens confiſqués. Non content de cela, Can fit mettre des fourches devant ſa porte, qu'il avoit ſoin de faire renouveller tous les ans tant qu'il vécut.

Chron. Regg. coll. Mur. tom. 18. fol. 174. Cor. hiſt. di Mil.

Gazata, Auteur de la Chronique de Reggio, & Corio dans ſon hiſtoire de Milan juſtifient Azon par

(*a*) Les Hiſtoriens diſent que les Gonzagues lui avoient fait naître cette idée comptant profiter eux-mêmes de cette révolution pour ſe rendre maîtres de Verone. Les Viſcomti y avoient auſſi penſé, & Barnabé y échoua.

(*b*) Ils y reſterent quelques années & n'en ſortirent qu'en payant treize mille florins. Pétrarque nous apprend qu'un de ſes enfans mourut en priſon. Les Auteurs contemporains n'en parlent pas.

Digitized by Google

la maniere dont ils racontent cet événement. Ils disent que Fregnano fit éveiller Azon sous prétexte qu'une Dame avec qui il étoit en commerce l'attendoit dans sa chambre ; Azon étant allé au rendez-vous avec empressement, y trouva Fregnano, qui lui fit part de son projet & le menaça de le faire mourir s'il refusoit de s'y prêter. Les liaisons étroites d'Azon avec Mrs. de Gonzague, l'extrême sévérité avec laquelle Can le traita lui & toute sa famille, & un mot de Villani qui dit qu'*il sortit de Verone avec un mauvais renom* (*a*) donnent lieu de croire qu'il étoit plus coupable qu'il ne paroît dans le récit des Auteurs que je viens de citer. D'un autre côté on peut dire que Can trompé par les apparences, porta sa vengeance trop loin à l'égard d'Azon & de sa famille. Ce qui est certain, c'est qu'il se rendit odieux à tout le monde par ses cruautés & que son frere Canfignore l'assassina publiquement dans les rues de Verone, le 14 Octobre 1359, sans que personne parût s'intéresser à son sort. Convenons que la catastrophe d'Azon de Correge est un de ces mysteres de l'histoire dont il est impossible de découvrir exactement la vérité.

AN. DE J. C. 1357.

Chron. Veron. Vill. l. 9. cap. 52.

Il faut rendre justice à Pétrarque ; les malheurs d'Azon n'affoiblirent pas son amitié pour lui, qui ne se démentit jamais, ni pendant sa vie, ni après sa mort. Il est singulier que dans les recueils de ses lettres, on n'en trouve aucune de celles qu'il lui écrivit, qui devoient être en grand nombre, car leur commerce dura long-temps. Je n'en ai trouvé qu'une

(*a*) Azzo da Corregio ch'era in Verona se n'usci non con buona fama. *Mat. Vill. l.* 3. *cap.* 100. La chronique de Zagata, imprimée à Verone, charge beaucoup Azon.

AN. DE J. C. 1358.

dans un manuscrit de la bibliotheque Médicis à Florence, que Mr. l'Abbé Bandini a eu la bonté de me faire copier ; j'ai cru devoir la placer ici ; la date de l'année n'y est pas ; mais elle est certainement de cette année 1358, ou au plus tard de la suivante 1359. Voici l'adresse : *A magnifique Seigneur Azon de Correge, mon maître & mon bienfaiteur.*

Bibl. Laur. Plut. LIII. cod. XXXV. fol. 14. Milan, 19 Septembre.

„ Je prens Dieu qui voit tout à témoin que vos „ lettres me donnent toujours beaucoup de joie & „ de consolation ; mais les dernieres m'ont fait plus „ de plaisir que les autres, parce qu'elles m'ont tiré „ de l'inquiétude où j'étois sur votre état. J'ai été „ charmé d'apprendre que je vous verrai bientôt dans „ la bienveillance & les bonnes graces de mon magni„ fique Seigneur ; chose que j'ai toujours desirée & „ à laquelle j'ai travaillé de toutes mes forces, per„ suadé que cela seroit agréable, utile & honorable „ à tous les deux. Je vous ai écrit deux fois cette „ année à ce sujet, & je vous ai envoyé un domesti„ que porter les lettres, mais sans succès. Grace au „ Seigneur je vois, ou du moins je verrai bientôt „ ce que j'ai tant souhaité. Je puis vous assurer, „ comme témoin, que mon maître n'a jamais été ani„ mé à un certain point contre vous, & que la guerre „ présente ne lui a jamais fait oublier entiérement „ l'ancienne amitié qui vous unissoit. Je vous le dis „ pour vous engager à l'aimer & à le révérer de plus „ en plus, comme je sais que vous avez toujours „ fait. Je suis sensible à l'empressement que vous „ me témoignez de me voir & nullement étonné, en „ ayant reçu tant de preuves. Mon maître est ab„ sent ; je ne doute pas qu'à son retour il ne m'ac-

corde

„ corde la permiſſion d'aller vous voir, & je regar- AN. DE J. C. 1358.
„ derai cela comme une grande récompenſe. Le Sei-
„ gneur vous conſerve.

Cette lettre a beſoin encore de quelques éclairciſſemens. Azon, après la cataſtrophe de Verone, ſe retira à Mantoue auprès des parens de ſa femme. Là, il ne put ſe diſpenſer d'épouſer la querelle de Mrs. de Gonzague contre les Seigneurs de Milan. Voilà ce qui le brouilla avec Galeas Viſcomti, avec qui il avoit été autrefois extrêmement lié, comme il paroît même par la lettre que je viens de rapporter. Je ne doute pas que Pétrarque n'ait beaucoup contribué à la paix conclue le 8 Juin de cette année entre ces Seigneurs, qui étoient tous las de la guerre, & qu'il n'y ait pris beaucoup de part.

Un des articles de cette paix portoient qu'Ugolin de Gonzague épouſeroit Catherine Viſcomti, fille de Matthieu.

Les noces furent célébrées à Milan avec beaucoup de magnificence. Barnabé fit baptiſer en même temps un de ſes enfans qui venoit de naître. Grandes fêtes qui durerent pluſieurs jours, des joutes, des tournois & tout ce qui peut annoncer la joie publique.

Pétrarque étoit allé au commencement du printemps à ſa campagne de Linterno pour pouvoir travailler plus tranquillement à ſon traité *des Remedes contre l'une & l'autre fortune.* Les Chartreux, avec qui il vivoit beaucoup, ne parloient que de la ſainteté & des vertus de leur Général. Pétrarque ne l'avoit jamais vu ; mais il le connoiſſoit de reputation. C'étoit ce Jean Birel, dont j'ai parlé, que les Cardinaux auroient fait Pape dans le conclave qui ſuivit la *Mém. tom. 11 fol. 278.*

AN. DE J. C. 1357.

mort de Clement VI, si le Cardinal de Taleirand ne s'y étoit opposé, craignant que ce saint homme ne voulût mettre la réforme dans le sacré College.

Pétrarque, pressé par les Chartreux de lui écrire, se rendit à leurs desirs ; il avoit une belle occasion pour lui faire tenir sa lettre. Le Prieur de la Chartreuse de Milan alloit partir pour un Chapitre général qui devoit se tenir à la grande Chartreuse. Voici un extrait de cette lettre. Elle est datée *de la Chartreuse de Milan, où j'habite, le 25 Avril.*

Sen. l. 15, ep. 8.

„ Plein d'étonnement & d'admiration, je vous parle „ comme je parlerois à Jesus-Christ même, qui habite dans votre cœur, je ne puis en douter ; car „ le cœur de l'homme juste n'est-il pas le temple où „ Dieu reside ? On dit que vous êtes un Ange, que „ que vous menez la vie qu'un Ange meneroit s'il „ étoit sur la terre. Pour moi je vous vois comme un „ astre qui se leve du haut de la grande Chartreuse „ pour éclairer un monde plein de pécheurs, comme „ on voit l'étoile du matin se lever sur une montagne à l'orient. Que vous êtes heureux & que je „ suis malheureux. Pendant que je navige sur cette „ mer battu par les tempêtes, ayant toujours devant „ les yeux la mort que je crains, arrivé au port, „ vous êtes, pour ainsi dire, dans le vestibule du „ paradis avec l'espérance ou plutôt la certitude d'une „ vie heureuse, qui ne finira jamais.

Après lui avoir demandé le secours de ses prieres, il finit sa lettre en disant :

„ D'où peut me venir cette confiance vis-à-vis „ d'un homme que je n'ai jamais vu ? Ce n'est pas „ mon mérite qui me la donne, mais cet amour que

„ j'ai toujours eu pour vous & pour votre saint trou- AN. DE J. C. 1353.
„ peau ; c'est l'idée que j'ai de votre sainteté qui me fait
„ espérer un accès facile auprès de vous. Souvent on
„ aime mieux ce qu'on ne voit pas que ce qu'on
„ voit. Tout pécheur que je suis, je vous vois dans
„ celui qui nous voit tous & dans qui nous verrons
„ tout. Quoique cette façon de voir soit la meilleure
„ & la plus sûre, je voudrois que mes yeux jouissent
„ du plaisir de vous contempler. Quoique j'entende
„ parler de vous à tout le monde & qu'on me ré-
„ pete même vos saintes paroles, je voudrois que
„ mes oreilles eussent la satisfaction de les entendre
„ de votre propre bouche : enfin, quoique je vous
„ embrasse tendrement avec les bras de l'ame, je
„ voudrois pouvoir vous serrer étroitement avec les
„ bras du corps, & que ma main eut le bonheur de
„ toucher cette main consacrée à Dieu .... la main
„ d'un grand homme que je révére.

„ Je vous connois plus que vous ne croyez. Placé
„ dans un endroit élevé, votre vertu vous fait con-
„ noître de bien des gens que vous ne connoissez pas.
„ A cela se joint le gage précieux que je vous ai con-
„ fié ; ce frere unique enrôlé dans la milice de Jesus-
„ Christ sous vos auspices & sous vos drapeaux. De
„ tous les biens que j'ai reçus de la nature ou de la
„ fortune, il n'y en a aucun qui me soit aussi cher.
„ Je sais que vous l'aimez comme votre fils ; vous
„ me l'avez enlevé ; je m'en console, je m'en réjouis
„ même par l'espérance de son bonheur ; que dis-
„ je ! Je me sens glorieux d'avoir un frere digne de
„ servir Jesus-Christ dans votre sainte famille. Voilà
„ ce qui m'a donné tant de confiance avec vous. Le

An. de J. C. 1352.

», Prieur de la Chartreuse de Milan, qui vous présentera ma lettre & mes hommages, pourra vous „ faire connoître les sentimens qui m'animent pour „ vous & pour vos Religieux.

Le Prieur de la Chartreuse de Milan, en revenant du Chapitre, porta à Pétrarque la réponse de Jean Birel, qui le grondoit beaucoup des louanges excessives qu'il lui avoit données, disant qu'il ne convenoit pas de louer un homme vivant en parlant à sa personne. Dans cette lettre il exhortoit Pétrarque d'employer les grands talens que Dieu lui avoit donnés à des ouvrages de piété & de morale, il le prioit de faire un traité *de la dignité de la condition humaine*, que le Pape Innocent III. avoit promis, en publiant son traité *de la misere de l'homme* (*a*).

Pétrarque fit une réponse au Général des Chartreux, dans laquelle après s'être justifié des louanges qu'il lui avoit données par l'exemple des plus grands Saints, Augustin, Jerome, Ambroise, Jean Chrisostome, &c. il lui dit :

Sen. l. 15. ep. 9. Elle est sans date.

„ Je pourrois vous faire le même reproche avec „ bien plus de fondement. Je ne mérite ni ne demande les éloges que vous donnez à mon esprit. „ Vous voulez que je remplisse les promesses des „ autres, moi qui ne puis pas remplir les miennes : „ vous me proposez de faire un livre promis „ pour un homme que son esprit & sa vertu „ éleverent avant le temps au souverain Pontificat. A „ peine a-t-il fini son traité *de la misere humaine* ; „ il n'a pas pu ou voulu faire le traité qu'il avoit

(*a*) Ce traité *de Miseria hominis* a été imprimé plusieurs fois à Cologne, à Lyon & à Douai.

„ annoncé *de la dignité de la condition humaine*, An. de J. C. 1358.
„ peut-être le trouvoit-il trop difficile pour lui &
„ vous voulez que je l'entreprenne, moi ! qui ſuis-
„ je donc ? quels talens ai-je pour cela ?

„ Innocent III, abſtraction faite du Pontificat ;
„ étoit un des plus ſavants hommes de ſon ſiecle ;
„ il a été un grand Pape. J'ai entendu des Cardinaux
„ d'une nation ennemie de la nôtre, gens de mérite,
„ parler de lui. La vérité les forçoit de dire que per-
„ ſonne après lui n'avoit fait autant d'honneur au St.
„ Siege. Vous partagez le travail entre lui & moi
„ de façon que vous me chargez de la partie la
„ plus difficile. Tout le monde ſait que la miſere
„ humaine eſt très-grande, que c'eſt un ſujet facile
„ à traiter ; la félicité humaine au contraire courte,
„ mince & difficile à manier. Je ſuis perſuadé que
„ l'idée de me charger d'un fardeau ſi peſant ne vous
„ eſt venue que de la trop bonne opinion que vous
„ avez conçue de moi & de mon eſprit. Vous avez
„ jugé avec raiſon que je n'avois rien de mieux à
„ faire que ce que vous m'ordonneriez. Mes occu-
„ pations s'y oppoſent ; elles ſont en ſi grand nom-
„ bre que ſi vous les ſaviez, vous auriez pitié de
„ moi, ou vous vous en moqueriez ; ce qui eſt cer-
„ tain, c'eſt qu'elles ne ſont l'ouvrage ni de l'ambi-
„ tion ni de la cupidité. Je ne voudrois ni vous re-
„ ſuſer ce que vous me demandez, ni vous promet-
„ tre quelque choſe au-deſſus de mes forces. J'eſ-
„ ſayerai cependant & je verrai ſi je puis me déro-
„ ber quelques heures que je vous conſacrerai, avec
„ plus de confiance en vos prieres qu'en mes talents.

„ J'ai ſur le métier un traité des remedes contre

AN DE J. C. 1358.

„ l'une & l'autre fortune, dans lequel je tâche de
» réprimer ou d'extirper, s'il eſt poſſible, les paſ-
» ſions de l'ame. J'en étois au Chapitre *de la Triſteſſe*
» *& de la Miſere*, lorſque j'ai reçu votre lettre. Je
» crois ne pouvoir guérir cette maladie de l'ame,
» qu'on appelle *Triſteſſe* qu'en cherchant les ſujets
» de joie que peut fournir la dignité de la condi-
» tion humaine. On diroit que vous ſaviez à quoi je
» travaillois quand vous m'avez écrit, & que vous
» m'avez voulu preſſer de l'aiguillon. Il eſt certain
» que cela m'a animé ; croyant vous voir & vous
» obéir, je travaille avec plus de courage : dans le
» fond c'eſt là ce que vous me demandez, & ſi je
» ne puis pas traiter le ſujet en particulier & avec
» plus d'étendue, vous aurez au moins cela.

Petr. Dorlandius Chron. Carth. Arn. Boſtius de vir. ill. Carth.

Le commerce de Pétrarque avec Jean Birel ne dura pas long-temps ; ce Général des Chartreux mourut quelque temps après en odeur de ſainteté (le 6 Janvier 1360.) On prétend qu'il a fait pluſieurs miracles, & il eſt certain qu'on a canoniſé pluſieurs Saints qui ne le méritoient pas autant que lui. On demande pourquoi les Chartreux qui ſont ſi riches ne font pas les frais de ſa canoniſation ; c'eſt qu'ils ſont plus occupés à ſe ſanctifier qu'à ſe faire canoniſer.

Pétrarque paſſa l'automne à ſa maiſon de Linterno ; je ne ſais s'il fut attaqué pendant le mois de Septembre de la fievre tierce comme à l'ordinaire ; mais il eſt certain qu'il lui arriva un accident qui faillit à avoir des ſuites fâcheuſes. Voici comment il le raconte lui-même à ſon ami Neri Morandi.

Fam. l. 12 ep. 10. le 15 Octobre.

„ J'ai un gros volume des épitres de Ciceron, que
» j'ai pris la peine de copier moi-même, parce que

Digitized by Google

» les copiſtes n'y entendoient rien (*a*). Il étoit dans » ma bibliotheque tout droit appuyé contre un mon- » tant de la porte, afin qu'il fût plus à ma portée. » Un jour que j'y entrois, ma robe s'accrocha à ce » livre, qui tomba aſſez rudement ſur ma jambe » gauche un peu au-deſſus du talon. Je ne pus m'em- » pêcher de dire à Ciceron en badinant : *pourquoi* » *frappez-vous un homme qui vous aime?* Le lendemain » la même choſe arriva ; je ne fis autre choſe que » de le relever & le remettre à ſa place : mais enfin » cela revint ſi ſouvent que je crus devoir placer le » livre ſur une tablette ; on auroit dit que Ciceron » ne vouloit pas être à terre. Je ne ſais par quelle » fatalité il m'avoit toujours frappé au même en- » droit & fait une plaie qui n'étoit pas à mépriſer. » Cependant je n'y fis pas attention, je pris les » bains, je marchai, je montai à cheval à mon or- » dinaire ; mais ma jambe enfla ; la peau changea de » couleur ; la gangrene commençoit à paroître ; la » douleur m'ôtoit l'envie de rire & le ſommeil. Je » compris alors qu'il y auroit plus de folie que de » courage à négliger un mal qui devenoit ſérieux. Les » Médecins furent appellés ; ils craignirent d'abord » qu'il ne fallût me couper la jambe ; mais enfin par » le moyen du régime, des fomentations & en te- » nant ma jambe en repos, elle fut bientôt en voie » de guériſon. Il eſt ſingulier que depuis mon enfance » mes accidens & mes malheurs ſoient toujours tom- » bés ſur cette jambe par préférence ; ce qui a donné » lieu à un de mes valets de l'appeller aſſez plaiſam-

AN. DE J. C. 1335.

(*a*) Ce livre précieux, écrit de la main de Pétrarque, eſt actuellement dans la bibliotheque Médicis ; il étoit avant dans la bibliotheque de S. Marc. On croit qu'il a été porté de Padoue à Florence par Nicolas Nicoli à la fin du quatorzieme ſiecle.

Digitized by Google

AN. de J. C. 1358.

„ ment *la jambe des malheurs.* En vérité je ſuis bien
„ tenté de croire à la deſtinée ; & pourquoi pas, ſi
„ on entend par ce mot la Providence ?

Fam. l. 12. ep. 11.

Dés que ſa jambe fut rétablie, il fit une petite courſe à Bergame, qui n'eſt qu'à ſept ou huit lieues de Milan ; voici ce qui donna lieu à ce voyage. Il y avoit dans cette ville un Orfevre excellent, nommé Henri Capra ; né avec un eſprit vif & pénétrant il auroit fait de grands progrès dans les lettres, s'il s'y étoit appliqué de bonne heure ; mais il étoit déjà dans un certain âge lorſque cette fantaiſie lui prit. Ce fut bientôt une paſſion qui l'abſorboit & lui fit négliger ſon métier. Il aimoit & admiroit tout ce qui étoit excellent dans ſon genre. Touché de ce que la rénommée publioit de Pétrarque, il voulut à quelque prix que ce fût connoître un homme ſi célebre, & mériter ſon amitié. Il n'y a point de reſſort qu'il ne fit jouer pour parvenir à ſon but, & il y réuſſit. *Je me laiſſai gagner*, dit Pétrarque ; *il auroit fallu être bien barbare pour lui refuſer ce qui me coûtoit ſi peu & qui faiſoit le bonheur de ſa vie.*

L'accueil favorable que fit Pétrarque à l'Orfevre lui tourna la tête : au comble de ſes vœux il devint un autre homme. On voyoit ſa joie ſur ſon viſage, dans ſes geſtes, dans tous les mouvemens de ſon corps. Il dépenſa une grande partie de ſon bien à mettre par-tout le nom & les armes de Pétrarque ; on voyoit ſon portrait dans toutes les pieces de ſa maiſon, en tableau, ſtatue, ou autrement. Il fit copier à grands frais tout ce qui étoit ſorti de ſa plume. Cette grande paſſion, dont il donnoit les preuves les plus ſingulieres, lui obtinrent de Pétrarque des choſes qu'il avoit refuſées

refusées aux plus grands Princes. Peu-à-peu il changea de vie & de caractere, & finit par abandonner son métier où il gagnoit beaucoup. Pétrarque eut beau lui dire qu'il étoit trop tard pour se livrer entiérement aux lettres, qu'il ne devoit pas pour cela quitter son commerce. Docile à ses avis sur toute autre chose, & l'écoutant comme un oracle, il ne voulut jamais le croire sur cet article. La boutique fut fermée ; il ne fréquenta plus que les écoles & ceux qui professoient les sciences ; (il y en avoit beaucoup dans cette ville.) AN. DE J. C 1358.

Il desiroit avec passion que Pétrarque allât le voir à Bergame. *Un seul jour*, disoit-il, *qu'il honore mes pénates de sa présence ; me voilà heureux & glorieux dans tous les siecles.* Pétrarque le tint au filet pendant quelques années ; enfin il se laissa toucher par ses prieres & par ses larmes, malgré l'opposition de quelques amis trop fiers, qui pensoient qu'il ne convenoit pas à un homme comme lui de s'avilir au point de faire cette visite. *Fam. l. 12. ep. 11.*

Pétrarque, entraîné par le plaisir de rendre un homme heureux, alla à Bergame le 13 Octobre. Henri Capra vint le prendre, & craignant dans la route qu'il ne se repentît du parti qu'il avoit pris, il faisoit tout ce qu'il pouvoit pour l'amuser. Dans cette vue il avoit mené avec lui des gens d'esprit, dont la conversation étoit agréable. Quelques amis de Pétrarque, gens de considération, le suivirent, curieux de voir jusqu'où iroit la folie de cet Orfevre & quelles pouvoient être ses vues.

Pétrarque fut reçu à Bergame avec de grands transports de joie. Le Gouverneur du pays, le Comman-

dant des troupes & les principaux de la ville lui rendirent toute ſorte d'honneurs. On voulut le loger à l'hôtel-de-ville ou dans quelque palais : tout le monde briguoit cet honneur ; l'Orfevre mouroit de peur de n'avoir pas la préférence. Il ne rendoit pas juſtice à Pétrarque, qui lui garda fidélité & alla deſcendre chez lui avec les amis qui l'avoient accompagné.

AN. DE J. C. 1358.

Les préparatifs étoient immenſes ; la maiſon décorée avec magnificence, la chambre de Pétrarque toute meublée de pourpre, le lit doré. (L'Orfevre jura que perſonne n'y avoit couché & n'y coucheroit que lui.) Le repas comme pour un Roi. Sa bibliotheque étoit celle d'un homme de lettres, qui aime beaucoup les livres, plutôt que celle d'un ouvrier.

Pétrarque y paſſa la nuit ; on voyoit que jamais perſonne n'avoit fait autant de plaiſir à ſon hôte. Sa joie étoit ſi immodérée que ſes parens craignoient qu'il ne tombât malade ou qu'il ne devînt fou. Pétrarque partit le lendemain raſſaſié d'honneurs, accompagné par le Gouverneur & un grand cortege qui alla plus loin qu'il n'auroit voulu. L'Orfevre ne pouvoit pas le quitter ; on fut obligé de lui faire violence pour le ſéparer de Pétrarque, qui arriva le ſoir à Linterno, où il paſſa le reſte de l'automne.

Il alla enſuite à Padoue & à Veniſe, où il paſſa une partie de l'hyver. Je n'ai rien trouvé qui nous apprenne ni ce qu'il y fit, ni ce qui le détermina à y aller. Il dit ſeulement dans une lettre qu'il alla *à Padoue pour affaires, à Veniſe pour s'amuſer.* * Arrivé à Milan le 9 Février, il y trouva une lettre de Lélius, qui lui apprenoit que François de Naples Secre-

* Patavium ex negocio, Venetias ex otio.

taire Apoſtolique étoit mort, que ſes amis avoient voulu lui procurer cette place vacante ; que les Cardinaux s'y étoient oppoſés ; que Nicolas Acciajoli l'avoit demandée pour Zanobi de Strata, qui venoit d'y être nommé. Voici ce que Pétrarque lui répondit ſur cela. AN. DE J. C. 1359.

» La ſucceſſion du Chauve de Naples ne me tente pas : je déteſte l'eſclavage de cette Cour ; non ſeulement je refuſe cet emploi pénible, ennuyeux, aſſujettiſſant & ſans gloire ; mais je vous jure que dans l'état où ſont les choſes, je refuſerois même le chapeau rouge, ſi on me l'offroit, tant les mœurs de ces gens-là me déplaiſent : qu'on me coupe la tête, ſi cela n'eſt vrai. Je vous parle avec la plus grande ſincérité ; je vous prie de me croire, vous & mes amis, & de ne plus vous expoſer à des refus pour des choſes de cette nature, que je refuſerois moi-même, ſi on me les offroit. *Fam. l. 11. ep.* 14.

» Rappellez-vous ce qui ſe paſſa, il y a près de deux ans. J'étois plus jeune, plus en état de travailler, plus en faveur auprès du Pape ; l'état de la Cour Romaine étoit moins odieux qu'à préſent ; l'emploi vaqua, on me l'offrit, je le refuſai malgré tous mes amis : François de Naples ne l'eut qu'à mon refus, & vous voudriez que je m'en chargeaſſe à préſent. J'ai toujours ſoupiré après le port, j'y ſuis & vous voudriez me remettre en mer. Non, mes amis, je ne vous écouterai pas dans cette occaſion. Vous ſavez ce que j'ai toujours deſiré, où & comment je voulois mourir ; je ne demandois qu'une pauvreté honnête ; les peres conſcrits ne l'ont pas voulu, j'en ſais la raiſon ; ils ne veulent pas

An. de J. C. 1359.

» me voir heureux : ce qui me console, c'eſt que je » ne tiens pas d'eux ce que j'ai ; Dieu m'a mis en » état de me paſſer de leurs faveurs.

» Voilà pour ce qui me regarde ; parlons à pré- » ſent de Zanobi. J'ai appris avec plaiſir qu'il a ob- » tenu cet emploi. Je l'aime & je ſuis ſûr d'être aimé » de lui. Parmi tant d'ennemis de Dieu & des hom- » mes, nous aurons du moins un ami. Mais je plains » les Muſes qui perdent un eſprit de cette trempe ; » car c'eſt le perdre que de le partager avec ceux qui » vont en jouir, & qui ne le méritent pas. Je le plains » lui-même ; en acceptant cet emploi, il a eu plus » d'égard à ſa bourſe qu'à ſa réputation, ſa vie & » ſon repos. Il n'y a pas long-temps qu'il me plai- » ſantoit avec amitié ſur ce que j'avois choiſi pour » mon Helicon une ville turbulente ; il ignoroit la » vie libre, retirée & tranquille que je mene à Milan. » Il n'approuvoit pas non plus mon ſéjour en Pro- » vence, ne comprenant pas qu'*on pût être heureux* » *au-delà des Alpes*. Ce ſont ſes propres termes : „ cependant à Vaucluſe, ſi je menois la vie d'un „ homme par mes péchés, eu égard à la tranquil- „ lité de l'eſprit je menois la vie d'un Ange. Quand „ Zanobi parloit ſur ce ton, il ne prévoyoit pas qu'il „ ſeroit bientôt relegué hors de l'Italie & habitant „ du Parnaſſe Babylonien. Je ne finirois jamais ſi je „ diſois ce que je penſe de cet enfer, non par con- „ jectures, mais par expérience. Il faut ſe taire, la „ vérité m'y a déjà fait aſſez d'ennemis. Zanobi ſaura „ bientôt par lui-même ce qui en eſt, & ſi je le con- „ nois bien, il regrettera ſouvent l'Italie & ſon loiſir „ de Naples ; il envieroit le mien, s'il le connoiſ-

Digitized by Google

„ soit. Il sera plus riche sans doute, mais plus triste „ & plus malheureux. AN. DE J. C. 1359.

Il faisoit un temps horrible lorsque Pétrarque écrivit cette lettre. Son encre étoit gélée, sa main roide; à peine pouvoit-il remuer les doigts ; il prétend que le froid fut aussi vif que dans l'hyver de 1354, & qu'il tomba encore plus de neige. *De mémoire d'homme*, dit-il, *on n'en avoit vu une si grande quantité entre les Alpes & l'Apennin. Elle fit beaucoup de mal dans les villes & dans les campagnes.* Villani dit qu'elle étoit à Bologne de la hauteur de dix brasses, & qu'on fit faire une voûte sous la neige, où la jeunesse donnoit souvent des fêtes. Mr. Muratori parle dans ses annales de cette neige comme d'une chose singuliere & sans exemple.

Fam. l. 12. ep. 11.

Vill. l. 9. cap. 4.

Ann. d'Ital. an. 1359.

Pétrarque allant de Padoue à Milan trouva quelqu'un qui avoit des lettres de son ami Simonide, dont il étoit inquiet, n'ayant pas reçu de ses nouvelles depuis long-temps. Simonide de son côté se plaignoit du silence de Pétrarque : ils avoient tort & raison tous les deux ; les lettres qu'ils s'écrivoient réciproquement étoient interceptées ; on ne se faisoit pas scrupule de les retenir ; il n'y avoit point de sûreté dans le commerce. Pétrarque s'en plaint amérement, & dit que cela le dégoûtoit d'écrire. Il trouva deux lettres de Simonide entre les mains d'un bon homme, à qui elles convenoient, dit-il, *comme un miroir à une taupe, des ailes à un bœuf, un violon à un âne, une mitre à un singe, du fard à un corbeau, &c.* Obligé de composer avec le détempteur de ces lettres, de deux il fut trop heureux d'en avoir une.

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1359.

Qui l'auroit cru ! Simonide qui ne sortoit jamais de sa maison venoit de faire un voyage à Avignon où il avoit passé un an & demi ; voici le motif de ce voyage. L'Abbaye de St. Salvi près de Florence, dépendante de Valombreuse ayant vaqué, les Moines élurent pour Abbé un de leurs Religieux, homme respectable par son âge, sa régularité, ses vertus. Comme il étoit ami de Simonide, il le pria & le fit prier par des amis communs d'aller à Avignon pour solliciter l'expédition de ses Bulles : l'affaire ne devoit point souffrir de difficulté ; l'élection étoit canonique, sans opposition, confirmée par l'Abbé de Valombreuse. Cet Abbé engagea lui-même Simonide à entreprendre le voyage, & lui donna des lettres pour le Pape & les Cardinaux en faveur du nouvel élu. A peine Simonide fut-il arrivé à Avignon que l'Abbé de Valombreuse se retracta & écrivit des lettres contraires : c'étoit le plus inconstant de tous les hommes ; je l'ai fait connoître à l'occasion d'une affaire à laquelle Pétrarque s'intéressoit, où l'Abbé de Valombreuse joua le même rôle à l'égard d'un Abbé de Cavanne. Je n'insisterai pas davantage sur cela ; la chose n'en vaut pas la peine.

Mém. tom. 3. fol. 153.

Cette retractation de l'Abbé de Valombreuse retint Simonide à Avignon beaucoup plus qu'il n'auroit cru & qu'il n'auroit voulu. De cette ville il écrivit deux lettres à Pétrarque ; l'une datée du 8 Septembre 1357, l'autre la veille des Rameaux 1358. Elles sont toutes les deux dans le manuscrit de la bibliothèque du Roi, que j'ai déjà cité plusieurs fois.

Franc. ep. 18. & 19. M. R.

Simonide y prend le ton de son ami Pétrarque en parlant d'Avignon & de la Cour Romaine. " Me

„ voilà, dit-il, dans ce cinquieme labyrinthe qui est „ sur le bord du Rhône pire que celui de Dedale, „ & tel que celui même qui l'a fait auroit peine à „ s'en tirer. C'eſt la ſentine du monde, une cloaque „ de toute ſorte de vices. On n'y voit que des ban- „ des de voleurs, des troupeaux de loups voraces „ qui rempliſſent l'air des hurlemens affreux de leurs „ débauches. L'enfer ne raſſemble pas autant de „ monſtres, de Tantales, de Tities, &c. L'orgueil „ y domine ; l'ambition y va tête levée ; l'ignorance „ de Dieu y tient lieu de tout. Un homme célebre „ par ſon ſavoir, s'il n'a point d'argent, ſera mé- „ priſé de tout le monde, & s'il ſollicite l'expédition „ d'une affaire, il ſe morfondra dans l'attente.

AN. DE J. C. 1359.

Il lui parle enſuite de ſes amis Gui Settimo, Lélius, Socrate, Etienne Colonne Prévôt de St. Omer, &c. dont il fait de grands éloges, ſe louant beaucoup de la façon dont ils l'avoient reçu. Il finit en lui diſant beaucoup de bien de ſon fils, qu'il appelle *Jean Pétrarque*. " Il ne me quitte pas, lui dit-il, m'a- „ muſe par ſa converſation & m'apprend beaucoup „ de choſes. Je le trouve plein de pudeur & de mo- „ deſtie ; bonne marque dans un jeune homme, s'il „ faut en croire Seneque. Je vous conjure de ne pas „ prêter l'oreille trop légerement à tout ce qu'on „ vous dit contre lui : ou je ſuis bien trompé, ou „ vous le verrez un jour, preſque tel que vous le „ voudriez.

On voit par ces lettres que ce jeune homme avoit quitté ſon pere pour aller à Avignon. J'ai lieu de croire que ce pere ne lui rendoit pas juſtice & le traitoit avec trop de ſévérité, parce qu'il n'avoit pas

Digitized by Google

de goût pour l'étude. Ce fut sans doute ce qui l'engagea à le quitter pour aller à Avignon.

An. de J. C. 1359.

Pétrarque, un peu étonné d'apprendre que son ami Simonide étoit à Avignon, fut charmé de le voir se déchaîner avec autant de fureur que lui contre les mœurs de cette ville, ou plutôt de la Cour qui y régnoit. Echauffé par le portrait affreux que cet ami en faisoit, il renchérit encore dans ses réponses sur tout ce qu'il en avoit dit lui-même jusqu'alors (*a*). A Dieu ne plaise que je m'avise de les présenter ici à mes Lecteurs ! Ce sont des tableaux si noirs, si chargés, si révoltans, qu'il ne m'est pas possible d'arrêter la vue dessus. Ceux qui en seront curieux pourront aller à la source. Je ne sais comment des gens de bien, tels que Pétrarque & Simonide, pouvoient écrire avec tant de fureur & d'emportement. *Tant de fiel entre-t-il dans l'ame des dévots* ! Pétrarque lui-même trouva ces épitres si fortes, si libres, qu'il n'osa pas les faire partir. Il le dit dans la lettre qu'il écrivit à Simonide, pour se justifier du silence qu'on lui reprochoit (*b*).

Tantæne animis cœlestibus iræ !

Peu de temps après son retour à Milan, Pétrarque eut le plaisir d'y voir arriver Jean Boccace, qui venoit passer quelques jours avec lui. Liés ensemble par les mêmes goûts d'étude, ils s'aimoient beaucoup, s'écrivoient souvent & ne s'étoient encore vus que légerement & en passant. Cette petite visite, où ils répandirent leurs ames l'une dans l'autre, resserra les

(*a*) J'ai reconnu que les deux épitres de Pétrarque 15 & 16 *sine titulo* étoient les réponses aux deux lettres de Simonide, que je viens de rapporter. On les trouve dans l'édition de Basle, *fol.* 725. *& seq.* dans l'édition de Geneve, *fol.* 635. *& seq.*

(*b*) Nec vero negaverim, per hoc tempus quod tacitum jure tuo quereris, aliqua me dictasse quæ relegens mittenda non censui, non aliam obrem, nisi quia nimis vera nimis libera visa erant. *Fam. l.* 11. *ep.* 6.

nœuds

Digitized by Google

nœuds de leur liaiſon ; on en verra la preuve dans la ſuite de ces Mémoires, où il ſera beaucoup plus ſouvent queſtion de Boccace. AN. DE J. C. 1359

Il regardoit Pétrarque comme ſon maître & convenoit avoir appris de lui une grande partie de ce qu'il ſavoit. Il lui avoit encore une plus grande obligation ; s'il faut l'en croire, il lui devoit la converſion de ſon cœur. Boccace avoit été juſques-là un homme galant, frivole, & même un peu libertin, comme on le voit par ſon Decameron, qu'il fit d'abord après la peſte de 1348. Il avoit autour de quarante-cinq ans lorſqu'il alla à Milan ; Pétrarque lui fit ſentir qu'il étoit honteux à cet âge de perdre ſon temps dans le commerce des femmes ; qu'il falloit s'occuper de choſes plus ſérieuſes & tourner vers le ciel le goût qu'il avoit pour les beautés de la terre. Cette converſion eſt le ſujet de la quinzieme églogue de Boccace intitulée *Philoſtropos*. Ses églogues ſont dans le goût de celles de Pétrarque, obſcures, énigmatiques ; les ſujets ſont enveloppés ſous des emblêmes & des noms grecs. Dans une lettre qu'il écrivit à un ami pour lui en donner la clef, il lui dit : *par* PHILOSTROPOS, *j'entens mon maître François Pétrarque, qui m'a détaché des plaiſirs de ce monde, & en élevant mon ame vers le ciel a donné à mes amours des objets plus convenables* (a).

Pétrarque lui communiqua une partie de ſes ouvrages, ſur-tout ſes églogues latines qu'ils revirent enſemble, & dont il lui donna une copie, après y

(a) Pro Philoſtropo ego intelligo gloriosum præceptorem meum *FRANCISCUM PETRARCAM*, cujus monitis ſæpiſſime mihi perſuaſum eſt, ut omiſsâ rerum temporalium delectatione mentem ad æterna dirigerem & ſic amores meos, etſi non plane, ſatis tamen vertit ad melius. Cela eſt tiré d'une lettre de Boccace, qui eſt *Bibl. Med. Plut.* 34. *N.* 29.

AN. DE J. C 1359.

avoir fait beaucoup de corrections. Il lui écrivit même quelque temps après une lettre, où il le prie de faire encore quelques changemens, qui font voir l'extrême délicateſſe de Pétrarque ſur les larcins poëtiques, & la crainte qu'il avoit de paſſer pour plagiaire (*a*).

Je ſerois bien tenté de traduire cette lettre, qui n'eſt pas imprimée. On y trouve des réflexions bien ſenſées ſur la maniere d'imiter ; mais ces écarts me meneroient trop loin.

Après avoir paſſé quelques jours avec Pétrarque, qui parurent fort courts à l'un & à l'autre, Boccace preſſé par ſes affaires partit à la fin de Mars ou au commencement d'Avril. Le temps étoit mauvais, les vents menaçans, le ciel chargé de nuages, les fleuves débordés. Pétrarque, après avoir fait envain tout ce qu'il put pour retenir ſon ami, le pria du moins de lui donner de ſes nouvelles quand il auroit paſſé le Pô & les autres rivieres ; ce qu'il fit.

Pétrarque, écrivant à Simonide ſur le plaiſir qu'il avoit eu, lui dit : " nous avons paſſé des jours délicieux ; mais ils ont coulé bien vîte ; il ne manquoit que vous pour ne me laiſſer rien à deſirer „ que la durée d'une vie ſi agréable. Je ne puis pas „ me conſoler d'avoir vu partir de chez moi un ami „ de ce prix par un ſi mauvais temps. Il l'a voulu abſolument ; obligé de céder à ſa volonté, je n'ai pas été „ tranquille juſqu'à ce que j'aie appris qu'il avoit paſſé „ ſans accident le Roi des fleuves : il ne lui reſte plus „ que l'Apennin à traverſer, qui eſt le pere des „ montagnes. Cet ami, pour qui je n'ai rien de ca-

(*a*) Dans ſa X. églogue il avoit dit : *quid enim non carmina poſſunt* ? S'étant apperçu que ce bout de vers étoit dans le VII Livre des métamorphoſes d'Ovide, il lui écrivit : mettez à la place, *quid enim vim carminis æquet* ? Fam. l. 22. ep. 2. M. R.

„ ché, eſt au fait de toutes mes petites affaires ; il
„ ſait, non ſeulement tout ce que je fais, mais même AN. DE J. C. 1359.
» tout ce que je penſe. Il pourra vous en rendre
» compte & me diſpenſe de vous écrire plus au long.
» Vous avez tort de vous plaindre de moi ; un hom-
» me d'eſprit de mes amis s'eſt chargé de raſſem-
» bler mes bagatelles, qu'on appelle mes lettres.
» On verra votre nom dans ce recueil plus ſouvent
» que celui de tout autre.

Simonide lui répondit de Florence le 16 Mai : *ſoyez tranquille ; notre cher Boccace a paſſé le Roi des fleuves & le pere des montagnes ; il eſt arrivé ici en bonne ſanté.* *Franc. ep. 23. M. R.*

Peu de temps après ſon arrivée à Florence, Boccace envoya à Pétrarque un bel exemplaire du poëme de Dante qu'il prit la peine d'écrire entiérement de ſa main (*a*), avec des vers latins aſſez mauvais, où il fait un grand éloge du Poëte (*b*). Craignant que Pétrarque ne fût bleſſé des louanges qu'il donnoit à Dante, il lui écrivit pour ſe juſtifier ſur ce point, diſant que Dante avoit été *ſon premier maître*, *la premiere lumiere qui avoit éclairé ſon eſprit.* Dans le fond Boccace n'avoit pas tort de faire ſon apologie ſur cela ; tout le monde étoit perſuadé que Pétrarque étoit jaloux de Dante, & cette idée n'étoit pas ſans fondement. Pétrarque reçut avec plaiſir ce préſent ; il n'avoit pas dans ſa bibliotheque le poëme du Dante ; [on en ſaura bientôt la raiſon] cela pouvoit contribuer à faire croire qu'il étoit jaloux de lui. Il fut

(*a*) Cet exemplaire eſt à la bibliotheque du Vatican ſous le N°. 3195.

(*b*) *Italiæ jam certus honos*, &c. On trouve ces vers dans la vie de Pétrarque par Beccadelli & dans quelques éditions de ſon *Chanſonnier*. Je les placerois ici s'ils étoient meilleurs & en plus petit nombre.

An. de J. C. 1359.

un peu fâché de voir que Boccace avoit adopté cette idée. Voici la réponſe qu'il lui fit.

» Vous vous juſtifiez d'avoir donné des louanges » à notre compatriote, comme ſi ces louanges pou- » voient me faire tort & m'offenſer. Votre excuſe eſt » qu'il a été votre premier guide dans vos études ; » rien de plus juſte & de plus convenable que de » lui donner des marques de reconnoiſſance. Si nous » devons beaucoup à ceux qui ont fait nos corps, » que ne devons-nous pas à ceux qui ont formé nos » eſprits ? Chantez, célébrez cette premiere lumiere » qui a éclairé votre eſprit. Les louanges que vous » lui donnez ſont vraies, bien fondées, dignes de » vous & de lui, & bien plus flatteuſes que ces ap- » plaudiſſemens de la populace dont ſes manes doi- » vent être fatigués. J'applaudis à vos vers & m'unis » à vous pour louer ce grand Poëte, *vulgaire pour* » *le ſtyle, mais très-noble pour les penſées.*

» Il n'y a qu'une choſe qui me déplaiſe dans vo- » tre lettre, c'eſt de voir que vous ne me connoiſſez » pas, moi qui croyois être ſi connu de vous. Quoi, » je ne ſerois pas charmé des louanges qu'on donne » aux hommes illuſtres ! Rien de plus oppoſé à ma » façon de penſer : de toutes les peſtes de l'ame, » l'envie eſt celle que je connois le moins. Je prens » Dieu à témoin que rien ne m'a plus choqué dans » cette vie que de voir des gens de mérite ſans gloire » & ſans récompenſes, de voir jouir de ces récom- » penſes qui leur étoient dues des ouvriers qui exer- » cent des arts infames. Je ſaiſis avec plaiſir cette oc- » caſion que vous me préſentez de me juſtifier d'un » reproche que me font mes ennemis : ils répandent

Digitized by Google

» par-tout que je hais & que je mépriſe ce grand
» Poëte, voulant par-là me rendre odieux au peuple AN. DE J. C. 1359.
» dont il fait les délices.

» Pourquoi le haïrois-je ! Je ne l'ai vu qu'une fois
» dans mon enfance, ou plutôt on me le montra. Il a
» vécu avec mon pere & mon grand-pere, plus jeune
» que l'un, plus âgé que l'autre ; le même tourbillon
» les enleva à leur patrie dans le même jour. Cette
» reſſemblance de fortune, jointe à certains rapports
» d'eſprit & de goût d'étude le lia étroitement avec
» mon pere ; mais ils prirent des partis bien oppo-
» ſés. Mon pere céda à la fortune & ne fut occupé
» que du ſoin d'élever ſa famille. L'autre au contraire
» réſiſta & ſuivit la route qu'il avoit priſe, ne pen-
» ſant qu'à la gloire, négligeant tout le reſte. Ni
» l'injuſtice de ſes compatriotes, ni les querelles par-
» ticulieres, ni l'exil, ni la pauvreté, ni l'amour de
» ſa femme & de ſes enfants, rien ne put le diſtraire de
» de ſes études, quoique la poéſie demande plus de ſi-
» lence & de repos. En cela je ne puis trop l'admirer &
» le louer : j'y vois des raiſons de l'aimer, aucune
» de le haïr ; encore moins de le mépriſer. Son eſ-
» prit & ſon ſtyle, excellent en ſon genre, le met-
» tent à l'abri du mépris.

» Cette calomnie eſt fondée ſur ce que dans ma
» premiere jeuneſſe, lorſque je cherchois avec une
» ardeur incroyable des livres qu'on croyoit perdus,
» & dont il ne reſtoit preſque point d'eſpérance, je
» témoignois peu d'empreſſement pour un livre que
» je pouvois me procurer aiſément. J'avoue le fait &
» je nie l'intention. Dans ce temps j'étois livré au
» ſtyle vulgaire ; je ne connoiſſois rien de mieux ;

An. de J. C. 1359.

» il ne m'étoit pas venu dans l'eſprit que je pouvois
» m'élever plus haut. Comme la jeuneſſe eſt flexi-
» ble, portée à l'admiration & à imiter ce qu'elle
» admire, je craignois en liſant les ouvrages de ceux
» qui avoient écrit dans la même langue de devenir
» ſans le ſavoir & ſans le vouloir leur copiſte. Peut-
» être y avoit-il trop de confiance & de préſomption
» dans mon fait; mais je voulois m'élever ſans le
» ſecours des autres, voler de mes propres aîles,
» avoir une maniere & un ſtyle qui me fût propre;
» en un mot être original : c'eſt aux autres à juger
» ſi j'y ſuis parvenu. Qu'on ne m'accuſe pas d'être
» plagiaire : ſi l'on trouve dans mes écrits quelque
» choſe qui reſſemble à ce qu'on lit dans les écrits
» d'un autre, c'eſt le pur hazard qui l'a produit.
» J'ai toujours évité avec ſoin le plagiat & même l'i-
» mitation. Si la pudeur & la modeſtie n'avoient pas
» fait cet effet ſur moi, un certain orgueil de jeu-
» neſſe l'auroit produit. Guéri à préſent de la crainte
» que j'avois de devenir copiſte, je lis tout avec
» plaiſir, & ſur-tout l'Auteur dont il s'agit, *à qui je*
» *donne la pomme de l'éloquence vulgaire.*

» Qu'on ne m'accuſe donc pas de vouloir porter
» atteinte à ſa réputation! Je connois peut-être mieux
» les beautés de ſes ouvrages que la plupart de ſes
» partiſans qui l'admirent ſans ſavoir pourquoi. Ils reſ-
» ſemblent à ces gens dont Ciceron parle, qui liſent
» avec plaiſir de beaux diſcours, de bons vers, & qui
» les approuvent ſans pouvoir en donner la raiſon :
» ils ne ſavent pas en quoi conſiſte, ni comment a
» été fait ce qui leur plaît le plus. Si cela arriva à
» Demoſthene & à Ciceron, à Homere & à Virgile,

» même dans les écoles & parmi les gens de lettres, » comment n'arriveroit-il pas à notre Poëte dans les » cabarets & dans les places publiques. Loin de le » mépriſer, je l'aime & l'admire ſincérement : s'il vi- » voit encore & ſi ſon caractere me convenoit au- » tant que ſon eſprit, il n'auroit peut-être pas de » meilleur ami que moi. Peut-être auſſi n'auroit-il pas » de plus grands ennemis que ces idiots qui le louent » à tort & à travers ſans rime ni raiſon. Ils lui font » bien plus de tort encore en défigurant & déchi- » rant ſes vers par la façon de les débiter. Si j'en » avois le temps, je le vengerois de cet affront : » rien ne me fait plus de peine que de voir la beauté » de ſa diction gâtée par ces langues ſales. AN. DE J. C 1359.

» Voilà une des raiſons qui m'ont fait renoncer au » langage vulgaire qui a occupé ma jeuneſſe. J'ai craint » ce que je voyois arriver aux autres, & ſur-tout à » celui-ci, dont j'entendois déchirer les vers dans les » carrefours & ſur les théatres ; n'oſant pas me flatter » de rendre les langues plus flexibles & la pronon- » ciation de mes vers plus douce. L'événement m'a » prouvé que je n'avois pas tort. Les vers échappés » à ma jeuneſſe, ſont livrés au peuple qui les eſ- » tropie : ce que j'aimois autrefois me déplaît beau- » coup à préſent, d'être dans la bouche de tout le » monde. Il eſt fâcheux d'entendre par-tout déchirer » mes productions.

» Mes envieux veulent que je ſois envieux de ce » Poëte. Il y a long-temps que j'ai dit que je ne l'é- » tois de perſonne ; mais je ne mérite peut-être pas » d'être cru ſur ma parole. Cherchons la vérité : » comment porterois-je envie à un homme qui a paſſé

AN. DE J. C. 1395.

„ toute sa vie dans une espece de travail, qui n'a „ fait qu'amuser les prémices de ma jeunesse, un „ homme qui a fait sa principale & peut-être son „ unique occupation de ce qui n'a été pour moi qu'un „ jeu & un essai de mon esprit. Dites-moi, je vous „ prie, y a-t-il là matiere à envie ?

„ Vous dites qu'il auroit réussi s'il se fût adonné „ à un autre genre de composition ; j'en conviens „ avec vous ; il avoit assez d'esprit pour réussir dans „ tout ce qu'il auroit entrepris ; mais il n'est pas ques- „ tion ici de ce qu'il auroit pu faire ; nous ne par- „ lons que de ce qu'il a fait. Dans toute supposition „ comment lui porterois-je envie, moi qui ne suis „ pas même envieux de Virgile ? Que pourrois-je lui „ envier ? les applaudissemens enroués des foulons, „ des cabaretiers, des bouchers & autres gens de „ cette espece, dont les louanges sont plus de tort „ que d'honneur ? Je me réjouis, je me félicite d'en „ être privé avec Virgile & Homere. Serois-je en- „ vieux du Florentin parce qu'il est mon compatriote ? „ On dit, il est vrai que l'envie regne ordinairement „ entre les voisins ; mais cela n'a lieu que pendant la „ vie. *La mort est le tombeau de la haine & de l'envie.* „ Pensée d'un Auteur qui a bien dit tout ce qu'il a „ dit.

„ Croyez-moi sur mon serment ; j'aime l'esprit & „ le style de notre homme. Je n'ai jamais parlé de „ lui qu'avec admiration : tout ce qu'on peut me re- „ procher, c'est d'avoir dit à des gens qui me pous- „ soient de questions sur son compte, qu'il a mieux „ réussi dans le langage vulgaire, soit en vers, soit „ en prose ; il plaît davantage & s'éleve plus haut : vous

„ vous en conviendrez avec moi ; &, à le bien pren- AN. DE J. C. 1359.
„ dre, cela ne peut tourner qu'à ſa gloire. D'ail-
„ leurs quel eſt l'Auteur qui a également réuſſi en
„ tout genre, je ne dis pas à préſent que l'éloquence
„ eſt morte, mais dans le temps même qu'elle étoit
„ le plus floriſſante ? On ne l'accorde pas même à
„ Ciceron, à Virgile, à Salluſte, à Platon. C'eſt aſſez
„ pour un homme d'exceller dans un genre. Cela
„ doit ſuffire, ce me ſemble, pour confondre mes ca-
„ lomniateurs & pour faire revenir ſur mon compte
„ ceux qui les ont cru trop légerement. J'avois cela
„ ſur le cœur ; je me ſens ſoulagé à préſent que je
„ l'ai dépoſé dans votre ſein (*a*).

Voilà peut-être l'épitre de Pétrarque la plus intéreſſante pour les Littérateurs Italiens & ſur-tout les Florentins ; la plus capable de piquer leur curioſité. Qu'il me ſoit permis de leur adreſſer ici la parole ! Je ne puis me refuſer cette petite apoſtrophe.

Vous regardez, Meſſieurs, Dante & Pétrarque comme les deux plus grands ornemens de votre patrie ; vous êtes partagés ſur la préférence qu'il faut donner à l'un ou à l'autre. Combien d'écrits ingénieux ſortis de vos plumes pour traiter cette queſtion qui eſt encore indéciſe, & pour balancer le mérite réciproque de ces deux grands hommes ?

Convenez, Meſſieurs, qu'il vous ſeroit fort agréable de ſavoir ce qu'ils penſoient l'un de l'autre, & que vous liriez avec plaiſir le jugement qu'ils porteroient ſur leurs écrits réciproques. A l'égard du Dante, il n'eſt pas poſſible de ſavoir ce qu'il penſoit de Pé-

(*a*) Le reſte de la lettre ne contient que des remercimens & des témoignages d'amitié.

AN. DE J. C. 1359.

trarque, qu'il n'a vu qu'enfant (a) ; mais je viens de vous mettre sous les yeux ce que Pétrarque pensoit du Dante dans une lettre écrite à un ami pour qui il n'avoit rien de caché. Je ne doute pas que cette lettre ne vous fasse beaucoup de plaisir ; oserois-je vous demander par quel hazard elle vous a été inconnue jusqu'à présent? Je n'aurois pas de peine à le concevoir si elle avoit été ensevelie dans les ténebres de vos bibliotheques, que vos manuscrits les plus précieux ont tant de peine à percer ; mais elle a vu le jour il y a cent soixante ans ; elle est imprimée avec les autres lettres de Pétrarque dans l'édition de Geneve ou de Lyon 1601, fol. 445. Est-il possible, Messieurs, que cette lettre ait échappé à vos Littérateurs les plus savans les Fontanini, les Crescimbeni, les Muratori, &c. aux Biographes de Dante & de Pétrarque, à tous ceux qui ont parlé de ces grands Poëtes avec tant d'étendue & de recherches? Non, en vérité cela est incroyable. Il est vrai que Dante n'est pas nommé dans cette lettre ; mais est-il possible de le méconnoître? Pétrarque pouvoit-il le désigner d'une façon plus claire & plus marquée? Je vous en laisse les Juges. Il faut avouer qu'il y a dans votre littérature des choses singulieres & tout-à-fait inconcevables.

Voulez-vous bien me permettre de faire avec vous quelques réflexions sur cette lettre? Pétrarque y donne de grandes louanges à Dante, au moins pour ce qui regarde la langue vulgaire dans laquelle il dit qu'il a excellé ; mais ne trouvez-vous pas dans

(a) Pétrarque né l'an 1304 n'avoit encore rien fait lorsque Dante mourut l'an 1321.

ces louanges quelque chose de forcé & de contraire qui ne part pas du cœur ? Pétrarque ne se met-il pas fort au-dessus du Dante, quand il dit que celui-ci s'est appliqué sérieusement toute sa vie à faire des vers en langue vulgaire, ce qui n'a été pour lui Pétrarque qu'un jeu & un amusement de sa jeunesse ? Enfin ne rabaisse-t-il pas un peu trop le Dante, quand il dit qu'il ne lui envie pas les applaudissemens enroués des cabaretiers & des bouchers ? Concluons que Boccace connoissoit bien la façon de penser de Pétrarque & qu'il lisoit dans le fond de son ame, lorsqu'il se justifioit auprès de lui des louanges qu'il donnoit à Dante sur ce qu'il avoit été son premier maître. AN. DE J. C. 1359.

Il y a quelqu'un parmi vous, Messieurs, qui assure avoir vu dans la bibliotheque Gaddi, fondue à présent dans la bibliotheque Médicis, deux exemplaires d'un commentaire de Pétrarque sur *la Comédie* du Dante. Il ajoute que ce commentaire lui a paru si conforme à celui que Jean Viscomti fit faire en 1350 par six personnes choisies, qu'il ne doute pas que Pétrarque ne fût une de ces six personnes qui y travaillerent.

Un autre Savant parmi vous, qui a donné des Mémoires curieux pour la vie de Dante, parle d'un prologue de Pétrarque sur *la Comédie*, qui est manuscrit dans la bibliotheque Ricardi. Oserois-je vous prier, Messieurs, de vouloir bien examiner ces manuscrits ? Je me crois bien fondé à penser que Pétrarque n'a jamais commenté *la Comédie* du Dante. Mais je ne suis pas assez obstiné pour ne pas me rendre, si vous trouvez dans vos bibliothe-

An. de J. C. 1359.

ques ce commentaire dont on parle, & si vous y reconnoissez la main de Pétrarque, ce qui ne vous sera pas difficile.

Dans le mois de Mai de cette année, Pétrarque reçut un courier de Boheme avec une lettre de l'Impératrice Anne, qui voulut bien lui écrire elle-même pour lui apprendre la naissance d'une fille qu'elle venoit de mettre au monde, & la joie que cet événement lui causoit; il y avoit cinq ans qu'elle étoit mariée, & elle n'avoit pas encore eu d'enfant.

Fam. l. 11 ep. 8. Milan, 23 Mai. Pétrarque, dans sa réponse datée de Milan le 23 Mai, après avoir témoigné à cette Princesse combien il étoit sensible à l'honneur qu'elle lui avoit fait, la console sur ce qu'elle n'a mis au monde qu'une fille. Il lui dit ce qu'on a coutume de dire en pareil cas : vous n'en resterez pas là; vous avez bien commencé, vous acheverez votre ouvrage; il nous suffit pour le présent de savoir que vous pouvez être mere; &c. Apres tous ces lieux communs il fait un grand éloge du beau sexe & une longue énumération des femmes illustres qui ont fait honneur à ce sexe par leurs vertus, leur courage, ou leurs belles actions. Isis, Carmente, Sapho, Proba (*a*) femme d'Adelphe, les Sibilles, les Amazones, Hipsicratée, femme de Mitridate, Semiramis, Tomiris, Cléopatre, Zenobie, la Comtesse Mathilde, Lucrece, Celia, Cornelie la mere des Graques, Marcia, Porcia & Livie. *Je finis*, dit-il, *par celle-ci, parce que c'étoit une femme de votre rang, qui mérita par sa prudence &*

(*a*) Proba Falconia, femme d'Anicius Probus, Préfet du Prétoire & Consul Romain dans le quatrieme siecle. Pétrarque se trompe en lui donnant pour mari un certain Adelphe Proconsul; mais il n'est ni le premier ni le seul qui ait fait cette erreur.

ſon attachement la confiance d'Auguſte ſon mari. Je ne doute pas que vous ne faſſiez de même, & que vous ne rendiez votre fille ſemblable à vous. AN. DE J. C 1359.

Voilà le ſeul éloge que Pétrarque donne à l'Impératrice dans cette lettre, dont il paroît que l'unique objet étoit de louer les femmes en général, & de faire un grand étalage d'érudition aſſez déplacé vis-à-vis d'une jeune Princeſſe qui n'avoit guere plus de vingt ans. Mr. de la Baſtie, qui parle toujours des lettres de Pétrarque, ſans prendre la peine de les lire, dit que *celle-ci eſt pleine d'éloges magnifiques ; que l'Impératrice y eſt comparée à toutes les héroïnes des ſiecles précédens.* C'eſt vouloir rendre Pétrarque plus ridicule qu'il n'eſt.

Pétrarque ayant appris peu de temps après que ſon ami l'Evêque de Cavaillon étoit revenu dans ſon Dioceſe d'un grand voyage qu'il venoit de faire en Allemagne en qualité de Nonce, lui écrivit pour lui faire compliment ſur ſon retour & l'exhorter au repos.

La commiſſion dont le Pape avoit chargé l'Evêque de Cavaillon étoit fort déſagréable & ne plaiſoit pas à Pétrarque. Il s'agiſſoit d'aller lever le dixieme denier de tous les revenus eccléſiaſtiques au profit de la Chambre Apoſtolique pour le recouvrement des terres uſurpées.

Il y eut une aſſemblée des Princes de l'Empire à Mayence, où le Nonce fut introduit pour propoſer ſa demande. Celui qui fut chargé de répondre au nom du Clergé, le fit avec beaucoup de force. Il dit que les Romains regardoient l'Allemagne comme une mine d'or où l'on pouvoit toujours puiſer ; que les Alle-

AN. DE J. C. 1359.

mans envoyoient tous les jours de l'argent en Italie pour des marchandiſes, ou à Avignon pour y faire étudier leurs enfans qui y poſtulent des bénéfices, pour ne pas dire les achetent ; qu'on en portoit tous les ans à la Cour du Pape pour les procès, les diſpenſes, les abſolutions, les indulgences, privileges, &c. ; que non content de cela on demandoit encore un ſubſide nouveau & inoui ; qu'il ne falloit pas laiſſer établir une ſi honteuſe ſervitude, &c.

Quelques jours après l'Evêque de Cavaillon alla trouver l'Empereur & les Seigneurs, qui lui déclarerent que le Clergé d'Allemagne ne pouvoit pas donner le ſubſide qu'il demandoit. *Seigneur Evêque*, lui dit Charles avec émotion, *pourquoi le Pape demande-t-il au Clergé tant d'argent, & ne penſe-t-il pas plutôt à le réformer* ? Le Nonce voyant cette oppoſition, s'embarqua huit jours après ſur le Rhin pour deſcendre à Cologne, d'où il reprit la route d'Avignon (*a*). Voici ce que lui écrivit Pétrarque ſur un voyage auſſi déſagréable & ſur cette commiſſion indigne de lui.

Fam. l. 22. ep. 5. M. R. Milan, le 16. Août.

„ Mille graces à Dieu qui vous a ramené après „ tant de travaux & de dangers dans le ſein de vo„ tre patrie ; elle vous conjure par mon organe de ne „ plus l'abandonner. Le Rhin, la Meuſe & la Mo„ ſelle ont voulu vous enlever au Rhône, à la Du„ rance & à la Sorgue. Vous retenir ſi long-temps, „ c'eſt preſque vous ravir. Voilà aſſez d'allées & de „ venues ; il eſt temps de ſe fixer au gîte & de ſe „ repoſer de tant de fatigues. Voulez-vous me per-

(*a*) Il paroît par une vie d'Innocent VI. que l'Allemagne paya un ſubſide au lieu de décimes. *Bal. tom. 1. fol. 346.*

„ mettre de vous parler avec ma liberté ordinaire ? „ Moi, qui ne vous ai rien dit que je ne penſaſſe, „ rien caché de ce que je penſois. Je vous ſuis trop „ attaché pour ne pas vous piquer lorſqu'il s'agit de „ vous guérir. Vous vous étiez chargé d'un miniſ- „ tere qui tend à ſervir une cupidité étrangere & in- „ ſatiable, à remplir un gouffre. Comment un hom- „ me comme vous, qui n'a jamais connu l'avarice „ ni l'ambition a-t-il pu ſe dévouer à ſervir les paſ- „ ſions des autres ? Permettez-moi de le dire, le „ métier de quêteur ne vous convient pas ; vous êtes „ fait pour de plus grandes choſes. Vous ne ſerez „ à mes yeux un vrai Pontife, un vrai Paſteur, que „ quand vous aurez ceſſé d'être quêteur. Des fonc- „ tions ſi baſſes ſont au-deſſous de vous ; il ſera aiſé „ de trouver des gens à qui elles conviendront mieux „ & qui s'en chargeront avec plaiſir. Plût-à-Dieu „ même qu'il n'y en eut pas tant ; de ces gens qui „ vont ſe jetter dans toute ſorte de précipices au „ moindre vent qui ſouffle d'avarice ou d'ambition ; „ à qui tout pays eſt égal, qu'on trouve toujours „ prêts à aller par-tout où ils voient des dignités à „ acquérir ou de l'argent à gagner !

AN. DE J. C. 1359.

„ Une ſeule choſe pourroit vous ſervir d'excuſe ; „ ce ſeroit de dire : *le ſouverain Pontife me l'a or-* „ *donné.* Cela ſeroit tout ſimple ; vous l'avez toujours „ bien ſervi dans toutes les occaſions où il vous a „ employé. Les Souverains ſont impérieux ; quand ils „ commandent, ils ne penſent qu'à eux & à ce qui „ leur convient. Dites que vous ne le pouvez pas ; „ déployez votre eſprit & votre éloquence : excuſez- „ vous ſur votre ſanté, ſur votre âge, ſur le ſoin de

Digitized by Google

An. de J. C. 1359.

„ votre troupeau que votre abſence attriſte, qui ne „ peut ſe paſſer de vous. La paix de votre Egliſe eſt „ dans vos yeux & dans votre bouche. Refuſez avec „ fermeté & conſtance : quoique fâché du refus, on „ vous aimera & vous eſtimera davantage. Homme „ illuſtre, pere très-cher ! je n'oſerois pas vous parler „ ſur ce ton, ſi votre modeſtie, votre bonté, mon „ zele, mon attachement pour vous ne m'encou- „ rageoient. Je redoute plus que la mort ces voyages „ que vous faites ſi ſouvent, qui ſont longs & pleins „ de dangers. Il eſt temps de vous repoſer.

„ Je ne puis vous exprimer à quel point je deſire „ de vous revoir. Il y a ſept ans que je ſuis ſéparé „ de vous : connu de vous juſqu'au fond de l'ame „ depuis ma tendre jeuneſſe, il faut que je vous diſe „ les progrès que j'ai faits & ce qui m'eſt arrivé. L'âge „ en me détachant des folles amours qui m'abſorboient „ autrefois, a augmenté à l'infini mon attachement „ pour mes amis. Plus froid d'un côté & plus ardent „ de l'autre, je mépriſe ce que j'admirois, j'adore „ ce que je ne faiſois qu'aimer. Je me flatte qu'avant „ ma mort Dieu exaucera mes vœux ; dans le „ temps que vous y penſerez le moins, vous me „ verrez au milieu de vos livres, ſur les bords de „ votre fleuve, dans cet antre d'où il ſort avec tant „ de bruit. En attendant mon Socrate, ou plutôt „ votre Socrate, y eſt : aimez-le, traitez-le comme „ un enfant cheri ; en un mot, faites-lui ce que vous „ me faiſiez à moi-même & ne m'oubliez pas.

Ce n'étoit pas ſans raiſon que Pétrarque recommandoit ſi fortement à l'Evêque de Cavaillon ſon cher Socrate. Il venoit de recevoir une lettre de lui, dans laquelle

laquelle il lui disoit : *on me persécute à Avignon ; vos ennemis ne pouvant vous attaquer vous-même, se déchaînent contre moi ; je n'y puis plus tenir. Il seroit bien dur à mon âge d'être obligé de quitter ma patrie, où je comptois mourir, & d'aller courir le monde ; rien ne me feroit autant de peine.*

AN. DE J. C. 1359.

Fam. l. 11. ep. 9. Milan, 24 Juin.

Pétrarque lui répondit : « votre lettre m'a touché » à un point que je ne puis vous exprimer ; j'ai éprouvé » dans cette occasion la vérité de ce que disent ces » Orateurs, que les plaintes mâles d'un homme sont » plus propres à exciter la commisération que les cris » & les pleurs des femmes. Vous êtes persécuté pour » moi ; mes ennemis jettent sur vous leur venin ne » pouvant pas le répandre sur moi : j'aurai soin qu'ils » ne puissent vous nuire ; à Dieu ne plaise que vo- » tre amitié pour moi vous fasse plus de mal que » de bien ! Tenez ferme & ne vous découragez pas ; » on n'est malheureux que quand on le veut bien. Mon » dessein est de vous faire jouir avec moi de mes » amis (j'ose dire que personne n'a été plus heureux » que moi dans ce genre) j'ai écrit sur votre compte » à mon grand ami ; soyez persuadé qu'il ne vous » manquera pas. Vous me verrez peut-être arriver » moi-même à votre secours comme un Psylle *l'abro-* » *cine* à la main ; mon souffle seul dissipera vos ser- » pents. Si vous aimez mieux fuir les tempêtes de » l'envie, vous avez ici un port tout prêt. Je suis sûr » que vous avez grande envie de me voir ; il y a sept » ans que j'habite cette ville royale ; nous n'avions » jamais été si long-temps séparés. Je sais que rien ne » peut séparer des amis que la vertu unit, & qui tiennent » ensemble *par le ciment de Jesus-Christ*, comme dit

AN. DE J. C 1359.

» saint Jerôme ; mais il n'y a rien de tel que la » préſence. Venez, vous êtes attendu, invité, deſiré ; » vous trouverez ici des amis qui ne vous connoiſſent » pas & une réputation que votre préſence ne dimi- » nuera pas. Venez ; le chemin eſt court ; que rien » ne vous arrête ! De deux choſes l'une ; ou je vous » fixerai ici auprès de moi, ou vous m'entraînerez » avec vous. Votre voyage ne ſera pas inutile ; vous » me verrez ; vous verrez l'Italie. Les Alpes qui vous » ſéparent à préſent de votre ami vous ſerviront de » barriere contre ces ſerpents qui vous pourſuivent » juſqu'à ce que la ſource de leur venin ſoit tarie, » ce qui arrivera bientôt, je m'en flatte.

Socrate ne ſe rendit pas à cette invitation ; il aimoit Pétrarque à la folie ; il déteſtoit Avignon ; il deſiroit de voir l'Italie dont Pétrarque lui avoit fait des portraits ſi ſéduiſans ; mais il ne pouvoit pas ſe reſoudre à quitter la France & s'expoſer à finir ſes jours dans une terre étrangere.

Pétrarque ennuyé du ſéjour de la ville, voulut aller à ſa campagne de Linterno au premier Août pour y paſſer les ardeurs de la canicule ; mais les troubles de la guerre ne le permirent pas. Les Viſcomti preſſoient vivement le ſiege de Pavie, & le Marquis de Montferrat faiſoit de ſon côté tout ce qu'il pouvoit pour empêcher que cette ville ne tombât dans leurs mains. Ses partis venoient juſqu'aux portes de Milan, & il n'y avoit pas de ſûreté à en ſortir.

Pétrarque, *voyant que la crainte étoit plus forte que le peril*, alla à Linterno le premier Octobre ; mais il n'y reſta pas long-temps. L'hyver étant venu

plutôt qu'à l'ordinaire, l'obligea de revenir à la ville avant la fin du mois ; des pluies continuelles lui avoient rendu le séjour de la campagne désagréable. An. de J. C. 1359.

A peine fut-il revenu à Milan qu'il lui arriva un petit malheur. Un jour en se levant, il vit qu'on lui avoit pris tout ce qu'il avoit, & qu'on ne lui avoit laissé que ses livres. Comme c'étoit un vol domestique, il ne pouvoit accuser que son fils Jean, qui étoit revenu d'Avignon & ses valets : cela le détermina à quitter sa maison de St. Ambroise, qui étoit trop vaste & trop retirée pour pouvoir y être en sûreté ; il prit pour quelque temps un petit logement dans la ville ; mais il fallut bientôt prendre un autre parti. Son fils & ses gens agités par le démon de l'avarice & de l'envie se battoient tous les jours, même sous ses yeux, au point de se faire quelquefois des blessures considérables, sans qu'il lui fût possible de les contenir : il perdit patience & les mit tous dehors. Son fils Jean étoit devenu extrêmement libertin ; sans doute la nécessité de fournir à ses débauches l'avoit engagé à voler son pere. Il ne fut pas plutôt dehors, qu'il demanda à rentrer ; mais Pétrarque tint ferme pendant quelque temps.

Un Médecin de ses amis, nommé Albin de Canobio, ayant appris ce qui lui étoit arrivé, lui écrivit pour lui en faire compliment. Il lui proposoit de venir passer quelques jours dans sa maison de campagne de Canobio, où il étoit alors, située au pied des Alpes. On disoit que l'air de Milan étoit devenu empesté, & qu'il y regnoit une espece d'épidémie. *Venez ici*, lui disoit Albin, *l'air y est très-bon, & vous aurez toujours auprès de vous un Médecin & un ami.*

AN. DE J. C 1359.

Pétrarque, dans sa réponse datée de Milan le 26 Octobre, lui parle d'abord de son vol, de son indifférence philosophique sur l'argent, & du parti qu'il avoit pris de mettre ses gens dehors. Répondant ensuite à la proposition qu'il lui faisoit d'aller à Canobio, il lui dit qu'il ne lui conviendroit pas à son âge de fuir la mort, & que cela est fort inutile, parce qu'elle nous attrape par-tout ; que s'il n'étoit pas retenu par mille obstacles, il iroit volontiers le voir à sa campagne, plutôt comme son ami que comme son Médecin. *L'art de la médecine*, dit-il, *peut être utile pour conserver la santé & pour guérir les petits maux ; mais dans les grandes maladies, c'est une petite ressource. On voit bientôt les Médecins désespérer & s'enfuir ; ce qui prouve l'ignorance ou la foiblesse des hommes.*

Fam. l. 22. ep. 22. M. R. Milan, 26 Octobre.

Il paroît par quelques endroits de cette lettre, qu'on ne vouloit pas croire à Milan ce que Pétrarque racontoit de son vol. On disoit que c'étoit un prétexte dont il se servoit pour justifier le parti qu'il avoit pris de quitter sa maison de St. Ambroise, dont il s'étoit dégoûté par inconstance. Il ne resta pas longtemps dans cette petite maison, qu'il avoit prise au milieu de la ville. L'amour du repos & de la solitude lui fit bientôt chercher une habitation plus retirée & qui lui convînt mieux.

Il alla s'établir dans le Monastere de St. Simplicien, Abbaye de Bénédictins du Mont-Cassin, située hors de l'enceinte des murs de la ville du côté du nord & du couchant, entre la porte Comasine & la porte de Verceil.

Voici la description que Pétrarque fit lui-même de sa nouvelle habitation dans une lettre à Simonide.

Digitized by Google

» La maiſon eſt ſituée de façon qu'il m'eſt aiſé d'é- AN. DE J. C. 1359.
» luder les viſites des importuns par une porte de der-
» riere. J'ai une étendue de mille pas pour me pro- *Fam. l. 21. ep. 14. M. R.*
» mener dans un lieu abrité & couvert, ſéparé des
» champs, d'un côté par une forte haie, de l'autre
» par un ſentier ſecret, déſert & plein d'herbes. J'au-
» rois une promenade bien plus ſpacieuſe, ſi je vou-
» lois faire le tour de la ville, & elle ne ſeroit pas
» moins ſolitaire ; car on ne trouve du monde que
» dans les cabarets ou à la place. Enfin ma ſolitude
» eſt telle que je croirois être au milieu des bois,
» ſi l'aſpect de la ville & le bruit que j'entens ne
» m'apprenoient que je n'en ſuis pas loin. J'avoue qu'un
» pareil ſéjour m'a tenté : je ne crains pas que St.
» Ambroiſe me reproche de l'avoir abandonné : je
» ſuis toujours avec lui en eſprit, & mon corps ne
» l'a quitté que pour aller loger chez ſon pere ; c'eſt
» ainſi que St. Auguſtin appelle St. Simplicien.

Pétrarque ne fut pas plutôt établi dans ce Monaſtere, que l'envie lui prit de connoître ſon hôte plus particuliérement. Il demanda à un Religieux de la maiſon quelque vie de St. Simplicien. « On m'ap-
» porta, dit-il, l'ouvrage d'un écolier ſans gravité,
» ſans agrément, ſans ordre. On voyoit bien que
» l'Auteur avoit pris ce qu'il diſoit dans les Con-
» feſſions de St. Auguſtin ; mais cela étoit rendu con-
» fuſément & de la maniere la plus plate. Je jettai
» le livre en colere, me rappellant le bon mot d'un
» homme de lettres, qui diſoit que *la gloire des*
» *Saints dépendoit de l'éloquence de leurs Biographes.*
» Ce mot eſt plein de venin & ſent un peu l'héréſie.
» Les ſaints ne ſont pas comme les héros de ce monde,

An. de J. C. 1359.

» dont le nom reſte enſeveli, ſi de bonnes plumes ne
» le font pas paſſer à la poſtérité. Le nom des ſaints
» écrit dans le livre de vie n'a pas beſoin de nos plu-
» mes; leur gloire eſt dans le Seigneur. St. Simplicien
» eſt un grand Saint qui méritoit ſans doute que ſa
» vie tombât en meilleures mains; ſi elle avoit été
» écrite dans un ſtyle plus poli & plus châtié, qu'eſt-
» ce que cela auroit produit? Rien pour ſa gloire;
» mais elle auroit ranimé la piété des Lecteurs &
» le deſir de l'imiter. Suppoſons qu'on trouve à pré-
» ſent un Ecrivain capable de bien faire cette vie,
» où prendra-t-il les faits, ſi dans la maiſon même
» du ſaint on les ignore? Il conſte par le témoignage
» de St. Auguſtin que Simplicien a été toute ſa vie
» un bon ſerviteur de Dieu, fort verſé dans tout
» ce qui regarde la vie évangélique. Ami intime de
» Victorin, ce fameux Rheteur de Rome, qui devint
» enſuite Martyr, ce fut lui qui l'exhorta & l'encou-
» ragea avec tant de force & de ſuccès. St. Auguſtin
» alla le conſulter à Milan, & il contribua beaucoup
» à ſa converſion. Enfin dans ſa vieilleſſe il fut choiſi
» pour ſuccéder à St. Ambroiſe par le ſuffrage même
» de ce grand ſaint qui le nomma en mourant, & il
» remplit dignement les fonctions de cette place. Voilà
» tout ce que je ſais de mon hôte; Dieu ſait le reſte.

Pétrarque dit en peu de mots tout ce que nous ſavons de St. Simplicien. Les réflexions qu'il fait ſur les hagiographes ſont très-ſenſées, & doivent nous mettre en garde contre tout ce qu'ils nous débitent. J'oſe dire qu'il n'y a point d'Ecrivains qui ſe ſoient permis plus de menſonges, & des menſonges plus abſurdes, ce qui fait que nous devons ſavoir bon gré

Digitized by Google

à cette ſociété de gens d'eſprit, qui a entrepris de purger les Vies des Saints des fables dont on les a farcies juſqu'à préſent. AN. DE J. C. 1395.

Gui Settimo, ce grand ami de Pétrarque, fut nommé cette année à l'Archevêché de Gênes, s'il en faut croire Ughelli; l'année précédente, ſi l'on s'en rapporte aux annales génoiſes de George Stella: peu importe dans le fond. Comme il étoit fort aimé de ſes compatriotes, ſa nomination cauſa une grande joie à Gênes. Pétrarque lui écrivit pour lui faire ſon compliment. *Je ne ſais*, lui diſoit-il, *ſi je dois me réjouir ou m'affliger; vous aurez plus d'honneur & de revenu; mais vous perdez cette liberté que vous avez toujours aimée. Mais que dis-je! vous n'en jouiſſiez pas; vous étiez le ſerviteur de pluſieurs perſonnes; au lieu d'un joug vous en portiez pluſieurs: à préſent vous n'êtes plus que le ſerviteur de Dieu; votre condition eſt meilleure; il faut s'en réjouir.* *Ughelli, Arch. Januenſ.* *Georg. Stella coll. Murat. T 17. & 23.* *Fam. l. 10. ep. 10.*

Il n'y a point de bonheur pur dans ce monde. A peine Gui Settimo fut-il parvenu à cette dignité qu'il avoit toujours ſouhaitée, parce qu'elle le ramenoit dans ſa patrie avec cette conſidération néceſſaire à un certain âge, qu'il ſe vit attaqué par des douleurs de goutte violentes. Il écrivit ſon état à Pétrarque, l'aſſurant qu'il ſouffroit avec patience; cependant il lui demanda quelque ſecours contre la douleur. Pétrarque lui fit une réponſe pleine d'eſprit & de Philoſophie, que je voudrois pouvoir traduire; mais elle eſt trop longue: je n'en rapporterai que ce fragment, qui roule ſur deux productions de Pétrarque; l'une de ſon eſprit & l'autre de ſon corps. *Fam. l. 21. ep. 12. M. R.*

„ Je viens de faire un traité du remede contre

AN. DE J. C. 1359.

„ les deux fortunes ; vous l'auriez déjà ſi je pou-
„ vois écrire, ou ſi j'avois quelqu'un pour le copier :
„ mes amis ſont abſents ou occupés. A l'égard des
„ copiſtes, vous ſavez ſi l'on peut compter ſur eux :
„ ils promettent beaucoup, tiennent peu, ne finiſ-
„ ſent rien & gâtent tout. Cela dégoûte ; je l'éprou-
„ ve & crois que les autres penſent comme moi. Ce
„ jeune homme ſi induſtrieux, que nous avons élevé
„ vous & moi avec tant de peine pour être la con-
„ ſolation, l'honneur & la joie de ma vieilleſſe, m'ac-
„ cable de honte & de douleur. Cela eſt bien con-
„ contraire aux préſages que je vous avois faits dans
„ les lettres que je vous écrivis ; hélas ! il faut tout
„ effacer. Eſclave des paſſions, il s'eſt livré à la dé-
„ bauche. Il eſt envieux, déſobéiſſant, rebelle ; il hait
„ la ſcience & la vertu ; mais il faut tout ſouffrir
„ avec patience. Auguſte, le plus heureux des mor-
„ tels, ne ſe plaignoit-il pas d'avoir formé de ſon
„ ſang trois *vomiques* ? Je n'en ai qu'une, j'aurois
„ tort de me plaindre.

Cet enfant, dont Pétrarque ſe plaignoit ſi amére-ment & qu'il venoit de chaſſer de chez lui, avoit dans le fond un aſſez bon caractere. Son pere convient qu'il étoit doux & propre aux ſciences, mais il haïſſoit l'étude ; peut-être parce qu'on avoit trop voulu le faire étudier : il avoit donné dans le libertinage, peut-être parce qu'on avoit voulu l'élever trop ſévérement. Il faiſoit alors tout ce qu'il pouvoit pour rentrer dans les bonnes graces de ſon pere & dans ſa maiſon ; il convenoit de ſes fautes, en demandoit pardon, & promettoit de s'en corriger.

Fam. l. 22. ep. 7. M. R.

Pétrarque lui écrivit une lettre fort rude, mais à travers

travers la dureté & l'amertume des reproches dont elle eſt pleine, on découvre aiſément l'amour paternel, qui voudroit ſe cacher & ne le peut pas ; il lui refuſe l'entrée de ſa maiſon ; mais il lui fait entendre qu'il eſt prêt à le recevoir, lorſqu'il aura donné quelques preuves d'amendement. En effet, il le reçut bientôt après avoir écrit cette lettre, dans laquelle il eſt aiſé de voir que le pere deſiroit pour le moins autant que le fils cette réunion. An. de J. C. 1360.

Pétrarque étoit à peine établi dans ſon nouveau logement de St. Simplicien, lorſqu'il vit arriver à Milan comme en triomphe Galeas Viſcomti, maître de Pavie, traînant à ſa ſuite le frere Jacques, comme les Généraux Romains traînoient attachés à leur char de triomphe les Princes qu'ils avoient vaincus. On fit de grandes réjouiſſances à Milan ; Pétrarque étoit trop attaché à Galeas pour ne pas y prendre part, & cela troubla un peu la tranquillité de ſa ſolitude.

Galeas, las du ſéjour de Milan, que les cruautés de ſon frere lui rendoient inſupportable, s'établit à Pavie, où nous verrons Pétrarque aller quelquefois paſſer avec lui les chaleurs de l'été. Il fit tout ce qu'il falloit pour embellir cette ville & en rendre le ſéjour agréable avec une magnificence digne d'un Roi. Il bâtit d'abord dans la partie ſupérieure de la ville une citadelle de forme quarrée, flanquée de quatre groſſes tours, *d'une ſtructure & d'une dépenſe étonnante*, dit Pétrarque ; un pont ſur le Teſin couvert, & en partie revêtu de marbre, qui ſert encore de promenade aux habitans de la ville, & un grand parc qui avoit vingt milles de tour, où il renferma

toute ſorte de gibier & de bêtes fauves (*a*).

AN. DE J. C. 1360.

Il y établit une Univerſité pour toutes les ſciences, où il fit venir les plus habiles Profeſſeurs *, & voulut que tous ſes ſujets y envoyaſſent leurs enfans étudier (*b*). Paul Morigia aſſure qu'il y ajouta une bibliotheque publique, dont il confia le ſoin à Pétrarque, qui lui en avoit donné l'idée. Je ne m'aviſerai pas de conteſter ce fait, qui n'a rien d'extraordinaire ; mais je ne puis m'empêcher de dire que je n'en ai pas trouvé la preuve dans Pétrarque. Tout ce que faiſoit Galeas étoit marqué au coin du grand, ſur-tout dans ſes conſtructions ; ce qui faiſoit dire à Pétrarque au ſujet de la citadelle de Pavie, que *Galeas avoit ſurpaſſé les autres en pluſieurs choſes ; mais que dans la magnificence des bâtimens il s'étoit ſurpaſſé lui-même* (*c*).

* Balde & Jaon, &c.

Hiſt. dell. Ant. di Mil.

La priſe de Pavie augmentoit beaucoup la puiſſance des Seigneurs de Milan ; il ne leur manquoit plus que d'y joindre la ville de Boulogne ; mais ils venoient de faire la paix avec Jean d'Olege qui la leur avoit enlevée, comme on a vu.

Ce n'étoit pas là un obſtacle capable d'arrêter Barnabé ; ayant aſſemblé ſes troupes & celles de ſon frere, il ſe mit en marche pour s'emparer de cette ville, autour de laquelle il fit bâtir pluſieurs forts qui la tenoient bloquée.

Jean d'Olege, voyant qu'il ne pourroit pas réſiſter

(*a*) Paul Jove dit qu'il avoit deux cents ſtades. C'eſt le fameux parc de Mirabel, dans lequel François I. perdit le 24 Février 1525 contre Charles V. cette bataille mémorable, où il fut fait priſonnier.

(*b*) Hyacinthe Gemma, dans ſon *Ital. Letter.* dit d'après le Pere Loner, que cette Univerſité étoit fondée avant J. C. & que Sirus d'Aquilée y profeſſoit la Théologie dans le temps que St. Pierre la profeſſoit à Rome. D'autres ſe contentent de dire qu'elle fut fondée par Charlemagne. Il eſt certain qu'elle le fut par Charles IV à la ſollicitation de Galeas.

(*c*) Vir in multis aliis, in ædificandâ magnificentiâ ſeſe vincens. *Sen. l. 5. ep. 1.*

Digitized by Google

long-temps à une si grande puissance, traita avec le Cardinal d'Albornos, qui lui donna la ville de Fermo & douze mille florins de pension, pour le dédommager de la seigneurie de Boulogne, qu'il céda à l'Eglise. Villani représente le Légat *comme un milan qui guette sa proie & ne la laisse pas échapper.* Il dit que Barnabé avoit répandu tant d'argent à la Cour du Pape qu'on y douta pendant quelque temps s'il falloit écouter les propositions de Jean d'Olege. *On disoit tantôt oui, tantôt non, & cela ne faisoit pas honneur à cette Cour* (a). Pour moi je suis persuadé que cette incertitude venoit de ce que d'un côté il étoit fort avantageux pour le St. Siege de faire rentrer dans son domaine une ville comme celle-là, sur laquelle il avoit des droits bien fondés : de l'autre, on l'avoit aliénée aux Viscomti pour douze ans, & la leur enlever c'étoit violer le traité : ainsi l'on peut dire que cette affaire avoit deux faces, & qu'il n'est pas étonnant que les esprits fussent partagés.

AN. DE J. C. 1360.

Matth. Vill. l. 9. cap. 65.

Dès que le Cardinal Légat eut pris possession de Boulogne, on fit signifier aux troupes de Barnabé de se retirer, cette ville étant rentrée dans le domaine de l'Eglise. Mais elles reçurent ordre de lui de la resserrer plus que jamais & de presser le siege plus vivement.

Vill. l. 9. cap. 77. Chron. Mutin. coll. Murat. T. 18.

Le Pape écrivit à tous les Princes d'en deçà & d'au delà les monts pour leur demander du secours, sur-tout à l'Empereur. Le Roi de Hongrie fut celui qui prit sa défense avec plus de chaleur. Il envoya des Ambassadeurs à Barnabé, qui répondit : *je ne*

Od. Rain.

Vill. l. 9. cap. 90.

(a) Hora si, hora no, si dicea con poco honore della chiesa di Roma. *Vill. l. 9. cap. 73.*

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1360.

demande que l'exécution d'un traité ; ma cause eſt juſte ; on la jugera à Avignon. En effet il y envoya des Ambaſſadeurs, pour ſe plaindre de ce que le Cardinal lui retenoit Boulogne, dont il devoit jouir encore quatre ans ſuivant le traité.

Malgré ſon argent & les amis qu'il avoit à la Cour Romaine, Barnabé perdit ſon procès. Il fut jugé en plein Conſiſtoire que comme il avoit perdu la poſſeſſion de Boulogne, & qu'il avoit fait de vains efforts pour y rentrer, l'Egliſe Romaine à qui cette ville appartenoit, avoit pu traiter avec le poſſeſſeur. Barnabé trouva la déciſion injuſte & continua les hoſtilités. Le Pape lança contre lui les foudres de l'Egliſe, l'accuſant de toute ſorte de forfaits.

Cette affaire embarraſſoit beaucoup la Cour d'Avignon, lorſqu'on y vit arriver Nicolas Acciajoli, grand Sénéchal de Naples, envoyé par ſon Roi pour faire lever l'interdit jetté ſur ce Royaume, parce qu'on ne payoit pas le cens impoſé par l'inveſtiture. Villani dit que le grand Sénéchal ſaiſit cette occaſion de ſortir d'une Cour où ſes ennemis avoient pris le deſſus, & de chercher de grandes aventures où ſon ame pût ſe déployer.

Vill. l. 9. cap. 95.

Il fut reçu du Pape & des Cardinaux avec la plus grande diſtinction. Dans le Carême le Pape lui donna la roſe d'or ; faveur qu'il avoit coutume de faire à la perſonne la plus diſtinguée qui ſe trouvoit à ſa Cour dans ce temps-là. Il le fit Sénateur de Rome pour ſa vie, Comte de Romagne & Gouverneur du Patrimoine de St. Pierre ; charges que le Sénateur ne voulut accepter qu'avec l'agrément de ſon Prince. Je ne doute pas que Zanobi de Strata, qui avoit

Digitized by Google

gagné la confiance du Pape, dont il étoit ſecretaire, n'ait beaucoup influé ſur la reception flatteuſe qu'on fit au grand Sénéchal, & ſur les graces dont on le combla. AN. DE J. C. 1360.

Lorſqu'il alla prendre congé pour retourner en Italie, le Pape le pria de paſſer à Milan pour négocier la paix avec Barnabé. Nicolas Acciajoli ſe chargea avec plaiſir de cette négociation, quoiqu'il en connût toute la difficulté. Il arriva à Milan à la fin de Mai, fort empreſſé de voir Pétrarque, qu'il connoiſſoit beaucoup quoiqu'il ne l'eût jamais vu. Voici la relation de leur entrevue, que j'ai trouvée dans une lettre de Pétrarque à Zanobi (*a*).

„ Votre Mecene eſt venu avec confiance traiter „ avec mon Auguſte, & il m'a vu. Il eſt venu deux „ fois dans ma bibliotheque. L'affluence des viſites, „ la multitude des affaires, la longueur du chemin „ n'ont pu le retenir. J'habitois autrefois au bout de „ la ville ; à préſent je ſuis dehors dans un endroit „ ſolitaire & fort retiré. Ce grand homme eſt entré „ dans ma petite maiſon, comme Pompée entra dans „ celle du Philoſophe Poſſidonius, les faiſceaux baiſſés, „ la tête découverte, s'inclinant avec reſpect. Que „ feroit de plus un habitant du Parnaſſe qui entre- „ roit dans le ſanctuaire d'Apollon & des Muſes ! „ Cette *humilité généreuſe* nous fit friſſonner moi & „ quelques perſonnes de diſtinction qui l'avoient ſuivi ; „ peu s'en fallut qu'elle ne nous arrachât des larmes : „ telle étoit la majeſté de ſon air, la douceur de ſes „ manieres, la gravité de ſes propos, qui furent pré- *Fam. l.* 22 *ep.* 6. *M. R.* Milan, 17 Août.

(*a*) J'ai déjà remarqué que cette lettre eſt la ſeule que Pétrarque ait écrite à Zanobi, depuis que celui-ci eut été couronné à Piſe.

AN. DE J. C. 1360.

„ cédés par un ſilence qui diſoit beaucoup. La converſation roula ſur toute ſorte de matieres : nous parlâmes beaucoup de vous. Il examina mes livres avec „ complaiſance l'un après l'autre, s'arrêta long-temps, „ ſortit avec peine & comme malgré lui. Il a honoré „ ma demeure au point, que non-ſeulement des Romains & des Florentins, mais quiconque aimera „ la vertu, paſſant ici, viendra l'adorer. Que vous „ dirai-je ! ſa préſence, ſon front radieux ont répandu „ la joie & le calme dans cette ville royale : agréable „ aux Seigneurs, au peuple, à moi au-deſſus de tout, „ il a mis le comble à cette ancienne bienveillance qu'il „ m'a toujours témoignée ; &, ce qui eſt fort extraordinaire & fort rare, ſa préſence a plutôt augmenté que diminué l'idée que j'avois conçue de „ lui ſans le voir. Que vous êtes heureux d'avoir un „ ami de cette eſpece ! Adieu, ne m'oubliez pas.

Le grand Sénéchal ne fit pas un long ſéjour à Milan. On voit par une Chronique imprimée dans le recueil de M. Muratori, qu'il arriva à Boulogne le 11 Juin, qu'il logea dans le Couvent des Dominicains, & qu'il en partit le 12 pour aller conférer avec le Cardinal Albornos, qui faiſoit alors ſa réſidence à Ancone.

Chron. di Bol. coll. Mur. tom. 18. fol. 454.

Il n'étoit pas aiſé d'accorder Barnabé avec le Légat ; l'un & l'autre vouloit Boulogne. Le grand Sénéchal fit un projet qu'il envoya à Milan par un de ſes gens. Barnabé, quand on lui fit la lecture de ce projet, diſoit à chaque article : *ET JE VEUX BOULOGNE.* Le Pape qui la vouloit auſſi, avoit conſenti de lui donner pour dédommagement quatre-vingt ou cent mille écus d'or pendant cinq ans ; il parut d'abord

E lo voglio Bologna.

les accepter ; mais enſuite il les refuſa ; la négociation du Florentin échoua, & les hoſtilités continuerent de part & d'autre avec plus de fureur qu'auparavant. AN. DE J. C. 1360.

Galeas Viſcomti ne voulant pas être compris dans la procédure qu'on faiſoit contre ſon frere à Avignon, ſoit avec le conſentement de ce frere, ſoit de ſon propre mouvement, fit déclarer par ſes Ambaſſadeurs qu'il ne prenoit aucune part à l'entrepriſe de Boulogne, qu'il reconnoiſſoit que ſon frere avoit tort, & le lui avoit dit pluſieurs fois. En conſéquence de cette déclaration, il demandoit de n'être pas nommé dans la procédure commencée contre Barnabé, promettant même d'agir contre lui, autant que la bienſéance pourroit le permettre. Sa déclaration fut admiſe & la procédure ſuſpendue, à condition qu'il ne donneroit aucun ſecours à ſon frere.

Je ſuis perſuadé avec Villani que ce qui engagea principalement Galeas à faire cette déclaration, étoit qu'il craignoit que ſa brouillerie avec le Pape & les cenſures dont il le frapperoit, ne nuiſiſſent à une alliance qu'il traitoit alors avec la France. *Matth. Vill. l. 9. cap. 92.*

Les Viſcomti, au comble de la puiſſance & de la gloire, n'avoient à deſirer que de grandes alliances pour aſſurer leur état. Les circonſtances où la France ſe trouvoit alors étoient, on ne peut pas plus favorables au projet que Galeas conçut de s'allier avec cette couronne ; projet dont je crois que Pétrarque lui donna l'idée.

Le Roi Jean étoit encore priſonnier à Londres. La treve étoit expirée & la paix n'étoit pas faite, malgré tous les mouvemens que le Pape ſe donnoit pour y

AN. DE J. C. 1360.

parvenir. Edouard entra en France avec une armée formidable, perſuadé que rien ne pourroit lui réſiſter, & qu'avant la fin de la campagne il ſe rendroit maître de ce Royaume. Il commença par le ſiege de Rheims, dans l'intention ſans doute de s'y faire ſacrer ; mais il fut obligé de le lever & s'approcha de Paris, où il envoya *défier* le Régent *à la bataille* & fit beaucoup de ravage. Son armée ne pouvant plus y ſubſiſter, il alla du côté de Chartres. Ce fut là qu'il eſſuya cet orage terrible, qu'on regarda comme un prodige & qui le rendit plus traitable ſur la paix. Voici comment les Hiſtoriens contemporains le racontent.

Il ſurvint tout-à-coup un ouragan accompagné de tonnerres & de grêle d'une groſſeur prodigieuſe, qui écraſoit les hommes & les chevaux. Une pluie affreuſe inonda le camp ; mille hommes d'armes & plus de ſix mille chevaux y périrent ; tout étoit entraîné par la violence des vents dans ces torrents rapides que la pluie formoit. Les Hiſtoriens Anglois diſent que *les troupes regarderent cet orage comme une marque de la colere du Ciel, & que le Roi lui-même parut imbu de cette opinion.* On aſſure qu'il ſe tourna vers l'Egliſe de Chartres, & fit vœu de conſentir à la paix. En effet elle fut conclue peu de temps après le 8 Mai à Bretigni près de Chartres * (*a*).

Rap. Toir. hiſt. d'Ang. tom. 3. fol. 214.

* A une lieue.

Un des articles de cette paix portoit que le Roi

(*a*) Le plus bel eſprit de notre ſiecle prétend qu'il faut être ſimple *pour croire que le Roi Edouard fut ſaiſi tout-à-coup d'une ſi ſainte frayeur à cauſe d'une grande pluie, qu'il ſe jetta à genoux, & qu'il fit vœu à la ſainte Vierge d'accorder la paix.* Cependant ce fait eſt atteſté par pluſieurs Auteurs contemporains qui n'étoient pas ſimples : Walſingham, Froiſſard, &c. Il a été adopté même par les Hiſtoriens Anglois, qu'on n'accuſe pas d'être trop crédules.

Hiſt. univ. tom. 2. fol 133.

Jean

Jean payeroit pour ſa rançon trois millions d'écus d'or ; ſavoir ſix cents mille écus à Calais quatre mois après ſon arrivée, & quatre cent mille d'année en année juſqu'à fin de payement. L'exécution de cet article étoit difficile ; la France étoit dévaſtée, épuiſée & ſans reſſources ; l'argent ne circuloit pas ; ceux qui en avoient le cachoient. Toute ſorte de moyens furent employés pour le faire ſortir ; les bonnes villes ſe taxerent elles-mêmes ; les Financiers & les Juifs furent mis à contribution ; le Pape accorda deux décimes ſur le Clergé. Philippe de Comines dit qu'on fit une monnoie de cuir avec un clou d'argent dans le milieu ; mais cela n'eſt pas vraiſemblable. AN. DE J C 1360.

Galeas Viſcomti profita de cette poſition embarraſſante où le Roi ſe trouvoit pour demander Iſabelle ſa fille en mariage pour Jean Galeas ſon fils. Les Hiſtoriens aſſurent que cet honneur lui coûta cher ; mais ils ne s'accordent pas ſur la ſomme. Villani dit que le Roi vendit ſa fille ſix cent mille florins ; il fait ſur cela une réflexion bien ſinguliere. *En conſidérant la grandeur de la couronne de France, qui auroit pu imaginer que par les attaques d'un Roi d'Angleterre, petit en comparaiſon du Roi de France, elle fut réduite au point de vendre ſa propre chair comme à l'encan* (*a*).

Nos meilleurs Hiſtoriens, en parlant de ce mariage, ont employé l'expreſſion énergique de Villani, & conviennent que ce fut une eſpece de vente. *Il auroit été à propos*, dit Mr. de Villaret, *que ces* *Hiſt. de Fr. t. 9. fol. 442.*

(*a*) Chi harebbe per lo paſſato, conſiderato la grandezza della corona de Francia, potuto imaginare, che per gli aſſalti del piccolo Rè d'Inghilterra, in comparazione del Rè di Francia, foſſe a tanto ridotta, che quaſi com' all' incanto la propria carne vendeſſe. *Vill. l. 9. cap. 103.*

AN. DE J. C. 1360.

Ecrivains euſſent prouvé cette eſpece de vente d'une Princeſſe de ſang royal ; marché auſſi honteux pour les vendeurs que pour l'acquereur. Après avoir obſervé en paſſant que ſi ce marché étoit honteux pour le vendeur, il ne l'étoit pas pour l'acquereur, je prendrai ſur moi de faire la preuve que deſire Mr. de Villaret, pourvu qu'il n'exige pas de moi que je rapporte le contrat du marché (acte qui n'exiſta vraiſemblablement jamais) & qu'il ſe contente de la preuve hiſtorique fondée ſur le témoignage des meilleurs Auteurs.

Le fait eſt atteſté d'abord, comme on vient de voir, par Matthieu Villani, qu'on regarde avec raiſon comme le meilleur Hiſtorien du quatorzieme ſiecle. A ſon témoignage il faut joindre celui des deux Biographes d'Innocent VI, qu'on trouve dans le recueil de Baluſe, Auteurs contemporains & très-graves, dont l'un dit que les Viſcomti donnerent au Roi pluſieurs mille florins pour avoir ſa fille ; l'autre que le Roi les reçut *à titre de prêt ou de don.*

II. Vit. Inn. Bal. fol. 354.
I. Vit. Inn. Bal. fol. 339.

Nomine mutui ſive doni.

La Chronique de Plaiſance, qu'on trouve dans la grande collection de M. Muratori, aſſure que Galeas voulant profiter du beſoin que le Roi de France avoit d'argent pour ſe racheter, demanda Iſabelle ſa fille pour Jean Galeas ſon fils, & que le traité fut conclu par le moyen d'Amedée Comte de Savoie. A quoi il faut joindre Corio l'Hiſtorien de Milan, & les Biographes des Viſcomti, Paul Jove & Volpi, & tous les Hiſtoriens modernes, Italiens ou François.

Chron. Placent. coll. Murat. T. 16.

En voilà aſſez, je penſe, pour contenter Mr. de Villaret ; je reprens le fil de ma narration. Le mariage fut traité par Guillaume de Melun, Archevêque

Digitized by Google

de Sens & pluſieurs autres. Il fut décidé que la Princeſſe ſeroit remiſe entre les mains d'Amedée Comte de Savoie, beau-frere de Galeas, qui la meneroit à Milan, où le mariage ſeroit célébré dans le mois d'Octobre & conſommé dans la ſuite quand les mariés auroient l'âge convenable. AN. DE J. C 1360.

Iſabelle née le 1er. Octobre 1348. n'avoit que douze ans. Jean Galeas, ſuivant Villani, entroit dans ſa onzieme année; il n'avoit pas encore huit ans, ſi l'on s'en rapporte à Corio, qui n'eſt pas d'accord ſur cela avec lui-même. Les Biographes de Pétrarque rapportent un trait de lui pour prouver la maturité de ſon eſprit, que j'ai cru devoir placer ici. A peine avoit-il atteint l'âge de cinq ans, lorſque ſe trouvant un jour à la Cour de ſon pere au milieu d'une aſſemblée de grands perſonnages, dont il examinoit attentivement les habits & les phyſionomies, ſon pere lui demanda quel étoit celui qu'il jugeoit le plus ſage. Après avoir parcouru d'un coup d'œil tous ceux qui compoſoient l'aſſemblée, il alla à Pétrarque, le prit par la main & le mena à ſon pere [*a*].

Iſabelle fit ſon entrée à Milan le 8 Octobre avec le Comte de Savoie. En habits royaux elle y reçut tous les honneurs qu'on a coutume de rendre aux Reines, & tint une Cour Royale; ne ſouffrant pas qu'aucune Dame parût devant elle avec le drap ſur la tête. Ce cérémonial dura juſqu'à la célébration de ſon mariage; enſuite laiſſant la royauté à l'écart, elle fit la révérence aux Viſcomti & à leurs femmes. *Vill. ibid.*

Les noces furent célébrées, ſuivant l'uſage des

(*a*) Squarzafichi, dans ſa vie de Pétrarque, rapporte ce trait, qu'il dit avoir tiré d'un panégyrique de Jean Brive Milanois.

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1360.

Viſcomti, avec la plus grande magnificence. Ils avoient invité tous les Seigneurs d'Italie, qui s'y rendirent avec empreſſement & y menerent leurs femmes. Les fêtes commencerent le 11 d'Octobre ; elles durerent trois jours, & furent terminées par un feſtin ſomptueux que Barnabé donna. On y compta ſix cents Dames qui furent ſervies d'un côté & plus de mille Seigneurs de l'autre à trois ſervices, avec la plus grande profuſion.

Tant que les fêtes durerent, il y eut tous les jours des tournois à trois repriſes dans la Cour de Galeas, où l'on avoit préparé des loges pour les Dames, ce qui faiſoit un ſpectacle ſuperbe. On y vit un étalage pompeux de cimiers & de ſoubreveſtes ; mais malgré ce grand concours de Princes & de Chevaliers de toute nation, il n'y eut aucun fait d'armes remarquable.

Pétrarque ne parle pas de toutes ces fêtes ; cependant il y a lieu de croire qu'il y aſſiſta. Ce ne fut qu'après qu'elles furent finies qu'il partit pour aller à Paris faire compliment au Roi Jean ſur ſa délivrance & ſon retour dans ſon Royaume, en qualité d'Envoyé de Galeas Viſcomti, qui lui donna, ſuivant l'uſage, deux ou trois collegues ; mais il tenoit le premier rang.

La France étoit alors dans un état ſi déplorable, que Pétrarque lui-même qui ne l'aimoit pas, en fut touché juſqu'aux larmes. Il faut l'entendre en faire l'aveu.

Fam. l. 22. ep. 14. M. R.

„ En voyant ce Royaume déſolé par le fer & par „ la flamme, je ne pouvois me perſuader que ce fût „ le même que j'avois vu autrefois ſi riche & ſi flo-

Digitized by Google

» riſſant. Je n'y reconnoiſſois plus rien ; il ne ſe pré- AN. DE J. C. 1360.
» ſentoit à mes regards qu'une ſolitude affreuſe, une
» miſere extrême, une déſolation générale, des terres
» en friche, des champs dévaſtés, des maiſons en
» ruines. Il n'y avoit de maiſons ſur pied que celles
» qui étoient défendues par quelques fortifications,
» ou renfermées dans l'enceinte des villes. On voyoit
» par-tout les traces des Anglois & les cicatrices en-
» core récentes des plaies qu'ils avoient faites. Emu
» par ces triſtes effets de la rage des hommes qui ſe
» font la guerre, je ne pus retenir mes larmes. Je ne
» ſuis pas de ces gens à qui l'amour de la patrie fait
» haïr & mépriſer tout le reſte (*a*).

La vérité m'oblige de remarquer que Pétrarque n'eſt pas de bonne foi dans cette occaſion, ou qu'il ne ſe rendoit pas juſtice. Je ne connois perſonne qui ait porté plus loin que lui cet enthouſiaſme, cet amour aveugle pour la patrie, qui fait haïr & mépriſer tout le reſte du monde. On ne peut lire ſes ouvrages ſans trouver à tout moment des preuves de ce que je dis.

S'il fut touché en parcourant la France, il le fut bien davantage lorſqu'il arriva à Paris. La peinture qu'il en fait ſent un peu le Poëte. " Je ne vis *Fam. l. 22. ep. 14. M. R.*
» dit-il autour de ſon enceinte que des ruines, des
» debris & des traces d'incendie (*b*). Cette ville triſte
» & défigurée avoit l'air de redouter encore les hor-

(*a*) Hominum rabies & longiſſimi belli furor tam atrociter illis terris incubuit, ut, dum per ea loca ad Regem miſſus iter agerem, cuncta undique ferro atque igne everſa conſpiciens, lacrymas non tenerem : non enim ſumus qui, ut iſti, cætera omnia noſtri amore oris boderimus. *Ed. Baſ. fol.* 850.

(*b*) Lorſque Edouard ſe préſenta pour faire le ſiege de Paris, les Pariſiens furent réduits à mettre le feu aux fauxbourgs de St. Germain, de Notre-Dame des Champs & de St. Marceau.

Digitized by Google

» reurs auxquelles elle venoit d'être en proie. La Seine
AN. DE J. C. 1360. » qui baigne ſes murs paroiſſoit pleurer ſa miſere &
» craindre de nouveaux déſaſtres.

Quand il y fut entré, il y trouva des changemens
Ed. Baſ. fol. 870. qui l'étonnerent. « Où eſt Paris, diſoit-il, où eſt cette
» capitale de la France qui, quoiqu'inférieure à ſa ré-
» putation & aux fables qu'on publioit d'elle, étoit
» ſans contredit une grande ville ? Où ſont ces ri-
» cheſſes qu'on y voyoit étalées, cette joie publi-
» que, cette ardeur d'étude, cette foule d'écoliers
» qu'on entendoit diſputer dans les rues [a]. Au bruit
» de leurs ſyllogiſmes a ſuccédé celui des armes, des
» corps de garde & des machines de guerre. Au lieu
» de bibliotheques, on ne voit plus dans cette ville
» que des arſenaux ; la tranquillité qui y régnoit com-
» me dans ſon temple, en eſt bannie. Les rues ſont
» déſertes ; les chemins couverts d'herbes & de ron-
» ces : ce n'eſt plus qu'une vaſte ſolitude.

Cependant lorſque Pétrarque entra dans Paris, la joie devoit y régner ; on y faiſoit des préparatifs pour la reception du Roi, qui alloit y faire ſon entrée, en ſortant de la captivité où les Anglois l'avoient retenu pendant plus de quatre ans. Pourroit-on douter que les Pariſiens qui aiment tant leur Roi, ne fuſſent empreſſés de le revoir après une ſi longue abſence & tant de calamités qu'elle avoit entraînées ?

Ce Prince, ſortant de ſa priſon de Londres, en conſéquence de la paix de Bretigni dont j'ai parlé, fut d'abord mené à Calais, où il arriva le 8 Juillet.

(a) C'eſt pour cela qu'il appelloit bruyante la rue du Foarre, où étoit logée une grande partie des écoliers : *vicus ſtraminum fragoſus. EP. AD URBAN. SEN. L. 9.*

Digitized by Google

Il en partit le 25 Octobre [*a*] pour ſe rendre à Paris. Pétrarque rapporte une circonſtance de ſon voyage de Calais à Paris, que je ne trouve pas dans nos Hiſtoriens, & que j'aurois bien de la peine à croire, ſi j'avois moins de confiance en l'Auteur, qui en parle lui-même comme d'une choſe *incroyable & difficile à perſuader à la poſtérité, mais certaine* [*b*]. An. de J. C. 1360.

Le Roi & le Dauphin traverſant la Picardie, furent arrêtés par ces troupes de brigands qui ravageoient le Royaume ſous le nom de compagnies [*c*] & contraints de traiter avec elles pour voyager en ſûreté dans leur Royaume.

Le Roi fit ſon entrée à Paris le 13 Décembre (*d*). Villani dit qu'*il y fut reçu avec grand honneur, & que la ville lui fit préſent de mille marcs de vaiſſelle d'argent.* Nos Annaliſtes ajoutent que *les rues furent tendues, & que le Roi marchoit ſous un poële de drap* *Matth. Vill. l. 9. cap. 106.* *Nic. Gilles & Belleforêt, chron. de St. Denis.*

(*a*) Froiſſard, *L. 1. cap. 213.* dit qu'il partit la veille de St. Simon, qui eſt le 27. Octobre. L'Hiſtorien de l'Egliſe Gallicane a ſuivi Froiſſard & critique le Pere Daniel, qui fait partir le Roi Jean le 25. Cependant cette date eſt certaine; on trouve dans l'*ancien état de la petite Bretagne par Nic. Vignier, fol.* 383. une lettre du Roi Jean datée de Bologne ſur mer le 26 Octobre 1360.

(*b*) Illud prorſus miſerum pudendumque reditu in patriam prohibitus, & Rex ipſe & filius qui nunc regnat, coactusque cum prædonibus paciſcitur, tutum per ſuas terras iter agerent. Quis hoc illo in Regno feliciſſimo non dico cogitaſſet, ſed unquam etiam ſomniaſſet? Quando vero credent hoc poſteri? *Ed. Baſ. fol.* 870.

(*c*) Ces compagnies étoient un ramas de ſoldats réformés de toutes nations, qui réunis ſous différens chefs, ravageoient le Royaume. Le Continuateur de Nangis les appelle *filii Belial, guerratores de variis nationibus non habentes titulum.*

(*d*) Voici ce que dit ſur cela M. de la Baſtie. *Le Roi de France fut amené à Calais par Edouard III. au mois de Juillet* 1360, *& il fit ſon entrée à Paris au mois d'Octobre de la même année. Pétrarque dut y arriver quelque temps après.* Dans un ſi court recit il y a trois erreurs. Le Roi Jean ne fut pas amené à Calais par Edouard: il ne fit pas ſon entrée à Paris au mois d'Octobre. Pétrarque n'arriva pas quelque temps après lui; je ſuis en état de prouver qu'il paſſa tout le mois de Décembre dans cette ville. Dans le fond les erreurs ſans nombre de M. de la Baſtie ſur la date ou les circonſtances des actions de Pétrarque, ſont peu intéreſſantes, & je n'ai garde de lui en faire un crime; mais j'avoue que je n'aime pas à trouver dans un Mémoire dépoſé dans le recueil de l'Académie des Inſcriptions une erreur ſur une époque auſſi intéreſſante que l'entrée du Roi dans ſa capitale après une longue captivité. Je croirois volontiers que c'eſt une faute d'Imprimeur.

Digitized by Google

d'or. Il alla d'abord rendre graces à Dieu dans l'Egliſe
An. de J. C. 1360. de Notre-Dame, où depuis la bataille de Poitiers il y avoit une bougie qui brûloit ſans ceſſe devant l'Autel de la Vierge. On dit qu'elle étoit roulée ſur le contour d'une roue & auſſi longue que toute l'enceinte de Paris.

Hiſt. de Paris, tom. 1. fol. 639.

Pétrarque, après avoir été témoin de toute la joie que les Pariſiens témoignerent en revoyant leur Roi, alla avec ſes collegues lui faire compliment au nom des Seigneurs de Milan ſur ſa délivrance. Le Roi Jean, qui connoiſſoit Pétrarque de réputation, & ſur le bien que lui en avoit dit le Cardinal de Bologne, fut fort aiſe de le voir & lui fit un accueil très-diſtingué.

Ce Prince, quoiqu'élevé par ſon pere dans l'ignorance, aimoit les lettres & les ſavans. Mais Charles ſon fils, à qui il avoit donné pour Précepteur le François le plus ſavant de ſon ſiecle, les aimoit encore plus que lui. Chriſtine de Piſan qui a fait ſa vie, dit qu'*il fut introduit en lettres moult ſouffiſamment, qu'il entendoit ſon latin compétemment, & qu'il ſavoit les regles de grammaire ſouffiſamment.*

Chriſt. Vie de Charles V.

Pétrarque fut fort étonné de trouver dans ce jeune Prince un eſprit mûr & formé, tel qu'on peut l'avoir dans l'âge le plus avancé ; il admira ſa politeſſe qui étoit extrême, ſa ſageſſe & ſa modération dans le diſcours, qu'il éprouva dans pluſieurs converſations qu'il eut avec lui ſur des ſujets importans [a]. A l'égard du Roi Jean, il ne parle que de ſa bravoure & de ſa douceur. * En effet ce Prince poſſédoit ces deux

* Inviſtiſſimus & mitiſſimus hominum.

(a) Regis adoleſcentis canum & ſenilem animum ac præcipuam quandam urbanitatem, linguæque modeſtiam magnis mihi in rebus expertam. *Ed. Baſ. fol.* 247.

vertus

Digitized by Google

vertus dans un degré éminent ; mais à quoi lui servirent-elles ? Par le défaut de lumieres & de prudence, ſa bonté lui fit prendre preſque toujours de fauſſes meſures ; ſa valeur le précipita dans les plus grands déſaſtres. Ce qu'il fit de mieux, fut de mettre au monde un fils, qui avoit tout ce qu'il falloit pour réparer les grandes fautes que le pere avoit faites. AN. DE J. C. 1361.

Pétrarque ne retrouva pas à Paris les amis qu'il y avoit laiſſés dans le voyage qu'il y fit l'an 1333 : ils étoient morts ; mais il eut le bonheur d'y trouver Pierre le Bercheur, ce ſavant Bénédictin, qu'il avoit connu à Avignon dans le temps qu'il y étoit attaché au Cardinal Deſprés, & qui alloit ſouvent s'entretenir avec lui à Vaucluſe. Ce Religieux étoit alors Prieur de St. Eloy, & comme il tenoit un rang diſtingué dans la littérature françoiſe, il fut d'une grande reſſource à l'Envoyé de Milan qu'il ne quitta preſque point pendant le ſéjour de trois mois qu'il fit à Paris. *Mém. tom. 1. fol. 360.*

Dans un diſcours que Pétrarque fit au Roi & au Dauphin, il dit qu'*il ne falloit pas être ſi étonné de ce que la fortune qui ſe joue des choſes humaines, avoit réduit à un état digne de pitié un Royaume floriſſant, dont la proſpérité faiſoit envie autrefois.* On remarqua que le Roi & le Dauphin avoient les yeux attachés ſur lui & le regarderent avec étonnement, lorſqu'ils l'entendirent nommer la fortune comme un être réel. *Fam. l. 22 ep. 13. M. R.*

Le Dauphin, qui avoit l'eſprit vif & ardent, fut curieux de ſavoir ce que Pétrarque penſoit de la fortune. Il dit à Pierre le Bercheur & à quelques autres gens de lettres qui avoient entendu le diſcours ;

AN. DE J. C. 1361.

Pétrarque doit venir bientôt dîner ici avec ſes collegues ; il faudra l'attaquer après dîner & le faire expliquer ſur la fortune. Un des amis de Pétrarque, craignant qu'étant pris au dépourvu, il ne ſe tirât pas bien d'affaire, l'avertit de la petite niche que vouloit lui faire le Dauphin. Pétrarque avoit beaucoup d'affaires & point de livres ; cependant il recueillit ſon eſprit la veille de ce repas où il étoit invité & ſe mit en état de parler ſur le ſujet qu'on vouloit traiter. Son intention étoit de dire que la fortune étoit un être de raiſon, un mot qui ne ſignifioit rien, & dont il ne ſe ſervoit que pour ſe conformer à l'uſage ; il vouloit ſe moquer de ceux qui regardent la fortune comme une divinité qui gouverne les choſes de ce monde ; façon de penſer aſſez commune dans ce ſiecle.

Après le dîner, le Roi fut ſi occupé de faire les honneurs de ſa Cour aux Envoyés de Milan, que le temps s'écoula où l'on devoit faire parler Pétrarque, au grand regret du Dauphin, qui ayant à cœur le ſuccès de ſon petit complot, faiſoit de temps en temps ſigne à ſon pere & lui diſoit quelquefois des mots à l'oreille qui n'aboutirent à rien. *Si d'un côté je fus charmé*, dit Pétrarque, *de n'être pas obligé de parler en public contre l'opinion commune, de l'autre je fus fâché de perdre une ſi belle occaſion d'entendre les beaux eſprits de France diſcourir ſur cette matiere.*

Au ſortir de la Cour, à la ſixieme heure (c'eſt-à-dire vers midi) Pierre le Bercheur & trois autres ſavans qui ne ſont pas nommés, ſe rendirent chez Pétrarque, où la converſation dura juſqu'à vêpres. Il eſt bien fâcheux que Pétrarque dans cette lettre,

Digitized by Google

d'où j'ai tiré tout ce que je viens de dire, n'ait pas nommé les trois savans qui allerent chez lui avec Pierre le Bercheur, & qu'il ne soit pas entré dans un plus grand détail des conversations qu'il eut avec eux, des honneurs qu'il reçut à la Cour, de l'état où il la trouva, & de tout ce qu'il y fit. AN. DE J. C. 1361.

Au commencement de Février, Pétrarque, empressé de retourner en Italie, alla prendre congé du Roi & du Dauphin. Le Roi lui témoigna un grand regret de le voir partir, & fit même des efforts pour le retenir dans sa Cour. Le Dauphin, qui aimoit encore plus les lettres & les savans que son pere, desiroit bien plus vivement d'avoir auprès de lui un homme de ce mérite, dont il avoit conçu la plus haute idée; mais leurs instances & leurs offres ne purent le toucher; il aimoit trop sa patrie, & la Cour de France étoit trop illitérée pour lui. Rappellons ce qu'il disoit au Roi Robert : *que ferois-je dans un pays où personne ne parle ma langue?* *Mém. tom. 1. fol. 446.*

Il est vrai qu'il avoit tenu ce propos sous le regne de Philippe de Valois qui haïssoit les lettres; mais la Cour de France n'avoit pas beaucoup changé depuis ce temps-là. Malgré le goût du Roi Jean pour les lettres, elles n'avoient pas fait de grands progrès sous son regne, parce que la guerre contre les Anglois l'avoit entiérement occupé. A peine avoit-il vingt livres dans sa bibliotheque, & quels livres! On ne peut pas dire cependant qu'il eût entiérement négligé les lettres. L'on doit même regarder son regne & celui de son fils comme la premiere époque de leur renaissance. Jean, n'ayant pas appris le latin, souhaita d'avoir en françois toute sorte d'ouvrages,

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1361.

& après avoir satisfait sa piété par la traduction des livres saints, il engagea Pierre le Bercheur à traduire Tite-Live. Cet ouvrage, qui eut beaucoup de succès, n'a jamais été imprimé, on le trouve manuscrit dans plusieurs bibliotheques (*a*).

Jeanne Ducheſſe de Bourgogne, cette niece du Cardinal de Bologne que Philippe de Valois épouſa en ſecondes noces l'an 1349, concourut avec le Roi Jean à la traduction de quelques livres ; elle y fit travailler Jean de Vignai, Religieux Hoſpitalier de St. Jacques du Haut-pas, qui traduiſit la légende dorée de Jacques de Voragine, *le miroir hiſtorial de Vincent de Beauvais, & le jeu des échecs moraliſé.* Cette Princeſſe, qui avoit autant d'eſprit que de beauté, mourut cette année. Si elle avoit vécu plus long-temps elle auroit beaucoup hâté la renaiſſance des lettres. Jeanne de Bourbon, femme de Charles V. ſuivit ſes traces ; c'eſt elle qui engagea Philippe de Vitry, cet ami de Pétrarque dont j'ai parlé, à traduire en vers les métamorphoſes d'Ovide.

C'eſt principalement à Charles V. qu'il faut attribuer les petits progrès que les arts & les ſciences firent dans ce ſiecle. Les traductions ſe multiplierent à l'infini. Les meilleures furent faites par Nicolas Orême précepteur de Charles, Evrard de Conti ſon Médecin, Raoul de Preſles, que Mr. Falconet dit ſon Confeſſeur, mais qui ne le fut jamais (*b*) Jean Goulain Provincial des Carmes & Jean Corbichon Auguſtin.

(*a*) Il y en a un dans la bibliotheque de Sorbonne en deux volumes *in-fol.* plein de mignatures & de jolies peintures. Pluſieurs dans celle du Roi.

(*b*) Il étoit Avocat du Roi & Maître des Requêtes, fils batard d'un autre Raoul de Preſle. Il traduiſit la Bible & la Cité de Dieu de St. Auguſtin. On le croit Auteur du *Songe du Verger.* MEM. DE L'ACAD. DES INSCR. TOM. 13.

Digitized by Google

Nicolas Orême & Pierre le Bercheur tenoient le premier rang dans la littérature françoiſe, lorſque Pétrarque arriva à Paris : les liaiſons qu'ils ont eues avec lui, m'engagent à m'étendre un peu plus ſur leur compte. AN. DE J. C. 1361.

Nicolas Orême Normand étoit grand Maître du College de Navarre, Chanoine de la ſainte Chapelle ; il fut enſuite Doyen de Rouen & Evêque de Lizieux. Après avoir fini l'éducation de Charles, il compoſa par ordre de ce Prince pluſieurs ouvrages, dont la plupart ſont encore manuſcrits dans les grandes bibliotheques. On y trouve plus de ſavoir & de connoiſſances que de génie & de goût. Les principaux ſont une traduction des livres de politique & de morale d'Ariſtote, de quelques livres de Ciceron, de l'*Aſtrologie* de Ptolomée & du traité de Pétrarque *de Remediis utriuſque fortunæ* ; un Traité *de la communication des idiomes*, qui eſt dans la Bibliotheque du College de Navarre ; un autre *des inconvéniens attachés à la mutation des monnoies*, &c. un grand nombre de ſermons qu'on trouve dans la bibliotheque des Auguſtins de Paris (*a*). J'aurai bientôt occaſion de parler encore de lui, & de faire mieux connoître la trempe de ſon eſprit.

Je ne répéterai pas ce que j'ai déjà dit pour faire connoître Pierre le Bercheur & l'origine de ſes liaiſons avec Pétrarque : je ne parlerai ici que de ſes principaux ouvrages. *Mém. tom. 1. fol. 366.*

Le meilleur eſt ſa traduction de Tite-Live. Il nous

(*a*) Pluſieurs ſavans lui ont attribué une verſion de la Bible ; mais on a découvert qu'elle étoit de Raoul de Preſle. Naudé dit qu'il étoit grand Philoſophe & Théologien.

Digitized by Google

apprend lui-même qu'il l'entreprit à la priere du Roi Jean, & qu'elle lui coûta beaucoup de peine & de travail (*a*). Je ne doute pas que Pétrarque, qui étoit plein de cet Historien Romain, n'ait beaucoup contribué à lui en faciliter l'intelligence.

AN. DE J. C. 1361.

Le plus grand ouvrage de Pierre est son Réductoire Moral, espece d'encyclopédie, où suivant le goût de son siecle, il explique tout dans un sens allégorique & ramene tout à la morale. Il y a de bonnes choses dans ce livre ; mais c'est de l'or qu'il faut aller chercher dans le fumier. Je n'en rapporterai qu'un trait qui fait connoître la crédulité de l'Auteur.

Reduct. Bercher. liv. 10. cap. 14. l. 14. cap. 66.

Il dit qu'à Orange les grenouilles ne coassent point à la reserve d'une seule, & voici la raison qu'il en donne. St. Florent Evêque de cette ville, importuné du bruit de ces animaux leur imposa silence ; ensuite touché de compassion il leur permit de le rompre. Le Clerc chargé de lever la défense, dit *canta*, au lieu de *cantate ; chante*, au lieu de *chantez*. Il est étonnant que Pétrarque qui avoit été souvent à Orange, n'ait pas dit à son ami le Bercheur, que toutes les grenouilles coassent dans cette ville comme par-tout ailleurs.

Depuis le commencement de ce siecle il n'avoit paru aucun ouvrage en France, où l'on vit briller quelque étincelle de génie. Le roman de la Rose étoit encore le livre à la mode ; aucune production nouvelle ne l'avoit éclipsé. Jean de Venette, Carme de la Place Maubert avoit fait depuis peu * une histoire en vers des trois Maries pleine de fables & d'absurdités. Mr.

* 1357.

(*a*) Ego Titum-Livium ad requisitionem D. Joannis inclyti Francorum Regis non sine labore & sudoribus in linguam gallicam transtuli de latinâ. *Dict. verbo* ROMA.

Digitized by Google

de la Curne, qui a eu la patience de lire cette hiſtoire depuis un bout juſqu'à l'autre, dit que *dans près de quarante mille vers, on n'en trouve pas deux qui ſoient paſſables.* Guillaume de Guilleville, Moine de l'Abbaye de Châalis près de Senlis, venoit de publier trois ſonges en vers (*a*) dans le goût du roman de la Roſe, mais fort inférieurs, & tels qu'il faudroit avoir le courage & la patience de M. de la Curne pour entreprendre de les lire.

AN. DE J. C. 1361.

Mém. de l'Acad. des Inſcr. T. 13. fol. 527.

Cette eſquiſſe de l'état des lettres en France ſuffit, je penſe, pour qu'on ne ſoit pas étonné de ce que Pétrarque refuſa de s'établir à la Cour du Roi Jean. Ne devoit-il pas dire ce qu'il diſoit de celle de Philippe de Valois : *que ferois-je dans un pays où perſonne ne parle ma langue?* Si quelque choſe avoit pu le tenter, c'étoit les prieres du Dauphin, dont il avoit conçu l'idée la plus avantageuſe, comme on vient de voir. Il le quitta avec regret & lui fit préſent de ſon traité *des Remedes de l'une & l'autre fortune*, qu'il venoit d'achever, & que ce Prince fit traduire ſur le champ par ſon Précepteur. Deux de ſes Officiers (*b*) entreprirent encore de le traduire, ſans doute pour lui plaire, & ce livre tenoit une place diſtinguée dans ſa bibliotheque, qui étoit, dit-on, compoſée de neuf cens volumes ; c'étoit beaucoup dans un ſiecle où les livres étoient d'une rareté extrême (*c*).

(*a*) Le pélerinage de la vie humaine, le pélerinage de l'ame ſéparée du corps, & le pélerinage de Jeſus-Chriſt.

(*b*) Jacques Bauchant de St. Quentin, ſergent d'armes du Roi & Jean Dandin Officiers du Dauphin. Toutes ces traductions ſont dans la bibliotheque du Roi.

(*c*) Le Roi Charles bien démontra le grand amour qu'il avoit à l'étude & à ſcience par la belle aſſemblée de notables livres & belle librairie qu'il avoit de tous les notables volumes, qui par ſouverains Auteurs aient été compilés de toutes ſciences. *Chriſt. de Piſan. Vie de Charles V.*

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1361.

Il eſt ſingulier qu'aucun de nos Hiſtoriens n'ait parlé de cette ambaſſade de Pétrarque à la Cour de France, qui méritoit, ce me ſemble d'être relevée, & qu'elle ait été inconnue à tous ſes Biographes. Je n'excepte que Mr. de la Baſtie, qui n'en dit qu'un mot en paſſant, & avec peu d'exactitude, comme je l'ai déjà remarqué.

Pétrarque partit pour Milan vers la fin de Février. Quand il fut près des Alpes, s'ennuyant dans les mauvais cabarets qu'il trouvoit ſur cette route, où le mauvais temps & les difficultés du paſſage l'obligeoient quelquefois de s'arrêter, il imagina d'écrire à ſon ami Pierre le Bercheur. On a vu que c'étoit aſſez ſon uſage d'écrire dans les cabarets pour mettre le temps à profit.

Fam. l. 22. ep. 2. M. R.

Il ſe rappella les converſations qu'il avoit eues avec cet ami pendant ſon ſéjour à Paris : elles rouloient ordinairement ſur les cauſes de la décadence de l'Italie & de la France, & ſur ce qui avoit pu les réduire à l'état déplorable où elles étoient l'une & l'autre [*a*]. Il avoit promis ſans doute à Pierre le Bercheur un traité ſur une matiere ſi importante, & il lui tint parole dans cette lettre, que j'aurois volontiers traduite toute entiere malgré ſa longueur, ſi elle ne m'avoit pas fait faire un trop grand écart. S'il m'étoit permis de parler d'une maniere fort au-deſſus de ma portée, je dirois que cette lettre mériteroit d'être lue avec attention par celui qui entreprendroit la réforme du militaire en France : réforme auſſi difficile que néceſſaire.

(*a*) De cauſis quibus ut reor, & veſtrum Galliæ & noſtrum Italiæ regnum in hoc ſtatu ſunt.

Dans

AN. DE J. C. 1361.

Fam. l. 22. ep. 1. M. P.

„ Dans ma jeuneſſe, dit Pétrarque, les habitans de „ la grande Bretagne, qu'on appelle Anglois, étoient „ les plus lâches de tous les barbares ; inférieurs même „ aux vils Ecoſſois. Alors au contraire la milice fran„ çoiſe étoit dans l'état le plus floriſſant. A préſent „ les Anglois, devenus un peuple belliqueux, ont „ dompté les François par des ſuccès fréquens & ino„ pinés : en ravageant la France par le fer & par le „ feu, ils ont réduit ce Royaume dans un tel état, „ que je ne l'ai pas reconnu dans le voyage que je „ viens d'y faire. Je ne parle pas du malheur arrivé „ à ſon Roi, que je ne puis me rappeller ſans ver„ ſer des larmes. Voulez-vous ſavoir en deux mots „ la cauſe de ce changement? écoutez Salluſte : il dit „ que *la fortune change avec les mœurs, & que l'Em„ pire va du moins bon au meilleur.* La force, l'eſ„ prit, la vertu, la rénommée circulent comme l'ar„ gent & paſſent d'un peuple à l'autre. La rénommée „ toujours vague & errante a cela de fixe & de cer„ tain ; c'eſt qu'elle ſuit la vertu & fuit le vice.

Pétrarque donne enſuite pour cauſes de la décadence des Italiens & des François, le relâchement de la diſcipline militaire, le luxe & la débauche qui énervent l'eſprit & amolliſſent le corps, le défaut d'émulation dans les chefs & de ſubordination dans les ſoldats. Voici la peinture qu'il nous trace des troupes de ſon temps.

„ Quand vous entrez dans un camp, vous croyez „ entrer dans un mauvais lieu ou dans un cabaret. „ On ne s'énivre pas de toute ſorte de vins ; il faut „ des vins étrangers, & quand il n'y en a point, on „ ſe plaint que l'armée manque de tout, qu'on y meurt

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1361.

„ de ſoif, & qu'il n'eſt pas étonnant que le ſoldat dé-
„ ſerte. L'émulation militaire a paſſé des armes aux
„ verres ; il ne s'agit plus de ſavoir avec quelles ar-
„ mes on combattra l'ennemi ; mais de quels verres
„ on ſe ſervira pour boire. Celui qui boit de plus
„ grandes raſades, qui porte le plus de vin, eſt re-
„ gardé comme vainqueur ; on le couronne de lau-
„ rier. Seneque l'avoit prédit : *il viendra un jour*, di-
„ ſoit-il, *où l'yvreſſe ſera honorée, & ce ſera une vertu*
„ *de bien boire.* Les Officiers, loin de corriger les
„ ſoldats, leur donnent eux-mêmes l'exemple. Que
„ peuvent faire des gens yvres ? Ils croupiſſent dans
„ leurs tentes, ronflant, ſuant, jouant, mangeant, & ſe
„ plongeant dans la débauche avec les femmes qu'ils
„ traînent à leur ſuite. S'agit-il de combattre, ils quit-
„ tent leur rang, ne connoiſſent point de chefs, n'o-
„ béiſſent à perſonne ; on les voit errer ſans ordre,
„ comme des abeilles qui ont perdu leurs ruches.
„ Fainéans, poltrons, ignorans, bavards, s'ils pren-
„ nent les armes, s'ils montent à cheval, ce n'eſt pas
„ pour ſervir leur Prince, pour défendre leur pa-
„ trie, pour acquérir de la gloire ; mais par intérêt,
„ par vanité, par amour du plaiſir. S'ils ſe couvrent
„ d'or, c'eſt pour plaire à leurs maîtreſſes & pour
„ enrichir leurs ennemis dont ils ſont la proie.

Après avoir tracé ce tableau, dont l'application n'eſt que trop aiſée à faire, Pétrarque prouve, par des exemples tirés de l'Hiſtoire Romaine, avant & après l'établiſſement de l'Empire, que les Romains durent leurs ſuccès à la ſévérité de leur diſcipline, & que leur décadence eſt un effet du relâchement de cette diſcipline.

Digitized by Google

Cette lettre eſt datée *de ſa route le 27. Février* ; n'ayant pas d'occaſion pour la faire tenir, il la remit quelques mois après à un Religieux qui alloit en France, où il trouva Pierre le Bercheur mort dans ſon Prieuré de St. Eloy au commencement de 1362. AN. DE J. C. 1361.

Pétrarque arriva à Milan dans les premiers jours de Mars. Il portoit des lettres du Roi Jean & de ſon fils, par leſquelles ces Princes prioient Galeas & Barnabé Viſcomti d'engager Pétrarque par toute ſorte de moyens à aller s'établir dans leur Cour. Ils lui envoyerent des préſens ; ils lui firent les plus grandes promeſſes pour le déterminer à prendre ce parti : tout cela fut inutile.

L'Empereur lui écrivit auſſi une lettre pleine d'amitié, par laquelle il l'invitoit d'une maniere très-preſſante à aller le voir en Allemagne. Voici le précis de la réponſe que lui fit Pétrarque.

Après lui avoir témoigné combien il étoit ſenſible à la bonté qu'avoit ce Prince *de franchir l'eſpace qui ſéparoit le plus grand & le plus petit des hommes*, de lui écrire familiérement & de le traiter comme Auguſte traitoit Virgile & Mecenas, il s'excuſe de ne pouvoir pas aller en Allemagne ſur ſa pareſſe & ſon amour pour ſa patrie. *Fam. l. 23. ep. 2. Ms. R.*

„ Vous vous moquerez de ma foibleſſe, lui dit-„ il, j'ai pu autrefois vivre loin de ma patrie ; mais „ j'avoue que cela me ſeroit impoſſible à préſent. Je „ ne ſais ſi cela vient de ce goût que la nature nous „ a donné pour le lieu où nous naiſſons, ou d'une „ fauſſe idée des choſes que j'ai portée en venant „ au monde, & que je conſerverai juſqu'à la mort ;

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1361.

„ mais je ne vois rien qui puiſſe être comparé à l'I-
„ talie, tant pour les beautés de la nature que pour
„ les ornemens de l'art. Sans cela comment auroi-
„ je pu réſiſter & aux invitations que vous avez daigné
„ me faire & aux inſtances très-preſſantes du Roi de
„ France votre parent? Ce Prince, le plus doux de
„ tous les Rois, n'a rien oublié depuis peu pour m'ar-
„ rêter auprès de lui; peu s'en eſt fallu qu'il n'ait porté
„ la main ſur moi pour me faire une douce violence.
„ Quand j'ai pris congé de lui, il a écrit des lettres
„ très-fortes aux Seigneurs de Milan, pour les prier
„ de m'engager à retourner dans ſa Cour. Que n'a-
„ t-il pas employé pour y parvenir! Je ſais qu'on ne
„ peut ſans une eſpece d'inſolence ne pas ſe rendre
„ aux deſirs d'un tel Roi; mais l'amour de la patrie,
„ qui eſt le plus fort de tous les liens, me ſert d'ex-
„ cuſe.

„ C'eſt la haute idée que j'ai de cette patrie, qui
„ m'a enhardi à vous parler auſſi librement ſur le
„ mépris avec lequel vous traitez une contrée, que
„ la nature, ſelon moi, a faite la Reine du monde,
„ & à vous menacer même, ſi vous perſiſtez, de vous
„ porter au tribunal de la poſtérité. Il y a onze ans
„ que je commençai à vous faire des reproches ſur
„ ce chapitre; je n'avois pas l'honneur d'être connu
„ de vous; mais je deſirois de l'être, & j'aimois
„ l'Empire. Le temps qui s'eſt écoulé me donne plus
„ de liberté & vous laiſſe moins d'excuſes.

Après lui avoir remis devant les yeux tous les motifs qui devoient hâter ſon retour en Italie; après avoir réfuté tous les prétextes dont il pouvoit ſe ſervir pour colorer ſon indolence, il lui parle encore

Digitized by Google

avec beaucoup de force & de libe rté ſur leſerment qu'il avoit fait au Pape de ne pas retourner à Rome. AN. DE J. C. 1361.

„ Vous le regardez ce ſerment, lui dit-il, comme „ un mur d'airain ou une montagne qui vous ſépare „ de cette ville. Plût-à-Dieu que vous ne l'euſſiez „ pas fait ! Il prive l'Empire de ſon chef, l'Empereur „ de ſa capitale, & vous de votre liberté ! Mais vous „ l'avez fait, il faut obtenir une diſpenſe : celui qui „ vous a lié peut vous délier. S'il le refuſe, il en vien- „ dra un autre qui le voudra. Qu'importe d'où vienne „ la liberté pourvu qu'on en jouiſſe ! N'eſt-il pas égal „ que ce ſoit par amour, par admiration, ou par „ crainte ? Il n'y a perſonne qui n'aime, ne craigne „ ou n'admire un Prince juſte, heureux & plein de „ gloire. Commencez par vous mettre en route. Il y „ a, dit-on, bien des chemins qui menent à Rome. „ Vous ne ſerez pas plutôt en mouvement que vous „ verrez tomber autour de vous ces petits pieges „ qu'on vous tendoit. Une maladie ſuffit pour rete- „ nir un ſanglier dans ſa bauge ; mais quand il ſe „ porte bien, il en ſort avec tant de fureur qu'il n'eſt „ pas facile de le retenir. On ne prend pas un aigle „ à la pipée, ni un lion avec des toiles d'araignée. „ Qu'attendent vos aigles pour déployer leurs aîles ? „ Pourquoi vos lions reſtent-ils dans l'inaction ? Il eſt „ aiſé de retenir dans les fers celui qui ne ſe croit pas „ digne de la liberté ; mais celui qui ſait qu'il eſt „ libre, perdra plutôt la vie que la liberté. Quelle „ arrogance d'entreprendre de rendre eſclave l'auteur „ de la liberté publique, & de vouloir que celui à „ qui tout appartient, ne ſoit pas maître de lui ? „ Comment le ſeroit-il s'il ne peut aller où il lui

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1361.

„ plaît ? Je n'en dis pas assez ; on lui ferme même „ la porte de sa maison, & on le relegue bien loin. „ Vous entendez, César, non seulement ce que j'ai „ dit, mais même ce que j'ai voulu dire. Il ne me „ manque pas de choses à dire ; mais je crains que „ cela ne fut inutile pour vous & dangereux pour „ moi. La vérité m'a déjà fait assez d'ennemis ; c'est „ une grande folie de chercher à s'en attirer. J'ai „ rempli mon devoir à l'égard de mon siecle & de „ la postérité.

Une des raisons dont l'Empereur se servoit pour éluder ou du moins retarder ce voyage, qu'on le pressoit de faire en Italie, étoit que, n'ayant pas d'enfant, il ne pouvoit pas se resoudre à abandonner le Royaume de Boheme, l'héritage de ses peres qui passeroit à des mains étrangeres, s'il lui arrivoit quelque malheur. L'Impératrice venoit de lui ôter ce prétexte en accouchant d'un enfant mâle. *Vous n'avez plus de raison pour ne pas vous rendre à nos vœux*, lui dit Pétrarque ; *votre auguste épouse vient de vous donner un héritier ; la Boheme a son Roi.*

Rebdorf. an. 1361. Barre hist. d'Al. tom. 6.

Ce fut à Nuremberg dans les premiers jours du mois de Mars que l'Impératrice Anne mit au monde cet enfant si desiré. Sa naissance fut célébrée avec beaucoup de magnificence par des fêtes qui durerent huit jours. L'enfant eut quatorze parrains, qui lui donnerent le nom de Wenceslas. On remarqua qu'il salit les fonts baptismaux, comme Constantin Copronime, & cela fut regardé comme un présage que sous son regne les choses sacrées seroient souillées par les hérétiques.

La joie fit sortir l'Empereur de son caractere. Phi-

Digitized by Google

lippe de Maizière dit que *ſelon la rénommée commune de l'Empire, il étoit ſi eſchars & avaritieux qu'il fut de ſes ſujets trop plus doubté que amé.* Dans cette occaſion il répandit l'or à pleines mains & fit des préſens à tout le monde. A Aix-la-Chapelle il envoya ſeize marcs d'or, qui formoient le poids de l'enfant, pour le mettre ſous la protection de la ſainte Vierge, patronne de l'Egliſe que Charlemagne a fait bâtir dans cette ville. AN. DE J. C. 1361. *Songe du vieux Pelerin, cap. 58.*

Il aimoit trop Pétrarque pour l'oublier dans une conjoncture ſi intéreſſante, où tous ſes amis ſe reſſentirent de ſa libéralité. Il lui envoya une coupe d'or ciſelé d'un travail admirable. Ce préſent étoit relevé par une lettre d'amitié, dans laquelle il lui témoignoit un grand deſir de l'avoir auprès de lui, & renouvelloit ſes inſtances ſur ce point plus vivement que jamais. Pétrarque touché d'une ſi grande marque de bonté, lui fit cette réponſe.

„ J'ai reçu un peu tard votre lettre & le don pré- *Fam. l. 23. ep. 8. M. R.*
„ cieux que vous avez daigné me faire. Les termes
„ dans leſquels votre lettre eſt conçue, ne convien-
„ nent ni à votre rang ni à mon état. La coupe riche
„ par la matiere, encore plus par le travail de l'ou-
„ vrier, eſt un préſent digne de vous & que je ne
„ méritois pas. Qui eſt-ce qui ne ſeroit pas étonné
„ de voir transféré à mon uſage un vaſe conſacré
„ par la bouche de Céſar ! Mais je me garderai bien
„ de profaner cette coupe ſacrée en la faiſant ſervir
„ à mon uſage. Je la deſtinerois à faire des libations
„ ſur les autels, ſi ce rit antique étoit encore ob-
„ ſervé parmi nous. Elle ſera mes délices, elle or-
„ nera ma table dans les jours ſolemnels ; quand je

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1361.

„ donnerai des fêtes, de grands repas, mes amis la „ verront paroître avec plaisir. Je la conserverai toute „ ma vie avec votre lettre, comme un monument „ de votre bonté & de ma gloire. J'essayerois de vous „ marquer ma reconnoissance si j'avois assez d'élo- „ quence pour exprimer des sentimens aussi vifs que „ les miens, & s'il étoit nécessaire de parler pour „ vous faire connoître ce qui se passe dans le cœur „ de vos serviteurs.

„ Que répondrai-je aux prieres que vous me fai- „ tes ! Vous daignez me prier; vous, César, qui „ commandez aux Rois, qui régnez sur les nations! „ Autant votre vertu est au-dessus de l'Empire, au- „ tant les prieres font plus d'impression sur moi que „ les ordres. Mais quel sera donc l'effet de tant de „ lettres que je vous ai écrites pour vous presser „ de vous rendre dans un pays où vous êtes attendu „ avec la plus vive impatience? Pendant que je vous „ appelle en Italie, vous m'appellez en Allemagne ; „ votre bonté vous fait même dire que vous desirez „ de m'y voir. Qui est-ce qui l'emportera? L'auto- „ rité est de votre côté ; mais j'ai pour moi la bonté „ de la cause. Vous me proposez un voyage fort „ agréable, j'en conviens ; mais moi je vous exhorte „ à remplir un devoir, à faire une chose nécessaire, „ indispensable, pour laquelle il semble que vous „ soyez né.

„ Cependant il faut vous obéir, je le sens bien & „ j'en meurs d'envie ; mais tant de choses s'y op- „ posent. Premiérement nous sommes dans cette sai- „ son de l'année si contraire à mon tempérament, que „ je ne fais que languir & souffrir. Je crains peut-être moins

„ moins la chaleur à préſent que je ne faiſois ; mais
„ beaucoup plus la peine & le travail. Je n'ai jamais
„ été aſſez jeune pour ignorer que je vieilliſſois. Je
„ le ſavois ; mais je ne le ſentois pas autrefois comme
„ à préſent. J'étois comme un voyageur dans un vaiſ-
„ ſeau qui marche ſans s'en appercevoir. Je deviens
„ tous les jours plus foible & plus difficile à mouvoir.
„ Je ne ſaurois partir ſans le conſentement du maître
„ ſous la loi de qui je vis. Je ſais bien qu'il ne le refu-
„ ſera pas ; je connois ſa ſoumiſſion pour vous ; il iroit
„ lui-même vous chercher, ſi vous l'ordonniez. Mais
„ ce conſentement eſt néceſſaire tant que je ſuis ſous
„ ſon ombre. Le plus grand obſtacle à mon voyage
„ eſt ma bibliotheque, qui ſans être immenſe, eſt
„ fort au-deſſus de mon eſprit & de mon ſavoir. Que
„ deviendront mes livres, dont je ne ſaurois me paſſer,
„ telle eſt la force de l'habitude ? Comment leur faire
„ traverſer les Alpes & entreprendre un grand voyage
„ dans des chemins infeſtés de brigands ? Plus je vis,
„ plus je ſens la vérité de ce mot du plus ſage des
„ Hébreux : TOUT EST DIFFICILE. Celui qui en doute,
„ n'a qu'à vivre ; il le ſaura avant d'être vieux. Mal-
„ gré tout cela, voici mon projet. Dès que l'été
„ ſera paſſé, ſi mon maître y conſent, ſi je trouve
„ un compagnon de voyage, je me rendrai à vos
„ ordres, & je reſterai dans votre Cour tant qu'il
„ vous plaira. La préſence de mon Céſar me conſo-
„ lera de l'abſence de mes livres, de mes amis &
„ de ma patrie.

AN. DE J. C. 1361.

Cette lettre eſt datée de Padoue le 17 Juillet. Il eſt certain que Pétrarque venoit de quitter Milan pour s'établir dans cette ville. Il s'agit de trouver

Digitized by Google

les raiſons qui le déterminerent à cette tranſlation.

An de J. C. 1361.

J'en trouve deux dans Mr. de la Baſtie. « 1°. Les „ guerres continuelles où les Viſcomti ſe trouvoient „ engagés commençoient à rendre le ſéjour de Milan „ moins agréable à Pétrarque. 2° Il ſe reprochoit „ d'avoir joui trop long-temps de ſon Canonicat de „ Padoue ſans le deſſervir.

La premiere raiſon n'eſt pas nouvelle. Les Viſcomti faiſoient la guerre depuis que Pétrarque étoit à Milan : La ſeconde eſt foible : Pétrarque étoit Chanoine à Parme comme à Padoue : l'obligation étoit la même dans les deux Egliſes ; nulle raiſon de préférer celle-ci à l'autre : mais dans ce ſiecle les Chanoines ne ſe piquoient pas de réſidence : on obtenoit aiſément des diſpenſes ſur cela.

Pour moi je penſe que ce qui détermina Pétrarque à quitter Milan, c'eſt l'entrée des Compagnies qui vinrent ravager le Milanois & la peſte, qui, comme il le dit lui-même, *rendit cette ville déſerte & inhabitable* (*a*). Ces deux fleaux méritent quelques éclairciſſemens.

La priſon du Roi Jean, l'eſprit de révolte répandu par les émiſſaires du Roi de Navarre, l'épuiſement des peuples, qui les mit hors d'état de payer la ſolde des gens d'armes ; voilà l'origine de ces fameuſes aſſociations qui cauſerent tant de ravages en France ſous le nom de Compagnies à l'imitation de celles d'Italie. Les troupes n'étant pas payées ſe débanderent & pillerent les provinces ſous différens chefs qu'elles ſe choiſirent.

(*a*) Mediolanum peſtis vacuam fecit & ſquallidam. *Sen. l.* 1. *ep.* 3.

Digitized by Google

Arnaud de Cervole, dit l'Archiprêtre (*a*), Gentilhomme de Perigord, un de ces chefs, forma l'an 1357 dans le voiſinage du Rhône une petite troupe de deux mille hommes ſous le nom de *Societa del acquiſto* *, nom qui annonçoit ſa vocation pour le pillage. Appellé en Provence par des factieux, il porta l'allarme dans le Comtat & menaça d'aſſiéger Avignon. On prétend qu'il avoit des intelligences ſecrettes avec le Cardinal de Taleirand & avec les neveux de Clement VI. Le Pape, après avoir vainement imploré le ſecours de toutes les Puiſſances, mit ſur pied quatre mille hommes & fit fortifier Avignon à la hâte. C'eſt alors qu'on commença à entourer cette ville de ces belles murailles que les étrangers y admirent encore aujourd'hui comme une des merveilles de l'Europe.

AN. DE J. C. 1361.

* *Bal. tom. 1. fol. 360.*

Toutes ces précautions ne mettant pas Avignon à l'abri du pillage, le Pape fut obligé de traiter avec Arnaud de Cervole, qu'il invita à venir dans cette ville. Il faut entendre Froiſſard raconter dans ſon ſtyle naïf la reception qui lui fut faite. *L'Archiprêtre fut auſſi révéremment reçu comme s'il eut été fils au Roi de France, & dina pluſieurs fois devers le Pape & les Cardinaux ; & lui furent pardonnés tous ſes péchés ; & au départir on lui livra quarante mille écus*, &c.

Froiſſ. vol. 1. ch. 177.

L'an 1360 les Anglois en conſequence du traité de Bretigni furent obligés d'évacuer les villes & les forts dont on leur avoit confié la garde. Les Officiers & ſoldats mal payés, congédiés & accoutumés aux pil-

(*a*) Parce qu'il étoit, dit-on, Archiprêtre de Vezzins *de Verniis*. Mr. le Baron de Zurlauben a donné ſur lui un Mémoire curieux qu'on trouve *T. 25. des Mém. de l'Acad. des Inſcr.*

Digitized by Google

An. de J. C. 1361. lages, formerent ſous différens chefs de nouvelles compagnies, qu'on appella les *Tardvenus*, parce qu'ils ne faiſoient que glaner en France où leurs prédéceſſeurs avoient moiſſonné.

Le chef d'une de ces troupes de brigands, qui ſe faiſoit appeller l'*ami de Dieu & l'ennemi de tout le monde*, fut tenté d'aller voir le Pape & les Cardinaux par l'accueil qu'ils avoient fait à l'Archiprêtre & l'eſpérance de rançonner cette riche Cour. Le jour des Innocens de cette année, les compagnons prirent le pont St. Eſprit par ſurpriſe, *dont ce fut pitié*, dit Froiſſard, *car ils occirent maint prudhommes & y violerent mainte Damoiſelle.* Maîtres du pont St. Eſprit & du Rhône, ils alloient faire le ravage juſqu'aux portes d'Avignon, qui n'en eſt qu'à ſix lieues & affamerent cette ville qui tire du Rhône une grande partie de ſes ſubſiſtances.

Ibid.

Le Pape menaça d'abord ces brigands d'employer contr'eux les armes ſpirituelles & temporelles : ils répondirent par d'autres menaces *de mettre toute la Chrétienté en combuſtion.* On prêcha une croiſade contr'eux avec *toutes les indulgences de la Terre ſainte, abſolution de peine & de coulpe.*

Le Cardinal d'Oſtie * chef des Croiſés établit le ſiege de ſa miſſion à Carpentras (*a*), où il enrôloit ſous les drapeaux de l'Egliſe tous ceux qui vouloient *ſauver leurs ames & acquérir les pardons.* Il y eut d'abord un grand nombre de croiſés ; mais leur zele ſe rallentit bientôt, quand ils virent que leur Général n'avoit d'autre ſolde à leur donner que des indulgen-

* Pierre Bertrandi.

(*a*) Mr. de Villaret, en parlant de cette croiſade, dit que Carpentras eſt à ſept lieues d'Avignon. Il n'y en a que quatre. *Hiſt. de Fr. tom. 9. fol. 464.*

Digitized by Google

ces & des pardons. Le Pape eut recours à la négociation à prix d'argent, qui étoit sa ressource ordinaire, & la plus sûre avec des gens de cette espece. AN. DE J. C. 1361.

Le Marquis de Montferrat vint à propos le tirer de l'inquiétude où il étoit. Ayant besoin de troupes pour la guerre qu'il avoit avec Galeas Viscomti, il prit à son service les compagnies qui consentirent à le suivre, moyennant soixante mille florins * que le Pape leur donna, avec une absolution générale de tous leurs crimes qu'elles demanderent.

* Dautres disent 33000.

Il ne manquoit à l'Italie déjà ravagée par ces compagnies d'Allemans & de Hongrois contre lesquelles nous avons vu Pétrarque déclamer souvent avec tant d'amertume & de véhémence, que d'être encore la proie de ces nouvelles recrues de bandits de toutes nations ; ils étoient la plupart Anglois ou Gascons ; mais il y avoit parmi eux environ quinze cents Normands qui avoient à leur tête la veuve du Comte d'Harcourt, que le Roi fit décapiter en 1355.

Vill. l. 10. c. Il les appelle *compagnie blanche.*

Ils partirent dans le mois d'Avril, traverserent la Provence, & entrerent par Nice dans le Piémont. Mr. Muratori remarque qu'on vit alors pour la premiere fois des troupes Angloises en Italie. *Hélas* ! dit-il, *n'avoit-elle pas été assez maltraitée par les Allemands, falloit-il encore que des dogues d'Angleterre vinssent la dévorer ?*

On conçoit aisément les maux & la désolation que durent causer par-tout où ils passerent des scélérats familiarisés avec tous les crimes, qui ne respectoient personne, & que rien n'étoit capable de contenir. Un Historien de Milan contemporain dit qu'*ils ravageoient les terres, tuoient les hommes, ou-*

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1361.

trageoient les femmes devant leurs maris, violoient les filles en préſence de leurs parents, & qu'ils réduiſoient tout en cendre (*a*).

Quelle fut la douleur de Pétrarque lorſqu'il vit ſa chere patrie ſi cruellement déchirée par ces nouvelles bêtes féroces ! J'ai trouvé dans le recueil de ſes œuvres une lettre, où il exhale ſon déſeſpoir avec cette chaleur & cette énergie qu'on lui connoît. En voici quelques traits.

Fam. l. 13. ep. 1.

» Je parle parce que je ne ſaurois me taire : la dou-
» leur me fait parler malgré moi : l'amour de la pa-
» trie ne me permet pas de garder le ſilence. Je ſais
» bien que je parle en vain ; je ne ſais à qui adreſſer
» la parole ; mais il faut que je parle & que mon
» cœur ſe ſoulage.

Après cet exorde aſſez bruſque, il apoſtrophe l'un aprés l'autre les plus grands héros de Rome, Brutus, Camille, Scipion, Paul Emile, Pompée, Céſar, Auguſte, Veſpaſien, Trajan, Théodoſe, terminant tout ce qu'il dit à chacun en particulier par ce refrein : *Plût-à-Dieu que vous fuſſiez encore en vie ! c'eſt à vous que j'aurois recours.*

» Ne trouvant perſonne à qui je puiſſe parler, je
» jetterai des paroles en l'air ; peut-être qu'un vent
» favorable les portera dans quelque oreille bienfai-
» ſante, où elles fructifieront. Hélas ! je le deſire plus
» que je ne l'eſpére ; car que peut-on eſpérer à préſent ?

» Grand Dieu ! où portez-vous ces regards que
» vous jettiez autrefois ſur nous, qui nous rendoient

(*a*) Marchio Montiſferrati duxit in Lombardiam maximam quantitatem Anglorum qui terras deſtruebant ... homines interficiebant, mulieres in præſentiâ maritorum vituperabant, virgines in præſentia patrum & combarebant terras. *Ann. Mediol. coll. Murat. tom.* 16.

Digitized by Google

» ſi illuſtres & ſi enviés des mortels? Une poignée » de Romains alloit de tout côté déployer des éten- » dards victorieux; à l'orient, à l'occident, au midi, » à l'ourſe. Là, ſoumettant l'orgueil, ici contenant » l'avarice dans de juſtes bornes; là donnant un frein » à la colere; ici réprimant la volupté, laiſſant par- » tout des traces glorieuſes de leur paſſage. Le monde » ſubjugué reconnoiſſoit ſon chef & ſe proſternoit » devant lui. Combien d'ouvrages de nos peres bril- » lent répandus ſur la terre comme les aſtres dans » le Ciel? Combien de belles actions, de modeles » de vertus, de noms illuſtres, de villes bâties, de » colonies fondées, de trophées érigés, qui par leur » marbre ſemblent menacer encore ces peuples domp- » tés? Qui pourroit faire le dénombrement de toutes » ces merveilles!

» De quoi s'agit-il à préſent? quel eſt le ſujet de » mes plaintes? Hélas! une troupe de voleurs ſortie » de mille différens repaires eſt venue dévaſter la maî- » treſſe du monde, la reine des Provinces. Il n'y a » plus de reſſources pour nous; perſonne ne peut » nous donner du ſecours, je le ſais bien; mais qui » eſt-ce qui ſauvera du moins notre honneur? Nos » plaies ſont incurables; mais qui eſt-ce qui jettera » un voile ſur nos yeux pour nous en dérober la » vue?

» Homme illuſtre que je n'oſe pas nommer (*a*)! » je voulois m'adreſſer à vous, me jetter à vos pieds » pour vous conjurer de nous ſecourir; je croyois » que vous le pouviez & que vous le deviez; mais » vous êtes ſourd à ma voix.

AN. DE J. C 1361.

(*a*) Je crois que c'eſt l'Empereur dont il s'agit ici.

AN. DE J. C. 1361.

» Ne trouvant perſonne ſur la terre à qui je puiſſe » parler, j'ai recours à vous, Dieu puiſſant ! vous » qui êtes la derniere & la plus grande eſpérance » des hommes ! Vous avez créé le monde & le » gouvernez à votre gré. Si nous n'avons pas répondu » à vos bienfaits, puniſſez-nous par des diſgraces ; » ſi la proſpérité nous a rendus trop fiers, humi- » liez-nous ; mais ne ſouffrez pas que nous ſoyons la » proie de ces brigands & que nous portions leur » joug. Si nos péchés vous ont offenſé, leurs for- » faits ne doivent-ils pas vous irriter mille fois da- » vantage ? Souffrirez-vous leurs meurtres, leurs bri- » gandages, leurs adulteres, leurs ſacrileges, &c. ? » Seigneur, oppoſez une digue à ce torrent de maux » qui nous inonde. Confondez ce peuple impie qui » dit dans ſon cœur : *il n'y a point de Dieu.* Aidez » vos enfans qui peut-être ne le méritent pas, mais » qui n'eſpérent qu'en vous & qui invoquent votre » nom avec larmes ». Cette déclamation pathétique eſt datée du premier jour de Septembre, & je crois que Pétrarque la fit cette année à Padoue, où il étoit.

L'argent du Pape & les ſollicitations du Marquis de Montferrat ne furent pas les ſeuls motifs qui firent entrer en Italie la Compagnie blanche. Une raiſon plus preſſante la détermina à quitter la Provence & le Comtat. La peſte y cauſa tant de ravage que dans la ville d'Avignon ſeulement, il y périt dix-ſept mille perſonnes depuis le 29 de Mars juſqu'au 25 de Juillet, parmi leſquelles neuf Cardinaux, cent Évêques *, un grand nombre de Clercs & d'Officiers de la Cour Romaine.

* Villani dit 70. *l.* 10. *cap.* 46.

Il me paroît évident qu'elle fut une ſuite de la famine,

famine, & par des recherches que j'ai faites ſur cette matiere, je croirois pouvoir l'affirmer en général de toutes les peſtes dont l'hiſtoire nous a conſervé le ſouvenir. Villani dit qu'à Avignon les denrées monterent à un prix exceſſif. Un Biographe d'Innocent VI aſſure que la ſaumée de bled ſe vendoit huit florins, ce qui prouve une cherté énorme. Les Compagnies, qui tinrent cette ville comme bloquée pendant long-temps produiſirent ſans doute cet effet, qui dans mes principes doit amener la peſte.

An. de J. C. 1361.

Bal. tom. 1. fol.

Les Hiſtoriens remarquent que cette peſte fit périr plus de gens de condition que celle de 1348. & qu'elle gagna même les montagnes que l'autre avoit reſpectées : Pétrarque aſſure qu'elle fit plus de ravages dans la Gaule Ciſalpine ; mais elle ne fut pas auſſi généralement répandue & ne dura pas ſi long-temps.

En Italie, il ſemble qu'elle y ait été portée par la Compagnie blanche : elle y entra avec elle vers le mois de Juin par le Piémont, d'où elle ſe répandit enſuite à Novarre, Come, Pavie, Parme, Plaiſance, &c. La ville de Milan, que la peſte de 1348 avoit ménagée, fut maltraitée plus qu'aucune autre par celle-ci. Villani dit qu'*il y mouroit tous les jours mille, douze cents, & même quatorze cents perſonnes, qu'elle tira à terre la plus grande partie du peuple, & remplit le reſte d'horreur & d'épouvante.* Pétrarque n'a donc pas tort de dire qu'*elle rendit cette ville déſerte & horrible à voir.*

Vill. l. 10. cap. 64. & 46.

Les Seigneurs l'abandonnerent : Galeas Viſcomti alla à Monza ; Barnabé s'enferma dans ſon beau château de Marignan près de Lodi ; lieu plein de

An. de J. C. 1361.

bois, dont l'air étoit fort ſain, & qu'il fit garder avec ſoin, ne voulant pas que perſonne en approchât. Il mit une ſentinelle dans la tour d'un clocher, qui avoit ordre de ſonner dès qu'elle verroit paroître quelqu'un à cheval. Des Gentilshommes de Milan étant entrés à Marignan ſans qu'on eût entendu ſonner la cloche, Barnabé envoya des ſoldats au clocher, avec ordre de jetter de la tour la ſentinelle ; mais on la trouva morte au pied de la cloche. Barnabé effrayé s'enfonça dans le plus épais de la forêt, d'où il ne donnoit aucun ſigne de vie, ce qui fit courir le bruit qu'il étoit mort.

Je penſe que ces deux fleaux furent les véritables motifs du parti que prit Pétrarque de quitter Milan. Il alla à Padoue, parce que la peſte n'y avoit pas encore gagné. A Parme elle fit plus de mal encore qu'ailleurs. Les Hiſtoriens diſent qu'il y mourut quarante mille perſonnes ; que ceux qui en étoient attaqués ne vivoient pas plus de deux jours, & que ſouvent on n'attendoit pas leur mort pour les enterrer. La peinture qu'en fait Corio eſt affreuſe.

Hiſt. di Mil.

Le fils de Pétrarque, ſi je ne me trompe, fut une des victimes de ce cruel fleau. Il eſt certain du moins qu'il mourut au mois de Juin ou de Juillet de cette année. Pétrarque auroit été beaucoup moins touché de ſa mort, ſi elle étoit arrivée un peu plutôt ; mais ce jeune homme lui avoit témoigné une ſi grande douleur d'avoir mérité ſa diſgrace, lui avoit donné tant de marques de repentir & fait de ſi belles promeſſes que Pétrarque l'avoit repris dans ſa maiſon, & il en étoit fort content, lorſque la mort le lui enleva ; je ne ſais ſi ce fut à Milan ou à Padoue ;

Digitized by Google

mais il eſt certain qu'il mourut le jour même que le Seigneur de Verone lui permit de jouir de ſon Canonicat qu'il avoit ſaiſi, ſans doute à cauſe des grandes liaiſons de Pétrarque avec Azon de Correge. AN. DE J. C. 1361.

J'ai trouvé cette anecdote dans une lettre que Pétrarque écrivit à Guillaume de Paſtrengo, peu de temps après ſon arrivée à Padoue, dont voici la ſubſtance.

„ Je me ſuis rapproché de vous ; me voilà à Pa- *Variar.* 29.
„ doue en bonne ſanté & marchant gaiement à la
» vieilleſſe. La fortune me ſecoue toujours à l'ordinai-
» re par la mort de mes amis [c'eſt le ſeul mal réel
» qu'elle puiſſe me faire] mais elle ne me renverſe
» pas ; d'ailleurs je ſuis toujours en proie à ces vieux
» ſoucis que vous connoiſſez. Pour vous vous êtes
» ſans ceſſe préſent à mon eſprit. Je meurs d'envie de
» vous voir, & je me flatte de ſatisfaire bientôt cette
» envie. On m'a rouvert le chemin qu'on m'avoit fer-
» mé bien injuſtement, ſi je ne me trompe. Votre
» Seigneur m'a rendu ce bénéfice pour lequel vous
» avez pris tant de peine. Mais la mort m'a enlevé
» en même temps & le bénéfice & le jeune homme
» qui le poſſédoit. Il eſt mort le jour même qu'il
» paroiſſoit rétabli dans tous ſes droits. Me voilà
» délivré d'un grand travail ; mais ce n'eſt pas ſans
» douleur. Adieu ne m'oubliez pas. *De Padoue ; ce*
» 10 *Août.*

Pétrarque nous aſſure que ce jeune homme *n'avoit pas encore tout-à-fait atteint ſa vingt-quatrieme année* ; ce qui démontre la vérité de ce que j'ai dit qu'il naquit au commencement de 1337. Vitæ quartum & vigeſimum annum non implevit.

Ce fut ſans doute cette peſte qui le détermina à

Digitized by Google

An de J. C. 1361.

marier peu de temps après Françoise sa fille, qui avoit environ vingt ans, si elle est née comme je le conjecture l'an 1343. Il choisit pour son gendre François de Brossano (*a*), fils d'Amicole Gentilhomme de Milan, qui demeuroit à la porte de Verceil près de l'Eglise de St. Ambroise. Pétrarque parle souvent de sa sagesse & de la douceur de son caractere. *C'étoit*, dit-il, *le jeune homme de son temps le plus accompli.* Voici le portrait que Boccace en a tracé en peu de mots. *Sa taille étoit fort avantageuse ; il avoit une physionomie tranquille, une conversation sage & mesurée, un caractere doux & complaisant* (*b*). Un gendre tel que celui-là convenoit fort à Pétrarque ; aussi le prit-il dans sa maison avec sa fille, & cette union ne se démentit jamais.

Nemo adolescens melior.

Françoise, que Boccace appelle quelquefois Tullia, faisant allusion à la fille de Ciceron, avoit une figure agréable & ressembloit beaucoup à son pere. Elle lui fut toujours soumise & fidelle à son mari. La simplicité, l'honnêteté, l'attachement à ses devoirs, le mépris des plaisirs formoient son caractere. Je n'ai rien trouvé dans les ouvrages de Pétrarque qui puisse nous apprendre où & comment il la fit élever. Il est certain au moins qu'il ne la tenoit pas auprès de lui avant son mariage, & qu'elle ne la quitta gueres depuis qu'elle fut mariée. J'aurai occasion dans la suite de ces Mémoires de parler quelquefois d'elle, de son mari & de ses enfans.

(*a*) Baluse prétend que le Cardinal Simon de Brossano étoit de cette famille, & cela est très-vraisemblable.

(*b*) Prægrandis hominis forma, placida facies, composita verba, mites mores. *Bocc. epist. M. R.*

Fin du cinquieme Livre.

Digitized by Google

MÉMOIRES
POUR LA VIE
DE
FRANÇOIS PÉTRARQUE.

LIVRE SIXIEME.

QUOIQUE l'établiſſement de Pétrarque à Padoue ait été interrompu pendant quelques années par le ſéjour qu'il fit à Veniſe, cependant comme il paſſa les dix dernieres années de ſa vie dans cette ville, je crois devoir entrer ici dans quelques détails pour la faire connoître & la maiſon qui y régnoit, de qui il témoigne avoir reçu mille marques de protection & d'amitié. AN. DE J. C. 1361.

Si nous voulons nous en rapporter à ce que Pétrarque lui-même nous dit de Padoue, nous en aurons une grande idée. Il prétend qu'*elle eſt vénérable par* Ed. Baſil. fol. 376.

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1361.

l'ancienneté de ſon origine, illuſtre par la nobleſſe & l'eſprit de ſes habitans, heureuſe par ſa ſituation, la douceur de ſon climat & la fertilité de ſon terroir. Il fait remonter ſon origine pluſieurs ſiecles avant celle de Rome, & croit qu'*elle eſt l'ouvrage d'Antenor le Troyen* (*a*).

Il faut avouer que cette opinion de Pétrarque ſur l'origine de Padoue eſt fort ancienne & bien reſpectable, s'il eſt vrai, comme tout le monde l'aſſure, qu'elle ait Virgile lui-même pour auteur. Ce grand Poëte raconte dans le premier livre de l'Énéide qu'*Antenor échappé à la fureur des Grecs, pénétra dans le golfe de l'Illyrie* [qui eſt à préſent le golfe de Veniſe] *traverſa le pays des Liburniens* [qui fait aujourd'hui partie de la Croatie] *& qu'après avoir franchi la ſource du Timave* (*b*), *il bâtit la ville de PATAVIUM.* Mais eſt-il bien certain que le *Patavium* bâti par Antenor ſoit ce que nous appellons à préſent la ville de Padoue ? C'eſt ſurquoi les Antiquaires & les Géographes ne ſont pas d'accord. L'Abbé Desfontaines dans ſes notes ſur Virgile, s'exprime ainſi : *Tite-Live né à Padoue, aſſure comme les autres Hiſtoriens * que cette ville fut bâtie par Antenor.* L'autorité de Tite-Live ſur cette matiere auroit plus de poids que celle de Virgile : on ſait qu'en matiere d'hiſtoire & de géographie, il eſt permis aux Poëtes d'adopter les traditions les plus incertaines & même les fables : mais l'Abbé Desfontaines, qui attaquoit

* *Ptol. l. 1. cap. 3. Pomp. Mela, l. 2. Solin.*

(*a*) *Patavium Troici opus Antenoris.* Cet Antenor étoit, dit-on, frere de Priam. Les Grecs le ménagerent parce qu'il avoit toujours opiné pour la reſtitution d'Helene. Mr. l'Abbé Richard dit qu'il étoit compagnon d'Enée. Erreur légere dans un très-bon livre.

(*b*) On croit communement que le Timave eſt la Brenta, riviere qui paſſe à Padoue ; mais il eſt plus vraiſemblable que c'eſt une riviere du Friouli, qu'on appelle encore aujourd'hui *Fonte-Timao.*

Digitized by Google

tout le monde avec tant de confiance, ſeroit bien embarraſſé s'il vivoit encore & qu'on lui demandât la preuve de ce qu'il avance. AN. DE J. C. 1361.

Tite-Live dit ſeulement qu'*Antenor s'étant mis à la tête des Henetes qui avoient perdu leur Roi au ſiege de Troye, pénétra juſqu'au fond du golfe de la mer Adriatique, & qu'ayant chaſſé les Euganiens qui habitoient entre la mer & les Alpes, il s'établit dans le pays & donna le nom de Troye au premier endroit qu'il trouva. Des Henetes eſt venu le nom de* Veneti (*Vénitiens*) *que portent les habitans du pays.* On voit qu'il n'eſt pas queſtion de Padoue dans cette narration. Tite-Live ne dit nulle part qu'elle ait été bâtie par Antenor. *Tit. Liv. l. 1.*

Le tombeau du Prince Troyen qu'on trouve dans cette ville eſt la meilleure preuve qu'on puiſſe donner pour établir qu'il en eſt le fondateur. C'eſt un grand ſarcophage de marbre élevé ſur quatre colonnes, que l'on voit à l'entrée de la rue de St. Laurent à côté de l'Égliſe des Servites, avec quatre vers latins gravés en caracteres gothiques, qui n'ont jamais été exactement copiés. Voici comment les Padouans racontent la découverte de ce monument.

Vers l'an 1300 en faiſant les fondemens d'un hôpital, on déterra un cercueil de plomb, auprès duquel on trouva une épée où il y avoit quelques vers léonins d'un latin barbare. Lovatus Magiſtrat de Padoue publia, je ne ſais ſur quel fondement, que le corps d'Antenor étoit dans ce cercueil. Il n'eut pas de peine à le perſuader à ſes compatriotes, fiers d'avoir le frere du Roi Priam pour fondateur, & il fit mettre les oſſemens qu'on trouva dans le tombeau

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1361.

de marbre, dont je viens de parler, avec les quatre vers qu'on y lit. L'autorité de Lovatus, homme de grande conſidération, entraîna tout le monde. Sa découverte fut reçue dans toute l'Italie ſans examen. *Vill. l. 1. c. 17.* Villani en parle comme d'une choſe certaine & paſſée de ſon temps. Il dit que *des caracteres gravés faiſoient foi que c'étoient véritablement le corps d'Antenor.*

Ed. Baſil. fol. 422. Il y eſt nommé *Donatus.* Erreur; il faut lire *Lovatus,*

Lovatus étoit en même temps *Chevalier, Juge & Poëte* [qualités qui n'étoient pas incompatibles dans ce temps]. Pétrarque fait un grand éloge de lui & dit qu'*il auroit ſurpaſſé les Poëtes de ſon temps & ceux des ſiecles paſſés, s'il n'avoit pas fait un mélange des neuf Muſes avec les douze tables.* Quoiqu'en diſe Pétrarque & les Hiſtoriens de Padoue, Lovatus étoit un mauvais Poëte, ſi c'eſt lui qui a fait les vers qu'on trouve ſur le tombeau d'Antenor. On peut dire auſſi qu'il n'étoit pas bon Antiquaire, s'il crut réellement avoir trouvé le corps de ce Prince Troyen; mais il y a apparence qu'il voulut flatter la vanité de ſes concitoyens, & qu'il ne donna pas lui-même dans le panneau qu'il tendoit aux autres. Son tombeau eſt vis-à-vis celui d'Antenor, avec quatre vers encore plus mauvais que les autres [*a*].

La ville de Padoue toujours fidelle aux Romains, fut toujours traitée par eux avec diſtinction. Ils lui accorderent le privilege ſingulier de donner ſes ſuffrages dans l'élection des Magiſtrats de Rome. Après avoir fleuri tant que dura l'Empire, elle fut détruite & brûleé par Attila. Ce fut alors, ſelon l'opinion commune, que les Padouans s'étant réfugiés dans les lagunes

(*a*) On y lit cette inſcription ; *T. Lovati Paduani Militis, Judicis & Poetæ. Obiit anno Chriſti M. CCC. nono ſeptimo die intrante Martio.*

de

de la mer voiſine, jetterent les fondemens de Veniſe. Padoue relevée par Narſes, fut livrée aux flammes cent ans après par les Lombards, & ne ſe rétablit que lorſque Charlemagne eut détruit leur Empire. AN. DE J. C. 1361.

Dans le douzieme ſiecle, à l'exemple des autres villes d'Italie, Padoue leva l'étendard de la liberté, reprit ſon ancienne forme de gouvernement municipal ſous des Conſuls & des Podeſtats, juſqu'à ce que le tyran Ezzelin y eût uſurpé la domination. La plupart des Hiſtoriens ne nous parlent que de ſes cruautés & de ſa tyrannie; ils en font un monſtre; Corio dit qu'*il n'avoit aucune bonne qualité*; cependant ce fut lui qui aggrandit, qui embellit Padoue, & qui y fit paſſer les eaux de la Brenta & du Bacciglione.

Une croiſade ſous les étendards du Pape enleva Padoue à Ezzelin l'an 1318. Cette ville entra ſous la domination de Mrs. de Carrare, maiſon ancienne & illuſtre, que Leandre Alberti fait venir du château de Baſſano. Les Padouans, craignant de tomber dans les mains de Can de Leſcale, Seigneur de Verone, élurent Jacques de Carrare pour leur Seigneur. Marſile ſucceſſeur de Jacques, voyant qu'il ne pouvoit pas reſiſter à la puiſſance de Can, lui remit Padoue l'an 1328. Il y rentra dix ans après, & mourant ſans enfans, il la laiſſa à Aubertin de Carrare ſon couſin. *Deſcr. d'Ital.*

Aubertin ami chaud, ennemi implacable, étoit un homme d'un grand ſens, mais cruel & d'une débauche outrée. Son Hiſtorien remarque qu'il envoya douze jeunes gens de Padoue étudier la Médecine à Paris. Il mourut l'an 1345, laiſſant à ſa place Mar-

liet de Carrare, dit Papafava, ſon couſin.

An. de J. C. 1361. Jacques II. de Carrare ſon neveu, perſuadé que la ſeigneurie de Padoue lui appartenoit, entra la nuit dans la chambre de Marſiliet, le tua, ſe ſaiſit des forts & fut proclamé par le peuple. Pétrarque en fait de grands éloges ; c'eſt lui qui l'attira à Padoue & lui procura le Canonicat. J'ai parlé de ſa fin tragique arrivée le 21 Décembre 1350. Giacomin ſon frere & François ſon fils gouvernerent cette ville après lui ; mais leurs femmes ne leur permirent pas de vivre en paix. L'oncle ayant conſpiré contre le neveu l'an 1355, celui-ci le fit enfermer à Montſelice, où il fut bien traité juſqu'à ſa mort.

Mém. T. 3. fol. 93.

François de Carrare étoit ſeul Seigneur de Padoue lorſque Pétrarque y arriva. Il avoit hérité pour lui des ſentimens de ſon pere, & nous verrons qu'il lui en donna mille preuves ; mais il ſe rendit complice d'une petite violence qu'on fit à Pétrarque peu de temps après ſon arrivée.

Pandolphe Malateſte, ami du Seigneur de Padoue, étoit venu paſſer quelques jours dans cette ville. Ce fut un grand plaiſir pour lui d'y trouver Pétrarque qu'il n'avoit pas vu depuis que les extravagances de Barnabé Viſcomti lui avoient fait quitter le ſéjour de Milan. Dans une converſation qu'il eut avec lui, il lui parla d'un Florentin qu'il aimoit beaucoup, nommé François Bruno. C'eſt un de vos compatriotes, dit-il à Pétrarque, il a de l'eſprit, du ſavoir & un grand deſir d'être connu de vous. Il eſt tout ſimple que votre grande réputation ait fait naître ce deſir. Je vous dirai même qu'il eſt honteux de ne pas vous connoître, au point que, quand on parle de vous de-

Digitized by Google

vant lui, il croit devoir répondre comme s'il vous connoiſſoit. Vous devriez lui écrire ; vous me feriez un plaiſir extrême & à lui auſſi. AN. DE J. C. 1361.

Pétrarque s'en défendit beaucoup en lui diſant qu'il n'étoit en commerce de lettres qu'avec ſes amis, & que s'il lui arrivoit par hazard d'écrire à quelqu'un qu'il ne connût pas, ce n'étoit jamais qu'en réponſe. *Que voulez-vous que je lui écrive ? Rien de ſi embarraſſant que des lettres de cette eſpece à des gens inconnus. Pourquoi ne m'écrit-il pas le premier ? J'ai les mêmes raiſons que lui de ne pas commencer.*

Pandolphe ne ſe rendit pas à ces raiſons quoiqu'elles fuſſent bonnes ; mais voyant qu'il n'étoit pas aſſez fort pour déterminer Pétrarque à faire ce qu'il deſiroit de lui, il s'aſſocia François de Carrare, qui connoiſſoit & aimoit le Florentin : ils allerent enſemble voir Pétrarque, qui ne ſe défioit de rien. Après avoir parlé de mille choſes différentes, Pandolphe amena adroitement la converſation ſur François Bruno, & revint à la charge : il fut appuyé par François de Carrare, qui joignit ſes inſtances aux ſiennes. Pétrarque connut alors le piege & ſe rendit. *Que pouvois-je faire*, dit-il, *ſeul contre deux ? Comment réſiſter aux prieres d'un tel ami & aux ordres d'un tel maître ?* Il écrivit ſur le champ une lettre au Florentin, dans laquelle, après lui avoir rendu compte de ce qui venoit de ſe paſſer, il lui demande ſon amitié. Cette lettre eſt datée *de Padoue le 7 Septembre.* Voilà un nouvel ami de Pétrarque qui paroît ſur la ſcene ; nous le verrons bientôt dans un poſte brillant lier avec lui un commerce de lettres fort étroit. C'étoit un homme d'eſprit qui avoit fait de bonnes études ; il *Fam. l. 13. ep. 9.*

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1361.

était marié. On le confond ordinairement avec le pere de Leonard Aretin, qui portoit le même nom que lui (*a*) ; & avec un autre Bruni, dont j'ai parlé, à qui Pétrarque écrivit une lettre en 1348 (*b*).

Pétrarque fut fort étonné lorsqu'il reçut à Padoue une lettre de son cher Simonide, datée de Naples. Le grand Sénéchal ayant perdu Zanobi de Strata, lorsqu'il accepta l'emploi de Secretaire Apostolique, offrit au Prieur des saints Apôtres la place que Zanobi occupoit auprès de lui, & l'engagea à force de prieres à le suivre à Naples. Cela se passa pendant le séjour que fit le grand Sénéchal à Florence l'année précédente dont j'ai parlé. Simonide l'avoit suivi sans consulter Pétrarque sur le parti qu'il prenoit ; chose assez singuliere. Quelque temps après son arrivée, il lui écrivit : *vous serez étonné en recevant cette lettre de l'endroit d'où elle arrive & du silence que j'ai gardé avec vous occasionné par différentes courses.* Il l'invite à venir le trouver. Il étoit alors dans une maison de campagne du grand Sénéchal, située à deux milles d'Amalphi, à huit milles de Salerne, dont il fait une description charmante.

Cette situation convient à Sorrento ou Castellamare.

Franc. ep. 27. M. R.

» Cherchez-vous la solitude ? il y a ici des déserts » qui semblent faits pour les Poëtes par la nature » ou par l'art. Voulez-vous aller à la ville vous dé- » lasser de l'étude ? vous avez à droite, Amalphi ; à » gauche, Salerne. On peut y aller par terre & par

(*a*) Je suis coupable de cette erreur dans ma Préface, où j'ai dit, en parlant de Leonard Aretin, qu'*il étoit fils de François Bruni, secretaire du Pape Urbain V.* Je me retracte, ayant découvert que c'étoit deux hommes fort différens, qui portoient le même nom.

(*a*) Ce Bruni étoit né à Florence d'un Tondeur de draps nommé Casino. Philippe Villani dit qu'il avoit des talens singuliers pour l'éloquence & qu'il enseigna la Rhetorique avec succès. Il mourut de la peste l'an 1348 à l'âge de trente ans, ne laissant qu'un livre sur les figures & les genres du style. *Ph. Vill. fam. civ. Flor. l.* 11.

Digitized by Google

» mer. Aimez-vous la mer ? vous êtes ſur ſes bords, » aſſez près pour voir jetter les filets & compter les » poiſſons qui s'y laiſſent prendre. Je ne parle pas de » la beauté des jardins ; l'Italie n'en a point où l'on » trouve autant d'agrémens & d'aménité. Au milieu » d'une belle vallée un grand fleuve roule ſes eaux » claires ſur les cailloux avec beaucoup de bruit. De » tout côté on voit de belles maiſons qui paroiſſent » plutôt ſortir du ſein des rochers que bâties ſur eux » par les mains des hommes. L'air n'eſt ni trop ſub- » til ni trop épais. La terre y porte toute l'année » avec abondance des fruits d'un goût admirable. Enfin » on y trouve tout ce qui peut flatter les ſens, voi- » turé par mer ou par terre. AN. DE J. C. 1361.

Voilà une deſcription bien capable de ſeduire tout autre que Pétrarque, plus ſenſible à l'amitié qu'à la gourmandiſe & à la ſenſualité. Le grand Sénéchal joignit envain ſes inſtances à celles de Simonide ; rien ne put le déterminer à aller dans ce pays ; les mêmes raiſons qui le lui avoient fait refuſer ſubſiſtoient toujours. Voici ce qu'il répondit à Simonide.

» J'ai appris avec plaiſir que vous étiez dans la » Campanie. Ne pouvant pas y être tout entier, je » ſuis bien-aiſe d'y ſavoir la moitié de moi-même ; » (c'eſt ce que dit Horace de Virgile) pourvu que » vous y ſoyez bien ; mais comment pourriez-vous » être autrement avec un tel hôte qui eſt notre com- » mun Mecene ; avec un eſprit comme le vôtre & » vos vertus qui ne vous quittent jamais ? Je ſerois » bien tenté de me rendre à vos prieres & celles de » notre Mecene ; mais je ne puis aſſez m'étonner de » voir qu'on revienne toujours à la charge ſur ce *Sen. l. 1 ep. 2.*

AN. DE J. C. 1361.

» point, après avoir essuyé tant de refus : vous n'êtes » pas las de demander, & moi je le suis de refuser. » Je ne puis que répéter ce que j'ai dit mille fois.

Il parle ensuite à Simonide des propositions que lui avoient faites l'Empereur & le Roi de France & des présents qu'ils lui avoient envoyés pour le tenter. *Mais ce qui est plus étonnant*, ajoute-t-il, *le Pape lui-même, qui me croit magicien, m'appelle à lui à haute voix. Il vient de me donner deux bénéfices & m'en promet d'autres, si je me rens à ses desirs. Il voudroit me faire accepter cet emploi que Zanobi & son prédécesseur n'auroient pas eu, si je ne l'avois pas refusé il y a long-temps.*

La peste avoit enlevé depuis peu Zanobi, Secretaire Apostolique, qui ne jouit que trois ans de cette charge, dont il remplit les fonctions avec succès (*a*). Il laissa en mourant tous ses écrits à un Notaire de ses amis, qui s'appelloit Landolphe, avec ordre de les envoyer à Naples à Nicolas Acciajoli.

Le grand Sénéchal qui avoit pour Zanobi la plus tendre amitié & la plus haute idée de ses talens, fut extrêmement touché de sa mort. *Le monde*, disoit-il, *a perdu un homme qui n'a pas eu son pareil depuis mille ans ; je n'excepte que Messire* FRANÇOIS PÉTRARQUE. Il recueillit ses écrits avec un soin extrême, comme on le voit par la lettre qu'il écrivit au Notaire Landolphe.

Lettera di Nicol. Acciajol. a Landolfo Notaro e familio diletto di Messr. Zanobi. Mss. bibl. Magliab.

» Exécutez ses volontés, je vous en prie très-instamment ; rassemblez tous ses écrits de quelque » nature qu'ils soient, & envoyez-les moi par une ga-

(*a*) Mr. l'Abbé Mehus fait mourir Zanobi l'an 1364. Il se trompe certainement ; c'est l'an 1361, comme il conste par cette lettre de Pétrarque.

Digitized by Google

„ lere dans laquelle doit s'embarquer bientôt le Comte
„ de Melet, Sénéchal de Provence. Faites qu'ils me
„ parviennent tous ſans exception, avant que per-
„ ſonne les ait vus ou touchés. Vous ſerez bien ré-
„ compenſé. Mon deſſein eſt de les faire porter dans
„ ma Chartreuſe de Florence, où j'ai ordonné qu'on
„ portât mes os après ma mort. Je veux qu'on con-
„ ſerve précieuſement dans une armoire tout ce qui
„ eſt émané de cet eſprit divin.

AN. DE J. C. 1361.

Cette lettre prouve l'erreur de Philippe Villani, qui dit que Zanobi laiſſa ſes écrits à ſes parents. Ceux qui aſſurent qu'il n'a rien écrit parce qu'il mourut trop jeune, ſe trompent bien davantage. Si on ne trouve pas ſes ouvrages dans les bibliotheques de Florence, cela vient ſans doute du parti que prit le grand Sénéchal de les faire venir à Naples, où ſans doute ils furent égarés après ſa mort. La ville de Florence a traité Zanobi comme un de ſes enfans qui lui faiſoient le plus d'honneur, en lui érigeant un mauſolée à ſainte Marie del fiore, & en plaçant ſa ſtatue ſur une de ſes portes.

Après la mort de Zanobi, le Cardinal de Taleirand qui étoit toujours perſuadé que perſonne n'étoit plus capable que Pétrarque de bien remplir les fonctions de Secretaire Apoſtolique, propoſa au Pape de donner cette charge à Pétrarque, & de lui conférer quelques bénéfices pour l'engager à l'accepter. Le Pape le fit. Le Cardinal écrivit à Pétrarque de la maniere la plus forte pour le déterminer. Dans ſa lettre étoient inſérés les ordres du Pape. Il chargea un homme de confiance de la porter à Milan, avec ordre de ne rien oublier pour faire réuſſir cette affaire. Pétrarque

Digitized by Google

fut inébranlable & refusa constamment. On lui écri-
An. de J. C. 1361. vit encore ; on lui envoya des couriers ; on lui fai-
soit les propositions les plus avantageuses ; tous ses amis y joignoient leurs prieres les plus ardentes ; mais rien ne fut capable de le tenter. Voici ce qu'il écrivit sur cela au Cardinal de Taleirand.

Sen. l. 1. ep. 3. „ Mon étonnement & ma joie sont à un point que „ je ne puis vous exprimer. Le Vicaire de Jesus-„ Christ étoit persuadé que j'étois sorcier. Combien „ de fois ne l'a-t-il pas soutenu avec opiniâtreté con-„ tre vous & mes amis qui vouloient lui faire en-„ tendre raison sur cela ? Il faut qu'il soit bien revenu „ de cette idée, puisqu'il me prie d'accepter une „ charge qui m'attacheroit à sa personne & me fe-„ roit entrer dans la confidence de ses plus grands se-„ crets. On ne traite pas ainsi un homme dangereux „ dont on craint même la vue. Telle est la force „ de la vérité ; elle prend toujours le dessus. Dieu „ pardonne à celui qui avoit donné au Pape cette „ fausse idée de moi (*a*) ! Il étoit de votre ordre, vous „ le savez, & il y tenoit même un rang distingué. „ C'étoit un grand Jurisconsulte ; il avoit beaucoup „ d'expérience acquise par les années ; ce qui rend „ son erreur beaucoup plus singuliere : il soutenoit „ que j'étois sorcier, & ne rougissoit pas d'en donner „ pour raison que je lisois Virgile. Peut-être étoit-ce „ la haine seule qui le lui faisoit dire ; mais il le per-„ suadoit à ses confreres. Voilà quels sont ces hom-

(*a*) Baluse prétend qu'il est ici question du Cardinal de Commenges. J'ai déjà dit que je croyois qu'il s'étoit trompé. Le Cardinal de Commenges mourut la même année que le Cardinal Colonne, & il n'étoit pas vieux, ni grand Jurisconsulte. Il me semble que ce que dit Pétrarque convient mieux au Cardinal Poyet, qui mourut dans un âge fort avancé, quelques années après le Cardinal Colonne, & qui étoit fort versé dans le droit.

mes

„ mes supérieurs à qui on confie les plus grandes „ affaires ! Combien de fois en avons-nous ri ensem- „ ble, même en présence du Pape, alors Cardinal, „ qui croyoit fermement ce que l'autre disoit de moi? „ Mais quand il fut élevé à la papauté, ce ne fut „ plus une plaisanterie; cela devint un sujet de colere „ pour vous & d'affliction pour moi. Ce n'est pas que „ je prétendisse rien de lui ; vous connoissez mon „ ambition ; mais ayant toute ma vie abhorré ces „ arts infames, comme l'ont reconnu Benoit & Cle- „ ment, je voyois avec douleur que ma vieillesse „ seroit suspecte à Innocent. C'est pour cela que mal- „ gré tous vos efforts, je partis sans prendre congé „ de lui, craignant que ma magie ne lui fût funeste, „ ou à moi sa crédulité. An. de J. C. 1361.

„ Voilà ce qu'ont produit les discours d'un homme „ qui n'avoit aucun sujet de haine contre moi ; il ne „ me haïssoit que parce qu'il me voyoit extrêmement „ attaché à un grand personnage, pour qui il avoit „ une haine implacable, au point qu'il a fait la guerre „ à ses cendres après sa mort. Il vous haïssoit par la „ même raison ; mais il feignoit de nous aimer l'un „ & l'autre ; je ne vous dis rien que vous ne sachiez „ bien.

„ On attend ma réponse, la voici : je persiste dans „ ma façon de penser, quoique la sainteté du Pape, „ vos bontés pour moi, les prieres de mes amis dussent „ me déterminer à faire ce qu'on veut. Je devrois „ peut-être dire beaucoup de choses pour m'excuser ; „ mais avec vous qui lisez jusques dans le fond de „ mon ame, & qui savez tout ce que je pense, deux „ mots suffisent ; je pourrois même garder le silen-

AN. DE J. C. 1361.

„ ce. On m'appelle à un emploi lucratif, honorable, „ desiré de tout le monde ; mais il ne convient pas „ à mon âge, à ma façon de penser, à la vie que j'ai „ menée, à mes occupations, &c. Je vous prie de „ faire agréer mes excuses au souverain Pontife ; qu'il „ n'attribue pas à hauteur ce qui est un pur effet „ de la modestie. Votre éloquence qui m'a si souvent „ honoré me défendra dans cette occasion.

„ J'ai proposé à ma place deux de mes compatrio- „ tes, que je crois très-propres à exercer cet em- „ ploi (peut-être me croira-t-on capable d'en juger). „ J'ai cru devoir les pressentir l'un & l'autre pour „ ne pas laisser traîner cette affaire. Ce que j'avois „ prévu est arrivé ; l'un a refusé cet honneur qui lui „ a paru trop onéreux : l'autre est prêt à l'accepter. „ Si on le veut, votre envoyé vous le fera connoître. „ Vous pouvez assurer le Pape qu'il trouvera en lui „ ce qu'il cherchoit en moi & même quelque chose „ de plus : même patrie, même nom, même esprit, „ même façon de penser ; il a de plus que moi une „ vie plus sainte & le Sacerdoce.

Les deux compatriotes que Pétrarque proposoit pour remplir la place qu'on lui offroit, étoient Jean Boccace & François Prieur des saints Apôtres. Nous n'avons pas la lettre qu'il écrivit à Boccace pour lui en faire la proposition ; mais voici ce qu'il dit sur cela à Simonide, dans la lettre dont je viens de rapporter un fragment. Après avoir parlé des offres qu'on lui faisoit pour l'engager à accepter l'emploi de Zanobi, il ajoute :

Sen. l. 1. ep. 1. „ La vieillesse est accusée d'avarice : on croit que „ plus l'homme est riche, plus il desire de le deve-

Digitized by Google

„ nir : ſur cela on s'eſt flatté qu'étant vieux & plus „ riche qu'à l'ordinaire, j'accepterois ce que j'ai re- „ fuſé étant jeune & pauvre, on s'eſt trompé. J'ai „ donné pour excuſe mon âge, quoique je ſois en- „ core très-capable des travaux pour leſquels je ne „ me ſens pas de repugnance. AN. DE J. C. 1361.

„ J'ai cru devoir vous nommer à ma place : par- „ donnez-moi ſi j'ai mal fait. Si vous acceptez, vous „ aurez un emploi honorable & lucratif ; ſi vous re- „ fuſez, ce refus vous fera honneur. Puiſqu'on m'a „ cru capable de l'exercer, on doit me croire en état „ de juger de ceux qui y ſont propres. Peut-être mé- „ priſera-t-on mon jugement ; mais j'ai ſaiſi avec plaiſir „ cette occaſion de dire ce que je penſe de vous, „ & quoiqu'il fût plus convenable qu'un autre que „ que moi vous l'apprît, j'ai cru devoir me hâter „ de vous en inſtruire pour que vous euſſiez le temps „ de vous préparer à la réponſe.

„ En faiſant votre éloge, j'ai fait celui de notre „ Mecene. J'ai dit que vous étiez auprès de lui, & „ que c'étoit à lui qu'il falloit s'adreſſer pour vous „ avoir. Quelle idée ne doit-on pas avoir d'un homme „ qui éleve pour l'Egliſe des ſujets tels que vous & „ Zanobi ! Cette gloire rejaillit auſſi ſur notre pa- „ trie qui vous a tous produits.

Simonide, dans ſa réponſe, après avoir témoigné ſa reconnoiſſance à Pétrarque en ſtyle fort alembiqué à ſon ordinaire, lui dit : « voulez-vous ſavoir ce que » je ferai ſi on me propoſe l'emploi ſur votre pa- » role ? Ce que feroient à ma place la plupart des » hommes ; j'accepterai, quoique je ſente qu'il vau- „ droit peut-être mieux refuſer & que je trouve beau- *Franc. ep. 19. M. R.*

An. de J. C. 1361.

» coup de raiſons pour & contre qui font flotter mon
» eſprit. D'un côté l'amour de la gloire, la ſoumiſſion
» due à l'Egliſe & à ſon chef; de l'autre la crainte
» du travail & la peine de quitter notre Mecene,
» qui vit avec moi comme on vit avec un ami, avec
» un frere. Ce ne ſera pas ſans violence qu'on pourra
» m'en arracher. »

Le reſte de la lettre de Simonide contient un grand éloge de Nicolas Acciajoli, & des complaintes ſur la mort de Jean, fils de Pétrarque, & ſur celle de ſon cher ami Socrate, que la peſte lui enleva auſſi vers le commencement de 1362. Il ſemble que la deſtinée de Pétrarque fut de perdre par la peſte tout ce qu'il avoit de plus cher. Il s'en plaint amérement dans pluſieurs occaſions. *La peſte de* 1348, dit-il, *m'avoit enlevé preſque tous mes amis; je remplis le ciel & la terre de mes larmes & de mes cris. Que ferai-je cette année, où ce cruel fleau, après m'avoir privé de tout ce qui faiſoit ma gloire, me ravit encore ce qui me tenoit le plus au cœur, un ami unique, mon cher Socrate?*

Ed. Baſ. fol. 735.

Dans une autre lettre où Pétrarque déplore la perte de Socrate, il nous fait connoître ce qui avoit rendu leur union ſi forte. « Nous nous aimâmes, dit-
» il, le premier jour que nous nous vîmes; ſes ſenti-
» mens pour moi ne ſe ſont jamais démentis depuis
» pendant l'eſpace de 31 ans: choſe rare & étonnante
» pour un homme né dans un pays barbare; mais
» l'habitude de vivre avec moi, ma ſociété, ma con-
» verſation, mon amitié l'avoient tellement imbu de
» nos mœurs & de nos façons de penſer, qu'on pou-
» voit dire qu'il étoit Italien. Oui il étoit nôtre; il

Sen. l. 1. ep. 2.

Digitized by Google

» admiroit tout ce qui eſt à nous, & ayant preſqu'entiérement oublié ſon origine, il ne ſoupiroit qu'après l'Italie. Cette transformation ſinguliere étonnoit tout le monde & me combloit de joie & d'honneur. AN. DE J. C. 1362.

Après avoir fait l'éloge de ſon ami, il s'abandonne, ſuivant ſon uſage, à de triſtes réflexions ſur la mort & ſur la briéveté de la vie, où il ne fait que répéter ce qu'il a dit mille fois. Je n'en releverai qu'une ſeule penſée qui m'a paru juſte & bien rendue. Il dit que *notre vie n'eſt qu'un jour d'hyver court & nébuleux* (*a*).

La lettre que Pétrarque écrivit à Simonide pour lui propoſer la charge de Secretaire Apoſtolique, finiſſoit par ces mots : « je ne ſais pas encore le parti » que je prendrai ; mais, s'il ne m'arrive rien de » nouveau, vous pourriez bien entendre dire dans » quelques mois que je ſuis retourné dans ma ſoli» tude tranſalpine. *Je ſuis plein des choſes italiques.* Plenus ſum italicarum rerum.

Il n'eſt pas étonnant que la peſte & la guerre rendiſſent le ſéjour de l'Italie déſagréable à Pétrarque. Mais je ſuis perſuadé que l'inquiétude naturelle de ſon eſprit & ſon goût pour Vaucluſe, influerent plus que ces deux fleaux ſur le projet qu'il forma d'aller cette année à Avignon. Il donne une raiſon encore plus honnête de ce voyage. *C'étoit*, dit-il, *pour finir l'affaire de Simonide, & le donner au Pape pour Secretaire.*

Dans cette vue il partit de Padoue le 10. Janvier pour aller à Milan, d'où il comptoit, lorſque

(*a*) Quid enim niſi dies unus eſt vita hæc ? Iſque hibernus brevis & turbidus.

AN. DE J. C. 1361.

les grands froids ſeroient paſſés, prendre la route des Alpes pour ſe rendre à Avignon. Quand il fut arrivé à Milan, il vit qu'il étoit impoſſible d'aller à Avignon. La guerre étoit plus allumée que jamais entre Galeas Viſcomti & le Marquis de Montferrat. La Compagnie blanche s'étant emparée de preſque tout ce que Galeas poſſédoit dans le Piémont, venoit faire des incurſions juſqu'à Pavie, & rendoit impraticables les chemins de Milan aux Alpes.

D'un autre côté Barnabé, ſorti de la taniere où la peſte l'avoit tenu renfermé pendant quelque temps, (*a*) étoit à Parme où il recommençoit ſes manœuvres contre Bologne, dont il vouloit s'emparer à quelque prix que ce fût. La peſte l'avoit enrichi, parce qu'il avoit incorporé à ſon domaine les biens de tous ceux qui étoient morts dans ſes états ſans héritiers. Devenu plus fier que jamais, il oſa faire au Pape des demandes exorbitantes dans un traité de paix qui étoit ſur le tapis. Le Cardinal Albornos, voyant qu'il ne falloit pas eſpérer la paix avec un homme comme lui, ſe ligua avec les Seigneurs de Verone, de Padoue & de Ferrare, qui craignant avec raiſon que Barnabé ne vînt fondre ſur eux après s'être emparé de Bologne, crurent devoir unir leurs forces contre lui, avec celles du Pape.

Ann. d'Ital. La ligue fut conclue dans le mois d'Avril & cimentée par le mariage de Verde de Leſcale, ſœur du Seigneur de Verone, avec Nicolas d'Eſt, Sei-

Vill. l. 10. cap. 96. gneur de Ferrare. Barnabé ayant appris cette con-

(*a*) Villani dit qu'*il travailloit à couvert avec la lime ſourde*, parce que caché dans ſa retraite, il trama quelques complots qui ne lui réuſſirent pas. *Lavorava alla coperta colla lima ſorda.* VILL. L. 10. CAP. 74.

Digitized by Google

fédération, dit en badinant : *ce ſont des enfans que je ferai fouetter.* Par dériſion & pour ſe moquer d'eux, il leur envoya des préſens qui renfermoient des allégories ſatyriques & des emblêmes malins. AN. DE J. C. 1362.

On comprend aiſément par ce que je viens de dire que le feu de la guerre embraſoit Milan de tous les côtés, & qu'il étoit impoſſible à Pétrarque d'aller à Avignon. Il écrivit pour l'affaire de Simonide, & attendit la réponſe à Milan. Pluſieurs mois ſe paſſerent ſans qu'il la reçut : les couriers n'arrivoient pas aiſément ; d'ailleurs le Pape occupé d'affaires plus ſérieuſes, ne penſoit pas à remplir la place vacante. Enfin Pétrarque apprit par les correſpondances que les Marchands de Milan avoient à Avignon, que l'intention du Pape étoit, que, s'il perſiſtoit à refuſer l'emploi, il amenât lui-même la perſonne qu'il jugeroit la plus propre à le remplir.

Dans ces entrefaites Pétrarque reçut une lettre de l'Empereur, qui le ſommoit de lui tenir la parole qu'il lui avoit donnée d'aller le voir en Allemagne. Elle étoit conçue dans les termes les plus preſſans & les plus flatteurs ; mais en même temps fort ſinguliers.

„ Homme honorable, notre amé & féal, qui aimez la gloire de notre Empire ! Animé par un grand „ deſir de vous voir, d'entendre vos doctrines morales & vos diſcours éloquents, nous avons écrit „ aux Seigneurs de Milan pour qu'ils vous permettent de venir paſſer quelque temps avec nous. C'eſt „ pourquoi nous vous prions *très-cordialement* de vous „ mettre en route auſſi-tôt que vous aurez eu la „ permiſſion de vos maîtres pour venir dans notre

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1361.

„ Royaume. Si *votre diſtinction* ſavoit avec quelle „ ardeur la Sérénite Impériale deſire votre préſence, „ le zele qui vous anime pour la gloire de l'Empire „ vous engageroit à tout quitter pour vous rendre „ à nos deſirs. Vous devez croire que ſi votre pré„ ſence n'étoit pas pour nous *un ſoulagement ſingulier „ & privilégié*, nous ne vous écririons pas avec tant „ de force & de chaleur. Puiſſe le Seigneur, en „ vous faiſant marcher dans la voie du ſalut, récom„ penſer votre fidélité, votre attachement *à la Puiſ„ ſance Auguſtale*, & cet amour ardent dont vous „ brûlez pour le *ſacré Empire*, qui eſt l'honneur du „ monde !

L'Evêque d'Olmutz crut devoir appuyer cette épitre de l'Empereur d'une autre de ſa façon, dont le ſtyle eſt encore plus ſingulier. C'eſt un galimatias conçu dans un latin barbare, qu'il ſeroit impoſſible de rendre, parce qu'il eſt tout-à-fait inintelligible. On voit ſeulement qu'il éleve Pétrarque juſqu'au ciel & ſe proſterne à terre pour l'adorer. Enſuite il le preſſe de venir en Allemagne.

„ Ne mépriſez pas l'invitation de Céſar : que la „ groſſiéreté de nos mœurs & la barbarie de notre „ langue ne vous empêche pas de vous rendre à ſes „ ordres, qui ſont ſi doux pour vous. Nous ne ſom„ mes pas dignes de vous poſſéder ; mais nos er„ reurs demandent que vous veniez répandre ſur nous „ la lumiere de votre ſageſſe. Portez avec vous ce „ livre où l'on trouve *le remede contre l'une & l'au„ tre fortune*. Portez-nous en même temps toute vo„ tre pharmacie, où nous trouverons les remedes „ néceſſaires pour guérir nos eſprits malades.

Voici

Voici la réponſe que Pétrarque fit à l'Empereur. AN. DE J. C. 1362.

» Vous avez vaincu, Céſar; votre bonté a fait » diſparoître à mes yeux les difficultés du voyage, » & ne me laiſſe pas ſentir la foibleſſe d'un eſprit » qui vieillit. J'attendois; je différois toujours; je di- » ſois en moi-même : il oubliera peut-être les ordres » qu'il a donnés & ma promeſſe; en attendant je me » repoſerai. J'ai beſoin de repos; car en vérité je ſuis » las du monde, las des affaires, las de tout, en- » fin las de moi-même. Je reſſemble à ce vieillard qui » diſoit : *je me peſe à moi-même.* *Fam. l. 23. ep. 9. M. R.*

» J'eſpérois que ces grandes affaires que le monde » entier verſe dans votre ſein, comme les fleuves » roulent leurs eaux dans la mer, entraîneroient ai- » ſément dans leur cours un petit nom comme le » mien, & vous en feroient perdre le ſouvenir. Après » vous à qui je dois tout, rien ne m'eſt plus cher que » le repos : je le cherche par-tout depuis mon en- » fance, je ne le trouve nulle part, & qui pis eſt, » je ne me flatte pas de le trouver jamais ſur la terre.

» Je vous avoue ingénument mon crime; pour- » rois-je vous cacher quelque choſe à vous, à qui je » voudrois pouvoir montrer le fond de mon ame, » comme les traits de mon viſage? Quoiqu'il n'y ait » perſonne que je voie avec autant de plaiſir que » vous. (Ah! je vous verrois avec plus de plaiſir ſi » vous étiez où vous devriez être). Quoiqu'il n'y ait » perſonne à qui j'obéiſſe plus volontiers, [ſur-tout » ſi vous m'ordonniez d'aller vous chercher en Italie » & non pas au bout de la terre]; cependant j'ai » voulu vous tromper par mon ſilence, perſuadé que » vous ne penſeriez plus à moi. Que dis-je! qu'ai-

AN. DE J. C. 1362.

„ je fait ? qui ai-je voulu tromper ? mon maître & le „ maître du monde. Hélas ! j'ignorois à quoi je pou- „ vois vous être utile, & je cherchois le repos ; mais „ je le vois ; il eſt impoſſible de vous tromper ; vous „ avez trop d'eſprit & de mémoire ; ſemblable en cela „ au premier Céſar de qui Ciceron diſoit, qu'*il n'ou-* „ *blioit que les injures.* Il n'eſt plus queſtion de diſſi- „ muler ; je ne puis être ſourd à la voix du Prince „ Romain qui m'appelle pour la troiſieme fois. J'en „ prens Dieu à témoin, ſi je ne me ſuis pas rendu „ à ſes premiers ordres, il ne faut l'attribuer qu'à ma „ pareſſe. Céſar, vous m'appellez encore, je pars : puiſ- „ ſai-je vous trouver diſpoſé à aller dans un pays où „ l'on vous appelle ſans ceſſe jour & nuit ! Ne per- „ dez jamais de vue l'Italie, l'Empire & votre gloire.

Dans ſa réponſe à l'Évêque d'Olmuts, il lui fait d'abord des reproches ſur ſon humilité exceſſive & déplacée. *Quoi*, lui dit-il, *vous ravalez juſqu'à terre un homme que la nature & la fortune ont élevé, que Céſar aime, que les grands admirent, que les peuples révérent, à qui l'Empire Romain fait la cour. Et vous m'élevez juſqu'au ciel, moi qui ſuis à peine connu de ma voiſine.* Après avoir badiné ſur cela, il finit en lui diſant :

Fam. l. 13. ep. 6.

„ J'irai vous voir puiſque vous le voulez, Ceſar „ & vous ; non pas pour vous faire des leçons, mais „ pour en recevoir de vous & profiter de vos exem- „ ples. On dit que la vie de Socrate fit plus de bien „ à ſes diſciples que ſa doctrine. Ce qu'on voit entre „ mieux dans l'ame que ce qu'on entend. Quand vous „ m'aurez, vous me garderez tant que vous vou- „ drez ; mais je ſuis perſuadé que l'Empereur me

Digitized by Google

„ renvoyera bientôt, s'il fait réflexion qu'il faut que
„ je me prépare à aller voir bientôt l'Empereur du
„ Ciel. Ne soyez pas étonné si je n'arrive pas tout
„ de suite : vous connoissez ma paresse : je ne suis
„ pas un oiseau qui vole dans l'air, ni un cerf qui
„ bondit sur les monts ; mais une tortue qui se traî-
„ ne sur la terre avec peine.

AN. DE J. C. 1362.

Ces lettres sont datées *de Milan le* 20 *Mars*.

Pétrarque persuadé qu'il n'étoit plus possible de se refuser aux empressemens de l'Empereur & à ses ordres, partit de Milan le 11 Mai, bien déterminé à faire le voyage d'Allemagne. Les chemins sur terre étant pleins de gens armés, *de façon*, dit-il, *qu'un oiseau auroit eu peine à passer ;* il s'embarqua sur le Pô & arriva sans accident à Padoue.

Quelques jours après son arrivée, il profita d'un courier qui alloit à Naples pour écrire à Simonide, & lui rendre compte de la course qu'il venoit de faire à Milan, des obstacles qu'il avoit trouvés à son voyage d'Avignon & de ses projets pour l'Allemagne auxquels il fallut aussi renoncer parce qu'il y trouva les mêmes obstacles qu'à son voyage d'Avignon : la guerre fermoit tous les passages. Du côté des Alpes noriques, de cette partie de l'Allemagne qui touche les Alpes, tout étoit en feu comme dans le reste de l'Italie : Venise même, cette ville, qui étoit autrefois le temple de la paix, n'étoit pas exempte de troubles.

Sen. l. 1. ep. 3. Padoue 8 Juin.

La nouvelle de la mort de Louis Roi de Naples venoit de se répandre ; Pétrarque en parle dans sa lettre à Simonide : " Je ne doute pas, lui dit-il, que
„ la mort de votre Roi ne vous ait fait quitter la
„ Sicile. Mandez-moi bien vîte où la fortune vous a

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1362.

„ déposé vous & notre grand Sénéchal. Vous savez
„ combien je suis avide de savoir tout ce qui vous
„ regarde. Hâtez-vous de me porter ce que vous m'a-
„ vez promis pour orner ma bibliotheque, qui fait ac-
„ tuellement tout le bonheur de ma vie. Oui, je la
„ préfére aux trésors de Crésus & à tous les coffres
„ forts des avares les plus riches.

Par la même occasion il fit réponse au grand Sénéchal qui lui avoit écrit de Messine le 18 Mars, pour le remercier des mouvements qu'il se donnoit pour Simonide. J'ai cru devoir rapporter ici la lettre & la réponse.

„ Puisque la Providence ne permet pas que j'ob-
„ tienne une chose que je desire depuis long-temps,
„ je vous prie très-instamment, mon maître & mon
„ ami, l'honneur de ma patrie, que vous me jugiez
„ digne de vos célebres écrits, parce que je crois
„ fermement que les lettres que vous m'avez écri-
„ tes & celles que vous m'écrirez, rendront mon
„ nom illustre à la postérité autant qu'aucun autre;
„ elles répandront d'ailleurs une grande douceur sur
„ le peu de temps qui me reste à vivre. Portez-vous
„ bien, o le meilleur de tous les hommes; vous avez
„ relevé ma gloire dans la personne de notre Prieur
„ des saints Apôtres; vous êtes toujours semblable à
„ vous-même; je me réjouis des graces que le Sei-
„ gneur vous a faites & de l'honneur qui vous en
„ revient. Je voudrois bien qu'il vous plût d'éprouver
„ dans quelque occasion, grande ou petite, combien je
„ desire de vous plaire & d'obliger un si grand homme.

„ De ma propre main & d'un style champêtre, afin
„ que vous ne fassiez pas difficulté de m'écrire, quand

Digitized by Google

„ il vous plaira, en langue vulgaire. *A Meſſine, ce* AN. DE J. C.
„ *vendredi* 18 *Mars à la premiere heure.* 1361.

Voici la réponſe de Pétrarque.

Fam. l. 23. ep. 18. *M. R.* Padoue, 8 Juin.

„ Homme illuſtre, rare dans tous les ſiecles, uni-
„ que dans le nôtre! je vous regarde comme un tré-
„ ſor que j'ai trouvé, & vous embraſſe de toute mon
„ ame, avec le reſpect & la vénération que je vous
„ dois. Soit que vous ouvriez votre bouche ſacrée
„ pour me parler; ſoit que vous preniez la plume
„ pour m'écrire, quelquefois ſur un ton militaire &
„ aiſé, quelquefois d'un ſtyle plus fleuri & plus élé-
„ gant, je reconnois toujours la ſource de cet eſprit
„ divin qui forme en coulant pluſieurs ruiſſeaux dont
„ l'eau a des goûts différens. Toujours plein d'admi-
„ ration pour vous, je me dis quelquefois: s'il dé-
„ ploie tant d'éloquence dans ces moments qu'il déro-
„ be aux grandes affaires qui l'occupent, que ſeroit-
„ ce s'il avoit cultivé ſon eſprit par l'étude? Je ne
„ parle pas de tout ce que vous avez fait d'admira-
„ ble dans la guerre ou dans la paix, dont les Royau-
„ mes de Naples & de Sicile ſont témoins; ce ſe-
„ roit la matiere d'un poëme épique plutôt que d'une
„ lettre, & vous mériteriez d'avoir Homere pour
„ chantre au lieu de moi.

„ La modeſtie qui releve toutes vos vertus vous
„ fait dire que vous eſpérez d'être connu de la poſ-
„ térité autant par mes foibles écrits que par vos
„ grandes actions. C'eſt une erreur que l'amitié qui
„ en eſt la cauſe rend excuſable. Pour moi je dis
„ avec plus de vérité que le ſuffrage d'un héros tel
„ que vous me fait beaucoup d'honneur pendant ma
„ vie; je n'oſe pas dire qu'il me rendra recomman-

AN. DE J. C. 1362.

„ dable à nos neveux, parce que j'ignore ſi mon nom „ ira juſqu'à eux.

„ Vous ne faites que ſuivre votre uſage en relevant beaucoup trop ce que mon amitié pour le „ Prieur des ſaints Apôtres m'a fait faire pour lui. „ Je ne ſais ſi le ſuccès répondra aux mouvemens que „ je me ſuis donnés ; mais je ſais que je ne mérite „ point de reconnoiſſance, ayant agi pour moi-même, „ dont il eſt une partie. Je ne puis m'empêcher de convenir que votre gloire eſt mêlée dans cette occaſion avec la ſienne. Quand l'occaſion s'en préſentera, j'uſerai avec confiance des offres magnifiques „ & répétées que vous me faites ; mais je vous le „ demande en graces, ne me laiſſez pas ignorer votre „ état actuel. Mandez-moi ſi la mort de votre Roi a „ porté quelque changement à votre fortune. Plût-„ à-Dieu que vous euſſiez pu infuſer à ce Prince les „ vertus royales en le plaçant ſur le trône ! Je crains „ bien que nous n'ayons perdu notre temps ; vous en „ lui parlant, & moi en vous écrivant (*a*). On a „ raiſon de dire que *les paroles ne donnent pas la „ vertu*. Cela eſt encore plus vrai quand il ne ſort „ pas une étincelle de l'eſprit de celui à qui l'on parle.

„ Ah ! ſi ce Prince avoit été docile à vos leçons, „ il auroit vécu plus long-temps ; ſa mort auroit été „ plus heureuſe, & ſon nom plus glorieux. Pardon-„ nez-moi ce que la douleur m'arrache. Adieu, vous „ qui faites ma gloire & celle de notre patrie !

Ce que dit Pétrarque du Roi de Naples s'accorde avec ce que diſent de lui les Auteurs Napolitains,

(*a*) Il faut ſe rappeller la lettre que Pétrarque écrivit au grand Sénéchal le 1352. dans ce volume des Mémoires, *fol.* 184.

Digitized by Google

& ſur-tout avec le portrait ſuivant que nous a laiſſé Matthieu Villani dans ſes annales. AN. DE J. C. 1362.

„ Ce Prince avoit peu de gravité, encore moins „ d'autorité ; ſon extérieur & ſes actions annonçoient „ peu de ſavoir & de prudence. Depuis qu'il fut „ monté ſur le trône, ſes exploits furent peu nom- „ breux. Foiblement attaché aux Princes de ſon ſang, „ s'il fit du bien à ſon frere, ce fut plutôt par crainte „ que par tendreſſe. Par ſes mauvais traitemens il „ força ſes couſins à ſe révolter contre lui. Peu fidele „ à ſa parole, il ſe glorifioit de ce défaut comme „ d'une bonne qualité. Parmi ſes Barons, les plus „ ſcélérats étoient ceux qui entroient le plus avant „ dans ſa confidence & qui avoient le plus de credit „ auprès de lui : il vivoit avec eux d'une maniere „ peu convenable à la dignité de ſon rang & ſe plon- „ geoit dans toute ſorte de débauches. Changeant, „ timide dans l'adverſité, il ne vouloit pas auprès de „ lui des perſonnages qui euſſent de la vertu & de „ l'autorité. Avide d'argent, il négligea la juſtice & „ ne fut jamais ſe faire craindre. Sur les faux rap- „ ports de ſes courtiſans il ſoupçonna quelquefois „ la fidélité de ſon Gouverneur, Nicolas Acciajoli „ grand Senéchal, dont il avoit ſouvent beſoin, & „ qui lui donnoit de bons conſeils dans les conjonctu- „ res critiques Lorſque ce Miniſtre s'éloignoit de la „ Cour, les affaires ne faiſoient qu'empirer. Il avoit „ peu d'égards pour la Reine ſon épouſe, ſoit in- „ juſtice de ſa part, ſoit qu'elle ſe l'attirât par ſa „ faute, & au mépris de ſon rang, il la traitoit quel- „ quefois comme une femme du peuple. Il ennuyoit „ tout le monde par le recit de ſes grandes actions

Vill. l. 10. cap. 100.

Digitized by Google

An. de J. C. 1361.

" en paix & en guerre, & il en fit faire des rela-
" tions pompeuſes & exagerées qu'il liſoit avec com-
" plaiſance.

Je prie le Lecteur de confronter ce portrait du Roi de Naples avec la belle lettre que Pétrarque écrivit au grand Sénéchal, que j'ai rapportée plus haut. On y verra combien peu ce Prince profita des ſages maximes de Pétrarque pour former un Roi. Il ſemble que celui-ci eût affecté de faire tout le contraire de ce que Pétrarque conſeille.

Simonide & le grand Sénéchal reçurent ces lettres de Pétrarque à Naples dans le mois de Juillet, le jour même qu'ils arriverent de Meſſine, d'où la mort du Roi & les ordres de la Reine les firent revenir avec précipitation. Ces lettres leur firent grand plaiſir ; celle qui étoit adreſſée au grand Sénéchal fut ſur-tout extrêmement admirée.

Boccace ayant appris que Pétrarque, qu'il appelloit ſon précepteur, alloit en Allemagne, fut effrayé de ce projet : il lui fit des reproches de ce qu'il paroiſſoit vouloir traîner à ſa ſuite les Muſes chez les Sarmates, comme ſi l'Italie n'étoit pas leur vrai Parnaſſe, & ſi les Italiens ne méritoient pas de jouir de ſa préſence & du fruit de ſes travaux.

Voici ce que Pétrarque lui répondit ſur cela.

Sen. l. 1 ep. 4. „ N'ayant rien de caché pour vous, mon cher ami,
„ je vais vous ouvrir mon ame. Je ne puis me raſ-
„ ſaſier de l'Italie ; mais je ſuis ſi las & ſi dégoûté
„ des troubles italiques, qu'il m'eſt venu ſouvent à
„ l'eſprit d'aller me cacher non pas en Allemagne, mais
„ dans quelque coin du monde, où je pûs vivre &
„ mourir à l'abri du bruit & des tourbillons de l'en-
vie

„ vie à laquelle m'expoſe un nom acquis, je ne ſais An. de J. C. 1361.
„ comment. Je l'aurois fait, ſi la fortune ne m'avoit
„ pas fermé toutes les routes. Ce n'eſt pas dans cette
„ vue que j'entreprenois le voyage au Nord que vous
„ me reprochez. Je n'irois pas chercher le repos dans
„ des climats barbares. L'unique objet de ce voyage
„ étoit d'obéir aux ordres de l'Empereur, qui m'in-
„ vite depuis long-temps à aller le voir avec les
„ plus fortes inſtances. Il me paroiſſoit que de lui refuſer
„ ma préſence pour un petit eſpace de temps, ç'auroit
„ été non-ſeulement un acte d'arrogance, mais même
„ une eſpece de rébellion & de ſacrilege. Ceſſez de
„ me faire des reproches; je n'ai pas été fâché de
„ voir que la guerre me fermoit auſſi le chemin de
„ ce côté-là. J'y allois volontiers; plus volontiers
„ encore je n'y vais pas. J'ai rempli tout ce que je
„ devois à l'égard du Prince, ayant fait tout ce qui
„ dépendoit de moi pour me rendre à ſes ordres.

Boccace rendoit compte à Pétrarque dans ſa lettre d'une aventure aſſez ſinguliere qui venoit de lui arriver. Etant dans ſa maiſon à Florence, un Chartreux de Sienne qu'il ne connoiſſoit pas, demanda à lui parler en ſecret & lui tint ce langage. « Je viens ici *Bolland. 29. Mai, tom. 7. pag. 23.*
„ de la part du bienheureux Pere Petroni, Religieux
„ de la Chartreuſe de Sienne, qui quoiqu'il ne vous
„ eût jamais vu, cependant vous connoiſſoit à fond
„ par la permiſſion de Dieu. Il m'a chargé de vous
„ repréſenter le danger où vous êtes, ſi vous ne ré-
„ formez pas vos mœurs & vos écrits, qui ſont des
„ inſtrumens dont le diable ſe ſert pour attirer les
„ hommes dans ſes pieges, les exciter au péché de
„ la chair, & accélerer la dépravation des mœurs. Ne

AN. DE J. C. 1361.

» devriez-vous pas rougir de faire un tel abus des » talens que Dieu vous avoit donnés pour ſa gloire ? » Quelles récompenſes n'auriez-vous pas obtenues » de lui, ſi vous aviez fait un bon uſage de cet eſ- » prit, de cette éloquence dont il vous a doué ? Que » ne devez-vous pas craindre au contraire en vous » livrant à l'amour, en déclarant la guerre à la pu- » deur, en donnant des leçons de libertinage par vo- » tre vie & par vos écrits ? Le bienheureux Petroni » homme célebre par la ſainteté de ſa vie & par ſes » miracles, vous parle par ma voix. Il me chargea » en mourant de vous faire de ſa part les exhortations » & les prieres les plus fortes pour vous engager à » changer de vie, à renoncer à la poéſie & à ces lec- » tures profanes qui vous ont occupé juſqu'à préſent » & empêché de faire votre devoir de chrétien. Si » vous ne faites pas ce que je vous dis, ſoyez cer- » tain que vous mourrez bientôt & que des ſuppli- » ces éternels ſeront la peine de votre indocilité. Dieu » l'a révélé au Pere Petroni, qui m'a chargé expreſ- » ſément de venir vous le dire.

Le Chartreux, qui parla ſur ce ton à Boccace, s'appelloit Joachim Ciani. Il étoit compatriote, confrere & ami du Pere Petroni, qui mourut en odeur de ſainteté le 29 Mai 1361 & fit pluſieurs miracles avant & après ſa mort. Le Pere Ciani l'aſſiſta en mourant, & entendit de lui pluſieurs prédictions ſur différentes perſonnes, parmi leſquelles Pétrarque étoit compris.

Boccace, effrayé de ce que lui diſoit le Pere Ciani, lui demanda comment ſon ami avoit pu le connoître lui & Pétrarque, de qui il n'étoit pas connu. Voici

ce que lui répondit ce bon Chartreux. « Le Pere » Petroni avoit réſolu d'entreprendre quelque choſe » pour la gloire de Dieu ; ſe voyant prévenu par la » mort & hors d'état de faire ce qu'il avoit projetté, » il pria Dieu avec ferveur de lui déſigner quelqu'un » qui exécutât cette entrepriſe. Dieu l'exauça ; Jeſus-» Chriſt ſe préſenta à lui ; il vit ſur ſon viſage tout » ce qui ſe paſſe ſur la terre ; le préſent, le paſſé » & l'avenir. Enſuite ayant jetté les yeux ſur moi » pour l'exécution de ſa bonne œuvre, il m'a char-» gé de vous dire ce que vous venez d'entendre. J'ai » des commiſſions ſemblables que je vais faire à » Naples, en France & en Angleterre ; enſuite j'irai » à Pétrarque.

An. de J. C. 1361.

Ibid.

Pour convaincre Boccace de la vérité de ce qu'il diſoit, le Pere Ciani lui releva un ſecret qu'il croyoit n'être ſu que de lui ſeul. La découverte de ce ſecret & la menace d'avoir peu de temps à vivre firent une ſi grande impreſſion ſur lui, que ce ne fut plus le même homme. Saiſi d'une terreur panique & croyant toujours voir la mort à ſes trouſſes, il réforma ſes mœurs, renonça à l'amour, aux femmes & à la poéſie, & il prit le parti de ſe défaire de ſa bibliotheque, qui étoit preſqu'entiérement compoſée de Poëtes & d'Auteurs profanes.

Dans cette ſituation de ſon ame il écrivit à ſon maître Pétrarque pour lui rendre compte de ce qui lui étoit arrivé, du parti qu'il avoit pris de réformer ſes mœurs & pour lui offrir ſa bibliotheque, lui donnant la préférence ſur tous ceux qui auroient envie de l'acquérir, & le priant de fixer lui-même le prix de ſes livres, dont une partie ſerviroit à l'acquitter

Digitized by Google

de quelques ſommes qu'il lui avoit prêtées.

AN. DE J. C. 1361.

La réponſe que Pétrarque fit à cette lettre de Boccace me paroît plutôt l'ouvrage d'un Pere de l'Egliſe que d'un Poëte galant. (C'eſt l'idée qu'on a communement de Pétrarque). Elle mérite d'être lue toute entiere ; je n'en donnerai ici que la ſubſtance.

Pétrarque commence d'abord par examiner la viſion du Pere Petroni ; il en parle en homme habile qui ſait bien diſtinguer les opérations de l'eſprit divin & les illuſions du diable.

Ibid. „ Voir Jeſus-Chriſt des yeux du corps, dit-il, c'eſt „ en vérité une choſe bien merveilleuſe ; il ne s'agit „ que de ſavoir ſi elle eſt vraie. De tout temps les „ hommes ont pris ſoin de couvrir leurs menſonges „ d'un voile de religion, afin que l'opinion de la „ divinité cachât la fraude humaine. Combien de fois „ s'eſt-on ſervi du nom de Jeſus-Chriſt pour autori„ ſer des impoſtures ? Voilà tout ce que je puis dire „ ſur cela dans le moment préſent. Quand l'envoyé „ du Pere Petroni ſera ici, après avoir fait ſa tour„ née, je verrai quelle foi je dois ajouter à ce qu'il „ me dira. Son âge, ſon front, ſes yeux, ſes mœurs, „ ſon habit, ſa démarche, ſa maniere de s'aſſeoir, „ ſa voix, ſes propos, la concluſion de ce qu'il me „ dira ; tout cela ſervira à m'éclairer.

„ Examinons à préſent ce qui vous regarde. On vous „ a annoncé que vous aviez peu de temps à vivre, „ & l'on vous a interdit la poéſie. De-là vient cette „ conſternation, ces idées noires dont votre lettre „ eſt pleine & qui m'a tellement affecté que je n'ai „ pu m'empêcher de verſer des larmes. En réfléchiſ„ ſant ſur cela de ſens froid, j'ai vu que vous vous

„ affligiez d'une choſe dont vous devriez au contraire „ vous réjouir. AN. DE J. C. 1362.

Je ne rapporterai pas tout ce que dit ici Pétrarque pour prouver qu'il ne faut ni aimer la vie, ni craindre la mort, que même dans la plus grande jeuneſſe on n'a que peu de temps à vivre, &c. Ce ne ſont que des lieux communs de morale uſée que Pétrarque répete trop ſouvent dans ſes ouvrages, ſurtout dans ſes lettres, où il me ſemble que ces triſtes moralités ne ſont pas à leur place.

Ce qu'il dit ſur l'ordre que ce bon Chartreux donnoit à Boccace de renoncer à la poéſie & à la lecture des Auteurs profanes, me paroît fort raiſonnable & digne d'être relevé.

„ Si un vieillard ſur le bord de ſa foſſe entrepre- *Ibid.*
„ noit de ſe livrer à la poéſie, on ſeroit bien de lui „ dire : il eſt bien temps de penſer à faire des vers ; „ laiſſez là les muſes & le Parnaſſe ; cela ne con- „ vient qu'à des jeunes gens. La mémoire vous man- „ que, votre imagination eſt éteinte, vos ſenſations „ ſont émouſſées : penſez à la mort qui vous talon- „ ne & préparez-vous à ce grand paſſage.

„ Mais un homme d'un certain âge qui a cultivé les „ muſes & les lettres avec ſuccès toute ſa vie, qui en „ connoît le fort & le foible & en fait ſon amuſement, „ l'obliger à y renoncer, c'eſt le priver d'un grand „ ſoulagement pour ſa vieilleſſe. Si on avoit exigé cela „ de Lactance, de St. Auguſtin, de St. Jerôme, Lac- „ tance auroit-il ſi bien découvert le ridicule des ſu- „ perſtitions payennes ? St. Auguſtin auroit-il conſ- „ truit avec tant d'art la cité de Dieu ? St. Jerôme au- „ roit-il combattu les hérétiques avec tant de force &.

AN. DE J. C. 1362.

„ & de ſuccès ? Je ſais par expérience combien les „ lettres humaines peuvent contribuer à donner des „ notions juſtes, à rendre un homme éloquent, à „ perfectionner les mœurs, & qui plus eſt, à défen- „ dre notre religion. S'il n'eſt pas permis de lire les „ Poëtes & les Auteurs payens, parce qu'ils ne par- „ lent pas de Jeſus-Chriſt qu'ils ne connoiſſoient pas, „ à plus forte raiſon doit-il être défendu de lire les „ hérétiques qui combattent ſa doctrine ? C'eſt cepen- „ dant ce que font avec ſoin les défenſeurs de la „ foi. Il en eſt des lettres humaines comme de cer- „ tains alimens ſolides qui nourriſſent bien un homme „ qui a l'eſtomac bon & fatiguent un eſtomac foible „ qui ne peut pas les digérer. Telle lecture utile & „ ſalutaire pour un eſprit ſain, eſt un poiſon pour „ un eſprit foible.

„ Je ſais bien qu'on peut ſe ſanctifier ſans les let- „ tres ; nous en avons pluſieurs exemples ; mais je „ ſais auſſi qu'elles ne ſont pas un obſtacle à la ſain- „ teté, comme on voudroit le faire croire. Il y a plu- „ ſieurs routes pour arriver au ciel, longues & cour- „ tes, claires & obſcures, hautes & baſſes ; l'igno- „ rance eſt la route que prennent les pareſſeux ; les „ ſciences peuvent produire autant de ſaints que „ l'ignorance, & il faut bien ſe garder de comparer „ une dévotion ignorante à une piété éclairée.

„ Malgré tout ce que je vous dis, ſi vous perſiſ- „ tez dans le deſſein de vous défaire de vos livres, „ je vous ſais bon gré de la préférence que vous „ me donnez, & quoiqu'il ſemble que j'achete un „ bien qui m'appartient, je ne ſouffrirai pas que „ vos livres ſoient répandus dans le public & tom-

Digitized by Google

» bent en mauvaiſes mains. Quoique ſéparés de corps, AN. DE J. C. 1362.
» nous penſons de même ; depuis que j'ai perdu le ſuc-
» ceſſeur de mes études, celui qui devoit jouir du
» fruit de mes travaux, mon deſſein eſt de dépoſer
» ma bibliotheque dans quelque Communauté Reli-
» gieuſe où l'on ſe ſouviendra de nous. Je ne ſaurois
» fixer un prix à vos livres, n'en connoiſſant ni les
» titres, ni le nombre, ni la valeur. Je m'en rap-
» porte à ce que vous ferez vous-même, & je ne
» mets qu'une condition à ce marché ; c'eſt que ſi
» vous venez paſſer avec moi le peu de temps qui
» nous reſte à vivre (comme je l'ai toujours deſiré
» & vous me l'avez quelquefois promis) vous jouirez
» en même temps de vos livres & des miens.

» Je ne ſais ce que vous voulez dire quand vous
» parlez de dette vis-à-vis de moi ; vous ne me de-
» vez que de l'amitié, & ſur ce point nous ſommes
» quittes, parce que ſi vous avez toujours reçu, vous
» avez toujours rendu : ainſi n'ayez point de ſcrupule.
» A l'égard de votre pauvreté dont vous vous plai-
» gnez, je vous dirai encore ce que je vous ai déjà
» dit : vous avez bien fait de refuſer les richeſſes
» que je voulois vous procurer & de leur préférer
» une pauvreté libre & tranquille ; mais vous faites
» mal d'être ſourd à la voix d'un ami qui vous ap-
» pelle. Je ne peux pas vous enrichir ; ſi je le pouvois,
» il y a long-temps que vous ſeriez riche ; mais j'ai tout
» ce qu'il faut pour deux amis qui n'auront qu'un
» cœur & une maiſon. Si ce que je vous propoſe ne
» vous convient pas, vous me faites injuſtice, &
» bien plus encore, ſi vous vous méfiez de moi.

A Padoue, ce Juin.

AN. DE J. C. 1362.

Tout ce que dit Pétrarque de l'aventure de Boccace & de la commiſſion donnée par le Pere Petroni, s'accorde parfaitement avec ce que nous racontent les Biographes de ce bienheureux Chartreux, qu'on trouve dans la grande collection des Bollandiſtes ; Auteurs d'autant plus dignes de foi, qu'ils étoient amis du Pere Petroni, ſur-tout St. Jean Colombini, fondateur des Jeſuates, qui eſt le principal auteur de ſa vie.

Bolland. 29. Mai, tom. 7. fol. 128.

C'eſt ſans doute le Décameron de Boccace qui lui attira cette réprimande & cet avertiſſement prophetique qui lui fut donné par ordre du Pere Petroni. Quoique tout le monde connoiſſe ce livre, dont nous avons pluſieurs traductions dans notre langue, j'ai cru devoir ſaiſir cette occaſion d'en parler ; peut-être en donnerai-je une idée un peu plus juſte qu'on ne l'a communément en France, & même en Italie.

Dans la ville de Florence, l'an 1348, lorſque la peſte commençoit à ſe rallentir, ſept jeunes Dames, dont la plus vieille n'avoit pas trente ans, ſe trouvant un jour à la meſſe dans l'Egliſe de ſainte Marie Novella, firent la partie avec trois jeunes Gentilshommes d'aller paſſer quelques jours à la campagne pour ſe ſouſtraire au mauvais air & à l'ennui de la ville.

La partie fut auſſi-tôt exécutée que propoſée. Cette troupe compoſée de dix perſonnes bien déterminées à s'amuſer, ſe rendit dans une jolie maiſon de campagne bien ſituée à deux milles de Florence, où elle paſſa dix jours délicieuſement. Tous les jours après la méridienne, au lieu du jeu qui eſt le poiſon des ſociétés, on s'amuſoit à faire des contes : chacun étoit obligé

Digitized by Google

obligé de faire le ſien. De-là reſultent les cent nouvelles qui compoſent le *Décameron* (mot grec qui ſignifie dix journées). Voilà le ſujet de ce livre & le lieu de la ſcene. AN. DE J. C. 1362.

Parmi ces nouvelles il y a pluſieurs hiſtoires vraies; Boccace avoit été témoin ou preſque témoin d'une partie; le reſte n'eſt que des contes qu'il avoit entendu faire ou qu'il avoit lus dans des livres. Il faut avouer qu'il avoit au ſuprême degré le talent de conter; on ne ſauroit le faire d'une façon plus naturelle, avec plus de clarté, d'élégance & de fineſſe; les mots ſemblent faits pour les choſes. La plupart des beaux eſprits d'Italie conviennent que le Décameron eſt le meilleur livre qu'ils aient dans leur langue, au moins pour le ſtyle. Il eſt ſingulier que Boccace ait porté tout-à-coup à ſa perfection un langage groſſier, abandonné au peuple, à qui le Dante n'avoit fait qu'ôter une partie de ſa rouille.

Boccace convient qu'il n'avoit entrepris cet ouvrage que *pour amuſer le beau ſexe*. Dès qu'il fut achevé il en laiſſa prendre des copies; tout le monde vouloit l'avoir. Il paroît même qu'il n'attendit pas la fin pour le mettre au jour: dans un petit préambule qui eſt à la tête de la quatrieme journée, il répond à ceux qui commençoient déjà à le critiquer. Per cacciar la malinconia delle femine.

Il n'y a peut-être point de livres qui aient trouvé autant de lecteurs & de cenſeurs que celui-là. Les uns diſoient qu'il ne convenoit pas à un homme de l'âge de Boccace de quitter les Muſes pour ne ſonger qu'à plaire aux Dames & de traiter des ſujets ſi frivoles dans la vue de les amuſer. Les dévots crierent au feu; les ſujets de ces contes leurs paroiſ-

An. de J. C. 1362.

ſoient trop licencieux ; ils étoient pleins d'obſcénités & provoquoient à la luxure. Les cenſeurs de Boccace les plus acharnés & les plus dangereux furent les Moines, parce qu'il avoit pris dans les Couvents une grande partie de ſes contes les plus libres & les plus gaillards. Attaquer les Moines, c'eſt attaquer la Religion ; mettre au jour leurs turpitudes, c'eſt être impie. Ils ſe déchaînerent contre Boccace, diſant que c'étoit un homme ſans religion & un athée.

Boccace ne prit pas la peine de répondre ſérieuſement à ſes cenſeurs ; mais il les tourne en ridicule d'une façon très-plaiſante à la fin de ſon Décameron.

Cet ouvrage lui avoit peu coûté ; il l'avoit fait en badinant, & il étoit bien éloigné de le regarder comme le principal fondement de ſa réputation. Quel auroit été ſon étonnement ſi on lui avoit dit : vos œuvres latines & italiennes reſteront enſevelies dans les bibliotheques pendant que votre Décameron imprimé plus de deux cents fois (*a*), traduit dans toutes les langues, lu de tout le monde, fera dire de vous que vous êtes le Ciceron de la Toſcane & le créateur de la langue italienne ! Boccace faiſoit ſi peu de cas de ce livre qu'il ne crut pas même devoir en parler à un ami pour qui il n'avoit rien de caché. Pétrarque ne connut le Décameron que quelques années avant ſa mort & par hazard, comme l'on verra dans ſon temps.

Boccace avoit bien des choſes à dire pour répondre aux critiques qu'on faiſoit de ſon livre. Lorſqu'il

(*a*) Il y en a eu ſoixante éditions à Veniſe ſeulement. Malgré cela c'eſt un livre aſſez rare ; il eſt ſur-tout fort difficile de le trouver entier.

Digitized by Google

l'entreprit, il n'étoit pas encore arrivé à cet âge où il convient de renoncer à la bagatelle & à l'amuſement des Dames. D'ailleurs pourquoi ne ſeroit-il pas permis à tout âge de délaſſer ſon eſprit des études ſérieuſes par des compoſitions gaies & légeres? Dans des contes il ſemble qu'on peut s'égayer un peu plus & prendre quelques libertés, qui ſeroient déplacées dans un ouvrage ſérieux. La langue dans laquelle il écrivoit étant celle du peuple, n'eſt pas ſi chaſte & ſi ſevere que celle des ſavans & du grand monde, elle comporte des expreſſions & des détails que l'autre ne ſouffriroit pas. AN. DE J. C. 1362.

Mais ce qui juſtifie Boccace mieux que tout ce que je viens de dire, c'eſt le temps où il écrivoit. La peſte avoit changé les mœurs & les uſages. Les femmes qui reſtoient en petit nombre, ayant perdu pour la plupart leurs maris, leurs parents, tous ceux qui pouvoient leur en impoſer, ne croyoient plus devoir s'aſſujettir à obſerver ces bienſéances ſéveres qui régloient autrefois leur conduite. Ne trouvant plus de femmes pour les ſervir, elles furent obligées de prendre des hommes à leur ſervice, ce qui les rendit plus libres & moins retenues dans leurs façons. Les loix de la pudeur étoient enfreintes ; on ne connoiſſoit plus les voiles dont elle ſe ſert dans la converſation quand on traite certaine matiere.

A l'égard des Couvents il n'eſt pas étonnant que Boccace y trouvât les ſujets de ſes contes les plus gaillards. La peſte en avoit ouvert les portes ; les Religieux & les Religieuſes, en ſe répandant dans le monde & y vivant avec toute ſorte de liberté, avoient perdu l'eſprit de leur état. Lorſque la ceſſa-

Digitized by Google

tion de la peſte les obligea de rentrer dans leurs retraites, ils continuerent leur train de vie & n'obſerverent plus aucune regle. Les Hiſtoriens contemporains nous font des peintures affreuſes de leurs débauches, & les Auteurs Eccléſiaſtiques regardent cette peſte de 1348. comme la véritable époque du relâchement de la diſcipline monaſtique.

AN. DE J. C. 1362.

Il me ſemble que le Décameron paroiſſant dans de pareilles circonſtances devoit faire moins de ſenſation & exciter moins de rumeur contre l'Auteur. Mais tout ce qu'on peut dire pour la juſtification de l'Auteur n'empêche pas que le livre ne ſoit fort dangereux en lui-même & capable de faire des impreſſions vives ſur les jeunes perſonnes qui le liſent, ſur-tout dans un climat chaud. Plus le poiſon eſt préparé avec art, plus il eſt à craindre qu'il ne produiſe de mauvais effets. *On ſeroit épouvanté*, dit un Auteur Italien, *ſi l'on ſavoit le nombre de courtiſannes que le Décameron a produit* (*a*). Cela eſt peut-être un peu exagéré; mais il falloit bien que ce livre fît beaucoup de mal en Italie, puiſque les ſages Peres du Concile de Trente crurent devoir en défendre la lecture juſqu'à ce qu'il eût été corrigé (*b*).

Il n'eſt pas étonnant qu'un livre de cette eſpece

(*a*) Chi poteſſe contare quante puttane ha fatto il Decamerone del Boccacio, rimarrebbe ſtupido e fenza ſenſo. *Boniſ. Vannotti lett. Miſcell. vol. 1. fol.* 180.

(*b*) En conſéquence de cette prohibition, le Décameron a été corrigé pluſieurs fois ſous différens Papes & imprimé avec ces corrections. Qu'en eſt-il arrivé? Les gens d'eſprit d'Italie gémiſſent de voir un Auteur qui fait leurs délices *mutilé*, *énervé*, *flétri*. Les dévots & les Moines crient qu'il faut le mutiler davantage, que tel qu'il eſt il fait encore beaucoup de mal. Les uns voudroient qu'on ne retranchât rien, les autres qu'on retranchât tout. Les plus ſenſés diſent que ce livre n'eſt pas ſuſceptible de corrections & de changemens. Qu'il faut l'imprimer tel qu'il eſt ſorti des mains de ſon Auteur ou ne pas l'imprimer. Cela ne reſſemble-t-il pas à la réponſe que fit le Général des Jéſuites, lorſqu'on lui propoſa de faire quelques changemens à ſon Inſtitut? *Sint ut ſunt, aut non ſint.*

Digitized by Google

ait échauffé le zele du Pere Petroni, & qu'il ait regardé la converſion de l'Auteur comme une entrepriſe fort importante pour la gloire de Dieu. D'ailleurs Boccace paſſoit pour un libertin du premier ordre ; la converſion de ces gens-là eſt le triomphe des gens de bien zélés pour le ſalut des ames. AN. DE J. C 1362.

Ce qui eſt ſurprenant, c'eſt que la viſite du Pere Ciani & ſes diſcours aient cauſé une ſi grande révolution dans l'ame d'un Philoſophe tel que Boccace. Non-ſeulement il voulut renoncer à la poéſie & à la lecture des Auteurs Payens ; mais même le bruit courut qu'il alloit ſe faire Chartreux. C'eſt le ſujet d'un ſonnet que lui adreſſa Franco Sacchetti, un des meilleurs Poëtes de ce temps-là (*a*).

Il y a apparence que la réponſe ſi raiſonnable que lui fit Pétrarque rétablit ſon ame dans ſon aſſiette & le fit renoncer à tous les projets qu'il avoit formés. Il garda ſes livres & continua ſes études ; mais il eſt certain qu'il réforma ſes mœurs. Il avoit mené juſqu'alors une vie libertine, ayant eu pluſieurs maîtreſſes dont le commerce ne fut pas infructueux (*b*). Depuis ce temps-là ſes Biographes remarquent qu'il mena une vie fort réglée. Il fit tout ce qu'il put pour ſupprimer ſon Décameron ; mais cela étoit impoſſible ; il y en avoit trop de copies répandues dans le public.

Dans le mois de Juin la peſte qui commençoit à faire beaucoup de ravage à Padoue, en chaſſa Pétrarque. Il prit le parti d'aller s'établir à Veniſe où

(*a*) *Avete preſo certoſana veſtia.* Ce ſonnet eſt mauvais ; on le trouve à la tête des *Novelle di Franco Sacchetti* & dans pluſieurs vies de Boccace.

(*b*) On prétend que ſans avoir été marié, il eut comme Pétrarque deux enfans, un garçon & une fille. Cette conformité eſt ſinguliere.

AN. DE J. C. 1361.

elle n'avoit pas encore gagné : elle n'étoit pas générale ; Villani dit qu'elle agiſſoit comme la grêle, qui ravageant les champs à droite & à gauche épargne quelquefois ceux qui ſont au milieu. On a vu que la guerre n'avoit pas permis à Pétrarque d'aller à Avignon ni en Allemagne : la peſte l'avoit chaſſé de Milan & de Padoue : elle étoit déjà répandue dans toute l'Italie. Veniſe lui parut l'abri le plus sûr contre ces deux fleaux. *Je ne fuyois pas la mort*, dit-il ; *mais je cherchois le repos* (a).

Pétrarque avoit porté ſes livres, qui marchoient ordinairement avec lui, quand il faiſoit quelque grand voyage ; c'eſt pour cela qu'il lui falloit tant de chevaux. On vient de voir dans ſa lettre à Boccace que ſon deſſein étoit de donner ſa bibliotheque à une Communauté Religieuſe. Peu de temps après ſon arrivée à Veniſe, l'idée lui vint d'offrir ce tréſor à la République. Voici la requête qu'il lui préſenta pour cela le 4 Septembre.

„ François Pétrarque deſireroit avoir le bienheureux „ Marc l'Evangeliſte pour héritier des livres qu'il a „ & qu'il aura, à condition qu'on ne pourra ni les „ vendre ni les ſéparer, & qu'ils ſeront tous placés „ dans un lieu sûr, où ils ſoient à l'abri du feu & „ de la pluie & conſervés avec ſoin à perpétuité pour „ ſon honneur & pour l'utilité & le plaiſir des per„ ſonnes nobles & lettrées de la ville. S'il fait ce dé„ pôt, ce n'eſt pas qu'il ait une grande idée de ſes „ livres, & qu'il croie en avoir aſſez pour former une „ belle bibliotheque ; mais il eſpére que cette ville

(a) Patavio ubi peſtis invaluit digreſſus, Venetias petii, non ut mortem fugiam, ſed ut quæram ſi qua in terris eſt requies. *Sen. l. 1. ep. 6.*

Digitized by Google

„ illustre en acquerra d'autres des deniers publics ; „ que les citoyens qui aiment leur patrie, les Nobles „ sur-tout, & même quelques étrangers, suivant son „ exemple, légueront leurs livres à cette Eglise en „ mourant ; ce qui pourra former un jour une grande „ bibliotheque, comparable à celle des anciens (*a*). „ Tout le monde sent combien cela seroit honorable „ pour la Republique. Pétrarque seroit très-flatté d'être le principe d'un si grand bien. Si la chose réussit, il expliquera plus en détail ce qu'il pense sur „ cela. En attendant pour ne pas s'en tenir à des „ paroles, il offre d'exécuter ce qu'il a promis.

An. de J. C. 1362.

„ Il voudroit une maison honnête où il pût se loger „ avec ses livres, afin que rien ne fût capable de „ traverser son projet. Il y fixera volontiers son sé„ jour, si rien ne s'y oppose. Il n'est pas tout-à-fait „ sûr de le pouvoir ; mais il s'en flatte.

Cette proposition ayant été examinée & approuvée & les Procurateurs de l'Eglise de St. Marc ayant offert de faire les dépenses nécessaires pour le logement & la conservation des livres, voici le décret que la République rendit.

„ Considérant l'offre que nous fait Messire François Pétrarque, dont la réputation est si grande „ qu'on ne se souvient pas d'avoir vu dans la chré„ tienté un Philosophe moral & un Poëte qui puisse „ lui être comparé, voyant que cette offre peut „ contribuer à la gloire de Dieu & de St. Marc & „ faire beaucoup d'honneur à notre ville, nous vou„ lons qu'elle soit acceptée telle qu'elle est dans sa

(*a*) Pétrarque ne se trompa dans cette espece de prédiction. Le Cardinal Bessarion suivit son exemple & après lui les Cardinaux Alexandrin & Grimani.

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1361.

„ requête & qu'on prenne sur le mont la somme né-
„ cessaire pour lui louer une maison pour sa vie,
„ suivant l'avis du Domaine, des Conseillers & des
„ chefs, ou la plus grande partie.

En exécution de ce décret, on assigna à Pétrarque pour son logement & celui de ses livres un palais, appellé le palais des deux tours, appartenant à la maison Molina. Il sert à présent de Monastere aux Religieuses du St. Sepulcre (*a*).

Cette maison étoit immense & avoit deux tours fort élevées ; elle donnoit sur le port. Pétrarque se plaisoit à voir partir les vaisseaux, qui étoient, *aussi gros que sa maison & dont les mâts étoient plus hauts que les tours.* « Ces vaisseaux, dit-il, qui res-
„ semblent à une montagne nageant sur la mer, vont
„ dans toutes les parties du monde à travers mille
„ perils porter nos vins aux Anglois, notre miel aux
„ Scythes, notre safran, nos huiles, notre lin aux
„ Syriens, aux Armeniens, aux Perses & aux Ara-
„ bes, & ce qui est difficile à croire, ils portent nos
„ bois aux Achéens & aux Egyptiens. De toutes ces
„ contrées ils exportent à leur retour des marchandi-
„ ses qu'ils répandent ensuite dans toute l'Europe.
„ Ils vont jusqu'au Tanaïs ; la navigation de notre
„ mer ne s'étend pas plus loin du côté du nord ; mais
„ quand on y est arrivé, on quitte les vaisseaux pour
„ aller commercer dans les Indes & à la Chine, après
„ avoir passé le Gange & le Caucase, & on va par
„ terre jusqu'à l'océan oriental. Voilà ce que la soif
„ de l'or fait faire aux hommes.

Sen. l. 2. ep. 3.

J'ai cru devoir offrir à mes Lecteurs cette petite

(*a*) Il avoit été bâti par Henri Molina, pere d'André le Sénateur.

esquisse

esquisse du commerce qui se faisoit alors à Venise. AN. DE J. C. 1362.

Qui ne croiroit pas que Pétrarque avoit pris les mesures les plus justes pour la conservation & la perpétuité de ses livres : cependant on ne les voit plus à Venise. Thomasini dit qu'on les avoit placés au haut de l'Eglise de St. Marc du côté de la place ; qu'étant dans cette ville il demanda à les voir & il les trouva *presque entiérement réduits en poussiere, quelques-uns même pétrifiés* ; ce qui paroît bien singulier ; mais on en sera moins surpris quand on saura que les Vénitiens ont tenu leur manuscrit précieux de l'Evangile de St. Marc * dans un endroit si humide qu'il est très-difficile de distinguer à présent s'il est en latin ou en grec. A peine peut-on en déchifrer quelques lettres.

Petr. Rediv. cap. 13.

Partim in pulverem, partim in saxa mutatum.

* On croit que ce manuscrit est écrit de la propre main de St. Marc. Le Pere Montfaucon assure qu'il est en latin.

Dans le temps que Pétrarque étoit occupé de son nouvel établissement à Venise, il arriva un grand événement à Avignon qui déconcerta toutes les mesures qu'il avoit prises pour procurer à Simonide la place de Secretaire Apostolique. Le Pape Innocent VI y mourut le 12 Septembre. *C'étoit un homme bon, juste & simple*, dit le Continuateur de Nangis. Il falloit en effet que ce fût *un bon homme & un homme bien simple*, puisqu'il croyoit Pétrarque sorcier parce qu'il lisoit Virgile ; malgré cela, puisqu'il l'avoit voulu pour Secretaire, il falloit bien qu'il aimât les gens de lettres, comme l'assure un de ses Biographes (*a*).

Les Cardinaux entrerent au conclave au nombre de vingt. Ils se réunirent d'abord en faveur du Car-

(*a*) Viros litteratos fovit, eisque benefecit & multos promovit. *Bal. tom.* 1. *fol.* 345.

An. de J. C 1361.

dinal Hugues Roger, frere de Clement VI, grand homme de bien, que ſa vertu & ſa modeſtie faiſoient aimer & reſpecter de tout le monde [a]. Hugues Roger ayant refuſé, l'élection devint difficile, parce que le parti des Limouſins qui étoit puiſſant, vouloit un Pape Limouſin & tous les autres s'y oppoſoient.

Enfin les Cardinaux, ne pouvant s'accorder ſur perſonne de leur Ordre, jetterent leurs vues plus bas, & ils élurent Guillaume Grimoard, Abbé de St. Victor de Marſeille. Tout le monde fut fort étonné, & les Cardinaux le furent eux-mêmes de voir un Pape pris hors du Sacré College. Pétrarque prétend que cette élection fut l'effet d'une inſpiration divine. Voici ce qu'il dit ſur cela dans une lettre à Urbain V.

„ La volonté de Dieu ſe manifeſte quelquefois d'une
Sen. l. 7. ep. „ façon ſi évidente qu'on ne peut pas en douter. Les
„ mains & les langues des hommes ſont des inſtru-
„ mens dont il ſe ſert pour les faire agir & parler,
„ comme il lui plaît, ſouvent contre leur intention.
„ Cela eſt arrivé dans votre élection. Ne croyez pas
„ qu'aucun des Cardinaux ait jamais penſé à vous faire
„ Pape. S'il y en a qui vous le diſent, ils vous trom-
„ pent. C'eſt Dieu qui vous a élu ; il leur a fait
„ prononcer votre nom ſans qu'ils le vouluſſent. Vous
„ avez trop de pénétration pour ignorer cette vé-
„ rité ; mais ſi vous voulez en être bien convain-
„ cu, examinez le caractere & la façon de penſer
„ de ceux qui vous ont élu. Pleins d'orgueil, ils
„ n'eſtiment qu'eux & mépriſent tout le reſte. Ac-

(a) Il eſt nommé dans le contrat de mariage de Laure parmi ceux qui honorerent ſes noces de leur préſence.

Digitized by Google

„ coutumés à un rang élevé, ils aſpirent à la dignité AN. DE J. C. 1361.
„ ſuprême, dont chacun croit être ſeul digne : mais
„ ne pouvant pas ſe nommer lui-même, il en nomme
„ un autre de qui il attend la même faveur. Com-
„ ment leur ſeroit-il venu à l'eſprit de donner à un
„ étranger ce qu'ils ambitionnent eux-mêmes, d'é-
„ lever ſi haut le Chef d'un ſimple Monaſtere, quoi-
„ qu'ils euſſent des preuves de ſa ſainteté & de ſa doc-
„ trine ? Comment auroient-ils pu ſe déterminer à
„ placer au-deſſus d'eux un homme qu'ils voyoient
„ dans un rang ſi inférieur & ſe donner pour maître
„ celui à qui ils avoient coutume de commander ?
„ C'eſt Dieu qui a placé votre nom dans leurs ſcru-
„ tins ſans qu'ils le vouluſſent. Quelle a été leur ſur-
„ priſe & celle de tout le monde, lorſqu'on a vu
„ ſortir de ces ſcrutins le nom d'un Abbé de
„ Marſeille, pendant qu'il y avoit tant de Cardinaux
„ qui pouvoient prétendre à la Papauté !

Comme Guillaume Grimoard étoit en Italie, les Cardinaux lui envoyerent un courier pour lui apprendre ſon élection, & convinrent de la tenir ſecrette juſqu'à ce qu'il l'eut acceptée. Il avoit été envoyé à Naples après la mort du Roi Louis pour faire un compliment de condoléance à la Reine Jeanne ſur la perte qu'elle avoit faite & pour veiller ſur ſes actions. Il étoit encore à Florence lorſqu'il apprit la mort d'Innocent VI. Villani aſſure qu'il dit en partant de Florence : *Si je voyois un Pape qui rétablît le St. Siege où il doit être & qui abbatît les tyrans ; je mourrois content le lendemain.* *M. Vill. l. 11. cap. 26.*

Le courier l'ayant joint ſur ſa route, il ſe rendit tout de ſuite à Marſeille, où il arriva le 28. Octo-

AN. DE J. C. 1362.

bre, & envoya sur le champ son consentement aux Cardinaux. Villani prétend qu'on lui avoit seulement mandé de venir à Avignon pour une affaire de conséquence ; mais il y a plus d'apparence que la lettre des Cardinaux lui apprenoit son élection. Il arriva à Avignon le 30. Octobre, fut introniſé le lendemain sous le nom d'Urbain V, nom qu'il préféra à tous les autres, parce que tous ceux qui l'avoient porté s'étoient distingués par leur sainteté. Pétrarque dit que le choix de ce nom prouve la bonté du Pape & le projet qu'il avoit d'être poli avec tout le monde (*a*). Il fut couronné le 6 Novembre, & supprima la cavalcade par la ville, quoique tout fut prêt suivant l'usage, parce que cela sentoit trop le faste.

Il étoit né au château de Grisac dans le Gevaudan, de Guillaume de Grimoard [*b*] Chevalier, Seigneur de Grisac & de la Garde & de Amphelisie de Montferrand. Il entra fort jeune dans l'ordre de St. Benoit, prit le bonnet de Docteur en Droit Canon dans l'Université de Montpellier où il professa & à Avignon pendant vingt ans avec beaucoup de succès. L'an 1358 il fut Abbé de St. Victor de Marseille. Innocent VI l'employa en plusieurs négociations. La grande réputation de piété & de doctrine qu'il s'étoit acquise, fit que tout le monde applaudit à son élection.

Le Roi Jean qui étoit à Villeneuve, fit son entrée à Avignon le 20 Novembre. Il dîna le lendemain avec le Pape & lui fit quatre demandes. Les

(*a*) Appellatio sponte susceptæ index est animi, testis propositi. *Sen. l. 2. ep. 2.*

(*b*) La maison de Grimoard a fondu dans celle de Beauvoir du Roure vers la fin du quinzieme siecle.

décimes des bénéfices de ſon Royaume pendant ſix ans ; la diſpoſition des quatre premiers Chapeaux ; la médiation de la paix entre le St. Siege & Barnabé Viſcomti ; l'agrément du Pape pour le mariage de ſon fils Philippe avec Jeanne Reine de Naples. Urbain éluda adroitement ces demandes. Le Roi reſta à Villeneuve juſqu'à la fin de Décembre. Nicolas Orême qui étoit à ſa ſuite, prononça le jour de Noël devant le Pape & les Cardinaux un diſcours très-fort, dans lequel il fait une peinture affreuſe des mœurs de la Cour Romaine, où régnoit ſelon lui la ſimonie, l'avarice, l'orgueil & la tyrannie. Ce diſcours lui a valu, l'honneur d'être placé par les hérétiques parmi les témoins de la vérité contre le Pape. AN. DE J. C. 1362. *Flacc. Ill. Catal. teſt. verit.*

Quelle joie pour Pétrarque lorſqu'il reçut des lettres des amis qu'il avoit à Avignon, qui lui apprenoient l'exaltation d'Urbain V, les grandes qualités de ce Pape, & le deſſein où il étoit de rétablir le ſaint Siege à Rome ! *Ce ſaint Pontife vous connoît*, lui diſoient-ils ; *il a de grands projets ſur vous ; ſon intention eſt que vous veniez au plutôt le trouver ; vous ne devez pas héſiter un inſtant.*

Pétrarque ne fut pas la dupe de cette nouvelle invitation. Voici ce qu'il écrivit ſur cela à un de ſes amis.

„ Si j'avois pu me flatter que le ſouverain Pon- *Sen. l. 2. ep.*
„ tife deſirât de me voir, je ſerois parti ſur le champ
„ à pied ou à cheval, dans une litiere ou ſur un
„ vaiſſeau pour aller me jetter à ſes pieds, plus at-
„ tiré par ſes vertus que par ſa dignité ; je prens
„ Dieu à témoin de la vérité de ce que je dis. Tou-
„ tes les relations qui nous viennent de ce pays-là ne

AN. DE J. C. 1362.

„ parlent que de ſes vertus & du cas qu'il fait des „ gens de bien ; je voudrois bien qu'il me comptât „ dans ce nombre. Mais je connois les vues qu'on „ a ſur moi : on voudroit me charger d'un travail „ honorable & lucratif, qui ne convient ni à mon „ âge ni à ma façon de penſer.

En effet la charge de Secretaire vaquoit encore ; Urbain V. penſoit comme ſes prédéceſſeurs que perſonne n'étoit plus capable que Pétrarque d'en exercer les fonctions ; mais Pétrarque perſiſtoit à ne vouloir point de chaîne dorée.

Il apprit dans ce temps-là une nouvelle fâcheuſe qui lui donna autant de chagrin que l'exaltation du Pape lui avoit cauſé de joie. Ce fut la mort de ſon cher ami Azon de Correge que la peſte lui enleva, ſi je ne me trompe. Il menoit depuis quelques années une vie languiſſante ; la force de ſon tempérament le faiſoit lutter contre la mort.

Quoiqu'il dût s'attendre à cet événement, il paroît par ſes lettres qu'il en fut touché au-delà de toute expreſſion. Azon laiſſoit une veuve qui étoit de la maiſon de Gonzague, & deux enfans Gilbert & Louis de Correge, qui avoient été élevés par Modio de Parme. Ils écrivirent tous à Pétrarque pour lui faire part de la perte qu'ils venoient de faire & chercher dans ſon amitié quelque conſolation. Les enfans lui diſoient dans leur lettre : *nous vous regardons à préſent comme notre pere & notre maître.*

„ J'accepte avec plaiſir le premier titre que vous „ me donnez, leur répondit Pétrarque, quoique je ne „ mérite pas d'avoir des enfans tels que vous ; mais „ je rejette le ſecond qui ne me convient pas. De-

„ puis que vous êtes au monde, je vous ai adoptés
„ pour mes enfans & révérés comme mes maîtres ;
„ je n'ai point changé de ſentiment & je ſerai toute
„ ma vie pour vous ce que j'étois pour votre pere.
„ Je vous exhorte & vous conjure les larmes aux
„ yeux de vivre de façon qu'on puiſſe dire que votre
„ pere a laiſſé des enfans dignes de lui, & qu'au lieu
„ d'un ami, d'un maître que j'ai perdu, je retrouve
„ en vous deux amis, deux maîtres qui lui reſſem-
„ blent. Cela vous ſera aiſé ſi vous êtes dociles aux
„ conſeils de votre reſpectable mere & ſoumis à ſes
„ ordres.

AN. DE J. C. 1362.

Dans ſa lettre à Modio, Pétrarque entre dans un grand détail ſur l'amitié qu'Azon avoit pour lui.

„ Il n'aimoit perſonne autant que moi, dit-il ; il
„ diſoit que j'étois le ſeul qui ne lui eut jamais don-
„ né aucun ſujet d'ennui, de plainte ou de chagrin
„ par mes actions ou par mes propos ; qu'il avoit
„ eu quelquefois de petites querelles domeſtiques avec
„ ſon épouſe même, cette femme divine, avec ſes
„ enfans ſi doux, ſi obéiſſans ; avec moi pas même l'om-
„ bre de mécontentement Je n'ai jamais été le voir ſans
„ reconnoître quelque accroiſſement dans ſes ſenti-
„ mens pour moi. Il s'intéreſſoit à tout ce qui m'ar-
„ rivoit de bien ou de mal, comme ſi cela l'eût re-
„ gardé lui-même. Tous ceux qui vouloient obtenir
„ quelque choſe de lui, débutoient par lui dire du
„ bien de moi. On ſavoit que le moyen le plus sûr
„ pour réuſſir auprès de lui étoit de faire mon élo-
„ ge ; non ſeulement il haïſſoit ceux qui parloient
„ mal de moi ; mais il n'aimoit pas ceux qui me
„ louoient foiblement, ou qu'il pouvoir ſoupçonner

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1361.

„ de vouloir s'égaler à moi, qu'il regardoit comme „ un homme incomparable. Je trouvois tout en lui, „ les ſecours d'un maître, les conſeils d'un pere, „ la ſoumiſſion d'un fils, la tendreſſe d'un frere. J'ai „ paſſé avec lui une grande partie de ma vie ; tout „ étoit commun entre nous ; ſa fortune bonne ou „ mauvaiſe, ſes plaiſirs de ville & de campagne, ſes „ travaux glorieux, ſon loiſir, ſes affaires, rien n'é- „ toit excepté. J'étois de tous ſes voyages : combien „ de fois n'a-t-il pas expoſé ſa vie pour moi dans le „ temps que nous courions enſemble les terres & les „ mers ? Hélas ! pourquoi ne m'a-t-il pas emmené „ avec lui dans le dernier voyage qu'il vient de faire ! „ Pourquoi la mort a-t-elle fait cette exception odieu- „ ſe ? Pourquoi nous a-t-elle ſéparés ? J'ai tout perdu „ en le perdant ; toute ma conſolation eſt que la „ mort ne peut plus rien m'enlever.

Ces lettres ne ſont pas imprimées ; je les ai trouvées dans un manuſcrit de la bibliotheque Medicis, que Mr. l'Abbé Bandini a eu la bonté de me communiquer. La réponſe à la veuve n'y eſt pas ; c'étoit une Dame du plus grand mérite. Peu de temps après avoir perdu ſon mari, elle apprit la mort tragique de ſon frere.

Hugolin de Gonzague, cet homme ſi aimable par ſon eſprit & ſa figure, qui fit ſi rapidement la conquête d'Iſabelle de Fieſque, comme on a vu dans le ſecond tome de ces Mémoires, fut aſſaſſiné cruellement le 14 Octobre de cette année par Louis & François ſes freres, jaloux de ce qu'il exerçoit toute l'autorité à Mantoue par la volonté de Gui leur pere. Pétrarque, ami d'Hugolin, fut touché de cette cataſtrophe ;

Digitized by Google

taſtrophe ; mais il n'oſa pas en parler dans ſa lettre à la veuve d'Azon. *Je n'ai pas oſé toucher cette corde*, dit-il, dans ſa réponſe à Modio : *cette pauvre femme eſt déjà aſſez affligée* (a). AN. DE J. C. 1363.

La peſte & la guerre contre les Piſans ayant rendu le ſéjour de Florence déſagréable à Boccace, il alla dans le Royaume de Naples, appellé par Nicolas Acciajoli, qui vouloit attirer auprès de lui tous ſes compatriotes à qui il trouvoit du mérite. Boccace, trop fier & indépendant pour ſupporter le moindre joug, ne put pas reſter long-temps dans la maiſon du grand Sénéchal, qui ſe tenoit alors dans ſon Comté d'Amalphi, où il vivoit comme un Souverain.

Ne pouvant retourner à Florence, où la peſte faiſoit de grands ravages, Boccace prit le parti d'aller à Veniſe voir ſon ami Pétrarque, à qui il faiſoit eſpérer depuis long-temps qu'il iroit paſſer quelques jours avec lui. Son arrivée fut un grand ſujet de joie pour Pétrarque, qui lui donna un logement chez lui & le combla de marques d'amitié.

Boccace avoit mené avec lui un homme ſingulier, que je vais tâcher de faire connoître, parce que de tous les Auteurs qui m'ont paſſé par les mains, il n'y en a aucun qui en ait parlé exactement.

C'étoit un Grec de Theſſalonique, nommé Leonce Pilate. Voici le portrait que Boccace nous en a tracé. » Son aſpect étoit effrayant, ſon viſage hideux ; il » portoit une barbe fort longue & des cheveux noirs » & mal peignés. Plongé dans une méditation con-

(a) Aliud Dominæ meumque vulnus fratris ejus, qui & ipſe Dominus meus erat benigniſſimus miſerabilem caſum non fuit auſus in litteris ejus attingere. Heu ſatis abſque illâ nunc acceſſione gemituum erat.

An. de J. C. 1363.

» tinuelle, il négligeoit les bienſéances de la ſociété ; » c'étoit un homme groſſier, ruſtre, ſans urbanité & » ſans mœurs ; mais en revanche il poſſédoit à fond » la langue & la littérature Grecque, dont il diſoit » avoir pris des leçons de Barlaam le Calabrois. Sa » tête étoit pleine de fables & d'hiſtoires grecques ; » pour le latin il n'en avoit qu'une légere teinture. » Perſuadé qu'une origine étrangere fait plus d'hon- » neur, il ſe diſoit Grec en Italie & Italien dans » la Grece.

Boccace le trouva vers la fin de 1360 * allant de Veniſe à Avignon, il l'engagea à aller avec lui à Florence, le reçut dans ſa maiſon & lui procura une Chaire de langue grecque dans l'Univerſité de cette ville qui venoit d'être établie. Leonce Pilate y expliqua pendant plus de deux ans les poëmes d'Homere, dont il donnoit des leçons particulieres à Boccace dans la maiſon. Voilà la véritable époque du retour de la langue grecque en Italie, où elle étoit preſqu'entiérement ignorée, quoiqu'en diſe le Pere Gradenigo, dans ſa lettre au Cardinal Quirini, dans laquelle il entreprend de faire voir que cette langue a toujours été cultivée en Italie depuis le onzieme ſiecle (*a*).

* Et non pas en 1348. comme l'a cru Mr. Manni. *Ill. del Decam. fol.* 32.

Lett. del P. Grad. al Card. Quirini. Ven. 1742.

Leon Pilate n'étoit pas inconnu à Pétrarque ; Boccace lui en parloit ſouvent dans ſes lettres. Je ſuis perſuadé même que ce fut de concert avec ce Grec que Boccace écrivit une lettre en latin à Pétrarque ſous le nom d'Homere l'an 1360, dont je crois devoir dire ici un mot en paſſant.

(*a*) Le ſavant Evêque d'Avranches donnoit dans un autre excès. Il prétendoit que dans le quinzieme ſiecle les Italiens ne cultivoient pas encore la Langue Grecque.

Digitized by Google

Cette lettre, que je ne connois que par la réponse, eſt une lamentation continuelle. Homere, après avoir parlé de ſes maîtres, des anciens Poëtes, parmi leſquels il comptoit Cadmus fils d'Agenor & Hercule ; de ſa patrie qui n'a jamais été bien connue ; de ſes voyages en Phenicie & en Egypte, ſe plaint de pluſieurs choſes. 1°. De ce que la plupart de ſes livres ne ſe trouvent pas en Italie, & qu'au-delà des Alpes ſon nom eſt à peine connu ; que dans ſa patrie même on a laiſſé perdre une grande partie de ſes ouvrages. 2°. De l'ingratitude de ſes imitateurs, ſurtout de Virgile qui ne l'a pas même nommé, quoiqu'il lui ait plus d'obligation qu'un autre & qu'il ſe ſoit paré de ſes dépouilles. 3°. De ce que ſon nom, ſi révéré autrefois par les Juriſconſultes & les Médecins, eſt à préſent le jouet du public. 4°. De ce que Leon Pilate l'a traîné à Florence, où il eſt comme exilé, n'y ayant trouvé que trois amis. Il finit par prier Pétrarque de le prendre ſous ſa protection & de le mettre à l'abri des inſultes. AN. DE J. C. 1363.

Pétrarque commence ſa réponſe par cette ſuſcription.

FRANÇOIS PETIT HOMME AU PRINCE DE LA MUSE GRECQUE. Il répond à toutes les plaintes d'Homere l'une après l'autre. Sur la perte de ſes livres, il dit que c'eſt le ſort des choſes humaines. *Qui eſt-ce qui pourra ſe plaindre déſormais en pareil cas, puiſque même le ſoleil de l'éloquence a ſouffert une éclipſe ?* *Fam. l. 24. ep. 12. M. R.*

Sur ſes imitateurs il lui dit : « toujours ſûr de la » premiere place, vous devez être bien-aiſe de voir » des gens qui s'efforcent de vous égaler & ne peu- » vent y parvenir. Pour moi je voudrois avoir des » imitateurs qui me ſurpaſſaſſent. Virgile, la plus

AN. DE J. C. 1363.

» plongées dans l'ignorance & la volupté ? Quoique » je ne mérite pas d'avoir un hôte de votre eſpece, » cependant vous êtes déjà chez moi dans votre lan» gue & en latin autant qu'il eſt poſſible. Si le Theſſa» lien conſomme ſon entrepriſe, je vous aurai bientôt » tout entier. Je vous ai préparé un autre logement » au milieu de mon ame. Rien n'égale mon amour & » mon eſtime pour vous.

Voici la date de cette lettre. *Au milieu du Pô, de l'Adda, du Teſin, &c. qu'on appelle Milan, le 7 des ides d'Octobre* 1360.

Pétrarque & Boccace paſſerent enſemble délicieuſement les trois mois les plus chauds de l'année, Juin, Juillet & Août. Benintendi, Chancelier de Veniſe, venoit les voir ſur le ſoir quand il avoit fini ſes affaires & les menoit promener ſur l'eau dans ſa gondole. C'étoit un homme de lettres & de bonne compagnie : j'ai déjà parlé de lui ; il étoit attaché au Doge André Dandolo, & cela lui procura la connoiſſance de Pétrarque, qui ſe lia avec lui dans les premiers voyages qu'il fit à Veniſe.

La charge de Chancelier eſt une des plus belles de la République ; il eſt à vie comme le Doge, a de bons appointemens & entre dans toutes les délibérations importantes, dont il a le ſecret comme Miniſtre néceſſaire. Benintendi poſſédoit cette charge & l'exerçoit avec l'approbation générale. Il fut envoyé deux fois en Hongrie pour traiter la paix. C'étoit un des plus grands admirateurs de Pétrarque, qui fait de lui de grands éloges, & ſur-tout du talent qu'il avoit d'allier l'étude des belles lettres & les plaiſirs de la ſociété avec les fonctions d'une charge qui

Digitized by Google

demandoit un homme tout entier.

AN. DE J. C. 1363.

Il y avoit encore quelques perſonnes admiſes dans la ſociété de Pétrarque. Je n'en ferai connoître que deux qui paroîtront quelquefois ſur la ſcene. Donat d'Albanzani & Pierre de Muglo.

Donat d'Albanzani étoit né à Pratovecchio, château du Caſentin. C'eſt un pays agréable, qu'on appelle l'attique de la Toſcane. Comme il eſt ſitué dans l'Apennin, Donat portoit le ſurnom d'*Apenninigene*. Il exerçoit depuis quelques années à Veniſe la profeſſion de Grammairien; de même que ce Donat dont il portoit le nom, l'exerçoit à Rome du temps de St. Jerôme qui fut ſon Diſciple. C'étoit un homme d'un commerce très-doux & très-agréable; *un homme accompli*, ſelon Pétrarque *. *Il étoit pauvre*, dit Boccace, *mais plein d'honneur & un de mes meilleurs amis* (*a*). Nous avons de lui la traduction en langue vulgaire du traité des femmes illuſtres de Boccace. Je crois que c'eſt de lui dont il eſt queſtion ſous le nom d'Apennin dans la ſeizieme Eglogue de Boccace.

* Ad unguem factus homo.

Pierre de Muglo né à Bologne s'étoit marié à Veniſe, où il profeſſoit la Rhetorique avec ſuccès. Il avoit profeſſé auparavant à Padoue & ſe diſoit écolier de Pétrarque, qui pouvoit en effet lui avoir appris beaucoup de choſes. Il alla ſur ſes vieux jours profeſſer à Bologne, où il eut pour écolier un homme qui lui fit beaucoup d'honneur, Coluccio Salutati.

Les affaires de Boccace demandoient ſon retour à Florence. Dès qu'il fut que la peſte s'étoit un peu relâchée, il partit pour s'y rendre dans les premiers

(*a*) Pauper ſed honeſtus homo, & præcipuus amicus meus.

Digitized by Google

jours de Septembre. Pétrarque qui aimoit beaucoup
AN. DE J. C. 1363. à vivre avec lui & qui craignoit que l'air de Florence ne fût pas encore bien purifié, fit en vain tout ce qu'il put pour le retenir.

Boccace auroit bien voulu ramener avec lui Leon Pilate pour achever de ſe perfectionner dans le Grec; mais cet homme inconſtant qui ne pouvoit ſe fixer nulle part, & qui vouloit abſolument retourner dans ſon pays, reſta à Veniſe pour attendre un vaiſſeau qui le portât à Conſtantinople. L'occaſion ſe préſenta bientôt; Pétrarque qui auroit voulu prendre de lui quelques leçons, fit ſes efforts pour l'empêcher de partir; mais il n'y eut pas moyen; il s'embarqua peu de temps après le départ de Boccace.

Pétrarque ajoute encore quelques traits au portrait peu avantageux que Boccace nous a laiſſé de Leon Pilate. Il le peint comme un homme triſte, arrogant, inſenſé, dégoûtant par ſa malpropreté, & d'ailleurs fort inconſidéré dans le propos: en voici un trait qu'il rapporte. Un jour de fête ſolemnelle, ils étoient enſemble dans une Egliſe où l'on chantoit la grand'Meſſe ſuivant le Rit Romain avec les cérémonies accoutumées: *je ne ſaurois*, dit le Grec, *ſupporter ces niaiſeries des Latins.* Pétrarque fut choqué avec raiſon de l'indécence de ce propos; il dit que *ſi le peuple l'avoit entendu, le Grec auroit été lapidé* (a).

On comprend bien qu'il ne fut pas fâché de le voir partir. *Je craignois*, dit-il, *que ſa triſteſſe ne me gagnât; c'eſt une maladie de l'ame auſſi contagieuſe que celle du corps.* Cependant il le traita fort bien.

(a) Solemni die dum Romano Ritu Miſſa celebraretur Græcus .... *Ego non poſſum pati Latinorum nugas.* Quod verbum ſi fuiſſet intellectum à populo, non impune, ut auguror, tuliſſet. *Ed. Baſil. fol.* 824.

Comme

Comme il s'étoit apperçu qu'il liſoit avec grand plaiſir les comédies de Terence, il lui en donna un exemplaire *pour lui ſervir de compagnon de voyage, quoiqu'il ne comprît pas ce que pouvoit avoir de commun le plus triſte de tous les Grecs avec le plus enjoué des Africains.* Ce ſont ſes propres paroles [*a*]. AN. DE J. C. 1363.

Leon Pilate avoit laiſſé à Boccace une traduction entiere en latin de l'Iliade & de l'Odiſſée, qu'ils avoient faite enſemble. Dans la lettre que Pétrarque lui écrivit pour lui apprendre le départ du Grec, datée du premier Mars 1364, il lui dit : *vous me feriez un plaiſir extrême ſi par vos ſoins & à mes frais vous pouviez faire parvenir dans ma bibliotheque un Homere latin, que je joindrois à l'Homere Grec que je poſſede* [*b*]. *Sen. l. 3. ep. 5.*

Cette phraſe mal entendue a fait croire à pluſieurs ſavans de ce ſiecle que nous devions à Pétrarque cette premiere traduction latine d'Homere qui a couru l'Italie pendant le quatorzieme & le quinzieme ſiecle, puiſqu'il l'avoit fait faire *à ſes dépens.* Ils n'ont pas réfléchi que cette traduction étoit déjà faite, & que Pétrarque en demande ſeulement une copie, & veut qu'elle ſoit faite *à ſes dépens.* *Gradenigo Salvini. Mehus vita Ambr. Camald.*

D'autres ſavans, dont l'erreur eſt encore plus groſſiere, ont cru que Pétrarque avoit fait lui-même cette traduction. Ils diſent qu'on en trouve un exemplaire ſous ſon nom dans la bibliotheque du Roi. Enfin il *Labbe, bibl. Mſs. fol. 271. Hodi de Græc. Ill. Lond. 1742. Boërner de doctis Hom. Græc. Lipſiæ 1750. Fabric. bibl. Græca.*

(*a*) Dato illi viæ comite comico Terentio . . . . . ſtupens quid commune habere poſſet Grajus ille mœſtiſſimus cum hoc Afro jucundiſſimo.

(*b*) Si me ames, vide, obſecro, an two ſtudio, *meâ impensâ*, fieri poſſit ut Homerus integer bibliothecæ huic, ubi prideri Græcus habitat, tandem Latinus accedat. *Sen. l. 3. ep. 5.* Salvini dit que Pétrarque fit auſſi traduire par Leonce ſeize Dialogues de Platon. *Salv. diſc. 57.*

AN. DE J. C 1363.

y en a qui en font tout l'honneur à Boccace : ceux-là ne se trompent pas de beaucoup ; car il est certain qu'il y travailla avec Leon Pilate. Je me suis un peu étendu sur cet article, parce qu'il a été mal traité par les hommes les plus érudits de l'Europe & les plus grands Helleniſtes ; sur-tout par Humphroy Hodi Archidiacre d'Oxford & Chretien Frideric Boërner antécesseur de Lipsic, qui ont fait des traités *ex professo* sur le rétablissement de la Langue Grecque. J'ajouterai encore Fabricius, le savant le plus versé que je connoisse sur cette matiere, sur laquelle il nous a donné tant de volumes. Je prouverois, s'il étoit nécessaire qu'il n'y a aucun de ces Messieurs qui n'ait fait de grandes mépriſes sur les efforts que firent Pétrarque & Boccace pour rétablir la Langue Grecque en Italie, & sur-tout sur la traduction d'Homere dont il s'agit ici. Vers le milieu du quinzieme siecle Laurent Valla fut accusé de se l'être appropriée & de l'avoir publiée sous son nom avec quelques petits changemens.

Boccace étoit à peine parti que Pétrarque reçut la visite d'un Prêtre revenant de Rome qu'il avoit chargé d'une lettre pour Lélius. Il lui remit cette lettre d'un air triste & sans lui rien dire. Pétrarque ayant reconnu son caractere & son cachet, s'écria tout-à-coup : qu'est-ce que cela veut dire ? Pourquoi cette lettre encore cachettée ? Que fait mon ami Lélius ? où est-il ? Le Prêtre ayant toujours les yeux fixés sur la terre, ne répondoit rien à toutes ces questions. Pétrarque comprit ce que cela vouloit dire & se livra à la douleur que devoit lui causer la perte d'un ami de cette espece, avec qui il avoit passé

Digitized by Google

trente-trois ans de ſa vie dans la plus grande intimité.

AN. DE J. C. 1363.

J'ai déjà remarqué pluſieurs fois que la mort frappoit toujours Pétrarque à coups rédoublés ; en voici encore un exemple. Les larmes que lui avoient fait verſer la perte de Lelius n'étoient pas encore taries, lorſqu'on vint lui dire que Simonide étoit mort à Naples de la peſte. Il apprit cette triſte nouvelle de la perſonne même qui lui avoit fermé les yeux & qui lui rapportoit toute cachettée une lettre dont il avoit été le porteur. Pétrarque jetta au feu ces deux lettres.

Il répandit ſa douleur dans le ſein de Boccace par une longue épitre la plus triſte qui fut jamais. Il la termine en le conjurant de revenir le voir. " Vous » m'êtes devenu beaucoup plus cher, lui dit-il ; vou- » lez-vous en ſavoir la raiſon ? C'eſt que de mes vieux » amis vous êtes preſque le ſeul qui me reſte. *Je ne* » *ſais que penſer de Barbate* ; la mort ravage le pays » qu'il habite. Rendez-vous à mes deſirs, venez, vous » connoiſſez ma maiſon ; elle eſt en très-bon air ; ma » ſociété, il n'y en a pas de meilleure. Benintendi » viendra à ſon ordinaire paſſer les ſoirées avec nous ; » eſt-il rien de plus doux & de plus aimable que ſon » commerce ? Ses propos ſont pleins de ſel, d'enjoue- » ment & de candeur. Et notre Donat qui s'eſt donné » à nous, qui a quitté les collines de Toſcane pour » habiter les bords de la mer Adriatique. Connoiſſez- » vous une plus belle ame, un cœur plus tendre & » & qui nous aime davantage ? Je pourrois vous en » citer d'autres ; mais en voilà aſſez. Je n'approuve » pas une ſolitude abſolue ; elle me paroît contraire » à l'humanité ; mais à un homme de lettres, à un » Philoſophe, peu de gens ſuffiſent, parce qu'à la ri-

Sen. l. 3. ep. 1. & 2. Ven. 7. & 10. Septembre.

An. de J. C. 1363. » gueur il pourroit ſe ſuffire à lui-même. Si le ſéjour » de Veniſe ne vous convient pas ; ſi vous craignez » l'intempérie de l'automne, qu'on ne peut mieux cor- » riger, ce me ſemble, que par la gaieté des propos » avec ſes amis, nous irons à Capo d'Iſtria, à Trieſte, » où l'on m'écrit que l'air eſt très-bon. Si vous accep- » tez ce parti, nous chercherons où elle eſt cette » ſource du Timave ſi célebre parmi les Poëtes & » ſi ignoree de la plupart des Docteurs, & non pas » dans le Padouan où on la place communément. Un » vers de Lucain a donné lieu à cette erreur, en joi- » gnant le Timave à l'Apono dans les monts Euga- » nées (*a*). Les bons Coſmographes le placent dans » le voiſinage d'Aquilée.

Pétrarque parle dans cette lettre des ouvrages de Simonide. *Il eſt juſte*, dit-il, *de lui rendre ce que j'eſpérois de lui & de vous. S'il y a quelque choſe d'imparfait dans ſes petits ouvrages & dans ſes lettres, mettons-les en état de paroître devant la poſtérité, qui aimera l'Auteur quand elle le connoîtra, ſi l'amitié ne m'aveugle pas. Partageons la beſogne ; voyez ce qui nous convient à chacun ; gardez votre part & envoyez-moi la mienne. Je ferai mon devoir quoique je ſois accablé.* Ibid.

J'ignore en quoi conſiſtoient ces ouvrages du Prieur des ſaints Apôtres & s'ils ſont en manuſcrit dans les bibliotheques d'Italie. J'ai trouvé ſes lettres à Pétrarque dans la bibliotheque du Roi *, & j'en ai fait uſage quand l'occaſion s'eſt préſentée. Elles ſont ampoullées, * Cod. N. 8631.

(*a*) Euganeo, ſi vera fides memorantibus augur
Colle ſedens, Aponus terris ubi ſumiger exit,
Atque Antenorei diſpergitur unda Timavi. *Pharſ. L. 7.*

Pétrarque a raiſon ; ces vers de Lucain ont induit en erreur ceux qui ont cru que la Brenta étoit le Timave.

Digitized by Google

pleines d'affectations & d'hyperboles ; le ſtyle en eſt barbare, & elles ne contiennent aucun fait remarquable, ce qui m'a empêché de les inférer parmi les Pieces juſtificatives. AN. DE J. C. 1363.

Boccace avoit appris la mort de Simonide pendant qu'il étoit encore à Veniſe par des lettres de Naples ; mais il ſe garda bien d'en parler à Pétrarque, aimant mieux qu'il apprît par un autre que lui une ſi mauvaiſe nouvelle.

Dans ces lettres à Boccace, que je viens de rapporter, il y a un trait qui fait connoître que Pétrarque étoit inquiet ſur le ſort de ſon ami Barbate, parce que la peſte ravageoit le pays qu'il habitoit. Pétrarque n'avoit pas tort ; il reçut peu de temps après une lettre d'une perſonne attachée à Barbate, qui avoit paſſé ſa vie avec lui, & le regardoit comme ſon maître. Cette perſonne mandoit ſa mort à Pétrarque, & le prioit de faire ſon éloge en vers. Voici la réponſe à cette lettre.

» Je devrois faire ce que vous me demandez : Barbate le mérite bien : le ſoleil n'a pas vu une ame plus douce, plus pure & plus belle que la ſienne & qui aimât davantage les lettres ; il s'en repaiſſoit pour ainſi dire & fuyoit les plaiſirs & la vaine gloire. Il ne connoiſſoit ni l'orgueil ni l'envie. Il avoit une grande mémoire & ſavoit beaucoup ; ſon eſprit étoit vif, ſon ſtyle doux & coulant. Voilà ce que je ſais de lui & que je puis atteſter à la poſtérité. Il n'aimoit perſonne autant que moi & me préféroit à tout le monde ; mais ma deſtinée ne m'a pas permis de vivre avec lui. Depuis que la mort nous eut enlevé ce Prince incomparable qui nous *Sen. l. 3. ep. 3.*

AN. DE J. C. 1362.

» avoit unis, nous avons toujours vécu séparés pendant vingt & deux ans ; ce qui fait que j'ignore sa façon de vivre, ce qui se passoit dans l'intérieur de sa maison, ce qu'il faisoit pour la République, ce qu'il disoit, ce qu'il écrivoit. Qui est-ce qui peut mieux que vous faire ceque vous me demandez? Il vous a élevé ; vous avez passé votre vie avec lui ; vous savez tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il a dit. Votre âge, votre esprit, votre loisir, tout vous invite à nous le faire connoître. Vous ne pouvez rien faire de mieux pour la gloire de votre patrie, qui n'a jamais eu un meilleur citoyen que lui. Je n'en excepte pas même Ovide, dont les mœurs ne répondoient pas à son esprit. Barbate au contraire avoit beaucoup d'esprit & encore plus de mœurs. Les lettres que je lui ai écrites & les vers que je lui ai dédiés, prouvent combien j'étois occupé de lui & le cas que j'en faisois.

Cette lettre est sans date & sans adresse ; mais j'ai cru devoir la placer ici, parce qu'il conste que Barbate est mort l'an 1363, après Lélius & Simonide. Il est temps de sortir d'un sujet si lugubre. J'épargne à mes Lecteurs toutes les lamentations de Pétrarque sur cette seconde peste qui lui enleva le petit nombre d'amis qui lui restoient.

Après la mort de Simonide, un ami nouveau de Pétrarque parut sur les rangs pour la place de Secretaire Apostolique qui étoit encore vacante, & je ne doute pas que Pétrarque n'ait un peu contribué à la lui faire obtenir. Quelque temps après l'élection d'Urbain V, il reçut une lettre de François Bruni, qui lui disoit : *je suis connu du nouveau Pape ; il a*

Digitized by Google

beaucoup de bontés pour moi ; j'ai envie d'aller lui faire ma cour ; mandez-moi ce que vous pensez de ce projet, & si vous l'approuvez, envoyez-moi une lettre de recommandation pour lui. AN. DE J. C. 1363.

Pétrarque lui répondit qu'il étoit charmé d'apprendre qu'il étoit connu & aimé du Pape, qu'il ne pouvoit qu'approuver le parti qu'il avoit pris d'aller se présenter à lui. A l'égard de la lettre de recommandation, voici ce qu'il lui dit.

„ La demande que vous me faites, est une preuve *Sen. l. 2. ep. 2.*
„ de votre amitié pour moi qui vous aveugle sur
„ mon compte : je ne puis que vous en savoir gré ;
„ mais elle n'est pas raisonnable. Levez le voile qui
„ vous couvre les yeux, & vous penserez comme
„ moi. Refuserois-je une lettre à un ami comme vous,
„ moi qui en accorde si aisément à tout le monde !
„ Mais ne seroit-il pas ridicule & même insolent à
„ un homme de mon espece d'écrire au Souverain
„ Pontife, de qui je n'ai pas l'honneur d'être connu,
„ pour lui recommander un homme qu'il connoît,
„ qu'il aime, & qui mérite mieux que moi ses bon-
„ tés ? Ne devrois-je pas plutôt vous prier de lui dire
„ du bien de moi, quand vous serez à ses pieds, si
„ vous ne rougissez pas de prononcer un nom aussi obs-
„ cur que le mien au milieu d'une si grande gloire.

Pétrarque avoit raison de refuser à Bruni la lettre pour le Pape qu'il lui demandoit ; mais je ne doute pas qu'il n'ait écrit à Avignon qu'il ne connoissoit personne plus capable que lui d'exercer l'emploi vacant & que son suffrage n'ait beaucoup contribué à le lui faire avoir. Ce qui est certain, c'est que le Pape le reçut fort bien & le mit en possession de la charge

peu de temps après qu'il fut arrivé à Avignon. Il
An. de J. C. 1363. se hâta de faire part à Pétrarque de ſes ſuccès. La réponſe de Pétrarque renferme des conſeils admirables pour un Secretaire Apoſtolique, & un mot ſur le Souverain Pontife, que je ne puis m'empêcher de relever. *Rien de plus grand, de plus reſpectable que le Pontife Romain; il n'y a perſonne dans le monde qui aille de pair avec lui: mais dans ce haut degré d'élévation, il doit, ce me ſemble, être plus doux & plus humble qu'il n'étoit auparavant. Il ne doit pas oublier qu'il tient ſur la terre la place de celui qui a dit: APPRENEZ DE MOI QUE JE SUIS DOUX ET HUMBLE DE CŒUR. Conviendroit-il au Vicaire d'un Seigneur humble d'avoir de l'orgueil ou de la fierté* (*a*)?

Sen. l. 2. ep. 3.

Bruni parloit à Pétrarque dans ſa lettre de certaines gens qui prenoient la liberté de cenſurer ſes actions & ſes ouvrages. « Laiſſez les dire, répond ſur » cela Pétrarque; gardez-vous bien de prendre mon » parti contr'eux avec trop de chaleur; cela ne ſer» viroit qu'à les irriter davantage. Ils deviendroient » vos ennemis ſans ceſſer d'être les miens. C'eſt une » fatalité attachée à moi, une peſte qui me pourſuit » depuis long-temps. Je ne connois pas une grande » partie de ceux qui me jugent; je n'ai pas voulu » les connoître, & je crois qu'ils ne méritent pas » d'être connus (*b*).

(*a*) Quamvis enim Romano Pontifice nil altius, nil clarius, nil venerabilius, imo vero nihil illi par habeat orbis terræ, ipſe tamen tanto evectus honore, tantoque oneri ſubjectus cum fideli reverentiâ ac ſtupore debet humanitate ac pietate contendere; aliquantoque, niſi fallor, & mitior & humilior eſſe quam fuerat .... Meminerit ſe illius in terris vicem gerere qui ait: *Diſcite a me quia mitis ſum & humilis corde.* Indecorum eſt quidem & abſonum humilis Domini Vicarium ſuperbire. *Sen. l. 2. ep. 3.*

(*b*) Fatalis hæc mihi, ſi dici fas, & antiqua eſt peſtis. Multi de me judicant quos nec novi, nec noſcere volui, nec noſci dignos arbitror. *Ibid.*

Il

Il n'eſt pas étonnant que Pétrarque eût des ennemis & des cenſeurs dans une ville qu'il traitoit avec le plus grand mépris ; mais il ſemble qu'il ne devoit pas s'attendre à en trouver dans ſa patrie de plus mordans encore & de plus acharnés que ceux d'Avignon : c'eſt cependant ce qui lui arriva, comme on le voit par une lettre qu'il écrivit dans ce temps-là à Boccace. AN. DE J. C. 1363.

Le haſard fit qu'on publia à Florence, je ne ſais comment, quelques vers tirés du ſixieme livre de ſon poëme de l'Afrique, où il raconte la mort de Magon frere d'Annibal & le diſcours qu'il tint en mourant. Ces vers eſſuyerent dans cette ville la cenſure la plus amere. On prétendit que Pétrarque faiſoit tenir à Magon des propos qui ne convenoient ni à un jeune homme, ni à un Payen, ni à un homme mourant. Ses églogues ayant paru dans le même temps, furent traitées avec la même rigueur ; on diſoit que le ſtyle étoit trop élevé & peu convenable à la poéſie paſtorale.

Un jeune Religieux de Florence (*a*), grand partiſan de Pétrarque, indigné de ces critiques, qu'il regardoit comme une eſpece de ſacrilege, lui en rendit compte avec une vivacité extrême. Ses yeux étoient allumés ; il trembloit de tous ſes membres, & ne pouvoit retenir ſes larmes. Pétrarque fut extrêmement affecté de ces critiques, comme il paroît par ſa lettre à Boccace, dans laquelle il fait un portrait peu avantageux des Italiens en général & des Florentins en particulier. Je n'en donnerai qu'une eſquiſſe.

„ L'Empereur Frideric II. qui connoiſſoit bien l'I- *Sen. l. 1. ep. 1.*

(*a*) Ce Religieux que Pétrarque ne nomme pas, eſt, je penſe, le Pere Louis Marſili Auguſtin, homme de beaucoup d'eſprit, qui fut en liaiſon avec lui & joua un rôle diſtingué dans la République des lettres.

AN. DE J. C. 1363.

„ talie, disoit qu'il ne falloit pas se familiariser avec „ les Italiens, parce qu'ils étoient trop curieux, trop „ clairvoyans sur les défauts des autres, trop prompts „ à les juger, & trop libres dans les jugemens qu'ils „ en portent, sans s'embarrasser s'ils sont vrais ou „ faux.

„ Cela est encore plus vrai des Florentins que des „ autres. Plus mols, plus efféminés que Sardanapale „ dans leur façon de vivre, ils sont plus rigides, plus „ severes que Fabrice & Caton dans leurs jugemens. „ Leurs esprits sont plus subtils que solides, plutôt „ âpres que mûrs : d'ailleurs l'envie les dévore ; ils „ ne peuvent souffrir d'entendre louer un de leurs „ compatriotes ; il semble que les louanges qu'on lui „ donne sont une espece de reproche ou de blâme „ pour eux. La moindre lumiere les offense ; tout ce „ qui s'éleve leur déplaît. En voulez-vous une preuve „ plus claire que le jour ? Notre patrie, vous le sa- „ vez, a été de tout temps agitée par des guerres „ fréquentes & très-vives : ayant dans son sein des „ Généraux très-habiles, elle a toujours affecté de les „ prendre ailleurs, aimant mieux être vaincue sous des „ chefs étrangers que de devoir la victoire à ses pro- „ pres enfans. Il faut avouer que voilà une façon de „ penser bien odieuse : nos citoyens ne la tiennent „ certainement pas des Romains leurs fondateurs.

Je ne sais si ce portrait n'est pas un peu chargé & si les Florentins dans le siecle de Pétrarque étoient réellement tels qu'il les dépeint ; mais à en juger par quelques Florentins que je connois, il est certain que ce portrait ne leur ressemble plus.

La ville de Venise fut agitée cette année par une

Digitized by Google

guerre imprévue & courte, dont il eſt néceſſaire que je parle, parce que Pétrarque y joue un rôle aſſez conſidérable. AN. DE J. C. 1363.

L'Iſle de Candie, connue des Anciens ſous le nom d'Iſle de Crete, appartenoit aux Vénitiens, qui l'acheterent du Marquis de Montferrat au commencement du treizieme ſiecle. Le port & le mole de la ville de Candie ayant beſoin de réparation, la République ordonna une impoſition pour fournir aux frais. Les Colons Vénitiens établis dans l'Iſle, qui prétendoient être exempts de toute ſorte d'impoſition, ſe ſouleverent quand on voulut les ſoumettre à cette charge. La République prit en vain les meſures les plus douces & les plus ſages pour étouffer le feu dans ſa naiſſance. Les Provéditeurs qu'elle envoya échouerent dans cette négociation.

Dans ces entrefaites la flotte que les Vénitiens envoyoient tous les ans en Chypre & à Alexandrie, s'arrêta à Sittie, petite ville qui eſt à une des pointes de l'Iſle de Candie, du côté de l'Aſie Mineure & de l'Armenie. Une troupe de jeunes gens débarqua pour faire de l'eau; peut-être prirent-ils ce prétexte pour punir des traîtres à leur patrie, contre qui ils avoient conçu la plus vive indignation. Ayant trouvé de l'oppoſition de la part des Inſulaires, ils formerent deux corps pour les attaquer par deux endroits différens. Le corps des troupes qui alloient à Alexandrie pouſſa les Inſulaires juſques dans la ville avec tant d'ardeur & de ſuccès, que, quoiqu'elle fut bien fortifiée par la nature & par l'art, on voyoit déjà les habitans ſur les murailles tendans les mains en maniere de ſupplians & prêts à ſe rendre.

AN. DE J. C. 1363.

Dans ce temps-là les troupes deſtinées pour la Chypre, ayant vu ſur une colline quelques Grecs armés, prirent l'épouvante & s'enfuirent comme des lievres, ſans qu'il y eût un homme bleſſé ni même un trait décoché. Les Inſulaires furent d'abord un peu étonnés de cette fuite ſubite à laquelle ils ne s'attendoient pas; enſuite ayant pris courage, ils fondirent ſur les fuyards, dont une partie périt par le fer, l'autre par l'eau. Les navires dont la flotte étoit compoſée, furent pris, diſperſés ou coulés à fond.

Les Hiſtoriens de Veniſe ne parlent pas de cet événement: on ne le trouve pas même dans la nouvelle Hiſtoire de Veniſe de Mr. l'Abbé Laugier, qui entre dans de ſi grands détails. J'ignore les motifs de ce ſilence, & je ne ſaurois douter du fait, parce que je le trouve tel que je viens de le raconter dans une lettre de Pétrarque au Pere Bonaventure Bapro, Religieux Auguſtin, à qui il dit l'avoir appris par une lettre de quelqu'un, qui monté ſur un vaiſſeau élevé, avoit vu tout ce qui s'étoit paſſé.

Sen. l. 3. ep. 8.

Cet échec imprévu répandit l'allarme & la conſternation dans Veniſe. On réſolut d'envoyer en Candie une flotte en état de réduire les rebelles & l'on crut avec raiſon qu'il falloit mettre à la tête des troupes un Général habile, dont la réputation leur donnât de la confiance. On jetta les yeux ſur Luquin del Verme, Gentilhomme de Verone, qui dès ſes plus tendres années s'étant conſacré à la guerre, y avoit acquis un grand nom. Pétrarque l'avoit connu à Milan, où il commandoit les troupes des Viſcomti, & s'étoit lié étroitement avec lui. Il l'appelloit le *Fabrice Veronois* & le regardoit comme *le premier capitaine*

Digitized by Google

de son siecle (a). Voici le portrait que nous a laissé de lui un Ecrivain de Milan contemporain. *Il étoit beau & avoit l'air gai; mais quand il étoit en colere, son aspect faisoit trembler. Rusé, discret & fort, il ne fuyoit pas le travail & personne n'étoit plus éloquent que lui.* AN. DE J. C. 1363.

Le Doge lui écrivit au nom de la République pour l'inviter à accepter le commandement de l'armée qu'on vouloit envoyer en Candie. Il engagea aussi Pétrarque à lui écrire, persuadé que les prieres d'un tel ami auroient beaucoup de pouvoir sur lui. Pétrarque flatté de cette marque de confiance que lui donnoit la République, fit avec plaisir ce qu'elle desiroit de lui. *Si ce Général accepte*, disoit-il au Pere Bapro, *vous pouvez compter que la victoire entrera avec lui dans Venise.*

Le Doge qui gouvernoit alors cette République, s'appelloit Laurent Celso. C'étoit un homme d'un mérite supérieur. Pétrarque en fait de grands éloges, d'accord en cela avec les Historiens de Venise. Il aimoit les lettres & la représentation : sa maison étoit montée sur un ton de magnificence inconnu à ses prédécesseurs. C'est à lui qu'on attribue l'établissement de cette croix qu'on voit sur le devant du bonnet du Doge, qu'on appelle la corne ducale ; voici à quelle occasion. Son pere ne croyant pas qu'il lui convînt de se découvrir devant son fils, & n'osant pas manquer au respect dû au Chef de l'Etat, prit le parti de quitter son chaperon & d'aller tête nue. Laurent Celso imagina de faire mettre une croix d'or sur le devant de son bonnet ; cela réussit ; le pere reprit son

(a) Noster ille Fabricius Veronensis nulli nostrorum temporum bellicis artibus secundus .... Me illi amicissimum esse notum est. Quem si dedisse dextram senseris, cum illo duce confidito nostrum limen & victoriam subiisse. *Ibid.*

AN. DE J. C. 1364.

chaperon, & quand il voyoit ſon fils, il ſe découvroit en diſant : *ce n'eſt pas lui que je ſalue, c'eſt la croix.*

Luquin del Verme eut d'autant moins de peine à accepter la propoſition honorable que lui faiſoit la République, que ſes ſervices étoient devenus inutiles aux Seigneurs de Milan par la paix qui ſe conclud au commencement de cette année 1364 (*a*), entre le Pape Urbain V. & Barnabé Viſcomti, qui renonça à toutes ſes prétentions ſur Bologne moyennant cinq cent mille florins. Cette paix fut bientôt ſuivie de celle du Marquis de Montferrat avec Galeas Viſcomti, dont Luquin del Verme commandoit les troupes. Il lui avoit rendu des ſervices eſſentiels dans cette guerre, *autant par ſa ſageſſe que par ſa valeur*, dit l'Annaliſte d'Italie [*b*].

Barnabé ayant refuſé de traiter avec le Cardinal Albornos qu'il craignoit & qu'il n'aimoit pas, le Pape envoya Légat en Italie pour conclurre cette paix le Cardinal Androuin de la Roche, qui reçut de grands honneurs par-tout où il paſſa, & ſur-tout à Milan, où Barnabé fit célébrer un grand tournoi auquel tous les Princes & Seigneurs d'Italie furent invités.

Ben. l. 10. ep. 2.

Pétrarque alla à Bologne au commencement de l'année rendre ſes hommages au Cardinal Légat, qui lui témoigna une grande joie de le voir & lui fit l'accueil le plus diſtingué. Pétrarque fut touché du triſte état où il trouva la ville de Bologne, comparé à l'état floriſſant où il l'avoit vue lorſqu'il y alla faire ſes études de droit. *Je croyois rêver*, dit-il, *en la*

(*a*) Le 3 Mars. Philippe de Maizière, Chancellier du Roi de Chypre, eut beaucoup de part à cette paix avec le Légat Pierre Thomas.
(*b*) Molto contribuì il senno e valore di Luchino del Verme. *Ann. d'Ital.*

Digitized by Google

voyant ainſi défigurée par la guerre, l'eſclavage & la diſette. Je ne la reconnus que par ſes grandes Egliſes & ſes hautes tours qui ſubſiſtoient encore. Au lieu de la joie qui y régnoit, la triſteſſe y étoit répandue; on entendoit des ſoupirs & des plaintes au lieu de chants; & où l'on ne voyoit autrefois que des troupes de filles qui danſoient, on rencontroit des bandes de voleurs & d'aſſaſſins. Pétrarque en témoigna ſa douleur au Cardinal, qui lui répondit par un jeu de mots aſſez plaiſant, qu'il eſt impoſſible de rendre en françois (*a*). De Bologne Pétrarque alla paſſer le Carême & faire ſes Pâques à Padoue : uſage qu'il obſerva toujours depuis, perſuadé qu'il devoit au moins remplir ſon devoir de Chanoine dans ce temps conſacré à la pénitence & à la piété.

AN. DE J. C 1364.

Luquin del Verme ſe rendit à Veniſe au commencement de Mars : le lendemain de ſon arrivée on chanta dans l'Egliſe de St. Marc une Meſſe ſolemnelle du ſaint Eſprit, à l'iſſue de laquelle le Doge lui fit prêter ſerment & lui remit l'étendard de la République.

Luquin fit la revue des troupes, qui conſiſtoient en ſix mille hommes, & il s'embarqua le dix Avril ſur la flotte commandée par Dominique Michieli, qui avoit avec lui cinq Provéditeurs. Elle étoit compoſée de trente-trois galeres & huit gros vaiſſeaux.

Pétrarque qui n'étoit pas encore revenu de Padoue, n'eut pas le plaiſir de le voir avant ſon départ; mais il lui écrivit une longue lettre, où après lui avoir donné une idée de la grandeur & des difficultés de l'entrepriſe qui lui étoit confiée, il lui parle des ver-

(*a*) Hæc, amice, Bononia olim fuit; nunc autem macerata eſt. *Ibid.* Macerata eſt une petite ville de la Marche d'Ancone.

tus que doit avoir un Général d'armée. Cette lettre
An. de J. C. 1364. datée de Padoue le 1er. Avril eſt adreſſée AU VAILLANT ET HABILE GUERRIER LUQUIN DEL VERME,
Edit. Bcſ. fol. 180. COMMANDANT L'ARMÉE DE TERRE VENITIENNE
Miſcell. coll. Rom. CONTRE LES CRÉTOIS. Il l'envoya à Benintendi pour la lui faire tenir.

Pétrarque revint à Veniſe dans le mois de Mai ; il y paſſa l'été avec un de ſes amis, qu'il avoit connu pendant ſon ſéjour à Avignon. C'étoit Barthelemi de Papazurri, Evêque de Chieti, nommé depuis peu à
* Ville de la Morée. l'Archevêché de Patras *. Allant prendre poſſeſſion de ce nouveau Siege, il s'arrêta à Veniſe pour voir ſon ami Pétrarque, qui lui donna un appartement dans ſa maiſon & l'engagea à y paſſer quelque temps avec lui.

* M. Laugier le 18 Mai. Erreur. *Sen. l. 4. ep. 1.* Veniſe, le 10. Août. Le 4 Juin * étant tous les deux à une fenêtre de la maiſon qui donnoit ſur la mer, à la ſixieme heure [a] ils virent entrer dans le port un de ces longs navires qu'on appelle galéaſſe. Les rameaux de verdure dont il étoit entouré, l'air de joie avec lequel les matelots paroiſſoient faire leur manœuvre, des jeunes gens couronnés de laurier qui ſur la proue ſaluoient leur patrie de l'étendard, tout leur fit augurer que la galéaſſe portoit quelque bonne nouvelle. La ſentinelle de la tour ayant donné le ſignal d'un vaiſſeau entrant dans le port, le peuple accourut en foule attiré par la curioſité. Dès que la galéaſſe fut un peu plus près, on découvrit les drapeaux des ennemis ſuſpendus ſur la poupe, & on ne douta plus qu'elle ne vînt annoncer une victoire ; mais on ne ſe flattoit pas que

(a) C'eſt-à-dire vers midi. Mr. de la Baſtie ſe trompe quand il dit à ſix heures du ſoir ; mais l'erreur ne mérite pas d'être relevée.

ce

Digitized by Google

ce fût une victoire décisive. Quelle joie dans la ville lorsque les Députés du Général Michieli & Pierre Soranzo qui commandoit la galere, annoncerent que les ennemis avoient été battus, pris, tués, mis en fuite ; que les prisonniers étoient délivrés, les villes rentrées dans l'obéissance, l'Isle soumise ; que la victoire avoit peu coûté & que la paix étoit faite ! AN. DE J. C. 1364.

Le premier soin du Doge, dont la piété égaloit les autres vertus, fut d'aller avec le Sénat dans l'Eglise de St. Marc rendre à Dieu de solemnelles actions de graces pour une victoire si importante & si prompte. Le Clergé, le peuple & les Prélats étrangers que la curiosité, la dévotion ou le hazard avoient attirés, s'y rendirent en foule. Après avoir chanté le *Te Deum* on fit une grande procession autour de l'Eglise & dans toute la ville.

Ce devoir de piété rempli, tout le monde se livra à la joie. « On ne finiroit pas, dit Pétrarque, si on » vouloit décrire les fêtes, les jeux, les spectacles donnés à cette occasion. Ce qu'il y eut de plus admirable, c'est que dans ces réjouissances du peuple » qui sont ordinairement tumultueuses il n'y eut ni » désordre, ni confusion, ni querelles. Ce n'étoit que » transports de joie, d'union & d'amour. La magnificence régnoit dans la ville ; mais sans en exclurre » la modestie & la sobriété, qui paroissoit lui faire » la loi au milieu même de son triomphe. *Ibid.*

J'ai cru devoir m'étendre un peu sur ces fêtes, parce que j'en ai trouvé la relation dans une lettre que Pétrarque écrivit à son ami Pierre de Bologne, qu'une maladie empêcha d'en être le spectateur. Il dit qu'elles furent terminées par deux especes de jeux nouveaux

AN. DE J. C. 1364.

qu'il ne peut pas nommer, parce qu'ils n'ont pas de nom latin, mais dont il donne la description, qu'on ne sera peut-être pas fâché de trouver ici.

Ibid.

» Ce sont des jeux équestres. Dans le premier les » Cavaliers, courant l'un après l'autre avec des lances, des boucliers & des drapeaux de soie présentent l'image d'un fait de guerre. Le second est une » espece de combat : les Cavaliers armés de toute » piece courent l'un contre l'autre & se frappent de » la lance : dans le premier on peut étaler de l'adresse » & de la grace sans peril : dans le second il y a autant de peril que d'adresse. Je ne sais pas pourquoi » les François l'appellent *HASTILUDIUM*, *jeu de lance.* » Ce nom conviendroit mieux au premier, qui n'est » réellement qu'un jeu (*a*).

„ Le théatre de ces deux spectacles fut la place de „ saint Marc, qui n'a pas son égale dans le monde, si „ je ne me trompe, devant cette façade de l'Eglise „ qui est tout or & tout marbre. Dans le premier, aucun étranger ne fut admis : vingt-quatre jeunes gens „ de la ville, distingués par leur naissance, leur figure „ & leurs richesses voulurent en avoir tout l'honneur (*b*). Ils firent venir de Ferrare, pour les dresser „ & les conduire dans cet exercice qui demande beaucoup de précision & une grande harmonie, Thomas Bambasi, qui joue à Venise le rôle que Roscius „ jouoit à Rome ; il m'est aussi cher que Roscius „ l'étoit à Ciceron (j'ai dit ce mot en passant pour

(*a*) Je ne vois dans nos anciens Auteurs Gaulois qui parlent de Chevalerie aucune trace de ce jeu, & je ne sais quel nom lui donner. Il ressemble plutôt à nos Carrousels.

(*b*) Sabellico dit qu'ils en firent tous les frais & qu'il leur en coûta à chacun cinq cens ducats.

Digitized by Google

„ le faire connoître à la poſtérité, ſi elle a quelque „ confiance en moi) [*a*]. AN. DE J. C. 1364.

„ Quel plaiſir de voir cette jeune nobleſſe toute brillante „ d'or & de pierreries, courir ſur des chevaux „ magnifiquement harnachés, qui ne touchoient pas „ du pied à terre. Vous auriez dit que c'étoit des „ Anges qui voloient. Quand l'un approchoit du terme, l'autre partoit de la barriere, un troiſieme „ ſe préparoit à entrer dans la lice. Par cette alternative continuelle dirigée avec beaucoup d'ordre „ à intervalles égaux, ils formoient une eſpece de „ cercle & de courſe réglée qui ſe renouvelloit ſans „ ceſſe & ne finiſſoit jamais. Ce ſpectacle dura pluſieurs jours ſans autre prix que l'honneur Les vingt-„ quatre ſe comporterent tous à-peu-près également, „ de façon qu'ils étoient tous vainqueurs & il n'y „ avoit point de vaincus.

» Il n'en fut pas de même dans l'autre jeu : comme » il y avoit du peril & que les étrangers y furent admis, on propoſa deux prix. Le premier étoit une » couronne d'or & de pierreries. Le ſecond un baudrier » d'argent bien travaillé [*b*]. On envoya par-tout un » cartel en ſtyle militaire & en langue vulgaire ſcellé » de la Bulle Ducale, pour inviter les Chevaliers à ce » tournoi. Il en vint de tous les pays attirés par l'honneur, l'émulation & la confiance en ſes forces. On » y vit des Seigneurs Anglois de la plus grande diſtinction, quelques-uns même parents du Roi. Fiers d'une » victoire qu'ils venoient de remporter [*c*], ils étoient

(*a*) Pétrarque lui donna une preuve de ſon amitié dans ſon teſtament en lui léguant ſon lut.

(*b*) Les Hiſtoriens de Veniſe diſent que le premier prix étoit une chaîne d'or de 360 écus ; le ſecond une épée d'argent.

(*c*) Je ne ſais quelle eſt cette victoire

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1364.

» depuis peu arrivés à Veniſe, où une grande expédi-
» tion maritime les avoit attirés, & ils ſe préparoient
» à la mer.

Le ſpectacle commença le 4. d'Août & dura quatre jours avec une célébrité ſans égale : depuis la fondation de Veniſe on n'avoit rien vu de pareil. Le premier prix fut adjugé à un citoyen de la ville * par un conſentement unanime du Doge, des Sénateurs & des gens de guerre, à la tête deſquels il faut placer le Commandant de l'armée à qui on devoit la victoire. Un Gentilhomme Ferrarois * remporta le ſecond prix. Quelques Hiſtoriens de Veniſe diſent que Pierre de Luſignan Roi de Chypre joûta avec Jacques del Verme fils de Luchin ; mais il eſt certain que ce Prince étoit alors en France & qu'il n'arriva à Veniſe que le onze Novembre.

* Moroſini l'appelle Paſqualin Minuto.

* On ne le nomme pas. Moroſini, Doglioni, Sabellico.

» Le Doge à la tête du Sénat étoit placé dans une
» tribune de marbre au-deſſus du veſtibule de l'Egliſe,
» où l'on voit ces quatre chevaux d'or & de bronze,
» ouvrage antique d'une très-belle forme. Quel qu'en
» ſoit l'ouvrier [on diroit qu'ils battent des pieds &
» qu'ils vont hennir] (*a*). La tribune étoit couverte
» de courtines de ſoie de différentes couleurs pour ga-
» rantir du ſoleil couchant. A droite on avoit élevé
» un amphithéatre où quatre cent Dames choiſies dans
» la fleur de la nobleſſe, diſtinguées par leur beauté

que les Seigneurs Anglois venoient de remporter, *recenti victoriâ exultantes*. L'expédition maritime qui les avoit attirés à Veniſe étoit la croiſade que le Roi de Chypre étoit venu ſolliciter & pour laquelle il s'embarqua avec eux l'année ſuivante.

(*a*) Ces chevaux qu'on attribue à Lyſippe furent envoyés par Tiridate, Roi d'Armenie, à Neron. Attelés à un char du ſoleil, ils décorerent l'arc de triomphe de ce Prince. Conſtantin les fit porter à Conſtantinople dans l'Hippodrome. Les Vénitiens les firent venir à Veniſe peu de temps après la priſe de Conſtantinople par les Latins, vers l'an 1208.

Digitized by Google

„ & leur parure, donnerent un ſpectacle raviſſant tant
„ que durerent les jeux ; elles y paſſoient la journée
„ & y prenoient leurs repas. AN. DE J. C. 1364.

„ Le Doge eut la bonté de me faire aſſeoir à ſa
„ droite (grande marque de diſtinction) j'aſſiſtai au
„ ſpectacle les deux premiers jours ; enſuite une occu-
„ pation que perſonne n'ignoroit, me ſervit de prétexte
„ pour m'en abſenter.

Il paroît par le recit de Pétrarque que Luquin del Verme étoit déjà revenu de Candie, puiſqu'il préſidoit aux joutes & adjugeoit les prix avec le Doge, &c. Rien de plus rapide que cette expédition ; ce qui mit le comble à ſa gloire, c'eſt que ſa victoire ne fut pas ſouillée par le ſang. Il pouvoit dire comme Céſar : *je ſuis venu, j'ai vu, j'ai vaincu.* Le débarquement des troupes ſe fit le 8 Mai & le 10, après un léger combat où les Inſulaires furent bien battus, la ville de Candie ſe rendit & l'Iſle entiere fut bientôt ſoumiſe. Une ſeule choſe ternit un peu l'éclat de cette victoire : les ſoldats de Luquin, comptant ſur le pillage que le Général leur avoit fait eſpérer, ſe débanderent en entrant dans la ville pour aſſouvir leur cupidité. Luquin ne put faire ceſſer le déſordre par ſa préſence & ſes menaces ; les mutins oſerent l'attaquer lui-même ; il fut obligé d'en venir aux mains avec eux, & après les avoir réduits à demander quartier, de punir ſévérement les plus coupables

Les relations des Hiſtoriens de Veniſe, s'accordent ſur ces faits avec la lettre de congratulation que Pétrarque écrivit à Luquin, dans laquelle il lui donne les titres ſuivants. *METELLUS LE CRETOIS OU SCIPION LE VÉRONOIS, CONSERVATEUR DES CITOYENS,* *Sen. l. 4. ep. 1.* Veniſe, 4 Juin.

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1364. *VAINQUEUR DES ENNEMIS, PUNISSEUR DES COUPABLES, RESTAURATEUR DE LA MILICE.*

» Tant de titres, lui dit-il, mériteroient la couron-
» ne civique & les honneurs du triomphe, ſi cet an-
» cien uſage ſubſiſtoit encore ; mais vous triomphe-
» rez dans les cœurs de ceux qui aiment la valeur
» & la vertu. Il n'eſt point de théatre plus auguſte
» que celui-là, & voilà le vrai Capitole. Ma lettre
» eſt courte ; mais conviendroit-il d'employer plus de
» temps à vous écrire que vous n'en avez mis à
» conſommer une ſi grande entrepriſe ?

Quelque temps après Luquin del Verme alla faire la guerre aux Turcs. Pétrarque lui écrivit qu'il n'approuvoit pas cette entrepriſe & qu'il étoit inquiet ſur ſon compte. Il n'avoit pas tort ; ce Général mourut d'une maladie vers le Pont Euxin & fut enterré à Conſtantinople. Je l'ai appris par une lettre que Pétrarque écrivit à Jacques del Verme ſon fils pour lui faire compliment ſur cette perte & l'exhorter à ſuivre les traces de ſon pere. Jacques del Verme ſuivit le conſeil de Pétrarque ; il fit de grands progrès dans l'art militaire & commanda avec ſuccès les armées des Seigneurs de Milan à qui il s'attacha.

Sen. l. 8. ep. 4. & 5.

Quelques jours après ces fêtes, Pétrarque écrivit une longue lettre à Boccace, que je crois devoir analiſer ici, parce qu'elle contient des choſes curieuſes qui peuvent ſervir à faire bien connoître Boccace & en même temps les mœurs & l'eſprit du ſiecle dans lequel il vivoit.

Sen. l. 5. ep. 3. Pétrarque parle d'abord des Jongleurs d'Italie, dont il nous donne une idée un peu différente de celle que nous avons des Troubadours Provençaux. Ceux-ci étoient

Digitized by Google

des Poëtes Muſiciens qui alloient dans les Cours des Princes ou dans les châteaux des grands Seigneurs chanter leurs louanges. Leurs chanſons étoient quelquefois ſatyriques. Ils s'amuſoient ſouvent à traiter différens ſujets & marioient leurs chants aux ſons de la harpe ou de quelque autre inſtrument. On les appelloit Troubadours ou Trouverres du mot provençal *Trobar*, qui veut dire *inventer*, parce qu'ils faiſoient eux-mêmes leurs compoſitions. AN. DE J. C. 1364.

Voici comment Pétrarque dépeint les Jongleurs d'Italie. « Ce ſont des gens qui ont peu d'eſprit, » beaucoup de mémoire & encore plus d'effronterie » & d'impudence. N'ayant rien en propre, ils ſe cou» vrent des dépouilles des autres, & vont dans les » Cours des Princes déclamer avec emphaſe des vers » en langue vulgaire qu'ils ont appris par cœur. Ils » ſe concilient par ce moyen les bonnes graces des » grands Seigneurs, qui leur donnent de l'argent, des » habits & leur font des préſens de toute eſpece.

» Ils vont chercher ces reſſources pour vivre chez » les meilleurs Auteurs, de qui ils les obtiennent à » force de prieres, quelquefois même à prix d'argent, » lorſque les beſoins de l'Auteur ou ſa cupidité le » rendent plus facile. J'ai eſſuyé ſouvent leurs impor» tunités ; ils viennent plus rarement à moi à pré» ſent, peut-être par égard pour mon âge, ou à cauſe » que mes études ſont changées ; peut-être auſſi ré» butés par mes refus ; car bien ſouvent excédé de » leurs demandes importunes, je les traite avec ri» gueur & ils me trouvent inflexible. Quelquefois » touché de la miſere du demandeur, de ſon humi» lité, je me laiſſe fléchir & j'emploie quelques heu-

Digitized by Google

An. de J. C. 1364.

» res de mon temps à tirer de mon esprit une pro-
» duction qui le fait vivre. J'en ai vu quelquefois par-
» tir nuds & misérables après avoir obtenu ce
» qu'ils desiroient de moi, revenir quelque temps
» après vêtus de soie, la bourse bien garnie, me re-
» mercier de les avoir tirés de la misere. Cela me
» touchoit au point, que, regardant ce que je fai-
» sois pour eux comme une espece d'aumône, je pre-
» nois le parti de ne plus refuser ; mais l'ennui &
» l'importunité me faisoient bientôt changer d'avis.

» Je dis un jour à quelques-uns de ces demandeurs :
» vous venez toujours à moi ; pourquoi ne vous
» adressez-vous pas quelquefois à d'autres, à Boccace
» par exemple ? Ils me répondirent qu'ils l'avoient fait
» souvent & toujours sans succès. Comme je leur pa-
» rus surpris qu'un homme aussi prodigue de son bien
» fût aussi avare de ses vers, ils ajouterent que Boc-
» cace avoit brûlé tous les vers qu'il avoit faits en
» langue vulgaire. Plus surpris qu'auparavant, je leur
» en demandai la raison. Ils me répondirent qu'ils
» l'ignoroient ; mais il y en eut un qui me dit : je
» je crois que Boccace attend que son esprit soit mûri
» par l'âge pour corriger les productions de sa jeu-
» nesse. Mais, lui dis-je, pourquoi donc les brûler
» s'il veut les corriger ?

» Etant à Venise j'en parlai à notre ami Donat, qui
» me dit : dès sa plus tendre jeunesse, Boccace a
» beaucoup écrit en langue vulgaire ; c'étoit son plus
» grand plaisir ; mais quand il eut lu ce que vous
» aviez fait dans cette langue, son ardeur se refroidit
» tellement que, non-seulement il cessa d'écrire, mais
» même il jetta au feu les vers qu'il avoit faits, les
trouvant

Digitized by Google

» trouvant trop inférieurs aux vôtres.

An. de J. C. 1364.

Après avoir fait cette narration, Pétrarque dit à Boccace : « Cela eſt équivoque & peut être interpreté » différemment ; rentrez en vous-même & dites-moi » ſi c'eſt par modeſtie ou par orgueil que vous l'avez » fait. Je crains bien que cette modeſtie apparente ne » ſoit un orgueil déguiſé. Quand même je vous pré- » céderois, moi qui ſerois bien content de marcher à » côté de vous ; quand même on vous préféreroit le » chef de notre langage vulgaire, n'y auroit-il pas » trop de préſomption à ne pouvoir s'accommoder » de la ſeconde ou de la troiſieme place & à voir » avec impatience deux ou trois de ſes concitoyens » au-deſſus de ſoi ?

Ibid.

Dante.

Il lui rappelle à propos de cela le jugement porté par un vieillard de Ravenne, aſſez bon juge ſur cette matiere qui donnoit le premier rang à Dante, le ſecond à Pétrarque, le troiſieme à Boccace.

» Si cette place ne vous convient pas, lui dit-il en- » ſuite, je vous offre la mienne ; mais s'il eſt bien » décidé que je doive l'occuper, bon gré, malgré » que j'en aie, ſeroit-il poſſible que vous fuſſiez ſi » fâché de me voir au-deſſus de vous & que vous » regardiez cela comme un opprobre ? Si c'eſt là vo- » tre façon de penſer, vous m'avez trompé ; je vous » croyois plus de modeſtie & d'amitié pour moi. Quand » on aime bien, on place au-deſſus de ſoi les gens » qu'on aime ; on deſire d'être ſurpaſſé par eux & » l'on s'en réjouit quand cela arrive. Ne vous ai-je » pas entendu dire à vous-même que mon nom vous » étoit plus cher que le vôtre ?

» Cherchons donc le véritable motif qui a pu vous

AN. DE J. C. 1365.

„ déterminer à livrer au feu les productions de votre esprit ; je crois l'avoir deviné. N'est-ce pas pour „ les soustraire à une génération frivole, orgueilleuse, „ méprisante, qui n'entend rien & qui gâte tout ? J'approuve cette indignation noble & bien placée. J'ai „ voulu traiter de même mes poésies vulgaires & je „ l'aurois fait si leur publication n'avoit pas rendu la „ chose inutile. Il m'est venu aussi une idée bien opposée ; c'étoit de me livrer totalement au style vulgaire, parce que comme il a été défriché depuis „ peu, il me paroissoit susceptible de nouvelles richesses, au lieu que le latin en prose & en vers a „ été porté à un point de perfection auquel on ne „ peut rien ajouter. Dans cette idée j'assemblai des „ matériaux pour un grand édifice. Jettant ensuite quelques regards sur un siecle plein d'orgueil & d'ignorance, voyant que je perdrois mon temps, que mes „ vers seroient déchirés par le peuple, j'abandonnai „ ce projet.

„ Siecle obscur & sans gloire ! tu t'avises de mépriser l'Antiquité ta mere, l'inventrice de tous les „ arts ! Tu oses t'égaler à elle & même t'arroger „ la préférence sur elle ! Je ne parle pas du peuple „ qui ne mérite que du mépris ; des gens de guerre „ qui croient l'art militaire dans sa perfection au lieu „ qu'il est dans sa décadence ; qui font tout au hasard sans dessein ; qui vont à un combat parés comme pour une noce ; plus occupés de plaire à leurs „ maîtresses que de faire peur à leurs ennemis. Leur „ ignorance leur sert d'excuse. Je passe sous silence „ les Rois qui font consister la royauté dans l'or, „ la pourpre, le sceptre & le diadême, qui gouver-

„ nent les peuples tandis qu'ils ſont gouvernés par leurs
„ paſſions. La proſpérité les aveugle ; ils ne connoiſ-
„ ſent pas l'antiquité ; cela les rend excuſables. Mais
„ que peuvent alléguer pour leur juſtification les gens
„ de lettres, coupables de la même erreur ? Suivants
„ des guides obſcurs & inconnus, ils condamnent Pla-
„ ton & Ariſtote, ſe moquent de Socrate & de Py-
„ thagore, mépriſent Ciceron le Dieu de l'éloquence,
„ font peu de cas de Varron & de Seneque, trouvent
„ rude & groſſier le ſtyle de Tite-Live & de Salluſte.
„ J'entendis un jour un de ces gens-là critiquer Virgile
„ ſans ménagement. Je lui demandai le ſujet de ce
„ mépris. Bon, me dit-il avec un air de dédain, *il*
„ *abonde trop en copules.*

An. de J. C. 1365.

Nimis eſt in copulis.

Pétrarque termine cette lettre par le recit d'une converſation qu'il eut avec un de ces Philoſophes modernes, qui ne ceſſoit de blaſphêmer contre Jeſus-Chriſt & la doctrine de ſon Evangile.

„ Je cauſai, dit-il, avec lui dans ma bibliotheque,
„ & je m'aviſai, je ne ſais à propos de quoi de citer
„ quelques paſſages des livres ſaints. Il me dit en
„ écumant de rage & fronçant le ſourcil : gardez
„ pour vous vos Docteurs de l'Egliſe ; pour moi je
„ ſais qui je dois ſuivre. Vous parlez, lui dis-je, com-
„ me l'Apôtre St. Paul ; il ſeroit à ſouhaiter que vous
„ penſaſſiez comme lui. Votre St. Paul, me répon-
„ dit-il, eſt un fol & un ſemeur de paroles. Il eſt
„ vrai, repris-je, que la ſemence qu'il a jettée a bien
„ réuſſi ; cultivée par ſes ſucceſſeurs, arroſée du ſang
„ des Martyrs, elle a produit une moiſſon abon-
„ dante. Alors il me dit avec un rire moqueur & un
„ air de pitié : ſoyez bon chrétien tant qu'il vous plaî-

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1364.

„ ra ; pour moi je ne crois rien de tout cela. Votre „ Paul, votre Auguſtin & tous les autres que vous „ vantez, n'étoient que des bavards. Ah ! ſi vous „ pouviez lire Averroes ! vous verriez combien il eſt „ ſupérieur à tous ces gens-là.

„ J'avoue que ce blaſphême me mit en fureur ; „ j'eus de la peine à me contenir. Allez, lui dis-je „ avec colere, tenir ailleurs de pareils propos & le „ prenant par ſon manteau, je le mis dehors plus ru- „ dement que mon caractere ne le comporte. Il y a „ je ne ſais combien de gens de cette eſpece, dont „ rien ne peut réprimer l'audace ; ni le reſpect dû à „ Jeſus-Chriſt, ni la crainte des ſupplices ; la priſon, „ le feu, les Inquiſiteurs armés ; rien ne fait impreſ- „ ſion ſur eux.

„ Voilà, mon cher ami, quels ſont les gens avec „ qui nous vivons & qui nous jugent. Vuides de ſcience „ ils ſont pleins de préſomption ; peu contens d'avoir „ perdu les livres des Anciens, ils inſultent leurs „ manes : avides de nouveautés, ils s'attachent à de „ nouveaux Docteurs, répandent des doctrines nou- „ velles & mépriſent tout ce qui eſt ancien. Si vous „ avez voulu brûler vos vers pour les ſouſtraire au „ jugement de ces gens-là ; je ne puis qu'approuver „ le motif ; je l'ai fait moi-même & je voudrois avoir „ brûlé tous mes ouvrages. Nous ne pouvons pas eſ- „ pérer dans la poſtérité de meilleurs Juges. La li- „ cence croît tous les jours, & le nombre de ces „ Philoſophes augmente : les écoles, les places, les „ rues en ſont pleines.

J'ai traduit cette lettre preſque toute entiere, parce qu'elle contient bien des choſes qu'on pourroit,

Digitized by Google

ce me ſemble, appliquer à notre ſiecle. Elle prouve que tous les ſiecles ſe reſſemblent, que les hommes ſont toujours à peu près les mêmes pour le fond des choſes & qu'ils ne différent que par les manieres, les dehors, & certains uſages. AN. DE J. C 1365.

Peu de temps après avoir écrit cette lettre, Pétrarque quitta Veniſe pour aller paſſer l'automne à Pavie. Galeas Viſcomti faiſoit ſon principal ſéjour dans cette ville, où il bâtit en peu de temps *un palais immenſe & d'une ſtructure admirable* (*a*). Corio prétend que ſa femme & ſes amis l'engagerent à quitter Milan, pour ſe mettre à l'abri des folies de Barnabé ſon frere, qui étoit capable de tout.

Pétrarque revint enſuite paſſer l'hyver à Veniſe juſqu'au Carême, où il alla à Padoue, ſuivant ſon uſage, deſſervir ſon Canonicat. Ce fut alors que la ville de Florence, voulant rappeller dans ſa patrie un ſujet qui lui faiſoit tant d'honneur, imagina de demander au Pape pour lui un Canonicat de Florence ou de Fieſoli. Voici la lettre qu'elle lui écrivit à ce ſujet. Elle eſt datée du 8 Avril. *Tabul. R. P. Flor.*

„ Pour l'honneur de notre ville deſirant de faire reve-
„ nir dans ſa patrie un homme d'un grand ſavoir plein de
„ mérite & de vertus, l'illuſtre François Petracchi, hono-
„ rable citoyen de Florence, qui habite depuis long-
„ temps des pays étrangers, nous avons recours à Votre
„ Sainteté Apoſtolique, & la ſupplions très-humblement
„ de vouloir bien lui donner un Canonicat de Florence
„ ou de Fieſoli pour l'engager à revenir dans notre
„ ville, & le mettre en état d'y réſider avec hon-

(*a*) Ce palais commencé le 27 Mars 1361 fut fini dans l'eſpace de ſept ans : choſe incroyable, dit Corio, qui le regardoit comme le plus bel édifice qu'il y eût dans le monde. *Corio, hiſt. di Mil.*

AN. DE J. C. 1365.

„ neur. Nous nous flattons qu'elle voudra bien, ayant „ égard à sa réputation & à notre recommandation, „ le préférer aux Chanoines qui ont des expectatives „ dans ces Eglises.

Scip. Amm. T. 1. l. 10. fol. 951.

Scipion Ammirato fait sur cela une réflexion fort juste. " Quoi, dit-il, cette République qui dépense „ avec tant de profusion dans toutes les occasions „ qui peuvent lui porter honneur ou profit ; dans „ celle-ci où il s'agit de donner de quoi vivre à un „ de ses citoyens, capable d'illustrer un Royaume, „ & dont elle a confisqué les biens paternels, se „ contente de demander pour lui au Pape un Ca- „ nonicat ! Cette grande libéralité vis-à-vis d'un „ homme si illustre méritoit que le Pape & lui n'y „ eussent aucun égard. Tel est le sort ordinaire des „ gens de lettres.

Voilà en effet ce qui arriva. Pétrarque qui n'étoit pas content de sa patrie, se soucioit fort peu d'y aller faire le métier de Chanoine, & le Pape qui l'aimoit avoit d'autres vues sur lui. N'ignorant pas que Pétrarque desiroit au-dessus de tout un petit établis-

Sen. l. 9. ep. 2.

sement dans le Comtat, il lui donna un Canonicat à Carpentras. François Bruni lui écrivit pour lui demander comment il vouloit qu'on dressât les lettres exécutoires pour ce bénéfice. Dans ces entrefaites le bruit de sa mort se répandit à Avignon & y fit fortune. Le Pape ajoutant foi trop légerement à ce faux bruit, disposa non-seulement du Canonicat de Carpentras, mais même de celui de Padoue, de l'Archidiaconé de Parme & de quelques autres bénéfices que Pétrarque n'avoit plus, les ayant résignés long-temps auparavant en faveur de quelques amis indigens.

Digitized by Google

Ces bénéfices causerent de grands mouvemens à la Cour Romaine ; on y courut comme à une bonne proie. Le nom seul de Pétrarque en avoit donné une haute idée. Grand concours à la Daterie pour en faire expédier les provisions. *Ce qui m'en plaît*, dit Pétrarque, *c'est que ces vautours, ces corbeaux, qui cherchent leur vie dans la mort des autres, sont les dupes de leur avidité ; ils ont troqué leur or contre du plomb.* AN. DE J. C. 1365. *Sen. l. 3. ep. 6.*

Ce faux bruit de la mort de Pétrarque étoit venu d'Italie, où il s'étoit tellement accrédité que ses amis de Milan le pleurerent. La même chose arriva à Padoue qui est si près de Venise *qu'on auroit pu*, dit-il, *entendre mon dernier soupir, si j'y étois mort.* Cela se passa à la fin de 1363, ou au commencement de 1364. Je ne vois rien dans les lettres de Pétrarque qui ait pu donner lieu à ce bruit-là, si ce n'est une espece de gale dont il se plaint dans une lettre à Boccace : elle dura plusieurs mois & résista à tous les remedes que quelques Médecins de ses amis lui indiquerent. La démangeaison étoit si grande (s'il faut l'en croire) qu'il ne pouvoit pas se servir de ses mains pour écrire ; pas même pour porter les alimens à la bouche : il ne faisoit que se gratter. *Sen. l. 3. ep. 4.*

Je reviens à la lettre des Florentins, qui ne produisit alors aucun effet ; mais elle a induit en erreur les meilleurs Biographes de Pétrarque, qui ont renvoyé à cette année la restitution de ses biens paternels confisqués, & sa lettre d'actions de graces que j'ai placées dans leur véritable époque. Muratori, Bandini, la Bastie, Seraffi, &c.

Après Pâques Pétrarque revint à Venise où il fit peu de séjour. Il alla cette année à Pavie plutôt que l'année précédente & y passa tout l'été & l'automne

Digitized by Google

An. de J. C. 1365. entiere avec Galeas Viſcomti. J'ai tout lieu de croire que François de Broſſano ſon gendre y avoit du bien & que cela contribua beaucoup à lui faire faire de ſi longs ſéjours dans cette ville, indépendamment de ſon attachement au Seigneur Galeas, dont il fait toujours de grands éloges.

Scip. Ammir. ſtor. di Fir. T. 1. L. 20. Dans ces entrefaites Boccace fut chargé par ſa République d'une négociation auprès du Pape, qui lui fit faire le voyage d'Avignon ; voici à quelle occaſion. Le Pape ſe plaignoit de la République ; il diſoit qu'elle ne ſervoit l'Egliſe qu'en paroles & jamais en effet. Le Sénat ſenſible à ce reproche qui lui paroiſſoit injuſte, députa Boccace pour le juſtifier dans l'eſprit du Pape, & lui prouver qu'on lui avoit fait de faux rapports. Pour faire voir que les Florentins vouloient ſervir l'Egliſe réellement & de fait, il fut chargé de lui offrir cinq galeres bien armées pour ſon retour à Rome, & cinq cens gendarmes pour l'eſcorter quand il mettroit pied à terre ; que s'il lui plaiſoit venir à Florence, la ville lui ſeroit toujours ouverte & diſpoſée à lui obéir.

La République écrivit à François Bruni pour lui recommander Boccace & le prier de l'aider de ſes conſeils & de ſa faveur pour le ſuccès de ſa négociation. Les inſtructions de Boccace portoient de ſe conduire par les conſeils de Bruni & des *Maîtres de la Fraternité.*

Il partit de Florence le 20 Août, arriva à Avignon au commencement de Septembre & en repartit le 4 Novembre après avoir exécuté ſa commiſſion. Dès qu'il fut arrivé dans ſa patrie, il écrivit à Pétrarque une relation de ſon voyage, l'aſſurant qu'il auroit

roit été le voir à Pavie, si le temps, le chemin & les ordres de ses maîtres qui pressoient son retour le lui avoient permis. Dans cette lettre il lui parle des amis qui lui restoient à Avignon, de l'accueil qu'ils lui avoient fait, & sur-tout Philippe de Cabassole, Patriarche de Jerusalem, qui aussi-tôt qu'il vit Boccace, quoiqu'il ne le connût pas, lui sauta au col en présence du Pape & des Cardinaux, & après l'avoir tenu quelque temps étroitement embrassé, lui demanda avec empressement des nouvelles de son cher Pétrarque. AN. DE J. C 1365.

Voici la réponse que Pétrarque fit à Boccace.

Sen. l. 5. ep. 1. Pavie, 14. Décembre.

„ Ne pouvant pas venir me voir, vous avez bien „ fait de m'écrire. Depuis que j'ai appris que vous „ aviez passé les Alpes pour aller à la Babylone Oc„ cidentale, j'ai été inquiet jusqu'à ce que j'ai su vo„ tre retour. Connoissant les difficultés du voyage, „ le poids de votre corps & votre éloignement pour „ les affaires de cette nature, je n'ai pas passé un „ jour ni une nuit tranquille. Graces à Dieu, vous „ voilà de retour en bonne santé. Si vous n'étiez pas „ bien pressé, il vous étoit aisé de venir ici de Gê„ nes; c'étoit un voyage de deux jours; vous auriez „ vu une ville qui vous est peut-être inconnue, si„ tuée sur les bords du Tesin; les Anciens l'appel„ loient *Ticinum*, les Modernes la nomment Pavie.

„ Elle a été long-temps la capitale du Royaume des „ Lombards. L'histoire m'apprend que long-temps au- *Suet. in Aug.* „ paravant, Auguste y vint *observer* son beau-fils qu'il „ avoit envoyé en Germanie appaiser quelques trou„ bles: il vouloit exciter son courage, & s'il lui ar„ rivoit quelque malheur, être à portée d'aller à son

AN. DE J. C. 1365.

„ ſecours avec toutes les forces de l'Empire & la ma-
„ jeſté de ſon nom. Vous auriez vu l'endroit où le
„ chef des Carthaginois remporta la premiere vic-
„ toire contre nos Généraux. Quoique cette ville ſoit
„ très-ancienne, il n'eſt pas queſtion d'elle avant la
„ ſeconde guerre punique ; il me ſemble même que
„ Tite-Live ne parle que du fleuve & ne dit rien
„ de la ville. Vous auriez vu dans le même Temple
„ le tombeau de St. Auguſtin, dont le corps y a été
„ porté de Sardaigne par le Roi Luitprand (*a*) &
„ celui de Severin Boëce exilé & mort dans cette
„ ville (*b*). Ne ſeriez-vous pas tenté d'être enſeveli
„ auprès de deux hommes ſi ſavants & ſi ſaints ?
„ Vous auriez vu une ville ſituée au milieu de la Gaule
„ Ciſalpine ſur le penchant d'un lieu élevé, d'où elle
„ ſemble faire la loi ; ſes groſſes tours s'élevent juſ-
„ qu'au ciel. D'un côté on voit les cimes des Al-
„ pes & de l'autre les collines verdoyantes de l'A-
„ pennin. Il n'y a point de ſituation plus ouverte &
„ plus agréable, ni un air plus pur. J'y ai paſſé trois
„ étés ſans preſque ſentir la chaleur, tempérée par
„ des pluies fréquentes & des vents frais ; on n'y
„ entend preſque jamais gronder le tonnerre.

„ Le Teſin baigne le bas des murailles de cette ville.
„ Ce fleuve empreſſé de méler ſes eaux à celles du
„ Pô coule rapidement ; il reſſemble beaucoup à la
„ Sorgue ; mais il eſt plus grand, plus chaud en été,
„ plus froid en hyver. Ses deux rives ſont jointes par
„ un pont de pierre d'un ouvrage admirable. Il eſt

(*a*) Cette tranſlation ſe fit l'an 722. On ne ſavoit plus où étoit ce corps ; mais on le trouva ſous le pontificat de Benoit XIII. qui ordonna à Mr. Fontanini d'en publier la découverte.

(*b*) Conſul Romain, célebre par ſa ſcience, ſon éloquence, ſa piété & ſes malheurs. Theodoric Roi des Goths lui fit couper la tête. C'eſt un trait d'hiſtoire connu.

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1365.

„ bâti de briques & en partie revêtu de marbre. „ Couvert, il ſert de promenade. Vous auriez vu au „ milieu de la place une ſtatue de bronze doré qu'on „ dit avoir été enlevée à Ravenne (*a*). Les gens de „ l'art aſſurent qu'il n'y en a nulle part de plus „ belle. Enfin vous auriez admiré au haut de la ville „ ce palais immenſe que Galeas Viſcomti le mineur, „ Seigneur de Milan & de pluſieurs autres villes vient „ de faire bâtir (*b*). C'eſt un homme ſupérieur aux „ autres en pluſieurs choſes ; mais pour la magnifi- „ cence des bâtimens il eſt ſupérieur à lui-même. Si „ l'amour que j'ai pour ce maître ne m'aveugle pas, „ vous auriez trouvé ce palais très-noble & je vous „ aurai fait voir ici bien des choſes qui vous auroient „ plu, à commencer par moi. J'avoue que toutes „ ces beautés m'attachent & me retiennent ici : ce- „ pendant je ſuis prêt à partir ; mes affaires m'appel- „ lent ailleurs ; mais je compte y paſſer encore quel- „ ques étés, ſi la deſtinée me les accorde.

„ Puiſque les difficultés du chemin, la défiance de „ vos forces, les ordres de votre patrie, ne vous „ permettoient pas de venir me voir, j'aurois voulu „ du moins que vous euſſiez rendu viſite à mon ami „ l'Archevêque de Gênes, avec qui j'ai vécu depuis „ l'enfance dans la plus grande union. Vous auriez „ vu un homme dont le corps eſt foible, & l'eſprit „ plein de vigueur. C'eſt un grand hôte dans une „ maiſon caduque ; vous en conviendriez ſi vous le

(*a*) Statue équeſtre de petite manière, qu'on prétend être celle de Marc-Aurele-Antonin. Les Lombards l'enlevèrent de Ravenne où elle étoit. On l'appelle à Pavie *le Regiſole*.

(*b*) C'eſt la citadelle. Elle étoit flanquée de quatre groſſes tours, dont il ne reſte plus que les deux qui ſont du côté de la ville. Mr. l'Abbé Richard ſe trompe quand il dit que cet édifice fut bâti par Jean Galeas Viſcomti, Duc de Milan. La note précédente eſt tirée de ſes mémoires.

Digitized by Google

» connoiſſiez. Pour tout dire en un mot, c'eſt un
AN. DE J. C. 1365. » *bon homme* ; choſe rare dans tous les temps, mais
» encore plus dans notre ſiecle.

» Je vous félicite d'avoir vu le petit nombre d'a-
» mis que la mort m'a laiſſés dans cette vilaine Ba-
» bylone, & ſur-tout mon cher pere Philippe de Ca-
» baſſole, Patriarche de Jeruſalem, homme qui n'eſt
» pas inférieur à ſon titre & même à un autre plus
» grand, où ſon mérite pourroit bien l'élever. Vous
» dites qu'il demande vivement mon traité de la vie
» ſolitaire que je fis à Vaucluſe & que je lui dé-
» diai. Rien de plus juſte que cette demande ; mais
» depuis que j'ai mis la derniere main à cet ouvra-
» ge, il ne m'a pas été poſſible de le faire mettre
» au net pour pouvoir le lui envoyer. Vous ſavez
» ce que c'eſt que les copiſtes ; on ne peut pas en
» venir à bout ; ils déſeſpérent les bons Auteurs. Soit
» ignorance, négligence ou mépris, ils écrivent toute
» autre choſe que ce qu'on leur a donné à copier.
» Je l'ai remis en partant à un Prêtre ; on me mande
» qu'il eſt fini ; dès que je l'aurai reçu, je l'envoye-
» rai tel qu'il ſera.

Pétrarque tint parole. Quelque mois après voyant à Veniſe Sacromore de Pomieres, qui lui demanda ſes commiſſions pour Avignon, il lui donna le traité
Ed. Baſ. fol. 223. de la *Vie ſolitaire* pour remettre à Philippe de Cabaſſole, avec une lettre, qu'on imprime à la tête comme une eſpece d'épitre dédicatoire. Elle eſt datée du 8 Juin 1366.

Ce Prélat écrivit à Pétrarque pour le remercier de ſon livre, dont il fait les plus grands éloges. Il l'aſſure que le Pape & le Cardinal Gui de Bologne,

Digitized by Google

Evêque de Porto, le demandoient ; que l'Archevêque d'Embrun & l'Evêque de Lisbonne (*a*) l'avoient lu avec plaiſir & en diſoient beaucoup de bien. Pour lui il en faiſoit tant de cas, qu'il ſe le faiſoit lire quand il étoit à table. AN. DE J. C. 1365. *Sen. l. 15. ep. 1.*

» Vous avez des yeux de linx, lui répondit Pétrarque ; mais votre amitié pour moi vous aveugle ; » elle ne ſe dément jamais. Vous donnez à mon livre » des éloges qu'il ne mérite pas. Il n'a de bon que » le nom qui eſt à la tête. Comment voulez-vous que » je croie que le Pape & l'Evêque de Porto le de- » mandent avec empreſſement ; que l'Archevêque » d'Embrun & l'Evêque de Lisbonne l'ont lu avec » avidité ? Je ſais que le premier a beaucoup d'eſprit. » Je connois le ſecond par la rénommée & encore » mieux par vos lettres, qui font bien plus d'im- » preſſion ſur moi. Ce ſont des Prélats qui ont beau- » coup de ſavoir & de diſcernement. Que voulez-vous » que je vous diſe ? Je crois que vous viendrez à bout » de me faire eſtimer mes ouvrages même, que j'ai » mépriſés juſqu'à préſent : car comment imaginer » que de ſi grands eſprits ſe trompent dans leur ju- » gement ? Cela va me donner de la confiance & de » l'émulation. *Sen. l. 6. ep. 6.* Pavie, 8. Août.

Pétrarque partit de Pavie à la fin de Décembre. Il alla d'abord à Padoue, d'où il écrivit à Avignon une lettre bien ſinguliere, ſi elle eſt vraie ; mais elle me paroît très-ſuſpecte, quoiqu'on la trouve à la fin de l'édition de Baſle & dans un recueil de choſes mêlées qu'Antoine-François Doni fit imprimer à Floren-

(*a*) Il s'appelloit Pierre. Il fut cette année Nonce du Pape auprès de l'Empereur. *Od. Rain.*

An. de J. C. 1365.

ce l'an 1547. Elle eſt datée de Padoue le 4 Janvier 1366 & adreſſée à Leonard Beccamuggi.

Edit. Baſil. in fine.

» Ne vous ai-je pas toujours dit que le Pape ne » feroit rien de tout de ce qu'il avoit promis? J'ai » un talent qu'on ne connoît pas ; je ſuis devin & » je le ſerai toujours à l'égard des Papes. Une longue » expérience m'a appris à les connoître, & plût-à- » Dieu que le peuple chrétien les connût auſſi-bien » que moi ! les choſes de ce monde iroient mieux qu'el- » les ne vont.

Pluſieurs choſes concourent à me rendre cette lettre ſuſpecte. 1°. Quoique nous ayons vu Pétrarque parler des ſouverains Pontifes & de leur Cour avec beaucoup trop de liberté, cependant je ne le crois pas capable d'avoir parlé ſur ce ton du Pape Urbain V. pour qui il avoit la plus haute eſtime & la plus grande vénération. 2°. Le recueil de Doni, où l'on trouve cette lettre, contient pluſieurs pieces apocryphes. Dans l'édition de Baſle, elle eſt imprimée comme un hors d'œuvre. 3°. Pétrarque y parle à Leonard Beccamuggi comme à un ami pour qui il a beaucoup de confiance : or dans un grand nombre de ſes lettres qui m'ont paſſé par les mains, il ne fait jamais mention de cet ami. 4°. Cette lettre eſt en langue vulgaire ; Pétrarque écrivoit toujours en latin. 5°. L'Italien dans lequel elle eſt écrite, n'eſt pas l'Italien du quatorzieme ſiecle. Je m'en rapporte ſur cela aux gens de lettres d'Italie, & je leur demande s'ils croient que cette lettre eſt de Pétrarque.

Quoiqu'il en ſoit, Pétrarque arriva à Veniſe le 24. Janvier. Le lendemain matin Donat vint le voir & lui apprit la mort tragique de Leon Pilate. On

Digitized by Google

a vu que ce Grec inquiet & volage, qui ne ſe trouvoit bien nulle part, & qui déclamoit ſans ceſſe contre l'Italie & les mœurs des Latins, s'étoit obſtiné à partir de Veniſe, malgré toutes les repréſentations & les inſtances de Pétrarque. AN. DE J. C. 1365.

A peine eut-il mis le pied dans la Grece, qu'il écrivit à Pétrarque *une lettre plus longue & plus ſale que ſa barbe & ſa chevelure* (*a*), dans laquelle il élevoit l'Italie juſqu'aux cieux, diſoit beaucoup de mal de la Grece & maudiſſoit Byſance. Il finiſſoit par demander à Pétrarque une lettre de recommandation pour l'Empereur de Conſtantinople, l'aſſurant qu'il étoit auſſi-bien auprès de lui qu'auprès de l'Empereur Romain.

Quoique Pétrarque n'eût pas daigné faire réponſe à cette lettre, le Grec qui ſoupiroit après l'Italie, & ne pouvoit ſouffrir le ſéjour de Conſtantinople, lui écrivit encore pluſieurs fois pour l'engager à le faire revenir; il avouoit ſon tort & prioit qu'on le pardonnât. Pétrarque qui connoiſſoit ſon inconſtance naturelle & le trouvoit trop vieux pour changer, avoit été inexorable, d'accord en cela avec Boccace, & ne lui avoit point fait de réponſe. *Sen. l. 5. ep. 4.* *Sen. l. 6. ep. 1.*

„ Ce Grec qui ſeroit utile à nos études, diſoit „ Pétrarque, ſi ce n'étoit pas une bête féroce, ne „ ſera jamais rappellé par moi. Il eſt juſte qu'un hom„ me, qui étant dans la miſere, a foulé aux pieds „ les délices de Florence, traîne une vie miſérable à „ Byſance, & qu'après avoir vieilli dans les forêts „ d'Hemonie il ſoit la pâture des vers grecs. Qu'il „ aille, s'il veut, avec ſa barbe, ſon manteau & ſes

(*a*) Barbâ & crinibus ſuis horridior majorque epiſtola. *Sen. l. 3. ep. 5.*

Digitized by Google

An. de J. C. 1365.

„ mœurs, garder le labyrinthe de Crete, où je sais „ qu'il a passé plusieurs années.

Malgré ce silence obstiné de ses patrons, l'inquiétude & le mal-aise firent partir Leon de Constantinople. Persuadé que Pétrarque & Boccace le reverroient encore avec plaisir, ou que du moins ils ne lui fermeroient pas l'entrée de leur maison, il s'embarqua sur un vaisseau qui faisoit voiles pour Venise. Ayant passé sans accident le Bosphore, la Propontide, l'Hellespont, la mer Egée & Ionique, il étoit entré heureusement dans la mer Adriatique, lorsqu'il s'éleva tout-à-coup un ouragan terrible. Pendant que tout le monde étoit en mouvement dans le vaisseau pour faire la manœuvre nécessaire, le Grec épouvanté se fit attacher à un mât, où un coup de tonnerre ayant mis le feu aux antennes & aux voiles, le consuma dans un instant. Tous ceux qui étoient dans le vaisseau furent saisis d'effroi; mais personne ne souffrit: le tronc informe & à demi rôti de ce misérable Grec fut jetté dans la mer & dévoré par les poissons d'Italie, au lieu de servir de pâture aux vers de Grece à qui Pétrarque l'avoit destiné.

Pétrarque, plus touché qu'il n'auroit cru l'être de la fin tragique de Leon Pilate, écrivit sur le champ à Boccace pour lui en faire part. " Ce malheureux, „ lui dit-il, est sorti de ce monde plus tristement en- „ core qu'il y étoit entré; je ne crois pas qu'il y „ ait vu un seul jour serein. Sa physionomie sombre sembloit annoncer sa catastrophe. Je ne sais „ comment quelques étincelles de l'esprit poétique „ avoient pu pénétrer dans une ame aussi ténébreuse. „ Ses hardes & ses livres ne sont pas perdus; je ferai

Sen. l. 6. ep. 1. Venise, 25. Janvier.

„ ferai chercher ſi on n'y trouvera pas un Euripide, „ un Sophocle & les autres livres qu'il m'avoit promis. AN. DE J. C. 1366.

On voit par cette lettre tous les mouvemens que Pétrarque ſe donnoit pour raſſembler les bons Auteurs Grecs. Il avoit prié Boccace de lui envoyer la traduction d'Homere faite par Leon Pilate, pour en faire faire une copie. Elle étoit écrite de la main de Boccace, qui y avoit travaillé avec ſon maître, & il l'envoya à Pétrarque, qui la reçut au commencement de cette année. Le manuſcrit comprenoit l'*Iliade toute entiere & une partie de l'Odiſſée* (*a.*) Pétrarque fut étonné de ne pas recevoir l'Odiſſée entiere comme l'Iliade. Sans doute Leon Pilate n'y avoit pas mis la derniere main.

Quel plaiſir pour Pétrarque, quand il reçut cet Homere latin, après lequel il ſoupiroit depuis ſi longtemps ! Il prétend que tous les Auteurs Grecs & Latins qui étoient dans ſa bibliotheque, enchantés de ce nouvel hôte, le reçurent avec des tranſports de joie. *Sen. l. 6. ep. 2.*

Dans cette lettre où Pétrarque accuſe à Boccace la reception de l'Homere Latin, il le raſſure ſur la crainte qu'il lui avoit témoignée, que ſon attachement pour les Viſcomti & la cour qu'il leur faiſoit ne le rendiſſent eſclave.

„ Soyez tranquille, lui dit-il, j'ai toujours été le „ plus libre de tous les hommes, dans le temps mê- „ me que je paroiſſois ſoumis au joug le plus dur. „ Je ne commencerai pas à être eſclave dans ma „ vieilleſſe, & mon eſprit ſera toujours libre, quoi- *Ibid.*

(*a*) Iliadem totam Odiſſeæ partem . . . Miror quod illam totam, hujus partem miſeris; ſed fortaſſe integram non habebas. *Sen. l. 5. ep. 1.*

An. de J. C. 1366.

» que mon corps ſoit ſoumis à un maître ou à plu-
» ſieurs comme vous. Il me ſemble qu'il vaut mieux
» vivre ſous les loix d'un tyran, que d'avoir pour
» maître un peuple tyran.

Cette année, dans le mois de Février, il y eut une grande joie dans la maiſon de Pétrarque à Veniſe. Françoiſe ſa fille, femme de François de Broſſano, accoucha d'un garçon, que Donat tint ſur les fonts de baptême, & à qui on donna auſſi le nom de François. Elle avoit déjà une fille, dont je n'ai pu découvrir la date de la naiſſance ; mais je conjecture qu'elle naquit au plus tard l'an 1363. Si la choſe méritoit d'être diſcutée, j'en donnerois de bonnes raiſons.

Pétrarque ne recevoit pas une lettre d'Avignon qui ne contînt de grands éloges du ſaint Pontife qui tenoit alors le timon de l'Egliſe. Il n'en voyoit revenir perſonne qui ne lui confirmât ce qu'on lui avoit écrit. Philippe de Cabaſſole ſur-tout, dont le ſuffrage faiſoit beaucoup d'impreſſion ſur lui en mandoit des merveilles. Toute l'Egliſe rétentiſſoit des louanges qu'on donnoit à ce grand Pape. On ne parloit que de ſon eſprit, de ſon éloquence, de ſa piété, de ſon amour pour la juſtice, de ſon zele pour la diſcipline, de ſon goût pour les gens de bien, & de ſon averſion pour les méchans.

Les commencemens de ſon Pontificat furent ſignalés par les Réglemens les plus ſages. Il commença par renvoyer dans leurs Egliſes tous les Prélats courtiſans qui ſuivoient la Cour. *Fort bien*, dit ſur cela Pétrarque ; *car que ſeroit-ce, ſi l'on voyoit les matelots quitter les rames & les cordages, abandonner la*

Sen. l. 7. ep. 1.

manœuvre pour venir ſur la poupe entourer le pilote & le troubler dans ſes fonctions. AN. DE J. C. 1366.

Il réprima enſuite l'avidité des Eccléſiaſtiques en les obligeant de ſe contenter d'un ſeul bénéfice, au moins d'un petit nombre. *Rien de plus juſte*, dit encore Pétrarque ; *n'eſt-il pas honteux de voir des hommes ſans mérite regorger de richeſſes mal acquiſes & raſſaſiés juſqu'au dégoût, pendant que des gens qui valent beaucoup mieux qu'eux meurent de faim ?* *Ibid.*

Il crut auſſi devoir étendre ſes ſoins à la réformation du luxe dans les habits des Clercs & des Religieux. Les Moines noirs avoient imaginé de placer ſur leurs capuchons des bonnets hauts & recourbés, qu'on appelloit cornettes (*a*). Un des Biographes d'Urbain dit qu'il leur défendit de les porter, & que ſes Officiers avoient ordre de les arracher par force quand ils en voyoient dans le Palais.

Pétrarque entre dans un aſſez grand détail ſur les modes ridicules de ſon ſiecle pour les habillemens que le Pape s'attacha à réformer. *Qui pourroit voir de ſens froid*, dit-il, *des ſouliers cornus* (*b*), *des têtes avec des aîles, des chevelures en queue, des fronts d'hommes ſillonnés de ces aiguilles de tête d'yvoire que les femmes mettent dans leurs cheveux ; des ventres comprimés par des reſſorts (eſpece de tourment qu'on faiſoit ſouffrir aux Martyrs)* ? *Ibid.*

Il auroit voulu que ce grand Pape eût étendu cette réforme ſur les habits de tout le monde ; mais principa-

(*a*) Ducange dit que ces bonnets avoient un corne comme celui du Doge de Veniſe. Voilà l'étimologie du mot. Un des Statuts de l'Ordre de Cluni & un Concile tenu à Rouen l'an 1345, défendent de porter *des cornettes.*

(*b*) On les appelloit ſouliers à poulaine, peut-être du nom de celui qui les inventa. Ils finiſſoient en pointe, dont le bec étoit plus ou moins long, quelquefois en forme de cornes.

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1366.

lement en Italie, où il prétend qu'on avoit porté plus loin qu'ailleurs les abus sur cette matiere.

Une des meilleures réformes d'Urbain V. fut la suppression des asyles. Un homme coupable des plus grands crimes n'avoit qu'à se refugier dans l'enceinte du palais d'un Cardinal, il étoit à l'abri des poursuites de la justice. *Coutume affreuse*, dit Pétrarque, *qui devoit être abolie par le Vicaire de celui de qui toute justice émane ! Il a bien fait de rétablir la justice dans tous ses droits. Convient-il que des hommes qui doivent servir de modeles aux autres, donnent des asyles à l'iniquité, & favorisent l'impunité des crimes* ?

Il sembloit que le Cardinal de Taleirand, qui se connoissoit en hommes, eût prévu ce que feroit ce grand Pontife ; car peu de temps après son exaltation, il dit à quelqu'un qui lui demandoit ce qu'il en pensoit : *A présent nous avons un Pape* (a).

Pétrarque ne put aprendre toutes ces merveilles sans verser des larmes de joie. Un si beau début lui fit concevoir les plus grandes espérances. Il fut tenté d'abord d'écrire au Pape, quoiqu'il ne le connût pas. *Quoi*, disoit-il, *dans ma jeunesse j'ai écrit à Benoit XII, dans l'âge viril j'ai écrit à Clement VI, & dans ma vieillesse je n'oserois pas écrire à Urbain V ! J'aime à écrire aux grands. Quand on dit bien, ils récompensent plus noblement ; quand on dit mal, ils pardonnent plus aisément. J'ai écrit à l'Empereur, aux Rois, aux Princes sans les connoître & sans redouter leur puissance : l'amour de la vérité autorise cette liberté.*

(a) Modo habemus Papam. *Bal. tom.* 1. *fol.* 424. Ce Cardinal ami & protecteur de Pétrarque mourut le 17 Janvier 1364.

Digitized by Google

Cependant ce ne fut que le 28 Juin de cette année 1366 qu'il ſuccomba à cette tentation. Voici les raiſons qu'il donne au Pape de ce délai. Après lui avoir mis devant les yeux les belles opérations de ſon Pontificat, il lui dit avec cette liberté qui lui ſied ſi bien : AN. DE J. C. 1366.

» Je craignois d'être ſoupçonné de flatterie, ſi je *Ibid.*
» vous avois écrit tout ce que je penſois de vous.
» D'ailleurs je vous obſervois ; je voulois ſavoir ce
» que vous feriez dans les grandes affaires, après
» avoir ſi bien débuté dans les petites. Voulez-vous
» que je vous diſe la vérité ? Je craignois qu'il ne
» m'arrivât avec vous ce qui m'eſt arrivé avec quel-
» ques grands perſonnages : après les avoir beau-
» coup loués, la vérité m'a forcé de changer de
» ton & de les reprendre. Cette variation excuſable
» dans un jeune homme, ſeroit ridicule à mon âge.
» Mon deſſein étoit, ſi vous vous ſouteniez dans les
» grandes choſes, de conſacrer à vos louanges le
» peu de talents que la nature m'a donné, mon ſtyle
» tel qu'il eſt, & le reſte de ma vie.

» Dans cette idée je vous ai attendu trois ans en-
» tiers ; le quatrieme eſt déjà bien avancé. Le temps
» paſſe & rien ne ſe fait (je parle de ces choſes
» de la plus grande importance par où vous auriez
» dû commencer). Je diſois en moi-même : ce bon
» Paſteur, à l'exemple de ſon maître, fait bien ce
» qu'il fait ; mais il différe trop le plus eſſentiel,
» qui eſt de ramener le troupeau dans ſon bercail.

» Saint Pere ! vous êtes entouré de gens qui vous
» applaudiſſent. Au milieu de ce concert de flatte-
» ries, ſi vous êtes tel qu'on le dit, vous ne ſerez

AN. DE J. C. 1366.

» pas fâché d'entendre une voix hardie qui oſe vous » reprendre. S'il m'échappe quelque choſe hors de » propos, vous excuſerez mon ignorance & vous » louerez mon zele ; dans cette eſpérance j'entre » en matiere.

» Tout va bien à Avignon ; vous y avez fait » de beaux réglemens auxquels je ne puis qu'applau- » dir : il convient que la vertu & le bonheur régnent » par-tout où vous êtes. Mais pendant ce temps-là, » que fait votre épouſe ? A-t-elle des Conſuls qui » la gouvernent, un chef qui la défend, des amis » qui la conſolent ? Quelqu'un me dira peut-être : » vous donnez une épouſe au Pontife Romain ; c'eſt » le renfermer dans des bornes trop étroites ; il n'a » d'autre épouſe que l'*Égliſe univerſelle* (*a*) : par-tout » où il établit ſa demeure, là eſt ſon épouſe ; » là eſt ſon ſiege. J'en conviens, Très-Saint Pere ; à » Dieu ne plaiſe que je veuille reſſerrer votre Siege ; » je l'étendrois plutôt ſi je le pouvois, & je ne lui » donnerois d'autres bornes que celles de l'Océan. » J'avoue que votre Siege eſt par-tout où le nom de » Jeſus-Chriſt eſt adoré ſuivant les regles ; mais il » faut convenir auſſi que la ville de Rome a avec » vous des rapports particuliers. Les autres villes » ont chacune leur époux qui vous eſt ſoumis. Rome » n'a que vous pour époux. Souverain Pontife par- » tout ailleurs, à Rome vous êtes Evêque.

» C'eſt de cette épouſe que je vous parle ; que » fait-elle ? quel eſt ſon état ? quelles ſont ſes eſpéran-

(*a*) Mr. Fleuri, dans ſon Hiſtoire Eccléſiaſtique, *tom. 20. fol. 221.* releve ici Pétrarque un peu durement & mal à propos, ce me ſemble, comme s'il avoit dit que le Pape eſt Evêque univerſel. Il y a une grande différence entre *Evêque univerſel* & *Evêque de l'Égliſe univerſelle*. Titre que St. Leon prenoit quelquefois.

Digitized by Google

» ces ? Si vous ne me répondez pas, je me répon- AN. DE J. C. 1366.
» drai à moi-même & je dirai : elle eſt malade, pau-
» vre, abandonnée, veuve ; elle porte le deuil &
» pleure nuit & jour. Elle chante avec le Prophete
» Jeremie d'un ton lugubre : *comment eſt devenue dé-*
» *ſerte cette ville ſi peuplée ? La maîtreſſe des nations*
» *eſt comme veuve ; la reine des provinces eſt ſous le*
» *tribut*, &c. [a]. Dans votre abſence toujours en proie
„ à des guerres civiles & étrangeres, Rome ne con-
„ noît pas le repos ; ſes maiſons ſont abbattues, ſes
„ murailles renverſées, ſes temples menacent ruï-
„ nes, le culte divin eſt négligé, la juſtice mépri-
„ ſée, les loix violées, le peuple ſe lamente, il in-
„ voque votre nom à grands cris ; ſourd à ſa voix,
„ vous n'avez pas pitié de ſes maux ; les larmes
„ de votre épouſe ne vous touchent pas.

„ Par vos ſoins chaque peuple a ſon Evêque, ex-
„ cepté le Peuple Romain. Les plus petites villes
„ ſont dans les bras de leurs époux. La reine des
„ villes eſt ſeule privée de cette douceur ; toujours
„ veuve ; mais que dis-je ! ſon état eſt pire que le
„ veuvage. Elle a un époux dont la préſence la ren-
„ droit heureuſe, & elle ne peut pas en jouir. Elle
» ſait qu'il eſt retenu par un amour étranger.

„ O le meilleur de tous les peres ! pardonnez à
„ à mon zele une queſtion trop hardie. Comment
„ pouvez-vous dormir ſous des lambris dorés, ſur les
„ bords du Rhône, pendant que le palais de Latran
„ eſt à terre, que la mere des Egliſes ſans toit eſt
„ expoſée à toutes les injures de l'air, que les de-

(a) Quomodo ſedet ſola civitas plena populo, facta eſt quaſi vidua Domina gentium, Princeps Provinciarum facta eſt ſub tributo. *Jerem. lament.*

Digitized by Google

An. de J. C. 1366.

» meures des Apôtres ne ſont plus que des mon-
» ceaux de pierre ? Si vous ne daignez pas répondre
» à ma queſtion, répondez, vous & vos confreres
» à l'Eſprit ſaint, qui vous dit par l'organe du Pro-
» phete Aggée : *Convient-il que vous habitiez ces*
» *maiſons avec de beaux lambris pendant que ma mai-*
» *ſon eſt déſerte* (*a*). Faites attention aux menaces qui
» ſuivent ce reproche du Prophete.

„ On dit que le nom de Rome eſt toujours dans
„ votre bouche. Vous deſirez ſans ceſſe d'y aller,
„ vous le promettez ſouvent. On prétend même que
» vous avez dit que vous ne ſeriez tranquille que
» quand vous y auriez ramené votre troupeau. Il
» eſt important pour vous que les effets répondent
» à vos promeſſes ; quelle confiance auroit-on en vous,
„ ſi vous ne teniez pas parole dans une affaire de
» cette conſéquence ? Quelle gloire pour vous d'a-
» voir rétabli l'Egliſe long-temps errante dans l'en-
» droit où Dieu a cru devoir la placer ! Il l'auroit
» établie ſur les bords du Rhône, s'il avoit jugé cela
» convenable : mais il a penſé avec raiſon que le
„ ſiege de l'Empire céleſte devoit être dans une ville
„ qui a ſervi de trône à l'Empire du monde, qui
„ eſt fondée ſur la foi & cimentée par le ſang des
„ Apôtres. Puiſque les hommes ont oſé déranger cet
„ ouvrage divin, c'eſt à vous de rétablir les choſes
„ dans l'état où elles doivent être.

Pétrarque entreprend de lui prouver qu'il y eſt encore plus obligé que ſes prédéceſſeurs, de façon qu'il ſeroit coupable d'une eſpece d'impiété s'il ne le

(*a*) Numquid tempus vobis eſt ut habiteris in domibus laqueatis & domus iſta deſerta ? *Agg. cap.* 1. *v.* 4. Cette application eſt heureuſe.

faiſoit

faiſoit pas. Pour ſe convaincre de cette vérité il lui rappelle les circonſtances de ſon élection, ſur laquelle il prétend que Dieu a influé d'une façon particuliere, parce qu'il l'avoit deſtiné à ramener ſon Egliſe à Rome. Enſuite il lui fait ſentir de quelle conſéquence il ſeroit pour lui de ne pas répondre à cette vocation. J'ai déjà rapporté ce morceau de la lettre en parlant de l'élection d'Urbain, & je me contenterai de remarquer ici que Pétrarque, perſuadé que Dieu avoit fait élire ce Pape, comme par miracle, parce qu'il l'avoit choiſi pour le rétabliſſement du St. Siege, ne devoit pas douter qu'Urbain ne fît ce que Dieu deſiroit de lui & que la volonté divine ne fût accomplie. An. de J. C 1366.

Il parle enſuite des Cardinaux qui avoient empêché juſqu'alors les Papes de retourner à Rome & qui donnoient à Urbain le même conſeil. Voici comment il les peint.

» Quelques-uns étoient des eſprits bornés, incapables de prendre le bon parti dans une affaire; » il faut les plaindre plutôt que les blâmer. D'autres plus éclairés ſe laiſſant entraîner par leurs » paſſions, ont donné des conſeils où le bien public » étoit ſacrifié à l'intérêt particulier. Un amour de » la patrie trop efféminé, une haine injuſte de » l'Italie; voilà les vrais reſſorts qui les faiſoient » agir & parler. Il s'en eſt trouvé d'aſſez peu inſtruits pour croire que l'Egliſe ne poſſede rien qui » ſoit comparable au Comté Vénaiſſin. J'en ai connu » qui diſoient que l'Italie eſt au-delà du monde, » que la mer qui y conduit eſt innavigable, qu'il eſt » impoſſible de franchir les Alpes. Il y en a à qui

AN. DE J. C. 1366.

» tout eſt ſuſpect au-delà des monts ; l'air, l'eau, » le vin, les alimens, &c. Pour moi je crois qu'on » ne peut, ſans être aveuglé par l'ignorance ou l'en- » vie, ne pas convenir qu'il n'y a rien ſous le ciel » qu'on puiſſe comparer à l'Italie. Sur cela je ne veux » d'autre juge que vous qui la connoiſſez comme » votre propre maiſon.

» Enfin il y en a qui ont de l'eſprit, de l'expé- » rience, & même bonne volonté ; mais ils n'ont pas » la liberté du jugement ; ils ſont faſcinés par les » richeſſes & les appetits charnels. Oubliant le ſiege » de Pierre & leurs véritables demeures, ils bâtiſ- » ſent dans une terre étrangere, au milieu *des na-* Feras Rhodani gentes. *Lucan. Pharſ.* » *tions féroces du Rhône* ; (c'eſt le nom que leur donne » un Poëte Eſpagnol). Sur les bords d'un fleuve » très-venteux, où l'on vit mal quand le vent ſouffle, » & s'il ne ſouffloit pas, l'on vivroit encore plus » mal. Cela eſt ſi vrai que Seneque dit, qu'*on le* » *remercie quand il renverſe les maiſons.* C'eſt là que » vos freres bâtiſſent des palais immenſes dans la » boue ou au milieu des pierres. Voilà les vrais liens » qui les retiennent à Avignon. Ne pourroit-on pas » leur appliquer ce que dit le Pſalmiſte ? *Leurs ſé-* » *pulchres ſeront leurs maiſons pour jamais* ; & ce qui » ſuit que tout le monde ſait [*a*].

» Je ſais que vous ne penſez pas comme eux, » que vous avez envie d'aller à Rome où de ſi » grands motifs vous appellent. Vous ne faites rien,

(a) Sepulcra eorum domus in æternum ; tabernacula eorum in progenie..... Comparatus eſt jumentis inſipientibus & ſimilis factus eſt illis. Hæc via illorum ſcandalum ipſis & poſtea in ore ſuo complacebant : ſicut oves in inferno poſiti ſunt ; mors depaſcet eos. *Pſalm.* 48.

Digitized by Google

„ vous ne dites rien qui ne prouve que c'eſt là vo- AN. DE J. C. 1366.
„ tre intention. Je n'en rapporterai que deux traits
„ qui vous feront connoître que tout ce que vous
„ dites, même dans votre lit, eſt entendu dans tous
„ les coins de la terre.

„ Derniérement lorſque vous allâtes à Marſeille * * Septembre 1365. L'Abbaye de Saint Victor.
„ revoir ce nid religieux d'où vous avez pris votre vol
„ juſqu'au ciel, le peuple de cette ville qui vous adore,
„ vous reçut comme il recevroit le Dieu que vous re-
„ préſentez. Touché de ce ſpectacle, vous dites entre
„ autres choſes que *vous iriez en Italie & à Rome*
„ *quand ce ne ſeroit que pour reveiller la dévotion*
„ *des Fideles.* Parole remarquable qui mériteroit d'être
„ gravée en lettres d'or! Si telle a été la reception
„ qu'on vous a faite à Marſeille, que ne devez-vous
„ pas eſpérer lorſque vous arriverez à Rome? Non-
„ ſeulement vous verrez le Peuple Romain proſterné
„ à vos pieds, arroſant cette terre ſacrée des larmes
„ que la joie lui fera répandre; mais vous trouve-
„ rez à la porte les Anges même chantant des can-
„ tiques de joie, empreſſés de réunir l'époux &
„ l'épouſe dans le lit nuptial.

„ Voici le ſecond trait. Lorſque cette troupe im-
„ pie de brigands qui ravage les régions chrétiennes,
„ vous a forcé de racheter au poids de l'or votre li-
„ berté & celle de votre Cour (*a*), vous vous êtes
„ plaint avec vos freres de cet outrage, plus criant
„ encore, diſiez-vous, que l'attentat commis contre
„ Boniface VIII. Vous aviez raiſon; il y avoit une

(*a*) Dugueſclin, à la tête des Compagnies, alla à Avignon rançonner le Pape, qui fut obligé de donner pour ſe racheter cent mille francs & l'abſolution. On trouve ce trait dans les vies de Bertrand Dugueſclin & dans toutes les hiſtoires de France & de l'Egliſe.

AN. DE J. C. 1366.

„ grande différence entre ce Pontife altier & libre „ dans le propos, qui avoit réduit aux dernieres ex- „ trêmités une maiſon puiſſante, & vous, Saint Pere, „ le plus doux, le plus innocent de tous les hommes, „ qui n'avez jamais fait de mal à perſonne. Vous „ avez ajouté que cela vous étoit arrivé pour avoir „ négligé l'épouſe que Dieu vous avoit donnée & „ abandonné le ſiege de St. Pierre : parole vraie, „ digne de vous, qui doit être applaudie dans le „ ciel & ſur la terre ! Voilà la véritable ſource de „ tous les maux qui affligent le monde chrétien. Con- „ noiſſant le mal & le remede, pourquoi différez- „ vous la guériſon ?

„ Perſuadez à vos Cardinaux (car c'eſt eux que „ je crains) que l'Italie n'eſt pas telle qu'ils le pen- „ ſent ; au contraire, de l'aveu de tout le monde, „ c'eſt la plus belle région de la terre, à qui il ne „ manque que la paix dont elle jouira quand vous „ y ſerez.

Pétrarque entre ici dans un grand détail des beautés de l'Italie, que je crois devoir ſupprimer, pour éviter les répétitions.

„ Je leur ai entendu dire quelquefois qu'il n'y avoit „ pas de vin de Beaune en Italie : belle raiſon pour „ n'y pas retourner ! Pour deux ou trois côteaux qui „ produiſent du bon vin en France, il y en a cent „ en Italie qui en produiſent de meilleur. Voici ce „ qu'ils peuvent dire de plus ſpécieux. Nous avons „ choiſi pour notre demeure un endroit où nous „ jouiſſons en même temps des délices de notre pays „ & de celles d'Italie qui nous ſont importées par „ la mer & par le Rhône.

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1366.

„ Mais ſi nos denrées ſont portées chez vous, „ pourquoi les vôtres ne ſeroient-elles pas portées „ chez nous? L'un n'eſt-il pas auſſi aiſé que l'autre. „ Qu'ils viennent à Rome ces hommes délicats qui „ ne ſauroient vivre ſans vin de Beaune ; ils jouiſ- „ ront de leurs avantages & des nôtres, pourvu qu'ils „ laiſſent agir la volupté & l'intérêt à qui rien n'eſt „ difficile. Le Tibre leur portera tout ce qu'ils pour- „ ront deſirer, ou plutôt ils ne deſireront plus rien, „ à moins que leurs ſens ne ſoient viciés par les „ erreurs de l'eſprit, comme ceux de l'Empereur „ Severe, qui ne pouvoit manger que des legumes „ d'Afrique ſa patrie.

„ Seroit-il poſſible que vingt ou trente *Révérends* „ *Peres* [a] ne puſſent pas vivre dans une ville où „ trois cents Peres conſcripts, tant d'Empereurs & „ de Princes, une foule innombrable de citoyens & „ d'étrangers ont vécu ſi long-temps au milieu de „ l'abondance? Laiſſons là l'Antiquité ſuſpecte à bien „ des gens ; parlons de ce qui s'eſt paſſé à Rome „ tout récemment ſous nos yeux. Le dernier Jubilé „ y attira toute la chrétienté ; on y vit un ſi grand „ nombre de pélerins, que je doute que la plus „ grande ville eût été capable de les nourrir un ſeul „ jour ; & cependant on remarqua que l'abondance „ y fut plus grande à la fin qu'au commencement, „ quoique les champs n'euſſent pas été cultivés, & „ que les vignes euſſent gélé l'année précédente.

„ Mais j'inſiſte trop ſur une choſe qui ne doit pas „ déterminer les ſucceſſeurs des Apôtres dans le choix

(a) C'eſt le titre qu'on donnoit alors aux Cardinaux. Ils prirent enſuite celui d'*Illuſtriſſime*. Ce n'eſt que ſous le Pontificat d'Urbain VIII. qu'ils ont pris le titre d'*Eminentiſſime*.

AN. DE J. C. 1366.

„ de leur séjour. L'endroit où il leur sera plus aisé
„ de plaire à Dieu, d'être utiles aux hommes, de
„ bien vivre & de bien mourir; voilà celui qu'ils
„ doivent choisir.

„ Saint Pere! votre présence est utile & respectable
„ par-tout, j'en conviens; mais quelles affaires vous
„ retiennent à Avignon? Le Rhône, la Sorgue, la
„ Durance ont-elles besoin de vous? Avez-vous dans
„ ce pays-là quelque allié à défendre, quelque ennemi
„ à combattre? Portez vos regards plus loin; vous
„ verrez que la mer Ionique, l'Egée, l'Hellespont,
„ la Propontide, le Bosphore implorent votre secours.

„ Ces peuples d'Asie mal armés, que notre foi-
„ blesse seule rend rédoutables; ces Phrygiens qu'on
„ appelle Turcs à présent, s'emparent de la Grece,
„ ravagent les Cyclades, menacent les isles de Chy-
„ pre & de Rhodes, l'Achaje & l'Epire qui sont en-
„ core plus près de nous. La Calabre entend avec
„ effroi les gémissemens de la Grece; l'Eglise est
„ attaquée en Orient, & vous demeurez tranquille
„ au fond de l'Occident! Ne devriez-vous pas être,
„ je ne dis pas à Rome, mais même à Constanti-
„ nople pour lui donner du secours? Général des
„ troupes de l'Eglise, c'est où elle court les plus
„ grands perils que vous devez vous montrer.

„ Jesus-Christ vous a confié son troupeau; voulez
„ vous faire voir que vous êtes un vrai Pasteur &
„ & non pas un mercenaire? N'allez pas dans
„ les pâturages de l'Eglise chercher de doux om-
„ brages & de claires fontaines. Volez où les be-
„ soins du troupeau vous appellent, où les voleurs
„ sont plus à craindre. Le loup frémit à la porte de

Digitized by Google

„ la bergerie & vous êtes tranquille. Si vous n'y mettez pas ordre, le Chriſtianiſme ſera bientôt éteint dans l'Orient. Je ne ſais ce qui eſt plus fâcheux pour l'Egliſe, ou d'avoir perdu Jeruſalem ou de poſſéder Conſtantinople dans l'état où elle eſt. Jeſus-Chriſt eſt à peine connu ; les ſchiſmatiques ſont pires que les ennemis. De bouche ils reconnoiſſent l'Egliſe Romaine pour mere & ſe moquent d'elle dans le fond. Ils nous craignent & nous haïſſent de tous leurs cœurs, nous appellent chiens, & ſi quelqu'un de nous entre dans leurs Egliſes, ils les reconcilient comme ſi elles avoient été polluées. J'admire votre patience ; vous ſouffrez des affronts qu'il ſeroit aiſé de venger. Je connois deux peuples d'Italie qui auroient bientôt renverſé ou du moins remis ſous le joug ce foible Empire, s'ils l'entreprenoient. AN. DE J. C 1366.

„ Les repréſentations que je vous fais aujourd'hui, je les ai faites autrefois à l'Empereur avec chaleur & même avec importunité, parce que je croyois que mon devoir m'y obligeoit. Peut-être aurois-je dû laiſſer ce ſoin à des perſonnages plus importans ; mais perſonne n'y penſoit ou n'oſoit l'entreprendre. Sa Majeſté a toujours pris en bonne part ce que je prenois la liberté de lui dire ; j'attens la même grace de Votre Sainteté avec d'autant plus de confiance, que le ſucceſſeur de Pierre doit être encore plus doux que le ſucceſſeur de Céſar. On vous attribue une eſpece de jeu de mots dont j'ai vois réſolu de ne pas vous parler ; mais le zele qui m'enflamme ne me permet pas de vous rien cacher de ce qui peut intéreſſer votre nom ou

AN. DE J. C. 1366.

„ charger ma conſcience. Vous avez dans votre pa-
„ lais un appartement qui porte le nom de Rome *:
„ on dit que vous avez dit en y entrant : *enfin me*
„ *voilà à Rome ; j'ai rempli tous les devoirs d'un*
„ *Pontife Romain.* Prenez garde ; on ne badine pas
„ avec le Seigneur ; il ne ſe paye pas de jeux de
„ mots & d'équivoques.

* C'eſt celui qu'on appelle à préſent la Mirande.

„ Que votre fortune ne vous aveugle pas ! la vie
„ des hommes eſt courte, ſur-tout celle des Papes;
„ ſoit parce qu'on les prend vieux, ſoit parce que
„ les ſoucis, le travail, les affaires abrégent leurs
„ jours. Lorſque nous paroîtrons tous au Tribunal
„ de Jeſus-Chriſt, vous ne ſerez plus notre maître &
„ nous vos ſerviteurs ; il n'y aura d'autre maître
„ que lui. Il vous dira : je vous ai élevé de la terre
„ pour vous placer au-deſſus des Princes ; je les ai
„ mis à vos pieds. Je vous ai confié mon Egliſe, où
„ l'avez-vous laiſſée ? Je vous ai comblé de dons,
„ qu'avez-vous fait pour moi ? J'avois choiſi le Ca-
„ pitole pour votre réſidence, vous vous êtes aſſis
„ ſur la Roque d'Avignon. Avez-vous prétendu me
„ braver & blâmer mon choix ? Etoit-ce là ce que
„ je devois attendre de vous que j'ai fait nommer
„ par miracle pour réparer les torts de vos prédé-
„ ceſſeurs ? Fort différent d'eux au commencement
„ de votre pontificat, vous leur reſſemblez dans la
„ ſuite. Que répondrez-vous à votre maître ? Vous
„ ſeriez bien embarraſſé de me répondre à moi-même.

„ Mais que répondrez-vous à ſaint Pierre, quand
„ il vous dira : je ſortois de Rome fuyant les cruau-
„ tés de Neron ; mon maître me reproche ma fuite ;
„ je rentre dans Rome & je cours à la mort. Mais

vous

„ vous quel eſt le Neron, le Domitien qui vous a
„ chaſſé ? Eſt-ce la crainte de la mort ou du ſupplice AN. DE J. C. 1366.
„ qui vous a retenu ſi long-temps dans l'exil ? Qu'eſt-
„ ce qui ſe paſſe à Rome ? Dans quel état eſt
„ mon temple, mon tombeau, mon peuple ? Vous
„ ne répondez rien. D'où venez-vous ? avez-vous auſſi
„ habité les bords du Rhône ? Vous me direz peut-
„ être que vous y êtes né, & moi n'étois-je pas né
„ en Galilée ? cependant j'ai préféré le ſéjour de Rome
„ parce que je ſavois que c'étoit la volonté de mon
„ maître : pour vous vous avez fait le contraire.

„ Saint Pere ! j'ai cru pouvoir vous écrire ſur ce
„ ton, perſuadé que vous préférez des vérités un peu
„ ameres à des propos doux & flatteurs : ſi la li-
„ berté que j'ai priſe offenſe Votre Sainteté, je me
„ proſterne à vos pieds pour vous demander pardon.
„ N'écoutez pas de mauvais conſeils ; délibérez avec
„ vous-même s'il vaut mieux pour vous paſſer le
„ peu de temps qui vous reſte dans la fange d'A-
„ vignon, ou à Rome qui eſt toute pétrie de la chair
„ & du ſang des Martyrs. Si vous voulez choiſir vo-
„ tre ſépulture ſur ce rocher qui eſt la patrie des
„ vents, ou au Vatican, qui eſt ſans contredit le
„ lieu de la terre le plus ſaint : ſi au jour du ju-
„ gement vous aimez mieux reſſuſciter au milieu des
„ Avignonnois (les plus grands pécheurs qui ſoient
„ ſous le ciel) ou entre Pierre & Paul, Etienne &
„ Laurent, Sylveſtre, Gregoire & Jerôme, Agnez
„ & Cécile & tant de milliers d'autres Saints.

„ Quelque parti que vous preniez, Rome vous
„ demande une choſe juſte que vous ne pouvez lui
„ refuſer ; c'eſt que, ſi vous la mépriſez, vous lui

AN. DE J. C. 1365.

„ rendiez au moins ſon autre époux, qu'Innocent VI
„ votre prédéceſſeur a ſéparé d'elle [à ce qu'on pré-
„ tend] par la religion du ſerment. Divorce indigne,
„ ſi j'oſe le dire, auſſi funeſte au genre humain qu'aux
„ époux ! Vous qui êtes le meilleur de tous les pe-
„ res, qui aimez le bien public, ôtez cet obſtacle;
„ permettez à l'Empereur d'aller à Rome : que dis-
„ je ! ordonnez-le lui, ſi vous ne voulez pas qu'on
„ diſe de vous : n'y pas aller c'eſt cruauté ; ne vou-
„ loir pas qu'un autre y aille, c'eſt envie. Les chré-
„ tiens préſents & avenir apprendront par mon foi-
„ ble organe que tout ira mal tant que Rome ſera
„ privée de ſes deux époux.

Cette lettre eſt datée de Veniſe le 28 Juin, veille de ſaint Pierre, époque dont Pétrarque tire grand parti. " Plût-à-Dieu, s'écrie-t-il, que dans ce jour que
„ l'Egliſe a conſacré à célébrer le glorieux martyre
„ de ſaint Pierre & de ſaint Paul ; dans cette nuit,
„ où je vous écris avec autant de vénération que
„ de confiance, vous fuſſiez préſent aux divins offi-
„ ces dans la Baſilique de ſaint Pierre ! Quel plaiſir
„ ce ſeroit pour vous ! que les momens de cette nuit
„ vous paroîtroient rapides ! Daignez me croire ; ja-
„ mais Avignon ne vous procurera des jouiſſances
„ de cette eſpece. Qu'on y raſſemble tous les tré-
„ ſors, toutes les délices, tout ce qui peut aſſouvir
„ la cupidité & flatter les ſens ; jamais on n'y trou-
„ vera ces alimens pour la piété qui fait le vrai
„ bonheur de l'ame. En cela du moins les chrétiens
„ conviennent que Rome l'emporte ſur toutes les
„ villes du monde.

Il faut avouer qu'il y a dans cette lettre des traits bien

Digitized by Google

hardis. Qui eſt-ce qui oſeroit à préſent écrire à un Pape ſur ce ton-là ? S'il en faut croire Pétrarque, voici à peu près le ſens de la réponſe que lui fit Urbain V. AN. DE J. C 1366.

J'ai reçu avec plaiſir votre lettre & l'ai lue avec attention. J'y ai trouvé bien des choſes dignes d'être louées par la beauté des penſées & l'élégance de la diction. J'admire votre éloquence, votre ſageſſe & votre zele pour le bien public. Je ſerois charmé de vous voir & d'être à portée de vous donner des marques de ma bienveillance. Ed. Baſil. fol. 1071.

Pluſieurs Auteurs ſe recrient ſur l'éloquence que Pétrarque déploie dans ſon épitre & ſur l'énergie du ſtyle. Pour moi j'admire beaucoup davantage la bonté avec laquelle le Pape répond à une lettre fort *âcre*. C'eſt l'épithete que lui donne Pétrarque lui-même. Urbain plus verſé dans le Droit Canon que dans l'hiſtoire & les belles lettres, pria François Bruni de lui faire quelques commentaires ſur cette épître qui lui en facilitaſſent l'intelligence. Tout le monde en fut étonné à Avignon. Sen. l. 9. ep. 2.

Je ne ſais ſi c'eſt cette lettre qui détermina enfin le Pape à aller à Rome. Mr. Muratori dit qu'il n'avoit peut-être pas beſoin de *ces coups d'éperon* que Pétrarque lui donnoit, étant très-porté de lui-même à prendre ce parti. Quoiqu'il en ſoit, il eſt certain qu'Urbain V, peu de temps après l'avoir reçue, déclara ſon départ pour Rome, dont il fixa l'époque après Pâques de l'année ſuivante, & qu'il donna ſes ordres en conſéquence pour faire réparer le Palais Apoſtolique négligé depuis long-temps, & pour qu'on préparât des logemens à Viterbe, où il vouloit s'arrêter. Ann. d'Ital.

Digitized by Google

AN. DE J. C 1366.

Le Roi de France qui se trouvoit bien d'avoir le Pape dans son voisinage, allarmé de ce projet, crut devoir lui envoyer un homme de confiance pour l'en dissuader. Personne ne lui parut plus propre à cette négociation que Nicolas Orême, dont j'ai parlé, qui avoit été son précepteur, & qui tenoit alors un des premiers rangs dans la littérature françoise.

Ce Prince, dit Pétrarque, *voulant avoir sa mere près de lui par une dévotion de jeune homme mal entendue, tendit des filets pour embarrasser les pieds du saint Pere.*

Ed. Basil. fol. 847.

Nicolas Orême fit en plein Consistoire une harangue platte, mal raisonnée, pleine de sophismes noyés dans une mer de passages tirés du Droit & de l'Ecriture sainte. Tous les Auteurs François sont d'accord sur ce point : Mr. de Villaret ajoute : *le fameux Pétrarque écrivit à Urbain pour appuyer la proposition contraire ; mais, quoiqu'il eût une meilleure cause à soutenir, il n'employa pas des raisons plus solides.* En cela je crois que Mr. de Villaret sera seul de son avis ; il y a une différence énorme entre la lettre de Pétrarque & le discours d'Orême. *Autant la lettre de l'Auteur ultramontain est fine & délicate, autant la harangue du Docteur de Paris est fade & mal conçue.* C'est ainsi que s'exprime l'Historien de l'Eglise Gallicane. On vient de lire un extrait fidele de la lettre, dont j'ai réuni les principaux traits. J'ai cru devoir donner une esquisse de la harangue, pour mettre le Lecteur à portée de faire la comparaison & de juger.

Hist. de France tom. 10. fol. 144.

Hist. de l'Egl. gall. tom. 14. fol 116.

Du Boulai, T. 4. fol. 399.

Orême prétend que le Pape doit rester en France parce que c'est sa patrie, parce que c'est le milieu

Digitized by Google

de l'Europe, parce que la France eſt mieux gouvernée & plus tranquille que l'Italie. Il pouſſe la choſe jusqu'au point de dire, qu'elle eſt plus ſainte que Rome, parce qu'il y avoit des Druides dans les Gaules même avant l'établiſſement du Chriſtianiſme, & parce que Céſar dit que les Gaulois ſont fort attachés aux cérémonies religieuſes. Il ajoute que Jeſus-Chriſt aime mieux la France que tous les autres pays, parce qu'elle raſſemble dans ſon ſein les plus précieuſes reliques; la croix, la couronne d'épines, le fer de la lance, les clous, les inſtrumens de la flagellation, &c. Il faut avouer que voilà des raiſonnemens bien concluans & une bonne dialectique.

AN. DE J. C. 1366.

Le Pape répondit *en peu de mots & d'une façon très-grave* au diſcours d'Orême. Il fit connoître l'impreſſion qu'il avoit faite ſur lui en hâtant les préparatifs de ſon départ (*a*).

Quelques jours après avoir écrit cette lettre au Pape, Pétrarque partit pour aller paſſer les grandes chaleurs à Pavie. Il trouva la Cour de Galeas Viſcomti encore dans les fêtes occaſionnées par le baptême de Valentine de Milan [*b*], dont Iſabelle de France ſa belle-fille étoit accouchée dans le mois de Mai. Elle fut tenue ſur les fonts par Amedée Comte de Savoie, dit le Comte verd, Nicolas d'Eſt & Malateſte le Hongrois. Ces deux derniers qui alloient à Avignon faire avec le Pape une nouvelle

(*a*) Tu illi quidem, ut te decuit brevibus & gravibus verbis reſpondiſti. Non modo non diſtulifti deſtinatum iter, ſed acceleraſti. *Ed. Baſ. fol.* 849.

(*b*) Valentine de Milan épouſa l'an 1387 Louis Duc d'Orleans, frere de Charles VI. Par ce mariage ſont entrés dans la maiſon de France les droits ſur le Milanois, qui ont fait répandre tant de ſang en Italie. M. Muratori dit que Valentine étoit fille de Galeas & de Blanche de Savoie; erreur ſinguliere pour un homme comme lui, qui devoit ſavoir ſi bien l'hiſtoire de Milan.

Digitized by Google

AN. DE J. C 1366.

ligue contre Barnabé, passèrent à Milan où il les reçut magnifiquement, ignorant le motif de leur voyage.

Pétrarque trouva Galeas dans un état pitoyable. La goutte le tourmentoit plus qu'à l'ordinaire. Il l'avoit aux pieds, aux mains, aux coudes & aux épaules ; les parties inférieures de son corps étoient sans mouvement, & ses nerfs retirés de façon qu'il ne pouvoit pas même rester debout. Les douleurs qu'il souffroit étoient si aigues, que tous ceux qui l'approchoient ne pouvoient le voir sans pleurer. Son courage & sa patience étonnoient tout le monde. On ne comprenoit pas comment un homme de ce rang, encore jeune, d'un tempérament délicat, élevé dans le sein de la mollesse & des plaisirs, pouvoit se voir dans cet état, perclus de tous ses membres, souffrant les douleurs les plus vives sans qu'il lui échappât la moindre plainte. Il regardoit son corps d'un air serein & tranquille, comme si ç'avoit été le corps d'un autre.

Cependant il fit venir de Florence Thomas de Garbo, le plus grand Médecin qu'il y eut alors en Italie. Il étoit fils de ce Dino de Garbo, dont j'ai parlé, qui fit mourir par jalousie le Professeur Cecco d'Ascoli. Thomas joignoit à une grande connoissance de son art un savoir assez étendu. Il dit à Pétrarque qu'*il n'avoit jamais vu de corps plus sain & mieux constitué que le sien.* Dans la collection des lettres de Pétrarque, on en trouve une adressée à ce Médecin écrite à peu près dans ce temps-ci, où il traite cette question. *Qui est-ce qui a plus de force & de pouvoir, l'opinion ou la fortune ?* Je ne finirois pas si je traduisois toutes ces lettres, & je crains

Mém. tom. 1. fol. 48.

Ed. Basil. fol. 899.

Sen. l. 8. ep. 3.

Digitized by Google

qu'on ne me reproche d'en avoir trop rempli ces Mémoires. AN. DE J. C. 1366.

Le 20 Juillet Pétrarque s'étant éveillé à minuit, comme il avoit coutume pour dire matines, fit réflexion que préciſément alors il entroit dans ſa ſoixante & troiſieme année, qu'on regardoit comme l'époque la plus dangereuſe de la vie. Il prit ſur le champ la plume pour écrire à Boccace ſur ce ſujet.

» Apprenez, lui dit-il, que l'an 1304 un lundi » 20 Juillet à la pointe du jour, je naquis à Arezzo » dans la rue de l'Orto ; ainſi je viens d'entrer dans » ma ſoixante & troiſieme année, & cela ne me donne » pas la plus legere inquiétude. Cependant c'eſt une » opinion très-ancienne, appuyée ſur une longue ex- » périence, que l'année 63 eſt fort dangereuſe au » genre-humain, qu'elle menace de la mort, d'une » grande maladie ou de quelque accident funeſte. » Aulugelle en parle dans *ſes nuits attiques*. Cenſorin dans *le livre des ſiecles*. Firmicus Maternus, » ce grand Aſtrologue, en donne la raiſon dans ſon » XLVII. Livre de Mathématique ; elle eſt ſingu- » liere. Il prétend que les années de la vie ſept & » neuf étant plus fatales que les autres par une raiſon » naturelle mais cachée, la ſoixante-troiſieme doit être » encore plus dangereuſe, parce qu'elle reſulte de ces » deux nombres multipliés l'un par l'autre. Je pour- » rois citer pluſieurs exemples de Princes, de Phi- » loſophes, de Saints qui ſont morts dans cette an- » née-là. Qui eſt-ce donc qui ſeroit aſſez intrépide » pour n'avoir pas peur en y entrant ? Pour moi je » me moque de la choſe & de la cauſe. Obſervez » bien ce qui m'arrivera & faites votre expérience » ſur moi. *Sen. l. 8. ep. 1*

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1366.

Dans cette lettre qui eſt aſſez longue, & dont je ne donne qu'un précis, Pétrarque parle ſi ſérieuſement de cette année critique que les Grecs appelloient *climatérique*; il en paroît ſi occupé, que je ne doute pas qu'il ne fût un peu effrayé, quoiqu'il en diſe. Il n'y a rien de ſi poltron que les gens qui répétent ſouvent : *je n'ai pas peur* : l'homme brave ne parle jamais de ſa bravoure.

Pétrarque a raiſon de dire que cette opinion des mauvaiſes influences des nombres ſept & neuf eſt fort ancienne. Aulugelle l'attribue aux Chaldéens : elle vient peut-être de Pythagore, dont la Philoſophie eſt principalement fondée ſur les propriétés des nombres & qui donne de grandes vertus au nombre ſept. Il eſt étonnant que des hommes fort éclairés aient ajouté foi à ces influences. Suetone dit qu'Auguſte ſe réjouiſſoit d'avoir paſſé heureuſement cet écueil de la vie.

Suet. in Aug.

Dans le ſiecle de Pétrarque, on auroit regardé comme un incrédule & un eſprit fort quelqu'un qui n'auroit pascru que l'année ſoixante & troiſieme étoit dangereuſe. Pétrarque ſe moque de cela dans une lettre à ſon ami Boccace : mais je ne ſais s'il auroit oſé s'en moquer publiquement. Il n'y a pas bien longtemps que le monde eſt revenu de ce préjugé ridicule. Jean Bodin, Avocat du Roi à Laon, voulant faire déclarer cette ville pour la ligue contre Henri III, fit un diſcours où il dit, *que l'année ſoixante & troiſieme de l'homme étant ſon année climatérique, ne manquoit guere de lui être funeſte ; qu'ainſi comme on comptoit parmi nous ſoixante trois Rois depuis Pharamond juſqu'à Henri III, il ſembloit que ce Prince dût*

De Thou, hiſt. L. 94.

dût être fatal à la France, & que la couronne dût sortir par lui de sa maison. AN. DE J. C. 1366.

Il est heureux pour nous qu'une bonne Philosophie nous ait délivrés de ces terreurs paniques de nos peres, capables de faire sur les esprits foibles des révolutions dangereuses. Je suis persuadé que bien des gens sont morts à soixante & trois ans de la peur de mourir. C'étoit une suite de l'Astrologie judiciaire dont on étoit infatué dans ces siecles de ténebres.

Pétrarque étoit à la fin d'Octobre dans une maison de campagne près de Milan (peut-être à Linterno ; peut-être dans quelque maison appartenant à François de Brossano son gendre). Il y vit arriver Etienne Colonne le jeune. Il venoit de France & alloit à Rome attendre le Pape qui y avoit annoncé son retour. Passant à Milan, il crut devoir aller chercher Pétrarque à sa campagne ; il le connoissoit depuis plus de trente ans. Comme il y avoit long-temps qu'ils ne s'étoient vus, ils avoient beaucoup de choses à se dire & de questions réciproques à se faire. Après quelques heures de conversation, Etienne Colonne pressé de partir demanda à Pétrarque s'il ne le chargeroit de rien pour le Pape. Pétrarque lui répondit : *Sen. l. 9. ep. 2.*

„ Après avoir présenté mes très-humbles hommages „ au St. Pere contez-lui l'histoire suivante, qu'on trouve „ dans le traité de Seneque *de Beneficiis*. Alexandre „ ayant acquis le nom de *Grand* par ses victoires dans „ l'Asie, les Corinthiens attirés par la rénommée, en„ voyerent des Ambassadeurs lui offrir le droit de „ bourgeoisie de leur ville [chose ridicule par elle„ même, qui tiroit son prix de ce que les Corin„ thiens n'avoient fait le même honneur qu'à Her-

AN. DE J. C. 1366.

„ cule]. Voilà ce qui détermina Alexandre à ne pas „ mépriſer le préſent que cette ville lui fit. Il y a des „ choſes viles par elles-mêmes à qui la rareté donne „ une grande valeur. Cet exemple m'autoriſe à offrir „ mon cœur au Pape, quoique je ne ſois qu'un ver „ de terre devant lui. Il peut lui être agréable, par- „ ce que de tous les Papes de ce ſiecle, il eſt le „ ſeul à qui je l'aie offert. S'il demande pourquoi des „ gens ſavants, éloquents, généreux & qui m'ont „ bien traité, tels qu'il y en a eu parmi eux, n'ont „ pu obtenir de moi cette faveur ; vous lui répon- „ drez : parce que, ſuivant ma façon de penſer, „ il eſt le ſeul qui ait fait ſon devoir.

Peu de temps après avoir reçu cette viſite d'Etienne Colonne, Pétrarque apprit que la mort lui avoit enlevé ſon grand ami & protecteur Nicolas Acciajoli, dont j'ai parlé ſi ſouvent dans ces Mémoires. Il mourut à Naples le 25 Octobre de cette année.

Boll. Murat. T. 21. Nicolas Palmieri ſon Biographe raconte que ſainte Brigitte étant allée dans cette ville, logeoit chez Dame Jaquette, ſœur du grand Sénéchal, & qu'elle lui dit un jour : votre frere mourra bientôt. La ſœur troublée de cette prédiction, chercha ſon frere & le trouva chez la reine en bonne ſanté ; mais il mourut quelques jours après d'un abſcès à la tête. Son corps fut porté par ſon ordre dans cette belle Chartreuſe qu'il avoit fait bâtir près de Florence, où il avoit envoyé un grand nombre de manuſcrits précieux, comptant y établir ſa bibliotheque & y finir ſes jours.

Je ne ſais ſi Pétrarque fut vivement affecté de cette mort ; mais il me paroît par une lettre de lui datée de Padoue, le 11 Octobre (1363) qu'il étoit

Digitized by Google

un peu revenu de ſon enthouſiaſme pour le grand Sénéchal. nDans cette lettre il lui reproche aſſez durement de n'avoir pas tenu la parole qu'il lui avoit donnée de lui céder la plus grande partie des biens patrimoniaux qu'il avoit à Florence, voiſins de ceux de Pétrarque. Ce reproche me ſurprend d'autant plus que Pétrarque d'un côté affectoit toujours le plus grand déſintéreſſement dans le propos, & de l'autre le grand Sénéchal avoit la réputation d'un homme généreux & magnifique. An. de J. C. 1366.

„ J'avois des billets de votre main pour cette pro- *Sen. l. 3. ep. 3.*
„ meſſe, lui dit Pétrarque, cependant je ne vous
„ demandois pas votre patrimoine. Un mot de votre
„ bouche placé à propos vous auroit fait honneur &
„ vous auroit acquitté avec moi. Je ne ſais ce qui a
„ pu vous empêcher de faire ſur cela ce que vous
„ deviez, qui vous coûtoit ſi peu. Que penſeroit-on
„ de vous ſi l'on ſavoit que c'eſt ainſi que vous trai-
„ tez un homme que vous appellez votre ami de-
„ puis long-temps, & à qui, oubliant votre grandeur,
„ vous parlez quelquefois comme s'il étoit au-deſſus
„ de vous ? Je vous renouvelle mes prieres pour la
„ troiſieme & la derniere fois. Si vous ne faites pas
„ ce que je demande, je ne ceſſerai pas de vous
„ aimer, parce que j'aime toujours ce que j'ai une
„ fois aimé ; mais je ne vous importunerai plus.

Je crois que Pétrarque vouloit que le grand Sénéchal parlât au Pape en ſa faveur. Il eſt ſingulier qu'il ne l'ait pas fait ; cela ne devoit pas lui coûter, & il eſt encore plus ſingulier que Pétrarque en ait porté des plaintes ſi ameres.

Etant allé, ſuivant ſa coutume, paſſer le carême

AN. DE J. C. 1367. de cette année 1367 à Padoue, il essuya un chagrin domestique peu considérable en lui-même, & qui n'occuperoit pas une place dans ces Mémoires s'il ne regardoit pas un personnage, qui ayant rendu de grands services à la république des lettres, n'est pas aussi connu qu'il mérite de l'être. Tous les Auteurs qui ont parlé de lui, semblent avoir disputé entr'eux à qui feroit plus de mépriſes sur son chapitre. Quelques lettres de Pétrarque me mettent à portée de corriger ces erreurs & de faire bien connoître le personnage.

Je parle de Jean Malpighin, plus connu sous le nom de Jean de Ravenne [a]. Il naquit à Ravenne vers l'an 1350. Son pere nommé Jacques, qui n'avoit ni naissance ni fortune, l'envoya de bonne heure étudier à Venise. Il eut le bonheur d'avoir pour maître Donat de Prato Vecchio, qui le prit en amitié & lui donna les premiers élemens des lettres. Il entra dans la maison de Pétrarque vers le mois de Septembre de 1364. Voici le portrait qu'il fait de lui dans une lettre à Boccace.

Fam. l. 23. ep. 19. M. R. » Un an après votre départ j'ai pris avec moi un » jeune homme de bon caractere, qui a l'esprit vif » & pénétrant, une mémoire singuliere. Il a appris » par cœur mes douze églogues dans onze jours & » mes les a récitées sans héſiter, comme s'il avoit » eu le livre devant les yeux. Cependant il a de » l'imagination & du feu, chose rare ! S'il vit, j'es- » pére qu'il ira loin. Il haït & fuit l'argent autant que

(a) Les Auteurs ne sont pas même d'accord sur son nom de famille. Plusieurs l'appellent Jean Ferreti ; mais ils se trompent. Malpighin est son vrai nom. C'est celui que lui donne la République de Florence en l'invitant à y venir professer.

» les autres l'aiment & le recherchent. Il eſt inutile de lui en offrir ; à peine reçoit-il les choſes néceſ- » ſaires à la vie. Pour ce qui regarde le goût de la » retraite, le jeûne & les veilles, il ne veut pas me » céder & il l'emporte quelquefois ſur moi. Vous l'a- » vouerai-je ? Par cette façon de penſer, il s'eſt in- » ſinué dans mon cœur au point que je l'aime com- » me s'il étoit mon fils & plus encore, car mon » fils voudroit être le maître ſuivant le ton du ſiecle, » & ce jeune homme ne penſe qu'à obéir, plus oc- » cupé de faire mes volontés que de ſuivre ſes goûts. » C'eſt par ſentiment qu'il agit & non par intérêt. » Tout ce qu'il eſpére, je penſe, eſt de profiter au- » près de moi. Mes épîtres familieres étoient dans » le plus grand déſordre. Quatre de mes amis avoient » entrepris de les mettre en ordre & s'étoient rébu- » tés au milieu de l'ouvrage ; il en eſt venu à bout. » Il y en a trois cents cinquante en comptant celle- » ci : vous les aurez écrites de ſa main. Son caractere » n'eſt point vague & chargé comme celui des écri- » vains, ou plutôt des peintres de notre ſiecle, qui » de loin flatte la vue & de près la fatigue. Sa lettre » eſt claire, aiſée & ne s'écarte pas des regles.

AN. DE J. C. 1367.

Il a du talent pour la poéſie & s'il le cultive, il » vous forcera un jour de l'admirer. La foibleſſe de » l'âge le rend encore incertain & embarraſſé ; il ne » ſait pas bien ce qu'il veut dire ; mais tout ce qu'il » dit a de l'élevation & de la grace. Il lui échappe » quelquefois des vers, non-ſeulement harmonieux, » mais même graves, agréables & qu'on croiroit éma- » nés de la verve d'un vieux Poëte, ſi on ne con- » noiſſoit pas l'Auteur. Juſqu'à préſent il aime à imi-

Digitized by Google

» ter ; cela eſt de ſon âge. Avec le temps il ceſſera
An. de J. C. 1367. » de copier, & de pluſieurs ſtyles il ſe formera un
» ſtyle à lui & une maniere propre.

Ibid. Il n'eſt pas étonnant que Pétrarque ſe prit du goût le plus vif pour un jeune homme de ce caractere, qui ſembloit fait exprès pour lui. Il l'admit à ſa table, à ſes converſations les plus ſecrettes, ſérieuſes ou badines ; il le menoit avec lui dans ſes voyages : en un mot il le traitoit, non comme un domeſtique, mais comme un ami ; que dis-je ! comme ſon propre fils. Pour le rendre plus libre & ſe l'attacher davantage, il lui fit prendre l'état eccléſiaſtique. L'Evêque de Ravenne, en lui donnant la tonſure, lui recommanda expreſſément d'aimer, d'honorer Pétrarque, de ne jamais le quitter & de regarder le bonheur d'être tombé entre ſes mains comme une grande grace que Dieu lui avoit faite. Pétrarque lui procura l'expectative certaine d'un bénéfice qui le mettoit en état d'acheter des livres, des habits & tout ce qui lui étoit néceſſaire ſans avoir recours à perſonne ; il ſe propoſoit de faire beaucoup plus pour lui.

Le croiroit-on ? ce jeune homme, tel qu'on vient de le dépeindre, qui faiſoit les délices de Pétrarque, qui avoit tant de raiſons de l'aimer & de lui être attaché, alla le trouver le 30 Mai dans ſon cabinet à Padoue, & lui déclara nettement qu'il ne vouloit plus reſter avec lui, & que ſon deſſein étoit de partir ſur le champ.

Pétrarque étonné de cette déclaration à laquelle il ne s'attendoit pas, quitta ſa plume & le regarda fixement. Ayant lu ſur ſon viſage ce qu'il avoit dans l'ame, il lui demanda ce que cela vouloit dire, *s'il*

Digitized by Google

avoit quelque ſujet de ſe plaindre de lui, de ſes amis ou de ſes gens. Jean dit que non ; il ajouta même en pleurant qu'il n'ignoroit pas qu'il ne pouvoit être nulle part plus tranquillement & plus honorablement que chez lui. ⁋ Si cela eſt, malheureux jeune homme, lui dit Pétrarque, ſi rien ne vous manque chez moi, s'il n'y a rien qui vous déplaiſe, pourquoi voulez-vous me quitter, où prétendez-vous aller ? Jean prêt à pleurer lui répondit : je ne vous quitte que parce que je ne puis plus écrire. ⁋ Quoi donc les mains vous tremblent ; vous n'y voyez plus. ⁋ Rien de tout cela ; mais il m'a pris un tel dégoût de l'écriture, que je ne puis me déterminer à prendre la plume. ⁋ Je vous l'avois bien dit, reprit Pétrarque, vous écrivez trop ; l'excès a produit le dégoût. Ceſſez d'écrire, repoſez-vous & vous verrez que le goût de l'écriture vous reviendra. Non, lui dit Jean d'un air un peu fâché ; il ne m'arrivera plus d'écrire ni pour vous ni pour perſonne. ⁋ A la bonne heure n'écrivez pas ; je ne vous ai pas pris pour ſecretaire ; je vous regarde comme mon fils : vous lirez, vous cauſerez avec moi, vous m'accompagnerez, vous ornerez ma petite maiſon. ⁋ Moi habiter une maiſon où je ne ferois rien ! manger du pain que je ne gagnerois pas ! j'ai trop de cœur pour cela. Vous vous obſtinez en vain ; laiſſez-moi partir, ou je partirai malgré vous. Pétrarque, ému de cette réponſe, lui dit un peu en colere : malheureux ! vous mépriſez-vous aſſez pour vous croire inutile chez moi ſi vous n'écrivez pas ? Vous m'avez trompé ; j'avois conçu meilleure opinion de vous ; mais que dira notre ami Donat, qui vous a donné à moi & moi à vous ? Il

AN. DE J. C. 1367.

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1367.

dira ce qu'il voudra ; qu'ai-je à démêler avec Donat ? Ingrat que vous êtes ! eſt-ce ainſi que vous reſpectez votre maître, le pere de votre eſprit ? Quand il vous verra ſans moi, il vous dira : où avez-vous laiſſé votre Pere ? Il croira que je ſuis mort ou que la tête vous a tourné. Enſuite Pétrarque lui rappella les exhortations de ſon Evêque, & tâcha de lui faire comprendre qu'il ne pouvoit être mieux que chez lui. Tout cela eſt inutile, lui dit Jean, vous ne me ſéduirez pas par vos propos. En diſant cela il ſortit & alla droit au port ; mais il lui fut impoſſible de s'évader, parce que la ville de Padoue eſt entourée d'une double enceinte de murailles & de deux fleuves.

Ibid. Pétrarque rendit compte à Donat de cette converſation. Il finit ſa lettre en lui diſant : « il eſt fort triſte ; » je le fais veiller de près pour qu'il ne lui arrive » point d'accident juſqu'à mon retour à Veniſe, que » j'avancerai pour vous le mener. Je l'ai prié inſtam- » ment de me dire la vraie cauſe de ſon départ, lui » promettant de le laiſſer aller, de lui donner de » l'argent pour ſon voyage & des lettres de recom- » mandation ; il m'a toujours proteſté qu'il n'avoit » pas d'autre raiſon que celle qu'il m'avoit dite. Pour » moi je penſe, & bien des gens le croient auſſi, » qu'on l'a tenté par quelque eſpérance de gain, ou » qu'il eſt devenu fol. Ses yeux ſont plus égarés qu'ils » n'étoient. Quand il paſſe dans la ville, on le montre » au doigt & l'on dit tout bas : voyez-vous ce jeune » homme ? l'étude lui a tourné la tête. Je viens d'ap- » prendre que ſon deſſein eſt d'aller à Naples ; que » fait-on ; peut-être des cendres du Virgile de Man- » toue veut-il ſuſciter un nouveau Virgile de Ravenne !

Mais

» Mais il trouvera ſon buſte vuide. Qu'il aille où il » voudra quand je vous l'aurai remis entre les mains ! » Je ſuis perſuadé que ce recit vous déplaira ; ce » jeune homme eſt votre élève ; vous avez formé » ſon caractere & ſon eſprit ; voyez comment vos » ſoins réuſſiſſent : nous avons été attrapés vous » & moi ; nous l'avons gâté à force de le louer ; » croyant lui donner de l'émulation par nos louan- » ges, nous lui avons donné de l'orgueil. Cela nous » apprendra à ne louer déſormais que des perſonnes » d'une vertu éprouvée & à ne pas nous fier à des » gens de cet âge, quoiqu'ils puiſſent promettre.

AN. DE J. C. 1367.

Sen. l. 5. ep. 7.

Pétrarque ſe hâta d'aller à Veniſe pour remettre ce jeune Eccléſiaſtique entre les mains de Donat, ſe flattant peut-être qu'il le rameneroit, & en effet il parut d'abord revenir de ſon égarement ; mais ſa folie le reprit bientôt : il n'y avoit rien de fixe & d'arrêté dans ſes projets : tantôt il vouloit aller à Naples voir le tombeau de Virgile ; tantôt en Calabre chercher le berceau d'Ennius ; enfin à Conſtantinople & dans la Grece apprendre le Grec.

Pétrarque eut beau lui repréſenter qu'il ne ſavoit pas encore bien le latin, que ce voyage étoit plein de peril & de difficultés ; qu'il n'avoit point d'argent ; qu'il ne trouveroit à Athenes que des ruines & parmi les Grecs que des ignorans. Quand on lui parloit contre ſes idées, il rongeoit ſon frein, répondoit des choſes qui ſe contrediſoient, changeoit à tout moment de deſſein. On auroit dit que ſon corps étoit agité par pluſieurs ames qui ſe battoient. La fin de tout cela c'eſt qu'il partit un jour en diſant qu'il vouloit aller voir la Babylone d'Occident.

Digitized by Google

An. de J. C. 1367.

En traverſant l'Apennin pour aller à Piſe s'embarquer ſur la Méditerranée, il eſſuya des pluies continuelles qui le firent beaucoup ſouffrir. Quand il trouvoit dans ſon chemin quelque ami de Pétrarque, il lui diſoit qu'il alloit par ſon ordre à Avignon. Pluſieurs eurent pitié de lui & blâmerent Pétrarque d'envoyer ſi loin un homme de cet âge ſans expérience & ſans compagnon. Arrivé à Piſe, il attendit quelque temps un vaiſſeau. Il n'y en avoit point; l'ennui le prit; l'argent commençoit à lui manquer; il repaſſa l'Apennin à travers mille perils. Quand il ſe trouva dans la plaine il faillit à ſe noyer en traverſant le Taro. Quelqu'un lui ſauva la vie en le tirant de l'eau par le pied. Enfin preſque mort de faim, de fatigue & de miſere, il arriva à Pavie, où il comptoit trouver Pétrarque. Mais il n'y trouva que François de Broſſano, qui eut de la peine à le reconnoître. Il avoit l'air de ces ombres qui volent dans Virgile autour du Stix. Après avoir entendu l'hiſtoire de ſes malheurs, François de Broſſano lui donna toute ſorte de ſecours & l'engagea à attendre Pétrarque, qui devoit bientôt arriver. La honte & la crainte lui firent refuſer d'abord ce parti, que la néceſſité le força bientôt d'accepter.

Pétrarque arriva à Pavie au commencement de Juillet. Il étoit nuit lorſqu'il arriva ſur le pont du Teſin, où il trouva ſes amis qui étoient venus au-devant de lui, & Jean de Ravenne au milieu d'eux, ce qui le ſurprit beaucoup; il ne s'attendoit pas à le revoir ſi-tôt.

Peu de jours après ſon arrivée il écrivit à Donat. Après lui avoir raconté la fin de l'hiſtoire de Jean,

Digitized by Google

il lui dit : « je ne me fie plus à lui ; je m'attens AN. DE J. C 1367.
» tous les jours à le voir venir me demander ſon
» congé. Il trouvera un petit viatique que je lui ai
» préparé & la porte ouverte ; je ne lui dirai rien
» pour le retenir. Je ſais ce qu'il faut en penſer. Mais
» vous me connoiſſez ; il n'y a rien que je n'oublie
» & que je ne pardonne ; point d'ennemi, quel qu'il
» ſoit, que je ne ſois même capable d'aimer, ſi je
» trouve en lui du repentir & de la honte. Cette
» douceur, je l'avoue, peut être quelquefois dange-
» reuſe ; mais elle ne me fera jamais rougir.

Ce que Pétrarque avoit prévu ne tarda pas à arriver. Jean ne reſta pas un an tranquille ; la fureur du voyage le reprit. Il avoit entendu dire à Pétrarque qu'il y avoit dans la Calabre (autrefois appellée la grande Grece) des gens qui ſavoient bien le Grec ; que ſes deux maîtres Barlaam & Leon Pilate étoient de ce pays-là. Cela lui fit prendre le parti d'y aller pour ſatisfaire la manie qu'il avoit d'apprendre cette langue. Pétrarque lui donna une lettre de recommandation pour Hugues de St. Severin, qu'il avoit connu à Naples & qui tenoit un grand rang dans cette province (*a*). « Je vous recommande ce jeune homme,
» lui dit-il, il a de l'eſprit & un excellent caractere ;
» il pourra vous être utile. Je l'ai gardé quelques an-
» nées auprès de moi & traité comme mon fils. Saiſi
» par la manie de courir le monde, il s'eſt déterminé
» à voyager pour apprendre quelque choſe ; je ne ſau-
» rois blâmer ce parti-là ; mais je ſuis fâché de le
» voir partir.

Jean vouloit aller à Rome, & c'étoit ſon chemin

(*a*) Il étoit Général des troupes de la Reine Jeanne en 1368.

AN. DE J. C. 1367.

pour entrer dans le Royaume de Naples. Pétrarque lui donna une lettre de recommandation pour François Bruni, Secretaire Apoſtolique, qui le prit auprès de lui, ſi je ne me trompe. Je crois pouvoir inférer cela d'une lettre que Pétrarque lui écrivit quelque temps après, où il lui dit :

Sen. l. 14. ep. 14.

« Je vous félicite de ce qu'après tant de tempêtes „ vous avez enfin trouvé un bon port. Vous voilà „ avec un homme très-doux. Je ne crois pas qu'il y „ ait perſonne ſur la terre qui me ſoit auſſi cher. Si „ vous ne pouvez pas vivre avec lui, je ne ſais avec „ qui vous pourriez vivre : apprenez à vous fixer. „ Pierre qui toujours roule n'amaſſe point de mouſſe, „ dit le Proverbe. Apprenez à vivre avec les hommes ; vous en trouverez par-tout où vous irez. Il „ faut vivre avec eux ou avec les bêtes. Vous ne pouvez ſouffrir ni la ſolitude ni le monde ; c'eſt une „ grande maladie de l'ame que la vertu ſeule peut „ guérir. Il y a des choſes où l'on trouve en même „ temps la cauſe du mal & le remede : c'eſt votre eſprit „ qui vous agite ; il faut que ce ſoit lui qui vous fixe. „ Je vous félicite d'avoir vu Rome : quand vous parcourriez le monde entier, vous ne trouveriez rien „ de ſemblable. Cette ville, quoique mal propre & „ pleine de ruines, eſt toujours la capitale du monde. „ Qui eſt-ce qui oſeroit le nier ? Pas même ſes ennemis, qui ſe font appeller *Empereurs Romains*, *Pontifes Romains*, & ſe glorifient de ces titres, quoiqu'ils ne ſoient rien moins que *Romains*. Penſez „ y bien & croyez que vous n'avez pas vu Rome ; „ mais les montagnes ſur leſquelles Rome étoit bâtie.

Je me ſuis un peu arrêté ſur ces lettres de Pé-

trarque, parce qu'elles ſervent à faire connoître un homme peu connu & qui mérite beaucoup de l'être. Jean Malpighin eſt un des ſavans du quatorzieme ſiecle qui a le plus contribué au rétabliſſement des lettres latines en Europe & du bon goût de la littérature. Il alla enſeigner à Padoue après la mort de Pétrarque. C'eſt là qu'il eut pour diſciple Sicco Polenton, qui fait de lui les plus grands éloges. *C'étoit*, dit-il, *l'homme le plus ſavant, le plus éloquent, le meilleur maître qu'il y eut alors en Italie, tant pour les ſciences que pour les mœurs.* Coluccio Salutati en parle ſur le même ton. AN. DE J. C. 1367.

La République de Florence l'invita l'an 1397 à aller profeſſer dans cette ville. Il y alla paſſer le reſte de ſa vie * & il y eut pour diſciples les meilleurs littérateurs du quinzieme ſiecle ; Leonard & Charles Aretin, le Pogge, Ambroiſe le Camaldule, Jeannozo Mannetti, Guarini, &c. Ce qu'il faiſoit pour la langue latine à Florence, Emmanuel Chryſoloras le faiſoit en même temps pour la langue grecque dans cette ville, & voilà la véritable époque de la renaiſſance des lettres, à laquelle il faut convenir que Pétrarque a beaucoup contribué, quand ce ne ſeroit qu'en formant Jean de Ravenne. * Il mourut vers 420.

Qui eſt-ce qui n'a pas éprouvé que les biens & les maux ſont partagés dans cette vie ? Dans le temps que Pétrarque étoit vivement affecté de ce petit chagrin domeſtique qu'il venoit d'eſſuyer, il ſe paſſoit un grand événement qui devoit le combler de joie, parce que c'étoit la choſe du monde qu'il deſiroit le plus & qu'il eſpéroit le moins. Urbain V. étoit en mouvement pour aller rétablir le ſaint Siege à Rome.

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1367.

Les Cardinaux qui ne pouvoient ſe déterminer à quitter les beaux palais qu'ils avoient fait bâtir à Avignon, ni renoncer à tous les agrémens dont ils jouiſſoient dans cette ville, employerent en vain toute ſorte de ſtratagêmes pour faire échouer ce projet. L'Annaliſte d'Italie dit qu'*ils firent tout ce qu'ils purent des pieds & des mains*. Le Pape tint ferme ; il partit d'Avignon le 30 Avril & alla coucher au pont de Sorgue ; de-là il ſe rendit à Marſeille, où il s'embarqua le 19 de Mai * ſur une galere vénitienne. La flotte qui l'eſcorta étoit compoſée de vingt & trois galeres & de pluſieurs autres bâtimens de toute eſpece que la Reine de Naples, les Vénitiens, les Génois, les Piſans avoient envoyés pour le tranſport de la Cour Romaine.

* D'autres diſent le 20. Mr. de Villaret le 21. Il ſe trompe certainement.

Urbain n'avoit à ſa ſuite qu'une partie de ſes Cardinaux. Il y en eut cinq qui s'obſtinerent à reſter à Avignon ; quelques-uns prirent leur route par terre. Le Cardinal Pierre Roger étoit de ce nombre. Pétrarque le vit à Pavie. Dès qu'on eut levé l'ancre, quelques Cardinaux, à la tête deſquels étoit le Cardinal Bragoſe, jetterent des cris affreux & accablerent le Pape d'injures. *Mauvais Pape*, lui diſoient-ils, *pere impie ! où menez-vous vos enfans ? Il ſembloit*, dit Pétrarque, *qu'on les eut menés à Memphis ou à Cteſiphon dans les priſons des Sarraſins*. Le Pape mépriſa ces cris impuiſſans ; ſa courſe fut rapide ; il s'arrêta quelques jours à Gênes & arriva le 9 Juin à Viterbe, où il reçut les hommages de tous les Princes d'Italie. Les Ambaſſadeurs de Rome vinrent lui préſenter les clefs de la ville & du château St. Ange.

Il y eut à Viterbe une petite émeute qui fit plaiſir

Digitized by Google

aux mal-intentionnés, parce qu'ils ſe flatterent qu'elle dégoûteroit Urbain du ſéjour d'Italie. Quelques habitans de cette ville eurent querelle avec les domeſtiques de quelques Cardinaux. Le peuple prit les armes & cria : *VIVE LE PEUPLE, MEURE L'ÉGLISE.* Les Cardinaux de Bragoſe & Alberti furent maltraités ; mais la ſédition fut bientôt appaiſée ; on pendit les plus coupables devant la maiſon des Cardinaux inſultés. Un Auteur contemporain dit qu'Urbain regarda cette émeute comme *un préſage des maux qui menaçoient l'Égliſe.* Il arriva à Rome le Octobre. Le peuple & le Clergé allerent au devant de lui. Il y fut reçu comme auroit pu l'être celui qu'il repréſentoit ſur la terre. AN. DE J. C. 1367. *Bal. IV. vita Urb.*

Pétrarque apprit à Veniſe l'arrivée du Pape à Rome, la façon dont il y avoit été reçu & tout le bien qu'il y faiſoit ; les Commandans des bâtimens Vénitiens qui avoient ſervi au tranſport de la Cour Romaine, lui raconterent les circonſtances de ſon voyage & toute la répugnance que les Cardinaux avoient témoigné à le ſuivre en Italie.

Au comble de la joie que lui cauſoit un événement ſi deſiré & ſi peu eſpéré, Pétrarque écrivit à Urbain une longue lettre, pour exhaler les tranſports de cette joie qu'il ne pouvoit pas contenir. Cette lettre commence par ce verſet du Pſeaume 113. *In exitu Iſrael de Ægypto domûs Jacob de Populo barbaro.* Après avoir exalté avec ſon éloquence ordinaire la belle action qu'il venoit de faire en rétabliſſant le ſaint ſiege à Rome, il lui dit : *Sen. l. 9. ep. 1.*

» C'eſt à préſent que je vous reconnois pour le » ſouverain Pontife, le Pontife Romain, le ſucceſ-

AN. DE J. C. 1367.

» ſeur de Pierre, le Vicaire de Jeſus-Chriſt. Vous » l'étiez déjà par la puiſſance & la dignité, j'en con- » viens ; mais vous l'êtes à préſent par les ſentimens » & par l'exercice des fonctions .... Dans un ſeul » jour vous avez réparé les torts de cinq de vos » prédéceſſeurs dans le cours de plus de ſoixante ans. » On ſait avec quelle liberté, quoique je ne ſois qu'un » ver de terre, j'ai oſé reprendre les deux maîtres » du monde, qui en ſont auſſi les deux luminaires » & les deux glaives de juſtice ; qu'il me ſoit permis » à préſent de louer ce que je trouve de louable (on » ne me ſoupçonnera pas de vouloir vous flatter, » je ne vous demande que votre bénédiction.) Non ; » je n'ai rien vu, rien entendu, rien lu qu'on puiſſe » comparer à ce que vous venez de faire.

Pétrarque exagére un peu les difficultés de cette belle entrepriſe du Pape & les obſtacles qu'il avoit ſurmontés ; enſuite il lui dit : « vous avez rétabli l'É- » gliſe dans ſon vrai ſiege ; il s'agit à préſent de ré- » tablir la pureté ancienne de ſes mœurs, qui la ren- » doient autrefois ſi vénérable. Apprenez à vos Car- » dinaux qu'étant mortels, ils ne doivent pas être » toujours occupés à ſe procurer les délices de cette » vie ; qu'il faut quelquefois penſer à la mort & à la » vie éternelle. On dit qu'ils craignent de ne pas » trouver en Italie du vin de Beaune. Je ne ſaurois » l'entendre ſans indignation & ſans être tenté d'arra- » cher ces vilaines vignes qui produiſent une ven- » dange ſi funeſte à l'Egliſe.

» Les premiers Apôtres ne cherchoient qu'un en- » droit ſur la terre où ils puſſent répandre leur ſang » pour leur maître. Ces Apôtres modernes cherchent comment

„ comment ils pourront faire couler dans leur eſto- AN. DE J. C.
„ mac le ſang de la terre exprimé des grappes de 1358.
„ la vigne. C'eſt le ſujet de toutes leurs converſations.
„ La terre qui porte le meilleur vin leur paroît la ſeule
„ digne d'être habitée par les ſucceſſeurs des Apôtres.
„ Mais ils ſe trompent dans leurs jugemens ; je ne
„ connois rien de bon à Avignon, qui n'y vienne
„ d'ailleurs. Ils objectent le Rhône qui leur voiture
„ tout ce qu'ils deſirent. Ah ! plût-à-Dieu que ce fleuve
„ ne fut jamais ſorti des entrailles de la terre ? A
„ les entendre on diroit que c'eſt le fleuve du Pa-
„ radis, le ſeul fleuve qui coule ſur la terre. Qu'ils
„ prennent la peine de lire les anciennes hiſtoires,
„ ils y verront que le Rhône ne fut jamais le ſiege
„ des Pontifes Romains ; mais le lieu d'exil des cri-
„ minels condamnés.

Après avoir fait une ſortie un peu trop vive contre les Cardinaux, Pétrarque s'attache à refuter ou à tourner en ridicule le diſcours de Nicolas Orême, dont j'ai parlé, qui paroiſſoit n'avoir d'autre objet que de louer la France aux dépens de l'Italie.

„ Je connois, dit-il, l'eſprit & la ſageſſe du jeune
„ Prince qui vous l'a envoyé. Je crois bien qu'il lui
„ a dit de louer la France ; mais j'oſe affirmer qu'il
„ ne l'a pas chargé de dire du mal de l'Italie. Plût-
„ à-Dieu que j'euſſe été préſent à ce diſcours ! Quoi-
„ que inférieur à ce ſavant Orateur, ayant pour moi
„ la vérité, j'aurois bien réfuté ſes calomnies. S'il
„ croit ſa cauſe bonne, s'il veut la défendre par écrit,
„ je lui fais un défi : le dernier des Italiens ne craint
„ pas de combattre pour ſa patrie ce François ſi
„ docte & ſi éloquent. Vous ſerez juge du combat ;

An. de J. C. 1368.

„ je lui prouverai que tout ce qu'il a dit contre l'I-
„ talie eſt ſans fondement.

„ Peut-on de bonne foi conteſter la ſupériorité de
„ l'Italie ſur la France ? N'eſt-elle pas aſſez bien éta-
„ blie par les livres ? Tout ce qui eſt écrit en latin
„ ſur l'éloquence, ſur les arts & ſur toutes les par-
„ ties de la Philoſophie, ne vient-il pas des Italiens
„ preſque entiérement ? S'il y a quelque choſe qu'on
„ doive attribuer aux étrangers, ou ils l'ont appris
„ ou ils l'ont écrit en Italie, ou ils ont imité les
„ Italiens. Des quatre Peres de l'Egliſe, il y en a
„ deux Romains ; le troiſieme a été nourri & élevé
„ en Italie : le quatrieme y a été converti & y a
„ paſſé une partie de ſa vie. Il n'y en a aucun de
„ François. N'eſt-ce pas en Italie qu'on a compoſé &
„ interprété l'un & l'autre droit dont nous nous ſer-
„ vons ? C'eſt en vain que l'on chercheroit hors de
„ l'Italie les Orateurs & les Poëtes ; je parle des
„ Latins. Ne ſait-on pas que les lettres latines ſont
„ la ſource & la baſe de toutes les ſciences ? A tout
„ cela les François, quelque avantageux qu'ils ſoient,
„ ne peuvent oppoſer que leur fameuſe rue du Foarre*,
„ où l'on entend ſans ceſſe les écoliers brailler.

* Rue de Paris où logeoient la plupart des écoliers.

„ Pour ce qui regarde le caractere ſocial, je con-
„ viens que les François ont l'humeur enjouée ; ils
„ ſont légers dans leurs manieres & dans leur con-
„ verſation ; ils jouent volontiers ; ils chantent agréa-
„ blement ; ils boivent bien & ſouvent ; ce ſont d'aima-
„ bles convives .... Mais ce n'eſt pas chez eux qu'il
„ faut chercher la gravité des mœurs & ce qu'on
„ appelle la vraie moralité.

„ J'avoue que l'Egliſe Gallicane eſt une partie no-

Digitized by Google

» ble & opulente de l'Eglise ; mais personne n'ignore » que le chef de l'Eglise comme de l'Empire est en „ italie S'il y a quelqu'un parmi eux qui en doute, qu'il „ prenne un titre de sa patrie à la place de son titre „ Romain, il connoîtra la différence qu'il y a entre le „ chef & les membres. Ils haïssent ; ils méprisent Rome ; „ qu'ils se dépouillent donc des dignités Romaines ; „ ce seroit un trait d'indignation bien noble ; mais ils ne „ le feront jamais ; c'est de-là qu'ils tirent toutes leur „ considération & leurs richesses. Ils nous haissent & „ nous rongent.

An. de J. C. 1368.

„ A l'égard des éloges qu'il donne à la bonne chere „ de France & aux vins qu'on y boit, je ne puis re- „ garder cela que comme une insulte faite à ces hom- „ mes Apostoliques, devant qui il avoit l'honneur „ de parler. Diroit-on pas qu'il s'agissoit de pren- „ dre des poissons à l'hameçon, ou des oiseaux à la „ pipée. Votre présence, le respect dû à Votre Sain- „ teté auroit du empêcher l'Orateur d'entretenir le „ souverain Pontife, le Vicaire de Jesus-Christ de ces „ fadaises, qui conviendroient mieux à un Docteur de „ cuisine tel qu'Apicius. Je le confondrois, si je ne „ croyois au-dessous de moi de parler sur une ma- „ tiere si abjecte & manquer au respect que je vous „ dois.

Pétrarque refute ensuite ce que disoient quelques Cardinaux : *Rome & l'Italie étoient quelque chose autrefois ; à présent ce n'est plus rien.* Je ne m'arrête pas sur cela, parce qu'il ne fait que répéter ce qu'il a dit souvent. Il finit cette longue épitre pleine de verbiage & de répétitions, en conjurant le souverain Pontife de rendre à la ville de Rome son ancien éclat

Digitized by Google

& d'y fixer ſon ſéjour. Le bruit s'étoit répandu qu'il
An. de J. C. 1363. ſe repentoit déjà d'y être allé & qu'il penſoit à retourner à Avignon.

Je ne ferai qu'une réflexion ſur cette lettre. On ne peut s'empêcher de convenir que la France dans le ſiecle de Pétrarque étoit inférieure à l'Italie preſque à tous égards ; mais ſuppoſons qu'il revienne au monde à préſent, je demande aux Italiens même s'il parleroit avec autant de confiance, & s'il ſeroit auſſi bien fondé.

Peu de jours après avoir écrit cette longue lettre au Pape, Pétrarque alla à Padoue, d'où il écrivit à
Sen. l. 9. ep. 2. François Bruni, pour répondre à deux lettres qu'il avoit reçues de lui, l'une à Pavie, l'autre à Veniſe qu'il ne trouva plus. Il lui adreſſe ſa lettre au Pape & le prie de ne la rendre qu'après l'avoir bien examinée avec toute la ſévérité poſſible. Il lui nomme enſuite quelques perſonnes de confiance qu'il voudroit faire entrer dans cet examen. Agapit Colonne le jeune, Evêque d'Eſclano (*a*), Philippe de Cabaſſole s'il n'étoit pas abſent, &c.

„ J'y joindrois volontiers, ajouta-t-il, Etienne Co-
„ lonne le jeune ; c'eſt un homme de beaucoup d'eſ-
„ prit & de très-bon conſeil ; mais j'ai lieu de me
„ plaindre de lui, & je vous prie de ne pas le lui
„ laiſſer ignorer. Lorſqu'il vint me voir dans cette
„ campagne près de Milan où j'étois, il me promit en
„ me quittant de m'écrire lorſqu'il ſeroit arrivé à Rome
„ pour m'inſtruire de mille choſes ſur leſquelles il
„ connoît ma curioſité. J'attendois avec impatience
„ l'effet de ſa promeſſe, comptant les jours comme

(*a*) Il étoit fils d'Etienne Colonne : il fut fait Cardinal par Urbain VI.

Digitized by Google

„ font les amants ; mais il ne m'a pas donné le moin- AN. DE J. C 1368.
„ dre ſigne de vie. Je pourrois croire que ſes affai-
„ res, une maladie, un voyage ne lui ont pas permis
„ de m'écrire, s'il n'écrivoit pas tous les jours des
„ lettres d'amitié & de badinage à un jeune Floren-
„ tin qu'il a vu chez moi un moment en paſſant,
„ & dont il eſt engoué.

Il y a encore un trait dans cette lettre que je ne puis me refuſer de placer ici, parce que Pétrarque y développe bien ſa façon de penſer ſur les Papes qu'il avoit connus.

„ Je me leve tous les jours à minuit pour chanter
„ les louanges de Dieu : le ſilence de la nuit eſt
„ propre à cela. Voilà le temps de ma vie le plus
„ à moi & le plus agréablement employé. C'eſt un
„ ancien uſage qui n'a été interrompu que par quel-
„ ques maladies, & que je conſerverai tant que je
„ vivrai. Dans l'office du Carême, il y a une priere
„ pour le Pape qu'il faut répéter trois fois ; je vous
„ jure que quand j'en étois venu là, quoique ce fût
„ plutôt le temps de pleurer & de gémir que de
„ rire, il me prenoit un certain rire lent excité par
„ l'indignation. Quoi, diſois-je en moi-même, je prie
„ plus ſouvent pour un homme qui tient l'Egliſe dans
„ l'exil, qui laiſſe le ſiege de Pierre vuide, que pour
„ mes parens & mes bienfaiteurs ! cependant je priois
„ toujours ; mais ce n'étoit pas de bon cœur. Quelle
„ différence à préſent depuis que cet ami de Dieu
„ a réjoui l'Egliſe triomphante par ſon retour ! Quand
„ je prononce ſon nom, je m'incline trois fois profon-
„ dement, je dis ces trois prieres d'une voix plus
„ haute, plus diſtincte ; il me ſemble que je n'ai ré-

AN. DE J. C. 1368.

, cité tout le reſte que pour arriver là. Ce chan- „ gement qui s'eſt fait en moi m'étonneroit, ſi j'en „ ignorois la cauſe.

Quelques jours après avoir écrit cette épitre, Pétrarque reçut une lettre de Galeas Viſcomti, qui le preſſoit vivement de venir à Pavie pour lui rendre un ſervice très-important. Voici de quoi il s'agiſſoit Le Pape vouloit, à quelque prix que ce fut, exterminer les Viſcomti; il fulmina cette année contre Barnabé une Bulle terrible, dans laquelle, après l'avoir accuſé de tous les forfaits & lui avoir donné les noms les plus odieux, il promet toutes les indulgences des croiſades à tous ceux qui lui feroient la guerre. Il avoit fait une ligue contre lui avec les Gonzagues, Nicolas d'Eſt, François de Carrare, les Malateſtes, &c. L'Empereur, ſuivi d'une grande partie de ſa nobleſſe (*a*), venoit d'entrer en Italie, pour ſe mettre à la tête de l'armée confédérée. Tout ſembloit annoncer la deſtruction prochaine des Viſcomti, qui n'étoient pas en état de réſiſter à tant de forces réunies.

Od. Rain.

Barnabé, à qui on ne peut refuſer au moins beaucoup d'intrépidité, nullement effrayé de cet orage qui le menaçoit, ne ſe contenta pas de faire toutes les diſpoſitions néceſſaires pour défendre ſes états; il fit deſcendre des troupes ſur le Pô pour aller ravager les états de Mantoue & ſe rendre maître de cette ville, qu'il avoit promiſe au Seigneur de Verone, le ſeul allié qu'il eût.

Galeas ſon frere, moins belliqueux, mais plus pru-

(*a*) Les annales de Milan diſent qu'il avoit cinquante mille cavaliers ſans compter l'infanterie. La Chronique de Rimini trente mille. Corio vingt mille

dent que lui, crut devoir employer la négociation pour conjurer l'orage. Le Cardinal Anglic de Grimoard, frere du Pape, étoit Légat à Bologne & dans cette partie de l'Italie qui devoit être le théatre de la guerre. Il venoit de remplacer le Cardinal de la Roche, que le Pape n'avoit pu déterminer que par des menaces réitérées à abandonner les rênes de cette légation, où il n'avoit pas réuſſi. *Od. Rain.*

An. de J. C. 1368.

Le Cardinal Anglic étoit un homme d'un grand mérite ; Pétrarque le connoiſſoit. Galeas ſe flatta que ces deux hommes, conférant enſemble, pourroient trouver quelque expédient pour rétablir la paix. Pétrarque ne crut pas devoir ſe refuſer aux inſtances de Galeas dans une conjoncture ſi critique. Il craignoit de paſſer pour ingrat, & cette crainte l'emporta dans ſon eſprit ſur celle des voleurs dont les grands chemins étoient alors infeſtés. Il partit de Padoue le 25 Mai & arriva à Pavie le 29 ſans accident.

Il nous apprend lui-même qu'il échoua dans ſa négociation pour la paix, & cela n'eſt pas étonnant. Le Pape regardoit Barnabé comme un ennemi déclaré de Dieu & de l'Egliſe, qu'il étoit important de réduire, un monſtre à tous égards qu'il falloit étouffer. (Il en parle ſur ce ton dans une eſpece de manifeſte qu'il publia.) *Ibid.*

Les grandes forces qu'il avoit miſes en mouvement pour cela, ne lui permettoient pas de douter qu'il n'en vînt bientôt à bout ; ce qui le rendoit moins traitable ſur les propoſitions d'accommodement qu'on lui faiſoit. On ne ſauroit douter que Pétrarque ne fût très-fâché de n'avoir pas réuſſi dans la négociation dont ſon ami Galeas l'avoit chargé par mille

Digitized by Google

raisons ; mais sur-tout parce qu'il voyoit sa patrie
AN. DE J. C. 1363. en proie à des bêtes féroces de tous les pays qui la dévoroient. Le Pape avoit dans ces troupes des Espagnols, des Napolitains, des Bretons, des Provençaux, &c. L'Empereur, des Bohemiens, des Esclavons, des Polonois, des Suisses, &c. Barnabé tenoit à sa solde des Italiens, des Allemans, des Anglois, des Hongrois & des Bourguignons.

Ce n'étoit pas seulement pour traiter la paix avec le Cardinal Anglic que Galeas avoit attiré Pétrarque auprès de lui. Il étoit bien-aise qu'il assistât au mariage de Violante sa fille, qu'on devoit bientôt célébrer à Milan. Ce Seigneur, grand dans toutes ses idées, ayant marié son fils le Comte de Vertu avec la fille du Roi de France, crut qu'il lui convenoit d'avoir pour gendre un fils du Roi d'Angleterre. Les Anglois qu'il avoit à sa solde lui firent naître cette idée & lui en faciliterent le succès. Lyonel Duc de Clarence, second fils du Roi Edouard, fut choisi pour être l'époux de Violante, qui eut pour dot deux cens mille florins & plusieurs places dans le Piémont.

Vill. hist. de Fr. tom. 10. Ce jeune Prince traversa la France, suivi de toute la noblesse d'Angleterre, qui s'empressa d'aller à une noce, où les charmes de l'Italie & la magnificence des Viscomti lui faisoient espérer les plus grands plaisirs. Il fut bien reçu à Paris ; les Ducs de Bourgogne & de Berri allerent au-devant de lui ; on le logea au Louvre. Son séjour dans cette ville ne fut qu'un enchaînement de fêtes, de spectacles & de festins. Le Roi le combla de présents : il passa de-là à Chamberri, où le Comte Amedée oncle de Violante le traita bien & le mena ensuite à Milan.

Il

Il y fit son entrée le 17 Mai * par la porte de Pavie. Galeas alla au devant de lui avec un cortege superbe. Blanche de Savoie sa femme, Isabelle de France femme du Comte de Vertus, y parurent à la tête de quatre-vingt Dames choisies, toutes vêtues de la même façon avec la plus grande magnificence. Venoit à leur suite Jean Galeas Comte de Vertus, suivi de trente cavaliers & trente écuyers en uniforme, montés sur de grands palefrois avec des selles de joûtes.

AN. DE J. C. 1368.

* Muratori dit le 27. *Cor. hist. di Mil.*

Le mariage fut célébré sur la porte du Temple de sainte Marie Majeure avec un concours extraordinaire le 15 Juin (*a*). Galeas donna un repas splendide dans la cour de son palais, qui étoit sur la place d'Arenga. Pétrarque fut assis à la premiere table où il n'y avoit que des Princes & des Seigneurs du premier rang. Tous ses Biographes ont relevé cela comme une grande marque de distinction qu'il méritoit par son esprit, ses connoissances & le rôle qu'il jouoit dans le monde. C'est une bonne politique pour les Princes d'accorder des honneurs & des distinctions aux talens extraordinaires. Leur rareté fait que la chose ne tire pas à conséquence.

Jean Froissard, connu par son histoire & ses poésies, étoit venu à Milan à la suite du Duc de Clarence. Il étoit en Angleterre attaché à Philippe de Hainault, femme du Roi Edouard, lorsque le Duc partit pour son mariage. Froissard qui n'avoit alors que trente ans, qui aimoit à courir & à voir des objets nouveaux, comme il nous l'apprend lui-même, saisit avec empressement cette occasion de faire un voyage

(*a*) Muratori dit le 5. Mr. de la Curne le 25 Avril: c'est certainement une erreur, mais bien peu importante, & il est rare d'en trouver dans les ouvrages de Mr. de la Curne.

An. de J. C. 1368.

agréable en Italie. Il ne parle dans ſon hiſtoire que des fêtes qui furent données à Lyonel dans la cour du Comte de Savoie, cependant on ne ſauroit douter qu'ayant ſuivi le Prince en Italie, il ne fût à Milan à la célébration de ſes noces.

Il ſemble que Pétrarque & Froiſſard, deux hommes ſinguliers dans leur eſpece, devoient chercher à ſe connoître; cependant il ne paroît pas que cela ſoit arrivé; ils ne diſent rien l'un de l'autre dans leurs ouvrages. Sans doute l'extrême diſſipation qui régnoit à la Cour de Milan dans une ſuite de fêtes qui ſe ſuccédoient l'une à l'autre, & le peu de ſéjour qu'ils y firent enſemble, ne leur donnerent pas le temps de faire connoiſſance. Il faut dire auſſi que Froiſſard, n'ayant pas encore acquis ce degré de célébrité où ſon hiſtoire & ſes poéſies l'ont fait parvenir depuis, il n'eſt pas étonnant que Pétrarque n'ait pas cherché à connoître un homme qui n'avoit aucun rang dans la République des lettres. La choſe eſt plus étonnante du côté de Froiſſard, qui ayant dans l'eſprit une avidité extrême de tout voir, de tout connoître, auroit dû, ce ſemble, témoigner quelque empreſſement à ſe lier avec un homme connu par ſes ouvrages & qui paſſoit pour le plus beau génie de ſon ſiecle. Mais Froiſſard nous apprend lui-même que dans ſa jeuneſſe il ne reſpiroit que le plaiſir & n'avoit que l'amour dans la tête.

Puccinelli chr. Glaciatenſe.

Un Hiſtorien Milanois raconte que Pétrarque avoit formé à Linterno une Académie de trente jeunes gens amateurs des lettres qui furent invités au feſtin des noces de Violante & y déployerent à l'envi leurs talens par des épithalames de leur compoſition. Mr.

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1368.

Saſſi l'a dit auſſi dans ſon hiſtoire littéraire de Milan : il nomme même parmi ces Académiciens Antonio Reſta. Cette anecdote me paroît douteuſe ; je n'ai rien trouvé dans les œuvres de Pétrarque ſur cette prétendue Académie de Linterno ; mais je n'oſerois pas la nier.

Au milieu de toutes ces fêtes, Pétrarque apprit un événement qui lui cauſa la plus vive douleur. Le petit François, cet enfant dont ſa fille étoit accouchée à Veniſe dans le mois de Février 1366, mourut à Pavie le jour même de la célébration des noces de Lyonel & de Violante [s'il en faut croire Corio, qui dit que cet enfant étoit né de Pétrarque & de Françoiſe de Broſſano, erreur que Baluſe a copiée & pluſieurs autres après lui.) *Corio ibid.* *Bal. tom. 1. fol. 1457.*

Pétrarque fut touché de cette mort au-delà de toute expreſſion. Voici ce qu'il dit de cet enfant. „ Il me reſſembloit d'une façon ſinguliere, au point „ que quelqu'un qui n'auroit pas ſu qui étoit la mere, „ l'auroit pris pour mon fils .... Il n'avoit pas encore „ un an qu'on trouvoit déjà mon viſage dans le ſien. „ Cette reſſemblance le rendit plus cher à ſes parents „ & même au Seigneur de Milan, de façon que lui, „ qui avoit appris d'un œil ſec la mort de ſon petit „ enfant, ne pût apprendre la mort du mien ſans „ verſer quelques larmes. Pour moi j'en aurois beaucoup répandu ſi j'avois oſé, & ſi cela ne m'avoit „ pas paru indécent à mon âge. Je lui élevai à Pavie un petit mauſolée de marbre, où je fis graver „ en caracteres d'or douze vers élégiaques (*a*) : choſe *Sen. l. 10. ep. 4.*

(*a*) Vix mundi novus hoſpes eram, vitæque volantis
Attigeram tenero limina dura pede

AN. DE J. C. 1368.

„ que je n'aurois pas faite pour un autre, & que „ je ne voudrois pas qu'un autre fit pour moi.

On apprend par ces vers que cet enfant s'appelloit François comme ſon pere & ſa mere ; qu'il naquit à Veniſe & qu'il mourut à Pavie n'ayant que deux ans & quatre mois ; enfin que ſes parents le regretterent beaucoup. Ils n'eurent pas la douleur de le voir mourir ; au moins ſa mere qui étoit à Veniſe. Je l'ai appris par une lettre de Boccace que j'ai trouvée dans la bibliotheque du Roi, & dont je crois devoir rendre compte, parce qu'elle nous fait connoître la ſœur de cet enfant qui étoit née avant lui, & nous donne une idée du pere & de la mere.

Ep. Bocc. Fr. Petr. Mſs. Bibl. R.

„ Mon cher maître ! je ſuis parti de Certaldo le „ 24 Mars pour aller vous chercher à Veniſe où vous „ étiez alors. Des pluies continuelles, les diſcours de „ mes amis qui ne vouloient pas me laiſſer partir, „ ce que j'apprenois des mauvais chemins par des „ gens qui revenoient de Bologne ; tout cela m'a „ retenu ſi long-temps à Florence, que j'ai enfin ap- „ pris que pour mon malheur vous aviez été rappellé „ à Pavie. Peu s'en fallut que je ne renonçaſſe à mon „ projet ; mais des affaires dont quelques amis m'a- „ voient chargé, & ſur-tout le deſir de voir deux per- „ ſonnes qui vous ſont extrêmement cheres ; votre

Franciſcus genitor, genitrix Franciſca, ſecutus
Hos de fonte ſacro nomen idem tenui.
Infans formoſus, ſolamen dulce parentum,
Nunc dolor, hoc uno ſors mea læta minus
Cætera ſum felix & veræ gaudia vitæ
Nactus, & æternæ, tam cito, tam facile.
Sol bis, luna quater flexum peragraverat orbem.
Obvia mors, fallor, obvia vita fuit.
Me Venetum terris dedit urbs, rapuitque Papia.
Nec queror, hinc cœlo reſtituendus eram.

Digitized by Google

„ Tullie & ſon époux que je ne connois pas encore, „ moi qui connois tout ce que vous aimez, me firent reprendre ma route, dès que le temps fut „ un peu adouci. Je rencontrai par hazard en chemin François de Broſſano ; il a du vous dire quelle „ fut ma joie. Après les complimens ordinaires & „ quelques queſtions que je lui fis ſur votre compte, „ je me mis à conſidérer ſa grande taille, ſa phyſionomie tranquille, la douceur de ſes manieres & „ de ſes propos ; j'admirai d'abord votre choix ; & „ comment ne pas admirer tout ce que vous faites ! „ Enfin l'ayant quitté parce qu'il le falloit, je montai ſur ma barque pour me rendre à Veniſe. A „ peine arrivé, je trouvai pluſieurs de nos compatriotes qui ſe diſputoient à qui ſeroit mon hôte dans „ votre abſence & ſur-tout notre Donat qui fut fâché „ parce que je donnai la préférence à François Allegri avec qui j'étois venu de Florence. J'entre dans „ tout ce détail avec vous pour me juſtifier de n'avoir pas profité dans cette occaſion de l'offre obligeante que vous m'aviez faite dans votre lettre. „ Sachez que, quand même je n'aurois point trouvé „ d'amis qui m'euſſent reçu chez eux, j'aurois été „ deſcendre au cabaret plutôt que de loger chez „ votre Tullie dans l'abſence de ſon mari. Je ne doute „ pas que vous ne rendiez juſtice à ma façon de penſer à votre égard ſur cela comme ſur toute autre „ choſe ; mais les autres ne me connoiſſent pas comme vous. Mon âge, mes cheveux blancs, ma graiſſe „ qui ſont de moi un homme ſans conſéquence, devroient écarter tous les ſoupçons ; mais je connois „ le monde ; il voit le mal ſouvent où il n'eſt pas,

AN. DE J. C. 1368.

AN. DE J. C. 1368.

„ & il trouve des traces dans des endroits même où „ le pied n'a pas porté. Matiere délicate, vous le „ ſavez, ſur laquelle ſouvent un faux bruit fait autant „ d'effet que la vérité même.

„ Après avoir pris un peu de repos, j'allai voir „ votre Tullie. Dès qu'elle m'entendit nommer, elle „ vint à moi avec empreſſement, comme elle auroit „ pu faire pour vous-même ; elle rougit un peu en „ me voyant, & baiſſant les yeux à terre, me fit „ une révérence honnête ; enſuite avec une tendreſſe „ modeſte & filiale elle me prit dans ſes bras. Dieux ! „ quel plaiſir ! j'ai ſenti d'abord qu'on ne faiſoit qu'- „ exécuter vos ordres & je me ſuis félicité de vous „ être ſi cher. Après avoir tenu tous les propos qu'une „ nouvelle connoiſſance amene, nous nous ſommes „ aſſis dans votre jardin avec quelques amis qui étoient „ avec nous : alors elle m'a offert votre maiſon, vos „ livres & tout ce qui eſt à vous, qu'elle m'a preſſé „ d'accepter auſſi vivement que la décence de ſon ſexe „ pouvoit le permettre. Pendant qu'elle me faiſoit ces „ offres, je vois arriver votre petite bien-aimée d'un „ pas bien plus modeſte qu'il ne convenoit à ſon âge ; „ elle me regarde en riant avant de me connoître & „ moi je la prens dans mes bras, comblé de joie. „ Je crus voir d'abord ma petite-fille que j'ai perdue. „ Elle lui reſſemble beaucoup : ſi vous ne me croyez „ pas, demandez à Guillaume le Médecin de Ravenne „ & à notre Donat qui l'ont vue ; ils vous diront que „ c'eſt le même viſage, le même rire, la même gaieté „ dans les yeux ; que pour le geſte, la démarche „ & même la forme du corps, on ne peut rien voir „ qui ſe reſſemble davantage, ſi ce n'eſt que ma

Digitized by Google

„ fille étoit un peu plus grande que la vôtre & un AN. DE J. C.
„ peu plus âgée. Elle avoit cinq ans & demi quand 1363.
„ je l'ai vue pour la derniere fois. A cela près je n'ai
„ trouvé d'autre différence entr'elles, ſi ce n'eſt
„ que la vôtre eſt blonde & la mienne avoit les che-
„ veux chatains. Pour les propos ils étoient les mê-
„ mes & ne différoient que par le langage. Hélas!
„ combien de fois en embraſſant votre bien aimée,
„ en jaſant avec elle, en écoutant ſes petits propos,
„ le ſouvenir de ce que j'ai perdu m'a fait verſer des
„ larmes que je cachois tant que je pouvois! Vous
„ comprenez le ſujet de ma douleur.

„ Je ne finirois pas ſi je vous diſois tout ce que
„ j'aurois à vous dire de votre gendre, toutes les
„ marques d'amitié que j'ai reçues de lui, toutes les
„ viſites qu'il m'a faites, quand il a vu que je refu-
„ ſois conſtamment d'aller loger chez lui, toutes les
„ repas qu'il m'a donnés & de quelle façon. Je ne
„ vous en dirai qu'un ſeul trait qui doit ſuffire. Il
„ ſavoit que je ſuis pauvre; je ne l'ai jamais caché;
„ quand il m'a vu prêt à partir de Veniſe (il étoit
„ fort tard) il m'a tiré à l'écart dans un coin de ſa
„ maiſon, & voyant qu'il ne pouvoit pas par ſes diſ-
„ cours me faire accepter les marques de ſa libéra-
„ lité, il a allongé ſes mains de géant pour porter dans
„ mes bras ce qu'il vouloit me donner. Après cela
„ il a pris la fuite en me diſant adieu & m'a laiſſé
„ confus de ſa généroſité & blâmant cette eſpece de
„ violence qu'il me faiſoit. Faſſe le ciel que je puiſſe
„ lui rendre la pareille!

Boccace termine cette lettre par mille témoignages d'amitié & de vénération pour ſon maître. Il lui dit

AN. DE J. C. 1368.

qu'il raſſemble avec ſoin les lettres qu'il a reçues de lui, qu'il les regarde comme une bonne recommandation à la poſtérité. Il lui en demande quelques-unes des dernieres, qu'il ſe plaint de n'avoir pas encore reçues.

Tous ceux qui ont lu avec attention & avec goût le Décameron de Boccace, reconnoîtront dans cette lettre ſon coloris qui reſſemble ſi fort à celui de la nature. C'eſt un homme qui peint tout ce qu'il dit. Ne voit-on pas marcher dans ce jardin la petite fille de Pétrarque ? Que ſeroit-ce ſi cette lettre étoit mieux rendue ! On la trouvera parmi les Pieces juſtificatives. La petite Broſſano ſe maria & eut des enfans. Sicco Polenton dit avoir vu ſon gendre & ſes petits enfans (*a*).

Cette lettre de Boccace, datée de Florence le premier Juillet, trouva encore Pétrarque à Pavie. Excédé des fêtes & des tracas de la noce, il voulut partir dès que ſa préſence ne fut plus néceſſaire, d'autant plus que la ſaiſon approchoit où il avoit coutume d'être malade, & il s'étoit fait encore une contuſion à ſa jambe malheureuſe : mais la guerre qui embraſoit alors cette partie de l'Italie avoit rendu les chemins de terre impraticables.

Pétrarque voulut s'embarquer ſur le Pô ; mais il n'y avoit pas plus de ſûreté : la guerre étoit auſſi vive ſur eau que ſur terre. On voyoit le fleuve couvert de barques armées qui ſe cherchoient pour combattre, & ſes rives étoient bordées de troupes de différens partis. Il ne lui fut pas poſſible de trouver des mariniers qui vouluſſent le mener par priere ou par argent. Un

(*a*) Filiam habuit ex qua nepotes ac generum vidi. *Sicc. Polent. vit. Petr.*

mois

mois se passa comme cela. A la fin il trouva un patron plus hardi que les autres, qui le reçut dans sa barque. La sécurité de Pétrarque lui donna de la confiance. AN. DE J. C. 1368.

Dans le fond Pétrarque ne craignoit que les voleurs des grands chemins. Les gens de guerre ne lui faisoient pas peur. Il étoit ami des Seigneurs qui composoient les deux partis ; personne n'ignoroit combien il desiroit la paix & tous les mouvemens qu'il se donnoit pour la procurer. Cependant on fut fort étonné à Pavie lorsqu'on le vit s'embarquer sur le Pô vers le milieu de Juillet. Ses amis firent en vain tout ce qu'ils purent pour l'empêcher de partir. Ses gens & les matelots mouroient de peur à chaque barque qu'ils voyoient. Pétrarque seul étoit sans inquiétude, & en effet il ne reçut que des honnêtetés de tous ceux qu'il rencontra dans le cours de sa petite navigation. Tout le monde disoit : il n'y a que Pétrarque qui puisse faire un voyage de cette espece & dans de pareilles conjonctures, sans accident. Toute autre barque que celle qui le portoit auroit été pillée ; la sienne au contraire arriva chargée de gibier, de fruits & de toute sorte de provisions. On ne l'arrêta sur sa route que pour le combler de présents.

Sa modestie lui fait attribuer le bonheur de sa navigation à la bassesse de son état, qui faisoit qu'il n'étoit suspect ni rédoutable à personne, & à son amour pour la paix, qui étoit, dit-il, *écrit sur mon visage*. Pour moi j'en trouve une raison encore plus simple, c'est que les troupes qu'on rencontroit sur le Pô, étoient sous les ordres de Barnabé Viscomti, ou de Nicolas d'Est, Marquis de Ferrare, grand ami de Pétrarque.

AN. DE J. C. 1368.

Il arriva à Padoue le 19 Juillet. François de Carrare alla au devant de lui ; mais la pluie & la nuit l'ayant obligé de rentrer, il laiſſa à la porte quelques-uns de ſes gens avec ordre d'accompagner Pétrarque juſques dans ſa maiſon, où il lui envoya des proviſions pour ſouper, & après ſouper il alla cauſer avec lui juſques bien avant dans la nuit avec une bonté qui ne reſſembloit à rien. C'eſt Pétrarque lui-même qui nous apprend tous ces petits détails de ſa navigation ſur le Pô & de ſon arrivée à Padoue.

Sen. l. 11. ep. 1.

Peu de jours après ſon arrivée, Pétrarque eut le plaiſir de voir ſon ami Donat, qui vint lui porter un paquet de lettres qu'il avoit reçues à Veniſe pour lui. Il y en avoit du Pape & de François Bruni ; mais elles avoient été bien retardées ; car c'étoit des réponſes à des lettres écrites en 1366.

J'ai déjà dit ce que contenoit la réponſe du Pape. Après avoir fait l'éloge de l'éloquence de Pétrarque, de l'élégance de ſon ſtyle, de ſa prudence & de ſon zele pour le bien commun, il lui témoignoit un grand deſir de le voir & de lui faire du bien.

Pétrarque fut ſenſible au-delà de toute expreſſion à cette marque de bonté du St. Pere. On le voit par la réponſe qu'il lui fit datée de Padoue le 25 Juillet, dans laquelle il lui dit qu'il auroit bien voulu pouvoir ſur le champ ſe rendre à ſes ordres ; mais que ſon âge, l'été (ſaiſon qui lui eſt très-contraire) & une maladie ſurvenue ne lui permettoient pas de faire le voyage de Rome. Il lui promet de faire tous ſes efforts pour ſe trouver bientôt à ſes pieds ; non pour lui demander des graces, des bénéfices, des prélatures comme les autres ; mais ſa bénédiction & ſa

Sen. l. 11. ep. 2.

Digitized by Google

bienveillance qu'il préféroit à tout & ne desiroit rien au-delà. AN. DE J. C. 1368.

Il écrivit en même temps à François Bruni, pour lui rendre compte de son voyage à Pavie & de ce qui avoit retardé la reception du paquet que Donat étoit venu lui porter. Il le félicite de ce que le Pape lui a donné Coluccio Salutati pour adjoint dans les fonctions de Secretaire Apostolique. *Sen. l. 11. ep. 2.*

Coluccio Salutati est un compatriote de Pétrarque qui a été en commerce de lettres avec lui. Il est juste que j'entre dans quelque détail sur son compte. Né à Stignano, village de Toscane dans la vallée de Névola (*a*), il alla faire ses études à Bologne, où il eut pour maître le fameux Pierre de Muglo (cet ami de Pétrarque dont j'ai parlé) sous qui il fit les plus grands progrès. Son pere voulut ensuite qu'il étudiât le Droit; mais, comme Pétrarque & Boccace, il avoit une répugnance extrême pour ce genre d'étude. Son goût le portoit à l'éloquence & à la poésie. De Bologne il alla à Florence, où il s'attacha au Pere Louis Marsili, Augustin, Bachelier de Paris, qui avoit la réputation d'un des hommes les plus savans de son siecle dans le sacré & le profane. Il apprit beaucoup de choses de lui, & se forma tellement dans le commerce des gens de lettres qu'il recherchoit avec empressement, que François Bruni qui l'avoit en quelque façon adopté, crut devoir se l'associer dans l'emploi de Secretaire Apostolique, & il en obtint l'agrément du Pape cette année. Coluccio pria Bruni d'ajouter une autre grace à celle-là; c'é-

(*a*) Pierre son pere, chef du parti Guelphe, y fut relegué par le parti opposé qui prévalut. Nevola est une riviere qui n'est pas loin de Florence.

Digitized by Google

An. de J. C. 1368. toit de lui procurer la connoiſſance de Pétrarque, qu'il deſiroit depuis long-temps.

Après avoir prévenu Pétrarque en ſa faveur, Bruni engagea Coluccio à lui écrire. Coluccio le fit le 3 Avril de cette année. Baluſe parle de cette lettre qui contenoit un grand éloge d'Urbain & un recit de tout ce qu'il avoit fait de bien à Rome. Voici ce que Pétrarque lui répondit.

Bal. tom. 1. fol. 1442.

Sen. l. 11. ep. 4. Padoue, 2. Octobre.

» La vieilleſſe qui rend les autres babillards m'a » rendu ſilentieux. Dans ma jeuneſſe j'écrivois beau- » coup & de longues lettres ; à préſent j'ai pris le » parti de n'écrire qu'à mes amis & des lettres » courtes. Pour vous que je n'ai pas encore vu, que » je connois depuis peu & que j'aime déjà, je ne » répondrai que deux mots à l'aimable lettre que j'ai » reçue de vous. Votre ſtyle me plaît & les ſenti- » mens que vous me témoignez me flattent. Je ſuis » indigne ſans doute des louanges que vous me don- » nez & de cette eſpece de culte que vous me ren- » dez ; mais cela ne tourne pas moins à votre gloire. » Il faut que vous aimiez bien la vertu, puiſque vous » courez même après ſon ombre. Si, trompé par la » rénommée vous me traitez ſi bien, moi qui n'ai » qu'un vain nom, que ne feriez-vous pas pour quel- » qu'un en qui vous trouveriez une vertu vraie & » ſolide ?

Depuis ce moment Coluccio s'attacha à Pétrarque & lui donna, pendant ſa vie & après ſa mort mille témoignages d'eſtime, d'amitié & de zele. Pétrarque le traitoit comme un fils cheri, & lui donne quelquefois ce nom. Il n'y a pas d'apparence qu'ils ſe ſoient jamais vus.

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1368.

Pétrarque n'avoit jamais vu Urbain ; il le dit lui-même. Il brûloit de connoître un Pape dont la renommée publioit tant de merveilles, qui lui marquoit tant d'amitié, d'eſtime & de bonne volonté. D'ailleurs, quel plaiſir pour lui de voir le ſouverain Pontife dans ſon Siege, Rome ſortant de ſes ruines & commençant à reprendre ſon ancien éclat (*a*) ! Que dis-je ! de voir cette grande ville dont la gloire lui étoit ſi chere, éclairée par les deux luminaires du monde ! Je me ſers d'une métaphore familiere à Pétrarque & qui demande ici quelque explication.

Urbain, craignant les grandes chaleurs de Rome auxquelles il n'étoit pas accoutumé, étoit allé paſſer la canicule à Monte-Fiaſcone, ville de l'Etat Eccléſiaſtique où les chaleurs ſont beaucoup plus ſupportables. Retourné à Rome le 21 Octobre, il trouva en arrivant à la porte Colline près du Château St. Ange l'Empereur qui l'attendoit (*b*). Ce Prince deſcendit de cheval lorſqu'il vit le Pape, prit les rênes d'un cheval blanc ſur lequel le St. Pere étoit monté & le conduiſit ainſi toujours à pied juſqu'à l'Egliſe de St. Pierre.

Qui croiroit que cette marque de reſpect que l'Empereur donna au Vicaire de Jeſus-Chriſt dans cette occaſion ne fut pas approuvée de tout le monde même à Rome ? Il faut entendre ſur cela ce que dit Coluccio Salutati dans une lettre à Boccace.

„ Les Prélats Romains qui étoient à la ſuite du „ Pape, étoient charmés de voir rendre à leur chef de *Epiſt. Col. Salut. Boccac.*

(*a*) Les Biographes d'Urbain diſent qu'il fit réparer cette année les Egliſes de St. Pierre, de St. Paul & de St. Jean de Latran. *V. Bal. tom.* 1. *fol.* 409.

(*b*) L'Empereur ayant échoué contre les Viſcomti, ſoit par foibleſſe, ſoit par mauvaiſe volonté, alla trouver le Pape à Viterbe, d'où il partit quelques jours avant lui pour aller l'attendre à Rome.

Digitized by Google

AN. DE J C. 1368.

„ ſi grands honneurs. Le Peuple Romain accouroit „ en foule, tranſporté de voir les deux Monarques „ du monde dans une ſi grande union. Les amateurs „ de la paix ne pouvoient ſe raſſaſier de ce ſpecta- „ cle, qui excitoit des mouvemens de piété ; mais „ ceux qui interpretent tout en mal, attribuoient à la „ puſillanimité de l'Empereur cette ſoumiſſion qu'il „ marquoit au Pape. Il y en avoit qui diſoient que „ c'étoit une humilité feinte. Les ennemis de l'E- „ gliſe tournoient la choſe en ridicule, ou la con- „ damnoient ouvertement. Pour moi j'étois ivre de „ joie ; je ne me poſſédois pas, en voyant une choſe „ que nos peres n'avoient pas vue, & que nous n'o- „ ſions pas même eſpérer ; le Pontificat d'accord avec „ l'Empire ; la chair obéiſſant à l'eſprit & la monar- „ chie de la terre ſoumiſe à la monarchie du ciel.

Pétrarque ne nous a pas fait connoître ce qu'il en penſoit. Il ne paroît pas qu'il ait eu cette année aucune eſpece de relation avec l'Empereur : du moins on n'en trouve pas la moindre trace dans la collection de ſes œuvres. Je crois devoir attribuer la ceſſation de ce commerce à l'aviliſſement où ce Prince tomba par la façon dont il ſe conduiſit en Italie. Il étoit à la tête d'une armée formidable *qui devoit engloutir les Viſcomti* (*a*), dit M. Muratori ; c'étoit le principal objet de ſon voyage, & il ne leur fit point de mal. Barnabé le tint pour ainſi dire enchanté & ſuſpendit tous ſes mouvemens en le faiſant *boire à la taſſe de St. Ambroiſe.*

(*a*) *Pareva che l'Imperadore aveſſe da ingojare i Viſcomti.* Il étoit ligué avec le Pape, la Reine de Naples, les Seigneurs de Ferrare, de Mantoue, de Padoue, les Malateſtes, &c.

Rome fut le theatre des actions les plus remarquables de ce Prince. Après avoir mené le cheval du Pape par la bride, il fit les fonctions de Diacre à la Meſſe, où Éliſabeth ſa quatrieme femme (*a*) fut couronnée le jour de Touſſaint. C'eſt-à-dire qu'il ſervit le Pape du livre & du corporal. Les Hiſtoriens Eccléſiaſtiques remarquent qu'il ne chanta pas l'Evangile, parce qu'il n'a, diſent-ils, ce droit qu'à la meſſe de Noël. Il ſemble que ſon zele pour l'Egliſe & ſa ſoumiſſion pour les Papes méritoient qu'on lui donnât la ſatisfaction de faire encore cette fonction de Diacre, quoique ce ne fût pas ſon jour. An. de J. C. 1368.

Ce Prince puſillanime & intéreſſé, après avoir fait une paix honteuſe avec les Viſcomti, ſortit d'Italie chargé d'or, laiſſant à la place *un grand nombre de parchemins & la ſublime dignité Impériale, proſtituée en pluſieurs manieres.* Je me ſers des termes de l'Annaliſte d'Italie [*b*]. En voilà aſſez, je penſe, pour faire voir qu'il n'eſt pas étonnant que Pétrarque n'ait pris aucun intérêt à ſon entrée en Italie, & ne lui ait pas donné le moindre ſigne de vie. Il le mépriſoit trop pour cela.

François de Carrare qui avoit ſuivi l'Empereur à Rome, raconta à Pétrarque à ſon retour tout ce qui s'étoit paſſé dans cette occaſion remarquable. Pétrarque n'approuva pas que le Pape eût fait ſon entrée dans cette ville précédé par deux mille gendarmes. Il s'explique ſur cela avec ſa liberté ordinaire dans un de ſes ouvrages. Ce qu'il dit mérite d'être relevé.

(*a*) Eliſabeth, fille de Bugiſlas, duc de Pomeranie, petite fille de Caſimir Roi de Pologne. L'Empereur l'épouſa en quatriemes noces l'an 1364.

(*b*) L'Italia empita di carte pecore ... la ſublime dignità imperiale proſtituita in varie maniere. *Ann. d'Ital. anno* 1369.

Digitized by Google

An. de J. C. 1368.

» Il ne convient pas au Pontife Romain d'entrer dans » Rome à la tête d'une armée. Sa dignité, sa sain- » teté le défendent mieux que les glaives & les cui- » rasses. Les armes des Prêtres sont les prieres, les » larmes, les jeûnes, les vertus & les mœurs. La » croix de Jesus-Christ est le seul étendard qu'ils doi- » vent arborer. Les démons la craignent & les hom- » mes la révérent. A quoi servent les trompettes & » les tambours ? Il suffit de chanter *Alleluia* (*a*).

* Corio.

L'Historien de Milan * dit aussi qu'*Urbain entra dans Rome comme un tyran avec des troupes, au lieu que ses prédécesseurs y étoient entrés au chant des hymnes.* Mais les temps étoient bien différens. Pour moi il me semble que l'état de l'Italie dévastée par des brigands de tous les pays, l'humeur inquiete des Romains ne permettoient pas à ce Pape de voyager sans être escorté par une armée, & le justifient contre tout ce que peuvent dire les Auteurs Italiens.

La premiere lettre de Pétrarque à Urbain avoit causé une grande rumeur à la Cour du Pape. Les Cardinaux & les Prélats François se déchaînerent contre lui avec fureur. François Bruni en fut effrayé, & lui manda que la liberté avec laquelle il parloit pourroit lui faire beaucoup de tort.

Sen. l. 11. *ep.* 3. Padoue, 3. Octobre.

» Que voulez-vous dire, lui répondit Pétrarque ? » que peut-on faire à un homme qui ne desire rien ; » qui ne possede rien, dont la perte puisse l'affliger ? » Qu'on me refuse ce que je demanderai, j'y con-

(*a*) Non oportet Pontificem Romanum armatâ manu Romam petere : tutiorem illum facit auctoritas quam gladii, sanctitas quam loricæ. Arma sacerdotum sunt orationes, lacrymæ & jejunia & virtutes & boni mores, abstinentia, castitas, humanitas mansuetudo actuum & verborum. Quid signis militaribus opus est ? Satis esset crux Christi, illam solam tremunt Demones, homines reverentur. Quid tubis aut buccinis ? Sufficit ALLELUIA. *Ed. Bas. fol.* 1073.

sens.

» ſens. Peu m'importe qui j'offenſe, pourvu que je » ne déplaiſe pas au Pape, que j'ai réſolu d'aimer » & de reſpecter toute ma vie, moins pour ſa dignité » que pour ſes vertus & ſes belles actions. Les re- » proches que j'ai oſé lui faire lui ont plu ; dois-je » craindre qu'il s'offenſe de ceux que je fais aux au- » tres en le louant lui-même ? AN. DE J. C. 1368.

Il parle dans cette lettre de ſon ancien ami Philippe de Cabaſſole, à qui le Pape venoit enfin de rendre juſtice en le faiſant Cardinal [*a*]. « Je ſavois bien qu'il » le ſeroit un jour, dit Pétrarque, & je ſuis étonné » ſeulement de ce qu'il l'a été ſi tard. Urbain eſt le » ſeul qui l'ait bien connu. Lorſque j'ai appris cette » nouvelle, mon premier mouvement a été de m'en » réjouir ſuivant l'uſage. Rentrant enſuite en moi-mê- » me, j'ai eu pitié de mon ami, & j'ai dit : qu'a-t-il » fait au Pape, qui le punit en le liant avec une » chaîne d'or, dans le temps qu'il a le plus beſoin » de jouir de la liberté & du repos ? *Ibid.*

Peu de temps après qu'il eut écrit cette lettre, François de Carrare vint lui dire qu'il couroit de mauvais bruits ſur le compte de Philippe de Cabaſſole. On diſoit qu'il étoit mort à Avignon, où le Pape l'avoit laiſſé pour gouverner ce pays en ſon abſence, & qu'il n'avoit pas eu le temps de recevoir le chapeau [*b*]. Quand le Seigneur de Padoue vit Pé-

(*a*) Philippe de Cabaſſole, qu'on a vu long-temps dans ces Mémoires Evêque de Cavaillon, fut nommé Patriarche de Jeruſalem l'an 1361, Adminiſtrateur de l'Evêché de Marſeille l'an 1366 & Cardinal ſous le titre de St. Marcellin & de St. Pierre à la promotion du 22 Septembre 1368. C'eſt une choſe remarquable qu'il eſt le ſeul perſonnage d'Avignon ou du Comtat que la Cour de Rome ait jugé digne d'entrer dans le ſacré College. Urbain l'aimoit & l'eſtimoit beaucoup.

(*b*) Bzovius rapporte une lettre du Pape de 1368, par laquelle il ordonne à Philippe de Cabaſſole d'achever les murailles d'Avignon & d'abattre même les maiſons des Cardinaux qui pourroient nuire à cette conſtruction. Il étoit Vicaire du Pape pour le ſpirituel & le temporel.

trarque vivement affecté de cette nouvelle, il lui dit que ce n'étoit peut-être qu'un faux bruit, & il avoit raiſon, comme on le verra bientôt.

AN. DE J. C. 1369.

Malgré le déchaînement de la Cour Romaine contre Pétrarque, le Pape faiſoit ſon éloge dans toutes les occaſions & témoignoit toujours un grand deſir de l'avoir auprès de lui. Voilà ſans doute ce qui détermina Thomas de Farignano, Général des Freres Mineurs, à implorer la protection de Pétrarque auprès du St. Pere au ſujet d'une tempête qui s'éleva contre lui dans ſon Ordre.

Wading annal. an. 1368.

Marc de Viterbe, Général des Cordeliers, ayant été fait Cardinal à la promotion du 18 Septembre 1366, le Cardinal de Limoge * protecteur de l'Ordre de St. François, aſſembla le Chapitre pour la nomination d'un autre Général. Thomas de Farignano ayant été élu contre la volonté du Cardinal, il lui en fut mauvais gré, & lui ſuſcita des ennemis dans ſon Ordre qui le déférerent au Pape comme fauteur de l'héréſie des Fratricelles. Cette délation appuyée par le Cardinal protecteur, opéra que le Général fut ſuſpens de ſes fonctions pendant ſix mois ; grande flétriſſure pour un homme comme lui !

* Nicolas de Beſſe, neveu de Clement VI.

Sen. l. 11. ep. 11,

Pétrarque écrivit une lettre au Pape le 1er. Janvier de cette année, dans laquelle il rend le témoignage le plus avantageux ſur la piété & la bonne doctrine de ce Religieux. Cette lettre étoit écrite de façon à faire grande impreſſion ſur l'eſprit du Pape. Thomas de Farignano fut admis à ſe juſtifier devant trois Cardinaux & un grand nombre de Prélats & de Religieux ; il le fit avec tant de ſuccès que non ſeulement il fut rétabli dans ſes fonctions, mais que

Digitized by Google

dans la ſuite Gregoire XI le fit Patriarche de Grado & lui donna le Chapeau. AN. DE J. C. 1369.

Pétrarque témoigne dans cette lettre un grand attachement pour l'Ordre de ſaint François. *Je ſuis tellement affecté pour cet Ordre*, dit-il, *ſur-tout à cauſe de ſon Fondateur, que je crois en être* [*a*]. Voilà une déclaration qui étoit, je penſe, ignorée des Religieux de ſaint François & qui doit leur faire plaiſir.

Le Cardinal de Cabaſſole partit d'Avignon dans le mois de Mai & alla trouver le Pape à Montefiaſcone, où il étoit venu paſſer l'été. Dans une converſation qu'ils eurent enſemble, où il fut queſtion de Pétrarque, Urbain témoigna un grand deſir de le voir & pria le Cardinal de ſe joindre à lui pour l'arracher de Padoue & l'engager à ſe rendre à Rome. Ce Cardinal écrivit à Pétrarque une lettre très-preſſante, qu'il reçut au commencement d'Octobre. Il avoit eu la fievre pendant tout le mois de Septembre, & il étoit encore ſi foible qu'il fut obligé de ſe ſervir d'une main étrangere pour lui répondre, ce qui ne lui étoit jamais arrivé. Voici le précis de cette réponſe.

„ Votre lettre m'a trouvé languiſſant ; j'ai eu la *Sen. l. 11. ep. 15.*
„ fievre pendant quarante jours. Elle m'a tellement
„ affoibli que je ne puis pas aller à mon Egliſe qui
„ eſt contigue à ma maiſon, ſans être porté. Je ſens
„ que je ne me rétablirai jamais ; je ſuis tout-à-fait
„ épuiſé. Le Saint Pere me fait beaucoup plus d'hon-
„ neur que je ne mérite : c'eſt à vous que j'en ai
„ toute l'obligation. Rendez-lui mille actions de gra-

(*a*) Ad quem propter multa maxime propter autorem ſic afficior quaſi unus ex Ordine illo ſim.

» ces à votre nom & au mien.

An. de J. C. 1369. Le Pape avoit tant d'envie de voir Pétrarque, qu'après l'avoir fait preſſer de venir par tous ceux qui étoient en relation avec lui, il prit le parti de lui écrire lui-même pour lui faire des reproches de ce qu'il ſe refuſoit à ſes empreſſemens. « Il y a long-

Ed. Baſ. fol. 1072. » temps, lui diſoit-il, que je deſire de voir *une perſonne douée de toutes les vertus, ornée de toutes les ſciences* (*a*). Vous ne pouvez pas l'ignorer, & cependant vous ne venez pas. Vous donnez votre ſanté pour excuſe. Venez le plutôt que vous pourrez ſans » expoſer votre vie & ſans vous incommoder. Vous » me trouverez toujours empreſſé de vous voir & » de vous procurer le repos de l'ame après lequel » je ſais que vous ſoupirez.

Sen. l. 11. ep. 16. Padoue, 26. Decembr. » Saint Pere, lui répondit Pétrarque, pourrois-je » ne pas deſirer ardemment de voir un grand perſonnage que Dieu a ſuſcité pour tirer ſon Egliſe » de l'infame cachot où elle croupiſſoit? Je ne me » croirois pas chrétien, ſi je n'aimois pas, que » dis-je! ſi je n'adorois pas le Pontife qui a » rendu un ſi grand ſervice à la République & à » moi.

Après lui avoir rendu compte de la maladie qui l'a mis hors d'état de monter à cheval & de faire un pas ſans être appuyé ou même porté, il lui dit: » Si le Pô ſe jettoit dans la mer de Toſcane comme » dans la mer Adriatique, je m'embarquerois ſur le » champ: le cours de ſes eaux ſuppléeroit à ma foi» bleſſe, & vous me verriez arriver aſſis dans un

(*a*) Perſonam tuam multiplicium virtutum ac ſcientiarum doctrinis inſignitam. *Ibid.*

Digitized by Google

» bâteau au milieu de mes livres. Les Médecins me
» font espérer que le printemps achevera de rétablir
» mes forces ; dans cette espérance je cherche des
» chevaux pour faire mon voyage. Je sais bien que
» Caton le Censeur n'avoit qu'un cheval & trois va-
„ lets ; mais nos mœurs dépravées par la vanité &
„ le luxe ne s'accommoderoient pas de cette simpli-
„ cité Romaine. On ne croit pas à présent pouvoir
„ faire un pas sans être entouré de chevaux & de
„ valets ; je resiste tant que je puis au torrent de ces
„ coutumes perverses. Deux chevaux dans la maison
» me suffisent ; mais en voyage il m'en faut davan-
» tage pour éviter le murmure du peuple. Je suis plus
„ connu que je ne voudrois ; il faut malgré moi que
» je me plie aux usages d'un siecle corrompu. Je
„ profiterai du premier rayon de santé pour me ren-
» dre à vos ordres. Je suis persuadé que quand vous
» verrez à vos pieds un vieillard foible, inutile, qui
» n'est bon qu'à ce qu'il entreprend lui-même, qui
» ne soupire qu'après le loisir & le repos, vous le
» renvoyerez bien vîte dans sa maison. Mes amis m'é-
» crivent que vous avez envie de me faire beaucoup
» de bien. Je ne doute pas de votre bonne volonté ;
» mais vous m'avez promis de me faire jouir du re-
» pos de l'ame ; c'est le plus grand bien que je puisse
» recevoir de vous ; je le préfére à tous les trésors
» de Crésus. Les richesses ôtent le repos au lieu de
» le donner. Le desir d'en acquérir ne me feroit pas
» faire un faux pas hors de ma maison ; je ne desire
» & ne demande rien. L'amour, l'attachement, le
» devoir, la piété, la reconnoissance ; voilà les seuls
» ressorts qui peuvent me mettre en mouvement. Je

AN. DE J. C. 1369.

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1370.

» vous ai dit que je ne vous demandois que votre » bénédiction & vos bonnes graces ; ſi à cela vous » ajoutez le repos, vous comblerez les vœux d'un pau- » vre vieillard.

Il n'eſt pas douteux que Pétrarque avoit un deſir ardent d'aller à Rome, de connoître ce grand Pape, de répondre à l'empreſſement qu'il lui marquoit. Il paſſa tout l'hyver à ſe préparer à ce voyage & crut devoir prendre la précaution de faire ſon teſtament avant de partir. Il l'écrivit de ſa propre main à Padoue le 4 Avril 1370. Ceux qui ſeront curieux de le voir, le trouveront dans la plupart des éditions de ſes Œuvres. Je n'en rapporterai ici que les principales diſpoſitions.

Il défend d'abord de pleurer ſa mort, parce que dit-il, *les larmes ne ſont point de bien aux morts & peuvent faire du mal aux-vivans.* Il ne demande que des prieres & des aumônes aux pauvres qui prieront pour lui. *Pour ce qui regarde ma ſepulture*, ajoute-t-il, *qu'on faſſe comme on voudra, peu m'importe où l'on place mon corps.* Il fait enſuite quelques legs pieux en faveur des Ordres Religieux, ſuivant l'uſage, & il fonde un anniverſaire dans ſon Egliſe de Padoue, qui ſe célebre encore tous les ans le 9 Juillet. Suivent les legs à ſes amis.

Il legue au Seigneur de Padoue ſon tableau de la Vierge peint par Giotto, dont *les ignorans*, dit-il, *ne connoiſſent pas la beauté ; mais que les maîtres de l'art ne ſauroient voir ſans étonnement.* Il le tenoit d'un ami qu'il avoit à Florence, nommé Michel Vanni.

A Donat de Prato Vecchio, maître de grammaire à Veniſe, tout l'argent qu'il peut lui avoir prêté.

Digitized by Google

Il donne les chevaux qu'il aura à sa mort à Bonzanello de Vigoncia & Lombard de Serico (*a*) citoyens de Padoue, voulant qu'ils tirent au sort pour le choix. AN. DE J. C. 1370.

Il avoue devoir à ce Lombard de Serico 134 ducats d'or avancés pour la dépense de sa maison, dont il a bien voulu se charger, en négligeant ses propres affaires. Il lui legue encore un gobelet qu'il avoit d'argent doré [*b*], dont il se servira pour boire de l'eau *qu'il boit plus volontiers que le vin.*

Il legue à Jean Abocheta, Custode de son Eglise, son grand bréviaire, qu'il a acheté à Venise cent francs, à condition qu'après sa mort ce bréviaire restera dans la sacristie pour l'usage des Prêtres de cette Eglise [*c*].

A Jean de Certaldo dit Boccace cinq cens florins d'or de Florence pour acheter un habit d'hyver pour ses études de nuit. *Je suis honteux*, dit-il, *de laisser si peu de chose à un si grand homme*, & en général il prie ses amis de n'imputer qu'à sa fortune la modicité de ses legs.

A Thomas Bambasi de Ferrare il fait présent de son bon lut pour s'en servir à chanter les louanges de Dieu.

A Jean de Dondi, Médecin de Padoue [*d*], il donne cinquante ducats d'or pour une bague d'or qu'il portera au doigt pour se souvenir de lui.

(*a*) Lombard de Serico étoit un homme de lettres grand amateur de la campagne, où il menoit une vie fort singuliere. On verra qu'il étoit fort attaché à Pétrarque, qui lui a écrit plusieurs lettres.

(*b*) C'est sans doute le gobelet que l'Empereur Charles lui envoya l'an 1362.

(*c*) Ce breviaire étoit couvert de pourpre; il resta dans cette Eglise jusqu'à ce qu'un Chanoine (Charles de St. Boniface) le porta à Rome où on l'a vu pendant long-temps. On ignore à présent ce qu'il est devenu. *Tomas. Petr. Rediv. fol.* 147.

(*d*) Jean de Dondi, grand Physicien & Astronome, Médecin de Jean Galeas Viscomti. Je le ferai bientôt connoître.

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1370.

Il inſtitue héritier univerſel François de Broſſano citoyen de Milan de la porte de Verceil; & il le prie, non ſeulement *comme ſon héritier, mais même comme ſon fils très-cher, de faire deux parts de l'argent qu'il trouvera; une pour lui & l'autre pour la perſonne qu'il lui avoit déclarée* [*a*].

A l'égard du petit bien qu'il a dans le Comté Vénaiſſin à Vaucluſe, Dioceſe de Cavaillon, comme en y allant ou y envoyant on dépenſeroit plus que ce bien ne vaut, il le donne à l'hôpital du lieu; &, ſi le droit ou la coutume mettoient quelque obſtacle à l'effet de cette diſpoſition, il veut qu'il appartienne à Jean & Pierre, fils de Raimond de Clermont, dit *Monet* [*b*], en récompenſe des bons & agréables ſervices que leur pere lui avoit rendus.

Au cas que François de Broſſano vienne à mourir avant lui, il fait héritier à ſa place Lombard de Serico qui connoît ſes volontés, & comme il l'a toujours trouvé fidele pendant ſa vie, il eſpére de le trouver tel après ſa mort. (Il me paroît certain que c'eſt un fidéicommis pour ſa fille.)

Sa derniere diſpoſition eſt en faveur de ſon frere Gerard, Chartreux de Montrieu. Il veut que ſon héritier lui écrive d'abord après ſon décès pour lui donner l'option de cent florins d'or payables en un ſeul payement ou en pluſieurs de cinq ou de dix florins tous les ans [*c*].

(*a*) Il me paroît clair que cela regarde Françoiſe ſa fille. Pluſieurs Biographes de Pétrarque ont prétendu qu'elle étoit morte dans ce temps-là, parce qu'il ne la nomme pas dans ſon teſtament. Mais convenoit-il à un homme comme Pétrarque de laiſſer à la poſtérité un monument authentique de ſon incontinence? Françoiſe mourut en couche à Treviſe l'an 1384; cela conſte par ſon épitaphe.

(*b*) C'eſt ce valet fidele qui ſervoit Pétrarque à Vaucluſe, dont il fait ſi ſouvent l'éloge, comme on a pu voir dans ces Mémoires.

(*c*) On voit par un titre qui eſt dans

Peu

AN. DE J. C. 1368.

Peu de jours après avoir fait ſon teſtament, Pétrarque ſe mit en route ; le plaiſir avec lequel il entreprenoit le voyage de Rome, lui fit croire qu'il étoit en état de le ſoutenir : mais il connut bientôt qu'il avoit trop préſumé de ſes forces ; il tomba comme mort à Ferrare, & reſta plus de trente heures ſans connoiſſance & ſans ſentiment. *On me fit les remedes les plus violents*, dit-il, *pour me rappeller à la vie, & je ne les ſentis pas plus qu'une ſtatue de Polyclete ou de Phidias auroit pu le faire.*

Nicolas II d'Eſt, fils d'Obizzon, étoit alors Seigneur de Ferrare ; ami & admirateur de Pétrarque, il fut extrêmement touché de ſon état, le reçut chez lui & en eut un ſoin extrême. Ses Médecins le crurent mort ; ce fut un deuil public dans cette ville. La nouvelle ſe répandit bientôt à Padoue, à Veniſe, à Milan, à Pavie, &c. On accourut de toutes parts à ſon enterrement.

Hugue d'Eſt, frere de Nicolas, jeune homme plein de mérite, qui avoit un goût ſingulier pour Pétrarque, eut pour lui des ſoins & des attentions inconcevables pendant ſa maladie. Il alloit le voir trois ou quatre fois par jour, envoyoit à tout moment ſavoir de ſes nouvelles & lui faiſoit porter tout ce qu'il croyoit pouvoir contribuer au rétabliſſement de ſa ſanté. Pétrarque reconnut devoir la vie aux bontés de ces deux Seigneurs & leur en témoigna la plus vive reconnoiſſance.

Hugue d'Eſt étoit depuis quelque temps en rela-

les Archives de la Chartreuſe de Montrieu que Pétrarque légua cette année vingt ſols à perpétuité pour la fondation d'un anniverſaire dans ce Couvent, qui devoit être célébré à la St. Michel. Ce legs n'eſt pas compris dans ſon teſtament.

AN. DE J. C. 1370.

tion de lettres avec lui. Il ne nous eſt reſté de ce commerce qu'une ſeule épitre de Pétrarque concernant les tournois que ce jeune Seigneur aimoit & recherchoit avec fureur.

Tout le monde ſait que les tournois étoient des courſes à la lance ou des combats de barriere, des jeux équeſtres qui préſentoient une image de la guerre, étoient propres à former les guerriers & à entretenir parmi eux l'ardeur militaire. C'eſt en vain que les Allemands diſputent aux François la gloire d'en être les inventeurs (*a*) ; on en voit quelques traces en France dès le neuvieme ſiecle, long-temps avant qu'il en fût queſtion ailleurs, & les étrangers même les appellent *Combats François*. N'eſt-ce pas reconnoître leur origine ? De nos Cours ces exercices guerriers paſſerent dans celles d'Allemagne & d'Angleterre, & les Auteurs de l'Hiſtoire Bizantine conviennent que les peuples d'Orient en apprirent l'art des François. Quelques précautions qu'on prît dans ces jeux, quoiqu'il ne fût permis de ſe ſervir que d'armes *courtoiſes* [non meurtrieres] ; cependant ils étoient toujours dangereux, ſouvent enſanglantés, quelquefois mortels ; ce qui engagea pluſieurs Papes & quelques Conciles à les défendre.

Conflictus gallici.

Voilà ſans doute ce qui fit qu'ils s'établirent plus tard en Italie, où l'autorité Eccléſiaſtique eſt plus reſpectée. Un Hiſtorien de Milan dit que *Barnabé Viſcomti fut le premier qui ordonna dans cette ville*

Cor. hiſt. di Mil.

(*a*) La Chronique de Tours en attribue l'invention à Geoffroy de Preuilli, mort l'an 1066. Les Allemans à l'Empereur Henri I. dit l'Oiſeleur au commencement du dixieme ſiecle. Mais Nitard Hiſtorien du neuvieme raconte qu'à l'entrevue de Charles le Chauve & de Louis ſon frere à Strasbourg, il y eut des combats à cheval entre les Gentilshommes de la ſuite des deux Princes, où ils étalerent leur prouesſe.

Digitized by Google

l'an 1350 *des joûtes à ſelles hautes & des tournois ſuivant l'uſage de France & d'Allemagne.* Ils furent bientôt à la mode dans toutes les Cours d'Italie. Hugue d'Eſt étoit le Seigneur de cette contrée qui s'y diſtinguoit le plus, & qui y acquit le plus de gloire. AN. DE J. C. 1370.

Comme ſa vie y avoit été quelquefois en danger, ſes parents prierent Pétrarque de tâcher de modérer cette paſſion qu'il ne ſavoit pas renfermer dans des bornes raiſonnables. Voici un extrait de la lettre qu'il lui écrivit pour cela.

„ J'apprens avec plaiſir que vous marchez à grands „ pas dans le ſentier de la gloire. Il eſt difficile, „ mais court. Loin d'arrêter votre courſe, je tra- „ vaillerois plutôt à l'accélerer. Allez, que rien ne „ vous retienne ; affrontez les perils & la mort, s'il „ le faut. Combattez pour votre ſalut, pour votre „ honneur, pour votre patrie. Voilà les cas où vous „ devez déployer votre valeur & ſacrifier votre vie ; „ mais c'eſt une folie que de l'expoſer dans des jeux „ équeſtres puériles & dangereux. Il y a plus d'im- „ prudence à cela que de vrai courage. Renoncez à „ ces fantômes de guerre, je vous en prie, je vous „ le conſeille ; mon âge plutôt que ma prudence me „ donne le droit de vous parler ſur ce ton ; vous „ me pardonnerez ma témérité en faveur de mon „ zele. Vous avez aſſez fait voir de quoi vous êtes „ capable dans ces exercices ; il eſt temps de s'arrê- „ ter, & il y auroit de la folie à ſuivre une car- „ riere où il y a plus de perils à courir que de gloire „ à acquérir. Laiſſez ces jeux à des gens qui ne peu- „ vent rien de plus, qui ne ſavent rien de mieux, *Sen. l. 11. ep. 13.*

AN. DE J. C. 1370.

„ dont la vie ou la mort ſont indifférentes. Votre „ vie eſt néceſſaire à vos freres, à vos amis, à la „ République. Une ame comme la vôtre doit être „ occupée d'objets plus nobles. On ne lit nulle part „ que Scipion ou Ceſar ſe ſoient amuſés à des jeux „ de cette eſpece.

Je ne ſais ſi les conſeils & les prieres de Pétrarque firent plus d'impreſſion ſur ce jeune Seigneur que les Canons des Conciles & les Bulles des Papes n'en faiſoient ſur la Nobleſſe Françoiſe ; mais il faut convenir qu'il avoit raiſon de dire qu'il y a de la folie à expoſer ſa vie inutilement dans des jeux. La fureur des tournois étoit outre cela une ſource de ruine pour la Nobleſſe, cependant elle ne fut éteinte en France que par la mort tragique d'un de nos meilleurs Rois. Perſonne n'ignore que Henri II. fut tué dans un tournoi par Mr. de Montgommeri, & que c'eſt là la véritable époque de la ceſſation des tournois.

Hugue d'Eſt mourut peu de temps après avoir reçu cette lettre dans les premiers jours d'Août. Je l'apprens par une autre lettre que Pétrarque écrivit à Nicolas ſon frere pour le conſoler ſur cette perte & lui marquer la part qu'il y prenoit. Il y parle de tous les témoignages de goût, d'empreſſement & de vénération que ce jeune héros lui avoit donnés & de tout ce qu'il avoit fait pour lui dans ſa maladie.

Sen. l. 13. ep. 1. Arqua, Août.

Pétrarque ne fut pas plutôt rappellé à la vie par les ſoins des Seigneurs de Ferrare & les ſecours de leurs Médecins, qu'il voulut reprendre ſa route ; mais les Médecins lui déclarerent tous unanimement qu'il n'arriveroit pas en vie à Rome. Leurs menaces ne l'auroient pas empêché d'exécuter ſon projet ſi ſes

Digitized by Google

forces avoient secondé ses desirs ; mais il étoit si foible qu'il lui fut impossible de remonter à cheval. On le ramena à Padoue couché dans un bateau. Son retour inespéré causa autant de surprise que de joie dans cette ville, où il fut reçu du Seigneur & des habitans comme un homme qui revient de l'autre monde. AN. DE J. C. 1370.

On trouve ces petites anecdotes dans une lettre qu'il écrivit au Pape le 8 Mai, d'abord après son arrivée, pour se justifier de n'être pas allé jusqu'à Rome. *C'est une ville sainte*, dit-il, *où tout bon chrétien doit desirer de vivre & de mourir ; quoiqu'en disent vos Cardinaux qui s'en moquent & affectent au dehors de la mépriser ; mais c'est de la haine qu'ils ont dans le cœur. Le mépris n'est que sur leurs levres.* *Sen. l. 11. ep.* 17. Padoue, 8. Mai.

Pour rétablir sa santé, il chercha un petit établissement champêtre en bon air près de Padoue. L'automne dernier il étoit allé passer quelques jours dans une maison de campagne que les Hermites de St. Augustin avoient à Arqua dans les Monts Euganées, à quatre petites lieues de Padoue ; il avoit éprouvé que cet air lui convenoit, & cela le détermina à s'y établir.

Arqua est un gros village situé sur le penchant d'une colline qui le met à l'abri du nord, fameux par la salubrité de l'air, la beauté de ses vergers & la bonté de ses vins. Il a en face Montselice, ville considérable du Padouan & la ville d'Est qui a donné son nom à cette maison illustre qui domine depuis si long-temps à Modene. Rien de plus agréable & de plus riant que cette situation. Il y regne un printemps

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1370.

continuel : Cerès, Bacchus, Pomone & Minerve ſemblent ſe diſputer à qui répandra ſes dons avec plus de profuſion ; ce qui fait que pluſieurs Gentilshommes de Veniſe & de Padoue y ont des maiſons de campagne.

Pétrarque y acquit un emplacement dans le haut du village, où il trouva des vergers & des vignes autant qu'il en falloit pour un petit ménage. *Il y bâtit une maiſon petite, mais agréable & honnête*, & il y fit planter un grand nombre d'arbres fruitiers.

A peine fut-il établi à Arqua, qu'il mit la derniere main à un ouvrage qu'il avoit commencé l'an 1367 en remontant le Pô pour aller à Pavie [a], & que Boccace & Donat le preſſoient beaucoup de finir. En faiſant connoître le ſujet de cet ouvrage & ce qui en donna l'idée, j'apprendrai à mes Lecteurs la véritable cauſe du dégoût de Pétrarque pour le ſéjour de Veniſe, où il paroiſſoit mener une vie ſi agréable avec des amis, dont il dit lui-même que le commerce lui plaiſoit beaucoup.

» Il régnoit dans cette ville, dit Pétrarque, une » grande liberté en toutes choſes, mais ſur-tout dans » le propos. Les eſprits les plus bornés, les hommes » les plus ignorans oſoient attaquer les plus beaux » génies, les ſavans les plus rénommés. Ce goût pour » la liberté étoit ſi vif, qu'on aimoit même la témé- » rité & l'audace par ce qu'elles lui reſſemblent.

La Philoſophie d'Ariſtote étoit fort à la mode en Italie, ſur-tout à Veniſe ; quoiqu'on ne connût les œuvres de ce Philoſophe que par de mauvaiſes

(a) Obſtantem Padum remis, velis ac funibus ſupero, Ticinum repetens. *Ed. Baſ. fol.* 1056.

verſions latines faites ſur des traductions arabes, dans leſquelles il étoit défiguré de façon à ne pas le reconnoître, & par les commentaires d'Averroes, qui ne répandoient pas une grande clarté ſur ſa doctrine ; mais ce Philoſophe y gagnoit au lieu d'y perdre. Moins on l'entendoit, plus on l'admiroit. Il étoit regardé comme un oracle : dans les écoles on ne le citoit qu'avec reſpect ; le moindre doute ſur ſes opinions n'auroit pas été bien reçu. St. Thomas lui-même ne diſoit-il pas que ſa doctrine ſe concilioit fort bien avec les vérités du chriſtianiſme ? Cependant Ariſtote nioit la création du monde, la providence, les peines & les récompenſes de l'autre vie. Comment peut-on concilier avec le Chriſtianiſme un ſyſtême dont voilà les principes fondamentaux ? AN. DE J. C. 1370.

Les véritables Diſciples d'Ariſtote à Veniſe croyoient comme leur maître le monde infini & coëternel à Dieu : ils ſe moquoient de Moïſe & de la Geneſe. Seroit-il poſſible, diſoient-ils, que l'Architecte du monde fut reſté ſi long-temps les bras croiſés ſans rien faire ? Non le monde exiſte de toute éternité, & ſi on lui trouve un air de nouveauté, cela ne vient que des révolutions & des changemens qu'il a eſſuïés par le moyen des déluges & des incendies.

Ils avoient un grand mépris pour Jeſus-Chriſt qu'ils traitoient d'idiot, auſſi-bien que ſes Apôtres. Les plus grands Peres de l'Egliſe étoient des imbécilles, ainſi que tous ceux qui ne flechiſſoient pas le genouil devant Ariſtote, qui n'adoptoient pas aveuglément les opinions les plus bizarres & les impiétés les plus revoltantes de ſon Commentateur Averroes. Les dog-

Digitized by Google

An. de J. C. 1370.

mes du Chriſtianiſme étoient pour eux de fables ; le paradis & l'enfer des contes de peau d'âne. Ils ne reconnoiſſoient pour gens d'eſprit & pour vrais ſavans que ceux qui les tournoient en ridicule ; ceux qui les croyoient de bonne foi & qui les défendoient avec zele, étoient des ſots & des ignorans (*a*). Ils penſoient comme leur maître que Dieu ne ſe mêle pas de ce qui ſe paſſe ſous la lune.

Cette ſecte étoit fort répandue à Veniſe lorſque Pétrarque alla s'y établir. Quatre jeunes gens qui en étoient, trouverent moyen de faire connoiſſance avec lui & s'inſinuerent dans ſes bonnes graces par leur douceur, leur complaiſance & leurs bonnes manieres. Ils alloient au-devant de tout ce qui pouvoit lui plaire, le combloient de préſents, & lui témoignoient une ſorte de vénération. Pétrarque *les recevoit comme des Anges* ; il étoit enchanté de les voir ; il ſe livroit à eux tout entier & ſans reſerve. *Il n'y eut jamais*, dit-il, *de ſociété plus douce, plus agréable que celle-là, ſi l'envie n'y avoit pas mêlé ſon poiſon* (*b*).

Ed. Baſ. fol. 1042.

Dès que le démon de l'envie eut ſoufflé ſon venin dans l'ame de ces Philoſophes Vénitiens, ils changerent de façon de penſer & d'agir à l'égard de Pétrarque. Ce n'étoit plus ce génie du premier ordre qu'ils admiroient autrefois & à qui ils rendoient une

(*a*) Pierre d'Apono, fameux profeſſeur de Médecine & d'Aſtronomie à Padoue du temps de Pétrarque, qui avoit fait l'an 1310 un commentaire ſur les problèmes d'Ariſtote, étoit un des chefs de cette ſecte ; il ſe moquoit des miracles de Jeſus-Chriſt, & ſurtout de la réſurrection du Lazare. Sa folie étoit de croire que les morts ne pouvoient pas reſſuſciter ; auſſi fut-il condamné à être brûlé par l'Inquiſition. Heureuſement pour lui la ſentence ne fut exécutée qu'après ſa mort & en effigie.

(*b*) Je n'ai pas pu découvrir ces quatre Vénitiens ; mais il y a lieu de croire que Gui Bagnolo de Reggio, Médecin du Roi de Chypre, enterré à Veniſe dans le cloître des Freres Mineurs avec une belle épitaphe en vers latins, étoit de ce nombre. *Voyez Agoſtini Scritt. Veneti.*

eſpece

eſpece de culte. C'eſt un bon homme, diſoient-ils, il a des mœurs, de la vertu : il parle bien ; ſon ſtyle eſt élégant & correct ; mais il eſt ignorant dans le fond ; il a eſcroqué une réputation de ſcience qui n'eſt fondée ſur rien. Ce qui nous attache à lui, ce n'eſt pas ſon eſprit, ſes talens, ſon ſavoir, ni l'eſpérance d'apprendre quelque choſe de lui ; c'eſt ſon caractere ; c'eſt la bonté de ſon cœur ; il eſt capable d'amitié & de ſuite. AN. DE J. C 1370.

Pétrarque s'apperçut d'abord du changement ſurvenu dans la façon de penſer de ces jeunes gens ; il fut informé de ce qu'ils diſoient de lui, & il vit bien qu'il ne pouvoit l'attribuer qu'à l'envie ; mais il ne comprenoit pas ſur quoi elle pouvoit porter.

„ Que peuvent-ils m'envier, diſoit-il ? Ce ne ſont *Ibid.*
„ pas mes richeſſes ; ils ſont cent fois plus riches
„ que moi. Mes amis ? hélas ! la mort me les a preſ-
„ que tous enlevés ; d'ailleurs c'eſt un bien que je
„ partage avec ceux que j'aime. Ma beauté ? elle eſt
„ paſſée & je ne la regrette pas. Je ſuis aſſez bien
„ pour un homme de mon âge ; mais je n'ai pas une
„ figure à faire envie. Ma ſcience ? ils me la refu-
„ ſent. Mon éloquence ? ils en font peu de cas, par-
„ ce qu'elle eſt ſimple & ſans enflure. Leur envie ne
„ peut porter que ſur la reputation dont je jouis. Elle
„ eſt plus grande que je ne mérite, j'en conviens,
„ & il eſt bien rare d'en jouir de ſon vivant ; mais
„ elle m'a fait plus de mal que de bien, plus d'en-
„ nemis que d'amis. Un guerrier qui va au combat
„ avec un caſque plus brillant, des armes plus diſ-
„ tinguées que les autres, eſt auſſi plus expoſé ; il
„ reçoit un plus grand nombre de traits ; voilà pré-

AN. DE J. C. 1370.

„ ciſément ce qui m'eſt arrivé.

Ces jeunes Philoſophes avoient de l'eſprit & de la politeſſe ; ils aimoient l'étude. Le premier ne ſavoit rien ; le ſecond, peu ; le troiſieme, un peu plus ; le quatrieme ſavoit aſſez ; mais c'étoit un ſavoir confus, embrouillé, qui lui inſpiroit beaucoup d'arrogance. *Il auroit peut-être mieux valu ne rien ſavoir*, dit Pétrarque ; *quand les ſciences ne tombent pas dans un bon fond, elles ne produiſent que de l'orgueil & de la folie.*

„ Ils s'étoient appliqués principalement à l'hiſtoire „ naturelle, & ils ſavoient par cœur l'hiſtoire des ani„ maux d'Ariſtote (*a*). Ils vous auroient dit combien „ le lyon a de poils à la tête, l'épervier de plumes „ à la queue. Ils ſavoient que l'éléphant s'accouple „ par le dos ; que la femelle porte deux ans & vit „ pluſieurs ſiecles ; que le phénix ſe brûle ſur un „ bucher d'aromates & renaît de ſa cendre ; que la „ vipere ne fait qu'un petit ; que la mule n'eſt pas „ féconde ; que l'ourſin quand il vient au monde ne „ préſente qu'une maſſe informe ; que l'hériſſon de „ mer arrête un vaiſſeau dans la mer & n'a plus „ de force quand il eſt hors de l'eau. Que les tau„ pes ſont aveugles, les abeilles ſourdes ; que le cro„ codile eſt le ſeul des animaux qui remue la ma„ choire ſupérieure, &c. Toute leur ſcience étoit bor„ née à des obſervations de cette nature, rappor„ tées par des voyageurs venant de loin, qui les ont „ crues trop légerement, ou qui les ont priſes dans

(*a*) Mr. de Buffon, le meilleur Juge qu'on puiſſe citer ſur cette matiere, dit que l'*hiſtoire des animaux d'Ariſtote eſt peut-être encore aujourd'hui ce que nous avons de mieux fait en ce genre.* Cela pouvoit être vrai avant l'hiſtoire naturelle de Mr. de Buffon.

Digitized by Google

„ leur imagination. On les trouve fausses pour la plu- AN. DE J. C. 1370.
„ part, quand on les examine avec attention.

Pétrarque faisoit fort peu de cas de toutes ces connoissances, parce qu'il les regardoit comme inutiles au bonheur de la vie. *Ne vaut-il pas mieux*, disoit-il, *s'appliquer à connoître la nature de l'homme que celle des quadrupedes, des oiseaux, des poissons? Ne seroit-il pas plus intéressant de savoir ce que nous sommes, d'où nous venons & où nous allons?* Comme il ne se défioit de rien, il parloit sur cela avec sa liberté ordinaire & cette effusion de cœur qu'il croyoit pouvoir se permettre avec des amis.

Les quatre Vénitiens furent d'abord étonnés de la liberté avec laquelle Pétrarque frondoit la doctrine d'Aristote qu'ils préféroient, comme j'ai dit, à celle de Moïse & de Jesus-Christ. Ensuite ils se fâcherent tout de bon & finirent par tenir un Conciliabule où le savoir de Pétrarque fut examiné juridiquement & la sentence prononcée dans les regles. Pour observer les formes ordinaires du barreau, quelqu'un fut chargé de plaider la cause de Pétrarque. Il dit qu'il jouissoit d'une grande réputation; que plusieurs grands hommes l'avoient aimé & estimé; que le Roi Robert avoit rendu de lui un jugement fort avantageux; que les trois derniers Papes avoient voulu l'avoir pour secretaire; que le Pape Urbain faisoit son éloge & lui avoit écrit des lettres flatteuses; que l'Empereur l'aimoit, lui écrivoit souvent & lui envoyoit des couriers. On répondit à tout cela que rien n'étoit si trompeur que la rénommée; que ceux qui avoient si bonne opinion de Pétrarque le connoissoient mal ou étoient aveuglés sur son compte; que le Roi Robert

An. de J. C. 1370.

étoit un mauvais Juge & ne méritoit pas la réputation dont il avoit joui ; que les Papes avoient été trompés comme les autres par la rénommée, ou qu'ils ne faiſoient cas de Pétrarque qu'à cauſe de ſa vertu & de ſes mœurs ; enfin que ſi l'Empereur deſiroit de s'entretenir avec lui, c'étoit parce qu'il ſavoit bien l'hiſtoire ancienne dont ce Prince étoit fort curieux.

Celui qui plaidoit la cauſe de Pétrarque, objecta enſuite ſon éloquence & l'élégance de ſon ſtyle ; mais il fut décidé que cela étoit étranger au vrai ſavoir ; qu'on pouvoit bien parler & être fort ignorant. La matiere ayant été bien agitée, il fut décidé tout d'une voix que *Pétrarque étoit un bon homme ſans lettres* *.

* Virum bonum ſine litteris.

Cette ſentence fit beaucoup de bruit à Veniſe. Pétrarque s'en moque ; mais ſes amis & ſur-tout Donat prirent la choſe ſérieuſement, & voulurent abſolument qu'il écrivît pour ſe défendre. Voilà le ſujet de ce traité qu'on trouve dans ſes œuvres ſous ce titre : *De ſa propre ignorance et de celle de pluſieurs autres.* J'ai cru devoir donner une idée de cet ouvrage.

De ignorantia ſui ipſius & multorum.

Après avoir fait l'hiſtoire de ce jugement ſingulier porté contre lui, Pétrarque paroît y ſouſcrire volontiers & reconnoître ſon ignorance. « Je paſſois » pour ſavant dans ma jeuneſſe, dit-il, on me trouve » ignorant dans ma vieilleſſe ; mais on dit que je » ſuis un homme de bien. A la bonne heure ; je me » ſoucie fort peu de ce qu'on m'ôte, pourvu que » j'aie en effet ce qu'on me laiſſe. Je ferois volon- » tiers ce partage avec mes Juges ; qu'ils ſoient ſa- » vans & moi vertueux, j'y conſens. Il me ſuffit d'en

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1370.

» ſavoir aſſez pour pouvoir dire mon bréviaire.

Voilà aſſurément un grand trait de modeſtie ; mais il ne faut pas en être la dupe. Pétrarque fait enſuite un grand étalage d'érudition pour prouver l'injuſtice de cette déciſion. Il en appelle à la poſtérité, perſuadé qu'elle réformera la ſentence des quatre Vénitiens qu'il dit avoir été dictée par l'envie. (Je voudrois pouvoir lui apprendre qu'elle l'a fait & qu'elle le regarde avec raiſon comme le plus ſavant homme de ſon ſiecle. Je crois pouvoir me flatter que ces Mémoires ne la feront pas changer d'avis.)

Pétrarque paſſe en revue dans ce traité la Philoſophie ancienne qu'il tourne en ridicule, les atomes de Démocrite & d'Epicure, la métempſicoſe de Pythagore, &c. Il fait voir enſuite que notre ſcience ſe réduit à rien ou à peu de choſes, & il cite ſur cela les plus grands Philoſophes qui en ſont convenus de bonne foi. Preſque tout ce qu'il dit eſt tiré des Tuſculanes de Ciceron, de ſon traité *de la Nature des Dieux* & du livre de ſaint Auguſtin *de la Cité de Dieu* (*a*).

J'ai voulu découvrir d'où pouvoit être venu cet eſprit d'incrédulité & d'irréligion qui s'étoit répandu dans la ville de Veniſe dans un temps où il ſemble que les hommes ne péchoient que par un excès de crédulité. Pétrarque m'a mis ſur la voie ; j'ai vu

(*b*) Cet ouvrage de Pétrarque dédié à Donat, écrit de ſa propre main, ſe trouve en original dans la bibliotheque du Vatican, N°. 3359. Il dut paſſer dans ſon temps pour un chef d'œuvre d'érudition. S'il paroiſſoit à préſent, on le regarderoit comme l'ouvrage d'un pédant, & perſonne ne le liroit. Cependant Pétrarque y parle fort bien d'Ariſtote. Il tient un juſte milieu entre ſes adorateurs qui le croyoient infaillible & ſes ennemis qui le mépriſoient. *C'étoit*, dit-il, *un grand génie, qui ſavoit beaucoup de choſes, mais il en ignoroit encore davantage.* Il faiſoit peu de cas de ſa morale, qu'il trouvoit froide, &. encore moins de ſon ſtyle qui lui paroiſſoit *dur & ſcabreux* ; mais il l'attribuoit à l'ignorance ou à l'envie de ſes traducteurs. *Interpretum ruditate vel invidiâ ad nos durus ſcaberque pervenit.* IBID.

dans le traité dont je viens de donner l'analyſe, qu'il faut en chercher la ſource dans les œuvres d'un Philoſophe Arabe connu ſous le nom d'Averroes, qui n'eſt pas ſon véritable nom *. Le déchaînement de Pétrarque contre ce Philoſophe me donne lieu de faire ici une petite digreſſion ſur ſon compte.

AN. DE J. C. 1370.

* Son vrai nom eſt Aben-Roſchd fils de Roſchd.

Averroes né à Cordoue vers le milieu du douzieme ſiecle, fut en même temps Juge, Médecin, Philoſophe & Théologien. Il s'attacha à la Philoſophie d'Ariſtote, dont les œuvres étoient venues de Conſtantinople & avoient été traduites en Arabe depuis quelque temps (*a*). Averroes devint idolatre de ce Philoſophe. Il diſoit que *la nature avoit fait les derniers efforts en le mettant au monde.* Il entreprit de commenter la plus grande partie de ſes œuvres, & il s'en acquitta ſi bien au goût des Arabes qu'ils l'appelloient *le Commentateur* par excellence ; *l'ame d'Ariſtote.*

Cependant il faut convenir qu'Averroes n'étoit pas en état de développer le ſens de la doctrine de ce Philoſophe & de diſſiper les ténebres dont il lui a plu de s'envelopper. Il ignoroit le Grec & le Latin, l'Hiſtoire & la Philoſophie ancienne, ce qui lui a fait faire les bévues les plus ridicules, lorſqu'il entreprend de citer quelque Philoſophe ancien *. D'ailleurs il ſe ſervoit d'une traduction Arabe qui rendoit fort mal les penſées d'Ariſtote. Les ſavans diſent que la langue Arabe eſt peu propre à rendre les tours de la

* *Lud. Vives, de cauſis corr. art. l. 5.*

(*a*) On croit que c'eſt le Caliſe Almamon qui les fit venir au commencement du neuvieme ſiecle. Cela lui a été reproché par un Auteur Mahométan (Takiddin). *Fieri non poteſt quin Deus certas de Almamone pœnas ſumeret, quod ſcientiis philoſophicis introduxit, Mohammedanorum pietatem interpellarit.* BAILE *Dict. Art.* TAKIDDIN. Les Arabes ſe moquerent de l'Alcoran quand ils eurent lu Ariſtote.

Digitized by Google

langue Grecque & les idées philoſophiques. AN. DE J. C. 1370.

Quelque mauvais que fuſſent ces commentaires, les Sarraſins les regardoient comme le meilleur livre de Philoſophie qui eut jamais paru (*a*). Cette grande réputation excita la curioſité des Vénitiens qui étoient en commerce avec les Sarraſins. Ils les porterent à Veniſe & en firent des traductions latines qui furent bientôt répandues dans toute l'Italie. Les Hiſtoriens Allemands prétendent que ces traductions furent faites par ordre de l'Empereur Frederic II. Gilles de Rome dit avoir vu les deux fils d'Averroes à la cour de ce Prince. *Cuſpinien, Carion, &c.* *Ægid. Rom. quodlibet.*

Quoiqu'il en ſoit, Pétrarque nous fait connoître quelle fut la vogue & le ſuccès des œuvres d'Averroes à Veniſe. Cet impie avec qui il eut une converſation dans ſa bibliotheque dont j'ai parlé, après lui avoir témoigné un grand mépris pour les Peres de l'Egliſe & les Apôtres, ne lui diſoit-il pas : *Ah ! ſi vous pouviez lire Averroes, vous verriez combien il eſt ſupérieur à tous ces conteurs de fornettes* (*b*)? Cette paſſion pour Averroes & Ariſtote ſon maître, qu'on citoit dans les écoles comme des oracles ; ce dégoût pour les Livres ſaints ; ce mépris pour les plus grands Docteurs de l'Egliſe, ſe répandirent de proche en proche & corrompirent les principales villes d'Italie, où les lettres étoient le plus cultivées. Il faut entendre gémir ſur cela le ſavant Evêque des Canaries ; Melchior Canus (*c*).

(*a*) On dit que Bajazet ſe les faiſoit lire quand il étoit attaqué de la goutte pour charmer la douleur.

(*b*) Utinam tu Averroim pati poſſes, ut videres quanto ille tuis his nugatoribus major ſit ! *Sen. l. 5. ep. 3.*

(*c*) Superiore ſæculo & paucis antecedentibus, oraculi loco erat Averroes in ſcholis, præſertim in Italiâ ; quæ occaſio fuit magnorum in illis oris errorum .... Aliqui non minus in pervolutando Averroe collocabant operæ quam in ſacris litteris poſſunt, qui his maxime delectantur. *De Locis, l. 10. cap. 5.*

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1370.

Averroes, fidele disciple d'Aristote, nioit comme lui la providence & la création du monde. Il s'attacha principalement à développer le système de son maître sur l'ame qui n'a jamais été bien entendu, puisqu'on dispute encore s'il la croyoit mortelle ou immortelle. Averroes n'admettoit qu'une seule intelligence qui anime tous les individus de l'espece humaine & fait en eux toutes les fonctions de l'ame raisonnable. On le regarde communement comme l'inventeur de cette opinion ; mais il est clair qu'il n'a fait qu'éclaircir & développer sur ce point la doctrine d'Aristote, qui est en même temps celle de Platon, de Pithagore & des plus grands Philosophes anciens. L'ame universelle répandue dans le monde & animant tout, que Virgile a rendue par de si beaux vers (*a*).

Cette opinion que Pomponace même appelle *monstrueuse*, que Baile traite d'*impie* & d'*absurde*, n'est en effet qu'un Spinosisme mitigé. Elle exclud la moralité des actes, la vie de l'ame séparée du corps, les peines & les récompenses après la mort ; par conséquent elle ne peut s'accorder avec aucune espece de religion. Aussi Averroes les tournoit toutes en ridicule & n'en professoit aucune ; ce qui lui attira de grandes persécutions à Cordoue, à Fez & à Maroc. Il disoit que le Judaïsme étoit une religion d'enfants, le Mahométisme une religion de pourceaux ; mais, ajoutoit-il, *je ne connois pas de secte plus insensée & plus absurde que celle des Chrétiens*

(*a*) Principio cœlum & terram, camposque liquentes,
Lucentemque globum Lunæ, Titaniaque astra
Spiritus intus alit, totamque infusa per artus
Mens agitat molem, & magno se corpore miscet. *Virg. Æneid. l. VI.*

qui

qui adorent ce qu'ils mangent (*a*). On ne peut répéter ces choſes là ſans frémir. AN. DE J. C. 1370.

Lorſque Pétrarque fut établi à Veniſe, on lui vanta tellement les œuvres d'Averroes, quil eut la curioſité de les lire. Les blaſphêmes qu'il y trouva contre Jeſus-Chriſt & le Chriſtianiſme exciterent en lui la plus grande indignation & je n'en ſuis pas étonné. Il fit des recueils dans le deſſein de combattre les impiétés de ce Philoſophe Arabe & d'en faire ſentir toute l'horreur ; mais ſes grandes occupations & la défiance de ſes forces ne lui ayant pas permis d'entreprendre un ſi grand ouvrage, il exhorta le Pere Louis Marſili Auguſtin de Florence à y travailler. Ce Religieux, dont j'ai déjà parlé, étoit né avec beaucoup d'eſprit ; il avoit fait ſes études à Paris, où il avoit paſſé Bachelier. On le regardoit à Florence comme le meilleur Théologien & un des plus ſavans hommes de ſon ſiecle. On ne faiſoit rien d'important ſans le conſulter, & il joua dans cette ville un rôle conſidérable.

Voici ce que Pétrarque lui écrivit pour l'engager à entreprendre la réfutation d'Averroes.

„ Quand vous ſerez parvenu à ce que vous de- *Epiſt. ſine tit. ult.*
„ ſirez, je vous conjure de faire quelque choſe con-
„ tre Averroes, ce chien enragé qui aboie avec tant
„ de fureur contre Jeſus-Chriſt & contre le Chriſ-
„ tianiſme. Je l'avois entrepris ; mais je n'ai ni le
„ temps ni le ſavoir néceſſaire pour cela. Vous avez
„ tout ce qu'il faut pour le faire avec ſuccès ; em-
„ ployez y toutes les forces de votre eſprit. Jeſus-

(*a*) Nullam vidi ſectam ſtultiorem & ludicram magis quam chriſtianam, quæ quod edit adorat.

AN. DE J. C. 1370.

„ Christ viendra au secours de son champion ; mais „ je vous déclare que mort ou vif, je veux que „ cet ouvrage me soit dédié (*a*).

Dans cette lettre Pétrarque paroît étonné de ce que plusieurs grands hommes avoient négligé une entreprise aussi importante ; il appelle *impie* leur silence. Il ignoroit sans doute que St. Thomas l'Ange de l'Ecole avoit fait un traité dans lequel il combat avec force l'opinion d'Averroes sur l'unité de l'entendement humain. Plusieurs autres avoient suivi son exemple, parmi lesquels on compte Raimond Lulle, cet Espagnol si zélé contre les Mahométans. Son Biographe * dit qu'il sollicita vivement Clement V de condamner les erreurs d'Averroes ; qu'il voulut engager Philippe le Bel Roi de France à le demander aussi & qu'il ne put y réussir.

Oper. S. Thomæ, tom. 17. ed. Romæ.

* *Charles Bouille, vie de Raimond Lulle.*

Sa demande étoit fondée sur ce que la doctrine pestiférée de ce Philosophe avoit déjà infecté l'Italie ; & il faut convenir qu'il avoit raison. On vient de voir ce qui se passoit à Venise. A Padoue l'Averroïsme avoit fait tant de progrès, que le Prieur des Servites, homme de mérite, qui avoit professé la Théologie avec succès à Paris, à Bologne & à Padoue, étoit appellé *Averroiste* à cause de son attachement pour Averroes, dont il commenta les œuvres *. Son véritable nom étoit *Urbain de Bologne*. Mr. le Comte Mazzuchelli me l'a fait connoître.

* *Impr. Venet.* 1492.

L'Averroïsme se perpétua à Padoue ; la plupart des Professeurs de cette ville en étoient entichés ; ils se le transmettoient de main en main, jusqu'à ce qu'enfin

(*a*) Il ne paroît pas que le Pere Marsili ait fait cet ouvrage. Pétrarque l'aimoit & l'estimoit beaucoup. Il lui donna le livre des Confessions de St. Augustin qu'il tenoit du Pere Denis & qu'il portoit par-tout avec lui. *Sen. l.* 14. *ep.* 7.

Digitized by Google

Nicolet Vernias, un de ces Profeſſeurs, publia un traité au commencement du ſeizieme ſiecle, dans lequel il préſentoit dans un ſi beau jour le ſyſtême d'Averroes ſur l'unité de l'entendement ; il l'appuyoit de preuves ſi fortes qu'on diſoit qu'il avoit entraîné dans cette opinion preſque toute l'Italie. Auguſtin Niphus ſon diſciple, Alexandre Achillini ſon collegue penſoient comme lui : on diſoit la même choſe des plus beaux eſprits & des plus grands littérateurs de ce temps-là *. Enfin le mal étoit ſi grand que Leon X crut devoir en arrêter les progrès par une Bulle publiée dans le Concile de Latran l'an 1513, par laquelle il défend ſous des peines griéves d'enſeigner que l'*ame eſt mortelle ou unique dans tous les hommes.*

An. de J. C. 1370.

* Pomponace, Calderin, Bembe, Politien, &c.

J'avoue que j'ai peine à concevoir comment les plus beaux eſprits d'Italie & les plus ſavants avoient pu adopter une opinion auſſi abſurde & ſe laiſſer ſéduire par des ouvrages écrits dans un ſtyle barbare, inintelligible, & dont il ſeroit impoſſible à préſent de ſoutenir la lecture. Ils n'ont jamais été traduits dans notre langue. Le nom d'Averroes eſt à peine connu en France, & il n'y a pas lieu de craindre que ſa doctrine y faſſe fortune, non plus que celle de Spinoſa qui lui reſſemble beaucoup. Il ſeroit à deſirer que le Chriſtianiſme ne fut pas attaqué dans ce Royaume par des ennemis plus dangereux & des écrivains plus ſéduiſans.

Pétrarque dit que ces quatre Philoſophes Vénitiens qui le jugerent, malgré la liberté qui régnoit à Veniſe, n'oſoient pas débiter ouvertement leur doctrine Averroique. *Ils n'attaquoient la religion ; ils ne ſe moquoient de Jeſus-Chriſt qu'en cachette & dans*

AN. DE J. C. 1370.

des coins. Quand ils disputoient en public, ils disoient toujours : nous parlons philosophiquement & la foi à part [*b*]. En France il n'y a pas long-temps que les incrédules prenoient les mêmes précautions. L'incrédulité cherchoit les ténebres & ne paroissoit que sous le masque : à présent elle se montre en plein jour & marche tête levée. Il est aisé de prévoir ce qui doit en résulter si Dieu n'y met ordre.

Le bon air des Monts Euganées ne rétablit pas la santé de Pétrarque. Il fut malade pendant tout l'été. Jean de Dondi son Médecin ou plutôt son ami [car Pétrarque n'avoit point de Médecin] ne pouvant pas quitter Padoue pour aller le voir, lui écrivit une lettre où il lui apprenoit qu'il avoit découvert la vraie cause de sa maladie & les remedes propres à la guérir. Elle venoit, disoit-il, de ce qu'*il mangeoit du fruit, bûvoit de l'eau & jeûnoit souvent.* Il lui conseilloit de changer totalement son régime, s'il vouloit recouvrer la santé, & sur-tout de s'abstenir des choses salées & des herbes crues. *Si vous ne voulez pas croire les Médecins*, ajoutoit-il, *croyez du moins l'expérience, & voyez combien de maux vous sont venus cette année pour n'avoir pas voulu suivre leurs conseils. C'est un moyen sûr pour ne pas vivre long-temps* (*b*).

A l'égard des choses salées & des herbes crues, Pétrarque ne fit aucune difficulté d'y renoncer. « Je

Sen. l. 12. ep. 1. & 2.

(*a*) Submotis arbitris oppugnant veritatem & pietatem : clanculum in angulis Christum irridenť : ubi ad disputationem publicam ventum est, quia errores suos eructare non audent, protestari solent se in præsens sequestratâ ac sepositâ fide differere.

(*b*) Si Medicis non vis credere, numquid saltem tibi ipsi, numquid experientiæ matri artium non credes ? Cogita quot tibi hic annus præter solitum morbos fecit ex contemptu præceptorum Medicinæ. Aquæ potus, esus fructuum, jejunia, tuorum causæ sunt malorum .... Fac ut libet ; scito tamen quia Medicis non credendo vives minus.

Digitized by Google

» les aimois beaucoup autrefois, dit-il ; mais appa- AN. DE J. C. 1370.
» remment que ces aliments ne me conviennent plus,
» car je les appete beaucoup moins & je conſens de
» m'en abſtenir tout-à-fait.

» Il n'en eſt pas de même du fruit que tous les
» Médecins regardent comme auſſi pernicieux que l'a-
» conit & la cigue. Si cela étoit, il faudroit avouer que
» la nature ſeroit une marâtre bien cruelle qui au-
» roit donné aux fruits un ſi beau coloris, un par-
» fum ſi flatteur, un goût ſi agréable pour nous ſé-
» duire & nous faire tomber dans le piege. Eſt-il d'une
» bonne mere de préſenter à ſes enfans du poiſon
» couvert de miel ?

Je n'entrerai pas dans le détail de tout ce qu'il dit ſur l'eau, ſur les fruits, ſur le jeûne ; cela me meneroit trop loin & donneroit à mon livre l'air d'un traité de Médecine : d'ailleurs je me propoſe de faire connoître dans un autre ouvrage ce que Pétrarque penſoit ſur cet article. Jean de Dondi ne laiſſa pas cette lettre de Pétrarque ſans réponſe. Les Médecins ont toujours mille choſes à dire, ſur leſquelles il eſt impoſſible de leur prouver qu'ils ſe trompent ; c'eſt un grand avantage de leur art. Pétrarque repliqua encore. On trouve dans ces lettres & ailleurs des choſes bien fortes contre la Médecine, ou plutôt contre les Médecins, qui avoient du temps de Pétrarque les mêmes défauts qu'on leur reproche à préſent : de ne pas conformer leur pratique à leur théorie, conſeillant la diette & mangeant beaucoup ; faiſant prendre beaucoup de remedes & n'en prenant point ou très-peu ; de s'appliquer davantage à toute autre choſe qu'à leur profeſſion ; d'être plus occupés de faire

Digitized by Google

An. de J. C. 1370.

briller leur esprit que de guérir leurs malades ; d'abuser de l'ignorance & de la crédulité des hommes ; de mettre leur vie en peril en faisant des expériences qui puissent les mener à quelque découverte pour acquérir une vogue qui les enrichisse.

De nos jours un Médecin a entrepris de défendre la Médecine contre ses trois plus grands ennemis. Selon lui *Pétrarque l'insulte avec force* ; *Montagne la mépriſe comme de sens froid* ; *Moliere la tourne en ridicule. Tous les trois en jugent sans connoissance.* C'est ce qu'il vouloit & devoit prouver ; il s'agit de savoir s'il l'a fait. Il ne m'appartient pas d'en juger.

Réfl. de Mr. le François sur la Médecine.

Je ne puis me déterminer à finir cet article sans dire quelque chose de Jean de Dondi, ayant pris à tâche de faire connoître tous les gens de mérite, & sur-tout les gens de lettres avec qui Pétrarque a été en liaison.

Jean étoit fils de Jacques de Dondi, Philosophe, Médecin & Astronome fameux, sur lequel Falconnet a donné un Mémoire curieux, qu'on trouve dans le recueil de l'Académie des Inscriptions * à l'occasion de sa fameuse horloge qui fut placée sur la tour du palais de Padoue, l'an 1344. Cette horloge qui passoit pour une merveille du siecle, outre les heures, marquoit le cours annuel du soleil suivant les douze signes du Zodiaque, le mouvement des planettes, les phases de la lune, les mois & même les fêtes de l'année.

* *Tom. 19. fol.* 443.

Le Songe du vieil Pellerin.

Philippe de Maiziere dit que *c'étoit une sphere toute de laiton & de cuivre, que malgré la multitude des roues qui ne se pourroient nombrer bonnement sans défaire l'instrument, tout le mouvement d'icelle étoit*

Digitized by Google

gouverné par un ſeul contrepoids; qu'on venoit de fort loin pour voir l'Auteur & l'ouvrage qui fut fait en ſeize ans. Il l'attribue à Jean, quoique les Hiſtoriens en faſſent tout l'honneur à Jacques. Cette mépriſe eſt d'autant plus ſinguliere que Philippe de Maiziere ſe dit grand ami de Jean (*a*). AN. DE J. C. 1370.

Peut-être que le fils aida le pere dans la conſtruction de ce chef d'œuvre de méchanique. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'il fit un ouvrage intitulé *Planetarium* en trois volumes, pleins de figures, où il explique la fabrique de l'horloge de ſon pere. Pétrarque dit que cet ouvrage lui fit donner le ſurnom d'*Horologio* qui a été perpétué dans ſa famille (*b*); mais n'eſt-il pas plus probable que ce ſobriquet vient de l'horloge même de ſon pere ?

S'il en faut croire Pétrarque, Jean de Dondi avoit *un eſprit ſublime qui l'auroit élevé juſqu'au ciel, ſi la médecine ne l'avoit pas retenu ſur la terre* (*c*). C'étoit le plus grand Médecin d'Italie, attaché à Jean Galeas Viſcomti, qui lui donnoit deux mille florins de gage. Il étoit outre cela bon Phyſicien & habile Aſtronome. Nous avons de lui un traité *ſur les bains de Padoue & la cauſe de la chaleur des eaux d'Abano* (*d*). Il

(*a*) Cette mépriſe, quoique relevée par Mr. Falconet, a été répétée par pluſieurs Auteurs, & nommément par Mr. de Villaret dans le ſecond tome de ſon hiſtoire de France, *fol.* 163.

(*b*) Cette famille ſubſiſte encore à Padoue & à Veniſe diviſée en deux branches, dont l'une eſt décorée du titre de Marquiſat. La fameuſe Lucrece, femme du Marquis Obizzi, étoit de cette maiſon. Son épitaphe qu'on voit à Padoue, eſt curieuſe. On la trouve dans tous les voyages d'Italie.

(*c*) Iturus ad Sidera, niſi eum Medecina detinuiſſet, tam excelſi tamque capacis eſt ingenii. *Sen. l.* 15. *ep.* 3.

(*d*) Il fut imprimé à Veniſe l'an 1553 dans un recueil *de Balneis*. Abano (*Aponus*) eſt un bourg à cinq milles de Padoue, dont les eaux chaudes étoient connues des Anciens. Suetone, Lucain, Martial, Claudien en parlent. Theodoric fit fermer de murailles le lieu où étoit cette fontaine à cauſe de ſa grande réputation, *ob loci celebritatem*. On donnoit à ces eaux des propriétés merveilleuſes.

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1370.

nous apprend dans ce traité la maniere dont ſon pere faiſoit du ſel ſans ſoleil & ſans feu, par une eſpece d'évaporation au bain-marie. Il prenoit un vaſe à demi plein des eaux chaudes d'Abano & le tenoit plongé dans le reſervoir de ces eaux près de leur ſource juſqu'à parfaite ſiccité. Le ſel qui reſtoit au fond du vaſe après l'évaporation de l'eau, étoit moins acre & plus ſain que le ſel marin.

Nous avons encore de Jean de Dondi un traité *de la maniere de vivre en temps de peſte.* Il eſt manuſcrit dans la bibliotheque Ricardi à Florence & mériteroit peut-être de voir le jour. Pétrarque dit qu'il n'avoit pas de meilleur ami que lui, & il lui en donna une preuve dans ſon teſtament. Jean aimoit beaucoup la converſation & les ouvrages de Pétrarque ; il alloit le voir fort ſouvent ; mais c'étoit des altercations continuelles ſur la Médecine, après leſquelles chacun reſtoit toujours dans ſon opinion. Pétrarque lui permettoit de venir le voir comme ami ; mais non pas comme Médecin. *Quand je vois entrer un Médecin*, diſoit-il, *je ſais tout ce qu'il va me dire. Mangez de jeunes poulets ; bûvez de l'eau chaude, uſez du remede que la cicogne nous a appris, &c.*

Modus vivendi tempore peſtilentiali. *Catal. bibl. Ricc. fol.* 167.

Dans le temps que Pétrarque luttoit avec la maladie & le Médecin, il apprit une nouvelle peu propre à opérer ſa guériſon. Le Pape, dont il avoit exalté le retour à Rome comme la plus belle action qu'un homme puiſſe faire ſur la terre, prit tout-à-coup le parti de revenir à Avignon, où il arriva le 24 Septembre & y fut reçu avec des démonſtrations de joie extraordinaires. La ville, de concert avec la Reine de Naples, les Rois de France & d'Aragon lui avoit envoyé

envoyé des vaiſſeaux pour ſon retour (*a*). Urbain donna pour motif d'une démarche qui affligeoit toute l'Italie la néceſſité de faire la paix entre les Rois de France & d'Angleterre ; mais perſonne ne douta que l'amour de la patrie, la difficulté de s'accoutumer au climat de Rome, le caractere inquiet & rebelle des Italiens, les ſollicitations importunes des Cardinaux n'aient beaucoup influé ſur le parti qu'il prit de revenir à Avignon. AN. DE J. C. 1370.

» Je ne ſais, dit Coluccio, ſi c'eſt un effet de la » deſtinée de l'Italie, ou du bonheur de la France, » ou de la légereté des François ; mais cela ſurprit » tout le monde. Le bruit ſe répandit qu'Urbain vou- » loit faire la paix entre la France & l'Angleterre » & enſuite revenir à Rome. Il étoit bien-aiſe qu'on » le crût, & il y a lieu de préſumer d'un ſi grand » homme que c'étoit réellement ſon intention. *Ep. Col. Sal. Fr. Brun.*

Sainte Brigitte lui dit : *Si vous allez à Avignon, vous mourrez bientôt ; la ſainte Vierge me l'a révélé.* Urbain fit peu de cas de cette prétendue révélation, & s'embarqua à Cornetto le 5 Septembre ; mais à peine fut-il arrivé à Avignon qu'il ſe ſentit attaqué d'une maladie mortelle. Il ſe fit tranſporter dans la maiſon du Cardinal Anglic * ſon frere qui étoit en Italie. Il y rendit l'ame le 19 Décembre publiquement, ayant fait ouvrir les portes de ſa maiſon pour que tout le monde fût témoin d'une mort capable de faire la plus grande impreſſion. Un Pape étendu comme un pauvre ſur un mauvais lit, portant l'habit de St. Benoit qu'il ne voulut jamais quitter, le

* C'étoit la maiſon de Vervins derriere le Palais. *Bal. tom. 1. fol. 412. Mſs. bibl. Vat. N°. 4026.*

(*a*) Il lui en coûta trois mille florins pour le naulage de ces navires, comme il conſte par ſes regîtres de l'an 1416.

AN. DE J. C. 1370.

crucifix à la main, donnant des marques de la plus grande pénitence & de la plus parfaite réſignation. Quel ſpectacle plus touchant & plus édifiant !

Je ne puis me refuſer de faire ſur ce Pape une réflexion qui a échappé à tous ceux qui ont parlé de lui. Il eut dans le cours de ſon Pontificat deux momens de gloire capables de déranger la tête la plus philoſophique, & cependant il fut toujours le plus humble & le plus modeſte de tous les hommes. Il entre dans Rome conduit par l'Empereur Romain à pied qui tenoit la bride de ſon cheval. Quelque temps après il voit à ſes pieds l'Empereur d'Orient, abjurant le ſchiſme entre ſes mains & reconnoiſſant ſa primauté.

Il ſeroit difficile d'exprimer quelle fut la douleur de Pétrarque lorſqu'il apprit le retour de ce Pape à Avignon. « Très-Saint Pere ! qu'avez-vous fait ? s'é-» cria-t-il d'abord. Quelle foibleſſe ! quelle lâche com-» plaiſance ! qui eſt-ce qui vous a faſciné ? Comment » avez-vous pu abandonner une ſi belle œuvre ſi bien » commencée ? Quelle gloire pour vous ſi vous aviez » perſévéré juſqu'au bout, & ſi faiſant porter votre » lit devant l'Autel de ſaint Pierre, vous aviez rendu » l'ame à Dieu dans ce lieu ſaint (*a*), en le remer-» ciant de vous avoir choiſi pour exécuter un ſi grand » projet ! Quelle plus belle vie & quelle mort plus » heureuſe !

Pétrarque ſe préparoit à écrire à Urbain ſur ce ton-là & à lui ouvrir ſon ame avec cette liberté qui lui

(*a*) Cette phraſe priſe à contre-ſens a fait dire à pluſieurs Auteurs que ce Pape avoit fait porter ſon lit devant l'autel de St. Pierre & qu'il y étoit mort. Le Pere Pagi *Brev. Pont. Roman.* & l'hiſtorien de l'Egliſe Gallicane ſont tombés dans cette erreur.

Digitized by Google

avoit déjà si bien réussi, lorsque le bruit de sa mort se répandit à Padoue. En apprenant une si triste nouvelle, il fit à Dieu cette priere : « Seigneur, ayez pitié » de ce bon Pape ; pardonnez lui sa foiblesse. Ou- » bliez les erreurs de sa jeunesse & cette faute qu'il » vient de commettre dans ses vieux jours, parce » que, vu la corruption du siecle, on peut dire que » c'étoit un homme de bien [*a*]. AN. DE J C. 1370. *Sen. l. 13. ep. 13.*

Pétrarque fait un plus grand éloge d'Urbain dans un autre endroit de cette lettre, où il s'efforce même de le justifier sur son retour à Avignon. « C'étoit, *Ibid.* » dit-il, un très-bon homme, propre à toute sorte » de bien, parce qu'il n'étoit ni aveuglé par l'ignorance » & l'inexpérience sa sœur, ni énervé par la mollesse & » & l'amour des femmes ; mais il est plus difficile & » plus rare de persévérer dans une grande entreprise, » que d'entreprendre quelque chose de grand. Il a » péché par un excès de complaisance pour les gens » qui l'entouroient. Mais comment auroit-il pu ne pas » tomber dans les pieges qu'ils lui tendoient, fermer » l'oreille à leurs conseils insidieux, résister à tous » les assauts qu'ils lui livroient ? N'est-ce pas naviger » contre le vent ? Peut-on le faire sans le secours de » plusieurs rameurs ? Ceux qu'il avoit avec lui sui- » voient le vent loin de s'y opposer, cherchoient » les écueils & vouloient faire naufrage. Que pou- » voit-il seul contre tant de gens unis contre lui & » résistants à ses volontés ?

Parlant ensuite de la sainteté de ce bon Pape, il dit : " La rénommée l'a répandue par-tout : elle se » manifeste par des miracles ; ce qui n'étoit arrivé

(*a*) Quia, ut nunc sunt homines, vir meo quidem judicio bonus fuit.

AN. DE J. C. 1370.

„ à aucun de ſes prédéceſſeurs ; [je ne parle que des „ derniers] cependant il y a encore des gens qui oſent „ mal parler de lui. Ce qui me conſole, c'eſt que „ ſes ennemis ſont les miens. Il eſt en horreur à la „ plupart des Cardinaux, qui ne peuvent lui pardon- „ ner d'avoir rétabli le ſaint Siege à Rome & qui „ craignoient qu'il ne le fît encore. Que diroit-on d'un „ aveugle qui ſe déchaîneroit contre celui qui l'auroit „ tiré d'un foſſé où il ſeroit tombé, & qui l'auroit ra- „ mené dans ſa maiſon !

Ce que dit Pétrarque de la ſainteté & des miracles d'Urbain s'accorde avec le recit de tous les Auteurs contemporains [*a*]. Ces miracles furent ſi nombreux & ſi éclatans, qu'on ne crut pas devoir attendre la déciſion de l'Egliſe Romaine pour l'invoquer comme Saint : ſon image paſſa ſur les autels ; ſa mémoire fut célébrée dans les Offices publics. Les Rois de France & de Dannemarc, la Reine de Naples, les Evêques du Languedoc & de Provence ſolliciterent ſa canoniſation & l'auroient obtenue ſi les circonſtances du temps ne s'y étoient pas oppoſées (*b*).

La nouvelle de la mort d'Urbain fut portée à Bologne par un courier extraordinaire que les Cardinaux envoyerent au Cardinal Anglic ſon frere, qui y réſidoit en qualité de Légat. Elle répandit dans cette ville un deuil & une conſternation générale. On

(*a*) On trouve un procès verbal de ces miracles dans un manuſcrit du Vatican, N°. 4026. On en compte 82. parmi leſquels deux filles reſſuſcitées à Avignon. On ne peut pas dire que ce ſoient là des miracles équivoques. Il ſuffit qu'ils ſoient bien prouvés.

(*b*) Clement VII à qui l'on s'adreſſa trouvant le temps du ſchiſme peu propre à une canoniſation, dit qu'il falloit attendre un temps plus favorable & il conſeilla en attendant d'invoquer le St. Eſprit & de le prier de conſommer cette bonne œuvre. C'eſt pour cela que dans l'Egliſe de St. Victor de Marſeille où ce Pape eſt enterré, on dit la meſſe du St. Eſprit le jour de ſa mort avec autant de ſolemnité que le jour de la Pentecôte.

Digitized by Google

y délibéra sur le champ de faire faire *un service solemnel avec une magnificence sans exemple* * pour un Pape qui avoit rendu de si grands services à la ville. Il fut indiqué le 3 Janvier dans l'Eglise des Dominquains. Tous les Princes & Seigneurs voisins y furent invités & la plupart s'y trouverent avec les envoyés des principales villes. On y compta huit cents personnes distinguées vêtues de noir. Les boutiques de la ville furent fermées pendant huit jours. François de Carrare y alla & y mena avec lui Pétrarque, dont la santé étoit un peu rétablie. Pétrarque y trouva plusieurs amis qui furent bien-aises de le voir & le traiterent avec une grande distinction; Pandolphe Malateste, Nicolas d'Est, Gui de Polenta, &c.

AN. DE J. C. 1371.

* Sontuoso funerale e senza esempio.

Arch. del Conte Franc. Brembati.
Chron. di Bol. fol. 498.
Ann. Gen. di Stella. coll. Murat. tom. 17.

Le Cardinal Anglic étoit adoré à Bologne & dans toute l'Italie on ne se souvenoit pas d'avoir vu un *si buon Signore* & qui eût si bien gouverné [*a*]. Son frere y fut aussi extrêmement regretté, quoique son retour à Avignon eût bien fait rabattre de l'idée qu'on avoit conçue de lui.

Les Cardinaux donnerent pour successeur à Urbain un homme digne à tous égards de remplacer ce saint Pape; le Cardinal Pierre Roger, neveu de Clement VI, qui prit le nom de Gregoire XI. Il possédoit toutes les vertus que cette place demande, relevées par une douceur, une modestie égale peut-être à celle de son prédécesseur.

Pétrarque le connoissoit, il l'avoit vu à Pavie lorsque le Cardinal y passa allant à Rome en 1367, &

(*a*) Le Cardinal Anglic étoit un homme de grand mérite & d'une douceur extrême. Le nouveau Pape le rappella cette année à Avignon, où il mourut le 16 Avril 1388. Il nomma pour un de ses exécuteurs testamentaires Audisbert de Sade, un des enfans de la belle Laure, qu'il avoit toujours beaucoup aimé.

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1371.

j'ai dit qu'il reçut de lui un accueil très-favorable, lorſqu'il alla lui rendre ſes devoirs. Quand il apprit la nouvelle de ſon élection, il dit en lui-même : *Ce Pape daigne me mettre au nombre de ſes amis, je pourrois me flatter d'obtenir de lui quelque choſe, ſi j'étois de ces gens qui ſe livrent entiérement à l'eſpérance, de quelque côté qu'elle vienne.*

Sen. l. 13. ep. 13.

Il fut bientôt après confirmé dans cette façon de penſer par une preuve que le nouveau Pape lui donna de ſa bonne volonté qui n'étoit pas équivoque. Il lui écrivit une lettre extrêmement polie & flatteuſe, dans laquelle il lui marquoit le deſir qu'il avoit de le voir & de lui faire du bien. *Je n'oſerois pas exiger de mes égaux*, dit Pétrarque, *qu'ils m'écriviſſent ſur ce ton-là* (a). Cette lettre dictée par François Bruni, écrite par Coluccio Salutati ſon adjoint n'eſt pas parvenue juſqu'à nous. Nous n'avons pas non plus la réponſe de Pétrarque. Du moins je ne l'ai trouvée ni dans le recueil imprimé de ſes œuvres, ni dans le manuſcrit de la bibliotheque du Roi. Mais nous avons la lettre que Pétrarque écrivit dans le même temps à François Bruni pour le mettre au fait de ſa ſituation & de ſes beſoins, de maniere qu'il pût en rendre compte au Pape, qu'il n'avoit pas cru devoir faire entrer dans tous ces petits détails.

Var. 43. à Arqua le 24 Mai.

» Si je dis qu'il me manque quelque choſe pour » mener la vie d'un Chanoine, j'ai tort ; mais ſi je » dis que j'ai moi ſeul plus de connoiſſances que » tout le Chapitre enſemble, & par conſéquent plus de » charges, j'ai raiſon. Cet embarras augmente tous

(a) Suaviſſimam ipſius epiſtolam accepi, qualem vix ab æqualibus meis expeterem. *Sen. l. 13. ep. 13.*

Digitized by Google

» les jours & mes forces diminuent : j'ai fait de vains efforts pour m'en délivrer ; cela me fait honneur » ſi vous voulez ; mais cela m'ennuie. Ma Prébende » me donne plus de pain & de vin qu'il n'en faut » pour ma conſommation ; je puis en vendre. Mon » droit de préſence me vaudroit quelque choſe ; mais » je voudrois pouvoir ou ſavoir m'en paſſer. J'ai au » moins deux chevaux ; ordinairement cinq ou ſix » écrivains ; ſi je n'en ai que trois dans le moment » préſent, c'eſt que je ne ſaurois en trouver davan- » tage ; il me ſeroit plus aiſé de trouver des pein- » tres. J'ai un Prêtre vénérable qui ne me quitte pas » quand je ſuis à l'Egliſe. Quelquefois je compte dî- » ner tête à tête avec lui & voilà une foule de con- » vives qui m'arrive. Il faut que je leur donne à man- » ger ou que je leur faſſe des contes, ſi je ne veux » pas paſſer pour glorieux ou pour avare. La dou- » ceur de mon caractere me rend au monde que mon » goût me fait fuir. Je veux bâtir un petit Oratoire » à la Vierge Marie, & je le ferai quand je devrois » vendre mes livres ou les mettre en gage. J'irai » enſuite à Avignon ſi mes forces me le permettent. » Sinon j'y envoyerai un de mes gens au Cardinal » de Cabaſſole & à vous pour tenter encore ce que » j'ai voulu autrefois inutilement (vous le ſavez bien » & lui auſſi.) Si le ſaint Pere veut étayer ma vieil- » leſſe & me donner un peu plus d'aiſance, comme » il paroît en avoir envie, & comme ſon prédéceſ- » ſeur me l'avoit promis, cela lui ſera fort aiſé. Per- » ſonne n'a plus de facilité pour faire du bien que » le ſouverain Pontife. Qu'il faſſe comme il voudra ; » peu, beaucoup, ou rien, je ſerai toujours content.

AN. DE J. C. 1371.

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1371.

» Mais qu'on ne me dise pas comme fit Clement VI: » demandez ce que vous voudrez. Je ne le puis pas » par plusieurs raisons, 1°. Je ne sais pas moi-mê- » me ce que je veux & ce qu'il me faut, parce que » je n'y pense jamais. 2°. Si je demandois quelque » chose de vacant, il seroit donné avant que ma de- » mande fût parvenue aux pieds du St. Pere. 3°. » Je pourrois faire une demande qui lui déplairoit; son » extrême bonté l'engageroit à me l'accorder, & je » serois au désespoir de l'obtenir.

» Qu'il me donne donc ce qu'il voudra sans atten- » dre que je le demande. Me conviendroit-il à mon » âge d'être un solliciteur de bénéfices, ne l'ayant » pas été dans ma jeunesse? Je m'en rapporte sur » cela à ce que vous ferez avec le Cardinal de Sa- » bine : vous êtes les seuls amis qui me restent dans » ce pays-là. Il y a trente-trois ans que le Cardinal » me donne des marques de son affection & de sa » bonne volonté., sans que rien ait jamais pu le re- » froidir. Je vais lui écrire deux mots à ce sujet, & » je le renvoyerai à cette lettre pour ne pas répé- » ter ces petits détails misérables, dont je ne vous » entretiens que parce que cela me paroît nécessaire.

» Si l'on veut absolument que je m'explique sur le » genre de bénéfice que je voudrois, je répondrai » ce que Cotta dit dans Ciceron : *dans la plupart* » *des choses de ce monde, il est plus aisé de dire* » *ce qui n'est pas que ce qui est.* Je ne veux point » de bénéfice à charge d'ame de quelque revenu qu'il » puisse être ; la charge de mon ame me suffit. Du » reste que le St. Pere fasse tout ce qu'il jugera à » propos, je serai toujours son serviteur ; inutile, mais fidele

Digitized by Google

„ fidele & soumis. Sa générosité pourra m'inspirer
„ de la reconnoissance ; mais elle n'augmentera pas
„ mon zele & mon attachement. S'il me donne quel-
„ que bénéfice, le dépôt sera court ; car je sens que
„ je m'en vais ; je m'évanouis comme une ombre. Je ne
„ crois pourtant pas avoir vécu de façon à devoir être
„ éteint comme je le suis. Si c'est pour expier mes
„ péchés, à la bonne heure : je prie Dieu tous les
„ jours de me faire faire mon purgatoire en ce monde.

AN. DE J. C. 1371.

On voit par cette lettre que Pétrarque n'étoit pas dans le fond aussi désintéressé, aussi détaché des biens de ce monde qu'il vouloit quelquefois le paroître. Cela est d'autant plus étonnant qu'il sentoit les approches de la mort, comme il en convient lui-même dans cette lettre & dans celle qu'il écrivit au Cardinal de Cabassole, pour se justifier de ne s'être pas rendu aux desirs du Pape.

„ J'avois projetté, lui dit-il, de partir dans le prin-
„ temps. Mon dessein étoit d'aller par eau tant que
„ je pourrois & de faire le reste du chemin par
„ terre à petites journées ; mais il n'y a point eu
„ de printemps cette année. Un été brûlant a pris
„ tout-à-coup la place d'un hyver très-froid. Malgré
„ cela je comptois partir & je faisois mes malles, lorf-
„ que j'ai été attaqué le 7 Mai d'une fievre vio-
„ lente, qui a dérangé mes projets. J'ai été très-mal ;
„ les Médecins m'ont cru mort ; ils ont dit que je
„ ne passerois pas la nuit & ils m'ont trouvé le len-
„ demain guéri. Cela m'est arrivé plus de dix fois
„ depuis dix ans.

Sen. l. 14. ep. 16. Padone, Mai 1371.

Pétrarque ne devoit-il pas regarder ces accès de fievre si violens qui le mettoient à la mort comme

AN. DE J. C. 1370.

des avertiſſemens de ſe tenir prêt pour faire le grand voyage ? Lorſqu'il eut cet accès du 7 Mai ſur le ſoir, les Médecins accoururent de tout côté ; ceux qui ſe diſoient de ſes amis & ceux que François de Carrare lui envoya. Après quelques altercations entr'eux, ils déciderent que Pétrarque ne paſſeroit pas minuit ; que la ſeule façon de prolonger un peu ſa vie étoit de l'empêcher de dormir par le moyen de certains reſſorts, que cela pourroit le faire vivre juſqu'à l'aurore. On n'eut aucun égard à ce que dirent les Médecins. Il avoit recommandé expreſſément à ſes amis & à ſes gens de ne rien faire de ce qu'ils ordonneroient & de faire plutôt le contraire. Cela lui ſauva la vie : il dormit du ſommeil le plus tranquille.

Le lendemain matin les Médecins reparurent pour voir l'effet de leur prédiction. Quel fut leur étonnement lorſqu'ils trouverent cet homme qui devoit mourir à minuit non-ſeulement en vie, mais même écrivant ! Ils ſe contenterent de dire : *Pétrarque n'eſt pas un homme comme les autres.*

On trouve ce petit recit dans une réponſe que Pétrarque fit à ſon ami Pandolphe Malateſte, qui lui avoit écrit pour lui demander des nouvelles de ſa ſanté. Leur ancienne amitié s'étoit rechauffée dans leur entrevue à Bologne ; mais ce ne fut pas pour longtemps ; ils s'écrivirent encore quelques lettres dont je parlerai.

Sen. l. 13. ep. 9.

Pétrarque apprit peu de temps après l'arrivée du Cardinal de Cabaſſole à Perouſe, & ce fut une grande joie pour lui. Voici ce qui donna lieu à ce voyage. La ville de Perouſe qui s'étoit révoltée contre Urbain, venoit de rentrer dans la domination du St. Siege.

Digitized by Google

Mais comme c'étoit une ville importante, & dont les esprits étoient portés à la rébellion, il falloit y envoyer pour Gouverneur un homme capable de les contenir & de les confirmer dans les bonnes intentions où ils étoient alors. Les Cardinaux qui étoient jaloux de la prédilection du Pape pour le Cardinal de Cabassole, crurent devoir saisir l'occasion qui se présentoit d'éloigner un homme de bien qui leur faisoit ombrage. Ils s'accorderent à dire que personne n'étoit plus propre que lui à une Légation aussi importante. Ils n'eurent pas de peine à le persuader au Pape, qui avoit une grande idée des talents du Cardinal pour le gouvernement & la conciliation des esprits. Il lui dit qu'il n'y avoit pas temps à perdre, qu'il falloit se hâter d'aller à Perouse. Le Cardinal étant allé prendre congé de lui la veille de son départ, lui dit : *Saint Pere ! agréez que je vous recommande Pétrarque pour l'amour de moi, qui l'aime au-delà de toute expression & encore plus pour lui-même, car en vérité c'est un homme unique sur la terre, un vrai phenix.* Il sortit en répétant cela avec cette chaleur que donne l'amitié. A peine fut-il sorti que le Cardinal de Bologne, plaisantant sur ce mot de Phenix, tourna également en ridicule celui qui l'avoit dit & celui de qui on l'avoit dit (*a*). AN. DE J.C. 1371. *Sen. l. 13. ep. 12.*

François Bruni écrivant à Pétrarque le bon office que lui avoit rendu le Cardinal de Cabassole, n'eut garde de lui mander les plaisanteries du Cardinal de

(*a*) Le Cardinal Gui de Bologne, qu'on a vu si bien avec Pétrarque dans ces Mémoires, ne pouvoit plus le souffrir à cause de la liberté avec laquelle il disoit la vérité & déclamoit contre les vices. Ce Prélat énivré par la fortune étoit bien différent alors de ce qu'il étoit autrefois. L'Empereur quittant l'Italie l'avoit laissé son Vicaire. Il s'établit à Luques, vendit aux Luquois leur liberté 25000 florins & revint à Avignon.

AN. DE J. C. 1371.

Ibid.

Bologne ; mais Pétrarque qui les avoit appriſes d'ailleurs, après lui avoir raconté lui-même le fait dans ſa réponſe, lui dit : « Je n'en ſuis pas étonné ; cet homme m'aimoit autrefois & je lui étois attaché ; il me hait à préſent & je le lui rends. Voulez-vous ſavoir la raiſon de ce double changement ; je vous la dirai en deux mots ; c'eſt qu'il eſt ennemi de la vérité, & moi je le ſuis du menſonge ; il redoute la liberté qui m'anime, & je déteſte l'orgueil dont il eſt bouffi. Si nos fortunes étoient égales & ſi nous étions enſemble dans un endroit libre, je ne dis pas que je fuſſe un phénix ; cet éloge ne me convient pas ; mais il ſeroit un hibou ou une chouette. Ces gens-là s'imaginent à cauſe de leurs richeſſes mal acquiſes & encore plus mal employées qu'il leur eſt permis de tout dire ; mais il y a des gens que la pauvreté fait parler & d'autres à qui les richeſſes ferment la bouche.

Dès que le Cardinal fut arrivé à Perouſe, il écrivit à Pétrarque pour lui apprendre ſon arrivée & lui demander de ſes nouvelles. Il le félicitoit dans cette lettre de ce qu'il avoit entendu dire qu'il avoit marqué beaucoup de courage dans ſa maladie.

Pétrarque étoit inquiet ſur le compte du Cardinal lorſqu'il reçut cette lettre. Un Gentilhomme qui lui étoit attaché, lui avoit mandé qu'il avoit été aſſez mal avant ſon départ ; mais qu'il commençoit à ſe rétablir. Pétrarque qui craignoit pour lui les incommodités du voyage, fut fort aiſe d'apprendre qu'il étoit arrivé en aſſez bonne ſanté. Dans ſa réponſe, après lui avoir témoigné ſa joie qui lui étoit commune avec toute l'Italie, il lui marque un grand deſir de

Digitized by Google

le revoir encore une fois avant mourir. « Je vous ai aimé, lui dit-il, depuis ma jeuneſſe ; vous êtes preſque le ſeul ami qui me reſte. Il y a bientôt quatre luſtres que je ſuis privé du plaiſir de vous voir. A préſent que vous êtes dans mon voiſinage, ſi mon mauvais ſort ne me pourſuit pas juſqu'à la fin, je vous poſſéderai, je baiſerai cette main d'où me ſont venues ces lettres affectueuſes, pleines de ſaintes conſolations & de conſeils ſalutaires ; malgré la différence de nos états, uſant de cette ancienne familiarité que vous m'avez toujours permiſe, j'embraſſerai mon cher pere ; je lui rappellerai nos villégiatures à Vaucluſe, des jours paſſés avec lui dans les bois ſans penſer à manger, des nuits entieres à cauſer délicieuſement au milieu des livres où l'aurore venoit nous ſurprendre ... Vous louez mon courage dans ma maladie ; il eſt vrai que mes Médecins & mes amis étoient étonnés de me voir gai & tranquille au milieu des plus grandes douleurs. Pas une larme, pas un ſoupir ; mais ce courage, cette patience me venoit du ciel : il ne faut pas me louer. AN. DE J. C. 1371.

Dans la lettre que François Bruni écrivit à Pétrarque pour lui apprendre le départ du Cardinal de Cabaſſole, & ce qu'il avoit dit au Pape en ſa faveur, il lui mandoit la promotion de douze Cardinaux que Gregoire venoit de faire pour balancer l'autorité des anciens Cardinaux, qui vouloient dominer dans les conſiſtoires & obtenir toutes les graces. *Je crains fort*, lui diſoit-il, *que la néceſſité où eſt le Pape de raſſaſſier ces affamés, ne retarde les effets de ſa bonne volonté pour vous.* » Que le Pape les raſſaſie, s'il le *Sen. l.* 12. *ep.* 12. Le 30. Mai ou le 6 Juin.

AN. DE J. C. 1371.

„ peut, répondit Pétrarque ; qu'il appaiſe leur ſoif ; „ ce que le Tage, le Pactole, l'Ocean même ne „ ſauroit faire ; qu'il ne penſe pas à moi, j'y con- „ ſens. Je ne ſuis ni affamé ni altéré. Je me conten- „ terai de leurs reſtes & de ce que le St. Pere vou- „ dra bien me donner, s'il daigne penſer à moi.

Bruni avoit raiſon : il fallut beaucoup de temps pour remplir ces douze Cardinaux & les mettre en état de vivre ſelon leur rang. Pendant ce temps-là le Pape ſe trouva hors d'état de ſatisfaire ſa bonne volonté pour Pétrarque. Bruni, qui ne vouloit lui écrire que pour lui apprendre quelque bonne nouvelle, garda le ſilence avec lui pendant un an. Pétrarque, que ce ſilence mettoit de mauvaiſe humeur, lui écrivit dans ces termes.

Sen. l. 13. ep. 13. Arqua, 28. Juin.

„ Je ne vous ai jamais vu, & cependant je vous „ connois mieux que bien des gens avec qui j'ai paſſé „ pluſieurs années. Voulez-vous ſavoir pourquoi ? c'eſt „ que j'ai fixé ſur vous avec plus d'attention ces yeux „ avec leſquels nous voyons le mieux. Je ſais la cauſe „ de votre ſilence : vous ne m'écrivez pas parce que „ vous ne pouvez pas m'écrire ce que vous voudriez. „ Vous me connoiſſez mal & vous me rendez bien „ peu de juſtice.

„ Je ne deſire & n'eſpére qu'une bonne mort. Rien „ de plus ridicule qu'un vieillard avide, quoiqu'il n'y „ ait rien de plus commun. C'eſt un voyageur qui veut „ augmenter les proviſions pour ſon voyage, quand „ il ſe voit prêt d'arriver au terme.

„ Le Saint Pere m'a écrit la lettre la plus obligeante ; „ n'eſt-ce pas aſſez pour moi ? Je ne doute pas de ſa „ bonne volonté ; mais il eſt entouré de gens qui y

Digitized by Google

» mettent obſtacle tant qu'ils peuvent. Je voudrois AN. DE J. C. 1371.
» qu'ils fuſſent combien je les mépriſe, combien je
» préfére ma médiocrité à cette vaine grandeur qui
» les rend ſi fiers ; ils ceſſeroient peut-être de me
» porter envie ; mais leur envie & leur haine redou-
» bleroient s'ils ſavoient les honneurs que je reçois
» de pluſieurs perſonnages illuſtres par leur rang &
» par leurs vertus. Je ne ſaurois douter que c'eſt à
» moi que ces honneurs ſont rendus. Qu'ils appren-
» nent au contraire qu'ils doivent à leur chapeau,
» à leur mitre, à la pourpre dont ils ſont revêtus
» les hommages qu'ils reçoivent ; que ceux qui leur
» donnent en public tant de marques de reſpect, les
» haiſſent & les mépriſent dans le fond de l'ame.

» Mon amitié pour vous fait que je ne dois rien
» vous cacher. Je ne puis attribuer votre ſilence qu'à
» l'impreſſion que ces gens-là font ſur vous ; vous
» les craignez, vous les reſpectez ; la couleur de leur
» habit vous éblouit. Quand mettrez-vous un frein à
» cette cupidité qui vous dévore ? N'êtes-vous pas hon-
» teux à votre âge, riche comme vous êtes, de crou-
» pir encore dans cet infame bourbier ? Je vous ai
» conſeillé d'y aller quand vous étiez jeune & pau-
» vre ; à préſent que vous êtes vieux & riche, je
» vous conſeille d'en ſortir. Pardonnez au zele qui
» m'anime la liberté avec laquelle je vous parle. J'ai
» dit ce que je devois dire ; faites à préſent ce que
» vous voudrez ; mais n'oubliez pas que la *puante*
» Avignon eſt laſſe de vous & que la brillante Flo-
» rence vous attend ; choiſiſſez où vous aimez mieux
» finir vos jours.

» Je n'écris pas au ſaint Pere pour ne pas lui rap-

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1371.

» peller mon idée & ſes promeſſes. J'ai reçu de lui » une lettre qui me comble d'honneur & ſa béné- » diction Apoſtolique : dites-lui bien clairement que » je ne veux rien de plus.

N'y a-t-il pas un peu d'humeur dans cette lettre de Pétrarque ? Cette humeur ne viendroit-elle pas de ce que le Pape n'avoit rien fait pour lui ? & le déſintéreſſement qu'il affiche eſt-il bien ſincere ? Ce qu'il dit eſt bien vrai qu'il n'y a rien de plus ridicule & en même temps de plus commun que de vouloir augmenter ſes proviſions pour le voyage, quand on eſt près du terme de ſa courſe. Il étoit peut-être dans le cas lui-même ſans le croire.

Ce qui eſt certain, c'eſt que ſa ſanté & ſes forces ne ſe rétabliſſoient pas. Il mouroit d'envie d'aller à Perouſe voir ſon cher ami le Cardinal de Cabaſſole. Au commencement du printemps il eſſaya de monter à cheval pour voir s'il pourroit ſoutenir la route ; mais ſa foibleſſe étoit ſi grande qu'il lui fut impoſſible de faire quelques pas à cheval. Il écrivit au Cardinal pour lui témoigner ſes regrets. Il lui rappelle encore dans cette lettre les promenades qu'ils faiſoient enſemble à Vaucluſe, ſe livrant aux douceurs d'une converſation libre & aiſée qui rouloit ſur toute ſorte de ſujets. Ils alloient quelquefois ſi loin que le domeſtique qui les cherchoit pour les avertir que le dîner étoit prêt, ne les trouvoit ſouvent que le ſoir. " Vous n'êtes pas, lui dit-il, comme la plupart » de vos confreres à qui un morceau de drap rouge » tourne la tête, au point de leur faire oublier qu'ils » ſont hommes & mortels. Il ſemble au contraire que » les honneurs vous rendent plus humble & je ne crois

Sen. l. 15. ep. 4. Arqua, 5 Mai.

Digitized by Google

„ crois pas que vous changeaſſiez de façon de pen- AN. DE J. C. 1371.
„ ſer, quand même on mettroit une couronne ſur vo-
„ tre tête.

Ce bon Cardinal, que Pétrarque nous peint ſi modeſte & ſi aimable, ne put pas s'accoutumer à l'air d'Italie. Il y fut preſque toujours malade & mourut le 26 Août de cette année à Perouſe, où il avoit établi le ſiege de ſa Légation. Son corps fut tranſporté par ſon ordre à la Chartreuſe de Bonpas, où le Cardinal Aycelin de Montaigut ſon exécuteur teſtamentaire lui fit élever un mauſolée de marbre, qu'on voit encore avec ſon épitaphe à côté du Maître-Autel.

De tous les amis que Pétrarque avoit à Avignon il ne lui reſtoit plus que Matthieu le Long, Archidiacre de Liege, avec qui il étoit lié depuis qu'ils avoient fait enſemble leurs études de droit à Boulogne, comme on a vu dans ces Mémoires. Il reçut une lettre de lui le 5 Janvier de cette année, & dans ſa réponſe datée du même jour à Padoue, il lui fait une peinture de ſon état & de la vie qu'il mene, que j'ai cru devoir inſérer ici. *Mém. tom. 1. fol. 54.*

„ Vous me demandez mon état, le voici. Je ſuis *Sen. l. 13. ep.* 7. Padoue, veille des Rois.
„ graces à Dieu aſſez tranquille, libre ſi je ne me
„ trompe, des paſſions de la jeuneſſe. J'ai joui pen-
„ dant long-temps d'une bonne ſanté; depuis deux
„ ans je ſuis infirme; ſouvent on m'a cru mort; je
„ vis encore, toujours à peu près tel que vous m'a-
„ vez connu. J'ai pu monter plus haut; mais je ne
„ l'ai pas voulu; toute élévation m'eſt ſuſpecte. J'ai
„ acquis quelques années & quelques livres: j'ai per-
„ du la ſanté & pluſieurs amis. J'ai paſſé quelque temps
„ à Veniſe; je ſuis à préſent à Padoue, où je fais

AN. DE J. C. 1371.

„ les fonctions de Chanoine. Je m'eſtime heureux „ d'avoir quitté Veniſe à cauſe de cette guerre qui „ vient de ſe déclarer entre cette République & le „ Seigneur de Padoue. A Veniſe j'aurois été ſuſpect ; „ ici je ſuis chéri. Je paſſe la plus grande partie de „ l'année à la campagne, que je préfére toujours à „ la ville. Je lis, j'écris, je penſe : voilà ma vie & „ mes plaiſirs comme dans ma jeuneſſe. Ayant étu- „ dié ſi long-temps, il eſt étonnant que j'aie ſi peu „ appris. Je ne hais perſonne, je ne porte envie à „ perſonne. Dans cette premiere ſaiſon de la vie, „ qui eſt pleine d'erreur & de préſomption, je mé- „ priſois tout le monde excepté moi : dans l'âge „ viril, je ne mépriſois que moi ; dans la vieilleſſe „ je mépriſe preſque tout le monde & moi plus que „ les autres. Je ne crains que les gens que j'aime ; „ je ne deſire ardemment qu'une bonne fin. Je re- „ doute une multitude de valets comme une troupe „ de voleurs : je n'en aurois point ſi mon âge & ma „ foibleſſe me le permettoient. J'ai eu beau me ca- „ cher, je n'ai pu me ſouſtraire aux viſites ; c'eſt „ un honneur qui me déplaît & m'ennuye beaucoup. „ J'ai bâti dans les Collines Euganées une petite maiſon „ propre & décente, où je compte paſſer tranquille- „ ment le reſte de mes jours, ayant toujours de- „ vant les yeux mes amis morts ou abſents. Pour „ ne vous rien cacher, j'ai été recherché par le Pape, „ l'Empereur & le Roi de France, qui m'ont fait „ des inſtances vives & réitérées, auxquelles j'ai tou- „ jours réſiſté ; préférant à tout ma liberté.

Dans cette lettre Pétrarque parle d'une guerre vive allumée entre Veniſe & Padoue, dont il faut

Digitized by Google

que je dise quelque chose, parce que mon Héros y joue un petit personnage, & c'est la derniere fois qu'il paroît sur la scene du monde. AN. DE J. C. 1372.

Il y avoit quelque temps qu'on voyoit des nuages s'élever entre ces deux villes. La maison de Carrare devoit son élévation aux Vénitiens ; on l'a vu dans ces Mémoires. Les Vénitiens lui reprochoient de l'ingratitude ; ils prétendoient que François de Carrare avoit favorisé secrettement le Roi de Hongrie dans le temps que ce Prince leur faisoit la guerre : ce reproche n'étoit peut-être pas sans fondement. *And. Gatt. hist. di Ped. Coll. Murat. tom. 12.* *Chron. And. Dand. coll. Murat. tom. 12.*

Le Seigneur de Padoue avoit fait bâtir un fort sur le fleuve qui va à Chioggia, & un autre sur la Brente dans le village d'Oriago, près des lagunes de Venise dans l'intention d'y faire du sel. La République, jalouse du droit exclusif qu'elle prétendoit de faire le sel, vit ces deux forts avec inquiétude ; elle s'en plaignit disant qu'ils étoient sur son territoire. François de Carrare se plaignoit aussi d'une entreprise pareille faite par les Vénitiens sur le terrein de Padoue. Il ne s'agissoit que de fixer les limites des deux états ; on nomma des commissaires de part & d'autre qui ne s'accorderent point ; il fallut en venir à la guerre : les hostilités commencerent cette année vers la fin de l'été.

Un Gascon nommé Rainier (*a*) qui commandoit les troupes de Venise, ayant jetté des ponts sur la Brenta, alla établir son camp à Abano, d'où il envoya des détachemens ravager les terres du Seigneur de Padoue. Pétrarque fut fort effrayé ; Arqua n'est qu'à

(*a*) Mr. Laugier l'appelle Bainier de Vaseh & le dit Capitaine Florentin. De *Vasco* il a fait *Vaseh*, qui ne fut jamais un nom Florentin.

Digitized by Google

deux lieues d'Abano. Il partit le 15 Novembre pour aller à Padoue se mettre à couvert lui & ses livres, qu'il regardoit comme son trésor le plus précieux. Un ami qu'il avoit à Verone (*a*) lui écrivit : *mettez votre nom sur la porte de votre maison & ne craignez rien ; c'est une bonne sauve-garde.* Pétrarque lui répondit : " je ne voudrois pas m'y fier. Mars „ ne respecte pas les favoris des Muses. Je n'ai pas „ une assez grande idée de moi pour croire que „ mon nom puisse me mettre à l'abri des fureurs „ de la guerre ; je doute même qu'il me fût fort „ utile en temps de paix. Il étoit en peine de ses domestiques qu'il avoit laissés à Arqua & qui vinrent le joindre quelques jours après.

AN. DE J. C. 1372.

Sen. l. 13. *ep.* 16. & 17.

Rainier vouloit faire le siege de Padoue ; mais la division s'étant mise entre lui & les Provéditeurs Vénitiens, il abdiqua le commandement, & l'armée resta dans l'inaction.

Pandolphe Malateste, ayant appris ce qui se passoit dans le Padouan & le danger où étoit Pétrarque, envoya lui offrir des chevaux & une escorte pour l'amener à Pesaro, où il faisoit alors sa résidence *. L'envoyé de Pandolphe trouva Pétrarque à Padoue & fit tout ce qu'il put pour l'engager à se rendre aux desirs de son maître. Pétrarque s'excusa sur l'état de sa santé, la rigueur du temps, le peu de sûreté des chemins ; à quoi il ajouta qu'il seroit honteux pour lui de quitter Padoue dans les circonstances où il se trouvoit. *On croiroit*, dit-il, *que je suis un poltron, & je ne l'ai jamais été.* Il lui fai-

* Il étoit Seigneur de Pesaro & de Fossombrone.

Sen. l. 13. *ep.* 10. Padoue, 4 Janvier.

(*a*) Gaspard de Broaspini. On trouve dans un manuscrit *Bibl. Riccardi* une lettre de Coluccio Salutati qui lui est adressée, N. 1238. Elle est imprimée.

Digitized by Google

ſoit eſpérer d'aller le voir au commencement du printemps, ſi les choſes changeoient de face & prenoient une tournure plus douce. AN. DE J. C. 1373.

Dans la lettre que Pandolphe écrivit à Pétrarque, il lui parloit de deux pertes récentes qu'il avoit faites. Sa femme morte à la fin de 1371 (*a*), & ſon frere aîné, Malateſte le Hongrois, qui venoit de mourir depuis quelques mois. Pétrarque témoigne une grande douleur ſur ces deux pertes. *Votre épouſe*, lui dit-il, *qui ne me connoiſſoit point, qui ne m'avoit vu que par vos yeux, m'aimoit comme ſon pere. A l'égard de votre frere que je connoiſſois beaucoup, il me chériſſoit, il m'eſtimoit & m'en avoit donné mille preuves réelles.*

Pandolphe demandoit avec empreſſement les œuvres italiennes de Pétrarque. Voici ce qu'il lui dit ſur cela dans cette lettre. „ J'ai remis à votre envoyé ces bagatelles, qui ont fait l'amuſement de „ ma jeuneſſe. Elles ont beſoin de toute votre indulgence. Vous pardonnerez à mon âge les défauts „ du ſtyle & les folies de l'amour ſerviront d'excuſe „ aux variations de mon ame. Il eſt honteux pour un „ vieillard de vous envoyer des choſes de cette nature ; mais vous les avez demandées avec inſtance ; puis-je vous refuſer quelque choſe ? De quel „ front vous refuſerois-je des vers qui courent les „ rues, qui ſont dans la bouche de tout le monde „ & qu'on préfére à des compoſitions plus ſolides „ que j'ai faites dans un âge plus mur.

(*a*) Pandolphe Malateſte épouſa 1°. l'an 1331 Loupe Françoiſe, fille de Bernard Comte de Murſan de Perouſe. 2°. L'an 1361 Paule Urſini Dame Romaine d'une grande vertu. Elle eſt enterrée à Peſaro dans l'Egliſe des Cordeliers. Pandolphe conſulta Pétrarque avant de faire ce ſecond mariage. *Fam. l.* 22. *ep.* 1. *M. R.*

AN. DE J. C. 1373.

Cette lettre de Pétrarque eſt datée de Padoue le 4 Janvier. Pandolphe Malateſte mourut peu de temps après l'avoir reçue. On a vu que c'étoit un grand homme de guerre ; il cultivoit auſſi les Muſes. On trouve des vers de ſa façon dans un manuſcrit de la bibliotheque Riccardi à Florence. Pétrarque fut fort affligé de ſa mort.

Pluſieurs Puiſſances s'entremirent pour procurer la paix à Veniſe & à Padoue ; mais toutes les négociations n'aboutirent à rien ; les eſprits étoient trop aigris. Le Pape avoit envoyé pour Nonce à cet effet un jeune Profeſſeur de Droit, nommé Uguzzon de Thienes qui connoiſſoit Pétrarque. Il logea chez lui lorſqu'il alla à Padoue & il lui remit une critique qu'on venoit de faire à Avignon de la lettre qu'il avoit écrite à Urbain V. pour le féliciter de ſon retour à Rome. Un Bernardin François paſſoit pour être l'Auteur de cet ouvrage (*a*).

Sen. l. 9. ep. 1.

Comme l'Italie & Rome n'y étoient pas bien traitées, il échauffa la bile de Pétrarque & lui mit la plume à la main. La réponſe qu'il fit le 1er. Mars de cette année (ou de la précédente, peu importe) ſe reſſent de la colere où il étoit : elle eſt pleine d'aigreur & même d'injures. Je ne m'arrêterai pas ſur cet ouvrage, où il ne fait que répéter ce qu'il a dit ſouvent en faveur de l'Italie qu'il adoroit & contre les François qu'il n'aimoit pas. On trouvera répandus dans ces Mémoires les traits les plus ſaillants de cette réponſe, qui ne doit pas ſervir de modele dans les conteſtations littéraires, où il ſeroit à deſirer que l'amour de la vérité ne parût que ſous

Apologia contra Galli calumnias. Ed. Baſ. fol.

(*a*) On le trouve dans la bibliotheque du Roi, N°. 8751. A.

Digitized by Google

une forme polie & aimable.

AN. DE J. C. 1373.

Les négociations pour la paix n'ayant rien produit, la guerre recommença avec fureur. François de Carrare, qui ne pouvoit pas réſiſter ſeul à toutes les forces des Vénitiens, preſſoit vivement le Roi de Hongrie de le ſecourir. Ce Prince lui envoya enfin un corps de troupes commandé par le Vaivode de Tranſilvanie, qui prit ſa route par le Frioul, pour pénétrer dans le Treviſan & ſe joindre avec François de Carrare.

Thadée Juſtiniani, qui commandoit l'armée de Veniſe, voulut empêcher cette jonction, & il eut d'abord quelques ſuccès ; mais enſuite il fut battu & pris. La jonction faite, le Seigneur de Padoue ſe vit en état de tenir tête à ſes ennemis, qui prirent pour leur Général Gilbert de Correge. Il y eut pluſieurs combats livrés dans le cours de cette année qui ne déciderent de rien. Les Hongrois, las de cette guerre, où ils avoient beaucoup ſouffert & perdu leur chef, écrivirent à leur Roi que François de Carrare les ſacrifioit à ſon ambition, & que le ſeul moyen de ſauver les reſtes de l'armée étoit de le contraindre à faire la paix en le menaçant de ſe déclarer contre lui.

François de Carrare, conſterné de cette déclaration qui lui fut faite de la part du Roi de Hongrie, vit bien qu'il ne lui reſtoit plus d'autre parti à prendre pour conſerver ſes états que d'accepter la paix aux conditions que les Vénitiens voudroient lui preſcrire. Elle fut ſignée à Veniſe le 11 Septembre. Les conditions furent dures & humiliantes. Le troiſieme article portoit qu'il iroit en perſonne

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1373. ou qu'il envoyeroit ſon fils demander pardon à la République des inſultes qu'il lui avoit faites, & lui jurer une fidélité inviolable.

Le Seigneur de Padoue envoya François Novello ſon fils & pria Pétrarque de l'accompagner. Ce voyage n'étoit pas agréable ; Pétrarque n'avoit nulle envie de le faire & il pouvoit s'excuſer ſur ſa ſanté qui étoit toujours un peu chancellante ; mais le Seigneur de Padoue le preſſa vivement de lui faire ce plaiſir & il ne crut pas pouvoir le refuſer à un ami à qui il avoit tant d'obligation.

François Novello, accompagné de Pétrarque & d'une grande ſuite de Gentilhommes Padouans, arriva le 27 Septembre à Veniſe, où il y fut fort bien reçu. Le lendemain on lui donna audience. Je ne ſais ſi la majeſté du Sénat Vénitien en impoſa à Pétrarque ; mais il ne put pas prononcer le diſcours qu'il avoit préparé ; la mémoire lui manqua, & le deſir qu'on avoit de l'entendre fit renvoyer la ſéance au jour ſuivant. Il parla avec force & fut extrémement applaudi ; (ce diſcours n'a pas été imprimé ; mais on pourroit le trouver dans quelque bibliotheque d'Italie). François Novello demanda pardon & fit le ſerment de fidélité. Mr. de la Baſtie dit que ſon pere l'envoya *pour demander la paix*, & que le Sénat ému par le diſcours de Pétrarque ne put pas la refuſer. C'eſt une erreur, mais très-excuſable, parce que Mr. de la Baſtie a pour garants les Auteurs du Journal d'Italie & pluſieurs Hiſtoriens très-graves (*a*).

(*a*) Le nouvel Hiſtorien de Veniſe, en parlant de cette petite guerre, a fait pluſieurs mépriſes que je ne m'attacherai pas à relever. Je me contenterai de remarquer qu'il fait partir pour Veniſe François Novello *dès les premiers jours d'Octobre* & qu'il ne parle pas de Pétrarque qui l'accompagna & fit le diſcours. Ce fait eſt atteſté par pluſieurs Auteurs contemporains cités dans le journal d'Italie, *tom.* 8. & par André Reduſi, qui eſt *coll. Murat. T.* 19.

Le

Le nouvel Hiſtorien de Veniſe dit que François Novello mit un genou en terre pour demander pardon & que le Doge le fit relever en lui diſant : *Allez & ne pechez plus, ni vous, ni votre pere.* Je ne conteſte pas le fait ; mais j'ai peine à croire que le Doge en plein Sénat ait parlé avec tant de hauteur & de dureté à un ennemi qui ſe ſoumet. AN. DE J. C. 1373.

François de Carrare avoit deux freres (Marſile & Nicolas) qui conſpirerent contre lui pour le forcer à faire la paix. La conſpiration fut découverte, Marſile pris & enfermé à Montſelice près d'Arqua ; Nicolas ſe ſauva à Veniſe. François ayant découvert la conſpiration, dit : *je ſuis étonné & je ne le ſuis pas du bien & du mal qui arrive dans ce monde.* Il propoſa cet énigme à reſoudre à Pétrarque.

Voici l'explication qu'il en donna dans une lettre adreſſée à ce Prince. « Je reconnois votre eſprit dans *Sen. l. 14. ep. 1.*
„ l'énigme que vous me propoſez : il n'eſt pas impoſ-
„ ſible de concilier cette contradiction apparente.
„ Quand vous penſez à la corruption du cœur hu-
„ main, vous êtes étonné du bien que font les hom-
„ mes ; c'eſt la rareté qui cauſe votre étonnement.
„ Il ceſſe quand vous penſez que c'eſt Dieu qui eſt
„ l'auteur de tout bien. A l'égard du mal, on ne peut
„ s'empêcher d'être étonné quand on voit le fils
„ conſpirer contre le pere, le frere contre le frere,
„ la femme contre le mari, l'ingrat contre ſon bien-
„ faiteur, &c. Mais on n'eſt plus étonné quand on
„ ſe rappelle ce qui ſe paſſe communément dans le
„ monde & ce qu'on voit tous les jours. Si j'ai de-
„ viné votre énigme, j'en ſuis bien-aiſe ; ſi je ne l'ai
„ pas deviné, j'en apprendrai volontiers le mot de vous.

AN. DE J. C. 1373.

Parlant enſuite de la conſpiration découverte il l'exhorte à mieux choiſir les perſonnes à qui il donnoit ſa confiance. *Je n'ignore pas*, lui dit-il, *qu'il eſt difficile de diſcerner les cœurs ſinceres & les cœurs fardés ; mais je compte ſur votre eſprit & votre expérience.*

François de Carrare aimoit, eſtimoit, révéroit Pétrarque. Son plus grand plaiſir étoit de cauſer avec lui & il alloit ſouvent le voir ſans façon dans ſa petite maiſon d'Arqua (*a*). Il ſe plaignoit un jour de ce qu'il avoit écrit pour tout le monde excepté pour lui. Pétrarque penſoit il y avoit long-temps à faire quelque choſe qui lui fût agréable ; mais il étoit embarraſſé pour le choix & ne ſavoit à quoi ſe déterminer. Lui rendre des actions de graces ! il étoit accablé de ſes bienfaits qui ſe renouvelloient tous les jours. Le louer ! c'étoit s'expoſer à lui déplaire. Le cenſurer ! cela n'étoit pas aiſé. Pour ſortir de cet embarras il imagina de faire un traité ſur la meilleure façon de gouverner un Etat & ſur les qualités que doit avoir celui qui en eſt chargé. Ce ſujet lui fourniſſoit une occaſion naturelle de donner à ce Prince des louanges indirectes qui n'ont rien de fade & en même temps de relever quelques défauts de ſon gouvernement qu'il avoit remarqués.

De Republicâ optimè administrandâ. *Ed. Baſil. fol.* 372.

On ne peut nier qu'il n'y ait dans ce traité des maximes excellentes pour le gouvernement, & que ce ne fût un très-bon ouvrage dans le quatorzieme ſiecle : mais depuis ce temps-là la même matiere

(*a*) Ce Prince aimoit beaucoup les gens de lettres & la poéſie. On trouve des vers de ſa façon à Florence dans la bibliotheque Riccardi, qui contiennent l'hiſtoire de ſes malheurs en quinze Chapitres. Mr. l'Abbé Lanzi les a fait imprimer dans ſes *Delic Erud.*

Digitized by Google

a été ſi ſouvent maniée par des eſprits du premier ordre ; ils l'ont miſe dans un ſi beau jour que le traité de Pétrarque ne nous apprendroit rien de nouveau, ce qui m'empêche de m'y arrêter. Je dirai ſeulement que Pétrarque y donne une grande idée de François de Carrare, de ſes vertus & de ſes talents pour le gouvernement ; en cela il me paroît aſſez d'accord avec les meilleurs Auteurs contemporains, pendant que Mr. Laugier nous peint ce Prince comme un monſtre d'avidité, d'ingratitude & de perfidie. J'ignore où il a pris ſes couleurs. Il n'a pas jugé à propos d'indiquer à la marge de ſon livre les ſources où il a puiſé. La République ayant traité avec la plus grande rigueur la maiſon de Carrare (*a*), on doit ſe défier de ce que diſent d'elle les Hiſtoriens de Veniſe.

AN. DE J. C. 1374.

Hiſt. de Veniſe, tom. 4. & 5.

Depuis ſon retour de Veniſe, Pétrarque ne fit plus que languir. Une fievre ſourde qui le minoit ne lui laiſſoit que de courts intervalles de ſanté ; mais il ne changea rien à ſon train de vie ordinaire. Il paſſoit la plus grande partie de la journée à lire ou à écrire. Cependant je ne connois point d'ouvrage de lui fait dans le cours de cette année 1374, & je ne trouve dans ſon recueil que quelques lettres de lui à Boccace. La date n'y eſt point marquée ; mais elles ſont certainement écrites peu de temps avant ſa mort. Je n'en parlerai pas, parce qu'elles ne contiennent rien de bien intéreſſant, excepté celle où il parle du Décameron.

Sen. l. 16. ep. 1. & 2.

(*a*) François I de Carrare pris par les Vénitiens l'an 1388 & dépouillé de ſes états, finit ſes jours dans une triſte captivité. François Novello ſon fils fut pris auſſi avec ſes deux enfans l'an 1405 & aſſommé dans la priſon par les bourreaux de même que ſon fils aîné. Le ſecond fut décapité.

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1374.

On ſera bien étonné quand on apprendra que Pétrarque lié avec Boccace depuis 24 ans de la maniere la plus étroite (*a*), tellement qu'ils n'avoient rien de caché l'un pour l'autre, n'avoit jamais lu le Décameron, qui eſt, de l'aveu de tout le monde, le meilleur ouvrage de Boccace *. Je ne ſais par quel hazard ce livre lui tomba entre les mains à Arqua dans le fort de la guerre entre les villes de Veniſe & de Padoue. Ses occupations ne lui permettant pas de le lire tout entier, il ne fit que le parcourir légerement, & voici ce qu'il en dit dans ſa lettre à l'Auteur.

Edit. Baſ. fol. 548. & ſeq.

* *Voyez fol. 608. & ſeq.*

„ N'ayant fait que parcourir ce livre, je ne ſaurois „ en juger ; mais il m'a fait grand plaiſir ; ce qu'on „ y trouve de trop libre eſt ſuffiſamment excuſé par „ l'âge que vous aviez quand vous l'avez fait, la „ langue dans laquelle vous avez écrit, la légereté „ du ſujet & des perſonnes qui doivent le lire. Dans „ un grand nombre de choſes gaies & badines, on „ en trouve quelques-unes de graves & de pieuſes. „ J'ai fait comme tout le monde ; je me ſuis arrêté „ un peu plus au commencement & à la fin. La deſ- „ cription que vous faites au commencement de l'é- „ tat de notre patrie pendant la peſte m'a paru très- „ vraie & très-pathétique. L'hiſtoire qu'on trouve à „ la fin a fait ſur moi une impreſſion ſi vive que j'ai „ voulu la confier à ma mémoire pour la raconter „ quelquefois à mes amis en cauſant avec eux.

Pétrarque, s'étant apperçu que cette hiſtoire tou-

(*a*) Dans une lettre à François de Broſſano Boccace dit qu'il eſt lié avec Pétrarque depuis quarante ans. Je crois qu'ils commencerent leur liaiſon à Paris l'an 1333.

Digitized by Google

chante de Griſelidis faiſoit un grand effet ſur tout le monde, imagina de la traduire en latin pour ceux qui n'entendoient pas la langue vulgaire, en y faiſant quelques changemens. Voici ce qui arriva (c'eſt Pétrarque lui-même qui le raconte.) Un de ſes amis de Padoue, homme de beaucoup d'eſprit & de ſavoir, entreprit d'en faire la lecture; mais à peine étoit-il au milieu que ſes larmes ne lui permirent pas de continuer; il voulut reprendre après s'être un peu raffermi; mais les ſoupirs & les ſanglots firent le même effet. AN. DE J. C. 1374.

Un autre ami de Verone ayant ſu ce qui étoit arrivé au Padouan, voulut auſſi tenter l'aventure, & après avoir lu depuis le commencement juſqu'à la fin ſans la moindre altération dans la voix & dans toute ſa perſonne, il dit en rendant le livre : il faut avouer que cette hiſtoire eſt touchante; j'aurois pleuré auſſi ſi je l'avois crue vraie; mais il eſt clair que c'eſt une fable. Il n'y a jamais eu & il n'y aura jamais de femme comme Griſelidis (*a*).

Cette lettre que Pétrarque écrivit à Boccace en lui envoyant la traduction latine de ſon conte, eſt datée dans le manuſcrit de la bibliotheque du Roi, le 8 Juin 1374 *. C'eſt peut-être la derniere lettre qu'il ait écrite. Il ſe plaint de ce que la Gaule Ciſalpine étoit pleine de gens qui arrêtoient les couriers, ouvroient les paquets pour lire les lettres & copioient tout ce qui leur plaiſoit. La licence croiſſant, pour

* Dans l'édition de Baſle 1373.

(*a*) Cette nouvelle eſt priſe d'un ancien manuſcrit de la bibliotheque de Mr. Foucault, intitulé : *le parement des Dames*. Elle fut miſe en vers, repréſentée à Paris par les Comédiens François l'an 1395 ſous ce titre : *Le myſtere de Griſelidis, Marquiſe de Saluces*, & imprimée long-temps après à Paris par Jean Bonnefons. En Italie Apoſtolo Zeno en a fait une piece de théatre.

Digitized by Google

An. de J. C. 1374.

s'épargner la peine de transcrire, ils retenoient les paquets. Pétrarque, plus revolté que personne de cette violation du droit des gens, qui troubloit le commerce & la société, prit le parti de ne plus écrire. Il l'annonça dans cette lettre, en disant adieu à tous ses amis & aux lettres. *Valete amici, valete epistolæ.*

Pétrarque mourut peu de temps après avoir écrit cette lettre. Ses Biographes & les Auteurs contemporains ne s'accordent ni sur le jour de son trépas, ni sur les circonstances & la cause de sa mort. Paul Verger, Zenon de Pistoie, Sicco Polenton, &c. disent qu'il mourut le 19 Juillet d'une attaque d'apoplexie. André Gattaro, Auteur contemporain, Leonard Aretin, Beccatelli, Tomasini, Muratori, Louis Bandini, Mr. de la Bastie, &c. le font mourir le 18 Juillet; les uns d'épilepsie; les autres de la fievre. Philippe Villani & le Cardinal Bembo disent qu'il mourut le 20.

La plupart assurent qu'il expira dans les bras de Lombard de Serico, à qui Philippe Villani & Jannozo Mannetti font raconter une circonstance de sa mort, qui, quoique fabuleuse & absurde, a été adoptée par plusieurs Biographes. Ils prétendent que lorsque Pétrarque rendit l'ame, plusieurs personnes virent une nuée blanche semblable à la vapeur de l'encens s'élever jusqu'au plafond de sa chambre, où elle s'arrêta quelque temps & s'évanouit ensuite. Espece de miracle qui prouvoit, dit-on, que son ame étoit agréable à Dieu & montée au ciel. Philippe Villani assure l'avoir entendu dire lui-même à Lombard de Serico.

Voici, selon moi, la relation la plus vraisembla-

Digitized by Google

ble de sa mort. Je l'ai trouvée dans une lettre que Jean Manzini de la Mothe écrivit à un de ses amis le 1er. Juillet 1388 (*a*). Il raconte que ses gens le trouverent dans sa bibliotheque couché sur un livre (*b*) & sans mouvement. Comme ils l'avoient vu souvent passer des jours entiers dans cette attitude, ils ne furent pas d'abord effrayés; mais ayant reconnu ensuite qu'il ne donnoit plus aucun signe de vie, ils se livrerent à la douleur. Il y a apparence que cela se passa le 19 Juillet & qu'on le crut mort dans la nuit du 18. Voilà d'où est venue cette légere différence de date. Comme on ne l'avoit pas vu mourir, on ne pouvoit pas savoir précisément s'il étoit mort d'apoplexie, d'épilepsie ou de la fievre. Chacun en parloit suivant ses idées. Dominique Aretin qui étoit alors à Padoue fort attaché à Pétrarque & à portée d'être bien informé de ce qui le regardoit, assure qu'il mourut d'apoplexie le 18 Juillet. C'est la date qu'on trouve à son épitaphe, & je crois qu'il faut s'en tenir là. AN. DE J. C. 1374. *Fons memor. univ.*

Le bruit de la mort de Pétrarque, bientôt répandu à Arqua, à Padoue & dans les villes des Monts Euganées, y causa une consternation générale. On accourut en foule pour rendre les derniers devoirs à un homme dont le séjour sembloit avoir illustré cette contrée. François de Carrare se rendit à Arqua avec toute la noblesse de Padoue pour assister à ses obseques. L'Evêque [*c*] y vint avec son Chapitre & tout le Cler-

(*a*) Cette lettre de Jean Manzini a été imprimée l'an 1754 dans un recueil de pieces tirées des manuscrits de la bibliotheque du College des Jésuites à Rome par le Pere Lazeri.

(*b*) On voit par un manuscrit Bibl. R. N°. 6069 F. qu'il travailloit à son abrégé des hommes illustres que Lombard de Serico continua après sa mort. D'autres disent qu'il travailloit à son Afrique.

(*c*) Elie de Donzenac, parent du Pape, qui écrivit à François de Carrare pour le lui recommander. *Bal. tom.* 2. *fol.* 775.

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1374.

gé ; le peuple même courut avec empreſſement à cette pompe funebre.

Le corps de Pétrarque, revêtu d'une ſoutane couleur de feu, qui étoit l'habit des Chanoines de Padoue, fut porté par ſeize Docteurs ſur une biere couverte de drap d'or doublé d'ermine à la Paroiſſe d'Arqua, qui étoit ornée d'une façon convenable à la cérémonie.

Après que l'oraiſon funebre eut été prononcée par Bonaventure de Peraga, de l'Ordre des Hermites de St Auguſtin (*a*), le Corps fut enterré dans une Chapelle de la Vierge que Pétrarque avoit fait bâtir dans l'Egliſe paroiſſiale. Peu de temps après François de Broſſano ayant fait élever un tombeau de marbre ſur quatre colonnes vis-à-vis de la même Egliſe, y fit transférer le corps & graver une épitaphe en trois mauvais vers latins, dont la rime fait tout le mérite (*b*). L'an 1667 Paul Valdezucchi, propriétaire de la maiſon de Pétrarque & de ſon bien à Arqua, fit placer ſon buſte en bronze au-deſſus de ſon mauſolée.

L'an 1630 ce monument fut violé par des gens qui emporterent quelques oſſemens du corps de

(*a*) Bonaventure de Peraga étoit de la maiſon de Badoer de Veniſe. Il fut Général des Auguſtins, enſuite créé Cardinal par Urbain VI. François II. de de Carrare le fit aſſaſſiner à Rome l'an 1389, parce qu'il défendoit avec trop de zele les libertés de l'Egliſe : il a laiſſé quelques ouvrages. Pétrarque étoit fort lié avec lui. Il lui écrivit l'an 1369 pour lui faire compliment ſur la mort de ſon frere, Religieux du même Ordre & bon Théologien. *Sen. l.* 11. *ep.* 14.

(*b*) Frigida Franciſci tegit hic lapis oſſa Petrarcæ.
Suſcipe, Virgo parens, animam : ſate Virgine, parce ;
Feſſaque jam terris cœli requieſcat in arce.
M. CCC. LXXIIII. XVIII. Julii.

Sur la baſe qui porte les quatre colonnes, on lit : *Viro inſigni* FRANCISCO PETRARCÆ *Laureato, Franciſcus de Broſſano Mediolanenſis genet, individua converſatione, amore, propinquitate & ſucceſſione memoria* Philippe Villani aſſure que Pétrarque dicta lui-même les trois vers de ſon épitaphe & pria Lombard de Serico d'empêcher qu'on en mît d'autres *plus pompeux*.

Pétrarque

Pétrarque pour les vendre. Le Sénat de Veniſe, indigné de cet attentat, punit ſévérement les coupables. Il témoigne dans ſon Décret *un grand reſpect pour les cendres de cet homme célebre.* La procédure eſt dans Tomaſini. AN. DE J. C. 1374.

Je ne finirois pas ſi j'entreprenois de rapporter ici tous les honneurs rendus à Pétrarque après ſa mort & tous les monumens érigés à ſa gloire. Ceux qui en ſeront curieux, en trouveront une grande partie dans le recueil de Tomaſini, qui en a fait un chapitre exprès. [a] *Petr. Rediv. fol.* 168. *Ibid. cap.* 25.

Je ne crois pas devoir imiter Mr. de la Baſtie, qui après avoir raconté mille particularités de la vie de Pétrarque, nous a tracé ſon portrait. Peut-on mieux peindre un homme qu'en rapportant fidélement ſes actions & ſes propos? D'ailleurs j'ai eu ſoin de préſenter à mes Lecteurs tous les endroits de ſes lettres où il ſe peint lui-même, & j'oſe dire qu'il n'y a perſonne qui après avoir lu ces Mémoires, ne ſoit en état de faire ſon portrait beaucoup mieux que je ne pourrois le faire moi-même. Mais je ne puis me refuſer de dire un mot de la ſenſation que ſa mort fit dans la République des lettres; Mr. de la Baſtie n'ayant pas jugé à propos d'en parler.

Il n'y eut qu'un cri général dans toute l'Italie. *Le pere des lettres n'eſt plus*; *la lumiere de notre ſiecle eſt éteinte.* Pétrarque avoit pluſieurs diſciples à Padoue qui témoignerent leurs regrets par des chants funebres ſur la mort de leur maître & chanterent ſes louanges avec une ſorte d'émulation. Louis Lambertacci, Docteur de Padoue fit ſon épitaphe. Dominique Aretin lui donna une place diſtinguée dans ſon

AN. DE J. C. 1374.

grand ouvrage dont j'ai parlé. * Zenon, jeune homme de Piſtoie, compoſa dans deux mois, à la ſollicitation du Seigneur de Padoue, un Poëme Italien, intitulé *la pietoſa Fonte* [a], dans lequel il donne à Pétrarque les plus grands éloges; juſqu'à dire de lui qu'*il ne dit jamais de mal de perſonne & qu'il ne critiqua jamais par envie.* Choſe bien rare pour un homme de lettres! Je doute que Pétrarque méritât cet éloge.

* *Fons mem. univ.*

François Sacchetti, un des meilleurs Poëtes Italiens de ce temps-là, fit une *Canzone* qui commence par deux vers, où il repréſente *le Ciel en fête*, *la terre en deuil*, *le Purgatoire en larmes*, *l'enfer hurlant* (b).

C'eſt ſur-tout à Florence ſa patrie qu'on ſentit plus vivement la perte de ce grand homme, parce que ſon mérite y étoit plus connu. Il y avoit dans cette ville trois perſonnes ſur-tout qui lui étoient extrêmement attachées & qui avoient pour lui la plus grande vénération. Jean Boccace, le Pere Marſili & Coluccio Salutati, qui venoit de quitter Avignon appellé par la République pour y faire les fonctions de Secretaire.

Dès que le teſtament de Pétrarque eut été ouvert, François de Broſſano ſon héritier ſe hâta d'envoyer à ſes amis les petits legs qu'il leur avoit faits. Il envoya à Boccace les cinquante florins qui lui avoient été legués; dans la lettre qu'il lui écrivit, il lui di-

(a) Mr. l'Abbé Lami a fait imprimer ce poëme *Delic. erud.* avec des notes qui ne répondent pas à la réputation de ce ſavant Florentin & à l'idée que j'ai de lui.

(b) Feſta ne fa il ciel, piange la terra,
Duolſene il purgator, ſtride l'inferno.

Cette *Canzone* eſt imprimée après la *pietoſa fonte*.

Digitized by Google

soit que Pétrarque avoit voulu être enterré à Arqua & qu'il alloit lui ériger un petit mausolée. J'ai cru qu'on seroit bien-aise de trouver ici un précis de la réponse que lui fit Boccace (*a*). AN. DE J. C. 1374.

„ En voyant votre nom j'ai connu d'abord le sujet „ de votre lettre. J'avois déjà appris par la voie pu„ blique le passage heureux de notre maître de la Ba„ bylone terrestre à la céleste Jerusalem. Mon premier „ mouvement a été d'aller sur le tombeau de mon „ pere lui dire les derniers adieux & mêler mes „ larmes aux vôtres ; mais depuis que j'explique ici „ en public la Comédie du Dante, il y a dix mois, „ je suis attaqué d'une maladie de langueur qui m'a „ tellement affoibli & changé que vous ne me recon„ noîtriez plus. Je n'ai plus cet embonpoint & ces „ belles couleurs que vous m'avez vues à Venise. „ Ma maigreur est extrême, ma vue affoiblie ; mes „ mains tremblent, mes genoux chancellent ; à peine „ ai-je pu me traîner dans ma campagne de Certaldo „ où je ne fais que languir. Après avoir lu votre „ lettre, j'ai encore pleuré toute une nuit mon cher „ maître : ce n'est pas par pitié pour lui (ses mœurs, „ ses jeûnes, ses prieres, sa piété ne me permettent „ pas de douter de son bonheur] mais pour moi & „ pour ses amis qu'il a laissés dans ce monde com„ me un vaisseau sans pilote sur une mer agitée. Je „ juge par ma douleur de la vôtre & de celle de „ Tullie [*a*] ma chere sœur, votre digne épouse, à

(*a*) Cette lettre est imprimée dans la vie d'Ambroise le Général des Camaldules qu'a donnée M. l'Abbé Mehus, *fol.* 203.

(*b*) C'est le nom que Boccace donnoit à Françoise fille de Pétrarque. On voit par-là que ceux qui la croyoient morte en 1370 se sont bien trompés. On trouve son épitaphe à Treviſe, où elle mourut en couche l'an 1384. *Franciſcæ parienti peremptæ Franciſci Petrarchæ Laureati filiæ, Franciſcus de Broſſano Mediolanenſis maritus.*

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1374.

„ qui je vous conjure de faire entendre raiſon ſur „ la perte qu'elle a faite & qu'elle devoit prévoir. „ Les femmes plus foibles que nous dans ces occa„ ſions ont beſoin de notre ſecours.

„ J'envie à Arqua le bonheur dont il jouit de ſer„ vir de dépôt à la dépouille d'un homme, dont le „ cœur étoit le ſéjour des Muſes, le ſanctuaire de „ la Philoſophie, de l'éloquence & de tous les beaux „ arts. Ce village à peine connu à Padoue, va de„ venir fameux dans le monde entier. On le reſpec„ tera comme nous reſpectons le Mont Pauſilipe, „ parce qu'il renferme les cendres de Virgile, To„ mos & les rives du Pont Euxin, parce qu'on y „ voit le tombeau d'Ovide, Smirne, parce qu'on croit „ qu'Homere y eſt mort & enſeveli. Le navigateur „ qui viendra de l'océan chargé de richeſſes, navi„ geant ſur la mer Adriatique, ſe proſternera auſſi„ tôt qu'il découvrira les Monts Euganées. Ces mon„ tagnes, dira-t-il, renferment dans leurs entrailles ce „ grand Poëte qui fait la gloire du monde. Ah! mal„ heureuſe patrie! tu ne méritois pas un tel hon„ neur. Tu as négligé d'attirer dans ton ſein celui „ de tes enfans qui t'a le plus illuſtrée. Tu l'aurois „ fait s'il avoit été capable de trahiſon, d'avarice, „ d'envie, d'ingratitude & de toute ſorte de crimes. „ Voilà le vieux Proverbe vérifié : *Nul n'eſt prophete „ dans ſon pays.*

„ Vous voulez, dites-vous, lui ériger un mauſo„ lée ; j'approuve ce projet ; mais permettez-moi „ de vous faire faire une réflexion ; c'eſt que le „ tombeau des grands hommes doit être ignoré, ou „ répondre par ſa magnificence à leur rénommée.

Digitized by Google

„ Voyez ce que la fortune fit pour Pompée. Elle ne AN. DE J. C.
„ crut pas qu'il convînt de renfermer ſes cendres 1374.
„ dans une urne : le plus beau marbre ne lui pa-
„ rut pas digne de couvrir ſon corps : elle lui donna
„ pour ſépulture toute cette plage que la mer ar-
„ roſe depuis Péluſe juſqu'à Canope & le ciel pour
„ couverture, afin que le voyageur qui y paſſeroit
„ redoutât de fouler aux pieds le corps de ce grand
„ homme qui avoit marché ſur les têtes des Rois
„ ſubjugués par ſes armes. S'il avoit fait une mort
„ glorieuſe à Rome, je ne ſais ſi le mauſolée d'Ar-
„ temiſe auroit été aſſez beau pour lui.

„ Mon maître m'a donné en mourant une nouvelle
„ marque de ſon amitié & de ſa généroſité, dont
„ j'ai reçu tant de preuves pendant ſa vie. J'accepte
„ avec reconnoiſſance cette portion de ſon héritage
„ que vous m'avez envoyée, & que je voudrois bien
„ n'être pas dans le cas de recevoir.

„ Je vous prie de m'apprendre ce qu'eſt devenue
„ la bibliotheque précieuſe de cet homme illuſtre : on
„ en parle ici différemment. Ce qui m'intéreſſe le
„ plus, ce ſont ſes ouvrages & ſur-tout ſon Afrique
„ que je regarde comme un Poëme divin. A-t-elle
„ été livrée aux flammes, comme il l'en avoit ſou-
„ vent menacée par un excès de délicateſſe & de ri-
„ gueur pour ſes productions ? On dit qu'il y a des
„ gens commis pour les examiner & décider de leur
„ ſort. J'admire l'ignorance du commettant & la té-
„ mérité des Commiſſaires. Quel mortel oſeroit con-
„ damner ce que mon maître a approuvé ? Je crains
„ que cette commiſſion n'ait été donnée à des Lé-
„ giſtes qui croient tout ſavoir quand ils ont étudié

Digitized by Google

AN. DE J. C. 1374.

„ les loix. Dieu conſerve les poéſies de notre maî-
„ tre ! On dit que les Docteurs ont fait brûler ſon
„ livre *des Triomphes ;* je voudrois ſavoir ſi cela eſt
„ vrai ; j'en ai peur : la ſcience n'a pas de plus grands
„ grands ennemis que les ignorans. Je connois les en-
„ vieux de la réputation de ce grand homme. Si on
„ les laiſſe faire, ils corrompront tout, cacheront le
„ meilleur, condamneront ce qu'ils n'entendent pas.
„ Tout ira de travers ; c'eſt à vous d'y veiller. Quelle
„ perte pour les lettres en Italie !

„ Je voudrois avoir une longue épitre qu'il m'é-
„ crivit pour répondre au conſeil que je lui avois don-
„ né de ſe ménager ſur le travail, & la traduction
„ qu'il avoit faite de la derniere nouvelle de mon Dé-
„ cameron. Le pere Louis Marſili aſſure qu'il me
„ les avoit envoyées & je ne les ai pas reçues. Je
„ ſuis bien fâché de la peine que je vous donne, &
„ vous prie, mon cher frere, de me regarder com-
„ me un homme qui vous eſt totalement dévoué.
„ Ma foibleſſe eſt ſi grande que j'ai paſſé trois jours
„ entiers à écrire cette lettre.

A Certaldo, le Novembre 1374

On voit par cette lettre que le poëme de l'Afrique, à qui Pétrarque devoit la couronne, & ſur lequel étoit fondée une grande partie de ſa réputation, n'avoit pas encore vu le jour. On n'en connoiſſoit que les trente-quatre vers publiés à Naples par une petite indiſcrétion de Barbate, dont on a vu Pétrarque ſe plaindre, & qui avoient été critiqués amérement par quelques Florentins. Boccace diſoit que Pétrarque la tenoit renfermée & qu'il avoit voulu pluſieurs fois la brûler. On craignoit à Florence que les

Digitized by Google

exécuteurs de ſes dernieres volontés ne fiſſent eux-mêmes ce qu'il n'avoit pas eu le courage de faire. AN. DE J. C. 1375.

Coluccio Salutati témoigna ſon inquiétude ſur cela dans une lettre à Benvenuto de Imola où il lui dit : » l'Afrique eſt menacée d'un incendie ; mais je compte » ſur la fortune de Scipion. François de Broſſano a » promis à Boccace de lui envoyer ce poëme à cer- » taines conditions. Quelles quelles ſoient, ſi je puis » mettre la main deſſus, je tâcherai d'éterniſer *la di-* » *vine Scipiade.* *Col. Salut. ep. 3. tom. 2. Florence 25. Mars 1375.*

Deux mois après il lui écrivit encore : « Je meurs » d'envie de voir ce poëme. Je crains qu'on ne porte » ſur lui des mains ſacrileges & qu'on ne le gâte en » voulant le corriger. Je ne ſerai jamais tranquille » tant que je le verrai entre les mains de ceux qui » doivent décider de ſon ſort. Dites-moi ce que vous » en ſavez. *Ibid. ep. 5. Flor. 22. Mai 1375.*

Boccace ne ſurvécut pas long-temps à ſon maître ; il mourut le 21 Décembre 1375. Coluccio écrivit trois jours après à François de Broſſano pour lui apprendre ce triſte événement. Après avoir fait un grand éloge de ſon ami Boccace & témoigné un regret vif de ſa perte, il lui dit : » je ſais que vous » avez fait copier le poëme de l'Afrique pour le lui » envoyer ; il devoit me le communiquer. Je vous » prie de me mettre à la place de Boccace après que » j'aurai payé tous les frais de la copie. Je ſais bien » que je ne mérite pas un ſi grand honneur ; mais » j'oſe dire que ſi ce poëme tombe entre mes mains, » cela ne nuira pas à la gloire de Pétrarque. *Ibid. ep. 6. 24. Décembre.*

François de Broſſano ne fit pas languir Coluccio. Il lui envoya la copie de ce poëme qu'il avoit fait

Digitized by Google

An. de J. C. 1374.

copier par Boccace, le pria de le corriger & de ne pas le publier. Nicolas Nicoli en fut le porteur. C'étoit un Gentilhomme de Florence fort zélé pour le progrès des lettres, qui étoit allé exprès à Padoue pour transcrire lui-même les œuvres de Pétrarque. Il fut de retour à Florence au commencement de 1376.

Quelle fut la joie de Coluccio lorsqu'il vit arriver ce poëme dont il avoit conçu la plus haute idée, & dont il avoit quelquefois désespéré ! Il le parcourut en trois nuits, ses occupations ne lui permettant pas de le lire dans la journée. Son dessein étoit (comme il le dit dans sa réponse à François de Brossano) d'y faire les corrections nécessaires, de mettre un sommaire à la tête de chaque livre, *comme Ovide avoit fait pour l'Enéide*, & d'en faire faire plusieurs copies bien correctes pour envoyer à Bologne, à Paris, en Angleterre. Il vouloit aussi en placer un exemplaire à Florence dans une maison célebre pour servir au public.

Ibid. ep. 17. Florence, 28. Janvier 1376.

Deux choses empêcherent Coluccio d'exécuter son projet. L'une c'est que le gendre de Pétrarque lui avoit défendu de publier ce poëme. L'autre, qu'il trouva de grandes lacunes entre le quatrieme & le cinquieme livre. Plusieurs événemens importans de la seconde guerre punique y sont omis, qui devoient former au moins deux livres. Coluccio croyoit que Pétrarque les avoit mis à part comme entiérement achevés & n'ayant pas besoin de correction. *Peut-être*, disoit-il, *le scribe a-t-il omis de les copier.* Il pria François de Brossano de faire des recherches pour trouver à remplir ces lacunes, & il lui déclara que le

Digitized by Google

le poëme ainſi mutilé ne pouvoit pas voir le jour. AN. DE J. C. 1376.

A cela près il en fait un grand éloge. « J'ai ad-
» miré, dit-il, l'élégance des vers, la majeſté du
» ſtyle, la nobleſſe des penſées, l'ordre & la con-
» texture du poëme. Je n'ai rien lu de plus grave,
» de plus fleuri, & qui m'ait fait plus de plaiſir.

Il eſt étonnant qu'un homme d'eſprit tel que Coluccio parle avec tant d'admiration d'un ouvrage ſans chaleur, ſans invention, ſans intérêt, qui n'a pas même le mérite de la verſification & du ſtyle, & dont il eſt impoſſible de ſoutenir la lecture, au moins tel qu'il a paru par le moyen de l'impreſſion ; car on prétend qu'il eſt fort différent dans les bons manuſcrits, ſur-tout dans celui où l'on trouve les corrections de Coluccio, qui eſt dans la bibliotheque Medicis à Florence [*a*]. Coluccio s'aſſocia dans cette entrepriſe quelques-uns de ſes compatriotes, parmi leſquels Mr. l'Abbé Mehus a tort de placer Boccace, qui étoit mort avant que l'Afrique arrivât à Florence, comme on vient de le voir. *Plut.* 33. *cod.* 35. *Vit. Ambr. fol.* 311.

J'ai déjà remarqué comme une choſe ſinguliere que Boccace, qui n'avoit rien de caché pour ſon maître & qui ne faiſoit rien ſans le conſulter, ne lui eût jamais fait lire ſon Décameron, le meilleur de ſes ouvrages, & le ſeul que nous liſions à préſent. Il ne l'eſt pas moins que Pétrarque, qui avoit pour Boccace la plus grande confiance, ne lui ait jamais fait part de celui de ſes ouvrages qui lui faiſoit le plus d'honneur & pour lequel Boccace témoignoit le plus

(*a*) Je ne crois pas ces différences aſſez grandes pour empêcher que l'*Afrique* ne ſoit un mauvais Poëme. Ce n'eſt qu'un recit proſaïque des principaux événemens de la ſeconde guerre punique.

Digitized by Google

An. de J. C. 1376.

grand empreſſement. Je crois avoir trouvé le véritable motif de ce double myſtere entre deux amis qui ne devoient point en avoir l'un pour l'autre. D'un côté Boccace n'oſoit pas préſenter à Pétrarque un ouvrage frivole, un recueil de contes libres, peu aſſorti à la gravité de ſon maître & à ſon averſion pour tout ce qui offenſoit la pudeur. D'un autre côté Pétrarque qui connoiſſoit le diſcernement de Boccace, ne vouloit pas lui faire lire un poëme dont il faiſoit lui-même fort peu de cas. Paul Verger raconte que *dans ſes dernieres années il étoit troublé quand on lui parloit de ſon Afrique, & on voyoit à ſon air que cela ne lui faiſoit pas plaiſir* (*a*).

Me voilà au bout de ma carriere ; je crois avoir rempli mon objet, qui étoit de faire voir que Pétrarque n'étoit pas encore connu & de fournir de bons matériaux à ceux qui voudroient entreprendre ſa vie. J'ai donné ſéparément les trois volumes de cet ouvrage dans l'eſpérance que, quand les premiers paroîtroient, les gens de lettres zélés pour la gloire de Pétrarque, dont l'Italie eſt pleine, voudroient bien concourir à mon travail par des éclairciſſemens, des notices ou des critiques qui me mettroient à portée de corriger mes erreurs & de placer les corrections à la fin de l'ouvrage. Je me flattois envain ; je n'ai reçu ni éclairciſſemens, ni critiques. Les Journaux qui ſont parvenus juſqu'à moi, à qui je ne puis reprocher que d'avoir parlé trop favorablement de mon Livre, n'ont pas pris la peine de relever mes erreurs ; ainſi me

(*a*) In ultimis annis quotieſcumque Africæ mentio incidiſſet toties conturbabatur, moleſtiamque mente conceptam foris facie indicabat. *P. Verg. vita Petr.*

Digitized by Google

voilà hors d'état de les corriger.

An. de J. C. 1376.

Je me contenterai de répondre à un reproche que quelques perſonnes m'ont fait d'avoir fardé mon Héros. Je croyois m'être mis à l'abri de ce reproche par la liberté que j'ai priſe de critiquer ſouvent ſes ouvrages & la bonne foi avec laquelle je conviens de ſes torts les plus eſſentiels. N'ai-je pas parlé comme je devois de ſa paſſion pour Laure, que ſes vers feroient excuſer, ſi ſon état ne la rendoit pas inexcuſable ; du libertinage de ſa jeuneſſe, dont il a laiſſé des preuves vivantes, mais qu'il expia par le plus grand repentir & la vie la plus chaſte dès que le feu des paſſions fut amorti ? N'ai-je pas mis dans ſon véritable jour ſon fanatiſme pour Rome pouſſé à l'excès, qui lui auroit fait honneur, s'il l'avoit renfermé dans des bornes convenables, & ſon enthouſiaſme pour Rienzi que l'événement rendit ridicule & que rien ne pouvoit juſtifier, parce qu'il s'agiſſoit d'un ſujet révolté contre ſon Souverain ? Enfin n'ai-je pas relevé avec indignation ſon aigreur dans les diſputes littéraires, où il abandonnoit ſon eſprit à la fougue d'un tempérament cauſtique & bilieux, ſans obſerver les bienſéances & les égards que les gens de lettres ſe doivent les uns aux autres ?

Fin du ſixieme & dernier Livre.

Digitized by Google

ERRATA pour le troiſieme Volume.

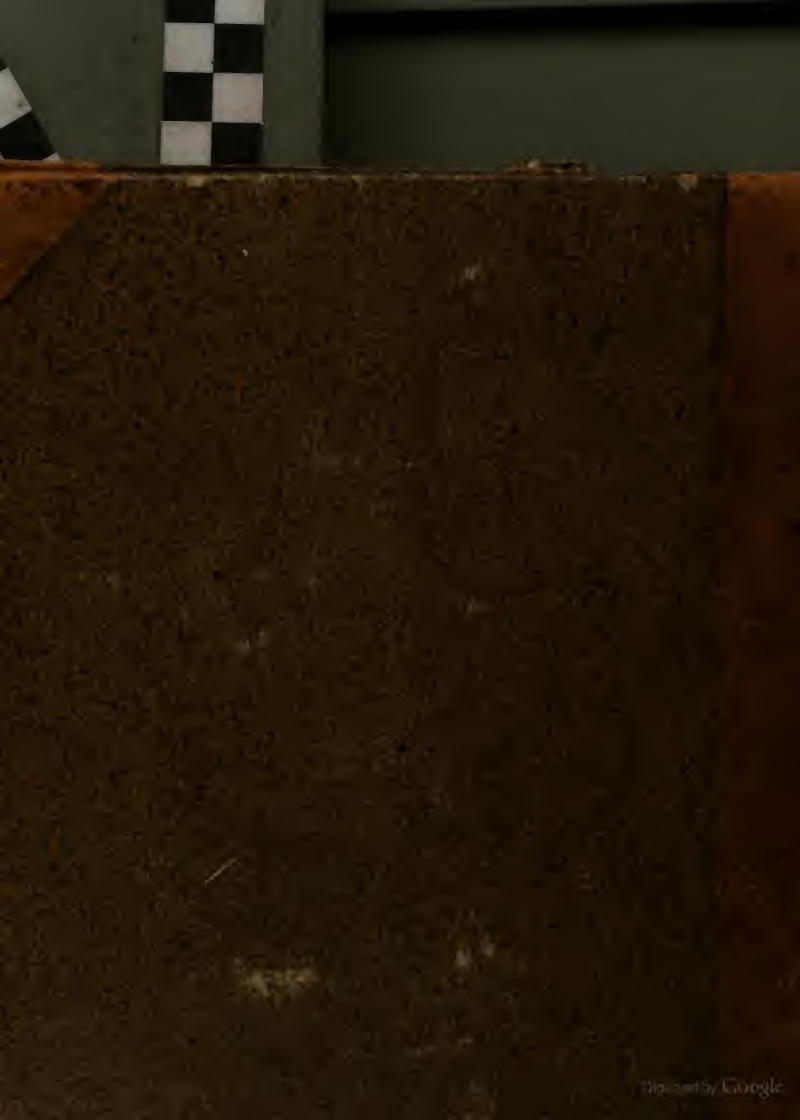
PAge 20. ligne 18. d'elle, *liſez*, la lettre.
P. 33. l. 2. Il y a erreur. Robert de Bardi mourut à Paris.
Ibid. l. 8. eſt, *liſez*, ſont.
P. 72. l. 13. éloigner, *liſez*, détourner.
P. 77. l. 4. croaſſements, *liſez*, coaſſements.
P. 79. l. 26. après commerce, *ajoutez*, (Il y en a qui diſent qu'il l'épouſa).
P. 93. l. 29. dans cette ville. *Erreur.* Ce n'eſt pas à Arezzo que Pétrarque trouva les Inſtitutions de Quintilien. Lapo de Caſtillonchio lui donna ce manuſcrit lorſqu'il paſſa à Florence revenant de Rome.
P. 104. l. pénultieme, de, *liſez*, des.
P. 107. l. 5. dérober, *liſez*, cacher.
P. 131. à la note, promis, *liſez*, permis.
P. 135. l. 22. la, *liſez*, le.
P. 172. l. 11. s'avança, *liſez*, s'approcha.
P. 177. l. 9. Après Pazzi, *ajoutez*, Philippe Villani dit qu'il étoit batard.
P. 190. l. 14. après lue, *ajoutez*, avec attention.
P. 231. l. 15. l'affectent, *liſez*, l'atteignent.
P. 330. l. 11. de, *liſez*, du.
P. 333. l. 29. grave, *liſez*, grande.
P. 376. l. 19. malgré même, *liſez*, même avec.
P. 377. l. 13. après de, *ajoutez*, vous.
P. 379. l. 24. Octobre, *liſez*, Décembre.
P. 424. l. 9. leur fit la guerre avec ſuccès, *liſez*, vint à bout de le réduire en peu de temps.
P. 455. à la note l. 22. don vilè, *liſez*, non vile.
P. 492. l. 27. pour, *liſez*, par.
Pag. 508. l. 3. mettez à la marge *Fam. l. 12. ep. 12.*
P. 515. l. 2. contraire, *liſez*, contraint.
P. 517. l. 9. toujours, *liſez*, quelquefois.
P. 552. l. 26. maniere, *liſez*, matiere.
P. 572. l. 24. la, *liſez*, le.
P. 615. dans la note, l. 2. Alexandrin, *liſez*, Aleandre.
P. 621. l. 19. quoiqu'il, *liſez*, quoique Pétrarque.
P. 629. note (*a*) Mieglo, *liſez*, Muglo.
P. 681. l. 2. ſe, *liſez*, le.
P. 746. l. 6. des jeux, *liſez*, ces jeux.
P. 761. l. 3. (*b*), *liſez*, (*a*).

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google


Digitized by Google